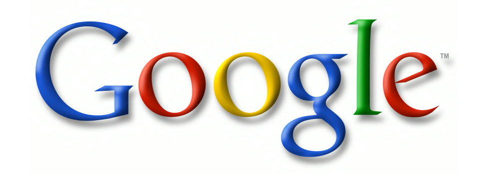
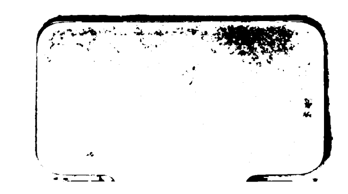





TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA





MERCURE

DE

FRANCE,

JOURNAL LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME CINQUANTE-DEUXIÈME.



A PARIS,

Chez ARTHUS-BERTRAND, Libraire, rue Haute-feuille, N° 23, acquéreur du fonds de M. *Buisson* et de celui de Mme Ve *Desaint*.

1812.

DE L'IMPRIMERIE DE D. COLAS, rue du Vieux-Colombier, N° 26, faubourg Saint-Germain.





MERCURE DE FRANCE.

N° DLXXII. — *Samedi 4 Juillet* 1812.

POÉSIE.

LE LIÈVRE ET LES AMIS.

FABLE.

Un lièvre avait de l'esprit comme quatre,
Et c'est dire beaucoup : l'animal est futé.
Demandez aux chasseurs l'exacte vérité :
Et quand même à bon droit vous devriez rabattre
Les trois quarts de leurs longs discours,
Il en résulterait toujours
Qu'un lièvre vétéran, en ruse est très-fertile,
Et qu'il faut être infiniment habile
Pour deviner et déjouer ses tours.

Celui dont je vous parle en avait joué mille,
Qu'il savait au mieux raconter.
On venait d'une lieue, au moins, pour l'écouter,
Car, outre le plaisir qu'on avait à l'entendre,
On apprenait encore à se défendre
Des embûches que l'homme à chaque pas dressait.
Pour ses frères, pour lui, sans cesse il épiait

Les chasseurs et les chiens de toute la contrée.
Mes amis, disait-il, prenez garde à ceci,
Il faut demain matin nous éloigner d'ici;
Toi renard, ta perte est jurée;
Lapin, de ton terrier on doit boucher l'entrée.
Enfin à tous il donnait des avis,
Et l'on était heureux de les avoir suivis.
Chacun lui protestait vive reconnaissance:
Chacun paraissait souhaiter
Qu'un jour, heureuse circonstance
Présentât le moyen de pouvoir s'acquitter.

Ce moment arriva, car malgré sa prudence
Dans un piége il se trouva pris;
Une pate y resta. Le malheureux se traîne
Et tâche comme il peut de gagner son logis;
Quand soudain d'une meute il reconnaît les cris:
Elle était encor loin, mais sa perte est certaine,
La trace de son sang le fera découvrir.
A ses yeux, d'un lapin le trou vient à s'offrir;
Ce dernier lui devait la vie,
Il va donc pour entrer chez son meilleur ami:
Arrêtez, dit Jeannot, avez-vous donc envie
De me faire égorger, et mes enfans aussi?
Si ce n'était que moi, mais hélas je suis père!
Ce devoir est sacré, c'est le premier de tous;
Votre malheur me désespère,
Croyez à mes regrets: adieu, je vais pour vous,
A l'instant, me mettre en prière;
Puissez-vous obtenir salut et guérison!
Cela dit, cet ingrat lui ferme sa maison.
Dans ce moment passait un renard jeune et leste,
Notre lièvre l'appelle et lui dit son malheur.
Te voilà prévenu de ce piége funeste,
Ajoute-t-il, de plus j'ai des droits sur ton cœur;
Porte-moi sur ton dos dans la forêt prochaine;
Les chasseurs aujourd'hui ne battent que la plaine,
Et nous serons en sureté tous deux.
Je sais ce que je dois à vos soins généreux,
Repartit le renard, une autre fois sans doute
De moi vous pourrez disposer,
Mais je ne puis m'écarter de ma route,

Renardine m'attend et je vais l'épouser ;
L'amour sur toute chose exige préférence,
Et vous avez trop connu sa puissance
Pour ne pas daigner m'excuser.
Accompagnant cela d'une humble révérence,
Le perfide s'échappe et vole comme un trait.
Un sanglier près de là se vautrait.
Du lièvre il entendit la plainte douloureuse,
Et sortant du bourbier une tête fangeuse :
Est-ce toi, lui dit-il? — Ah! dit l'infortuné,
De vous encor serai-je abandonné ?
— Non, mon ami, je suis né trop sensible,
Non, je n'ai point comme eux oublié tes bienfaits ;
Je vole à ton secours, mais un moment permets
Que je savoure un plaisir indicible.
L'autre criait en vain : vous le pourrez après.
Il se roule, il se plonge au fond de son marais....
Cependant les chasseurs ont poursuivi leur proie,
Tout-à-coup par les chiens le lièvre est éventé,
Ils accourent ; *Miraut* a signalé la voie,
La meute lui répond par mille cris de joie,
Le sanglier lui-même en est épouvanté :
Mes efforts, se dit-il, seraient vains à cette heure :
Sauvons-nous, c'est la loi de la nécessité ;
Le pauvre ami mérite qu'on le pleure,
Et j'accuse le ciel de trop de cruauté.

AUGUSTE DE BELISLE.

L'ABSENCE.

Romance mise en musique par BOUFFET, *de la musique particulière de Sa Majesté l'Empereur et Roi* (*).

CHAGRIN flétrit mon cœur
Loin de ma douce amie ;
Le printems de ma vie
Se fane dans sa fleur.

(*) Cette nouvelle production de M. Bouffet se trouve chez Naderman, éditeur.

Une langueur secrette
Consume mes beaux jours,
Et ma lyre muette
Ne dit plus les amours.

Déjà sombre aquilon
A glacé la montagne,
Depuis que ma compagne
A quitté le vallon.
Une langueur secrette
Consume mes beaux jours,
Et ma lyre muette
Ne dit plus les amours.

Laure me fit serment,
A la saison nouvelle,
De revenir fidelle
A son premier amant.
Près de ma bien-aimée
Renaîtront les beaux jours,
Et ma lyre charmée
Redira les amours.

Mais des lointains climats,
Vers l'ami qui l'appelle
Revient jeune hirondelle....
Laure ne revient pas!
En vain mon cœur soupire
Après son doux retour;
Plus d'espoir, et ma lyre
N'a plus de chants d'amour.

F. DE PUSSY.

LA BOUTEILLE DE GRÉGOIRE.

FABLE.

« BOUTEILLE, maudite bouteille,
» Toi que ma femme abhorre à l'égal du poison,
» Source de nos chagrins, fléau de ma maison,
» Va, je ne boirai plus de ta liqueur vermeille....
» Et toi, viens à mon aide, officieux bouchon,
» Entre profondément, tiens-moi lieu de raison,

» Puisque sur elle en vain Grégoire se repose. »
Il dit, et de son mieux rebouchant le flacon,
A moitié plein encore à ses pieds le dépose.
Après ce généreux effort,
De lui-même content le brave homme s'endort.
Mais bientôt la soif le réveille;
Et par un vieil instinct conduit,
Il prend, quitte, reprend, lâche un peu, ressaisit
Le flacon enchanteur plein du jus de la treille;
Le liége a beau tenir, un tour de main suffit,
Et le tire-bouchon décoiffe la bouteille.

Pour vaincre un dangereux penchant
L'homme promet en vain de faire des miracles:
Il ne lui présente d'obstacles
Que ceux qu'il croit pouvoir écarter aisément.

M. LE FILLEUL.

ÉNIGME.

LE modeste piéton ainsi que le chasseur
Qui sur les monts et dans la plaine
Marchent dès le matin, brûlés par la chaleur,
Le soir vont me chercher au bord d'une fontaine
Où règnent l'ombre et la fraîcheur.
Un asile champêtre, une simple chaumière,
Me plaisent plus que les palais;
Même à la cour je les préfère.
Le pauvre vertueux me goûte à peu de frais,
Et je fuis loin des cœurs qu'habitent les forfaits.
Cicéron me trouvait dans les bois de Tuscule;
Avec Pline son digne émule
Loin du forum à Tibur j'habitais;
Les bois d'Auteuil m'offraient à l'Horace français.
Aux lieux où vingt pédans armés de la férule
A cent marmousets font la loi,
Nous n'habitons jamais le silence ni moi.
A me chanter parfois le poëte s'escrime,
Il me perd tandis que, rêveur,
En se grattant le front il court après la rime,
Et je le fuis alors qu'il vante ma douceur.

RENÉ TREDOS.

LOGOGRIPHE.

Formé tantôt par l'art, tantôt par la nature,
Sur quatre pieds, je suis un lieu charmant;
J'offre aux yeux enchantés et l'ombre et la verdure,
Mais fréquenté, je suis craint de l'amant.
Un pied de moins, je suis d'un grand usage,
Par dessus tout, au robuste sauvage.

P. Genty, *étudiant en droit.*

CHARADE.

Heureux qui touche à mon premier!
Malheureux qui se voit réduit à mon dernier
Pour tout mets! Quant à mon entier,
Jamais, s'il faut que je le dise,
On ne le vit que hors du giron de l'église.

S........

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *Souci.*
Celui du Logogriphe est *Paris,* dans lequel on trouve: *pair, Apis.*
Celui de la Charade est *Antichambre.*



SCIENCES ET ARTS.

Sur quelques découvertes géologiques des savans français, et sur la nouvelle introduction à la géologie de M. Scipion Breislak (1).

C'est un spectacle bien intéressant que de voir l'homme occupé de l'étude du globe qu'il habite, essayant d'en expliquer les phénomènes, passant d'erreur en erreur, jusques à la découverte de la vérité, et ramenant enfin sa pensée sur les premiers jours de la création. Mais hélas! c'est là que son génie vient échouer. Ce que l'Eternel créa d'un mot, des millions de volumes n'ont pu l'expliquer. Les systèmes se succèdent, le monde reste le même, et les plus profondes méditations n'ont servi qu'à dévoiler notre faiblesse. Pour découvrir quelques vérités, la science a donc dû changer de marche; ce ne sont plus des systèmes qu'elle demande, ce sont des expériences. Les découvertes surprenantes de Lavoisier ont appris comment on devait étudier la nature, et elles ont, pour ainsi dire, préparé les théories du célèbre Laplace et du savant Patrin sur la formation du globe et sur la formation des volcans. Ces théories que l'expérience confirme chaque jour, ont été généralement adoptées, et plusieurs savans étrangers n'ont pas craint même de se les approprier. Dans le nombre de ces savans on distingue M. Breislak, et c'est de lui seul que nous nous occuperons dans cet article. Nous verrons comment il s'est cru l'auteur des théories de MM. de Laplace et Patrin, et comment il a essayé de les déguiser en y joignant les idées les plus romanesques.

Dans sa topographie physique, imprimée à Florence en 1798, M. Breislak avait expliqué les embrâsemens du Vésuve en supposant qu'il existait sous ce volcan un *réservoir immense de bitume*. L'idée n'était pas nouvelle, aussi

---

(1) Un volume in-8°. Chez J. Klostermann fils, libraire, rue du Jardinet, n° 13.

M. Breislak n'en réclamait-il pas l'honneur. Cependant, en 1801, un an après la publication de la théorie de M. Patrin, M. Breislak, frappé des vérités qu'elle renfermait, crut en être l'inventeur, détruisit le *réservoir de bitume* et n'oublia rien pour mettre dans tout son jour la justesse et la solidité de cette théorie; il n'oublia rien, dis-je, sinon d'en indiquer le véritable auteur, et il poussa la distraction jusques à la donner comme de lui. Qu'arriva-t-il? les savans virent la vérité, adoptèrent la théorie de M. Patrin, et se moquèrent de M. Breislak, qui retourna en Italie écrire qu'il n'y avait dans la langue française aucun bon ouvrage de géologie; après quoi il se mit à en composer un dont il puisa les principales idées dans les livres français dont il niait l'existence, ce qui prouve que M. Breislak n'est point aussi ignorant que son assertion semblait l'annoncer. Mais que penser de la versatilité de ses idées, lorsque dans le nouvel ouvrage qu'il publie on le voit rétablir son *réservoir de bitume* et faire quelques objections maladroites contre la théorie qu'il avait si vaillamment soutenue, sans pouvoir se l'approprier? N'est-ce pas le cas de lui appliquer le mot de Montaigne sur la fortune? *Puisque nous ne la pouvons avoir, vengeons-nous par en médire.*

M. Breislak soutient, dans sa préface, comme je l'ai déjà dit, qu'il ne *connaît* aucun ouvrage ni en français, ni en italien, qui puisse servir de guide dans l'étude de la géologie. Quant aux livres allemands, ils ne renferment que la doctrine de *Werner*, fort bonne, dit-il, pour la partie minéralogique, mais dont les principes géologiques vagues et incertains, et les assertions fondées sur la seule autorité du maître, ne semblent propres qu'à dégoûter de l'étude de la géologie quiconque aime à raisonner. Cette doctrine, continue M. Breislak, qui a déjà été propagée en Angleterre et en France par cent plumes bonnes ou mauvaises, menace d'envahir encore l'Italie; c'est pourquoi M. Breislak exhorte ses compatriotes à se tenir en garde contre elle, et en même tems il annonce qu'il va leur offrir des *principes tout-à-fait différens*. Qui ne croirait, d'après un tel début, que l'auteur va produire un chef-d'œuvre supérieur à tout ce qu'on a vu paraître jusqu'à ce jour? Il n'en est rien cependant, et l'analyse que nous allons en faire démontrera ce que nous avançons. Pour être plus sûr de nos citations, nous nous servirons

de l'ouvrage italien et non de la traduction française qu'on vient de publier.

L'introduction à la géologie est divisée en neuf chapitres. Les trois premiers, qui remplissent 166 pages, sont consacrés à discuter la question si la fluidité primitive du globe était *aqueuse* ou *ignée*. L'auteur soutient cette dernière opinion. Suivant lui, le globe terrestre a été formé par des fluides aériformes émanés du soleil : ces fluides ont passé à l'état solide par l'effet des attractions de leurs molécules respectives. On voit que malgré sa promesse d'offrir des *principes tout-à-fait différens*, il a au moins lu le beau traité de M. de Laplace.

Les premières matières qui se consolidèrent furent le granit, le gneiss, les schistes, les porphyres et le calcaire primitif. Le noyau du globe conserva long-tems sa fluidité ignée : l'auteur suppose, d'après le magnétisme de la terre, que ce noyau était d'aiman, idée qui appartient encore à plusieurs géologues français.

Pour expliquer comment les matières qui avaient d'abord été consolidées se trouvèrent ensuite dans un état de fusion, l'auteur dit qu'à mesure que les gaz passaient à l'état solide, ils laissaient échapper leur calorique *latent*, lequel devenu libre, réduisait sur-le-champ les matières consolidées à l'état de fusion ; et comme il s'échappait continuellement de nouveaux gaz de l'intérieur brûlant de la terre, ces gaz soulevèrent çà et là les matières qui formaient la croûte du globe, et ce fut là l'origine des *montagnes primitives*.

Les gaz hydrogène et oxigène en se combinant formèrent l'eau ; l'oxigène et l'azote formèrent l'air, et comme ces gaz en s'élevant dans l'atmosphère emportaient le calorique, la terre se consolidait de plus en plus.

Dans le chapitre IV, l'auteur explique de quelle manière se sont cristallisées les substances qui composent les plus anciennes roches, par la diminution graduelle du calorique. Si l'on suppose, dit-il, que là la quantité de calorique fut 100, et qu'on en retrancha 1, le quartz cristallisait. Si l'on en retranchait encore un, le mica cristallisait. Si l'on en retranchait encore un, le feld-spath cristallisait, et ainsi des autres.

Le chapitre V explique la formation des roches de *transition*, que l'auteur aime mieux appeler *intermédiaires*. Suivant lui, ces roches ont été formées des matières qui

restèrent après la cristallisation générale et des débris des roches primitives. Voici ce qui donna lieu à ces débris.

Quand la chaleur du globe, dit-il, fut assez diminuée pour que l'eau cessât d'être à l'état de vapeur, l'eau retomba sur la terre et forma la mer. Or cette mer était fort différente de la mer actuelle, elle avait une chaleur très-considérable, et elle contenait les principes chimiques qui avaient été enlevés avec les vapeurs et qui étaient retombés avec l'eau. Elle était violemment agitée par les vents, par le fluide électrique, etc. Ces mouvemens extraordinaires brisaient, trituraient et transportaient çà et là les parties les plus friables des roches primitives, et en les accumulant formaient les montagnes *intermédiaires*.

Quant aux montagnes *secondaires*, l'auteur ne les considère que comme de simples modifications des montagnes intermédiaires. Les Allemands, dit-il, les appellent *roches stratifiées*, comme si la *stratification* était leur caractère essentiel et distinctif. Cependant, suivant M. Breislak, il n'y a point en effet de *stratification*; ce qui en offre l'apparence n'est qu'un effet de la décomposition, puisqu'on voit, dit-il, quelques-unes de ces roches dont les prétendues couches sont inclinées en divers sens.

Il faut néanmoins que l'auteur suppose qu'il y a eu quelque formation proprement dite de ces *roches secondaires*, car il dit que c'est dans le tems de *cette formation* que se sont faits les grands dépôts de sel gemme et de matières combustibles. Ceux de sel marin fossile ont été produits par des émanations du noyau brûlant de la terre, de la même manière que nous voyons se former les matières salines des volcans.

La production du soufre et du gypse est due à l'hydrogène sulfuré provenant de la décomposition des pyrites.

Quant à la formation de la houille, l'auteur l'explique de la manière suivante. Aussitôt, dit-il, que quelques parties de la surface du globe furent consolidées, la végétation ne tarda pas à s'y développer, à la faveur de la chaude température de la terre et de la mer; mais comme la surface du globe était encore sujète à de fréquentes catastrophes par l'écroulement des cavernes, et par les violentes éruptions des fluides élastiques, souvent on voyait s'abîmer dans la mer de grandes étendues de pays couvertes de végétaux et d'animaux, lesquels étant pénétrés par la grande chaleur des eaux, étaient réduits à un état pâteux;

et c'est dans cet état que ces matières mêlées avec des parties terreuses, ont formé des amas de couches et des filons, et qu'elles se sont modifiées en substances bitumineuses.

Le chapitre VI traite de divers phénomènes qui accompagnèrent la consolidation du globe terrestre ; le premier fut la formation des filons métalliques produite par l'effet des affinités. Ici M. Breislak réfute le système de Werner par les mêmes raisons qui ont été déjà employées par d'autres auteurs. Le second phénomène fut la formation des grandes cavernes qui résultèrent du refroidissement du globe, de même que les vides des laves résultent de leur refroidissement. La plupart de ces cavernes se sont ensuite écroulées, ce qui a produit plusieurs catastrophes, telles que la submersion de l'Atlantide de Platon. Le troisième phénomène fut la formation des montagnes primitives que les fluides élastiques qui se dégageaient de l'intérieur du globe soulevèrent; et comme ces fluides suivaient la direction de l'est à l'ouest, il en est résulté que les principales chaînes de montagnes ont cette même direction.

C'est aussi par l'écroulement des cavernes que la mer a successivement diminué d'élévation en allant s'engouffrer dans ces vastes cavités : vieille idée qui n'en est pas moins ridicule.

Dans le chapitre VII, l'auteur entre dans un grand détail relativement aux corps organisés devenus fossiles; et pour expliquer leur origine, il suppose que lorsque la mer s'est ainsi précipitée dans ces antres souterrains, la secousse donnée aux terrains voisins en a fait tomber dans la mer des portions qui étaient couvertes de corps organisés terrestres qui se sont mêlés avec les corps marins.

Le chapitre VIII a pour objet l'explication des phénomènes volcaniques, lesquels, suivant le dernier avis de l'auteur, sont dus principalement au *pétrole*. Ce bitume, dit-il, est extrait des houilles et des terrains bitumineux par la chaleur des pyrites qui sont en décomposition; ce pétrole coule comme l'eau, par des canaux souterrains; et comme les liquides tendent toujours aux lieux les plus bas, ces ruisseaux de pétrole vont se rendre au bord de la mer; c'est ce qui fait que les volcans se trouvent dans son voisinage.

Enfin, dans le chapitre IX et dernier l'auteur traite du

basalte, et il réfute le système des *Néphénistes* par les argumens dont se servent les volcanistes.

D'après ce qu'on vient de lire, il n'est pas difficile de voir que l'ouvrage de M. Breislak n'est point aussi neuf qu'il l'annonce; c'est tantôt une compilation d'idées prises de tous côtés, et tantôt un jeu d'imagination aussi bizarre que romanesque. Cet écroulement des cavernes, ces ruisseaux souterrains de pétrole, cette formation de montagnes, ne présentent rien de neuf qu'un tissu de folies qui prouvent, comme le disait Cicéron, qu'il n'y a rien d'*absurde* qui ne soit sorti de la tête des philosophes.

Pour mieux convaincre nos lecteurs de la légèreté du système de M. Breislak, nous examinerons seulement son opinion sur la cause des phénomènes volcaniques, qui est pourtant son objet favori. Toutes ses idées à cet égard se réduisent aujourd'hui à imaginer un réservoir de pétrole établi sous chaque volcan, comme si une supposition aussi absurde pouvait répondre à aucune des questions qu'on peut faire sur ces grands phénomènes.

On pourra juger de l'insuffisance d'un pareil système en consultant les notes que M. Patrin s'est fait un plaisir d'ajouter à mes *Lettres à Sophie*. La manière dont il répond lui-même aux douze questions principales qu'on peut faire sur les volcans; savoir, 1°. quelle est la cause de leur inflammation? 2°. Quelles sont les matières combustibles qui servent d'aliment à leurs feux? 3°. D'où proviennent les matières qui forment la masse énorme de leurs éjections? 4°. Pourquoi les volcans brûlans ne se trouvent-ils que dans le voisinage de la mer? 5°. Quelle est la profondeur de ce qu'on appelle leur foyer? 6°. Quelle est la puissance qui élève les laves aux sommets des volcans? 7°. Pourquoi l'on trouve toujours des couches de houilles dans le voisinage des volcans éteints? 8°. Pourquoi les paroxysmes des volcans éprouvent des intermittences? 9°. Qu'est-ce que les volcans vaseux? 10°. Quelle est l'origine du basalte? 11°. Quelle est la cause des tremblemens de terre? 12°. Pourquoi les éruptions sont-elles accompagnées de pluies d'éclairs et de tonnerres?

Quand on aura lu les réponses que la théorie de M. Patrin fournit à ces questions, on jugera si les réservoirs de pétrole peuvent répondre d'une manière aussi satisfaisante.

C'est apparemment pour punir M. Patrin d'avoir donné une théorie des volcans si supérieure à celle de M. Breislak,

que celui-ci a imaginé de lui faire les inculpations les plus mal fondées. M. Patrin a dit dans l'article *Volcans* du Dictionnaire d'Histoire Naturelle (article qui n'est qu'une répétition de sa théorie publiée en 1800), « que quoique les » volcans *qui ont brûlé à la même époque* n'aient jamais » été peut-être aussi nombreux qu'aujourd'hui, néanmoins » le nombre des volcans éteints surpasse de beaucoup » celui des volcans en activité, par la raison que nous avons » sous les yeux les restes de ceux qui ont brûlé, et qui » se sont éteints à des époques fort éloignées les unes des » autres. »

M. Breislak en tronquant et défigurant ce passage a trouvé qu'il y a contradiction : cependant il n'y en a pas même l'apparence, puisqu'il est bien reconnu, par M. Breislak lui-même, que les anciens volcans ont brûlé à des époques bien différentes, et que par conséquent ils pouvaient être à chaque époque moins nombreux qu'aujourd'hui. S'il en eût été autrement, comment M. Breislak pourrait-il expliquer la déflagration simultanée des soixante volcans dont il a vu les restes dans un seul canton de la Campanie ? le réservoir de pétrole qui aurait dû fournir à la conservation de ces soixante bouches à feu aurait été bientôt mis à sec, quand même l'alambic où M. Breislak fait la distillation des houilles de l'Apennin, eût été plus grand que le globe de la lune.

Voici une autre inculpation de M. Breislak tout aussi bien fondée : M. Patrin a prouvé dans sa théorie que les volcans tirent leur aliment de la mer ; d'où il résulte qu'ils s'éteignent à mesure que la mer s'éloigne d'eux, et, comme il dit dans un autre endroit de cette théorie, que « l'étendue » des côtes de l'Océan, allant toujours en augmentant à » mesure que ces eaux diminuent, il est probable que le » nombre des volcans augmentera dans la même propor- » tion. » Sur quoi M. Breislak se récrie qu'il y a là encore une contradiction manifeste. Cependant il est bien évident que, puisque les volcans ne sauraient être ailleurs que sur les côtes de l'Océan qui leur fournit l'aliment, plus ces côtes seront étendues, et plus il y aura de points sur la terre où la nature pourra former des volcans. C'est-là une vérité que M. Breislak n'a pu se dissimuler ; aussi, pour trouver la contradiction qu'il cherchait, a-t-il fait une petite falsification dans le texte en faisant dire à M. Patrin que le nombre des volcans modernes augmente à mesure

que les eaux de l'Océan DIMINUENT ET S'ÉLOIGNENT DE SES RIVAGES. *Il numero dei volcani moderni va crescendo a misura che le aque dell' Oceano si diminuiscono e si ritirano dalle spiagge*. Ce qui serait en effet une contradiction et une absurdité, d'après la théorie de M. Patrin ; mais on vient de voir que ce qu'il a dit a un sens tout-à-fait différent de ce qu'on a voulu lui faire dire.

Tel est le nouveau traité de géologie que M. Breislak vient de donner à l'Italie. Je souhaite que ses cavernes et ses ruisseaux de pétrole y fassent une grande fortune. Quant à ce qu'il a dérobé aux savans français, je n'en dirai plus rien. La science est une terre cultivée où l'on recueille souvent la moisson de son voisin. C'est ce qu'a fait M. Breislak ; malheureusement cette moisson n'a pas prospéré dans ses mains.

LOUIS-AIMÉ MARTIN.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

SUR LE NOUVEAU POÈME DE M. DELILLE.

(TROISIÈME ARTICLE.)

Jusqu'a présent M. Delille s'est permis de rire avec nous de quelques originaux, dont toutes nos sociétés sont d'ordinaire suffisamment garnies. Cependant, quelques manies, quelques gaucheries d'amour-propre, quelques travers dans l'esprit, quelques bizarreries dans l'humeur, quelques manques d'éducation, quelqu'oubli de certaines convenances, ne sont que des ridicules d'une espèce bénigne, et n'empêchent point que ceux qui s'en trouvent attaqués ne puissent être les plus honnêtes gens du monde; mais il y a d'autres ridicules qui tiennent à une plus mauvaise racine, et qui, moins pardonnables, sans cesser quelquefois d'être aussi risibles, méritent encore plus de figurer sur le théâtre de M. Delille.

L'orgueil en vain le dissimule,
Les sots et les pervers se rapprochent entr'eux;
Le vice est souvent ridicule,
Le ridicule est souvent vicieux.
Dans la société l'un et l'autre circule;
L'un vient du caractère, et l'autre de l'esprit.

Ces deux principes étaient bons à distinguer: l'un est le foyer de nos idées, l'autre est la pente commune de toutes nos volontés; et dès-lors tout ce qui vient du caractère acquiert une gravité qu'on aurait tort d'attribuer à ce qui ne vient que de l'esprit; c'est le sentiment du poëte.

Aussi d'un ton plus gai jusqu'ici dans mes vers,
Des censeurs ennuyeux j'ai décrit les travers;
Mais dans la nouvelle carrière
Dont ma muse à regret a franchi la barrière,
Que de prétentions, de vices, de défauts
Vont attrister mon cœur et noircir mes tableaux!
Je vois d'ici la sombre défiance,
La folle vanité, la froide insouciance, etc.

B

La scène va s'ouvrir par l'égoïsme, ce père commun de bien des défauts et de bien des vices; trop heureux encore l'égoïste, qu'on ne le prenne que par ses paroles, et que, sans porter la lumière au fond de sa pensée, on ne le montre qu'avec les ridicules dont lui-même nous fait confidence!

Pour nous entretenir de soi,
Heureux quand il trouve un prétexte:
C'est son premier besoin, c'est sa suprême loi;
Chaque mot lui fournit un texte,
Où son orgueil fait revenir le moi.

S'il entend louer qui que ce soit, sur quoi que ce soit, il interrompt pour se mettre en parallèle avec celui dont on parle, et se donner de manière ou d'autre quelqu'avantage. Tous les sujets qui peuvent se présenter dans le cours de la conversation, la bonne chère, le bon vin, les belles maisons, les beaux jardins, l'astronomie, la chimie, la musique, la bonne compagnie, les aventures, et jusqu'à la morale, sont pour lui autant de chapitres de son éloge: *quidquid dixeris, argumentabor.* Serait-il par hasard question d'une grande naissance, d'une longue suite d'aïeux?

D'aïeux! eh n'a-t-il pas les siens,
Tous plus nobles et plus anciens?
Depuis la source de sa race,
De branche en branche, il les suit à la trace,
Et de tous ces grands noms, de lui-même enchanté,
Il ajoute à son *moi* toute sa parenté.
Le *moi* chez lui tient plus d'une syllabe, etc.

Encore lui sait-on gré de ne s'occuper que de lui, et le remercie-t-on de ne point prendre garde à vous.

Mais tel n'est point cet importun,
Autre égoïste assez commun,
Qui, courant en tous lieux offrir ses bons offices,
Vous tourmente de ses services.
Ne vous y trompez pas, des soins qu'il prend d'autrui,
Tout calculé, l'unique objet c'est lui.

Après l'égoïste officieux et fatigant, le poëte, habile à faire valoir ses tableaux par leur opposition entr'eux, nous amène l'égoïste indolent, et trop absorbé sans doute dans la contemplation de lui-même, pour faire seulement le semblant de s'apercevoir des autres. On en a beaucoup

rencontré de cette espèce, mais à la manière dont celui-ci est peint, il semble les voir tous à-la-fois.

Vide de vous et rempli de lui-même,
Son amour-propre extrême,
Au plus touchant récit, au trait le plus saillant,
Refuse de prêter une oreille attentive,
En dormant vous écoute, et répond en bâillant.
. . . .
Rien d'étranger à lui ne flatte son oreille.
Voulez-vous l'arracher à sa distraction?
Avec dextérité touchez sa passion,
L'égoïsme en sursaut tout-à-coup se réveille,
Et charmé de fixer l'attention d'autrui
Revient à vous par amitié pour lui.

Mais cette paralysie presque totale de l'ame ne tardera pas à faire place

A la vivacité bruyante
De ce babillard turbulent,
Qui, dans son air, son langage et son geste,
Est moins joyeux que fou, plus étourdi que leste.

Ici les vers eux-mêmes ont, suivant l'usage presqu'inimitable de M. Delille, une certaine harmonie imitative, parfaitement d'accord avec le bourdonnement importun de ce fâcheux personnage, et finissent par une leçon qu'on ne doit cesser de répéter que quand elle sera généralement suivie:

Le bon ton n'est jamais bruyant.

Encore peut-on laisser crier tout à son aise un bavard qui ne s'adresse point à vous; mais il n'en est pas ainsi pour un maudit questionneur qui vous force à lui répondre,

. . . . Un homme insupportable,
Plus attentif, mais non pas plus aimable,
Qu'un invincible instinct de curiosité
Rend incommode à la société.

Celui-là s'informe soigneusement de tout ce qui vous concerne, comme s'il était chargé d'en dresser procès-verbal:

Oubliant que ce ton léger

Dans un étranger est blâmable,
Et que l'amitié seule a droit d'interroger.

Arrêtons-nous maintenant entre le mystérieux et l'indiscret, que le poëte a placés en regard l'un vis-à-vis de l'autre. Je l'ai vu, dit-il en parlant du premier;

Je l'ai vu se craignant lui-même,
Se baisser, et vous dire à l'oreille, tout bas,
Talma jouera ce soir, mais ne me citez pas.

Tandis que si la fantaisie prenait de faire un cours bien complet d'indiscrétion, on ne pourrait pas mieux faire que de prendre dans le morceau suivant la table des chapitres.

Un indiscret est toujours curieux;
Dans les faubourgs, à la ville, en tous lieux,
Son inspection vagabonde
Tous les matins recommence sa ronde.
Le soir à l'opéra guettant les rendez-vous,
Les œillades, les billets doux,
De sa lorgnette inexorable
Il poursuit un sexe adorable;
Sur les maris, les rivaux, les jaloux,
Braque de loin le tube redoutable;
C'est de lui qu'on apprend les secrets des ménages,
Les divorces, les mariages.
Dans nos cercles galans a-t-il fini son tour?
Les notes dans sa poche, et la mémoire pleine,
Il enregistre à son retour,
Nuit par nuit, jour par jour, semaine par semaine,
Les revers de l'hymen, les exploits de l'amour;
Et si de la milice il n'est le capitaine,
Il en est du moins le tambour.

Le défiant, le contrariant, le flatteur et quelques autres figurent ensuite, en attendant

Le médisant, qui semant le scandale,
Distille le poison de sa langue infernale.
Son oreille attentive et ses yeux indiscrets,
Pour les trahir, ont surpris nos secrets.
A peine il vient d'ouvrir la bouche,
Vingt réputations ont péri sous ses traits.
. . . .

C'est trop peu de ses ennemis,
Il n'épargne pas ses amis.

Et à cette occasion avec quel intérêt touchant, avec quelle tristesse attendrissante le poëte français nous rend les paroles douces et déchirantes du poëte hébreu !

Ces mots d'un roi prophète et poëte lyrique.
Que mes persécuteurs s'acharnent contre moi,
Que mes rivaux me déchirent. Mais toi,
Toi que j'aimai comme mon frère,
Qui partageais la table de mon père,
A qui j'ouvris mon cœur, dont je serrai la main,
Comment de ton ami te fais-tu l'assassin ?

Il y aurait dans ce passage de quoi tirer les larmes des yeux, même d'un méchant.

Quand on n'aurait à reprocher au médisant de profession que de faire parade de la plus odieuse espèce de connaissances, de révéler des torts ou des faiblesses qui sans lui pourraient demeurer ignorés, et d'essayer d'en amuser la malignité secrète qu'il suppose à tout ce qui l'écoute, la médisance serait toujours une cruauté ; mais que dirons-nous de ces esprits malveillans par nature, qui vont portant et rapportant entre les amis les plus intimes des semences de haine ; empoisonnant par leurs interprétations venimeuses les discours ou les actions des amis absens, et ne cessant d'attiser le feu de la discorde, comme les vestales entretenaient le feu sacré ? M. Delille fait remonter cette race de brouillons presque au-delà de la création du globe.

Lorsque de l'Eternel la sagesse profonde
Dans les abimes du chaos
Sépara l'air, la flamme, et la terre et les flots,
Un génie ennemi, perturbateur du monde,
Pour retarder le chef-d'œuvre de Dieu,
De nouveau brouillait l'air, et la terre, et le feu.
Le brouillon, de ce monstre et le fils et l'image,
Va par-tout répandant ses poisons odieux.
Dans son langage insidieux
A peine le traitre à l'oreille
A dit un mot, la paix n'existe plus ;
Même entre deux amis qu'on avait vu la veille,
Sans autre conciliateur

Qu'un flacon, de la paix heureux médiateur,
Tous deux auprès de la même bouteille,
En même table, assis en un festin,
Le pardon sur la bouche, et le verre à la main,
Se verser en riant le doux jus de la treille...
A la voix du brouillon, infâme délateur,
Le soupçon assoupi tout-à-coup se réveille,
Et peu s'en faut, etc.

Presque tout ce second chant porte, comme nous en étions prévenus, sur des sujets trop graves pour admettre les mêmes saillies de gaîté que le premier. Dans l'un, M. Delille a peint de simples travers dont le ridicule passe le danger; dans le second, ce sont des passions dont le danger passe le ridicule. Il a donc fallu remplacer les grâces par des beautés.

C'est vous, sur-tout, fougueuses passions,
Dont les folles émotions
Des plus chers entretiens nous gâtent les délices;
Pour en savourer la douceur,
Il faudrait y porter l'heureuse paix du cœur, etc.

Admirons ici comme la poésie a le don de rendre la raison aimable. Au reste, la muse se dédommage d'un moment de contrainte dans son portrait de l'avare, et surtout dans la rencontre de ce pauvre riche avec un de ses pareils. On y apprend que cette espèce abjecte qu'on aurait droit de supposer si détachée de tout ce qui tient à l'estime, ne laisse pas que d'y avoir aussi des prétentions, mais seulement entre gens de même robe.

. . . . . . Monsieur, mille pardons,
Je vous ai, l'an dernier, fait passer de mes vignes
Quelques vins qui de vous n'étaient pas trop indignes:
Si vous pouvez renvoyer les poinçons,
Et les flacons vidés, et même les bouchons,
Je vous saurai gré du message.
C'est vous faire descendre à de bien petits soins;
Mais vous vous occupez comme moi du ménage,
Et sûrement si vous m'en aimez moins,
Vous m'en estimez davantage.

Voici donc enfin notre poëte à son aise; il a rempli la partie la plus difficile de sa tache: la satire, la critique même,

le fatigue. Dans la satire, il craint presque toujours de trop punir et de ne point assez corriger; dans la critique, il est quelquefois assez bon pour se reprocher la gaîté dont il l'assaisonne. Son troisième chant va le reposer en lui présentant un travail plus agréable. Admirateur ingénieux de l'auteur de l'*Enéide*, il a vu comment, après avoir peint l'Enfer,

Bientôt parmi les fleurs et la rosée,
Loin de ces abîmes brûlans,
Dans ses vers consolans
Il ouvre aux morts heureux le riant Elysée.

Et de même, après nous avoir montré le mauvais côté de la conversation, il entreprend de nous en peindre les charmes :

Cher même aux rivaux qu'il efface,
Le discoureur aimable est ce mortel charmant,
Qui sans paresse et sans empressement,
Répond avec justesse, interrogé avec grâce,
Nourrit l'attention, et jamais ne la lasse,
Parle, s'arrête, et reprend à propos,
D'inutiles détails ne charge point sa phrase,
Et simple avec noblesse, et noble sans emphase,
A l'estime du sage et le respect des sots.

M. Delille continue, toujours avec le même talent, un portrait dont il ne se doutait pas que le modèle était devant sa glace, et se rappelle ensuite qu'il a autrefois recommandé dans son poëme *des Jardins*,

. . . . . Qu'au sortir du berceau,
Chaque plante, chaque arbrisseau,
Pût à son gré déployer son feuillage,
Que bravant le croissant, l'échelle et le treillage,
Chaque branche, en dépit des vieux décorateurs,
Et des ciseaux mutilateurs,
Pût rendre un libre essor à son luxe sauvage,
Suivre sa fantaisie, et dépasser ses sœurs;
Qu'on affranchît les bois, la terre et l'onde.
Tel doit être un jardin, tel doit être le monde.
Le libre épanchement de l'esprit et du cœur,
Voilà des entretiens la première douceur.

Les conversations sont l'état populaire,
Nul n'y veut être dominé,
On y déplaît en cherchant trop à plaire,
Et qui veut régner seul est bientôt détrôné.

Il revient encore à l'homme de bonne conversation, qui s'accommode à tous les goûts, qui parle à chacun son langage, et qui plaît au moins autant par les défauts qu'il n'a point, que par les agrémens qu'il a :

Ainsi tous les esprits lui sont conciliés ;
Les amours-propres qu'il ménage
Autour du sien sont ralliés ;
Soumis sans être humiliés,
Tous à l'envi déposent à ses pieds,
De leur respect l'hommage volontaire,
La haine même est réduite à se taire,
Et de ses ennemis il fait des alliés.

Toute cette tirade, qui ne paraîtra sûrement jamais assez longue aux lecteurs de M. Delille, tiendrait ici trop de place. Je voudrais au moins en citer, par-ci, par-là, quelques vers que j'avais cru d'abord remarquer entre tous, mais j'ai vu après que ceux d'à côté sont tout aussi remarquables ; chacun a sa grace et en prête à ses voisins. Ecoutons notre aimable législateur prescrire à la gaîté des limites que la sienne n'a jamais passées.

L'honnête homme plaisante, et ne raille jamais.

. . . .

Le sage aux sots peut montrer leur image,
Mais ne leur jette point le miroir au visage.

Le bon plaisant

Fait de son épée un fleuret ;
Retient, près de frapper, la pointe menaçante,
Use en jouant de cette arme innocente ;
C'est un athlète et non un assassin,
Il laisse respirer son trop faible adversaire,
Prolonge sans blessure un combat sans colère, etc.

Ces bornes si justes que la bienveillance et la sagesse réunies imposent à la plaisanterie, laissent à la gaîté tout le champ dont elle a besoin pour s'amuser et pour amuser. Ce sont des roses qui conservent leur éclat et leur parfum,

et qui n'ont perdu que leurs épines. L'homme vraiment aimable saura donc se refuser

> Le sarcasme cruel, la mordante épigramme,
> Et l'ironie au ton moqueur;
> Le trait en s'échappant déchirerait son cœur.

Ce dernier vers est à lui seul la confession générale de M. Delille. Eh ! que la sensibilité dédommage heureusement l'esprit de tous les traits qu'elle lui interdit !

Nous aimerions à nous rappeler en détail cette foule de beautés qui se succèdent sans interruption dans tout ce troisième chant, si nous n'étions pressés d'en venir à celles qui le couronnent. On sera moins étonné de notre impatience quand on verra ce brillant et touchant éloge d'une personne enlevée, trop tôt, quoique bien au-delà du terme ordinaire de la vie, aux arts, aux lettres, aux vertus, au malheur, à l'amitié.... Mme Geoffrin, mieux connue peut-être dans ces derniers tems que jamais, par l'honorable témoignage que M. Morellet vient de lui rendre; c'est elle dont l'esprit juste, l'expérience consommée et le goût sévère avaient souri aux premiers triomphes de Virgile renaissant, et que le poëte veut à son tour associer à son immortalité.

Ce n'est pas sans quelque projet qu'il a tardé jusqu'ici à payer aux femmes en général un juste tribut de reconnaissance pour tout ce que la société n'a cessé de gagner à la douceur de leur commerce; il s'accuse auprès d'elles de ses torts prétendus, et les répare. C'est aux femmes qu'il fait honneur de cette finesse d'esprit, de ces manières élégantes, de ce langage délicat, de ce goût épuré, de cette galanterie décente qui, si nous en croyons nos flatteurs, distinguent entre toutes les nations l'élite de la nôtre. On partage le plaisir qu'il prend à les montrer dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, et l'on sent que le portrait est fait *con amore*. Au reste, M. Delille n'a fait en cela que suivre et surpasser les autres poëtes qui n'ont jamais eu assez d'encens pour les jeunes et jolies femmes; mais seul peut-être entre tous, il entreprend la consolation des vieilles. Pour peu que ces bonnes dames sussent de latin, elles pourraient lui dire *eris mihi magnus Apollo*, et au fait, elles ne lui diraient pas plus haut que son nom.

> Même lorsque le tems vient sur votre visage
> Graver les injures de l'âge,

Et dépouiller de fleurs votre arrière-saison ;
Des sens désenchantés si vous perdez l'hommage,
Des bons esprits vous aurez le suffrage
Et le sceptre de la raison.

. . . .

Dans ses jeunes ans une belle,
Connaissant peu le monde et les secrets du cœur,
De son sexe adoré n'est encor que la fleur,
Avec le tems elle en est le modèle.

Ceci amène tout naturellement Mme Geoffrin, et c'est pour en venir là qu'il a pris son tournant d'une manière si adroite.

Telle autrefois dans son brillant déclin,
J'ai vu la célèbre Geoffrin,
D'un choix de vieux amis aimable présidente,
Et quelquefois utile confidente.
Son zèle généreux de leurs besoins discrets,
Souvent à leur profit surprenait les secrets ;
Pour elle une bonne œuvre était une conquête,
Les pauvres des amis, leur bonheur une fête,
Son luxe des bienfaits, la vertu son pouvoir,
Son esprit le bon sens, la raison son savoir.

Malheur à la jeune femme qui ne donnerait pas de bon cœur son joli visage pour des traits comme ceux-là ! le pinceau de van Dik ou de Gérard ne les aurait pas mieux rendus, mais la peinture est réduite à saisir une position unique, au lieu qu'un portrait en vers, sur-tout de la main de notre Apelle, les présente toutes à-la-fois, témoin celui-ci :

Au talent jeune encore elle ouvrait la barrière,
Accueillait la vieillesse au bout de sa carrière.

. . . .

Avec quel art sur-tout dans ses mains souveraines,
Des conversations elle tenait les rênes ;
Elle rendait l'essor à la timidité,
En imposait à la témérité.

. . . .

Avec l'âge avancé, l'âge mûr, et l'enfance,
De son utile expérience
Gardait la vieille autorité.

. . . .

Exerçait sans rigueur sa douce surveillance ;
Par un accent de bienveillance
Tempérait la sévérité,
Consolait la laideur, conseillait la beauté.

. . . .

Rendait la modestie à l'orgueil effronté,
A l'affectation l'aimable négligence,
L'espoir à la faiblesse, au pouvoir l'indulgence,
Louait par sentiment, et grondait par bonté.

On reconnaît dans ce dernier hémistiche jusqu'au défaut du modèle, mais une main amie en a su faire une grace.

On voit dans la belle apostrophe qui termine le poëme, que l'excellente Mme Geoffrin avait osé proposer au jeune poëte, moins favorisé des dons de la fortune que de ceux du génie, quelques secours dont tout autre en pareil cas aurait fait gloire de profiter; mais ceux que la muse *a marqués pour siens*, ne ressemblent en rien au commun des hommes.

Aux offres de ta bienfaisance
Ma fière pauvreté ne consentit jamais,
Mais en refusant tes bienfaits
J'ai gardé ma reconnaissance.

Sans doute il ne lui en était pas moins redevable, mais convenons en même tems qu'il fallait être aussi riche que M. Delille, pour s'acquitter aussi magnifiquement.

BOUFFLERS.

P. S. On m'accusera peut-être, après m'avoir lu, de m'être livré avec trop d'abandon au plaisir de louer un poëte qui n'a pas plus besoin d'éloge que le jour de lumière; je répondrai que je n'ai pu m'en empêcher: mon sentiment d'accord avec mon opinion me pressait de rendre un témoignage public à un homme que je n'aurais pas besoin d'aimer pour l'admirer, ni d'admirer pour l'aimer.

Adriana, ou *les Passions d'une Italienne*; par R. J. Durdent. Avec cette épigraphe :

. . . . Æstuat ingens
Imo in corde pudor, mixtoque insania luctu,
Et furiis agitatus amor, et conscia virtus.
Virgil.

Elle sent à-la-fois bouillonner dans son cœur
La douleur insensée et la haine et l'honneur;
Et l'amour furieux et sa jalouse rage
Egarent ses esprits. . . . .
Delille.

Trois vol. in-12. — A Paris, chez *Pillet*, rue Christine, n° 5.

Voici un roman qui mérite d'être distingué dans la foule de ceux qui se fabriquent pour l'amusement des oisifs. Ce n'est point en effet un ouvrage de fabrique. L'auteur n'y a point employé les grands moyens. Il n'a mis en usage aucun genre de merveilleux; il n'a ni spectres, ni tours ténébreuses, ni prédictions, ni souterrains. Il n'entasse point les événemens pour tenir la curiosité de ses lecteurs en haleine; ceux qu'il raconte n'ont rien de bien extraordinaire, et s'il n'a pu se défendre d'en admettre quelques-uns que l'on retrouverait ailleurs avec d'autres circonstances, cela tient uniquement à ce qu'il vient après tant d'autres romanciers qui semblent avoir épuisé toutes les combinaisons de ce genre. Un fonds qu'ils ont moins souvent exploité, c'est le jeu des passions, l'influence des caractères, et c'est celui-là que M. Durdent s'est appliqué sur-tout à faire valoir. Il est resté fidèle à l'épigraphe qu'il avait choisie et que nous venons de rapporter, à cela près que ce combat des passions que Virgile nous peint dans Turnus, il l'a transporté dans le cœur d'une femme, car c'est de Turnus que parle Virgile, et M. Durdent n'a pu se servir de la traduction de M. Delille, qu'en altérant légèrement le premier vers.

Au reste, en changeant le sexe du personnage auquel

il prête ces passions, M. Durdent du moins ne les a point dépaysées. Son Adriana est italienne comme Turnus était italien. L'auteur a pensé sans doute que les pays méridionaux sont ceux où l'amour, la jalousie et la vengeance exercent leur plus puissant empire, et il a choisi l'Italie et Rome, parce que là plus que par tout ailleurs il avait à sa disposition le charme des sites et la magie des souvenirs. Cette vue secrète qui ne peut appartenir qu'à un homme de goût, se dévoile dès le début de son ouvrage. C'est dans une humble chapelle près des murs de Rome, que d'Amerville, jeune officier de la marine française, rencontre pour la première fois cette Adriana qui doit décider de son sort. Adriana est une veuve de dix-huit ans, noble, riche, et aussi belle que les plus belles héroïnes de roman. Un devoir pieux l'avait amenée dans cette chapelle, et dans la manière dont elle le remplit, on reconnaît cette dévotion exaltée qui distingue sa nation. D'Amerville apprend toutes ces circonstances de l'un de ces descendans du peuple-roi qui mendient aujourd'hui la pitié et les secours des barbares. Le jeune Français approche enfin d'Adriana et tous deux sont frappés des traits de la sympathie: ils se sont vus; ils s'adorent pour jamais. Cependant Adriana qui doit retourner à Rome, monte seule dans une calèche attelée de deux chevaux blancs; sa société, ses amis la suivent en voiture ou à cheval. D'Amerville, resté d'abord immobile à l'endroit où il l'avait vue, est rappelé à lui-même par son valet; il se met au galop pour atteindre la belle comtesse et ne l'atteint que pour la dérober au plus grand péril. Toute préoccupée de sa passion naissante, elle avait laissé prendre le mors aux dents à ses chevaux et ils allaient l'entraîner dans un précipice, lorsque d'Amerville les arrête et lui sauve la vie en exposant ses propres jours. On connaît le pouvoir de la reconnaissance sur les ames généreuses; on sait ce qu'elle ajoute de charmes à l'amour. Dès ce moment, Adriana est toute entière à d'Amerville. Ses amis la joignent; et parmi eux Montalbano, son amant malheureux et soumis. On l'engage en vain à passer dans une autre voiture; elle persiste à rester dans la sienne, mais elle veut que d'Amerville en soit le con-

ducteur. Il y monte et s'asseoit près d'elle. Montalbano est consterné; Adriana, par un mouvement de pitié, le reçoit en troisième dans la calèche; on se met en route et l'on rentre par la porte du Peuple dans l'ancienne capitale du monde civilisé. « Triomphateur d'une espèce nouvelle, dit M. Durdent, d'Amerville avait cependant avec les héros de l'ancienne Rome ce point de ressemblance, qu'il ne manquait à son triomphe ni le prix du succès, ni la présence de l'adversaire sur lequel il venait de remporter une victoire décisive. Il le sentait et s'abandonnait à tout ce que sa situation présente lui offrait de flatteur et de délicieux. »

Tel est le premier incident d'où naissent tous ceux qui remplissent l'ouvrage, et sur lesquels nous sommes loin de vouloir prévenir nos lecteurs. Ce serait anticiper sur les droits de l'auteur, et tout ce que nous pouvons faire, c'est d'esquisser rapidement les personnages qui doivent y prendre part. On a déjà reconnu dans Adriana un cœur prompt à s'enflammer, une ame capable de l'exaltation la plus noble, et quelquefois la plus funeste. Parmi ses avantages, il faut encore distinguer une générosité sans bornes, un penchant décidé pour la bienfaisance; parmi ses défauts la jalousie la plus ombrageuse, jointe à l'amour de la vengeance, et une dissimulation portée au degré le plus étonnant lorsqu'elle est offensée, qui forme le contraste le plus singulier, sans manquer à la vraisemblance, avec le naturel, l'abandon même qu'elle porte ordinairement dans ses actions. Le caractère de d'Amerville est moins romanesque, et je ne sais si c'est un bien. L'amour qu'il a conçu pour Adriana ne l'empêche pas d'écouter les convenances, ne lui ôte rien de cette déférence qu'un homme sans passions témoigne, dans le choix d'une épouse, pour un père ou pour un tuteur. En un mot, quoique d'Amerville soit un héros dans les combats, il est un peu faible dans le cours ordinaire de la vie, et c'est-là ce qui le livre aux artifices de sa cousine Cécile qui vient tout exprès de Normandie à Rome avec M. d'Amblimont, leur oncle commun qu'elle gouverne, pour l'enlever à son Adriana. Cécile a dans son genre un caractère aussi vigoureux

que celui de sa rivale. La vanité en est le trait dominant; cette vanité la rend perfide et méchante; et malgré sa légèreté naturelle lui donne même la force de dissimuler, assez long-tems du moins pour arriver à son but. Je ne dis rien de M. d'Amblimont son oncle; son extrême faiblesse, si elle n'a rien d'invraisemblable, ne permet pas de s'y intéresser. Montalbano, l'amant rebuté d'Adriana, semble d'abord presqu'aussi faible. Il supporte tout par respect pour elle, jusqu'à son bonheur avec d'Amerville. Cependant cette résignation l'honore en quelque manière, puisqu'elle a sa source dans l'excès même de son amour; mais c'est à regret qu'on le voit finir par un trait de violence et de folie, qui porte à croire que toute sa conduite n'a été qu'une longue dissimulation.

Deux personnages moins importans en eux-mêmes, mais qui ont une influence décisive sur le sort des personnages principaux, sont le lord Glenmore et sa fille Emmeline: tous deux brillent d'une vertu sans ombres, et ce n'est pas ce qui attache le plus dans un roman; mais en contemplant la sérénité mélancolique du lord et les passions douces de sa fille, on aime quelquefois à se reposer du tumulte que l'on a vu régner dans le cœur d'Adriana. Au reste, on doit savoir gré à M. Durdent d'avoir su occuper et intéresser le lecteur pendant trois volumes avec ce petit nombre de caractères. Son secret est d'avoir su les mettre en opposition. D'abord c'est l'abandon passionné d'Adriana qui contraste avec la coquetterie rusée de Cécile; ensuite la profonde dissimulation de la comtesse frappe plus vivement encore, comparée à l'impudente étourderie que sa rivale affiche après être arrivée à son but; mais un contraste plus savant encore, et sur lequel se fondent le dénouement et la morale du roman, c'est celui de la fougueuse Adriana et de la modeste Emmeline. Rien de plus touchant et de plus moral, je le répète, que le parti que l'auteur en a su tirer. En effet, Adriana a pu vaincre ses soupçons et sa jalousie, elle a pu se repentir de sa vengeance et la réparer; mais le bonheur de d'Amerville avait été son unique but depuis le premier moment de leur connaissance, et son cœur se brise lorsqu'elle reconnaît enfin

que la douce, la modeste, la sensible Emmeline aurait pu mieux qu'elle rendre heureux l'époux qu'elle craint de lui avoir ôté.

Le style de ce roman est remarquable, en général, par sa correction et son élégance. Je n'y ai guère remarqué qu'une phrase embarrassée (tome I, page 14), dans le portrait d'Adriana. Un mérite particulier de l'auteur que je ne dois pas passer sous silence, c'est de peindre fidèlement les événemens maritimes dont il rend compte, un naufrage et un combat. Il n'est que trop commun à nos romanciers de trahir leur profonde ignorance dans cette partie. M. Durdent paraît la mieux connaître, et il aime à rappeler aux marins français de bien glorieux souvenirs; les succès dans l'Inde de ce bailli de Suffren, l'un des hommes de mer qui ont déployé le plus de génie; l'humanité du chevalier de La Coudraye, officier aussi généreux qu'éclairé. Je ne sais pourquoi à ces noms réels M. Durdent a joint un autre nom réel pour en revêtir un personnage imaginaire. Il y a eu aussi dans la marine un chef d'escadre du nom de d'Amblimont. Les journaux en ont parlé récemment encore en annonçant la mort de sa veuve, et il n'eût rien coûté à M. Durdent d'en donner un autre au faible tuteur de d'Amerville.

Nous n'avons donné sans doute qu'une idée bien superficielle de cet ouvrage, mais nous croirons avoir rempli notre tache si nous avons inspiré aux amateurs de romans le désir de le connaître en entier.

C. V.

FANTASMAGORIANA, ou *Recueil d'histoires d'apparitions de spectres, revenans, fantômes*, etc.; traduit de l'allemand par un amateur. — Deux volumes in-12. — A Paris, chez *Fr. Schoell*, rue des Fossés-Montmartre, n° 14.

Croyez-vous à la magie? demande la bonne tante dans l'opéra de Marmontel; je n'y crois pas, dit un personnage; et aussitôt les autres répètent: *ni moi, ni moi, ni*

moi, *ni moi*. Si je demande à mes lecteurs : croyez-vous aux spectres, aux revenans, aux fantômes ? ils me donneront sans doute la même réponse, et je ferai *chorus* avec eux ; mais si je leur adresse cette autre question : Aimez-vous les histoires de ces spectres, de ces revenans, de ces fantômes auxquels vous ne croyez pas ? ou je me trompe fort, ou la plupart changeront de langage. Je suis bien sûr au moins que j'en changerai moi-même, et je serais bien étonné d'être le seul de mon avis. L'expérience prouve en effet que l'on aime encore le merveilleux après avoir cessé d'y croire, et que l'on aime encore davantage à se laisser émouvoir par une terreur imaginaire qu'il ne tient qu'à nous de dissiper.

Ce n'est point ici le lieu d'examiner à quoi tient ce singulier penchant de notre espèce : cette recherche plus difficile et plus élevée que l'on ne pense nous menerait beaucoup trop loin. Il nous suffit d'avoir remarqué le fait pour en conclure que l'éditeur de la nouvelle Fantasmagorie n'a pas fait une mauvaise spéculation, et pour annoncer son livre avec quelque confiance à un bon nombre de lecteurs. Je leur promets les apparitions les plus bizarres et les plus terribles, les événemens les plus extraordinaires et les plus inattendus. Je ne sais trop même si à certains momens des *portraits de famille*, *de l'heure fatale*, *de la tête de mort*, les amateurs les plus zélés ne sentiront pas un léger frisson courir le long de la moelle épinière, et Dieu sait quel plaisir c'est qu'un pareil frisson, lorsqu'il suffit de poser le livre pour revenir à la plus parfaite tranquillité !

Je ne m'étendrai point sur les détails de ces histoires les plus terribles de tout le recueil ; je veux laisser à mes lecteurs tout le plaisir de la surprise lorsqu'ils verront ces portraits de famille dont les regards font frémir les descendans des originaux, lorsqu'ils entendront ces neuf coups de l'horloge funèbre dont le dernier est toujours mortel, lorsqu'à leurs yeux enfin s'agitera sur la pointe de l'épée d'un bateleur une tête de mort nouvellement déterrée, lorsque sa voix sépulcrale ramènera dans la bonne voie un fils ingrat trop long-tems égaré. J'en ai déjà trop dit peut-être ; en cherchant à réveiller la

curiosité de mes lecteurs, je crains de leur avoir présenté des images qui ne sont point à leur place dans un article de journal. Pour réparer le mal autant qu'il est possible, je leur parlerai maintenant d'histoires moins effrayantes, et laissant à part la *Morte fiancée*, dont les apparitions ne sont peut-être pas assez motivées, je leur recommanderai l'histoire du *Revenant*, ainsi que les deux anecdotes de la *Chambre grise* et de la *Chambre noire*, tirées toutes les deux d'un journal de Berlin. Ce n'est pas que les apparitions y soient épargnées. L'éditeur n'a pas voulu sortir de son genre et il a fait très-sagement, mais tout finit par s'expliquer d'une manière très-naturelle, et les prétendus spectres ne sont plus au dénouement que de fort honnêtes personnes dont les corps très-palpables n'ont rien d'infernal ni d'aérien. Il y a quelque chose de consolant dans ces histoires placées à la fin du recueil. On se dit, après les avoir lues, que les prodiges qui nous ont tant effrayés dans les autres s'expliqueraient peut-être tout aussi naturellement, et l'on peut ainsi se donner le plaisir de rire après avoir goûté celui d'avoir peur.

Au reste, je ne puis dissimuler que ces explications, qui plairont à tant de personnes, pourraient bien ne pas réussir auprès de celles qui regrettent une illusion perdue, de quelque nature qu'en fût l'objet. Il est difficile de contenter tout le monde; mais quelle que soit cette difficulté, je crois pouvoir assurer que dans le premier conte qui ouvre le recueil (*l'Amour muet*) elle est complètement vaincue. Le spectre qui y figure est de si bonne amitié, les fonctions qu'il exerce sont si plaisantes, le service qu'il implore par signes du héros de l'aventure est d'un genre si comique et si singulier, que tous les lecteurs s'en amuseront sans trop s'inquiéter de la vraisemblance. Ce spectre-là est fait de manière à dérider les fronts les plus graves, et lorsqu'on rit on est désarmé, dit l'auteur de *la Métromanie*.

Mais de peur qu'on ne nous accuse nous-mêmes de *spectromanie*, terminons ici cette annonce. Il est permis d'indiquer à la curiosité des lecteurs un recueil de cette nature, y mettre quelque importance serait abuser de la

permission. Je me bornerai donc à dire, en finissant, que l'*amateur* qui l'a fait passer dans notre langue n'est pas un simple traducteur : qu'il a refondu la plupart de ces histoires pour les accommoder à notre goût, assez différent de celui de nos voisins, et que son style se distingue aussi par cette heureuse liberté qui n'appartient jamais aux traducteurs serviles. C. V.

VARIÉTÉS.

On vient de mettre en vente, chez Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10, un ouvrage intitulé : *Correspondance littéraire avec un Souverain du Nord, par le baron de Grimm et Diderot* (*). Grimm était connu par la flexibilité de son esprit et la variété de ses connaissances. Sa correspondance est riche en anecdotes et en pièces diverses qui n'avaient point été publiées jusqu'ici. Nous rendrons compte incessamment de cet ouvrage. En attendant nous croyons faire plaisir en remplaçant *la Chronique* qui aurait dû paraître aujourd'hui, par une espèce de Chronique de décembre 1770, que nous copions dans la Correspondance de Grimm. . . . .

— « Charles-Jean-François Hénault, président honoraire au parlement, intendant de la maison de Mme la Dauphine, l'un des quarante de l'Académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres, est mort le 24 novembre dernier, dans la quatre-vingt-sixième année de son âge. Il ne faisait que végéter depuis long-tems. Sa nièce, la comtesse de Jonsac, tenait sa maison, donnait à souper, recevait le grand monde; le président radotait ou dormait dans son fauteuil, et était content. A tout prendre, le président Hénault doit être compté parmi les hommes les plus heureux de son tems. Son père, ancien fermier-général, si je ne me trompe, lui avait laissé une grande fortune. Né avec des qualités aimables, mais pas assez remarquables pour exciter l'envie et la jalousie de personne, il jouissait du privilége et du bonheur des gens médiocres, d'être aimé de tout le monde, sans avoir un seul ennemi. Il était très-frivole; il n'y avait en lui

(*) Cet ouvrage forme cinq volumes in-8° de 2300 pages. Prix, 28 fr., et 35 fr. franc de port.

que la superficie, mais cette superficie était agréable. Il faisait de jolis vers de société; il donnait d'excellens soupers; il avait été à la mode dans sa jeunesse, et avait conservé l'usage du grand monde dans un âge plus mûr. Pour satisfaire sa petite ambition, car tout était petit et joli en lui, il quitta de bonne heure le palais, et acheta la charge de surintendant de la maison de la feue reine, et ne laissa pas d'avoir aussi sa petite existence dans ce petit cercle. Il composa ensuite son *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, qui lui procura les honneurs littéraires et le titre de double académicien. Cet abrégé n'est pas, à beaucoup près, un ouvrage sans mérite; mais on ne peut se cacher que ce mérite a été infiniment exagéré, et que si un pauvre diable relégué dans un quatrième étage avait publié ce livre, il n'aurait pas reçu la moitié des éloges qui ont été prodigués au président Hénault. Personne n'a plus efficacement travaillé à la réputation de cet ouvrage que M. de Voltaire. L'auteur y mit bientôt toute sa gloire, toute son existence. Il ne s'occupa qu'à en soigner et multiplier les éditions; et quand il y en avait une de finie, il en commençait une autre; il en entendait ainsi parler tous les jours de sa vie, et ce n'est pas ce qui contribua le moins à son bonheur. L'abbé Boudot, employé à la bibliothèque du roi, aujourd'hui paralytique à force d'avoir gagné des indigestions chez le président, était spécialement chargé du département littéraire et historique,

. . . .

Le bon président avait été dans sa jeunesse l'amant de la marquise du Deffant, femme célèbre à Paris par son esprit et par sa méchanceté. Elle a aujourd'hui plus de soixante-dix ans, et il y en a presque vingt qu'elle est aveugle; mais son esprit a conservé toute sa fleur, et sa méchanceté, à force de s'exercer, est devenue, dit-on, beaucoup plus habile. Elle se pique de haïr mortellement tout ce qui s'appelle philosophe, et cela lui a conservé un grand crédit parmi les gens de la cour et du monde, aux yeux desquels les philosophes sont la cause immédiate de tout le mal qui arrive en France. Madame du Deffant a cependant excepté de sa haine le patriarche de Ferney, dont elle a trouvé sans doute la griffe trop redoutable. Elle avait été l'amie intime de la marquise du Châtelet, et le lendemain de la mort de cette femme célèbre, elle fit courir une satire sanglante sous le titre et sous la forme de son portrait. Elle est restée liée avec le président Hénault jusqu'à sa fin. Les deux ou trois derniers jours de sa vie, Mme du Deffant était dans l'appartement du président avec plusieurs de ses amis. Pour le tirer de son assoupissement, elle lui cria à l'oreille s'il se rappelait Mme de Castelmoron? Ce nom réveilla le

président, qui répondit qu'il se la rappelait fort bien. Elle lui demanda ensuite s'il l'avait plus aimée que Mme du Deffant? *Quelle différence!* s'écria le pauvre moribond imbécille. Et puis il se mit à faire le panégyrique de Mme de Castelmoron, et toujours en comparant ses excellentes qualités aux vices de Mme du Deffant. Ce radotage dura une demi-heure en présence de tout le monde, sans qu'il fût possible à Mme du Deffant de faire taire son panégyriste ou de le faire changer de conversation. Ce fut le chant du cygne; il mourut sans savoir à qui il avait adressé un parallèle si véridique.»

— «M. L. Castilhon qui réside, je crois, à Bouillon, et qui a un frère résidant obscurément à Paris, a publié, il y a déjà du tems, des *Considérations sur les causes physiques et morales du génie, des mœurs et du gouvernement des nations*. Vous voyez que ces considérations roulent sur de petites questions de rien. Quand on veut traiter de tels sujets, il faut être un Montesquieu, un Galiani, un Diderot, un Buffon pour le moins; et quand on n'est rien de tout cela, on est un Castilhon, c'est-à-dire qu'on traite un sujet sans que personne en sache rien. Cependant il y a un auteur tout aussi obscur que Castilhon qui a fait un *Esprit des nations*, et qui a accusé l'autre de plagiat. Je ne sais si ce grand procès sera jugé au greffe civil du Mercure de France, ou au greffe criminel de l'Année littéraire; mais si après la compensation des dépens, ensemble les présens nécessaires à la corruption des juges, il intervient arrêt qui donne aux parties le gâteau de la gloire littéraire à partager également, je leur promets à l'une et à l'autre que le tout se passera sans indigestion.»

— «*Sidney et Volsan, anecdote anglaise, par M. D'Arnaud*. D'Arnaud est devenu un des plus grands prédicateurs de vertu par la voie des romans à grands sentimens et à estampes; il a beaucoup de vogue parmi les couturières et les marchandes de modes, et s'il peut mettre les femmes de chambre dans son parti, je ne désespère pas de sa fortune.»

— «L'année qui va finir a été fatale aux *Deux Amis*; ils se sont montrés sur la scène comme deux financiers et deux commerçans de Lyon, en contes comme deux Iroquois, en romans comme deux je ne sais quoi; et Dieu merci, ils ont été sifflés partout. Deux amis, affligés de voir de quelle manière on traitait en France leurs semblables par la faute de nos faiseurs de drames, de nos faiseurs de contes et de nos faiseurs de romans, s'en allèrent au mois d'août dernier passer quinze jours aux bains de Bourbonne, près de Langres, pour y voir deux amies dont l'une, mère de l'autre, avait mené à ces bains sa fille jeune, fraîche, jolie et cependant malade,

dans l'espérance de lui rendre la santé altérée par les suites d'une première couche. Les deux amis. c'était Denis Diderot le philosophe et moi, trouvèrent les deux amies faisant des contes à leurs correspondans de Paris, pour se désennuyer. Parmi ces correspondans il y en avait un d'une crédulité rare; il ajoutait foi à tous les fagots que ces dames lui contaient, et la simplicité de ses réponses amusait autant les deux amies que la folie des contes qu'elles lui faisaient. Le philosophe voulut prendre part à cet amusement; il fit quelques contes que la jeune amie malade inséra dans ses lettres à son ami crédule qui les prit pour des faits avérés, et assura sa jeune amie qu'elle écrivait comme un ange : ce qui était d'autant plus plaisant qu'une de ses prétentions favorites est de reconnaître, entre mille, une ligne échappée à la plume de notre philosophe. Denis Diderot essaya entr'autres de réhabiliter les deux amis, et il croira les avoir vengés de toutes les injures que leurs historiens leur ont attirées cette année, si le conte que vous allez lire, peut mériter votre suffrage (*). »

— « Un poëte russe, auteur de plusieurs tragédies, appelé monsieur Sumarokoff, se trouvant à Moscou, s'était brouillé avec la première actrice du théâtre de cette capitale; ces accidens arrivent à Moscou comme à Paris. Un jour le gouverneur de Moscou ayant ordonné la représentation d'une des pièces de monsieur Sumarokoff, le poëte s'y opposa, parce que cette actrice devait y jouer le principal rôle. Cette raison n'ayant pas paru suffisante au gouverneur pour changer d'avis, le poëte en perdit la tête au point que lorsqu'on leva la toile pour commencer sa pièce, il sauta sur le théâtre, saisit la première actrice qui avait paru avec tout l'appareil tragique, et la jeta dans les coulisses. Après avoir ainsi troublé la tranquillité publique, il ne se crut pas encore assez coupable, et dans sa frénésie poétique il écrivit avec autant d'indiscrétion que de témérité à l'impératrice elle-même deux lettres consécutives, remplies de griefs et d'invectives contre une actrice. Je défie un poëte français de faire mieux.

Conteur Marmontel, que pensez-vous qu'il arriva de cette incartade impardonnable? — Mais cela est aisé à deviner. Les lettres impertinentes du poëte Sumarokoff ne parvinrent pas à l'impératrice; le ministre chargé du département poétique les lut, et donna ses ordres pour mettre monsieur le poëte dans un cul de basse fosse jusqu'à nouvel ordre, et vraisemblablement il y est encore.

(*) Ce conte est imprimé dans les Œuvres complètes de Diderot. (*Note de l'Editeur.*)

Au diable le conte et le conteur historiques ! c'est un menteur plat et froid. De tels dénoûmens sont bons dans les pays vantés pour la douceur et la politesse des mœurs ; il s'en faut bien que la police soit aussi perfectionnée en Russie. Sa majesté impériale reçut les deux lettres du poëte, et après avoir donné ses ordres dans l'Archipel, en Moldavie, en Crimée, en Géorgie et sur les bords de la mer Noire, elle eut encore le tems de faire la réponse suivante.

« Monsieur Sumarokoff, j'ai été fort étonnée de votre lettre du 28 » janvier, et encore plus de celle du 1er février. Toutes deux con- » tiennent, à ce qu'il me semble, des plaintes contre la Belmontia » qui pourtant n'a fait que suivre les ordres du comte Soltikoff. Le » feld-maréchal a désiré de voir représenter votre tragédie ; cela » vous fait honneur. Il était convenable de vous conformer au désir » de la première personne en autorité à Moscou ; mais si elle a jugé à » propos d'ordonner que cette pièce fût représentée, il fallait exécuter » sa volonté sans contestation. Je crois que vous savez mieux que » personne combien de respect méritent des hommes qui ont servi » avec gloire, et dont la tête est couverte de cheveux blancs ; c'est » pourquoi je vous conseille d'éviter de pareilles disputes à l'avenir. » Par ce moyen vous conserverez la tranquillité d'ame qui est néces- » saire pour vos ouvrages, et il me sera toujours plus agréable de » voir les passions représentées dans vos drames que de les lire dans » vos lettres.

» Au surplus, je suis votre affectionnée. » *Signé*, CATHERINE.

Je conseille à tout ministre chargé du département des lettres de cachet, d'enregister ce formulaire à son greffe, et à tout hasard de n'en jamais délivrer d'autres aux poëtes et à tout ce qui a droit d'être du genre irritable, c'est-à-dire enfant et fou par état. Après cette lettre qui mérite peut-être autant l'immortalité que les monumens de la sagesse et de la gloire du règne actuel de la Russie, je meurs de peur de m'affermir dans la pensée hérétique que l'esprit ne gâte jamais rien, même sur le trône. »

— « Il est très-vrai que M. Sedaine a fait une tragédie en prose, qu'elle est reçue à la Comédie française, qu'elle sera peut-être jouée avant Pâques. M. de Voltaire en est indigné ; il a peur que ce nouveau genre, s'il réussit, ne fasse tort à la tragédie en vers. Quant à nous, si ce nouveau genre est bon, nous l'adopterons sans préjudice d'aucun autre genre également bon. On remarque que, depuis quelque tems, le patriarche parle avec humeur de son siècle. Il a tort ; et je m'en tiens à un de nos anciens arrêts, c'est qu'à tout prendre, ce siècle en vaut bien un autre. »

— « Le patriarche a des griefs plus sérieux contre le *Système de la Nature*; il craint que ce système ne renverse le rituel de Ferney, et que le patriarchat ne s'en aille au diable avec lui. C'est-là, je pense, le motif secret, mais véritable, de son humeur contre ce maudit système. Il s'en est expliqué plus librement dans une lettre à madame Necker, que je vais transcrire. Hippatie Necker passe sa vie avec des systématiques, mais elle est dévote à sa manière. Elle voudrait être sincèrement huguenote ou socinienne, ou déistique, ou plutôt, pour être quelque chose, elle prend le parti de ne se rendre compte sur rien. Le patriarche connaît ces dispositions, et les met à profit.

Extrait d'une lettre à madame Necker.

Ferney, 26 septembre 1770.

« .... Vous me parlez, Madame, du *Système de la Nature*, livre qui » fait grand bruit parmi les ignorans, et qui indigne tous les gens » sensés. Il est un peu honteux à notre nation, que tant de gens aient » embrassé si vite une opinion si ridicule. Il faut être bien fou pour » ne pas admettre une grande intelligence quand on en a une si petite; » mais le comble de l'impertinence est d'avoir fondé un système tout » entier sur une fausse expérience faite par un jésuite irlandais qu'on » a pris pour un philosophe. Depuis l'aventure de ce Malcrais de la » Vigne, qui se donna pour une jolie fille faisant des vers, on n'avait » point vu d'arlequinade pareille. Il était réservé à notre siècle d'éta- » blir un ennuyeux système d'athéisme sur une méprise. Les Français » ont eu grand tort d'abandonner les belles-lettres pour ces profondes » fadaises, et on a tort de les prendre sérieusement.

» A tout prendre, le siècle de *Phèdre* et du *Misanthrope* valait mieux.

» Je vous renouvelle, Madame, mon respect, ma reconnaissance » et mon attachement. »

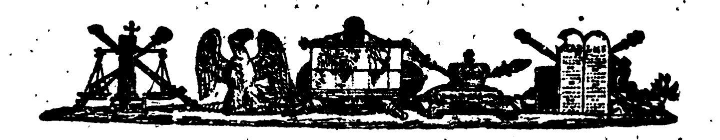
— « François-Augustin Paradis de Moncrif, lecteur de feu la reine et de madame la dauphine, l'un des quarante de l'Académie française, s'est endormi du dernier sommeil le 12 novembre, âgé de quatre-vingt-trois ans. Nous avons de lui plusieurs chansons et romances dans le vieux langage naïf et tendre, d'un goût si délicat, si exquis, qu'on peut les regarder comme autant de chefs-d'œuvre. Il faut sans doute plus de génie pour faire l'Iliade que pour faire une chanson excellente; mais la perfection, en quelque genre que ce soit, est sans prix, et je ne suis pas plus surpris de voir à un homme de goût la tête tournée d'un couplet plein de sentiment, de délicatesse et de naïveté, que de le voir dans l'enthousiasme de la prière de Priam à Achille. Si Moncrif n'avait jamais fait que ses chansons

et ses romances, il eût été le premier dans son genre, et c'est toujours quelque chose que d'être le premier quelque part. Mais il a fait plusieurs autres ouvrages qui ont nui à sa réputation. Nous avons de lui beaucoup d'actes d'opéra français, dans ce genre galant et fade qui n'est guère moins insipide à lire qu'en musique psalmodiante et mêlée d'airs à petites cabrioles. Il a fait un *Essai sur les moyens de plaire* qui est un mauvais essai, et dont les faiseurs de pointes disaient qu'il n'avait pas les moyens. Il a fait dans sa jeunesse une *Histoire des Chats*, que je n'ai pas vue, plaisanterie apparemment de société fort insipide, qui lui attira mille brocards et beaucoup d'épigrammes. Le poëte Roi en ayant fait une très-sanglante, Moncrif l'attendit au sortir du Palais-Royal, et lui donna des coups de bâton. Roi, qui était accoutumé à ces traitemens, et qui n'avait guère moins de souplesse que de malignité, retourna la tête, et dit à Moncrif, en tendant le dos au bâton : *Patte de velours, Minon, patte de velours*. Moncrif, abstraction faite de son talent de chansonnier tendre et galant, était un homme assez commun, mais il était souple et courtisan, et il était parvenu à se donner une sorte de crédit à la cour ou plutôt dans le cercle de la feue reine. Il y faisait le dévot; mais à Paris, il était homme de plaisir; et il a poussé la passion pour la table et pour la créature, ou plutôt pour les créatures, jusqu'à l'extrême vieillesse. Il n'y a pas bien long-tems qu'il traversait encore, après l'Opéra, l'aréopage des demoiselles de ce théâtre, en disant : *Si quelqu'une de ces demoiselles était tentée de souper avec un vieillard bien propre, il y aurait quatre-vingt-cinq marches à monter, un petit souper assez bon, et dix louis à gagner.*

L'appartement qu'il occupait au château des Tuileries était effectivement un peu élevé; du reste il s'acquittait toujours parfaitement bien, dans ces parties, du rôle qu'il s'était imposé. Moncrif jouissait d'une fortune assez considérable par la réunion de plusieurs places que lui avait obtenues la souplesse de son caractère. On dit qu'il était noble et généreux dans sa dépense. Dans ses manières il était recherché et minutieux, et, comme auteur, fort susceptible. Je me souviens que Marmontel, désirant avec ardeur une place à l'Académie, prit le parti de louer, dans sa *Poétique française*, presque tous les académiciens vivans dont il comptait se concilier la bienveillance et obtenir la voix pour la première place vacante. Il se fit presque autant de tracasseries qu'il avait fait d'éloges; personne ne se trouva assez loué, ni loué à son gré. Il avait cité de Moncrif un couplet avec les plus grands éloges; Moncrif prétendit qu'il fallait citer et transcrire la chanson toute entière, ou ne s'en point mêler. J'avoue que je ne pus

m'affliger de voir toute cette dépense d'éloges si peu sincères et prodigués dans une vue d'intérêt personnel, non-seulement perdue, mais presque produire un effet contraire. Moncrif passa donc sa vie à être saint homme et fort dévot dans l'anti-chambre et dans le cabinet de la reine, et libertin à Paris. Une de ses plus jolies pièces de poésie est *le Rajeunissement inutile* ou *l'Histoire de Titon et l'Aurore*; il la fit retrancher de tous les exemplaires de son *Choix de chansons* qu'il donnait à la Cour. Sa vieillesse était devenue un sujet de plaisanterie à la Cour. On le disait beaucoup plus vieux qu'il n'était, parce que M. le comte de Maurepas, ancien ministre d'état, aimait à dire que Moncrif avait été prévôt de salle lorsque son père y faisait des armes, ce qui, par une supputation fort aisée, donnait à Moncrif près de cent ans. Mais c'était une plaisanterie : Moncrif était né d'une honnête famille de Paris, et même avec quelque bien. Il avait eu dans sa jeunesse la passion des armes, il fréquentait beaucoup les salles où l'on est en usage d'appeler les plus habiles les prévôts de salle; mais il n'en a jamais fait les fonctions par état. Il avait été l'ami et le courtisan du comte d'Argenson, ministre de la guerre. Le roi, qui aime à s'entretenir d'âge, dit un jour à Moncrif, qu'on lui donnait plus de quatre-vingt-dix ans. *Je ne les prends pas, Sire*, répondit Moncrif; et si l'on peut s'en rapporter au témoignage de ces demoiselles, il n'en eut jamais les symptômes. »

— « Si vous voulez vous amuser de l'imbécillité et de la fatuité d'un barbouilleur de papier, il faut lire les *Observations sur Boileau, sur Racine, sur Crébillon, sur M. de Voltaire, et sur la langue française en général, par M. d'Açarq, des académies d'Arras et de la Rochelle.* Cela est vraiment précieux par l'extrême impertinence du style et des prétentions de l'auteur. Ce d'Açarq est un ancien maître de pension, assez mauvais sujet, moitié bête et moitié fou. Il se prétend sur-tout profond grammairien et élève de Dumarsais. Il dit que le rapport mutuel et précis des mots fait les ressorts divins d'une langue; que M. de Voltaire sacrifie aux agrémens matériels l'active précision qui est d'un ordre supérieur; que le style grammatical du quatrième acte de Mérope est assez pur, et qu'il y a des beautés dans le style personnel; que la verve spiritueuse de M. de Voltaire est inépuisable en éclats sulphureux et retentissans; que Racine a l'allure tendre, Crébillon l'allure terrible, et que M. de Voltaire va en tout sens, va toujours, et n'a point d'allure certaine; et moi je dis que M. d'Açard a l'allure certaine des petites-maisons. »



POLITIQUE.

La diète de Hongrie a terminé ses séances. Le résultat de ses délibérations a été, sauf de très-légères modifications, conforme aux plans du cabinet, aux intentions du gouvernement et aux intérêts généraux de la monarchie. L'archiduc palatin parcourt en ce moment la Hongrie, et visite les établissemens publics. Les archiducs Charles et Jean sont revenus de Prague à Vienne. La cour n'a dû quitter Prague que vers la fin de juin. L'Impératrice de France a du se séparer de ses augustes parens le 27, elle se rendait à Carlsbad, et devait y rester deux jours, et se remettre en route le 30 par Bayreuth pour se rendre à Wurtzbourg, où elle prendra encore quelque repos. On espère que le retour de S. M. à Saint-Cloud aura lieu avant le 15 de ce mois.

En Hongrie, en Bohême, en Moravie les récoltes s'annoncent de la manière la plus favorable. Le prix des grains baisse de toutes parts, l'abondance s'établit dans tous les marchés, et personne ne peut plus songer à faire des approvisionnemens ou des spéculations. Cette abondance et cette circulation se communique de proche en proche dans tous les états de la confédération.

Les lettres de New-Yorck, à la date du 19 mai, sont arrivées en Angleterre le 24 juin. Elles sont toutes à la guerre. La chambre des représentans a pris une résolution par laquelle tous les membres absens sont rappelés. On croit que c'est pour que la question de la guerre soit décidée en présence du plus grand nombre de membres possible. Le *National intelligencer*, reçu en même tems, s'exprime ainsi :

« Nous croyons en conscience que nous sommes à la veille d'avoir la guerre, et qu'il n'est pas un homme sage qui ne doive se préparer à cet événement. Il faut combattre avec résolution toute opposition à cette mesure, qu'elle vienne de l'intérieur ou de l'extérieur.

» Il faut regarder celui qui n'est pas pour nous, comme s'il était contre nous, et il doit être traité en conséquence. »

Cette guerre que les Américains préparent avec le noble sentiment de l'indépendance, l'Angleterre la voit avec surprise et avec effroi : qui aurait pu faire comprendre à ses conseils qu'elle aurait à redouter l'Amérique, qu'elle recevrait un jour des notifications humiliantes pour son orgueil, inquiétantes pour ses intérêts, son commerce et sa politique ? Sans doute, l'Angleterre ne redoute pas l'Amérique et ses forces navales trop disproportionnées avec les siennes ; mais elle a besoin de l'Amérique commerçante ; et si cette Amérique lui ferme ses ports ; si elle lui refuse ses secours, si elle refuse d'exporter tout ce dont l'Angleterre a besoin pour son intérieur, pour son commerce, et pour les expéditions qu'elle a si imprudemment tentées, que d'entraves nouvelles sont ajoutées à celles dans lesquelles l'obstination de son ministère a mis la Grande-Bretagne !

« La guerre avec l'Amérique, écrivait-on de Londres le 22 juin, ne menace pas seulement notre commerce ; elle nous priverait encore des farines que les Etats-Unis fournissaient à la péninsule : si ce malheur arrivait, nous serions forcés de subvenir aux besoins de nos alliés, en subsistances, et l'on sait combien notre pénurie nous mettrait dans l'impossibilité de leur fournir ce genre de secours. Ainsi, en d'autres termes, l'Amérique peut, quand elle le voudra, nous forcer à retirer nos troupes du Portugal, et mettre l'Espagne et ses peuples à la merci d'un ennemi vigilant qui sait profiter de tous les avantages. Que l'Amérique persiste dans sa résolution, et tant de trésors répandus, tant de sang anglais versé, tous les malheurs enfin où nos conseils et nos perfides secours ont précipité une partie de la nation espagnole, auront pour résultat la plus honteuse défection. Au reste, il faut l'avouer, telle est la situation à laquelle nous ont amenés des guides trompeurs, que cette défection doit être encore désirée par tout Anglais qui aime son pays et connaît l'imminence du danger. »

Les Anglais n'ont cessé de porter des regards attentifs sur l'Amérique méridionale ; ils ont toujours espéré y trouver un dédommagement et des débouchés ; ils n'ont rien négligé en souplesse ni sacrifices pour s'y faire recevoir. Leur langage a été celui de médiateurs, de pacificateurs ; Buénos-Ayres et Monte-Vidéo, quoique livrés encore à des différens qui retardent leur complète indépendance, ont également fermé l'oreille aux suggestions anglaises. Le Brésil même a pris une attitude bien éloignée de satisfaire les vœux des Anglais. Ce pays apprécie la nature des obli-

gations qu'il peut avoir aux Anglais par l'étrange manière dont ils ont traité le Portugal qu'ils défendent en le dévastant; l'exemple de la Sicile ne pouvait être perdu, et le Brésil a appris par ce qui s'est passé dans la péninsule et à Palerme, quels secours il fallait attendre des Anglais, et ce qu'il fallait craindre d'eux au moment où on leur accorde l'hospitalité. On a reconnu en Amérique comme en Europe que par introduction, ils entendent établissement, par secours, contribution, et par protection, domination et monopole. Dans les Caracas, au Mexique, le même esprit règne, celui de l'indépendance américaine, et non celui de l'alliance anglaise toujours trop chèrement payée. Quelques faibles renforts venus de la péninsule n'étaient pas en état de soutenir le parti de l'ancien gouvernement; ils n'ont été d'aucun secours. Miranda pousse son entreprise; les insurgés voyent sans cesse augmenter leurs forces, et l'Angleterre ne voit aucun parti assez faible ou assez imprudent pour acheter ses secours.

D'autres échecs les attendaient sur le territoire de Naples. Ils ont levé le masque en Sicile; un fantôme de régent y exerce une autorité de nom, le général anglais est le vice-roi véritable. Suivant les nouvelles de Malte, la famille royale sicilienne devait être transportée dans cette île, il ne devait rester à Palerme qu'un des fils du prince héréditaire; à cette occasion, il n'a pas échappé aux Anglais de faire une remarque en effet fort singulière: ils ont si bien secondé leurs alliés, ils ont été des protecteurs si habiles et si puissans, ils ont été des auxiliaires de si bonne foi, qu'ils ont, par-tout où ils se sont montrés, réussi à faire descendre les souverains de leur trône, et à ne donner à l'Empereur de France que des régents pour adversaires. Au sein de la Grande-Bretagne elle-même, l'état du roi ne donne les rênes du gouvernement qu'à un régent. Cadix est aux ordres d'une régence dont l'autorité précaire ne s'étend guère au-delà de cette enceinte; le Portugal est sous l'autorité nominative d'un régent, et c'est encore sous le nom d'un régent que la Sicile est gouvernée. On dirait que les Anglais ne respectent le pouvoir royal qu'au second degré; ils ne veulent pas être les alliés des souverains qui gouvernent eux-mêmes leurs pays, mais ils consentent à admettre l'existence de représentans des souverains; graces à leur faiblesse, ils usurpent impunément, et règnent en violant toutes les conventions et tous les droits.

Leur occupation de la Sicile était peu; ils ont voulu ten-

ter de nouveau de semer des germes de discordes et d'insurrection sur le territoire napolitain. Un bâtiment sicilien monté par 40 hommes et armé s'est approché de la côte, il était chargé d'y débarquer une bande de brigands et d'assassins. Après un léger combat, ce bâtiment a été forcé de se rendre à une goëlette napolitaine. En vain ont-ils jeté à la mer une partie de leurs papiers, les Napolitains ont réussi à saisir dans leurs mains les instructions qui leur avaient été données. Ces instructions, voici qu'elles étaient : encourager le brigandage, organiser la révolte, répandre l'alarme, tenter les sujets fidèles, corrompre et obtenir des rapports des états de situation, c'est ce que devait tenter une horde de scélérats façonnés à ce genre de crimes. Une commission militaire aura bientôt fait justice de ces misérables. Les pièces seront imprimées; on y lira avec indignation ces mots inconcevables : *S'assurer si* LES BRIGANDS *s'arment dans le royaume de Naples pour la bonne cause*. Assurément une telle alliance de mots ne pouvait se trouver que dans des ordres signés pour l'exécution du pillage, de l'incendie, et pour l'organisation de la guerre civile. On pouvait prévoir qu'elle ne serait pas dédaignée par la politique anglaise dont le cachet semble être *per fas et nefas*, mais on pouvait croire que leurs chefs auraient assez de pudeur pour ne pas l'employer dans des ordres écrits dont la publicité donnera à l'histoire le moyen de constater cet outrage étrange à la morale et à toutes les lois humaines.

Les renseignemens que cette capture nous a procurés, dit *le Moniteur napolitain*, prouvent que les Anglais n'ont aucune idée de notre position, et qu'ils n'ont point d'intelligences sûres dans le royaume. Ils ont demandé l'état des forces qui défendent le royaume; *le Moniteur napolitain* s'empresse de le leur donner avec pleine satisfaction. Une armée française est entière sur le territoire, sous le nom d'*Armée d'observation du Midi*; elle tend une main aux troupes qui sont dans le ci-devant état romain, et l'autre aux troupes napolitaines. Outre ces deux armées liées par l'union la plus intime, 50,000 légionaires pleins de zèle et de fidélité sont prêts à se porter par-tout où il faudrait combattre. Que nos ennemis, dit la feuille citée, cessent donc de s'abuser; depuis que le continent leur est fermé, il a tout-à-fait changé de face. Les Napolitains connaissent les maux de la Sicile; ceux qui avaient cru devoir passer dans cette île sont rentrés et ont contribué à désabuser leurs familles et leurs amis sur le sort d'une cour humiliée

et opprimée par ses prétendus protecteurs : il n'y a plus qu'un parti dans l'état de Naples, celui d'un gouvernement réparateur, juste et loyal, qui s'occupe avec une égale sollicitude des besoins et de la défense de son peuple.

Nous arrivons à la partie des nouvelles anglaises qui prouve le plus évidemment l'inquiétude du ministère, ses embarras, et le sentiment qu'il a de l'extrême difficulté de sa position; on donnerait à deviner quel a été l'objet de la dernière discussion parlementaire; cet objet, qui pourrait le croire? est celui tant de fois agité, tant de fois repoussé sous les mêmes prétextes, et par des considérations politiques de la même équité, cet acte que l'intérêt de l'Angleterre devait, disait-on, défendre à jamais d'adopter. On voit que nous voulons parler de l'émancipation des catholiques. M. Canning, les lords Wellesley, Guy Stanhope ont élevé la voix en faveur des catholiques, et n'ont pas dissimulé que, dans la position actuelle du royaume, il fallait au moins se débarrasser d'une des causes d'inquiétudes les plus graves, et donner la paix aux catholiques d'Irlande pour l'avoir en Angleterre. Les nobles lords n'ont plus paru redouter les maximes de l'Eglise gallicane, sa dépendance, sa hiérarchie, ses usurpations jusqu'ici tant redoutées, et une communauté de droits jusqu'à cette époque réservée à la religion anglicane. Ils ont tiré, en faveur de la cause qu'ils défendaient, une conséquence extrêmement curieuse de l'état actuel du chef de l'église, et de ce que ce chef n'est plus souverain temporel. Ils ont conclu que les religionnaires qui le reconnaissent spirituellement n'étaient plus dangereux. L'histoire consacrera cette déclaration, elle sera un des titres les plus éminens en faveur de la politique éclairée et de la justice puissante du gouvernement français. Il sera constaté aux yeux du monde que les intérêts d'un nombre très-considérable de catholiques ont été servis, leurs intérêts soutenus, leur cause plaidée, leurs droits légitimés par les actes même qu'un zèle mal éclairé a vainement tenté de signaler comme contraires à la paix de l'église et à la prospérité de la religion.

Les gazettes espagnoles contiennent les détails de divers engagemens en Catalogne, où les insurgés ne figurent que par très-petites bandes dispersées à l'approche des corps français, avec perte d'hommes, de munitions et de chevaux; elles citent une lettre du maréchal duc d'Albuféra au général Maurice Mathieu, datée du 14 juin.

Les bruits qu'on s'est plu à répandre sur l'Andalousie, y est-il dit, sont entièrement faux. Je communique toujours avec la gauche de l'armée du Midi qui occupe Baza, où elle a battu le général Freyre, lui a pris 500 hommes et 250 chevaux. Les Anglais ont fait des pertes cruelles; ils en gémissent, et savent bien que c'est en pure perte.

L'Empereur, à la date du 20, était à Gumbiben, ville de Prusse sur la Pissa: il continuait de passer en revue les différens corps de l'armée. Une diète extraordinaire devait être réunie incessamment à Varsovie. S. M. jouit de la plus parfaite santé. S....

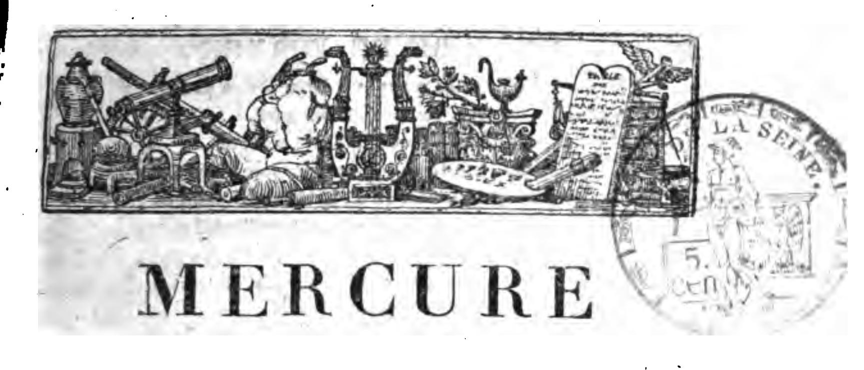
ANNONCES.

Traité du Régime forestier, ou Analyse méthodique et raisonnée des arrêts, réglemens, décisions, instructions et circulaires, concernant l'organisation des officiers et employés forestiers, et la partie administrative de leurs fonctions; suivie des modèles d'états, procès-verbaux et autres actes. Ouvrage servant d'introduction au Traité des Délits et des Peines et des Procédures en matière d'eaux et forêts, et faisant le complément du Code général des Bois et Forêts, de la Chasse et de la Pêche; par M. Dralet, conservateur du treizième arrondissement forestier. Deux vol. in-8°, avec 40 tableaux. Prix, 10 fr., et 12 fr. franc de port. Chez Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

En s'adressant directement à l'éditeur, les abonnés aux *Annales Forestières* recevront cet ouvrage franco pour 10 fr.

Elémens de Géométrie; par Louis Bertrand, professeur émérite dans l'académie de Genève, etc. Un vol. in-4°. Prix, 12 fr., et 15 fr. franc de port. Chez J. J. Paschoud, libraire, rue Mazarine, n° 22.

LE MERCURE paraît le Samedi de chaque semaine, par Cahier de trois feuilles. — Le prix de la souscription est de 48 fr. pour l'année; de 24 fr. pour six mois; et de 12 fr. pour trois mois, franc de port dans toute l'étendue de l'empire français. — Les lettres relatives à l'envoi du montant des abonnemens, les livres, paquets, et tous objets dont l'annonce est demandée, doivent être adressés, *francs de port*, au DIRECTEUR GÉNÉRAL du *Mercure de France*, rue Hautefeuille, N° 23.



MERCURE DE FRANCE.

Nº DLXXIII. — *Samedi* 11 *Juillet* 1812.

POÉSIE.

ODE

Sur les bienfaits qui ont signalé le passage de Sa Majesté l'Empereur et Roi *dans la ville de Montauban, en* 1808 (1).

Si l'astre étincelant, ardent flambeau du monde,
S'élançait tout-à-coup dans sa marche féconde
Vers les climats glacés, stériles et déserts,
Où le Lapon gémit sous d'éternels hivers,
La terre, recouvrant sa force toute entière,
Entrouvrirait son sein à la fertilité;
De ces mers de glaçons croulerait la barrière,
Et sur ces rocs naîtrait l'opulente cité.

(1) Cette Ode, dont le sujet fut proposé par la Société des Sciences et Belles-Lettres de Montauban dans sa séance du 15 mai 1811, et qui fut couronnée dans celle du 16 mai 1812, se trouve chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, nº 243; et chez Lenormand, imprimeur-libraire, rue de Seine, nº 8.

C'est ainsi qu'en nos murs, un Dieu par sa présence
Ressuscita les arts, ramena l'abondance.
Montauban, dépouillé de toute sa grandeur,
Déplorait dès long-tems son antique splendeur (2);
Ces temples, ces palais qu'on habités nos princes (3),
Abandonnés, déserts, périssaient dans l'oubli;
Et ces routes, jadis l'orgueil de nos provinces (4),
N'offraient aux voyageurs qu'un sol mal affermi.

De ses arts autrefois cent villes tributaires
Entretenaient le cours de ses destins prospères (5).
Tributaire à son tour de ces mêmes cités,
Ses citoyens ont fui ses murs inhabités (6).
Ses ateliers muets languissent solitaires.
Tout s'éteint, tout périt dans un morne repos;
Et le Tarn, qui jadis enrichissait nos pères,
Cherche en vain sur ses bords nos hardis matelots.

Montauban! qui pourra changer ta destinée?
Compterais-tu déjà ta dernière journée?
Seul dois-tu succomber quand l'Etat triomphant
Echappe à sa ruine et brille plus puissant?
Non, non, vers tes remparts ton Souverain s'avance:
Le sort des Nations repose dans ses mains:
Il commande à l'Europe, il a sauvé la France;
Qu'il parle et d'un seul mot il fixe tes destins.

Nos vœux sont accomplis! Napoléon prononce,
Et c'est par des bienfaits que ce héros s'annonce.

---

(2) Montauban avait perdu, par suite de la révolution, l'intendance, l'évêché, la cour des aides, etc.

(3) Louis XIII, les princes de sa suite, etc.

(4) Tout le monde connaît les belles routes du ci-devant Languedoc.

(5) Montauban faisait un commerce considérable en minots, draperie, étoffes de soie, etc.

(6) La plupart des habitans de Montauban quittèrent cette ville lorsque ses grandes autorités n'existèrent plus et que le commerce baissait journellement.

Ses regards satisfaits ont vu de toutes parts
Nos peuples accourir au sein de tes remparts,
Se presser sur ses pas; par mille cris de joie
Porter jusques au ciel son nom victorieux,
Et cédant à l'ivresse où leur ame se noie
Dans leur nouveau César se créer d'autres dieux.

A ces nobles transports qui font couler ses larmes,
Le héros reconnaît ces guerriers dont les armes (7)
Ont subjugué l'Europe et soumis à nos lois
Vingt peuples qui jadis faisaient trembler nos rois.
Il revoit ces soldats, compagnons de sa gloire,
Qu'il façonna lui-même au métier des combats,
Et dont le bras naguère à son char de victoire
Enchaînait les destins des plus fiers potentats.

Tant de droits aux bienfaits de son ame attendrie
Assurent, pour jamais, le sort de ma patrie:
« Sauvons, dit le héros, cette antique cité;
» Rendons-lui son éclat et sa prospérité.
» Qu'ici, de mes décrets zélé dépositaire,
» Le magistrat commande à mes heureux sujets (8).
» Qu'en ce palais, des lois jadis le sanctuaire,
» Thémis prononce encore et dicte ses arrêts (9).

» Et toi, temple superbe, auguste basilique (10),
» Tes voûtes vont bientôt répéter le cantique

(7) Ce département a donné à la France des maréchaux de l'Empire, des généraux et des officiers supérieurs de tout grade. Les bataillons qu'il a fournis aux armées ont su s'y faire remarquer par leur bonne tenue et leur courage.

(8) Montauban érigé en chef-lieu de préfecture. Etablissement du préfet dans l'ancienne intendance. Décrets du 29 juillet 1808, et Sénatus-Consulte du 14 novembre suivant.

(9) Comme chef-lieu de département, Montauban devait avoir une cour de justice criminelle : aujourd'hui c'est la cour d'assises qui siége au palais de la ci-devant cour des aides.

(10) La cathédrale de Montauban est un des plus beaux édifices des départemens méridionaux. La création d'un évêché, ordonnée par l'article 2 du décret du 29 novembre 1808, rend nécessairement la cathédrale au service du culte.

» Des chrétiens loin de toi si long-tems exilés :
» Rouvre ton sanctuaire à tes fils désolés.
» Qu'un prélat y préside aux pompes de tes fêtes :
» Qu'il y marche entouré de lévites nombreux :
» Et qu'au Dieu, qui soulève et calme les tempêtes,
» Il offre pour l'Etat notre encens et nos vœux.

» Plus loin, j'assemblerai, sous ces doctes portiques,
» Les zélés partisans des dogmes helvétiques (11).
» Peuples, vous leur devez et Turenne et Sulli ;
» Leurs pères ont trente ans combattu pour Henri.
» Divisés par le culte, unis par la patrie,
» Mettez, mettez un terme à vos sanglans débats :
» Rivaux d'exploits, d'amour, de gloire et de génie,
» Nous sommes tous Français, nous sommes tous soldats.

» Mais des infortunés la voix faible et tremblante
» A porté jusqu'à moi leur prière touchante (12).
» L'orphelin délaissé par l'auteur de ses jours,
» Sans appui, sans asile, implore mes secours.
» De l'indigent, à charge à la nature entière,
» Apaisons les tourmens par de légers travaux.
» Qu'un air plus pur, plus sain, qu'une douce lumière
» Pénètrent jusqu'au fond des plus sombres cachots.

» A ma voix renaissez, arts, commerce, industrie,
» Soutiens de mon Empire, espoir de la patrie.
» Que les dons de Cérès, que les trésors des champs
» Sur un sol plus égal circulent en tout tems (13).
» Que du fleuve indompté les ondes fugitives
» Ne soient plus désormais l'effroi des matelots (14),

(11) Création de la faculté de théologie du culte protestant dans le ci-devant couvent des Carmélites de Montauban. Décret du 6 septembre 1808.

(12) Restauration des hôpitaux et des prisons ordonnée par les décrets précités.

(13) Réparation des routes ordonnée par l'article premier du décret du 29 juillet 1808.

(14) L'Aveyron rendu navigable ; article 5 du décret du 29 juillet 1808.

» Et qu'en arcs suspendus unissant ses deux rives
» Un nouveau pont s'élève et commande à ses flots (15). »

Ainsi, Napoléon, par son vaste génie,
Change tout, donne à tout une nouvelle vie.
Il commande et soudain ses ordres sont suivis.
Les destins à ses lois semblent être asservis.
On dirait que les dieux lui soumettent la terre :
Et l'Europe, admirant tant de hauts faits divers,
Croit voir au haut des cieux le maître du tonnerre,
Balançant à son gré le sort de l'Univers.

Fortunés habitans des bords où sa puissance
Par tant d'heureux travaux signala sa présence,
Secondez par vos chants mes lyriques accords ;
Que la reconnaissance enflamme nos transports ;
D'une si belle époque éternisons l'histoire.
Si l'ingrat en tout tems fut un monstre odieux,
L'homme qui des bienfaits sait garder la mémoire,
Par ce beau sentiment peut s'égaler aux dieux.

Par B. B. MAISON.

LE BONHEUR D'UN HOMME DE QUATRE-VINGTS ANS.

AIR : *Chantez, dansez, amusez-vous* ; ou : *Pour un déjeûner de garçon.*

JE me souviens qu'avant *dix* ans
J'eus des tourmens de toute espèce ;
Les grammaires et les pédans
Sont les fléaux de la jeunesse :....
Le ciel daignant combler mes vœux,
J'eus *quinze* ans, je me crus heureux.

Jusqu'à *trente* ce fut bien pis,
J'éprouvai bien d'autres détresses ;
Trompé souvent par mes amis,
Je fus trahi par mes maîtresses.

(15) Construction d'un pont sur l'Avéyron, et d'un autre sur le Tarn à Moissac. Décret précité, article 2 et suivans.

La raison vint calmer mes sens ;
Mais j'avais alors *cinquante* ans.

A cet âge on peut aspirer
A tenir son coin dans le monde ;
Mais on a tort de l'espérer,
Si la faveur ne nous seconde.
Timide, je me tenais coi
Sans qu'on daignât penser à moi.

Je crus tout fini, sans retour ;
Mais voilà que les destinées
M'ont conservé jusqu'à ce jour
Portant bien *quatre-vingts* années.
Les égards pour mes cheveux blancs
Me consolent de mes vieux ans.

Je plais aux maris, aux mamans,
Et de la timide innocence
Je reçois des baisers charmans
Donnés et pris sans conséquence.
Et j'ai, par le plus doux lien
Femme aimable, qui m'aime bien.

J'ai la santé, la paix du cœur,
Et ce calme que l'âge donne ;
C'est un bien d'autant plus flatteur
Qu'il ne fait envie à personne.
Et c'est au gré de bien des gens
Que j'ai plus de *quatre-vingts* ans.

Par M...., *membre de l'Institut*, né en 1730.

ÉNIGME.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable ;
Ce que je vais raconter en fait foi.
Pour former cet adage on eut recours à moi,
A moi sans qui jamais rien ne fut véritable.

J'ai pour le vice et la vertu
Une si grande indifférence,

genre de composition à l'origine des jeux forains, qui n'étaient autre chose que des vaudevilles, la plupart d'un genre bas, pleins de trivialités, sur des airs de ruelles. Il s'appuie pour cela sur le titre d'*opéra-comique*, que prirent une ou deux troupes foraines. Mais comme il doit être question ici du genre d'ouvrage et non pas de l'enseigne ou titre d'une salle de spectacle, et que nous sommes convenus aujourd'hui de n'appeler *opéra-comique* qu'une petite comédie mêlée de couplets et autres morceaux de chant pour lesquels on a fait une composition musicale, on ne doit faire remonter l'origine de ce genre d'ouvrage qu'au 30 juillet 1753, époque de la première représentation des *troqueurs*, paroles de Vadé et musique de d'Auvergne, qui fut réellement le premier opéra-comique français joué en France.

Depuis l'an 1753, on a joué avec succès plus de mille pièces de ce genre (sans compter celles qui n'ont fait que passer); il en reste encore environ six cents qu'on joue sur tous les théâtres de France, et le répertoire actuel de Feydeau est de plus de deux cents pièces.

Si ce genre d'ouvrages ne plaisait pas autant, on n'en aurait pas composé une si grande quantité, et l'on ne verrait pas tous les jours l'affluence se porter au Théâtre-Feydeau.

J'avouerai même que mon goût particulier m'entraîne plus souvent à ce spectacle qu'au grand opéra; je trouve à ce dernier des récitatifs assommans et une musique toujours grave qui me fatigue au lieu de me délasser; tandis qu'à l'Opéra-Comique je trouve une très-grande variété, de l'excellente musique, que je goûte d'autant mieux qu'elle est entrecoupée par un dialogue simple qui n'a rien de fatigant et qui me plaît presque toujours. J'ai peut-être tort, mais je ne donne ici que mon opinion, qui peut n'être pas la meilleure, quoique je l'aie vue partager par beaucoup de monde.

Je ne prétends cependant pas placer, comme le fait l'éditeur de cette collection, les auteurs d'opéra comique parmi ceux du *troisième ordre;* ce serait exagérer beaucoup trop leur mérite, car les meilleures pièces de ce genre peuvent, tout au plus, être rangées en sixième

ligne, et un très-grand nombre d'autres, qu'on voit avec plaisir, resteraient plongées dans le plus profond oubli sans la divine musique des Monsigny, des Grétry et de ceux de leurs successeurs et de leurs contemporains qui en ont quelquefois approché.

Si je trouve ces pièces très-agréables à la représentation, il me semble qu'il n'y a rien de plus insipide que leur lecture ; en effet, qui peut lire des opéras comiques ? S'il existe un homme qui ait ce goût singulier, il faut qu'il ait aussi beaucoup de tems à perdre. Cependant une collection des meilleures de ces pièces était désirable, non pas pour la lire de suite, mais pour l'avoir et la consulter quelquefois ; et parce qu'il est beaucoup trop dispendieux d'acheter les œuvres de tous ceux qui ont fait des opéras-comiques, afin d'en avoir peut-être une soixantaine qui méritent d'être conservés.

Nous croyons donc l'idée de l'éditeur assez bonne, il ne nous reste plus qu'à examiner comment il l'a exécutée.

On trouve en tête de son premier volume un *Avis au Lecteur* qui commence par cette singulière phrase :

L'Opéra-comique, de même que la Comédie française, a eu ses tems de barbarie, son enfance, ses jours de gloire ; et peut-être serait-on fondé à dire que sa décadence a déjà commencé.

Voilà l'Opéra-comique mis en parallèle avec la Comédie française, c'est bien (géométriquement parlant), comparer aux infiniment grands les infiniment petits !.. Et l'on conviendra qu'il faut avoir la rage de crier à la décadence pour dire que la décadence de ce genre d'ouvrage est déjà commencée.... Quelles sont les pièces anciennes qui sont préférables à *Maison à vendre*, à *Adolphe et Clara*, et à plusieurs autres petits opéras de nos contemporains ?...

J'ai déjà eu l'occasion de signaler quelques écrivains qui, à force de crier à la décadence, pourraient bien la faire venir, et qui entretiennent par leur morosité les gens du monde peu observateurs, en général, dans l'opinion que tout dégénère en littérature ; je n'ai rien dit des éditeurs, et puisque l'occasion se présente si belle, je ne dois pas la laisser échapper.

Qu'à l'un et l'autre on me voit résolu
De prêter, en tout tems, une égale assistance.

Indistinctement je réside
A la ville, au village, et par-tout je préside
Aux volontés. Sans moi l'on peut dire : je peux ;
Mais le plus fier tyran n'ose dire : je veux.

En vain, sans mon secours, dirigé par la gloire,
Le héros prétendrait exercer sa valeur ;
Il ne pourrait, sans moi, voler à la victoire ;
Nul ne pourrait, sans moi, le proclamer vainqueur.

Si je n'existais pas, on ne verrait jamais
L'homme faire éclater de l'affreuse vengeance
Contre son ennemi les terribles effets,
Ni sur eux exercer la moindre violence.

Non seulement je suis en vie,
Je suis encor sans cesse en mouvement :
Aux yeux de tous je fais envie,
Et l'on ne peut sans moi voir, ni vivre un moment.

S'il est question de voler,
Je dirai plus, de violer,
Enfin de présenter aux partisans du crime,
Aux scélérats une victime,
Je suis en tête, et c'est par mon secours
Qu'aux sales voluptés l'on se livre toujours.

S........

LOGOGRIPHE.

DANS leurs vastes contours embrassant les deux mondes,
J'environne à-la-fois et la terre et les ondes.
Le Grec de son encens prodiguant les faveurs
D'un culte révéré m'adressa les honneurs.
Est-il un seul endroit qui n'offre ma présence ?
Qui n'a pas éprouvé l'effet de ma puissance ?
Par-tout en même tems elle se fait sentir ;
Jusqu'au fond des volcans elle v●retentir.
Léger, souple, inconstant, d'un naturel mobile,
Lorsqu'on veut me fixer, la chose est peu facile,

A-la-fois je résiste et cède au moindre effort ;
Je procure la vie et peux causer la mort.
Bref, de chaque élément mon être se compose,
Et de divers effets on trouve en moi la cause.
A ces traits, si déjà tu ne m'as découvert,
A ton esprit, lecteur, un champ vaste est ouvert.
Vois d'abord en mon sein un personnage illustre,
De soi seul empruntant son éclat et son lustre ;
Un poëte naïf, un auteur estimé,
Des plus riches couleurs un espace animé ;
Ce que brave aux combats une audace intrépide ;
Plusieurs vastes cités ; cette vapeur fluide
Qui, le printems venu, féconde nos guérets ;
Deux arbres de futaie ornement des forêts.
Vois de plus un tissu, un mets, un personnage
A l'air présomptueux, au futile langage,
En mer un abri sûr, un des points cardinaux ;
Jadis du fier Romain l'un des peuples rivaux ;
Le terrible élément que dompta le Batave ;
Puis un dieu qu'adorait le vaillant Scandinave.
Je t'offre encore un nombre, une époque, un pays,
Un prêtre révéré des antiques Parsis ;
Un amphibie énorme, un petit quadrupède ;
Plus, deux termes au jeu qu'inventa Palamède ;
De Cybèle un surnom ; ce globe radieux
Qu'un bras puissant dirige et suspend dans les cieux ;
Ensuite une saison, une feuille, une plante,
L'une des doctes sœurs ; la substance odorante
Qu'avec art le chimiste extrait des végétaux ;
Un fléau qui moissonne et cités et hameaux.
On trouve encore ici la riante vallée
Où l'on voit serpenter les ondes du Pénée ;
La plus belle des fleurs ; ce sage qui jadis
Fut le soutien des arts, le conseil d'Osiris ;
A l'art de cultiver un instrument utile ;
Un sel, un mois*, un gaz vapeur subtile ;
Ce qui sert au nocher à parcourir les mers ;
Une interjection ; l'asile où des hivers
Tu braves la rigueur ; puis ce qu'un prince sage
Et zélé pour la gloire, aime, honore, encourage.

F.....

CHARADE.

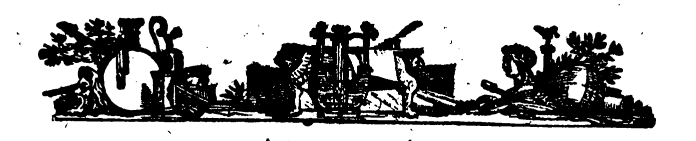
PLACÉ sur mon premier, un jeune téméraire,
Oubliant de Phébus la leçon salutaire,
Trouva dans l'Eridan son funeste trépas.
Un cœur né mon dernier, ajoute aux doux appas
De ce sexe charmant qui fut formé pour plaire.
Pour attester des siens la vaillance guerrière,
Devant son ennemi un valeureux Romain
Sur mon tout sans pâlir osa fixer la main.

Par le même.

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Repos*.
Celui du Logogriphe est *Parc*, dans lequel on trouve : *arc*.
Celui de la Charade est *Portail*.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Théatre de l'Opéra-Comique, ou *Recueil des Pièces restées à ce théâtre*; pour faire suite aux *Théâtres des Auteurs du premier et du second ordre*, avec des Notices sur chaque auteur, la liste de leurs pièces, la date de leurs premières représentations, et une Notice sur l'origine de l'Opéra-Comique. — Sept vol. in-18. (Les quatre premiers paraissent.) — Prix, 12 fr. 50 c. — A Paris, chez *Nicolle*, libraire, rue de Seine, n° 12.

Les Italiens qui sont véritablement fous de leur musique, regardent un poëme d'opéra comme un canevas créé pour la seule gloire du compositeur; et, en effet, leurs pièces ne sont, en général, que de très-mauvais canevas dont le public ignore même l'auteur. Il n'en est pas de même chez nous; nous sommes beaucoup plus exigeans que les ultramontains, et quelque belle que soit une composition musicale, si le poëme pour lequel elle est faite n'a pas un certaine mérite, l'ouvrage tombe, et il n'y a plus que les amateurs qui jouissent de quelques fragmens conservés dans leurs porte-feuilles; tel a été le sort *du jeune Henri*, dont on admire l'ouverture; de *la Romance*, dont on entend toujours avec plaisir un très-joli duo, et de cent autres pièces dont l'énumération serait beaucoup trop longue.

Malgré le mérite qu'on exige dans un opéra-comique, ce genre a parmi nous un très-grand nombre de détracteurs; on a fait sur ce sujet mille dissertations, parmi lesquelles il s'en trouve quelques-unes de raisonnables et beaucoup d'extravagantes. Nous croyons inutile de nous en occuper dans cet article, parce que nous pensons qu'il est juste d'assigner un rang honorable à l'opéra-comique, sans cependant le placer trop haut.

L'éditeur de ce répertoire fait remonter l'origine de ce

Quelle est cette malheureuse manie qui porte les compilateurs les plus inhabiles à crier à la décadence?..... Ne serait-ce pas ignorance, défaut d'observation?..... Comment se fait-il que des gens qui, par spéculation, réunissent des ouvrages de divers auteurs, ne sachent pas, que sur cent pièces qu'on représente dans l'espace de plusieurs années, à peine y en a-t-il cinq ou six qui réussissent? Que dans la nouveauté d'un genre il y a beaucoup moins de difficultés à vaincre? Que le public devient infiniment plus exigeant lorsqu'il possède un grand nombre de bons ouvrages de ce même genre? Que c'est alors que

Le raisonner tristement s'accrédite?

Que ce public, devenu récalcitrant, établit sans cesse des points de comparaison plus ou moins désavantageux pour les contemporains? Comme si ces pauvres contemporains n'étaient pas assez malheureux de n'avoir plus qu'à glaner dans un champ où ils auraient peut-être mieux moissonné que leurs devanciers!..... Voilà ce qu'on peut trouver aisément avec un peu de gros bon sens et de réflexion; mais il semble que la plupart de nos éditeurs compilent en dépit du bon sens, et ne réfléchissent jamais; ils perdraient sans doute un tems qui leur est très-précieux pour inonder le monde littéraire des volumineux ouvrages qu'ils font *aux ciseaux*, et sans se donner même la peine de choisir ce qu'il y aurait de mieux à tailler de la sorte : ils ne peuvent plus rien publier sans le louer beaucoup aux dépens des pauvres contemporains, qui, quoi qu'ils fassent, sont toujours des sots aux yeux de ces habiles gens.

Quelques personnes pourraient peut-être penser, d'après cette partie de mon article, que j'ai composé des opéras-comiques; elles se tromperaient fort, et je ne crois pas que l'envie m'en prenne jamais; je ne me sens point assez de talent pour y réussir, et si je me croyais capable de faire un aussi joli ouvrage que *Maison à Vendre*, ou quelques autres pièces de ce genre, j'aimerais mieux remplacer les morceaux de chant par un supplément de dialogue, et faire jouer ma pièce aux Fran-

çais, si je le pouvais; là au moins ce serait un titre littéraire, et la moitié de ma gloire ne serait pas pour un musicien. Mais revenons à notre collection.

La *Notice historique* sur l'opéra-comique, qui suit immédiatement l'avis de l'éditeur, est un espèce de procès-verbal des diverses vicissitudes de tous genres que l'opéra-comique et le vaudeville ont souffertes depuis les jeux forains jusqu'en 1807. Cette notice est plutôt un plan, un canevas, un squelette de notice qu'une notice historique, et il y a une note qui m'a fort surpris, et que je rapporterai textuellement.

On croit généralement que la cause de leur expulsion (des Italiens en 1697) *fut l'annonce qu'ils avaient faite de la* FAUSSE PRUDE, *comédie dans laquelle on reconnut par avance* MADAME DE MAINTENON.

Voilà le procès de Madame de Maintenon parfaitement fait, et déclarée *fausse prude* dans une *note sur l'Opéra comique !*.... Peut-on rien voir de plus inconvenant?.... D'autres auraient peut-être dit que la police trouva que *la Fausse Prude* était une satire contre *Madame de Maintenon;* mais M. l'Editeur ne se donne pas la peine de réfléchir sur la valeur des mots.

Avant d'aller plus loin, je ferai une petite remarque sur le titre de cette collection : *Théâtre de l'Opéra-Comique*, ou *Recueil des pièces restées à ce théâtre*, en sept volumes.

Dans les quatre volumes que j'annonce, il y a dix-neuf pièces, je suppose que dans les trois autres il y en ait quinze, cela nous donnera un total de trente-quatre opéra-comiques. Or, comme il y a au moins deux cents pièces au répertoire actuel, sans compter celles des contemporains, il est clair que l'Editeur s'est trompé ou qu'il veut tromper le public. C'est donc un *choix* de sa façon qu'il nous donne, et point du tout le *Recueil des pièces restées à ce théâtre*. Nous allons examiner comment ce choix est fait.

LA SERVANTE MAÎTRESSE ouvre la marche : cette pièce eut un prodigieux succès, graces à la délicieuse musique du divin PERGOLÈSE; car le poëme n'est autre chose qu'une très-misérable traduction d'un très-mauvais ca-

nevas italien intitulé *la Serva Padrona*. Il y avait sans doute beaucoup de difficultés à vaincre pour traduire une pièce italienne, et faire ensorte que les paroles françaises pussent s'adapter à la musique qui avait été composée pour le canevas italien; mais cela ne peut point faire approuver de pareils débris de lignes de prose, déchiquetés, et rimant à-peu-près les uns sous les autres :

Mais que t'en semble à toi ?
Dois-je en crever, moi ?
Non, par ma foi.
. . . .
Qu'en penses-tu ? N'est-il pas vrai ?
Hai ?
Dis, toi !
Quoi ?
Oui, oui, sur ma foi, etc.

Et un dialogue aussi bas que celui-ci, entre Pandolphe et sa servante :

ZERBINE, *à part.*
Il en tient, je le vois.
(*à Pandolphe.*)
Rien n'efface
Ma grace ;
Regardez-moi.
PANDOLPHE, *à part.*
Pour cela,
Je pense que j'en tiens, là,
La, ralla,
La, ralla, ra, la, ralla.
ZERBINE.
Il faut se rendre.
PANDOLPHE.
Ah ! laisse-moi.
ZERBINE.
Il faut me prendre.
PANDOLPHE.
Tu rêves, je croi.
ZERBINE.
Reçois mon cœur et ma foi.

PANDOLPHE.

Non, je ne veux pas de toi.

ZERBINE.

Tu seras donc à moi.

PANDOLPHE.

Je ne veux pas de toi.

ZERBINE.

Si, si, tu seras à moi.

PANDOLPHE.

Ah! je suis tout hors de moi.
Pour cela,
Je pense que j'en tiens, là.

ZERBINE.

Je suis jolie,
Mais très-jolie,
Au plus jolie.

PANDOLPHE.

La, ralla, la, ralla, etc.

Quelque délicieuse que fût la musique d'un opéra nouveau, s'il paraissait avec des paroles de cette espèce, la chute serait complète; en 1754 on était beaucoup moins difficile à contenter, car cette pièce eut cent quarante-une représentations en neuf mois de tems; mais ce succès ne pouvait autoriser l'éditeur du *Théâtre de l'Opéra-Comique* à comprendre dans son choix une pareille rapsodie.

La Chercheuse d'esprit serait un très-joli opéra-comique (quoique d'une naïveté beaucoup trop leste aujourd'hui), si l'on avait composé de la musique pour cette pièce; mais comme les morceaux de chants sont sur des *airs connus*, elle rentre dans la classe des vaudevilles, et ne devait point faire partie de cette collection.

Annette et Lubin de Favart fut d'abord en vaudeville, mais long-tems après l'auteur y fit de nombreux changemens, et *Martini* composa pour cette pièce une musique délicieuse, dont plusieurs morceaux sont justement placés parmi ce que les grands maîtres ont produit de plus beau; l'éditeur a donc très-bien fait de comprendre cette pièce dans son recueil; mais néanmoins

j'ai un reproche très-grave à lui faire à ce sujet : il savait que *Martini* avait composé la musique de cet ouvrage (probablement par ouï-dire); et cependant, au lieu de nous donner cette pièce telle qu'elle fut arrangée par son auteur pour être mise en musique, il nous la donne d'après la première édition, c'est-à-dire en vaudeville; de sorte qu'après avoir lu sur le titre *Musique de Martini*, on voit un couplet *sur l'air : Quand la Bergère vient des Champs*, et presque tous les autres morceaux sur d'autres *airs connus*. Il y a plusieurs changemens heureux dans la dernière édition, et des morceaux qui ne se trouvent pas dans les autres; la partition de *Martini* est précédée d'un avertissement qui ne sera point déplacé ici.

« M. Favart, dit-il, le créateur de l'opéra-comique, » s'est plu, à l'âge de 78 ans, à rajeunir son *Annette* » *et Lubin*, en y faisant quelques changemens. L'inten- » tion de l'auteur de la musique, en le donnant au jour, » n'est pas de vouloir détruire l'opinion favorable que » le public peut encore avoir pour l'ancienne musique » d'*Annette et Lubin;* mais il croit restituer aux ama- » teurs et aux vrais connaisseurs un poëme plein de » caractères et de situations très-favorables pour la mu- » sique, que de vieux vaudevilles et des airs parodiés, » il y a vingt-sept ans, ont presque déjà mis dans l'oubli, » vu les grands progrès que l'art de la musique a faits » en France depuis ce tems. »

Ce que je regrette le plus d'*Annette et Lubin*, c'est ce joli duo (qui ne se trouve pas dans la collection que j'examine), et que je copie de la partition de Martini. Voici comme il commence :

LUBIN.
Ah ! chère Annette !
ANNETTE.
Ah ! ah ! Lubin !
ENSEMBLE.
Il fallait nous voir ce matin !

Il finit ainsi :

ANNETTE.
Ne pleure pas !

LUBIN.

Tu pleures bien ?

ANNETTE.

Ai-je un cœur différent du tien ?

Ce duo qui est un modèle de simplicité a inspiré à Martini la plus délicieuse musique qu'il soit possible d'entendre, le chant *pleure* avec Annette et Lubin, et arrache des larmes à l'auditeur le moins sensible; je ne sais si c'est le souvenir de cette musique qui m'attendrit, mais je ne puis lire ce joli duo sans éprouver une vive émotion. Ceux qui déchiffrent assez bien la musique pour la *chanter des yeux*, si je puis m'exprimer ainsi, comme on *lit ordinairement des yeux*, doivent éprouver bien du plaisir à parcourir une aussi belle composition.

Qu'on dise, si on l'ose, après avoir lu ces chants sublimes, que la musique n'est pas une langue qui émeut plus puissamment notre ame que les phrases les plus éloquentes!.... Sans doute, la musique n'est point une langue pour les choses vulgaires; mais elle en est une plus expressive que toutes les autres lorsqu'il s'agit de peindre les passions; les amans ne trouvent point de mots pour dire combien ils aiment et tout ce qu'ils éprouvent, la musique seule parvient à le dire et à exprimer harmonieusement à l'ame les plus fortes nuances de leurs plaisirs et de leurs chagrins (1).

Cette digression sur la musique n'est point étrangère à mon sujet, parce que je crois qu'elle réfute victorieusement l'opinion des *barbares* qui blâment l'heureuse

(1) « La musique, a dit un compositeur dans une note pleine de » sens et de justesse, ne nomme aucun des objets sensibles de la » nature, mais elle exprime ce que leur présence ou leur absence » nous fait éprouver de doux ou de cruel; elle ne nomme pas la » *rose*, mais elle exprime la *mollesse*, la *douceur*, que son parfum » excite en nous; elle ne prononce pas *Eurydice*, mais elle exprime » les *regrets*, la *douleur*, le *désespoir* d'Orphée. La musique, comme » la langue des muets, n'a point de mots, mais des définitions imitatives; elle ne dit point *cheval*, mais elle imite le *galop* qui le » rappelle; elle ne dit pas *colombe*, mais elle *gémit tendrement*; elle » ne dit pas *victoire*, mais elle éclate en *bruyante et belliqueuse joie*. »

union de la musique et des vers (2) ; mais il est tems de revenir à notre collection de l'Opéra-Comique.

Les autres pièces de Favart que l'éditeur a jugé à propos d'admettre dans son choix, sont : *Ninette à la Cour*, *la Fée Urgèle*, *Isabelle et Gertrude*, *les Moissonneurs*, *l'Amitié à l'Epreuve*, *la Belle Arsène*.

Il a pris, d'Anseaume, *les Deux Chasseurs et la Laitière*, *le Tableau Parlant* ;

De Poinsinet, *le Sorcier* ;

De Sedaine, *le Roi et le Fermier*, *Rose et Colas*, *le Déserteur*, *les Femmes Vengées*, *Félix*, *On ne s'avise jamais de tout*, *Aucassin et Nicolette*.

J'aurais bien quelques observations à faire sur ce choix, mais j'attendrai pour cela que les trois derniers volumes aient été publiés ; alors je pourrai en toute connaissance de cause parler de l'entière composition de ce recueil.

Il n'en sera pas de même pour les *Notices sur les auteurs*, je dois parler de celles que je tiens entre mes mains.

Ces notices sont dépourvues de tout ce qui pourrait les rendre agréables, elles sont plus courtes que celles qu'on trouve dans les Dictionnaires historiques les moins

(2) Il ne faut pas qu'il y ait trop de poésie dans les vers qu'on veut mettre en musique, car il serait impossible de rendre tout ce qu'une langue articulée est susceptible d'exprimer en peu de mots ; il ne faut qu'une simple pensée de joie ou de douleur, rendue et délayée simplement dans un couplet, afin que le compositeur puisse développer les ressources de son art ingénieux. On n'a jamais composé de la musique sublime sur les très-beaux vers, parce que les tableaux qui se succèdent rapidement dans la divine poésie, mettent le compositeur dans l'impossibilité de les peindre à sa manière ; voilà pourquoi les belles cantates du grand Rousseau n'ont jamais eu de musique digne d'elles, quoique plusieurs compositeurs aient essayé d'en faire ; au lieu que les paroles les plus simples ont inspiré des chants sublimes ; il ne faut, nous le répétons, qu'une idée de situation, délayée et exprimée vaguement, pour que le compositeur réussisse à déployer toutes les merveilles de son art, et c'est par cette raison que le joli duo que je viens de citer produit autant d'effet.

complets; l'éditeur était impatient de finir, il se fait une espèce de gloire de ne rapporter aucune anecdote, de peur sans doute d'être trop amusant; et quelque courtes que soient ces prétendues *notices*, bien des lecteurs pourront encore les trouver trop longues. Puisque l'éditeur était si pressé, il aurait pu abréger encore ces notices en se bornant à donner le nom des auteurs, les dates et les lieux de leur naissance et de leur mort; le tout suivi, comme il l'a fait, du titre des ouvrages qu'ils ont composés.

Cette crainte des longueurs me rappelle une anecdote de Sedaine qui peut s'appliquer ici, et qui n'est pas fort connue.

A la première répétition de *Rose et Colas*, les acteurs qui faisaient les rôles de Mathurin et de Pierre Leroux s'étaient fort dépêchés de jouer la huitième scène, qu'ils trouvaient beaucoup trop longue; après la répétition, ces deux acteurs vinrent dire à Sedaine qu'ils craignaient que cette scène ne parût d'une longueur insupportable, et qu'ils seraient d'avis de la diminuer; Sedaine, qui avait souffert beaucoup de leur voir aussi mal représenter son ouvrage, leur répondit avec humeur : Hé! Messieurs, dites cette longue scène beaucoup plus lentement, et alors elle paraîtra infiniment plus courte. Ne pourrait-on pas dire à l'éditeur : Hé! Monsieur, employez plus de tems et de soin pour faire vos notices, augmentez-les de tous les ornemens dont elles sont susceptibles, et alors soyez certain qu'elles ne paraîtront pas trop longues, quand elles auraient vingt pages au lieu de quatre ou six. M.

Extrait du rapport sur les travaux de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut, fait par M. GINGUENÉ, *l'un de ses membres, dans sa séance publique, le vendredi* 3 *juillet* 1812.

LORSQU'EN rendant compte des travaux de la classe de littérature ancienne, on doit prononcer le nom d'Homère, et lors même qu'Homère n'a pas été l'objet d'un grand

travail mais de simples notes, c'est par lui qu'il convient de commencer. *Ab Jove principium;* Homère est le Jupiter de cet Olympe dont les grands poëtes sont les Dieux.

Après tant d'observations faites sur ses poëmes, il en est une qui a semblé à M. Toulongeon avoir été, ou omise, ou inaperçue, et qui, dans un poëte que l'on ne peut pas soupçonner d'inadvertance, lui paraît supposer une profonde et affligeante connaissance du cœur humain. Pourquoi Homère s'est-il plu, malgré sa partialité en faveur des héros grecs, à mettre parmi eux tous les vices du cœur et tous les défauts du caractère, tandis qu'il met toutes les vertus réelles, toutes les qualités sociales et aimables dans la ville ennemie, et dans le cœur de ces mêmes guerriers destinés à être vaincus par les Grecs? — Les enfans qui lisent pour la première fois l'Iliade s'intéressent pour les Troyens, mais se passionnent pour les Grecs, aiment et estiment Hector, mais admirent Ajax et sur-tout Achille. Homère savait peut-être déjà que les peuples sont tous enfans; que c'est sur-tout par de telles fables que l'on plaît aux hommes, puisque les hommes sont toujours enfans par l'imagination. Le désordre moral que présentent les succès des vices contre les vertus fut peut-être pour Homère un moyen de plus de réussir. Tous les poëtes épiques l'ont imité, hors en ce seul point; et ils lui sont restés inférieurs. L'épopée a besoin de passions pour se soutenir à toute sa hauteur, et les vices ont beaucoup plus de passions que les vertus.

Deux observations ont ensuite pour objet; l'une, l'art qu'Homère a eu seul de faire son poëme avec un épisode de l'action principale, au lieu de surcharger l'action principale d'épisodes, comme l'ont fait la plupart des poëtes épiques; l'autre, le partage qu'il a fait des perfections entre ses héros, tandis que les autres poëtes ont voulu faire leur principal héros parfait.

Notre confrère se demande, ou dit qu'on pourrait se demander pourquoi Homère s'est plu à ranger Jupiter, le maître des Dieux, du côté du parti vaincu. Tous les poëtes venus après lui ont encore pris la marche opposée. Chez lui seul, le maître des Dieux a, au-dessus de sa volonté, la volonté d'un être qu'on appelle le Destin. Quel était donc ce Destin, ce *fatum* plus fort que Jupiter, lequel était pourtant lui-même plus fort que tous les autres Dieux ensemble? Peut-être est ici cachée une de ces opinions qui étaient, dans l'antiquité païenne, le partage du petit nom-

bre, et qui faisaient partie des secrets que l'on communiquait aux adeptes dans les initiations d'Egypte, dans les mystères d'Eleusis. Le Destin, dans cette opinion, était un être éternel, immatériel, incorporel, supérieur à tous les Dieux de l'Olympe. On ne peut guère douter, dit M. Toulongeon, qu'Homère n'ait eu la connaissance de cette opinion des sages, et qu'il n'en ait voilé la manifestation sous une dénomination abstraite, après avoir personnifié et même humanisé tous ses Dieux. Cette suprématie qu'il attribue à l'être indéfini, au Destin, motive cette espèce d'impiété envers les autres Dieux, dont il se joue dans ses fictions et auxquels il attribue des défauts, des passions et même des vices.

Mais cette suprématie que le prince des poëtes, et les autres poëtes après lui, attribuent au Destin, et l'idée qu'elle donne de cet être, suprême dispensateur des succès et des revers, des biens et des maux, les philosophes la lui attribuaient-ils de même? C'est une autre question que M. Daunou s'est proposé de résoudre dans un Mémoire où il examine *si les anciens philosophes ont considéré le Destin comme une force aveugle ou comme une puissance intelligente*. D'autres, en recueillant leurs opinions sur le Destin, ont voulu exposer les divers systèmes qu'ils avaient imaginés pour le concilier avec la liberté de l'homme; ici l'auteur recherche seulement ce qu'ils ont pensé du Destin lui-même, s'ils l'ont fait bon ou mauvais, injuste ou équitable, aveugle ou éclairé. Ce n'est pas le fond même de ces questions qu'il discute; il se borne à tracer l'histoire des opinions qui tendaient à les résoudre.

Il distingue d'abord les opinions des poëtes de celles des philosophes sur ce sujet, et fait voir en quoi elles se rapprochent et en quoi elles diffèrent. Se renfermant ensuite dans l'exposition des opinions des philosophes, il les parcourt, chez les Grecs, depuis Thalès, Pythagore, et Héraclite, jusqu'à Platon et Aristote. Il s'attache particulièrement à développer la doctrine des stoïciens, et à réfuter les accusations intentées contre eux. Il prouve qu'ils n'ont ni méconnu la liberté de l'homme, ni professé l'athéisme, comme, en différens tems, leurs antagonistes le leur ont reproché. Quant au Destin dit mathématique, astrologique ou chaldéen, M. Daunou observe que l'astrologie elle-même n'attribuait point aux corps célestes une efficacité qui vînt de leur propre fonds; Dieu, selon eux, y avait seulement écrit en caractères mystérieux le livre de toutes

les destinées humaines, et ils se vantaient d'y savoir lire. Notre confrère ne s'arrête point à cette doctrine insensée, pas même pour en admirer la rapide et vaste propagation, attestée par Cicéron et par Tacite. C'est un succès qui appartient de droit aux doctrines superstitieuses, et la philosophie ne saurait avoir le crédit ni le débit de la divination.

Après avoir ainsi parcouru les opinions sur le Destin, en suivant l'ordre chronologique des sectes, l'auteur du Mémoire expose les diverses classifications systématiques de ces mêmes opinions, présentées par Pic de la Mirandole, par Gassendi, par Cudworth et par Beausobre; mais il conclut que les anciens philosophes, au nombre desquels il ne compte pas les astrologues, ont presque tous entendu par le mot Destin, ou Dieu même, ou l'une de ses perfections, ou l'ordre éternel de ses décrets, et par conséquent une puissance intelligente.

M. Louis Petit-Radel poursuivant ses recherches sur les homonymies géographiques qui ont été l'objet d'un de ses précédens Mémoires, a présenté à la Classe un tableau comparé de ces homonymies communes à la Celtibérie, l'Aquitaine, la Galatie et l'Ibérie asiatiques. Son but dans ce nouveau travail est de montrer que les Ibériens d'Asie, c'est-à-dire le peuple qui du tems des Romains occupait la Géorgie actuelle, doit avoir été dans l'origine une colonie de Celtibériens, venus des pays gaulois que nous avons nommés le Béarn, le Bazadois et l'Agenois, c'est-à-dire de l'Aquitaine; et que cette colonie ibérienne a dû se détacher des établissemens que les Gaulois avaient formés dans la Galatie d'Asie, à la suite de l'expédition de Brennus. Enfin, il se croit fondé, par une série de conséquences, à rapporter à la Celtibérie l'origine immédiate des colonies de l'Aquitaine, à l'Aquitaine celle de la Galatie d'Asie, et à la Galatie d'Asie celle de l'Ibérie asiatique. Divers rapports qu'il développe dans son Mémoire entre les usages, les costumes, et plus encore entre les noms des peuples et des villes, dans la Celtibérie et l'Aquitaine d'un côté, la Galatie et l'Ibérie asiatiques de l'autre, lui paraissent autoriser suffisamment l'opinion de cette origine.

Notre même confrère a fait sur les quinze premières sections du premier livre des antiquités de Denys d'Halicarnasse, des notes dans lesquelles il s'est proposé de montrer combien l'examen de la chorographie de l'Ombrie et des rivages de l'Etrurie, confirme l'opinion qu'on doit

avoir de la véracité de Denys d'Halicarnasse, dans le récit qu'il fait des progrès des colonies Pélasgiques sur ces deux régions.

L'étude approfondie des historiens grecs a fait sentir à M. Gail la nécessité de considérer sous un nouveau point de vue la géographie ancienne, et particulièrement celle de la Grèce. Le nom ou l'étendue de plusieurs pays a varié dans différens tems, et d'après différentes causes; la même ville et ses environs, quelquefois la même contrée, sont diversement désignés par les historiens à des époques diverses; c'est donc en considérant par époques la géographie de la Grèce que M. Gail a cru nécessaire d'y jeter un nouveau coup-d'œil. Nous avons déjà fait connaître, dans notre dernier rapport, quelques parties de ce travail. L'auteur y a consacré, depuis, cinq Mémoires, et les a lus dans nos séances. Le premier a pour objet de proposer une division, sinon géographique, du moins politique, de la Thrace, en Thrace proprement dite et en Epithrace, ou villes Epithraces. Le second roule sur le siège et la géographie de Pylos; le troisième sur le siège d'Amphipolis par le Lacédémonien Brasidas, avec le plan de cette ville et des environs; le quatrième sur le siège et le plan de Potidée; le cinquième enfin sur la géographie de Colones, célèbre dême de l'Attique, tel qu'il était du tems de Sophocle.

M. Gail paraît attacher beaucoup d'intérêt au premier de ces mémoires; il pense que la nouvelle division qu'il y présente jetterait un grand jour sur plusieurs passages des auteurs grecs, et mettrait dans leurs descriptions et leurs récits relatifs à la Thrace une précision qui y a manqué jusqu'ici. Il établit dans sa première partie, par des preuves philologiques et critiques, que la Thrace, considérée du tems de Thucydide, de Xénophon et de Démosthènes, doit être divisée comme il le propose; dans la seconde, il se fonde sur de nombreux témoignages historiques pour montrer que les Grecs firent de constans efforts pour s'emparer des frontières de la Thrace du côté de la mer, et qu'ils y parvinrent à une époque indiquée par Strabon dans une phrase remarquable, qui appuie la division, sinon géographique, du moins politique, que propose notre confrère. Enfin, après avoir rassemblé, discuté et expliqué un grand nombre de passages à l'appui de son opinion, il conclut pour cette distinction entre la Thrace proprement dite, (celle qui était habitée par les Barbares)

et l'Epithrace, dénomination qui indiquerait les colonies grecques établies sur la mer Egée, depuis la Pallène, originairement comprise dans la Thrace, jusqu'à Bysance.

Après avoir en quelque sorte ajouté une région à la Grèce, M. Gail a restitué à la chronologie et à l'histoire tant de fois écrite de ce pays, une bataille importante, dont aucun des modernes qui, chez nous, ont écrit sur l'histoire ancienne, n'a parlé. Tous ont décrit la bataille de Mantinée entre les Lacédémoniens et les Thébains, où Epaminondas, chef des Thébains, périt au sein de la victoire, et celle que Philopœmen gagna deux cents ans après sur les Lacédémoniens; mais ils n'ont pas même prononcé le nom d'une autre bataille de Mantinée entre les Lacédémoniens et les Argiens, livrée et gagnée par Agis roi de Sparte, près d'un demi-siècle avant la première. L'importance des nations qui concoururent à cette bataille, les résultats qu'elle eut pour Lacédémone, son influence sur les destinées de la Grèce, enfin les nombreuses difficultés dont le texte de Thucydide est hérissé dans la description qu'il en a faite, ont engagé M. Gail à ramener l'attention sur cet objet. Il en a fait le sujet d'un Mémoire où rien n'est oublié, ni de ce qui peut servir à la connaissance des forces, de la composition et des manœuvres des deux armées, ni de ce qui est nécessaire pour la parfaite intelligence du texte, et pour la solution des difficultés qu'il présente en cet endroit. Le résultat de ce travail est qu'au lieu de deux batailles de Mantinée, il en faudra désormais placer trois dans les époques de l'histoire.

Dans un septième et dernier Mémoire, M. Gail a expliqué de même la seconde bataille de Mantinée, telle qu'elle est décrite dans Xénophon. Le chevalier Folard, savant tacticien, qui savait très-bien la guerre, mais qui ne savait point le grec, a commis des omissions et des erreurs graves, au sujet de cette bataille, dans son traité de la Colonne. Il s'est trompé sur-tout dans l'exposition des mouvemens qu'Epaminondas fit exécuter à son armée, et nécessairement ensuite dans les observations qu'il joint à cette exposition. Notre confrère prend soin de tout rectifier. Il rétablit toutes les circonstances de cette journée célèbre, où Epaminondas s'était assuré la victoire par les plus savantes manœuvres, quand il reçut le coup de la mort.

Un ouvrage ancien et intéressant, portant un nom célèbre, cité à différentes époques et pendant plus de douze

siècles, par les auteurs qui se sont occupés de l'objet dont il traite, oublié tout-à-coup et regardé pendant plus de deux siècles comme perdu, retrouvé enfin depuis quelques années, est un phénomène littéraire dont les circonstances ont paru à M. Caussin dignes d'être recherchées avec exactitude et développées avec quelque étendue. Cet ouvrage est l'Optique de Ptolémée. Cité chez les anciens par Héliodore de Larisse et Simplicius, chez les modernes, par Vitellon, Roger Bacon, *Regio-Montanus*, enfin par plusieurs savans dans le XVI[e] siècle, et même au commencement du XVII[e] par un professeur au Collège de France, bientôt après, cet ouvrage non imprimé fut regardé comme perdu et proclamé tel par les Bibliographes. Montucla, Bailly, Lalande adoptèrent et propagèrent cette erreur. La perte de l'Optique de Ptolémée passait pour certaine, lorsque M. Caussin, compulsant avec plus d'attention qu'on ne l'avait fait le Catalogue des manuscrits latins de la Bibliothèque impériale, y trouva le titre d'une traduction latine de ce traité sous le n° 7310. En ayant vérifié l'existence, il s'empressa de l'annoncer à plusieurs savans, entr'autres à M. de Lalande, et il forma le projet d'en donner une édition. D'autres occupations avaient interrompu ce travail; mais M. le chevalier Delambre ayant lu à la Classe des sciences physiques et mathématiques un Mémoire dont ce manuscrit est l'objet, et ayant bien voulu annoncer le projet d'une édition formé par notre confrère, et témoigner le désir de la voir paraître, M. Caussin s'est remis à ce travail, qui ne consiste point à donner une traduction française du traité, mais à publier le texte de la traduction latine qui nous reste avec les notes nécessaires pour l'éclaircir. Il a commencé par exposer, dans un Mémoire lu à la Classe, le contenu du traité même, ensuite tout ce qui regarde la traduction latine et son auteur, enfin l'édition dont il s'occupe, et qui rendra au monde savant un traité important, sinon pour les progrès, du moins pour l'histoire de la science, et que l'on croyait perdu depuis deux siècles.

Parmi les copies de quelques inscriptions grecques trouvées, en 1810, à Athènes, par notre actif et zélé correspondant M. Fauvel, et communiquées à la Classe par M. Barbié du Boccage, M. le chevalier Visconti en a trouvé deux qui lui ont paru dignes d'une attention particulière. Quoiqu'elles fussent extrêmement défigurées, il est parvenu à les restituer et à les expliquer. La première,

trouvée parmi des tombeaux, à quinze pieds sous terre, est gravée sur un cippe de marbre. Elle nous apprend que ce tombeau était celui de Python de Mégare, dont le nom même ne nous a été transmis par aucun auteur ancien, ni par aucun autre monument; et conserve la mémoire d'un beau fait d'armes, où *il combla son père de gloire*, en tuant de sa main sept ennemis, en sauvant les guerriers de trois tribus athéniennes, et les reconduisant de Pegès à Athènes à travers les Bœotiens. La seconde, encore plus remarquable et plus singulière, trouvée aussi dans un tombeau, est tracée sur une feuille de plomb fort mince, pliée d'une façon particulière. Elle dévoue à Mercure souterrain, à la Terre, à Proserpine, et à toutes les divinités infernales, Ctésias, ses parens et tous ceux qui lui appartenaient, sans doute ennemis et oppresseurs de celui dont les cendres étaient placées dans ce tombeau. Cette indication certaine de ces sortes de dévouemens est d'autant plus précieuse que M. Visconti, dont on sait jusqu'où s'étendent les connaissances en ce genre, avoue n'avoir jamais trouvé dans les recueils palæographiques rien qui y ressemble. La Classe n'a pu voir sans une satisfaction que concevront tous les amis de l'antiquité, deux inscriptions, découvertes par un de ses correspondans, et expliquées par un de ses membres, et dont l'une fournit à l'histoire d'Athènes un fait et un nom glorieux, ignorés jusqu'à ce jour, et l'autre offre le seul exemple matériel qui existe d'une formule d'imprécation magique, qu'on ne pouvait que conjecturer auparavant.

En terminant son savant Essai sur l'histoire des premiers tems de la Grèce, M. Clavier avait annoncé qu'il s'arrêterait à la fin du règne des Pisistratides, les siècles suivans lui paraissant offrir peu de difficultés. De nouveaux travaux l'ont obligé à de nouvelles recherches, et parmi plusieurs points qui méritent encore une discussion plus approfondie, il a reconnu sur-tout ce qui regarde une famille d'Athènes célèbre par son origine, ses richesses et le rôle qu'elle a joué pendant les deux siècles les plus brillans de la République; c'est celle dont les chefs portèrent alternativement les noms de Callias et d'Hipponicus, qui était une branche de celle des Eumolpides, et qui pendant long-tems fut en possession de la dignité de Dadouque, la seconde parmi les prêtres d'Eleusis. L'origine des biens de cette famille, selon une conjecture très-vraisemblable de notre confrère, n'était rien moins qu'honorable. Solon

ayant confié à ses amis le projet qu'il avait d'abolir les dettes, quelques-uns d'eux empruntèrent des sommes considérables et achetèrent des biens-fonds. Hipponicus était du nombre. Callias épousa sa fille et hérita de ce bien si mal acquis. Ce fut sans doute par reconnaissance pour son beau-père qu'il en donna le nom à son fils, quoique l'usage fût à Athènes que le petit-fils portât le nom de son aïeul paternel, et quoique le nom de Phœnippus père de Callias ne fût point sans illustration. Depuis ce tems, c'est-à-dire, depuis environ 550 ans avant l'ère vulgaire, M. Clavier suit l'histoire de cette famille, de Callias en Hipponicus et d'Hipponicus en Callias, observant et corrigeant sur chacun d'eux les erreurs des écrivains qui en ont parlé et qui les ont souvent confondus. Il termine par Callias, surnommé le riche et le prodigue, dont la maison devint le rendez-vous des sophistes, des parasites, des désœuvrés et des courtisanes, et qui dissipa ainsi, dans le cours d'une longue vie, la plus grande partie de son immense patrimoine. Ce Callias suscita contre l'orateur Andocide une affaire grave, au sujet des mystères d'Eleusis. Le plaidoyer d'Andocide, qui a été conservé, contient, sur ces mystères et sur le culte d'Eleusis, des particularités que M. Clavier a saisi cette occasion d'éclaircir.

Les anciens avaient écrit des traités et des poëmes sur la chasse. Dans aucun de ceux qui sont parvenus jusqu'à nous on ne lit, sur la chasse aux petits quadrupèdes, c'est-à-dire au lièvre et au lapin, tout ce qui pourrait nous donner à ce sujet des connaissances précises. Quelques passages seulement y font allusion. M. Mongez les a rassemblés pour expliquer une pierre gravée antique sur laquelle on voit la chasse au lièvre exprimée avec élégance. Elle représente un cavalier poussant son cheval au galop, tenant un bâton courbé, renflé à l'extrémité, comme une petite massue, et le lançant à un lièvre qui court à ses côtés. On y reconnaît le λαγωβόλον des Grecs, le *pedum* des Latins, le *garrot* des vieux écrivains français. Notre confrère, après avoir réuni sur la chasse au lièvre, qui se faisait, soit avec des filets, soit avec des chiens courans, soit enfin avec ce bâton renflé et recourbé, tous les passages qui en rendent sensibles les divers procédés, rapporte le fait singulier de deux des îles Cyclades dont l'une vit se multiplier si excessivement les perdrix, l'autre les lièvres, que les habitans furent presque réduits à les abandonner toutes deux. Il revient ensuite à la chasse et à l'instrument gravé en creux

sur la pierre antique. Cet instrument était aussi la houlette des bergers, des pâtres, des chevriers. Les habitans de la campagne en portaient habituellement un à-peu-près semblable. Les acteurs qui les représentaient sur le théâtre se faisaient reconnaître par ce bâton; on le plaçait aussi très-souvent dans la main des divinités champêtres. « Ce n'est donc point des augures, conclut M. Mongez, mais des bergers que les évêques romains ont pris le bâton courbé qui annonce leurs fonctions pastorales. »

(La fin au prochain Numéro.)

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Odéon.* — *Célestine et Faldoni*, drame en trois actes et en prose.

Tout Paris s'occupe depuis quelque tems d'un drame représenté à l'Odéon, et qui, si la vogue se soutient, promet d'avoir autant de succès que *Misanthropie et Repentir*; ce drame a été joué primitivement à Lyon; une aventure tragique arrivée en cette ville en a fourni l'idée. On pourra peut-être blâmer l'auteur d'avoir choisi un pareil sujet, mais la foule se porte à chaque nouvelle représentation, et c'est toujours un succès très-flatteur que celui de l'affluence.

La scène se passe, au premier acte, à Lyon; au second et au troisième dans un château près de cette ville. M. d'Arancour, colonel retiré du service, habite la ville de Lyon; Célestine, sa fille unique, aime depuis long-tems Faldoni, jeune commis marchand; les disproportions de naissance et de fortune, rien n'a pu combattre sa passion. Faut-il s'en étonner? l'amour est aveugle, et il ne calcule pas, puisque c'est un enfant. M. d'Arancour a disposé de la main de sa fille, il la destine à M. de Florville, jeune officier qu'il a amené avec lui de Paris: c'est Faldoni qui doit lui-même présenter à Célestine des étoffes en présens de nôces; il oublie sa commission, et il est surpris aux genoux de Célestine par M. et Mme d'Arancour; cette catastrophe termine le premier acte.

Au second acte, la scène se passe au château de M. d'Arancour où Faldoni a suivi Célestine; le spectateur apprend que Faldoni est atteint d'une maladie mortelle contre laquelle tous les secours de l'art sont impuissans;

d'un anévrisme enfin. Célestine forme le projet de ne pas survivre à son amant; au troisième acte, elle parvient à s'emparer des pistolets de son père, va trouver Faldoni, et lui propose de mourir ensemble; il rejette cette proposition avec horreur; Célestine lui représente que son père est inflexible, qu'il a obtenu du gouverneur un ordre qui le bannit lui Faldoni de la province, et que la mort seule peut l'empêcher de tomber dans les bras d'un rival odieux; déjà elle entraîne son amant vers l'endroit où elle a déposé les armes fatales, mais celui-ci rappelle son courage, et par ses cris il attire les parens de Célestine; bientôt épuisé des efforts qu'il a faits, il expire dans leurs bras. Célestine s'évanouit; meurt-elle ou survit-elle à son amant? C'est la question que font les spectateurs, l'auteur a eu tort de les laisser dans cette incertitude, qu'il lui était si facile de faire cesser.

On a tout dit sur le drame; est-ce un genre avoué par le bon goût, et doit-il rester à la scène? Jamais question n'a été plus débattue, jamais procès n'a été plus minutieusement examiné : qu'est-il résulté de toutes ces querelles? c'est que chacun, comme à l'ordinaire, est resté fidèle à son opinion ou à son goût, car c'est la fin ordinaire des disputes; on discute non pour s'éclairer ou pour se laisser convaincre, mais pour convertir les autres à son avis. Le drame de Célestine et Faldoni ne me paraît pas propre à concilier les esprits; les choses resteront au point où elles en sont; les personnes d'un goût sévère continueront à penser qu'il faut bannir le drame de la scène; celles qui aiment à s'attendrir, et c'est le plus grand nombre, iront en foule verser des larmes sur les malheurs imaginaires de personnages supposés, sans songer que si elles examinaient attentivement leur propre situation, elles réserveraient pour elles-mêmes, et pour des infortunes trop vraies, la pitié qu'elles prodiguent à des jeux d'esprit.

Nous ne devons pas oublier de dire que les acteurs ont puissamment contribué au succès de l'ouvrage. Clozel représente bien Faldoni; Melle Délia, jeune débutante, fait preuve dans celui de Célestine d'un talent d'autant plus précieux que l'art ne s'y laisse jamais apercevoir.

B.

Le second volume du *Dictionnaire des Sciences Médicales, etc.* vient d'être mis en vente (*). Ce volume, orné de quatre gravures, est de plus de 600 pages. Parmi les articles on pourra remarquer ceux intitulés : *Analyse*, *Anomalie*, *Artémie*, *Ataxie*, *Autocratie*, par le professeur Pinel ; l'article *Archée*, par M. Pariset ; les articles *Animal* et *Azygos*, par M. Cuvier ; l'article *Anévrisme*, par M. Richerand ; l'article *Armée*, par M. Fournier ; l'article *Avortement*, par M. Marc ; l'article *Angine*, par M. Renauldin ; l'article *Bain*, par M. le professeur Hallé et par MM. Guilbert et Nysten.

Nous rendrons compte incessamment de cet important et utile ouvrage.

La famille de *Salomon Gessner* s'est déterminée à mettre en vente ou en loterie toute la petite collection restée entre ses mains des gouaches et des dessins de ce peintre aimable de la nature et de l'innocence.

On ne saurait se dissimuler qu'isolés les différens morceaux dont cette collection est composée, n'auraient plus le même prix, que réunis encore dans quelque autre galerie que ce puisse être, ils obtiendraient difficilement le degré d'intérêt qu'ils inspireront toujours sous le ciel qui les a vu naître, entourés des beaux sites qui en ont donné l'idée, qui en ont animé les douces et riantes conceptions.

Il semble donc que les étrangers, vrais amis des arts, sont intéressés eux-mêmes à désirer que ces gouaches et ces dessins, dont la conservation d'ailleurs exige beaucoup de précautions et de soins, ne soient point déplacés, et qu'on leur assure, pour ainsi dire, un asile, un sanctuaire qui en éternise, qui du moins en prolonge autant que possible la durée.

Déterminés par toutes ces considérations, quelques amis de Gessner ont proposé le projet suivant, et se flattent que ces mêmes considé-

---

(*) Paris, chez Panckoucke, rue et hôtel Serpente, n° 16 ; Crapart, rue du Jardinet, n° 10.

La souscription reste toujours ouverte jusqu'à la fin de l'ouvrage.

Les nouveaux souscripteurs auront à payer les volumes mis au jour *avant leur souscription*, 9 fr., et les volumes suivans 6 fr. Ainsi *plus ils se hâteront de souscrire, moins ils auront de volumes à payer au prix de 9 francs.*

rations le feront accueillir favorablement et ne tarderont pas d'en faciliter l'exécution.

Pour compléter la somme à laquelle est porté le prix de la collection dont il s'agit, on créera cent-douze actions de douze louis chacune, c'est-à-dire 288 livres de France.

Cette collection restera entre les mains de la veuve de Gessner, tant qu'elle vivra, mais après elle un comité de la Société des arts de Zurich sera chargé de veiller à sa conservation, et de la montrer aux étrangers curieux de la voir.

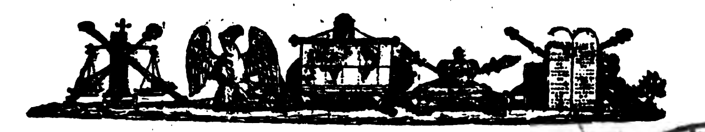
La souscription ne sera pas plutôt remplie, que chaque actionnaire recevra, contre la quittance de son action, un exemplaire des gravures de Gessner par Kolbe, estimé cinq louis, et le billet d'une loterie où seront douze numéros, portant chacun un exemplaire de l'œuvre complet des gravures de Gessner, estimé quinze louis.

Cette loterie sera tirée, suivant l'usage, sous la surveillance d'un commissaire de l'autorité publique.

Ainsi, pour prendre part à une bonne action, pour rendre un digne hommage à la mémoire d'un de nos plus aimables poëtes, pour contribuer à l'établissement d'un monument intéressant, il n'en coûtera réellement que sept louis, et pour rendre ce léger sacrifice encore plus facile, on aura de plus la chance favorable d'un contre dix, de recouvrer même au-delà de la valeur de sa mise.

Si, contre toute attente, le nombre des actions ne se trouvait pas rempli d'ici à la fin de cette année, la somme avancée par chaque souscripteur lui sera fidèlement rendue.

Messieurs les souscripteurs sont priés de vouloir bien faire parvenir et leur nom, et leur adresse exacte, avec le montant de leur souscription en argent ou en lettres de change, à la librairie de Gessner, à Zurich, ou à Paris, chez Ant. Aug. Renouard, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55, chez lequel on trouve les Œuvres de Gessner, en allemand, 2 vol. in-8°, belle édition, publiée par sa famille, et les mêmes en français, 4 vol. in-8°, avec 51 belles gravures de Moreau le jeune.



POLITIQUE.

Le génie britannique l'a emporté, il a voulu la guerre, et il l'a obtenue : il a entraîné de nouveau sur le champ de bataille un souverain qui a trop tôt oublié ses premières fautes, ses revers et ses engagemens.

L'Empereur russe, dont les yeux avaient été cruellement dessillés à Austerlitz et à Friedland, sur les avantages de l'alliance anglaise, qui à Tilsitt abjurait hautement cette alliance, et serrait de concert avec son généreux vainqueur un lien dans lequel l'Angleterre devait se trouver comprimée, a rompu ce nœud salutaire, et ce Niémen auquel l'histoire aurait tant aimé à conserver le nom de fleuve de la paix, vient d'être de nouveau franchi par la grande-armée guidée par son invincible chef.

L'Autriche et la Prusse ont lié leurs intérêts à la cause de l'Empereur par des traités ; leurs forces sont en mouvement sur la droite et sur la gauche de ses opérations, et il faut ajouter à la confédération du Rhin celle du Danube, de la Vistule et de l'Oder.

L'Empereur a été fidèle à son noble usage de faire connaître, en commençant la guerre, tout ce qu'il avait fait pour conserver la paix. Ces généreux efforts, les sacrifices mêmes qui paraissaient ne lui rien coûter pour atteindre à ce but, tout est public, et l'Europe va juger entre le cabinet de Saint-Cloud et ceux de Pétersbourg et de Londres ; elle va voir, du côté de la France victorieuse, le respect des traités et de la foi jurée ; de la part des vaincus des prétentions que l'habitude des succès ne rendrait même pas légitimes, de la part de l'Angleterre des réticences et une sorte d'artifice qui dévoile bien son odieuse politique, puisqu'on peut l'expliquer en ce sens : Je répondrai lorsqu'encore une fois le souverain qui s'entraîne à sa perte, se sera sacrifié pour moi ; tant que je trouverai une victime qui consente à se dévouer à ma cause, je n'ai pas besoin de la plaider.

La première pièce publiée est une note adressée par M. le ministre des relations extérieures, duc de Bassano, à M. le comte de Romanzow, chancelier de Russie, datée de Paris, le 25 avril. Cette pièce renferme l'historique

complet de la contestation; dans cette simple note diplomatique, l'historien trouvera un véritable manifeste. On ne doit ici en retrancher aucun mot. La voici :

« Monsieur le comte, S. M. l'Empereur de Russie avait reconnu à Tilsitt que la génération présente ne serait rendue au bonheur qu'autant que toutes les nations, jouissant de la plénitude de leurs droits, pourraient se livrer en toute liberté à leur industrie; qu'autant que l'indépendance de leur pavillon serait inviolable; que l'indépendance de leur pavillon était un droit de chacune d'elles et un devoir réciproque des unes envers les autres; qu'elles n'étaient pas moins solidaires de l'inviolabilité de leur pavillon que de celle de leur territoire; que si une puissance ne peut, sans cesser d'être neutre, laisser enlever sur son territoire, par une des puissances belligérantes, les propriétés de l'autre, elle cesse également d'être neutre en laissant enlever sous son pavillon, par une des puissances belligérantes, les propriétés que l'autre y a placées; que toutes les puissances ont en conséquence le droit d'exiger que les nations qui prétendent à la neutralité fassent respecter leur pavillon, de la même manière qu'elles doivent faire respecter leur territoire; que tant que l'Angleterre, persistant dans son système de guerre, ne reconnaît l'indépendance d'aucun pavillon sur les mers, aucune puissance qui a des côtes ne peut être neutre envers l'Angleterre.

» Avec cette pénétration et cette élévation de sentimens qui le distinguent, l'Empereur Alexandre comprit ainsi qu'il ne pourrait y avoir de prospérité pour les Etats du continent que dans le rétablissement de leurs droits, que par la paix maritime. Ce grand intérêt de la paix maritime domina dans le traité de Tilsitt; tout le reste en fut la conséquence immédiate.

» L'Empereur Alexandre offrit sa médiation au gouvernement anglais, et s'engagea, « si ce gouvernement ne consentait à conclure la » paix, en reconnaissant que les pavillons de toutes les puissances » doivent jouir d'une égale et parfaite indépendance sur les mers, à » faire cause commune avec la France, à sommer, de concert avec » elle, les trois cours de Copenhague, de Stockholm et de Lisbonne, » de fermer leurs ports aux Anglais, et de déclarer la guerre à l'An» gleterre; et à insister avec force auprès des puissances, pour qu'elles » adoptent les mêmes principes. »

» L'Empereur Napoléon accepta la médiation de la Russie; mais l'Angleterre n'y répondit que par une violation du droit des gens, jusqu'alors sans exemple dans l'histoire. Elle vint, en pleine paix, et sans déclaration préalable de guerre, attaquer le Danemarck,

surprendre sa capitale, brûler ses arsenaux, et s'emparer de sa flotte qui était désarmée et en sécurité dans ses ports. La Russie, se conformant aux stipulations et aux principes du traité de Tilsitt, déclara la guerre à l'Angleterre; « proclama de nouveau les principes de la » neutralité armée, et s'engagea à ne déroger jamais à ce système. » Ce fut alors que le cabinet britannique jeta le masque, en publiant, au mois de novembre 1807, ces arrêts du conseil par lesquels l'Angleterre levait un octroi de 4 à 500 millions sur le continent, et elle soumettait tous les pavillons aux tarifs et aux dispositions de sa législation. Ainsi, d'un côté elle se mettait en état de guerre contre toute l'Europe; de l'autre, elle s'assurait les moyens d'en perpétuer indéfiniment la durée, en fondant ses finances sur les tributs qu'elle prétendait imposer à tous les peuples.

» Déjà en 1806, et pendant que la France était en guerre contre la Prusse et la Russie, elle avait proclamé un blocus qui mettait en interdit toutes les côtes d'un Empire. Lorsque S. M. fut entrée à Berlin, elle répondit à cette prétention monstrueuse par le décret du blocus des îles britanniques. Mais pour repousser les arrêts du conseil de 1807, il fallait des mesures plus directes, plus précises, et S. M. par le décret de Milan, du 17 décembre de la même année, déclara *dénationalisés* tous les pavillons qui laisseraient violer leur neutralité, en se soumettant à ces arrêts.

» L'attentat de Copenhague avait été soudain et public. L'Angleterre préparait en Espagne des attentats nouveaux ourdis avec méditation et dans les ténèbres.

» N'ayant pu ébranler la fermeté du roi Charles IV, elle forma un parti contre ce prince, qui ne voulait pas sacrifier à l'Angleterre les intérêts de son royaume; elle se servit du nom du prince des Asturies, et le père fut chassé de son trône au nom du fils; les ennemis de la France et les partisans de l'Angleterre s'emparèrent du pouvoir.

» S. M., appelée par le roi Charles IV, fit entrer ses troupes en Espagne, et la guerre de la péninsule fut allumée.

» Par une des stipulations de Tilsitt, la Russie devait évacuer la Valachie et la Moldavie. Cette évacuation fut différée. De nouvelles révolutions survenues à Constantinople, avaient plusieurs fois ensanglanté le sérail.

» Ainsi, un an s'était à peine écoulé depuis la paix de Tilsitt, les affaires de Copenhague, d'Espagne, de Constantinople, et les arrêts publiés en 1807 par le conseil britannique, avaient déjà placé l'Europe dans une situation tellement inattendue, que les deux souverains

jugèrent convenable de se concerter et de s'entendre : l'entrevue d'Erfurt eut lieu.

» Unis d'intention et animés de l'esprit de Tilsitt, ils se mirent d'accord sur ce qu'exigeaient d'eux de si grands changemens : l'Empereur consentit à faire évacuer la Prusse par ses troupes, en même tems qu'il consentait que la Russie non-seulement n'évacuât point la Valachie et la Moldavie, mais réunît ces provinces à son Empire.

» Les deux souverains pénétrés du même désir du rétablissement de la paix maritime, et alors aussi fermement attachés qu'à Tilsitt, à la défense des principes pour lesquels ils s'étaient unis, résolurent de faire en commun une démarche solennelle auprès de l'Angleterre. Vous vîntes, M. le comte, en suivre les effets à Paris, et vous échangeâtes alors plusieurs notes avec le gouvernement britannique. Mais le cabinet de Londres, qui entrevoyait qu'une guerre allait se rallumer sur le continent, repoussa toute négociation.

» La Suède s'était refusée à fermer ses ports à l'Angleterre. La Russie, conformément aux stipulations de Tilsitt, lui avait déclaré la guerre. Il en résulta pour elle la perte de la Finlande, que la Russie réunit à son Empire. En même tems, les armées russes occupèrent les places fortes du Danube, et firent une guerre avantageuse contre la Turquie.

» Cependant, M. le comte, le système de l'Angleterre triomphait : ses arrêts du conseil menaçaient d'obtenir les plus immenses résultats, et l'octroi, qui devait fournir les moyens d'entretenir la guerre perpétuelle qu'elle avait proclamée, se percevait sur les mers. La Hollande et les villes anséatiques continuant de commercer avec elle, leur connivence rendait illusoires les dispositions salutaires et décisives des décrets de Berlin et de Milan, qui pouvaient seules combattre victorieusement les principes et les arrêts du conseil britannique. L'exécution de ces dispositions ne pouvait être assurée que par l'action journalière d'une administration ferme, vigilante, et à l'abri de toute influence ennemie ; la Hollande et les villes anséatiques durent être réunies. Mais, tandis que les sentimens les plus chers cédaient dans le cœur de S. M. aux intérêts de ses peuples et à ceux du continent, de grands changemens s'opéraient ; la Russie abandonnait les principes pour lesquels elle s'était engagée à Tilsitt à faire cause commune avec la France, qu'elle avait proclamés dans sa déclaration de guerre à l'Angleterre, et qui avaient dicté les décrets de Berlin et de Milan. Ils furent éludés par l'ukase sur le commerce qui ouvrit les ports de la Russie à tout bâtiment anglais, chargé de marchandises coloniales, propriétés anglaises, pourvu qu'il prît le

masque d'un pavillon étranger. Ce coup inattendu annula le traité de Tilsitt, et ces transactions fondamentales qui avaient fini la lutte des deux plus grands Empires du monde, et qui avaient promis à l'Europe le grand bienfait de la paix maritime. On pressentit dès lors des bouleversemens prochains et des guerres sanglantes.

» La conduite de la Russie depuis cette époque fut constamment dirigée vers ces funestes résultats. La réunion du duché d'Oldenbourg, enclavé de toutes parts dans les contrées nouvellement soumises au même régime que la France, était une suite nécessaire de la réunion des villes anséatiques. Une indemnité fut offerte. Cet objet était facile à régler selon les convenances réciproques ; mais votre cabinet en fit une affaire d'Etat, et l'on vit pour la première fois paraître une protestation d'un allié contre un allié. La réception des vaisseaux anglais dans les ports russes et les dispositions de l'ukase de 1810, avaient fait connaître que les traités n'existaient plus ; la protestation montra que non seulement les liens qui avaient uni les deux puissances étaient rompus, mais que la Russie jetait publiquement le gant à la France pour une difficulté qui lui était étrangère, et qui ne pouvait se résoudre que par le moyen que S. M. avait offert. On ne se dissimula point que le refus de cette offre décelait le projet déjà formé d'une rupture. La Russie s'y préparait en effet. Au moment de dicter les conditions de la paix à la Turquie, elle avait rappelé tout-à-coup cinq divisions de l'armée de Moldavie, et dès le mois de février 1811, on apprit à Paris que l'armée de Varsovie avait été obligée de repasser la Vistule pour se mettre à portée d'être secourue par la Confédération, tant les armées russes sur la frontière étaient déjà nombreuses et menaçantes.

» Lorsque la Russie s'était déterminée à des mesures contraires aux intérêts de la guerre active qu'elle avait à soutenir, lorsqu'elle avait donné à ses armemens un développement onéreux à ses finances et sans objet dans la situation où se trouvaient toutes les puissances du continent, toutes les troupes françaises étaient en-deçà du Rhin à l'exception d'un corps de 40,000 hommes rassemblés à Hambourg pour la défense des côtes de la mer du Nord, et pour le maintien de la tranquillité dans les pays nouvellement réunis ; les places réservées en Prusse n'étaient occupées que par les troupes alliées ; il n'était resté à Dantzick qu'une garnison de 4,000 hommes, et les troupes du duché de Varsovie étaient sur le pied de paix ; une partie même était en Espagne.

» Les préparatifs de la Russie se trouvaient donc sans objet, à moins qu'elle n'eût l'espérance d'en imposer à la France par un grand

appareil de forces, et de la porter à mettre fin aux discussions d'Oldenbourg, en sacrifiant l'existence du duché de Varsovie ; peut-être aussi ne pouvant se dissimuler qu'elle avait violé le traité de Tilsitt, la Russie n'avait-elle recours à la force que pour chercher à justifier des violations qui ne pouvaient pas l'être.

» Cependant S. M. resta impassible. Elle persista dans le désir d'un arrangement ; elle pensait qu'il était toujours tems d'en venir aux armes ; elle demanda que des pouvoirs fussent envoyés au prince Kourakin, et qu'une négociation fût ouverte sur des différens qui pouvaient se terminer facilement, et qui n'étaient assurément pas de nature à exiger l'effusion du sang. Ils se réduisirent aux quatre points suivans :

» 1°. L'existence du duché de Varsovie, qui avait été une condition de la paix de Tilsitt, et qui, dès la fin de 1809, donna lieu à la Russie de manifester des défiances auxquelles S. M. répondit par une condescendance portée aussi loin que l'amitié la plus exigeante pouvait le désirer, et que l'honneur pouvait le permettre.

» 2°. La réunion du duché d'Oldenbourg, que la guerre contre l'Angleterre avait nécessitée, et qui était dans l'esprit de Tilsitt.

» 3°. La législation sur le commerce des marchandises anglaises et les bâtimens dénationalisés, qui devait être réglée par l'esprit et les termes du traité de Tilsitt.

» 4°. Enfin les dispositions de l'ukase de décembre 1810, qui, en détruisant toutes les relations commerciales de la France avec la Russie, et en ouvrant les ports aux pavillons simulés chargés de propriétés anglaises, étaient contraires à la lettre du traité de Tilsitt.

» Tels devaient être les objets de la négociation.

» Quant à ce qui regardait le duché de Varsovie, S. M. s'empressait d'adopter une convention par laquelle elle s'engageait à ne favoriser aucune entreprise qui tendrait directement ou indirectement au rétablissement de la Pologne.

» Quant à l'Oldenbourg, elle acceptait l'intervention de la Russie, qui cependant n'avait aucun droit de s'immiscer dans ce qui concernait un prince de la Confédération du Rhin, et elle consentait à donner à ce prince une indemnité.

» Quant au commerce des marchandises anglaises et aux bâtimens dénationalisés, S. M. demandait à s'entendre pour concilier les besoins de la Russie avec les principes du système continental et l'esprit du traité de Tilsitt.

» Enfin, quant à l'ukase, S. M. consentait à conclure un traité de commerce, qui, en assurant les relations commerciales de la France

garanties par le traité de Tilsitt, ménagerait tous les intérêts de la Russie.

» L'Empereur se flattait que des dispositions dictées par un esprit de conciliation aussi manifeste amèneraient enfin un arrangement : mais il fut impossible d'obtenir de la Russie qu'elle donnât des pouvoirs pour ouvrir une négociation. Elle répondit constamment aux nouvelles ouvertures qui lui étaient faites par de nouveaux armemens, et l'on fut forcé de comprendre enfin qu'elle refusait de s'expliquer, parce qu'elle n'avait à proposer que des choses qu'elle n'osait point énoncer, et qui ne pouvaient pas être accordées ; que ce n'étaient pas des stipulations qui, en identifiant davantage le duché de Varsovie à la Saxe, en le mettant à l'abri des mouvemens qui pouvaient inquiéter la Russie sur la tranquillité de ses provinces, qu'elle désirait d'obtenir, mais le duché même qu'elle voulait réunir ; que ce n'était pas son commerce, mais celui des Anglais qu'elle voulait favoriser pour soustraire l'Angleterre à la catastrophe qui la menaçait ; que ce n'était pas pour les intérêts du duc d'Oldenbourg que la Russie voulait intervenir dans l'affaire de la réunion, mais que c'était une querelle ouverte contre la France qu'elle voulait tenir en réserve pour le moment de la rupture qu'elle préparait.

» L'Empereur reconnut alors qu'il n'y avait pas un moment à perdre. Il eut aussi recours aux armes. Il se mit en mesure d'opposer des armées à des armées pour garantir un État du second ordre si souvent menacé, et qui faisait reposer toute sa confiance sur sa protection et sur sa foi.

» Cependant, M. le comte, S. M. saisit encore toutes les occasions pour manifester ses sentimens. Elle déclara publiquement, le 15 août dernier, la nécessité d'arrêter la marche si dangereuse que prenaient les affaires, et le vœu d'y parvenir par des arrangemens pour lesquels elle ne cessait point de demander à entrer en négociation.

» A la fin du mois de novembre suivant, S. M. crut pouvoir espérer que ce vœu allait être enfin partagé par votre cabinet. Vous annonçâtes, M. le comte, à l'ambassadeur de S. M. que M. de Nesselrode était désigné pour se rendre à Paris avec des instructions. Quatre mois s'étaient écoulés lorsque S. M. apprit que cette mission n'aurait pas lieu. Elle fit aussitôt appeler M. le colonel Czernichew, et lui donna pour l'Empereur Alexandre une lettre qui tendait de nouveau à ouvrir des négociations. M. de Czernichew est arrivé le 10 mars à Saint-Pétersbourg, et cette lettre est encore sans réponse.

» Comment se dissimuler plus long-tems que la Russie élude tout rapprochement? Depuis dix-huit mois, elle a eu pour règle constante de porter la main sur son glaive toutes les fois que des propositions d'arrangement lui ont été faites.

» Se voyant ainsi forcée de renoncer à toute espérance du côté de la Russie, S. M., avant de commencer cette lutte qui fera couler tant de sang, a pensé qu'il était de son devoir de s'adresser au gouvernement anglais. La gêne qu'éprouve l'Angleterre, les agitations auxquelles elle est en proie, et les changemens qui ont eu lieu dans son gouvernement, ont décidé S. M. Un sincère désir de la paix a dicté la démarche dont j'ai reçu l'ordre de vous donner connaissance. Aucun agent n'a été envoyé à Londres, et il n'y a eu aucune autre communication entre les deux gouvernemens. La lettre dont V. Exc. trouvera la copie ci-jointe, et que j'ai adressée au secrétaire-d'état pour les affaires étrangères de S. M. B., a été remise en mer au commandant de la station de Douvres.

» La démarche que je fais auprès de vous, M. le comte, est une conséquence des dispositions du traité de Tilsitt, auquel S. M. a la volonté de se conformer jusqu'au dernier moment. Si les ouvertures faites à l'Angleterre ont quelque résultat, je m'empresserai de vous en prévenir. S. M. l'Empereur Alexandre y prendra part, ou en conséquence du traité de Tilsitt, ou comme allié de l'Angleterre, si déjà ses relations avec l'Angleterre sont formées.

» Il m'est formellement prescrit, M. le comte, d'exprimer, en terminant cette dépêche, le vœu déjà manifesté par S. M. à M. le colonel Czernichew, de voir des négociations qu'elle n'a cessé de provoquer depuis dix-huit mois, prévenir enfin des événemens dont l'humanité aurait tant à gémir.

» Quelle que soit la situation des choses lorsque cette lettre parviendra à V. Exc., la paix dépendra encore des résolutions de votre cabinet.

» J'ai l'honneur, M. le comte, de vous offrir l'assurance de ma plus haute considération. *Signé*, le duc DE BASSANO. »

La seconde pièce est adressée par le même ministre au secrétaire-d'état de S. M. britannique pour les affaires étrangères. Elle est datée de Paris, le 17 avril. Le ministre de S. M. rappelle tous les événemens qui ont eu lieu depuis la rupture de la paix d'Amiens, en leur donnant pour cause incontestable cette même rupture : ces événemens ne peuvent pas ne pas avoir eu lieu ; l'Angleterre ne peut les imputer qu'à elle-même ; mais dans l'état actuel des choses,

il est encore possible de s'entendre, de se rapprocher, de faire cesser l'état forcé dans lequel se trouve l'Europe, de lui rendre la paix, la sécurité, le commerce, la liberté des communications. Les affaires de la péninsule et des Deux-Siciles paraissant les plus difficiles à régler, le ministre est autorisé à proposer un arrangement sur les bases suivantes :

L'intégrité de l'Espagne serait garantie, la France renoncerait à toute extension du côté des Pyrénées; la dynastie actuelle serait déclarée indépendante, et l'Espagne régie par une constitution nationale des Cortès.

L'indépendance et l'intégrité du Portugal seraient également garanties, et la maison de Bragance règnerait.

Le royaume de Naples resterait au roi de Naples; le royaume de Sicile serait garanti à la maison actuelle de Sicile.

Par suite de ces stipulations, l'Espagne, le Portugal, la Sicile seraient évacués par les troupes françaises et anglaises de terre et de mer.

Quant aux autres objets de discussion, ils peuvent être négociés sur cette base, que chaque puissance gardera ce que l'autre ne peut pas lui ôter par la guerre.

S. M., dit le ministre en terminant, ne calcule, dans cette démarche, ni les avantages ni les pertes que la guerre, si elle est plus long-tems prolongée, peut présager à son Empire; elle se détermine par la seule considération des intérêts de l'humanité et du repos des peuples; et si cette quatrième tentative doit être sans succès, comme celles qui l'ont précédée, la France aura du moins la consolation de penser que le sang qui pourrait couler encore retombera tout entier sur l'Angleterre.

Nous nous hâtons de faire connaître la réponse du ministère anglais, elle est conçue en peu de mots : mais pourra-t-on le croire ? Lord Castelreagh ne trouve pas clairement énoncées les propositions de la France, et jouant dans une si grave discussion sur le sens d'un mot de la note française, il ne craint pas de demander si par ce mot *dynastie actuelle*, on entend celle du frère du chef du gouvernement français, ou si on entend celle à laquelle appartenait Ferdinand VII; en d'autres termes, le ministre anglais demande si par *dynastie actuelle* on entend celle qui n'est plus, celle dont le chef a solennellement abdiqué après que son propre fils eut méconnu tous ses droits comme père, et comme souverain. Il est inutile d'ajouter que dans la correspondance, aucune réplique n'a

dû suivre une telle réponse : le lecteur en a déjà jugé l'intention et le but; les Anglais négocieront quand le sang aura coulé, ils ne trouveront les expressions de la France claires que lorsqu'ils l'auront forcée à vaincre encore.

La réponse de M. de Romanzow au ministre français est ainsi conçue :

Wilna, le 7 (19) mai 1812.

« Monsieur le duc, M. le comte de Narbonne m'a remis la dépêche que V. Exc. lui a confiée. Je n'ai pas tardé un instant à la mettre sous les yeux de l'Empereur. S. M. toujours fidelle à la ligne de conduite qu'elle s'est invariablement tracée, toujours persévérant dans son système purement de défense, toujours enfin plus modérée à mesure que le développement de ses forces la met davantage à même de repousser les prétentions que l'on pourrait élever contre les intérêts de son Empire et la dignité de sa couronne, se borne à ne s'attacher qu'au vœu par lequel vous voulez bien, Monsieur le duc, terminer l'intéressante communication de votre cour. Aimant à prouver constamment combien elle a à cœur d'éviter tout ce qui pourrait apporter dans ses relations avec la France un caractère d'animosité et d'aigreur nuisible à leur conservation, elle m'ordonne de ne point réfuter encore les griefs que vous avez allégués, et de ne pas relever des assertions qui reposent, pour la plupart, sur des faits souvent entièrement dénaturés ou sur des suppositions entièrement gratuites. Les dépêches adressées au prince Kourakin par le baron de Serdobin ont, en partie, répondu d'avance à toutes les accusations ; elles ont représenté sous son vrai jour la conduite loyale que l'Empereur a suivie dans tous ses rapports avec la France ; elles ont donné sur le but de nos armemens des explications confirmées à un point qui semble même avoir dépassé les espérances de l'Empereur Napoléon, puisque, malgré les mouvemens menaçans de ses armées au-delà d'une ligne où, pour la sécurité de nos frontières, elles auraient dû s'arrêter, tout chez nous se trouve encore dans le même état qu'au départ du dernier courier ; en effet, pas un homme n'est entré en Prusse ni sur le territoire du duché de Varsovie, et aucun nouvel obstacle n'entrave de notre part le maintien de la paix.

» Au contraire, les dernières instructions que le prince de Kourakin a reçues, lui fournissent tous les moyens de terminer nos différens, et d'entamer cette négociation que votre cour a désirée.

» Nous avons appris avec plaisir l'accueil que l'Empereur Napoléon a fait à nos propositions ; la réponse officielle que V. Exc. y fera, et que le prince Kourakin nous annonce, résoudra définitive-

ment l'importante question de la paix ou de la guerre. La modération qui caractérise celle que j'ai l'honneur de vous adresser aujourd'hui, vous offre, M. le duc, un sûr garant que l'on ne manquera pas de saisir chez nous toutes les nuances qu'elle pourra présenter en faveur de la paix. S. M. en a trouvé une bien agréable dans la démarche faite auprès du gouvernement britannique. Elle est sensible à l'attention que l'Empereur Napoléon a eue de l'en informer; elle appréciera toujours les sacrifices que ce souverain fera pour la conclusion de la paix générale; à ses yeux, il n'y en a pas qui soient assez considérables pour obtenir un aussi grand et beau résultat.

» J'ai l'honneur d'offrir à V. Exc., etc.

Signé, le comte DE ROMANZOW. »

Après la lecture de cette dépêche, le lecteur va se trouver étrangement surpris. Le ministre russe vient de parler de négociations et d'arrangement, mais l'ambassadeur va tenir un bien autre langage; il va dicter des conditions, et prononcer un *si ne quâ non*.

En effet, les diverses lettres de M. de Kourakin au ministre français se réduisent à dire qu'il est autorisé à entrer en négociation sur les difficultés qui se sont élevées, et qui ont occasionné le dangereux rapprochement des troupes françaises sur l'extrémité des frontières des deux empires; mais « il m'est ordonné de déclarer, dit-il, que la conservation de la Prusse et son indépendance de tout lien politique dirigé contre la Russie est indispensable aux intérêts de S. M. I.; que pour arriver à un véritable état de paix avec la France, il faut nécessairement qu'il y ait entre elle et la Russie un pays neutre qui ne soit occupé par les troupes d'aucune des deux puissances; que, comme toute la politique de S. M. l'Empereur mon maître ne tend qu'à établir des rapports solides et stables avec la France, et que ceux-ci ne sauraient subsister tant que les armées étrangères continueraient à séjourner dans une telle proximité de frontières de la Russie, la première base de toute négociation ne peut être que *l'engagement formel de l'entière évacuation des Etats prussiens et de toutes les places fortes de la Prusse, quels qu'aient été l'époque et le fondement de leur occupation par les troupes françaises ou alliées, d'une diminution de la garnison de Dantzick, de l'évacuation de la Poméranie suédoise, et d'un arrangement avec le roi de Suède,* propre à satisfaire réciproquement les deux couronnes de France et de Suède.

» Je dois déclarer que, quand les demandes ci-dessus énoncées seront accordées de la part de la France comme base de l'arrangement à conclure, il me sera permis de promettre que cet arrangement pourra contenir aussi, de la part de S. M. l'Empereur mon maître, les engagemens suivans :

» Sans dévier des principes adoptés par l'Empereur de toutes les Russies, pour le commerce de ses Etats et pour l'admission des neutres, principes auxquels S. M. ne saurait jamais renoncer, elle s'oblige, par un effet de son attachement pour l'alliance formée à Tilsitt, à n'adopter aucun changement aux mesures prohibitives établies en Russie, et sévèrement observées jusqu'à présent contre le commerce *direct* avec l'Angleterre; S. M. est prête, de plus, à convenir avec S. M. l'Empereur des Français et Roi d'Italie, d'un système de licences à introduire en Russie, à l'exemple de la France, bien entendu qu'il ne pourra être admis qu'après qu'il aura été reconnu ne pouvoir augmenter par ses effets le préjudice qu'éprouve déjà le commerce de la Russie. »

Au refus d'admettre ces principes préalables, l'ambassadeur russe demande ses passeports. Le ministre français répond aussitôt pour demander à M. de Kourakin s'il a des *pleins pouvoirs* pour arrêter, conclure et signer un arrangement sur les différens qui se sont élevés entre les deux cours, et dans ce cas d'en donner communication selon l'usage : M. de Kourakin réplique qu'il est étonné d'une telle demande, qu'il n'a pas de pouvoirs particuliers et spéciaux, et qu'il ne peut traiter que *sub spe rati*.

Ici la correspondance change de lieu et de direction; l'Empereur est à Dresde et son ministre l'a suivi. Ce dernier donne ordre à M. le comte Lauriston de demander de la manière la plus pressante les passeports nécessaires pour se rendre de Pétersbourg auprès de l'Empereur Alexandre à Wilna, ou auprès du ministre Romanzow.

M. de Lauriston écrit et sollicite cette faculté de la manière la plus pressante, en en faisant sentir l'extrême urgence dans les circonstances où l'on se trouve; la réponse de M. de Romanzow ne permet qu'une communication par écrit; le cabinet français est instruit de ce refus, ses dernières espérances sont trompées; M. de Lauriston reçoit l'ordre de demander ses passeports pour repasser la frontière; ceux nécessaires à M. de Kourakin pour rentrer en Russie lui sont expédiés, et l'Empereur monte à cheval.

Ier BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Gumbinnen, le 20 juin 1812.

A la fin de 1810, la Russie changea de système politique; l'esprit anglais reprit son influence; l'ukase sur le commerce en fut le premier acte.

En février 1811, cinq divisions de l'armée russe quittèrent à marches forcées le Danube, et se portèrent en Pologne. Par ce mouvement, la Russie sacrifia la Valachie et la Moldavie.

Les armées russes réunies et formées, on vit paraître une protestation contre la France, qui fut envoyée à tous les cabinets. La Russie annonça par là qu'elle ne voulait pas même garder les apparences. Tous les moyens de conciliation furent employés de la part de la France: tout fut inutile.

A la fin de 1811, six mois après, on vit en France que tout ceci ne pouvait finir que par la guerre; on s'y prépara. La garnison de Dantzick fut portée à 20,000 hommes. Des approvisionnemens de toute espèce, canons, fusils, poudre, munitions, équipage de pont, furent dirigés sur cette place; des sommes considérables furent mises à la disposition du génie pour en accroître les fortifications.

L'armée fut mise sur le pied de guerre. La cavalerie, le train d'artillerie et les équipages militaires furent complétés.

En mars 1812, un traité d'alliance fut conclu avec l'Autriche: le mois précédent, un traité avait été conclu avec la Prusse.

En avril, le 1er corps de la grande armée se porta sur l'Oder.

Le 2e corps se porta sur l'Elbe.

Le 3e corps, sur le Bas-Oder.

Le 4e corps partit de Véronne, traversa le Tyrol, et se rendit en Silésie. La Garde partit de Paris.

Le 22 avril, l'Empereur de Russie prit le commandement de son armée, quitta Pétersbourg, et porta son quartier-général à Wilna.

Au commencement de mai, le 1er corps arriva sur la Vistule, à Elbing et à Marienbourg;

Le 2e corps, à Marienwerder;

Le 3e corps, à Thorn;

Le 4e et le 6e corps, à Plock.

Le 5e corps se réunit à Varsovie;

Le 8e corps, sur la droite de Varsovie;

Le 7e corps, à Pulawy.

L'Empereur partit de Saint-Cloud le 9 mai, passa le Rhin le 13, l'Elbe le 29, et la Vistule le 6 juin.

2e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Wilkowisky, le 22 juin 1812.

Tout moyen de s'entendre, entre les deux Empires, devenait impossible, l'esprit qui dominait le cabinet russe le précipita à la guerre. Le général Narbonne, aide-de-camp de l'Empereur, fut envoyé à Wilna et ne put y séjourner que peu de jours. On acquérait la preuve que la sommation arrogante et tout-à-fait extraordinaire qu'avait présentée le prince Kourakin, où il déclara ne vouloir entrer dans aucune explication que la France n'eût évacué le territoire de ses propres alliés, pour les livrer à la discrétion de la Russie, était le *sine quâ non* de ce cabinet, et il s'en vantait auprès des puissances étrangères.

Le 1er corps se porta sur la Pregel. Le prince d'Eckmulh eut son quartier-général le 11 juin à Kœnigsberg.

Le maréchal duc de Reggio, commandant le 2e corps, eut son quartier-général à Vehlau; le maréchal duc d'Elchingen, commandant le 3e corps, à Soldapp; le prince vice-roi, à Rastembourg; le roi de Westphalie, à Varsovie; le prince Poniatowski, à Pultusk. L'Empereur porta son quartier-général le 12 sur la Pregel à Kœnigsberg, le 17 à Justerburg, le 19 à Gumbinnen.

Un léger espoir de s'entendre existait encore. L'Empereur avait donné au comte de Lauriston l'instruction de se rendre auprès de l'Empereur Alexandre, ou de son ministre des affaires étrangères, et de voir s'il n'y aurait pas moyen de revenir sur la sommation du prince Kourakin, et de concilier l'honneur de la France et l'intérêt de ses alliés avec l'ouverture des négociations.

Le même esprit qui régnait dans le cabinet russe empêcha, sous différens prétextes, le comte de Lauriston de remplir sa mission; et l'on vit, pour la première fois, un ambassadeur ne pouvoir approcher ni le souverain, ni son ministre, dans des circonstances aussi importantes. Le secrétaire de légation Prevost apporta ces nouvelles à Gumbinnen; et l'Empereur donna l'ordre de marcher pour passer le Niemen: « Les vaincus, dit-il, prennent le ton des vainqueurs; la » fatalité les entraîne, que les destins s'accomplissent. » S. M. fit mettre à l'ordre de l'armée la proclamation suivante:

« Soldats, La seconde guerre de Pologne est commencée. La première s'est terminée à Friedland et à Tilsitt: à Tilsitt, la Russie a juré éternelle alliance à la France et guerre à l'Angleterre. Elle viole aujourd'hui ses sermens. Elle ne veut donner aucune explication de son étrange conduite que les aigles françaises n'aient repassé le Rhin, laissant par là nos alliés à sa discrétion. La Russie est entraînée par la fatalité! ses destins doivent s'accomplir. Nous croirait-elle donc dégénérés? Ne serions-nous donc plus les soldats d'Austerlitz? Elle nous place entre le déshonneur et la guerre. Le choix ne saurait être douteux, marchons donc en avant! passons le Niémen! portons la guerre sur son territoire. La seconde guerre de Pologne sera glorieuse aux armes françaises, comme la première; mais la paix que nous conclurons portera avec elle sa garantie et mettra un terme à cette orgueilleuse influence que la Russie a exercée depuis cinquante ans sur les affaires de l'Europe. »

En notre quartier-général de Wilkowisky, le 22 juin 1812.

3e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Kowno, 26 juin 1812.

Le 23 juin, le roi de Naples, qui commande la cavalerie, porta son quartier-général à deux lieues du Niemen sur la rive gauche. Ce prince a sous ses ordres immédiats les corps de cavalerie commandés par les généraux comtes Nansouty et Montbrun; l'un composé des divisions aux ordres des généraux comtes Bruyères, Saint-Germain et Valence; l'autre composé des divisions aux ordres du général baron Vattier, et des généraux comtes Sébastiani et Defrance.

Le maréchal prince d'Eckmulh, commandant le 1er corps, porta son quatier-géral au débouché de la grande forêt de Pilwiski.

Le 2e corps et la garde suivirent le mouvement du 1er corps.

Le 3e corps se dirigea par Marienpol. Le vice-roi, avec les 4e et 6e corps restés en arrière, se porta sur Kalwarry.

Le roi de Westphalie se porta à Novogrod avec les 5e, 7e et 8e corps.

Le 1er corps d'Autriche, commandé par le prince de Schwarzemberg, quitta Lemberg le...., fit un mouvement sur sa gauche et s'approcha de Lublin.

L'équipage de ponts, sous les ordres du général Eblé, arriva le 23 à deux lieues du Niémen.

Le 23, à deux heures du matin, l'Empereur arriva aux avant-postes près de Kowno, prit une capote et un bonnet polonais d'un des chevau-légers, et visita les rives du Niémen, accompagné seulement du général du génie Haxo.

A huit heures du soir, l'armée se mit en mouvement. A dix heures, le général de division comte Morand fit passer trois compagnies de voltigeurs, et au même moment trois ponts furent jetés sur le Niémen. A onze heures, trois colonnes débouchèrent sur les trois ponts. A une heure un quart, le jour commençait déjà à paraître. A midi, le général baron Pajol chassa devant lui une nuée de cosaques, et fit occuper Kowno par un bataillon.

Le 24, l'Empereur se porta à Kowno.

Le maréchal prince d'Eckmulh porta son quartier-général à Roumchicki;

Et le roi de Naples, à Eketanoni.

Pendant toute la journée du 24 et celle du 25, l'armée défila sur les trois ponts. Le 24 au soir, l'Empereur fit jeter un nouveau pont sur la Vilia, vis-à-vis de Kowno, et fit passer le maréchal duc de Reggio avec le 2e corps Les chevau-légers polonais de la garde passèrent à la nage. Deux hommes se noyaient, lorsqu'ils furent sauvés par des nageurs du 26e léger. Le colonel Guéhéneuc s'étant imprudemment exposé pour les secourir, périssait lui-même; un nageur de son régiment le sauva.

Le 25, le duc d'Elchingen se porta à Kormelou: le roi de Naples se porta à Jijmoroni. Les troupes légères de l'ennemi furent chassées de tous côtés.

Le 26, le maréchal duc de Reggio arriva à Janow: le maréchal duc d'Elchingen arriva à Skorouli. Les divisions légères de cavalerie couvrirent toute la plaine jusqu'à dix lieues de Wilna.

Le 24, le maréchal duc de Tarente, commandant le 10e corps, dont les Prussiens font partie, a passé le Niémen à Tilsitt, et marche sur Rossiéna, afin de balayer la rive droite du fleuve et de protéger la navigation.

Le maréchal duc de Bellune, commandant le 9e corps, ayant sous ses ordres les divisions Heudelet, Lagrange, Durutte, Partonneaux, occupe le pays entre l'Elbe et l'Oder.

Le général de division comte Rapp, gouverneur de Dantzick, a sous ses ordres la division Daendels.

Le général de division comte Hogendorp est gouverneur de Kœnigsberg.

L'Empereur de Russie est à Wilna avec sa garde et une partie de son armée, occupant Ronikoutoui et Newtroki.

Le général russe Bagawout, commandant le 2e corps et une partie de l'armée russe coupée de Wilna, n'ont trouvé leur salut qu'en se dirigeant sur la Dwina.

Le Niémen est navigable pour des bateaux de 2 à 300 tonneaux jusqu'à Kowno. Ainsi les communications par eau sont assurées jusqu'à Dantzick, et avec la Vistule, l'Oder et l'Elbe. Un immense approvisionnement en eau-de-vie, en farine, en biscuit, file de Dantzick et de Kœnigsberg sur Kowno. La Vilia, qui passe à Wilna, est navigable pour de plus petits bateaux, depuis Kowno jusqu'à Wilna. Wilna, capitale de la Lithuanie, l'est de toute la Pologne russe. L'Empereur de Russie est depuis plusieurs mois dans cette ville, avec une partie de sa cour. L'occupation de cette place par l'armée française sera le premier fruit de la victoire. Plusieurs officiers de cosaques et des officiers porteurs de dépêches ont été arrêtés par la cavalerie légère.

On reçoit à l'instant l'agréable nouvelle que le Grand-Seigneur a refusé de ratifier une convention qui avait été signée à Bucharest entre ses plénipotentiaires et les Russes : l'influence anglaise n'a rien pu sur le vieux système politique qui consacre l'union de l'Empire ottoman à la France.

— On attend de jour en jour l'Impératrice à St-Cloud où tout est préparé pour la recevoir. Le Roi de Rome continue à jouir de la meilleure santé.

— La baisse de toutes les sortes de grains s'établit déjà aux environs de Paris d'une manière sensible. S....

Le Mercure paraît le Samedi de chaque semaine, par Cahier de trois feuilles. — Le prix de la souscription est de 48 fr. pour l'année ; de 24 fr. pour six mois ; et de 12 fr. pour trois mois, franc de port dans toute l'étendue de l'empire français. — Les lettres relatives à l'envoi du montant des abonnemens, les livres, paquets, et tous objets dont l'annonce est demandée, doivent être adressés, *francs de port*, au Directeur général du *Mercure de France*, rue Hautefeuille, N° 23.



MERCURE DE FRANCE.

N° DLXXIV. — *Samedi* 18 *Juillet* 1812.

POÉSIE.

LE BANQUET DES FÉES.

Fragment du premier chant d'un poëme sur LA BELLE AUX BOIS DORMANT.

DANS une salle où brillaient cent trophées,
On éleva le banquet solennel ;
A ce banquet, des plus puissantes fées
Fut appelé le cortége immortel.
Pour composer leur superbe parure,
L'art épuisa sa magique imposture :
Sur leurs habits et parmi leurs cheveux,
Du diamant étincellent les feux ;
Un fin tissu, dont la couleur efface
Cet arc changeant qui luit au front des cieux,
De chaque fée, en replis onduleux,
Presse la taille, et retombe avec grace.
Un sceptre d'or rayonne dans leur main :
Sceptre puissant, dont le charme divin
Fixe à son gré les flèches du tonnerre,

G

Trouble les cieux, les enfers et la terre,
Et des mortels commande le destin.
Pour les servir la foule obéissante
A leurs côtés a déployé ses rangs,
Et des varlets la troupe leur présente
Des mets exquis, des parfums enivrans,
De nos vergers la dépouille odorante,
Et de nos bois les légers habitans,
Tandis qu'au sein d'une coupe brillante
Coule un nectar que parfuma le tems.
Parés des fleurs que le printems colore,
Vingt ménestrels, animant sous leurs doigts
Et la cithare et la harpe sonore,
A leurs accords vont mariant encore
Les doux accens d'une touchante voix :

« Ah ! que le ciel veille sur ton enfance (*),
» Fleur de beauté, de grâce et d'innocence !

» Vois les plaisirs, le trône, les honneurs,
» De tes beaux jours éclatans apanages ;
» Vois tes attraits, qu'entourent nos hommages,
» Sous ton empire enchaînant tous les cœurs.

» Ah ! que le ciel, etc., etc.

» Un doux sourire, un regard de tes yeux,
» Dans les tournois fixera la victoire ;
» A ton aspect, et d'amour et de gloire
» Palpiteront les nobles fils des preux.

» Ah ! que le ciel, etc., etc.

» Heureux celui qui, fier de tes couleurs,
» Fier de ton choix, par de grands coups de lance
» Dans les combats signalant sa vaillance,
» Viendra t'offrir la palme des vainqueurs !

» Ah ! que le ciel, etc., etc.

» Mais plus heureux, ô toi, servant d'amour,
» Dont ses faveurs couronneront la flamme ;

(*) Ce chant des ménestrels s'adresse à la princesse qui vient de naître.

» Honneur à toi, qui de si noble dame
» Verras sortir tant de héros un jour!

» Ah! que le ciel, etc., etc. »

Des ménestrels telle fut la chanson;
Mais du soleil, qui par degrés s'abaisse,
Le char moins vif penchait vers l'horizon,
Quand chaque fée à la jeune princesse
De son amour voulut laisser un don :
Elle reçut les grâces en partage,
Don précieux, et charmes du bel âge;
Ce doux regard, ce sourire enchanteur,
Qui, captivant et l'esprit et le cœur,
Dans tous nos sens allume un feu rapide.
A cet enfant que le ciel protecteur
Semblait couvrir d'une immortelle égide,
L'une donna cette aimable rougeur,
Cet embarras de la pudeur timide;
L'autre cet art brillant et séducteur,
Cet art soumis aux lois de la cadence,
Et qui, du corps déployant l'élégance,
A la beauté prête un attrait vainqueur,
Propre à dompter même l'indifférence.
Art de Linus, dont le charme autrefois
Sut entraîner les rochers et les bois,
Elle eut aussi ta magique puissance....

CH. M. FÉ, *professeur au collége de Tours.*

A CYNTHIE.

Traduction de Properce, Livre I, Elégie 2.

A quoi bon, ô Cynthie, étaler à nos yeux
De tes cheveux dorés l'édifice orgueilleux?
Pourquoi les inonder des parfums de Syrie?
Ouvrages fastueux de l'avide industrie,
Que servent ces tissus flottans à plis légers?
Faut-il ainsi te vendre à des biens étrangers?
Ah! pourquoi, déguisant les dons de la nature,
Payer d'un luxe vain la coupable imposture?

Va, crois-moi, ta beauté n'a pas besoin de fard.
Amour qui va tout nu hait les ruses de l'art.
Vois comme en liberté, sur le sein de la terre,
Se balancent les fleurs et serpente le lierre.
L'arbousier croît plus beau dans les antres profonds;
L'onde, à travers nos prés, court en flots vagabonds;
Des cailloux qu'il produit, l'Océan peint ses rives,
Et le chant des oiseaux a des beautés naïves
Que n'offriront jamais les plus savans accords.
Ce n'est point par l'éclat de somptueux dehors
Que Phébé sur Castor mérita son empire;
L'art, aux yeux de Pollux, n'ornait point Télaïre.
Pour des attraits menteurs follement prévenus,
Vit-on lutter, jadis, aux regards d'Evénus,
Les rivaux dont sa fille alluma la querelle?
Prête à fuir sans retour la rive paternelle
Sur le rapide char d'un époux phrygien,
La tendre Hippodamie à l'art n'emprunta rien;
Mais de son jeune front la candeur naturelle
Pouvait le disputer aux chefs-d'œuvre d'Apelle.
Ces beautés triomphaient sans un faste imposteur,
Et n'avaient pour charmer que la simple pudeur.
Tu n'as pas moins d'attraits, ô maîtresse adorée!
Plaire à son seul amant, c'est être assez parée.
Apollon de ses vers t'ouvre l'heureux trésor;
Calliope en tes mains remet sa lyre d'or;
Les Grâces t'ont donné leur séduisant langage;
Et Minerve et Vénus t'accordent leur suffrage.
Oui, tu dois assurer le charme de mes jours;
Mais rejète bien loin d'inutiles atours.

J. P. CH. DE SAINT-AMAND.

ROMANCE.

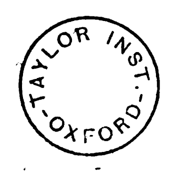
LUNE, prête-moi ta lumière
Et ton rayon le plus brillant:
De Cloris frappe la paupière,
Trouble son repos un instant.
Que de l'amant le plus fidèle
La perfide entende la voix!

Mon cœur avec transport l'appelle,
Mais c'est pour la dernière fois.

Demain de roses couronnée,
Fière de tes riches atours,
Devant l'autel de l'hyménée,
Tu vas abjurer nos amours!
Cet hymen pourrait-il te plaire?
Ne sais-tu pas que son flambeau
Devient la torche funéraire
Qui brûlera sur mon tombeau?

Cloris, tu crois, dans l'opulence,
Couler des jours purs et sereins.
Hélas! souvent dans le silence,
Tu dévoreras tes chagrins!
Sur ta couche où de l'Arabie,
Vont brûler les douces odeurs,
Tu diras : Sans amour la vie
N'est qu'un abîme de douleurs.

Tu songeras à ce bocage,
Qui fut témoin de nos sermens.
C'est alors que ton cœur volage
Souffrira d'horribles tourmens!
Tu maudiras de la richesse
L'éclat, hélas! trop séducteur.
En renonçant à la tendresse,
Cloris, on renonce au bonheur.



Mme Le G* de M**.

ÉNIGME.

De mes sœurs je suis la plus belle,
Flore m'aime et je l'embellis.
Je donne au teint semé de lis
Une grâce toujours nouvelle.
Ma douce odeur flatte les sens,
Ma forme est agréable et ronde.
A la naissance du printems,
Je fais les délices du monde.
Entre deux globes ravissans

Ma couleur plaît, séduit, enchante;
Que de désirs et de tourmens
La place que j'occupe enfante!
Mon éclat invite au larcin;
Mais j'ai l'humeur un peu farouche:
Le téméraire qui me touche
Dans mon épine a son destin.

BONNARD, *ancien militaire.*

LOGOGRIPHE.

CINQ pieds me suffisent, lecteur,
Pour qu'à tes yeux je fasse horreur.
Veux-tu me reformer? enlève-moi la tête;
Je suis le doux objet des rêves d'un poëte.

S........

CHARADE.

QUAND on se multiplie, on en vaut davantage.
Tel se divise en deux, tel autre en trois.
Pour un moment changeons l'usage.
Libre, sans doute, dans mon choix,
Je veux qu'en cinq on me partage.
Le nombre impair, dit-on, passe pour le plus sage.
Sachez d'abord que chaque fois
Que l'on fait en latin le signe de la croix,
Par mon premier toujours on le commence;
C'est la régle, rien n'en dispense.
A ce premier pourtant donnez un son français.
Déjà par deux des miens à vos yeux je parais.
Pour ce trait de ma complaisance,
Vous me devez de la reconnaissance;
Un bon cœur n'y manque jamais:
Car en faveur de votre intelligence,
C'est, il me semble, une assez bonne avance.
Sachez aussi qu'à l'école, au palais,
Point de dispute ou grave ou ridicule
Sans mon second. Puis, dans votre pendule

Reparaît mon troisième, et nul n'en est surpris.
Vous savez bien encor, peut-être par vous-même,
Sur quoi, le plus souvent, les bienfaits sont écrits :
Eh bien ! précisément, c'est là mon quatrième.
Ne vous donnez jamais le tort qu'a mon cinquième.
Il se dit de celui qui, par mauvaise foi,
Trompe chacun et se trompe soi-même.
Pour composer mon tout, votre esprit en émoi
Voudrait dans un seul mot trouver un stratagême.
Vous désirez sur-tout le tenir de moi-même ;
Autrement vous craignez d'aller en désarroi.
J'y consens, pour finir votre embarras extrême.
Après cela du moins, lecteur, devinez moi ;
Vous n'y manquerez pas, c'est mon espoir suprême ;
Indispensablement je vous en fais la loi.

JOUYNEAU-DESLOGES (Poitiers).

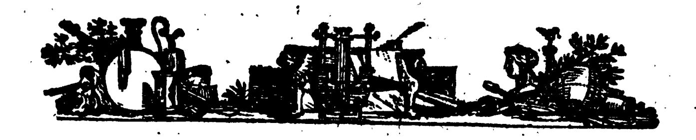
---

*Mots de l'*ENIGME*, du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est la lettre *V*.

Celui du Logogriphe est *Atmosphère*, dans lequel on trouve : *héros*, *Marot*, *Erasme*, *pré*, *mort*, *Rome*, *Parme*, *rosée*, *hêtre*, *orme*, *reps*, *pâté*, *sot*, *port*, *Est*, *Parthes*, *mer*, *Thor*, *sept*, *ère*, *Perse*, *Hom*, *morse*, *rat*, *pat*, *mat*, *Ops*, *astre*, *Eté*, *thé*, *phare*, *Erato*, *arôme*, *peste*, *Tempé*, *rose*, *Hermès*, *hers*, *epsom*, *mars*, *éther*, *rame*, *ah*, *âtre* et *arts*.

Celui de la Charade est *Charbon*.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

ELOGES DE MADAME GEOFFRIN, CONTEMPORAINE DE MADAME DU DEFFAND; par MM. MORELLET, THOMAS et D'ALEMBERT; suivis de lettres de Mme GEOFFRIN et à Mme GEOFFRIN, et d'un Essai sur la Conversation, etc.; par M. MORELLET. — A Paris, chez *H. Nicolle*, lib., rue de Seine.

TROIS écrivains distingués, Thomas, d'Alembert et M. Morellet, tous trois amis de Mme Geoffrin, ont rendu un hommage public à sa mémoire, et cherché, par là, à payer la dette de leur cœur. Quoique le même sentiment les ait inspirés, celui d'une amitié tendre et d'une vive reconnaissance, on peut cependant remarquer des différences dans la manière dont chacun d'eux l'a exprimé. L'Eloge de Mme Geoffrin, par Thomas, est empreint, quoique plus légèrement que ses autres ouvrages, de cette exaltation qui semble avoir été l'un des principaux traits de son caractère, et la source des beautés ainsi que des défauts qu'on a remarqués dans ses écrits. La noblesse d'ame de Thomas ne permet pas de douter qu'il n'ait été sincérement affecté de la perte d'une bienfaitrice et d'une amie, que son affliction n'ait été profonde et vraie. Cette justice que chacun est prêt à lui rendre, d'après le témoignage constant des contemporains, on serait presque tenté de la lui refuser, après avoir lu son Eloge de Mme Geoffrin: tant sa douleur paraît étudiée! tant l'orateur se montre où l'on s'attendait à ne trouver que l'ami! Peut-être n'a-t-il pas cherché à y mettre tant d'art; mais l'art s'y est mis, en quelque sorte, malgré lui; comme on voit quelquefois, dans le monde, des gens qui se sont fait une habitude du langage élevé et soutenu, ne pouvoir plus dire simplement les choses simples, et par cet apprêt qu'ils mettent à tout

ce qu'ils disent, priver leurs discours du charme de la franchise et du naturel.

Thomas, avec quelque fidélité qu'il ait recueilli les traits les plus caractéristiques de Mme Geoffrin, a plutôt fait un tableau qu'un portrait. Il y a plus d'idéal dans sa peinture : il y a plus de ressemblance dans les deux autres, parce que les peintres ont légèrement indiqué quelques imperfections du modèle, et que ces imperfections constituent quelquefois la ressemblance. Cet éloge de Thomas devait trouver et a trouvé en effet des critiques plus sévères que nous, et sur-tout moins disposés à rendre justice aux nobles intentions du panégyriste ; c'est à eux qu'il s'adresse en terminant :

« Si, quelqu'un de ceux que toute louange importune » et qui ont le triste et malheureux talent d'exercer une » censure froide et cruelle, voulait blâmer ce juste hom- » mage, ah ! que du moins il pardonne à l'amitié : qu'il » pardonne à la reconnaissance, et qu'il soit encore » permis de verser une larme sur la tombe de ceux dont » on a respecté et chéri les vertus ! »

Nous croyons nous être mis suffisamment à couvert d'un pareil reproche.

L'éloge de Mme Geoffrin par d'Alembert se compose de deux lettres à Condorcet, lettres dans lesquelles il semble avoir plutôt cherché à épancher sa douleur qu'à peindre l'amie qu'il pleurait déjà depuis deux ans. Elles ont un caractère de mélancolie et de sensibilité fait pour étonner ceux qui ne connaissent d'Alembert et n'ont appris à le juger que sur le rapport de quelques écrivains de nos jours. Ils pourront être surpris qu'un homme qu'on leur a peint comme un sec et froid bel esprit, assez bon géomètre d'ailleurs, ait écrit le morceau que nous allons citer. Il faut se rappeler qu'avant la perte de Mme Geoffrin il en avait fait une autre non moins douloureuse, dans la personne de Mlle de l'Espinasse.

« Hélas ! dit-il, j'ai vu périr dans l'espace d'une année » les deux personnes qui m'étaient les plus chères ; et » j'étais assez heureux pour que ces deux personnes » s'aimassent tendrement. . . . . Que me » reste-t-il dans la solitude où mon cœur se trouve, que

» de penser à elles et de les pleurer ? La nature qui nous
» a fait naître pour la douleur et pour les larmes, nous
» a fait dans notre malheur deux tristes présens dont la
» plupart des hommes ne se doutent guères : la mort,
» pour voir finir les maux qui nous tourmentent, et la
» mélancolie, pour nous aider à supporter la vie dans
» les maux qui nous flétrissent. Le cœur encore tout
» plein de la première perte que je venais de faire, j'allais
» voir tous les jours Mme Geoffrin et m'affliger auprès
» d'elle et avec elle. Son amitié m'écoutait et me soula-
» geait ; ce bien qui m'était si nécessaire et si cher, m'a
» été enlevé peu de tems après ; et, au milieu de ces
» sociétés qui ne sont que le remplissage de la vie, je
» ne puis plus parler à personne qui m'entende. Je pas-
» sais toutes les soirées chez l'amie que j'avais perdue,
» et toutes mes matinées avec celle qui me restait en-
» core. Je ne l'ai plus : et il n'y a plus pour moi ni soir,
» ni matin. »

Les deux lettres sont presque entièrement écrites avec cet abandon et cet accent de la douleur. Au regret d'avoir perdu une bienfaitrice et une amie, se joignait celui de n'avoir pu assister à ses derniers momens. On sait que Mme de La Ferté-Imbault, fille de Mme Geoffrin, par un excès de zèle religieux, ne voulut pas que d'Alembert approchât de sa mère, quand elle eut reçu les sacremens ; comme s'il eût dû blâmer Mme Geoffrin d'avoir appelé auprès d'elle les secours de la religion ! comme s'il n'eût cherché, au chevet du lit d'une femme mourante, qu'à la tourmenter par les doutes de l'incrédulité ! On ne lui envia pas du moins la triste consolation d'accompagner son cercueil et de lui rendre les derniers devoirs. Il s'étonne, au surplus et avec raison, d'avoir été presque seul, avec MM. Thomas et Morellet, au convoi d'une femme qui avait eu tant d'amis. On dut croire que quelques-uns d'entre eux avaient pris trop à la lettre ce qu'elle disait en faveur des ingrats.

Des trois éloges de Mme Geoffrin, le meilleur sans contredit est celui qu'a fait M. Morellet. « Je la pein-
» drai, dit-il en commençant, avec simplicité, pour la
» peindre à sa manière ; et avec vérité, parce que je la

» peindrai d'après elle-même ; c'est-à-dire, d'après ses » conversations, d'après ses lettres et sur-tout d'après » ses actions. » On voit assez qu'il ne s'agit pas ici d'une de ces brillantes esquisses, appelées improprement du nom de portraits, et qui furent long-tems à la mode sous le siècle de Louis XIV et même dans le dernier siècle ; esquisses où l'on ne s'attachait guères qu'à saisir un ou deux traits saillans d'un caractère, et dont on aurait cru que le principal objet était de plaire au modèle, si elles n'en avaient eu un autre au moins aussi apparent, celui de faire briller le talent du peintre. Ce n'est pas là ce que s'est proposé M. Morellet ; il a voulu faire un portrait dont la ressemblance fût attestée par les contemporains et qui passât à la postérité avec cette garantie. On retrouve dans l'exécution les qualités qui distinguent ses autres ouvrages, la fermeté, la franchise et une élégante simplicité. On le croit sans peine lorsqu'il dit : « Qu'il » s'est défendu plus d'une fois d'exprimer les mouvemens » de sensibilité que réveillait dans son ame le souvenir » des vertus de Mme Geoffrin et de ses bontés pour lui ; » qu'il a craint de se laisser aller à l'exagération, ou sim- » plement de paraître exagéré. »

Les raisons qui ont décidé M. Morellet à donner cette nouvelle édition des *Éloges de Madame Geoffrin*, ne sont pas inutiles à faire connaître. La principale est la publication récente des *Lettres de Madame du Deffand*, contemporaine de Mme Geoffrin, et non moins célèbre, dans le dernier siècle, par son esprit et ses relations avec les hommes les plus distingués. M. Morellet, dans un avertissement en tête du recueil, fait voir comment :

« Ces deux femmes, entrées dans le monde à la même » époque, y ont couru une carrière à-peu-près sembla- » ble, poursuivi le même but, la considération et une » sorte de célébrité, et employé les mêmes moyens pour » y parvenir, le commerce avec les gens du monde et » les hommes de lettres, une bonne maison et les agré- » mens de la conversation. »

On pourra trouver singulier de voir *une bonne maison* mise au nombre des moyens de parvenir à la considération et à la célébrité : il faut bien croire que cela était

vrai alors. On sait que l'épître de Voltaire au président Hénault, qui commence maintenant par

Vous qui de la chronologie
Avez réformé les erreurs,

commençait autrefois par ces deux vers :

Hénault, *fameux par vos soupers*
Et par votre chronologie.

Une femme de beaucoup d'esprit et d'un beaucoup plus grand nom que Mmes Geoffrin et du Deffand, n'a pas joui d'une aussi grande célébrité, sans doute parce qu'on disait de sa maison : qu'on y mourait de froid, de faim et de rire.

M. Morellet, après avoir établi les ressemblances qu'ont eues entre elles Mmes Geoffrin et du Deffand, montre en quoi elles ont différé, et termine ainsi ce parallèle :

« La première a laissé une mémoire chérie et res-» pectée, une réputation bien établie de bonté et de bien-» faisance ; elle a été regrettée de tous ceux qui l'ont » connue, et pleurée de ceux qui ont eu avec elle une » plus étroite liaison.

» La seconde a été regardée de son vivant, sinon » comme méchante, qualification peut-être trop dure, » au moins comme dominée par un esprit de dénigre-» ment et de malignité, que la publication de ses Lettres, » après sa mort, a confirmé parfaitement. »

Il n'est personne qui ne souscrive à ce jugement. M. Morellet prend occasion des Lettres de Mme du Deffand, pour examiner quelques-uns de ses jugemens sur les hommes qui ont le plus illustré le siècle dernier, en faire voir l'inconséquence, l'injustice et quelquefois l'absurdité. On reconnaît à cette vigoureuse défense l'homme qui s'est tenu si constamment sur la brèche, dans les assauts livrés, depuis quelques années, à ce malheureux dix-huitième siècle, l'écrivain dont les efforts n'ont pas peu contribué à repousser l'ennemi, et qui pourra dire un jour comme Mithridate,

Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.

Les éloges de Mme Geoffrin sont suivis de deux morceaux ; l'un, jusqu'à présent inédit, sur la conversation ; l'autre, sur l'esprit de contradiction ; tous deux de M. Morellet. Le premier a déjà fourni des notes piquantes au poëme de M. Delille sur la conversation, et le poëme de M. Delille donne à son tour un intérêt particulier au petit traité de M. Morellet. On ne compare pas sans plaisir, et en même tems sans utilité, l'ouvrage d'un écrivain philosophe et celui d'un grand poëte sur le même sujet. Les yeux un peu éblouis des couleurs brillantes du poëme, se reposent agréablement sur un morceau de prose, production d'un éclat moins vif, et dont une raison ornée fait le principal mérite. Tous deux seront utiles, en nous apprenant à connaître ce qui distingue les bonnes conversations des mauvaises, et leveront la difficulté que Pascal, toujours un peu désespérant, trouvait à ce genre d'amusement. « On se forme, avait-il dit, » l'esprit et le sentiment par les conversations. Ainsi les » bonnes ou les mauvaises le forment ou le gâtent. Il » importe donc de bien savoir choisir pour se le former » et ne point le gâter ; et on ne saurait faire ce choix, si » on ne l'a déjà formé et point gâté. Ainsi, cela fait un » cercle d'où bien heureux sont ceux qui sortent. » Grace aux deux ouvrages que nous venons de citer et à celui de Mme de Vannoz, qu'il serait injuste de ne pas rappeler ici, nous avons une théorie complète de la conversation ; et ceux qui choisiront mal, ne pourront s'en prendre qu'à eux-mêmes.

Un écrit de Swift sur le même sujet a fourni à M. Morellet quelques idées ; il a complété le plan que l'auteur anglais n'avait qu'ébauché. Nous ne les suivrons pas dans le détail des onze vices principaux qui, suivant lui, gâtent la conversation. Il sera plus agréable à nos lecteurs de connaître ce que dit l'auteur de la conversation générale, c'est-à-dire, de celle à laquelle chacun peut contribuer de son esprit et de ses lumières.

« Elle a, dit-il, cet avantage, qu'en éveillant et sou- » tenant l'attention de tous les assistans, elle tire de cha- » cun d'eux une contribution à la dépense et aux jouis- » sances communes. Elle aide, facilite et rend plus fécond

» le travail de celui qui fait les premiers frais. Souvent » celui qui parle, n'a qu'une idée incomplète dont il n'a » pas suivi le développement, un principe dont il n'a pas » tiré toutes les conséquences. S'il l'énonce en société, » quelqu'un des assistans en sera frappé; il en apercevra » la liaison avec quelqu'une de ses idées; il les rappro- » chera. Ce rapprochement excite à son tour le premier » inventeur qui voit qu'on peut ajouter à ses premières » vues; et chacun contribuant à accroître ce premier » fonds, il deviendra bientôt riche de la commune con- » tribution. . . . .

» La conversation est un genre d'entreprise dans la- » quelle le capital d'un seul particulier est souvent trop » faible pour exploiter utilement le fonds. Dans la con- » versation générale, le capital est plus considérable en » raison du plus grand nombre d'actionnaires. »

Au choix de cette comparaison à laquelle l'auteur paraît se complaire, et qui rend d'ailleurs son idée avec autant de finesse que d'exactitude, on devinerait, si la chose n'était pas déjà si connue, que M. Morellet a fait de l'économie politique, et de la science du commerce, une des principales études de sa vie. On regrette toutefois, qu'après avoir fait valoir tous les avantages de la conversation générale, il n'ait rien trouvé à dire en faveur de la conversation particulière ou de la causerie. Un compatriote de Swift, l'un des auteurs du Spectateur, préfère de beaucoup celle-ci à l'autre. « Combien, dit-il, la » conversation est plus instructive et plus franche entre » deux amis, qui n'ont rien de caché l'un pour l'autre! » Alors un homme donne l'essor à tout ce qui lui vient » dans l'esprit; il découvre ses pensées les plus secrètes » à l'égard des personnes ou des choses, et soumet, pour » ainsi dire, son cœur à l'examen de son ami. »

On pourrait, à quelques passages de l'Essai sur la conversation, assigner à-peu-près l'époque où l'auteur l'écrivait; époque déjà assez éloignée de nous. Telle est cette phrase dans laquelle il parle des Dames « qui sont si » savantes *aujourd'hui* sur la distinction des formes de » gouvernement, le droit de représentation, etc. etc. »

On peut assurer, sans craindre d'être démenti, que

nos femmes savantes en ce genre mettent maintenant autant d'adresse à cacher leur érudition, qu'elles ont pu mettre d'empressement à la montrer dans le tems dont parle M. Morellet. Quant à celles qui n'ont jamais étudié ces graves matières, il est encore plus certain qu'elles chérissent leur ignorance et ne cherchent point à en sortir.

Nous ferons une autre observation sur ce que dit, une page plus loin, M. Morellet, concernant la prétention de savoir ce qu'on n'a pas appris, défaut plus commun à notre nation qu'à aucune autre, et qui lui semble encore empiré depuis l'époque de la révolution. Il se plaint à ce sujet *de l'esprit de liberté qu'on a voulu nous donner*, et auquel il attribue *cette assurance, cette audace, ce mépris des bienséances établies, cet oubli des égards dûs à l'âge et au savoir, enfin cette disposition à dominer dans la conversation*, dont quelques jeunes gens donnent en effet le fâcheux spectacle. Mais ces défauts qu'on leur reproche, n'ont-ils pas toujours été ceux de la jeunesse? Ne doit-on pas se tenir en garde contre ces éternelles critiques du tems présent? Et M. Morellet ne se montre-t-il pas censeur un peu trop sévère des jeunes gens?

Censor castigatorque minorum.

Quant à l'*esprit de liberté*, le mal, s'il existe, vient de plus haut; et les jeunes gens pourraient en accuser leurs pères. Pour en trouver la source, il faudrait peut-être remonter jusqu'à l'époque de ce *mouvement général des esprits qui a marqué le dix-huitième siècle*, époque dont M. Morellet a fait une fort belle peinture dans son éloge de Marmontel. Mais ce qui vaudrait peut-être mieux, ce serait d'assigner à cette excessive présomption de notre jeunesse sa véritable cause; savoir, le défaut absolu d'éducation pendant plusieurs années, ou les institutions vicieuses par lesquelles on a cru y suppléer.

Le petit traité sur l'esprit de contradiction, qui termine le recueil, est, en quelque sorte, une émanation du traité précédent, puisqu'au nombre des vices qui gâtent la conversation et que signale M. Morellet, il place la contradiction.

Il y a un esprit de contradiction qui pourrait passer pour un vice d'organisation. Le contradicteur par nature est celui que définissait M. Dautrep : un homme qui aime mieux la pluie que le beau tems ; et qui, entendant chanter le rossignol, dit : ah! la vilaine bête ! Mais une plaisanterie n'est pas une définition. L'esprit de contradiction, suivant M. Morellet, « est, dans l'homme, une su te » nécessaire de son activité et de son amour pour la » liberté. »

La jolie comédie de Dufresny intitulée : *l'Esprit de Contradiction*, offre plusieurs traits dont la justesse était déjà sentie, mais sera encore mieux apprécié après la lecture de l'ouvrage de M. Morellet. « Pour ne parler « que des femmes, dit celui-ci, leur faiblesse naturelle » et celle où les lois les réduisent, les exposent davantage » à être subjuguées, et elles s'en défendent avec plus de » soin. » Ne reconnaît-on pas la vérité de cette observation dans la pièce de Dufresny, lorsque Mme Oronte soupçonnant que le mariage d'Angélique et de M. Thibaudois est concerté avec son mari, s'écrie, furieuse : « Vouloir me trahir ! m'exposer à faire la volonté d'un » mari ! »

« Proposez, dit encore M. Morellet, proposez à une » femme à vapeurs le choix de deux promenades, de » deux lectures, de deux parures, vous la verrez suspen- » due, indécise, des heures entières. Voulez-vous la » décider promptement et sûrement, parlez en faveur de » l'un des deux partis : elle prendra l'autre aussitôt et y » tiendra avec obstination. »

N'est-ce pas encore là le système du jardinier Lucas, dans la comédie de Dufresny?

« Je dis don, moi, que la volonté de vot fame est » comme une giroite qui voudrait toujours se tourner à » l'encontre du vent. Faut don faire semblant que le vent » vient d'aval, pour qu'a tourne d'amon. Oh! l'y a deux » vents qui soufflont su Mlle Angélique, monsieur d'un » côté, et ce Valère de l'autre. G'na don qu'à dire à vote » fame, que c'est Valère que nous voulons et a nous » bâillera stiçi par opposite : vlà ma sentence. »

L'Essai sur l'esprit de contradiction a donné lieu à

des observations critiques de M. le cardinal de Brienne, qui sont imprimées à la suite de l'Essai, et commencent par ces mots : « Un homme d'esprit, grand partisan de » la liberté, et qui ne hait pas la dispute, prétend, etc. » C'est ce que nous y avons trouvé de plus juste.

ETAT ACTUEL DE LA TURQUIE, ou *Description de la constitution politique, civile et religieuse, du gouvernement et des lois de l'Empire ottoman, des finances, des établissemens militaires de terre et de mer, des sciences, des arts libéraux et mécaniques, des mœurs, des usages et de l'économie domestique des Turcs, et autres sujets du Grand-Seigneur*, auquel on a ajouté l'état géographique, civil et politique des principautés de la Moldavie et de la Valachie, etc.; par TH. THORNTON, traduit de l'anglais sur la seconde édition. — Deux vol. in-8°. — Prix, 12 fr., et 15 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *J. G. Dentu*, impr.-libraire, rue du Pont-de-Lodi, n° 3, et au Palais-Royal, galeries de bois, nos 265 et 266.

« IL serait injuste d'exiger d'un homme livré tout » entier à ses occupations et écrivant à la hâte, cette » élégance de style que je ne pourrais acquérir quand » bien même j'en aurais le loisir; mais je me console » dans l'idée que ma conscience ne me reproche aucun » mensonge, et c'est ce qu'on doit chercher dans une » narration telle que celle-ci. » Ainsi s'exprimait Busbec en commençant la première de ces lettres si justement estimées, où, dans un très-petit espace, il a su nous offrir et ce que les mœurs, les habitudes, la religion des Turcs ont de plus singulier, et ce qu'il est le plus utile de connaître touchant le système de politique adopté par cette nation. Ainsi s'exprime aussi M. Thornton qui a pris pour épigraphe ce passage de ce célèbre diplomate. L'amour de la vérité, le désir de rectifier une foule d'erreurs consacrées par le tems et semées dans les écrits d'auteurs honorablement connus, de faire jouir le public d'obser-

vations faites pendant un séjour de quinze ans sur les lieux dont il nous entretient, l'ont porté à mettre au jour ce nouvel *État de la Turquie*. Si l'on était obligé de prendre à la lettre les expressions des auteurs, son ouvrage serait parfait, et dans le cas où il s'y serait glissé quelques fautes, on devrait l'excuser, car il aurait pris tous les moyens possibles pour les éviter. Laissons-le parler lui-même. « Une résidence de quatorze ans dans » la factorerie anglaise de Constantinople, et d'environ » quinze mois à Odessa sur les côtes de la mer Noire; des » excursions faites dans les provinces de l'Asie mineure » et les îles de l'Archipel; une liaison étroite avec les » ministres étrangers les plus respectables, et leurs in- » terprêtes; un loisir long et toujours employé; enfin, » une connaissance des langues du pays, suffisante pour » fournir aux conversations ordinaires, m'ont procuré » les occasions de faire des observations nouvelles, et » m'ont mis en état de distinguer avec plus d'exactitude » que le lecteur sans expérience, ce qui est réel de ce » qui est imaginaire dans les relations des auteurs qui » m'ont précédé.

» . . . . . J'ai lu les ouvrages des voyageurs précé- » dens qui, en m'indiquant les objets dignes d'une plus » grande attention, ont abrégé mon travail. J'ai choisi » dans leurs écrits les remarques que j'ai trouvées en » rapport parfait avec le modèle original, et après en » avoir ainsi vérifié l'exactitude, je les ai thésaurisées dans » mon esprit, et je les ai considérées comme un bien » légitime, ajouté au fonds de mes propres connaissances. » Ne tenant à aucun système, n'ayant à défendre aucune » hypothèse, et n'étant influencé ni par l'affection, ni » par l'animosité, je me suis contenté d'accumuler des » observations et d'amasser des idées. » Certes; il est peu d'auteurs qui puissent s'exprimer ainsi avec vérité, et offrir des titres aussi imposans à la confiance du public, et dès que nous avons la certitude que M. Thornton n'a rien avancé qui ne soit exact, nous ne saurions donner trop d'attention à son ouvrage; car, il faut l'avouer, le caractère des Turcs est un problême qui ne peut se résoudre qu'avec le tems et au moyen de la réflexion, et

c'est ce qui a manqué à la plupart de ceux qui ont essayé de nous le tracer.

L'*Etat actuel de la Turquie* se divise en une introduction, neuf chapitres et un appendice. L'introduction présente le tableau historique de la dynastie ottomane. Le premier chapitre nous donne un aperçu général des mœurs, des arts et du gouvernement des Turcs; le second fait connaître la constitution de l'Empire ottoman; le troisième traite de l'administration, des lois civiles et criminelles; le quatrième, des forces militaires des Ottomans; le cinquième est consacré aux finances de l'Empire; le sixième, qu'on peut regarder comme le complément de la partie politique de ce nouvel *Etat* d'un Empire jadis si formidable, donne des vues très-justes sur les causes de sa grandeur et de sa décadence. Dans les deux chapitres suivans, M. Thornton nous fait connaître les mœurs, les coutumes, les usages, la religion de cette nation, et nous instruit de l'économie domestique et de tout ce qui concerne les femmes. Peut-être on pourrait lui faire un reproche de n'avoir pas réuni dans un même chapitre ce qui a rapport aux mœurs et aux femmes; mais là, leur sort diffère tellement de celui dont elles jouissent parmi nous, qu'il fallait absolument séparer ici ce qui par-tout ailleurs devrait être réuni. Le neuvième chapitre traite de la Moldavie et de la Valachie. Quant à l'appendice, il serait assez difficile d'en déterminer le contenu, et de préciser ce que l'auteur a voulu nous y apprendre. Nous croyons cependant que son intention a été de rectifier les erreurs qu'il prétend trouver dans les savans qui ont voulu déterminer les limites de l'ancienne Byzance; mais comme quelquefois ses expressions sont emphatiques, il est permis de douter du but qu'il s'est proposé.

Tel est en abrégé le contenu de ce nouvel *Etat de la Turquie*. On a déjà appris de M. Thornton qu'il a résidé quinze ans dans cet Empire. Nous ajouterons qu'il a puisé dans les meilleures sources. Ainsi il a mis à contribution, pour l'histoire, Knolles, Rycault et Mignot; pour la politique et le caractère des Turcs, Busbec; pour la religion, M. Mouradgea d'Ohsson; pour les forces

militaires, le comte de Marsigli; pour la Moldavie et la Valachie, un ouvrage publié en italien à Naples, et peu connu en France, les observations de Baür et l'histoire de Carra, etc. M. Thornton, à la vérité, critique ceux qu'il cite le plus fréquemment, et oppose ses propres observations aux leurs. A-t-il toujours raison? C'est ce que le tems seul peut nous apprendre. Gardons-nous de prévenir le jugement de ce tribunal sévère, mais juste, et bornons-nous à remarquer que ses observations ont obtenu le suffrage des hommes éclairés, et ont été fréquemment employées par le savant éditeur de la *Géographie de Pinkerton* et le rédacteur du *Précis de la Géographie universelle*.

Après nous être occupé de M. Thornton, nous devons entretenir aussi nos lecteurs de son traducteur. Une préface de l'éditeur nous apprend que c'est un officier français qui a cru ne pouvoir mieux employer ses loisirs qu'à faire passer dans notre langue un ouvrage justement estimé, qui a eu deux éditions consécutives en Angleterre et a été traduit en allemand. Nous devons lui savoir gré de son intention, et lui accorder sous ce rapport l'indulgence dont il a besoin pour son style qui présente quelques anglicismes. Si c'est un reproche à lui faire comme écrivain, c'est en même tems une espèce de garant de la fidélité qu'il a mise dans sa traduction. Or, l'exactitude est le premier mérite d'un traducteur.

N'oublions pas de dire que cette traduction a été revue avec soin par un orientaliste, dont le nom ne nous est pas connu, qui a vérifié la plupart des citations, et corrigé les noms turcs, arabes et persans qu'on rencontre dans le texte. Sous ce point de vue, cette traduction l'emporte de beaucoup sur l'original même et sur la traduction allemande, et est un véritable service rendu aux Français ainsi qu'aux étrangers. O.

Extrait du rapport sur les travaux de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut, fait par M. Ginguené, *l'un de ses membres, dans sa séance publique, le vendredi 3 juillet* 1812.

(suite. — *Voyez le dernier* N°.)

M. le comte Lanjuinais continue le grand travail qu'il a commencé sur la langue sanskrit. Il s'est proposé, dans un nouveau mémoire, d'examiner les alphabets et les écritures indous de cette langue, d'expliquer tout ce qui regarde ces alphabets et ces écritures, de comparer ces alphabets aux alphabets de l'Asie et de l'Europe, et enfin de recueillir sur les écritures tant du nord que du midi de l'Inde, toutes les notions historiques et critiques qui peuvent en donner une idée juste et en faciliter l'étude.

Un voyageur célèbre, associé étranger de la Classe des sciences mathématiques et physiques, mais que l'étendue et la variété de ses connaissances mettent en rapport avec toutes les Classes de l'Institut, M. le baron de Humboldt a lu, dans deux de nos séances, un mémoire sur un relief en basalte représentant le Calendrier mexicain. Ce mémoire est un des morceaux les plus intéressans du grand et bel ouvrage dont l'auteur semble s'être dit, en commençant ses voyages : *Je m'arrêterai dans le pays où les sciences, la philosophie et les lettres seront le plus en honneur; j'écrirai chez le peuple parmi lequel je trouverai le plus d'hommes avec qui je puisse établir un utile échange de lumières; j'emploierai la langue du peuple dont l'idiôme m'assurera le mieux que je serai entendu de tout le monde.*

Il serait impossible de donner ici une idée de cet important mémoire. Ni l'étendue de l'ouvrage, ni la difficulté de la matière ne le permettent. Ce qu'il contient peut-être de plus curieux est un rapprochement aussi frappant que juste entre le zodiaque mexicain et les différens zodiaques de l'Inde, de la Tartarie et du Thibet. Si l'on observe quelques différences dans le nombre des signes et dans l'ordre de leur succession, l'auteur allègue plusieurs raisons qui peuvent avoir occasionné ces variations peu considérables. « D'ailleurs, ajoute-t-il, elles pourraient n'être qu'apparentes. Il se pourrait qu'elles nous parussent réelles, parce que nous ne pouvons comparer le Calendrier mexicain

qu'aux cycles que nous trouvons maintenant chez les Tartares et les Thibétains, et que ces cycles peuvent avoir éprouvé eux-mêmes des changemens. Peut-être en parcourant le plateau de l'Asie centrale, en examinant plus attentivement les restes de civilisation conservés parmi les peuples qui l'habitent, les voyageurs découvriront-ils un jour cette même série de signes que renferme le zodiaque des Mexicains. » Après tout ce que M. de Humboldt a déjà fait par amour pour les sciences, les amis des lumières, en le voyant dans toute la force de l'âge et dans toute l'ardeur de son courage et de son zèle, ne peuvent-ils pas se flatter de voir ici, pour un avenir prochain, l'annonce d'une mission nouvelle dont il viendra rapporter et publier au milieu de nous les savans résultats, comme il fait aujourd'hui ceux de la première?

Un de nos poëtes a dit aux astronomes :

> Qu'allez-vous faire dans les cieux ?
> Les malheureux sont sur la terre.

M. le comte Grégoire semble avoir ces deux vers présens à l'esprit dans toutes ses recherches. Après en avoir fait précédemment sur différentes classes d'hommes maltraitées, dans nos sociétés civiles, par l'opinion et par les lois, il a pris pour sujet, dans des *Recherches sur la Domesticité*, une classe qui ne doit que trop souvent ses malheurs à ses vices. Il a cherché et indiqué les remèdes qu'il croit que l'on pourrait apporter à cet effet et à cette cause, également déplorables.

Son travail est divisé en chapitres. Il en annonce neuf et ne nous en a encore communiqué que quatre. Dans le premier, il traite de l'origine de la domesticité, et de la différence qui existe entre l'état des esclaves chez les anciens, des serfs dans le moyen âge, et des domestiques dans les tems modernes. Le second a pour objet l'état actuel de la domesticité dans divers pays ; le troisième contient une notice de quelques ouvrages utiles sur la domesticité ; et le quatrième une notice d'ouvrages d'un autre genre, les uns sérieux, les autres facétieux, où est dévoilée la conduite des mauvais domestiques, et qui peuvent aussi avoir leur utilité. Le reste de l'ouvrage doit traiter de la dépravation de la domesticité, de ses causes, et des remèdes qui peuvent encore être employés à la guérir.

De ces objets qui rappellent à la Classe que les sciences morales et politiques auxquelles elle était autrefois entié-

rement consacrée, font toujours une partie de ses attributions, revenons à ceux qui sont plus particulièrement du domaine de l'histoire.

Nos historiens parlent d'un différent survenu en 1141 entre le roi Louis-le-Jeune et le pape Innocent II; mais ils l'ont fait avec peu d'exactitude, parce qu'ils n'ont point trouvé dans les auteurs contemporains les lumières qui auraient pu les guider. M. Brial s'est proposé d'éclaircir ce point de notre ancienne histoire, en soumettant à un examen critique les premiers écrivains qui en ont parlé. Deux choses donnèrent lieu à ce différent qui dura pendant quatre ans; l'ordination de l'archevêque de Bourges, faite par le pape sans le consentement ou contre le gré du roi, et l'excommunication lancée contre Raoul comte de Vermandois, sénéchal de France, qui avait épousé une sœur de la reine, après avoir répudié sa première femme. Les auteurs contemporains, l'abbé Suger, l'auteur anonyme de la Chronique de Morigni, Hérimanne, abbé de Saint-Martin de Tournai, et la tourbe des chroniqueurs, dans la crainte de blesser ou le roi ou le pape, se taisent, ou parlent du fait sans en désigner ni rechercher les causes. Les lettres de Saint-Bernard, l'une des parties intéressées dans cette affaire, sont les seuls monumens que l'on puisse consulter avec fruit. M. Brial joint aux faits qu'il y puise ceux que lui fournit une profonde connaissance de l'histoire de ce tems. Il en résulte que Saint-Bernard, qui s'était chargé de l'accommodement entre le pape et le roi, n'employa pas toujours dans cette négociation les moyens les plus propres à la faire réussir, qu'il se permit en écrivant et en parlant au roi des duretés et même des hauteurs également déplacées; qu'enfin l'accommodement paraissait moins avancé que jamais quand la mort du pape Innocent ouvrit de nouvelles voies auprès de son successeur, et que la paix ne tarda pas à être conclue.

Le même M. Brial a trouvé dans une relation du meurtre de Charles-le-Bon comte de Flandres, assassiné en 1127, un passage qui lui a donné l'idée de rassembler des détails sur les modes et sur les formes d'habillemens des Français au XIIe siècle. Dans cette relation, où Charles-le-Bon est représenté comme un prince fort charitable, on cite, outre ses autres aumônes, l'habillement complet qu'il donnait à un pauvre chaque jour du Carême, et l'on rapporte toutes les pièces qui composaient cet habillement; ce qui indique en quoi consistait alors l'habit ordinaire des Fla-

mands, lequel était probablement le même dans le reste de la France. La chaussure, la coiffure des hommes et des femmes, les formes de leurs habits, qui dans les hommes efféminés ressemblaient beaucoup aux habits des femmes, et dans les femmes à la mode, approchaient beaucoup de ceux des hommes; toutes ces variations, au fond assez peu importantes, l'étaient beaucoup alors aux yeux des moralistes sévères, ou plutôt des ministres d'une religion qui doit les mépriser à-peu-près toutes également. M. Brial cite sur ce sujet plusieurs morceaux des orateurs du tems, qui n'ont pas tous autant de gravité que de véhémence, et qui servent à nous faire connaître les formes de leur éloquence, en même tems que les formes des habits français. « C'est, dit notre confrère, en consultant les auteurs ecclésiastiques qu'on peut connaître les vices dominans chez les peuples modernes, parce que les ministres de la religion étaient les censeurs des mœurs publiques. » Ajoutons cependant qu'ils prenaient souvent des ridicules pour des vices, et des formes d'habits assez indifférentes pour des parties constitutives des mœurs.

Un ouvrage récent a fourni des résultats d'un autre genre à M. le chevalier Sylvestre de Sacy. On trouve dans l'Histoire générale et raisonnée de la diplomatie française, par M. de Flassan, une courte notice d'une correspondance qui eut lieu en 1408, entre *Timour* que nous nommons communément Tamerlan, et le roi de France Charles VI. M. de Flassan avertit que les originaux existaient au trésor des chartes. Ce riche trésor, confié à l'un de nos confrères, est toujours ouvert aux besoins de la science comme à ceux de l'Etat. La curiosité de M. de Sacy, excitée par cette simple notice, a facilement obtenu de M. Daunou les communications qui pouvaient la satisfaire. Les pièces originales dont il s'agit sont au nombre de trois : 1° Lettre de Tamerlan écrite en langue persane; 2° deux lettres, l'une de Tamerlan, l'autre de Mirza-Miranschah, l'un de ses fils, toutes deux écrites en latin; 3° copie de la lettre envoyée par Charles VI. Après une description matérielle des trois pièces, M. Sylvestre de Sacy les transcrit en entier. Il joint au texte persan de la première une traduction latine et une traduction française de ce texte. Lorsqu'il transcrit ensuite la lettre latine de la seconde pièce, qui est donnée pour la traduction de celle de Tamerlan, et qui fut remise pour telle au roi par un certain frère Jean Dominicain, archevêque de Sultanieh, on reconnaît entre les

deux versions des différences aussi nombreuses qu'importantes. M. de Sacy fait observer toutes ces différences. Il entre ensuite dans des discussions approfondies sur les divers points d'histoire, de chronologie et de philologie orientales que présente la lettre de Tamerlan, et qui contribuent à démontrer l'infidélité du prétendu traducteur, qui n'est autre que cet archevêque frère Jean.

Les principales conclusions que notre confrère tire de tous les détails où il est entré, sont 1° que la lettre persane adressée par Tamerlan au roi de France Charles VI, déposée aux archives de l'Empire, est authentique, mais que vraisemblablement elle fut moins écrite du propre mouvement de ce prince mogol, et dans des vues politiques, qu'à la sollicitation des missionnaires, et particulièrement de Jean, archevêque de Sultanièh; 2° que cette lettre, quoique datée de quelques jours après la bataille d'Ancyre, paraît avoir été réellement écrite avant cette bataille, ou du moins en vertu d'un ordre donné par Tamerlan avant qu'il quittât Sébaste; 3° que Tamerlan mettait fort peu d'importance à cette mission, et ne considérait sans doute le roi de France que comme une puissance d'un ordre très-inférieur; 4° que la lettre latine, qui est censée n'être que la traduction de l'original persan, a été rédigée d'une manière très-infidèle, selon toutes les apparences, par l'archevêque Jean lui-même, qui y a mis tout ce qui pouvait flatter le roi, lui assurer à lui-même plus de considération, et relever l'importance de la mission dont il était chargé; qu'enfin, sans rapporter ici quelques autres conséquences également justes, on ne doit point mettre une grande importance à cette correspondance, ni la regarder comme une véritable négociation politique de la part de Tamerlan.

Le dixième volume des Ordonnances des Rois de France de la troisième race, que M. le comte Pastoret fit paraître l'année dernière (1), a pour préface un discours sur le domaine et les droits domaniaux, précédemment lu dans nos séances (2); il forme la première partie d'un Traité général des revenus publics depuis le commencement de cette troisième race jusqu'au règne de Louis XI, sujet important que notre confrère s'est proposé d'embras-

---

(1) Voyez le rapport de l'an 1811.

(2) Rapport de l'an 1809.

ser dans toute son étendue. La seconde partie doit traiter des diverses sortes d'impôts à la même époque, de leur assiette et de leur perception, des exemptions accordées, des lois politiques, fiscales et même pénales que toutes ces contributions firent naître. M. Pastoret a communiqué à la Classe le commencement de ce second mémoire. Nous attendrons, pour en rendre un compte plus détaillé, qu'il ait achevé ce grand travail, destiné à servir de préface au seizième volume des Ordonnances qu'il compte publier incessamment.

Enfin, une époque plus récente a offert à notre nouveau confrère M. Bernardi, non dans les dépôts de la diplomatie, mais dans les anciens registres du parlement de Paris, une pièce relative aux derniers tems de la Ligue. Elle intéresse d'ailleurs l'histoire des lettres, et particulièrement l'histoire littéraire de l'Italie, puisqu'elle concerne un des plus grands poëtes que cette terre, qu'on pourrait appeler poétique, ait produit, le célèbre et malheureux *Torquato Tasso*.

On sait assez généralement que le Tasse eut, dans ses dernières années, la faiblesse de céder aux critiques que l'on avait faites de sa *Jérusalem délivrée*, de refondre ce poëme, et de le publier avec des changemens considérables, sous le nouveau titre de *Jérusalem conquise*. On sait beaucoup moins que le XXe chant de ce second poëme contient un passage relatif aux troubles qui régnaient alors en France, et qu'un libraire français ayant imprimé à Paris la *Jérusalem conquise*, son édition fut supprimée par un arrêt du parlement. M. Bernardi a communiqué à la Classe des éclaircissemens sur les raisons qui avaient engagé le Tasse à insérer ce passage dans son poëme, et le parlement de Paris à en supprimer l'édition.

Ce rapport est terminé, comme à l'ordinaire, par une notice des ouvrages publiés pendant l'année par les membres de la Classe, et des travaux de ses correspondans.

LA LEÇON.

ANECDOTE.

J'AI la religion de la parole; je ne donne jamais la mienne qu'après de mûres réflexions, même alors qu'on me la demande dans une occasion de peu d'importance;

et je me défends toujours de céder aux premiers mouvemens de mon cœur, me disait un jour Mme *d'Antremont, Bourdic, Viot,* également célèbre sous ces trois noms, et par les vers aimables que lui adressa Voltaire, et par des poésies pleines de grâce et d'une douce philosophie. Je dois, ajouta-t-elle, cette utile retenue, qui contraste singulièrement avec l'apparente étourderie de mon caractère et la vivacité de mon imagination, à une leçon terrible et plaisante que je reçus à l'âge de quatorze ans.

Curieuse de connaître cette particularité de sa vie, dont elle paraissait conserver un souvenir profond, je l'interrogeai; elle reprit :

Mes parens qui ne pouvaient me donner qu'une très-faible dot, désirant de m'assurer un sort, me marièrent à l'âge de douze ans à M. le marquis d'Antremont, qui en avait quarante-cinq. La fortune et la santé du marquis étaient fort dérangées; mais il sortait d'une bonne maison, et mon union avec lui me donnait l'espérance d'occuper par la suite une place honorable auprès d'une grande princesse de la cour d'Allemagne.

Le lendemain même de mon mariage on me conduisit dans un couvent où je devais achever mon éducation.

Les affaires et la santé du marquis devenant plus mauvaises de jour en jour, il me retira bientôt du couvent, et j'allai habiter avec lui le château d'Antremont.

Ce château très-vaste, très-gothique, tombant de tous côtés en ruines, et presque en entier dégarni de meubles, ressemblait parfaitement à ces effrayans châteaux dont il se trouve de si longues descriptions dans les romans anglais. Jugez de l'effroi qui dut me saisir, lorsque je me vis reléguée, à peine sortie de l'enfance, dans une de ces tristes habitations, dont la seule peinture suffit pour éveiller la crainte.

Toute la société intime du marquis se réduisait à une femme de charge d'environ cinquante ans, que l'habitude de gouverner son maître avait rendue très-impérieuse. Il lui laissa un pouvoir despotique sur moi; elle était d'autant plus disposée à en abuser qu'elle avait vu avec chagrin un mariage qui renversait ses espérances secrètes. Sa mauvaise humeur me faisait un crime d'un simple enfantillage. La moindre distraction dans mes études, la plus légère infraction aux devoirs qu'elle m'imposait, étaient sévèrement punies. Il m'arrivait souvent de me voir renfermée des heures entières dans une chambre immense et

sombre, située à un bout inhabité du château. Lorsque la nuit me trouvait dans ce lieu, je devenais bientôt la proie de mille terreurs paniques. Le sifflement du vent à travers de hautes croisées mal jointes, le cri lugubre de la chouette, le craquement d'une cloison, tout jusqu'aux personnages gigantesques que représentait une antique tapisserie, ne couvrant qu'à moitié de vieux murs, tout enfin m'offrait un danger qui faisait péniblement battre mon cœur; je ne respirais qu'en tremblant.

Le récit de mes souffrances imaginaires n'excitait que le rire de M. d'Antrémont, qui m'en raillait avec esprit. Cependant, l'impression qu'elles m'ont faite fut si forte, que moi qui parais et si vive et si gaie, je n'ai jamais pu demeurer seule une heure sans tomber dans une sombre rêverie, sans que des pleurs involontaires s'échappassent de mes yeux : de là m'est venu ce besoin d'une existence active et le goût des grands cercles; tout ce qui ressemble à la solitude me tue.

Il y avait à-peu-près un an que je vivais auprès du marquis qui n'était mon époux que de nom, quand je fus réveillée un matin par des huissiers; ils venaient s'emparer du château. On me signifia qu'il fallait, sur-le-champ, en sortir. Une voiture m'attendait pour me reconduire au couvent. Jamais une nouvelle aussi triste ne fut reçue avec autant de plaisir. Je m'habillai à la hâte; je chantais, je sautais, je me livrais à une extrême joie; j'aurais volontiers embrassé ceux qui nous bannissaient de notre noble domaine. Je les trouvais les plus aimables gens du monde. La femme de charge me faisait en vain de justes remontrances en me parlant du malheur de mon mari; je ne voyais, je ne sentais que le bonheur d'échapper à ma prison.

Le couvent me parut un lieu enchanteur, je revis mes jeunes compagnes avec délices; l'étude et l'amitié vinrent charmer mes jours. La musique et la poésie occupaient mes loisirs. Comme j'étais très-laide, mes talens n'inspiraient aucune jalousie. On me louait, on me caressait, on pronait mes vers et ma musique. Je jouissais du présent sans songer à l'avenir, et le triste souvenir du château était presque effacé de ma mémoire, lorsqu'une circonstance douloureuse vint m'arracher à ma douce incurie.

Dans sa jeunesse, M. d'Antremont avait eu avec un de ses camarades une dispute, à la suite de laquelle tous deux s'étaient battus en duel. Tous deux avaient juré de cesser

le combat à la première blessure, mais de le recommencer chaque année, le même jour, dans le même lieu, et à la même heure, jusqu'à la mort de l'un d'eux. Ce duel venait d'avoir lieu pour la vingtième fois. Le marquis avait reçu une blessure que les médecins déclarèrent incurable. Il me rappela près de lui.

M. d'Antremont n'avait jamais senti pour moi le plus léger amour; il ne pouvait non plus me chérir d'amitié. Nos âges, nos goûts, nos caractères n'avaient aucun rapport; mais certain de sa mort prochaine, une tendre pitié lui parla en faveur de celle qu'il allait laisser veuve à quatorze ans, sans que son triste hymen lui eut procuré le moindre avantage. Ma sécurité redoublait ses inquiétudes. Il me regardait souvent avec intérêt, se montrait touché de mes soins, applaudissait à mes saillies, et ce qui inspire encore plus la reconnaissance à l'âge que j'avais alors, il me laissait, en dépit de sa femme de charge, quelqu'autorité dans la maison.

Ses égards et sa confiance gagnèrent aisément mon cœur. Dans l'adolescence, on aime tant à aimer! Je pris pour M. d'Antremont une affection vraiment filiale, il prit pour moi une affection paternelle. L'intimité s'établissant entre nous, il me raconta les principaux événemens de sa vie, accusa les erreurs où il s'était livré, erreurs dont les suites funestes, après l'avoir dépouillé du patrimoine de ses pères, l'entraînaient prématurément dans la tombe; il chercha à me prémunir par son exemple contre l'ivresse des passions.

Je ne prêtais qu'une oreille distraite à sa morale, mais mon ame était pénétrée de ses regrets et des sourds gémissemens que, malgré son courage, de cruelles souffrances lui arrachaient quelquefois. Un matin qu'il cédait à des maux aigus, je me saisis de sa main, la portai à mes lèvres, et la mouillai de pleurs. « Pourquoi pleurer? dit-il, j'ai mérité mon sort. Vous ne pouviez attendre aucun bonheur de moi; je ne vous laisse que mon nom, mais vous allez du moins recouvrer votre liberté. Ma vie n'aurait pu vous être utile; peut-être ma mort vous le deviendra-t-elle. »
— Ne me parlez point de votre mort, vous ne mourrez point. Je ne veux pas que vous mouriez, répondis-je en poussant des sanglots. — Je mourrai pourtant, et bientôt, je le sens. Demain !.... — Que dites-vous? ô ciel! que doit-il arriver demain? — Demain je n'y serai plus. — Eh bien! si cela arrive, je mourrai aussi, je veux mourir avec vous. — Bon, quelle folie! — Non, Monsieur, ce

n'est point une folie, je ne vous survivrai pas, je le jure par ce qu'il y a de plus sacré. — Prenez garde à ce que vous dites, craignez de faire un faux serment. — Oh! je le tiendrai, soyez-en certain. — Etes-vous réellement décidée à le tenir? — Ce doute est une injure. — Si je vous mettais à l'épreuve, peut-être vous trouverais-je en défaut. — Eprouvez-moi. — Chère Henriette, votre cœur est parfait, mais votre tête est un peu légère, et ce dévouement héroïque..... — Ne me coûtera rien. — Vous voulez mourir avec moi! — Oui, Monsieur, demain, cette nuit, tout-à-l'heure même si vous le voulez. — Que cela soit donc ainsi.

M. d'Antremont sonna la femme de charge, et lui commanda d'apprêter une tasse de chocolat. Lorsqu'elle fut apportée, il enjoignit qu'on nous laissât seuls. Ensuite il me remit la clé de son secrétaire, et me dit de lui donner un paquet cacheté qui était dans un des tiroirs. J'obéis. Alors d'une voix grave il me demanda s'il était bien vrai que je consentisse à mourir avec lui. Sur ma réponse affirmative, il décacheta le paquet mystérieux, jeta ce qu'il renfermait dans le chocolat, et me dit en me baisant tendrement la main: Chère Henriette, vos vœux seront accomplis, buvez ce chocolat. A ces mots tout mon héroïsme pensa m'abandonner. Je portai plusieurs fois un regard incertain sur la tasse qui m'était offerte. Un sourire malin parut sur les lèvres de M. d'Antremont. L'amour propre l'emporta sur l'amour de la vie. J'avalai le chocolat. Le marquis me prodigua les plus grands éloges, mais ils ne pouvaient me flatter; une seule idée me restait, celle de ma mort prochaine. J'accusais intérieurement M. d'Antremont de barbarie, et l'expression de son attachement me révoltait. O pouvoir de l'imagination! persuadée que j'étais empoisonnée, j'éprouvai bientôt des douleurs horribles d'entrailles, un feu dévorant brûla mon sein, je me crus près de périr, je ne pus retenir un cri. Ma mère arrive, je me jette à son cou, ô ma mère! ma mère! et ma voix expire. — Madame, dit M. d'Antremont, votre fille a voulu mourir avec moi, elle en a fait le serment, mes représentations n'ont pu lui ôter ce sublime désir; j'ai dû la satisfaire, je l'ai empoisonnée. — Il est donc vrai! grands dieux! oh! de grâce, du lait, M. le marquis! ma mère, ordonnez qu'on me donne du lait, et qu'on aille chercher un médecin. M. d'Antremont partit d'un grand éclat de rire. Je montrai de l'indignation. — Calmez-vous, me dit froidement le marquis, il n'est pas besoin du mé-

decin : le poison que je vous ai fait prendre n'est autre chose que du sucre candi. Demain, comme je vous en ai prévenu, je mourrai. J'ai fait prier madame votre mère de venir ici afin de vous dérober l'aspect de mon trépas. La mobilité de votre tête, la vivacité de votre imagination, la bonté de votre cœur, me font trembler sur votre avenir. Vous ne recueillerez aucun avantage de votre union avec moi, profitez au moins de cette leçon reçue à mon lit de mort. Défiez-vous de vos premiers mouvemens ; ne donnez jamais une parole qu'après vous être convaincue que vous pouvez et devez la tenir. N'oubliez pas que la perte des mœurs entraîne celle de la fortune et de la vie. Adieu ; chère Henriette, laissez-moi, je n'ai plus que le tems de mettre en règle quelques affaires importantes. Adieu.

J'étais suffoquée par mes sanglots. J'étais partagée entre la honte et la pitié. Je ne promis plus à M. d'Antremont de ne pas lui survivre ; mais je lui prodiguai mille expressions d'une tendresse sentie. Je ne voulais pas le quitter. Il me donna un baiser sur le front, et pria ma mère de m'emmener. Je ne consentis à la suivre que d'après un ordre solennel. Il mourut le lendemain, ainsi qu'il l'avait prévu. Je le pleurai sincèrement, et je n'ai jamais oublié sa dernière leçon, ni son dernier adieu.

Par Mme Dufrenoy.

VARIÉTÉS.

Spectacles. — *Théâtre Français.* — Le samedi 11 juillet, on a donné à ce théâtre la première représentation de la reprise de l'*Officieux importun*, comédie en trois actes et en prose, de M. de la Salle. Cet ouvrage, représenté il y a environ trente ans avec succès à la Comédie italienne, remis depuis au théâtre de Louvois, a réussi, à cette dernière reprise, autant que dans sa nouveauté. Rien n'est en effet si comique que la situation du jeune colonel Florival, qui, pendant le peu de tems qu'il emploie à courir chez le ministre, pour le remercier du régiment qu'il vient d'obtenir, se trouve, à son insu, presque marié par son oncle officieux à une vieille plaideuse, et débarrassé de son hôtel que ce même oncle, qui se mêle, malgré lui, de ses affaires, a vendu à un commandeur de Malte assez entêté pour vouloir que le marché tienne. La scène la plus plaisante de

cette comédie est celle où l'officieux, qui entend son neveu Florival donner un rendez-vous d'affaires à un de ses amis, pour cinq heures, s'imagine qu'il s'agit d'un duel, leur fait donner à tous deux un garde, avec injonction de se rendre au tribunal des maréchaux de France, et se cramponne à son neveu pour l'empêcher d'aller se battre. Le rôle de cet officieux visionnaire est parfaitement joué par Devigny. Mlle Thénard mérite aussi des éloges par la manière dont elle remplit le rôle de la vieille plaideuse, et le mélange de minauderie enfantine dont elle l'assaisonne. Baptiste cadet est extrêmement original dans un domestique niais qu'il joue à ravir; et Baudrier a fait preuve de talent dans le rôle du commandeur dont il rend très-bien la brusquerie et le bavardage.

Cette comédie est écrite d'un style sain et bien dialoguée : elle offre aux comédiens français un moyen de plus de varier agréablement leur répertoire.

Théâtre du Vaudeville. — Première représentation de *Galantine et l'Endormi*, parodie de *Célestine et Faldoni*; par M. Henri Simon.

Pour compléter le succès du drame de *Célestine et Faldoni*, il ne lui manquait que d'obtenir les honneurs de la parodie. M. Henri Simon s'est chargé de lui rendre ce service; la manière dont il s'en est acquitté doit lui attirer les remerciemens de l'auteur du drame, car la parodie est faible et innocente avec les intentions les plus mordantes. Le plus grand défaut de Galantine et l'Endormi est de ne pas offrir la parodie de Célestine et Faldoni; l'auteur s'est contenté de parodier les noms; Célestine s'appelle Galantine, Faldoni l'Endormi, et le rôle du père est joué par Cassandre.

« Rare et sublime effort d'une imaginative
» Qui ne le cède en rien à personne qui vive! »

Quant à l'action, elle n'est pas parodiée, et cependant il y avait bien de quoi amuser le public en faisant sentir le ridicule du tragique bourgeois de Célestine et Faldoni, des scènes non préparées, des sorties non motivées, des phrases interminables et d'un style prétentieux; comment donc se fait-il que la parodie d'un ouvrage aussi défectueux que Célestine et Faldoni soit aussi peu comique? on pardonne à un parodiste de manquer de mesure, de passer quelquefois le but et de frapper trop fort; mais il ne lui est pas

permis de manquer d'esprit et de gaîté, et en conscience je n'ai trouvé ni l'un ni l'autre dans Galantine et l'Endormi.

M. Henri Simon fait tout ce qu'il peut pour être très-spirituel, mais le plus souvent il me rappelle les gens qui ont des envies d'éternuer qui n'aboutissent jamais. L'auteur de la parodie paraît très-courroucé contre l'Odéon : ce ne sont pas des plaisanteries qu'il décoche contre ce théâtre, ce sont des mots bien crus, bien gros ; on dirait, tant est grande sa colère, que l'administration de l'Odéon a prudemment refusé de recevoir quelque comédie de M. Henri Simon.

Tant de fiel entre-t-il dans l'ame d'un auteur!

Non, ce n'est pas le ressentiment qui a conduit la plume de M. Henri Simon, c'est le seul désir de venger le bon goût offensé par le succès d'un drame ; il est seulement malheureux qu'en prenant la défense du goût, l'auteur ne se soit pas pénétré de son sujet, et qu'au contraire il s'en soit écarté au point de mettre dans le dialogue certaines expressions que nous ne pouvons rapporter ici par respect pour nos abonnés, et qui ne sont pas d'usage dans la bonne compagnie.

Si le jury de l'Opéra a fait preuve de sévérité en refusant l'ouvrage de M. Belloni, il faut convenir que le comité du Vaudeville a fait preuve, au contraire, d'une excessive indulgence en facilitant à cette parodie les honneurs de la représentation. B.

SOCIÉTÉS SAVANTES ET LITTÉRAIRES.

Société des Sciences, Agriculture et Belles-Lettres du département de Tarn et Garonne, séante à Montauban.

Séance publique du 15 mai 1812, à l'hôtel de la Mairie. — La Classe des Belles-Lettres avait proposé un prix, pour 1812, destiné à l'auteur du meilleur poëme ou de la meilleure ode sur le sujet suivant :

Passage de Sa Majesté l'Empereur et Roi dans la ville de Montauban.

La Classe a couronné l'ouvrage portant pour épigraphe :

Deus nobis hæc otia fecit.

En conséquence, la médaille sera délivrée à M. B.-B. Maison l'aîné, de Montech, département de Tarn et Garonne, dont le nom était écrit dans le billet cacheté, joint à l'ode, qui a été ouvert après le jugement.

Prix proposés pour l'an 1813.

La Société des Sciences, Agriculture et Belles-Lettres du département de Tarn et Garonne, séante à Montauban, tiendra une séance publique le 15 mai 1813. Elle y distribuera trois prix.

Le premier, proposé par la Classe des Sciences, est destiné au meilleur ouvrage sur la question suivante :

Donner l'histoire détaillée des Insectes qui gâtent les arbres propres à fournir les bois de construction ; et indiquer, s'il est possible, des moyens simples d'éviter leurs dégats.

La Classe n'a reçu encore qu'un Mémoire sur cette question, déjà proposée pour 1811, et remise au concours pour 1812.

L'auteur est très-instruit en entomologie, mais il ne paraît pas qu'il ait beaucoup observé par lui-même les insectes qui font le sujet de la question.

La Classe avait demandé une histoire détaillée de ceux qui font le plus de dégats. L'auteur n'en fait presque qu'un dénombrement, ou ne donne qu'un aperçu de leur histoire. Il croit que le mal est sans remède, ou que le remède est pire que le mal. Mais, s'il ne connaît pas bien son ennemi, est-il étonnant qu'il ne puisse pas le combattre avec avantage? Est-il certain que l'arbre sur lequel quelqu'un de ces insectes a déposé des œufs, ou celui sur lequel ces œufs sont éclos depuis peu de tems, ne présente absolument aucune apparence extérieure qui puisse le faire connaître? Ne pourrait-on surprendre les femelles au moment où elles pondent? Ne pourrait-on pas surprendre les insectes au moment où ils sortent, ou même les détruire lorsqu'ils ont pris l'essor, par quelque procédé particulier, ou quelque mesure générale, etc.?

L'objet est assez important pour que la Classe ne désespère pas encore de la solution de sa question. Elle se décide donc à la remettre au concours pour 1813, mais pour la dernière fois.

Le second prix, proposé par la même Classe, sera accordé au meilleur Mémoire sur le sujet suivant :

Déterminer la situation et l'étendue des diverses espèces de terrains qui composent le sol du département de Tarn et Garonne, et la proportion des substances communément appelées terres *qui entrent dans leur composition, telles que la silice, le quartz, l'argile, le carbonate de chaux, le talc, le mica, etc. etc., abstraction faite de tout ce qui appartient directement au règne organisé, dont on indiquera, simplement et en bloc, la proportion, sans en faire l'analyse.*

La Classe désire qu'on s'attache à distinguer les qualités physiques, ou même mécaniques, des terres. Entrent-elles dans la composition des terrains en grandes ou en petites masses, dures ou friables, informes ou cristallisées, etc. etc. ?

La Classe s'attend bien qu'il ne sera pas possible d'entrer, sur la situation et l'étendue de ces divers terrains, dans des détails minutieux; mais, à mérite égal, on donnera la préférence au Mémoire le plus détaillé.

Le troisième prix, proposé par la Classe d'Agriculture, est destiné au meilleur ouvrage sur la question suivante :

Quel est l'assolement le plus convenable aux diverses qualités de terres du département de Tarn et Garonne ?

Prix proposé pour l'an 1814.

Ce prix, proposé par la Classe des Belles-Lettres, est destiné au meilleur discours sur cette question :

Les Prosateurs du dix-septième siècle sont-ils supérieurs aux Prosateurs du siècle suivant ?

Les Mémoires sur la première question pourront être écrits en français ou en latin; mais les ouvrages qui devront concourir pour les autres prix, seront écrits en français. Ils seront adressés, francs de port, à M. Saint-Cyr Poncet-Delpech le fils, secrétaire perpétuel, avant le 15 mars de l'année où les prix devront être délivrés.

Les auteurs écriront leur nom dans un billet cacheté, qu'ils joindront au manuscrit; ils mettront en tête de leur ouvrage une épigraphe ou une sentence, qui sera répétée à l'extérieur de ce billet. On n'ouvrira que le billet attaché au manuscrit jugé digne du prix.

Chaque prix sera, suivant l'usage, une médaille d'or portant d'un côté le type de la Société, et de l'autre le nom de l'auteur couronné.

Académie ionienne, à Corfou. — L'Académie ionienne, désirant avoir quelques renseignemens sur l'état de la civilisation et des connaissances dans la Grèce, depuis la chute de l'Empire d'Orient jusqu'à nos jours, propose les questions suivantes. C'est aux voyageurs, aux érudits, et sur-tout aux savans grecs de nos jours, et à MM. les commissaires des relations commerciales et diplomatiques, qu'elle s'adresse pour obtenir des notes satisfaisantes. Elle se flatte que tous ces Messieurs voudront bien coopérer par leur zèle et leurs connaissances aux travaux de la Société. On les prévient d'avance que l'Académie désire la plus scrupuleuse exactitude et les détails les plus

minutieux, toutes les fois qu'il sera question de faits historiques. Outre les réponses aux questions, elle recevra avec beaucoup de plaisir et reconnaissance toutes les observations qui lui seront communiquées à ce sujet.

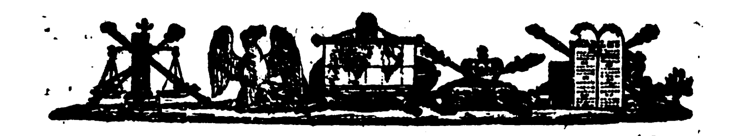
Les paquets, ainsi que tout ce qui est relatif aux demandes ou aux observations, devront être adressés aux consulats généraux de France à Janina et à Patras, ou à M. le chargé d'affaires de l'Empire Français, à Constantinople, avec une seconde adresse au secrétaire de l'Académie ionienne.

Questions. — 1°. Quelles sont les écoles, les bibliothèques et autres établissemens d'instruction publique, fondés dans les différentes provinces de la Grèce, depuis la chûte de l'Empire d'Orient (1453) jusqu'à nos jours?

2°. Quels sont les établissemens d'instruction publique fondés par les Grecs hors de la Grèce, pour l'éducation de leurs nationaux?

3°. Les typographies de Moscopolis, de Iassi et Bucharest, sont-elles les seules qui existent dans la Grèce? Est-il vrai qu'il y en avait une dans le fanal de Constantinople? Quelle fut la durée de celle qui existait dans le patriarchat de Constantinople à l'époque de la guerre entre la France et la Turquie?

4°. La notice de la vie et des ouvrages des savans grecs qui ont fleuri depuis la chûte de l'Empire d'Orient jusqu'à nos jours.



POLITIQUE.

Le 4e Bulletin de la grande armée est ainsi conçu :

Wilna, le 30 juin 1812.

Le 27, l'Empereur arriva aux avant-postes à deux heures après midi, et mit en mouvement l'armée pour s'approcher de Wilna et attaquer le 28, à la pointe du jour, l'armée russe, si elle voulait défendre Wilna ou en retarder la prise pour sauver les immenses magasins qu'elle y avait. Une division russe occupait Troki, et une autre division était sur les hauteurs de Waka.

A la pointe du jour, le 28, le roi de Naples se mit en mouvement avec l'avant-garde et la cavalerie légère du général comte Bruyères. Le maréchal prince d'Eckmülh l'appuya avec son corps. Les Russes se reployèrent par-tout. Après avoir échangé quelques coups de canon, ils repassèrent en toute hâte la Vilia, brûlèrent le pont de bois de Wilna, et incendièrent d'immenses magasins évalués à plusieurs millions de roubles : plus de 150 mille quintaux de farine, un immense approvisionnement de fourrages et d'avoine, une masse considérable d'effets d'habillement furent brûlés. Un grande quantité d'armes, dont en général la Russie manque, et de munitions de guerre, furent détruites et jetées dans la Vilia.

A midi, l'Empereur entra dans Wilna. A trois heures, le pont sur la Vilia fut rétabli : tous les charpentiers de la ville s'y étaient portés avec empressement, et construisaient un pont en même tems que les pontonniers en construisaient un autre.

La division Bruyères suivit l'ennemi sur la rive gauche. Dans une légère affaire d'arrière-garde, une cinquantaine de voitures furent enlevées aux Russes. Il y eut quelques hommes tués et blessés, parmi ces derniers est le capitaine des hussards Ségur. Les chevau-légers polonais de la garde firent une charge sur la droite de la Vilia, mirent en déroute, poursuivirent et firent prisonniers bon nombre de cosaques.

Le 25, le duc de Reggio avait passé la Vilia sur un pont jeté près de Kowno. Le 26, il se dirigea sur Janow, et le 27 sur Chatouï. Ce mouvement obligea le prince de Vittgenstein, commandant le 1er corps de l'armée russe, à évacuer toute la Samogitie et le pays situé

entre Kowno et la mer, et à se porter sur Wilkomir en se faisant renforcer par deux régimens de la garde.

Le 28, la rencontre eut lieu. Le maréchal duc de Reggio trouva l'ennemi en bataille vis-à-vis Develtovo. La canonnade s'engagea; l'ennemi fut chassé de position en position, et repassa avec tant de précipitation le pont, qu'il ne put pas le brûler. Il a perdu 300 prisonniers, parmi lesquels plusieurs officiers, et une centaine d'hommes tués ou blessés. Notre perte se monte à une cinquantaine d'hommes.

Le duc de Reggio se loue de la brigade de cavalerie légère que commande le général baron Castex, et du 11e régiment d'infanterie légère, composé en entier de Français des départemens au-delà des Alpes. Les jeunes conscrits romains ont montré beaucoup d'intrépidité.

L'ennemi a mis le feu à son grand magasin de Wilkomir. Au dernier moment, les habitans avaient pillé quelque tonneaux de farine; on est parvenu à en recouvrer une partie.

Le 29, le duc d'Elchingen a jeté un pont vis-à-vis Souderva pour passer la Vilia. Des colonnes ont été dirigées sur les chemins de Grodno et de la Wolhynie, pour marcher à la rencontre de différens corps russes, coupés et éparpillés.

Wilna est une ville de 25 à 30 mille ames, ayant un grand nombre de couvens, de beaux établissemens et des habitans pleins de patriotisme. Quatre ou cinq cents jeunes gens de l'Université ayant plus de 18 ans, et appartenant aux meilleures familles, ont demandé à former un régiment.

L'ennemi se retire sur la Dwina. Un grand nombre d'officiers d'état-major et d'estafettes tombent à chaque instant dans nos mains. Nous acquérons la preuve de l'exagération de tout ce que la Russie a publié sur l'immensité de ses moyens. Deux bataillons seulement par régiment sont à l'armée; les troisièmes bataillons, dont beaucoup d'états de situation ont été interceptés dans la correspondance des officiers des dépôts avec les régimens, ne se montent pour la plupart qu'à 120 ou 200 hommes.

La cour est partie de Wilna vingt-quatre heures après avoir appris notre passage à Kowno. La Samogitie, la Lithuanie, sont presqu'entièrement délivrées. La centralisation de Bagration vers le nord, a fort affaibli les troupes qui devaient défendre la Wolhynie.

Le roi de Westphalie, avec le corps du prince Poniatowski, le 7e, et le 8e corps, doit être entré le 29 à Grodno.

Différentes colonnes sont parties pour tomber sur les flancs du corps de Bagration, qui, le 20, a reçu l'ordre de se rendre à marche forcée

de Pronjanoni sur Wilna, et dont la tête était déjà arrivée à quatre journées de marche de cette dernière ville, mais que les événemens ont forcée de rétrograder, et que l'on poursuit.

Jusqu'à cette heure, la campagne n'a pas été sanglante; il n'y a eu que des manœuvres; nous avons fait en tout 1000 prisonniers. Mais l'ennemi a déjà perdu la capitale et la plus grande partie des provinces polonaises, qui s'insurgent. Tous les magasins de première, de deuxième et de troisième lignes, résultat de deux années de soin, et évalués plus de 20 millions de roubles, sont consumés par les flammes ou tombés en notre pouvoir. Enfin, le quartier-général de l'armée française est dans le lieu où était la cour depuis six semaines.

Parmi le grand nombre de lettres interceptées, on remarque les deux suivantes, l'une de l'intendant de l'armée russe, qui fait connaître que déjà la Russie ayant perdu tous ses magasins de première, de deuxième et de troisième lignes, est réduite à en former en toute hâte de nouveaux; l'autre, du duc Alex. de Wurtemberg, faisant voir qu'après peu de jours de campagne, les provinces du centre sont déjà déclarées en état de guerre.

Dans la situation présente des choses, si l'armée russe croyait avoir quelque chance de victoire, la défense de Wilna valait une bataille; et dans tous les pays, mais sur-tout dans celui où nous nous trouvons, la conservation d'une triple ligne de magasins aurait dû décider un général à en risquer les chances.

Des manœuvres ont donc seules mis au pouvoir de l'armée française une bonne partie des provinces polonaises, la capitale et trois lignes de magasins. Le feu a été mis aux magasins de Wilna avec tant de précipitation, qu'on a pu sauver beaucoup de choses.

Rapport de l'intendant général Laba au ministre de la guerre, à Wilna.

J'ai eu l'honneur de recevoir à l'instant même la lettre de V. E. sous le n° 279, datée du 12 (24) de ce mois, par laquelle elle me fait connaître la volonté de S. M. I. pour le prompt établissement de magasins à Vitepsk, Ostrow, Weliki Louki et Pskoff. J'ai déjà expédié pour Vitepsk le courrier Stephanoff qui m'a apporté cet ordre. Je vais prendre, pour son entière exécution, toutes les mesures nécessaires, et j'aurai l'honneur de vous rendre compte de ce que j'aurai fait pour obéir à la volonté de S. M. I. relative à l'établissement de ces magasins.

Signé, *l'intendant général*, LABA.

N° 717. — *Drissa, le 14 (26) juin 1812, à une heure après minuit.*

Rapport du gouverneur militaire de la Russie-Blanche à S. M. l'Empereur, à Wilna.

J'ai eu le bonheur de recevoir aujourd'hui l'oukase de V. M. I., daté du 12 (24) de ce mois, par lequel il lui plaît de déclarer en état de guerre les gouvernemens de Russie-Blanche, de Witepsk et de Mohiloff.

Je me suis occupé de suite de l'exécution de cet ordre.

Le gouverneur de la Russie-Blanche,
Signé, le duc ALEXANDRE WURTEMBERG.

No 2197. — Witepsk, le 15 (27) juin 1812.

A ces détails officiels on peut ajouter avec confiance ceux qui suivent :

A la date du 5 juillet, l'Empereur se trouvait encore à Wilna. Le 30 juin, le roi de Westphalie était entré à Grodno à la tête de toute la cavalerie légère de l'aile droite, et d'une division d'infanterie. Après quelques légères charges de cavalerie, les Russes se sont retirés en brûlant le pont du Niemen. L'avant-garde du roi de Westphalie a passé sur quelques bateaux ; les ponts ont été jetés de suite pour le passage de l'armée, qui s'est mise aussitôt en mouvement pour suivre les Russes dans leur retraite. L'armée autrichienne est en marche, son général lui a adressé une proclamation le 29 juin. Sur la gauche, le maréchal duc de Tarente est campé au-delà de Memel, ayant sous ses ordres le corps prussien commandé par le général Grawert. Le maréchal duc de Tarente a devant lui le corps russe commandé par le prince de Wittgenstein ; quelques escarmouches seulement ont eu lieu ; les Prussiens ont enlevé des détachemens de cosaques. L'armée est en pleine marche vers la Dwina, où les Russes paraissent se retrancher.

Les opérations sont à peine entamées, et déjà de grands résultats s'annoncent ; un nouveau jour luit sur les fertiles provinces que la France vient d'enlever à la Russie. Une nouvelle et mémorable époque commence pour la Pologne, et ce pays animé par le plus noble des sentimens, celui de l'indépendance du territoire et de l'amour de la patrie, pour premier fruit de la protection de la France et de la marche de nos légions, a déjà recouvré un nom que tant de faits mémorables et tant de désastres éclatans ont à jamais illustré.

En vertu de l'autorisation donnée par S. M. le roi de Saxe, une diète générale s'est réunie à Varsovie.

Cette diète, présidée par le prince Adam Czartoriski, s'est constituée, au mileu des transports de l'allégresse générale et des témoignages les plus éclatans de la reconnaissance de la nation pour l'Empereur Napoléon, en confédération générale de la Pologne; elle a déclaré le royaume de Pologne et le corps de la nation polonaise rétablis. Toutes les diétines sont convoquées et adhéreront à la confédération générale. Tous les Polonais se confédéreront collectivement et individuellement; toutes les parties du territoire entreront dans la confédération. Tous les Polonais au service de la Russie sont rappelés, et sommés de rentrer dans leur patrie. La confédération délègue tous les pouvoirs dont elle est investie à un conseil-général, choisi dans son sein, résidant à Varsovie, et composé de onze membres. Une députation sera envoyée à S. M. le roi de Saxe duc de Varsovie, pour lui demander d'accéder à la confédération générale de la Pologne. Une députation sera aussi envoyée à S. M. l'Empereur Napoléon roi d'Italie, pour lui présenter les actes de la confédération, et lui demander de couvrir de sa puissante protection le berceau de la Pologne renaissante.

La confédération prend à la face du ciel et de la terre, au nom de tous les Polonais, l'engagement solennel de poursuivre jusqu'à la fin, et par tous les moyens dont elle pourra disposer, l'accomplissement du grand ouvrage qu'elle commence aujourd'hui.

Au moment où cet acte a été proclamé au sein de la diète, la salle a retenti d'acclamations et des cris mille fois répétés: *Vive Napoléon!* La cocarde nationale bleue et rouge a été aussitôt arborée; les dames s'empressaient de les distribuer. Le canon de la place du gouvernement s'est aussitôt fait entendre; les anciennes bannières de la Pologne, les aigles blanches et les armes de la Lithuanie, représentant un chevalier armé de pied en cap, ont été arborées; le soir toute la ville a été illuminée. Sur un arc de triomphe s'élevait un transparent présentant les armes de la Pologne et de la Lithuanie; au-dessous on lisait des vers dont le sens est: Par la puissance du héros, nous voyons reparaître l'aigle blanche, et son compagnon le chevalier de Lithuanie. Sur d'autres transparens, on lisait les noms d'Eylau, de Friedland, d'Austerlitz. Ainsi les vœux reconnaissans de la nation se joignaient aux transports de son enthousiasme.

Au même instant, quel étrange contraste présentaient

les délibérations du conseil de l'empereur Alexandre? La Pologne s'arme, se lève, et ressaisit son territoire et son nom. Les armées russes rétrogradent et cherchent à couvrir leurs propres possessions, et le gouvernement atteste à l'Europe, par un ukase, qu'il a voulu la guerre, qu'il l'a provoquée dans un moment où ses finances étaient dans un état d'affaiblissement dont les progrès ne pouvaient plus dès long-tems se dissimuler. Cet ukase détermine la valeur du rouble, et précise les cas dans lesquels cette valeur fictive, cette monnaie de papier sera reçue par le gouvernement, ou donnée par lui à son taux légal, à sa valeur assignée, et dans quel cas deux ou trois roubles pour un seront exigibles. Le considérant de cet ukase, qui peut être considéré comme un signal de détresse financière, est curieux. On y lit : « Les rapports qui nous sont parvenus sur les difficultés que *les circonstances* ont fait naître dans quelques gouvernemens de notre empire, par rapport à la circulation de l'argent dans les affaires tant publiques que particulières, prouvent *de plus en plus l'impossibilité* d'introduire par-tout un cours *uniforme* des assignations de la banque de l'Empire. »

Les ministres russes près les cours de Berlin et de Dresde se sont retirés et sont rentrés en Russie; la nouvelle du refus de ratification fait par la Porte au traité conclu à Bucharest, a déjà eu les résultats qu'on en devait attendre; déjà des corps qui étaient en marche pour se rendre sur la Vistule, ont reçu l'ordre de retourner sur le Danube, et d'y reprendre leur position défensive. La Porte continue ses préparatifs, tout annonce qu'elle va attaquer. Ses dispositions maritimes pour la flotte destinée à agir dans la Mer-Noire sont aussi poussées avec une très-grande activité. Le général Andréossi, ambassadeur extraordinaire de France à Constantinople, était attendu dans cette ville vers le 20 juin.

La détresse industrielle et commerciale qui afflige de plus en plus l'Angleterre, la disette d'objets de première nécessité, les troubles croissans dans tous les comtés, la destruction des métiers, le cri universel qui s'est fait entendre, et les innombrables pétitions dont le bureau de la chambre des communes a été couvert, ont enfin forcé le parlement anglais à s'occuper des ordres du conseil. Dans la séance du 17 juin, M. Brougham a pressé avec toute l'instance possible l'examen de la question de savoir si ces ordres seront rapportés, suspendus ou maintenus. Il a dé-

montré, sans peine, que ces ordres avaient eu un résultat tout contraire à celui qu'on en attendait. Le mal est à son comble, a-t-il dit; les contrées les plus florissantes offrent aujourd'hui le tableau de la misère et de la famine; le vagabondage et le pillage sont la seule ressource des milliers d'ouvriers qui languissent sans moyen d'existence; il faut qu'on les nourrisse, ou qu'ils volent, ou qu'ils périssent. L'Amérique, en cessant ses transports, a mis le comble à la détresse, et en Angleterre et dans la péninsule; de sorte que maintenir les ordres du conseil, et perpétuer la guerre en Portugal, est une double calamité dont les suites sont incalculables. Que serait-ce si la guerre avec l'Amérique ôtait tout espoir de ce côté! Nous avons assez fait, s'écrie l'orateur, pour une cause que nous ne pouvons plus soutenir. Songeons à la paix, songeons à l'Amérique, songeons à nous. L'orateur a été accueilli avec les témoignages de la plus éclatante faveur. Il a terminé en votant une adresse au prince régent, pour lui exprimer le vœu de la chambre, et le supplier de vouloir bien suspendre ou rapporter les ordres du conseil, et adopter des mesures qui, sans compromettre les droits et la dignité de la couronne de S. M., conciliassent les intérêts de l'Angleterre et ceux des neutres.

M. Rose et M. Castelreagh se sont opposés à une décision précipitée sur une question de cette nature; ils ont demandé que le système ne fût pas révoqué, mais suspendu provisoirement. M. Whitbread a vivement rejetté toute idée d'ajournement et de suspension. Les galeries ont été aussitôt vidées pour aller aux voix; on a appris qu'il n'y avait pas eu de division, la chambre ayant reçu l'avis que les ordres du conseil seraient annullés. Ainsi, l'excès du mal attiré sur l'Angleterre a produit ce qu'une politique plus éclairée, une fureur moins aveugle, une haine moins opiniâtre auraient ordonné depuis long-tems. L'Angleterre n'y a gagné que les maux et les dévastations auxquels elle est en proie depuis quatre ans, et qui ont reporté sur elle les sévères mais justes représailles du gouvernement français. Ainsi l'Angleterre avoue elle-même l'effet terrible des décrets de Berlin et de Milan; ainsi sa détresse et la révocation de ses mesures opressives attestent également et la justice de ces décrets et leur inappréciable résultat.

La note suivante donnera au surplus une idée de la nature du secours que l'Angleterre donne à cette péninsule où elle entretient la guerre au prix de tant de sacrifices

inutiles, où elle se ruine, elle et le pays qu'elle prétend défendre.

Cadix, 20 mai 1812.

« Mon ami, au milieu du désordre qui nous environne, je ne sais trop quel parti adopter. Je suis continuellement en courses, non par crainte des armes françaises, mais pour me rapprocher de mes malheureux compatriotes et chercher à les désabuser. Je n'ai jamais fait un plus long séjour que dans cette ville où l'on voit tant d'évènemens contradictoires qu'on se croit plutôt dans un chaos que dans une société. L'anarchie la plus complète, les vexations les plus inouïes, voilà le spectacle déchirant qui se présente sans cesse à nos regards. Les hommes qui nous gouvernent sont payés par l'Angleterre : que pouvons-nous espérer de leur part?..... Tous leurs projets, toutes leurs actions tendent à ensevelir leurs concitoyens sous les ruines de la mère-patrie. Qu'a été de tout tems l'Angleterre ?...... le fléau de l'Espagne. Si nous jetons les yeux sur le passé, nous verrons avec indignation les atrocités commises par cette nation de pirates ; nous la verrons s'emparer de nos flottes en Amérique sans aucune déclaration de guerre. O combien de fois le trésor de notre cour a-t-il été épuisé par leurs rapines !...... Ils surprenaient les produits de notre territoire, et après les avoir utilisés dans leurs ateliers, ils nous les revendaient à des prix extraordinaires. Ce commerce soutirait à-la-fois notre argent et nos denrées. Comment se fait-il que tout Espagnol ne revienne point de son erreur et ne voie pas qu'il ne doit rien attendre de cette nation ! Les Anglais nous ont donné des armes, sans doute ; mais pourquoi ? pour notre ruine. Elles nous coûtent bien cher !... Ils se sont rendus maîtres de la place de Ceuta, la clef du détroit ; les îles Baléares sont sous leur domination ; peu-à-peu ils voudraient gouverner les villes de la péninsule, s'emparer des ports de la Méditerranée et de l'Océan. Ils envoient quelques troupes pour observer de loin les sacrifices horribles qu'ils font de nos frères, etc., etc. »

S. M. l'Impératrice, objet constant des hommages des peuples et des souverains dans les lieux qu'elles traverse pour revenir en France, accompagnée par S. A. I. le grand duc de Wurtzbourg, était le 6 à Bayreuth, le 7 à Bamberg, le 8 à Wurtzbourg : elle y était encore le 10, et a eu cercle le soir au palais. Le départ de S. M. était fixé au 14. Le grand duc doit l'accompagner à Paris.

—Le *Moniteur* du 16 a publié la note suivante : Le Pape est

arrivé à Fontainebleau le 20 juin dernier, accompagné de l'évêque d'Edessa et de plusieurs officiers de sa maison. M. le duc de Cadore, intendant de la couronne, et S. Ex. le ministre des cultes, l'archevêque de Tours, les évêques de Nantes et de Trèves l'ont reçu à son entrée au palais. L'évêque d'Evreux est arrivé le lendemain. Les cardinaux présents à Paris y ont été quelques jours après. S. S. y occupe le même appartement qu'il y a sept ans. Elle a très-bien supporté le voyage.

— M. le Directeur général du Musée Napoléon, a donné avis qu'il y aurait, le 15 octobre de cette année, l'exposition publique des productions des peintres, sculpteurs, architectes et graveurs. S....

ANNONCES.

Monthly Repertory of english litterature. Arts, Sciences, etc., etc. Le N° 60 de cet intéressant recueil, commencé en 1807, et qui continue avec le plus grand succès, vient de paraître; il contient les articles suivans : 1°. Analyse du discours de M. Leach, sur les différentes régences qui ont eu lieu en Angleterre. 2°. Œuvres dramatiques de Ford (deuxième et dernier article). 3°. Traité sur le goût, par Tlison (dernier extrait). 4°. Nouvelle édition des Œuvres de Milton, par Cowper. 5°. Revue de différens pamphlets qui ont paru sur le prix excessif de *Beldon*, avec une table des prix de toutes les marchandises importées et exportées pendant les douze dernières années. 6°. Dernier article sur l'ambassade à Cabul. 7°. Moyens employés par les Anglais pour anéantir les manufactures du Continent. 8°. Extraits curieux d'un ouvrage très-rare, sans date et sans nom d'auteur. 9°. Articles du *Bill* de la régence actuelle. 10°. Refus de lord King de prendre des billets de la banque en paiement, etc. 11°. Cas singulier d'une accusation criminelle. 12°. Progrès de la vaccine dans les Indes-Orientales. 13°. Formation d'un nouveau lac dans les Indes-Occidentales. 14°. Extraits du Portefeuille d'un homme de lettres. 15°. Mémoires biographiques de plusieurs personnes illustres récemment décédées. 16°. Procédés de Sociétés savantes. 17°. Notices littéraires et philosophiques. 18°. Morceaux de poésie, etc.

Le prix de la souscription, pour ce journal, dont il paraît chaque mois un cahier gr. in-8° de plus de huit feuilles, très-correctement imprimé, est de 35 fr. par an y compris le port dans tout l'Empire

français; et 40 fr. pour l'étranger; pour six mois, 20 fr., et 22 fr. 50 c. franc de port pour l'étranger.

Les lettres et l'argent doivent être affranchis et adressés à M. Galignani, rédacteur, rue Vivienne, n° 17.

Rapport fait à la Société d'Encouragement par M. Descotils, *sur les cannelles aérifères inventées par M.* Jullien, *pour transvaser les vins en bouteilles qui ont déposé, et sur les entonnoirs aérifères du même auteur pour remplir les bouteilles et tonneaux sans répandre de liquide et filtrer les liqueurs sans évaporation;* avec une planche représentant les divers instrumens. Prix, 75 c., et 1 fr. franc de port. Chez Jullien, rue Saint-Sauveur, n° 18.

Nota. Les cannelles aérifères coûtent 9 fr. en cuivre, 10 fr. 50 c. étamées, et 75 fr. en argent.

Les entonnoirs aérifères pour remplir les bouteilles et filtrer les liqueurs sans évaporation, coûtent 12 fr.

Preuve de la durée du Monde encore pendant vingt mille ans; de l'impossibilité qu'une comète nous cause aucun mal et qu'elle se précipite vers la terre; par M. Wandelaincourt. Brochure in-24. Prix, 60 c. Chez Ch. Villet, libraire, rue Hautefeuille, n° 1.

Description et usage des Méridiennes portatives, du Tems vrai et du Tems moyen, verticales et horizontales, pour toutes les latitudes, faites pour être posées dans l'embrasure extérieure d'une fenêtre, à droite ou à gauche, selon que le soleil éclaire l'un ou l'autre côté à midi, afin de pouvoir régler ses montres et pendules au soleil, sans sortir de chez soi. Précédée d'une Dissertation sur l'utilité des méridiennes publiques, et sur la nécessité de suppléer à leur trop petit nombre dans chaque ville, par l'adoption des méridiennes portatives: avec une Instruction sur la manière de s'en servir. Par J.-N. Champion, ingénieur-géographe et graveur en topographie, breveté de S. M. I. et R. pour l'invention de ces méridiennes et des thermomètres à échelles comparatives et à souvenir météorologique qui leur servent de pendant. In-8°, avec figures. Prix, 1 fr., et 1 fr. 25 c. franc de port. — L'un et l'autre instrumens, de différentes dimensions, sur différentes matières, et de différens prix, se trouvent chez l'Inventeur, rue Neuve-Saint-Roch, n° 8.

Voyage pittoresque et historique de l'Espagne; par Alexandre Laborde, et une société de gens de lettres et d'artistes de Madrid. *Vingt-quatrième livraison.* In-folio de trois feuilles, plus 6 planches. Imprimerie de Didot l'aîné, rue du Pont-de-Lodi.

Essai sur l'art du Comédien chanteur ; par M. F. Boisquet, de la société des sciences et arts de Nantes. Un vol. in-8°. Prix, 3 fr. Chez Longchamps, libraire, rue Croix-des-Petits-Champs, n° 35.

Beaux exemples de piété filiale, de concorde fraternelle et de respect envers la vieillesse. Pour être donnés en prix à la jeunesse. *Quatrième édition*, augmentée des Parentales d'Ausone et de quantité de traits nouveaux; par A. F. J. Fréville, ex-professeur de belles-lettres aux écoles centrales, auteur de l'Encyclopédie Grammaticale, etc. Un vol. in-12 de 444 pages, orné de 12 vignettes. Prix, 3 fr., et 4 fr. franc de port. Chez F. Louis, libraire, rue de Savoie, n° 6; et Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Résolution générale des Equations (littérales) de tous les degrés ; par Hoëné Wronski. Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 60 c. franc de port. Chez Klostermann, rue du Jardinet, n° 13; Brunot-Labbe, quai des Augustins, n° 33; et chez Delaunay, Palais-Royal, seconde galerie de bois, n° 243.

Epître à l'auteur des Deux Gendres. Brochure in-8°. Prix, 1 fr. 50 c., et 2 fr. franc de port. Chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, seconde galerie de bois, n° 243.

Tome VI° et dernier de l'*Histoire de France pendant le dix-huitième siècle* ; par Charles Lacretelle. Volume in-8° de 410 pages, terminé par une Table générale alphabétique de l'ouvrage, imprimé sur caractères de cicéro et papier carré fin d'Auvergne. Prix, 5 fr. broché, et 6 fr. 25 cent. franc de port. Les tomes I, II, III, IV et V coûtent chacun le même prix. En papier vélin, le prix est double. Les personnes qui n'ont pas cet ouvrage complet sont invitées de se compléter avant le 1er septembre; après cette époque on ne le pourra plus. Paris, chez F. Buisson, libraire-éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10.

Correspondance littéraire, philosophique, critique, adressée à un Souverain d'Allemagne, depuis l'année 1770 jusqu'en 1782; par le baron de Grimm et par Diderot. Cinq volumes in-8° de 2300 pages. Prix, 28 fr. brochés, et 35 fr. franc de port. En papier vélin le prix est double. Chez le même.

Nouveau Nécrologe français, ou Liste alphabétique des auteurs nés en France, ou qui ont écrit en français, morts depuis le 1er janvier 1800; (ouvrage publié par ordre de M. le conseiller-d'état directeur-général de l'imprimerie et de la librairie). Brochure in-8°. Prix, 2 fr., et 2 fr. 25 cent. franc de port. Chez Guitel, place Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 27.

Annales de l'imprimerie des Alde, ou Histoire des trois Manuce et de leurs éditions; par Ant.-Aug. Renouard.—Supplément, 1 vol. in-8° broché, 4 fr., papier vélin, 8 fr. Chez A. A. Renouard, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

L'ouvrage, dont ce supplément forme le 3e volume, a paru en 1803. Les trois volumes brochés, ensemble 18 fr., en papier vélin, 36 fr.

De l'Aménagement et de l'Exploitation des forêts qui appartiennent aux particuliers; par M. Noirot, arpenteur-vérificateur près la conservation forestière de Dijon, membre de la Société académique des sciences de Paris. Un vol. in-12. Prix, 1 fr. 75 c., et 2 fr. 25 c. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, lib., rue Hautefeuille, n° 23.

Voyage en Abyssinie; par M. Salt; traduit de l'anglais et extrait des *Voyages de lord Valentia*. Deux vol. in-8°, avec figures. Prix, 9 fr., et 12 fr. franc de port. A Paris, chez J. J. Paschoud, libr., rue Mazarine, n° 22; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23. A Genève, chez J. J. Paschoud, impr.-libraire.

Essai d'instruction morale, ou les Devoirs envers Dieu, le Prince et la Patrie, la Société et soi-même, à l'usage des jeunes gens élevés dans une monarchie, et plus particulièrement des jeunes Français. Deux vol. in-8°, ornés du portrait de l'Empereur. Prix, 10 fr., et 12 fr. 50 c. franc de port.

Le même, format in-4°, 2 vol.: prix, 18 fr. brochés, et 23 fr. franc de port.

Chez Brunot-Labbe, libraire de l'Université impériale, quai des Augustins, n° 33.

ERRATA pour le dernier N°.

Dans l'Enigme, vers 19me, *au lieu de:* son ennemi, *lisez:* ses ennemis.

LE MERCURE paraît le Samedi de chaque semaine, par Cahier de trois feuilles. — Le prix de la souscription est de 48 fr. pour l'année; de 24 fr. pour six mois; et de 12 fr. pour trois mois, franc de port dans toute l'étendue de l'empire français. — Les lettres relatives à l'envoi du montant des abonnemens, les livres, paquets, et tous objets dont l'annonce est demandée, doivent être adressés, *francs de port*, au DIRECTEUR GÉNÉRAL du *Mercure de France*, rue Hautefeuille, N° 23.



MERCURE DE FRANCE.

N° DLXXV. — *Samedi 25 Juillet 1812.*

POÉSIE.

LE ROSSIGNOL ET LES OISEAUX.

FABLE.

Naguère dans un cercle on parlait de musique ;
Que dis-je, l'on parlait ? on y disputait fort.
S'occuper d'un plaisir et n'être pas d'accord !....
Enfin la chose était. On s'échauffe, on se pique.
Pour paraître profond, l'un vante avec transport
Les accens un peu durs des Amphions du nord.
Des Français défendant la gloire,
Un autre, avec raison prenant part aux débats,
Cite plus d'un grand homme et le Conservatoire.
Enfin un habitant de ces heureux climats
Des beaux arts, il est vrai, la première patrie,
S'agitait sur sa chaise et ne concevait pas
Qu'il fût d'autres talens que ceux de l'Italie.
Ce n'est que là, dit-il, qu'on sait adroitement
Dénaturer un chant sans craindre l'anathème,
De trils et de fredons enjoliver un thème,
Du plus grave à l'aigu s'élancer brusquement,

K

Tendrement roucouler sur une seule note,
Et sur-tout cadencer à se rompre la glotte.
Sachez nous imiter ; voilà sans contredit
Le vrai, le seul moyen de briller et de plaire.
A cet homme de goût, mais tant soit peu sévère,
J'offre pour ma réponse un modeste récit,
Dont plus d'un amateur peu faire son profit.

J'ai lu dans un auteur (son nom n'importe guère)
Qu'un jour les oiseaux dans leurs chants
Voulurent opérer une réforme entière.
Un rossignol connu par ses talens,
A cet effet convoque l'assemblée
Sous l'ombrage secret d'une immense feuillée,
Et dit : « Il est honteux que nous du genre humain
» Les premiers maîtres de musique,
» Nous ayons dans cet art fait si peu de chemin.
» Croyez-moi ; renoncez à votre genre antique ;
» Pour être bon il est trop vieux.
» Tout fraichement arrivant d'Italie
» Je vous en apporte un vraiment *délicieux ;*
» Et qui va, par sa mélodie,
» Rompre de vos gothiques airs
» L'ennuyeuse monotonie.
» D'ailleurs, chez les oiseaux pourquoi ces chants divers?
» L'un fredonne en fausset sa roulade commune ;
» Celui-ci de deux sons, répétés coup sur coup,
» Compose sans pitié sa chanson importune.
» Celui-là s'égosille en alongeant le cou
» Et fatigue l'écho d'un éternel glou glou.
» Cet autre, nuit et jour ouvrant un bec énorme,
» Fait retentir au loin son *quanquan* nasillard.
» Il est bien tems que chacun se réforme,
» Et qu'apprenant les finesses de l'art,
» Vous chantiez tous enfin de la même manière ;
» Je serai votre maître, et j'en fais mon affaire. »
Il a raison, dit un canard,
Je chante mal, mais ma voix est jolie ;
Je veux pour la former chanter incessamment
A la manière d'Italie.
Le rossignol, d'un plein consentement,
Fut chargé d'opérer cette réforme utile.

Le voilà donc travaillant jour et nuit
A corriger le chant de la gent volatile.
De tant de soins voulant cueillir le fruit,
Un beau matin notre docteur habile
Rassemble dans un bois tous ses musiciens,
Les range suivant leurs moyens,
Dit à chacun ce qu'il doit faire,
Commande le silence et donne le signal.
Les voila grimaçant de plus d'une manière,
Et redisant tant bien que mal
La leçon qu'ils viennent d'apprendre.
Pour dominer sur tous et mieux se faire entendre,
Tous les becs sont ouverts. Mais qui fut bien surpris?
Ce fut le professeur trompé dans son attente.
Un mélange confus de sons mal assortis
Vient frapper tout-à-coup son oreille savante.
Ses nerfs sont attaqués par ce bruit infernal.
Il frémit et se sauve honteux de l'aventure.
Un modeste pigeon, ne raisonnant pas mal,
Lui dit: Vous étiez fou; change-t-on la nature?
Pour qui s'éloigne d'elle il n'est point de succès.
Chaque oiseau dans ses chants suit une loi sècrète,
Et le bouvreuil plaintif n'imitera jamais
Le chant joyeux de la fauvette.

GABRIEL MOYRIA.

A AZÉLIE.

LE SENTIMENT OU LES DOUX SOUVENIRS.

ILS ne sont plus ces jours de bonheur sans nuage!
Ces jours dont je ne puis me retracer l'image
Sans éprouver encore un doux tressaillement!
Hélas! que je les plains ceux que le sentiment
Ne pénétra jamais de sa divine flamme!
Ce feu pur et sacré brûle au fond de mon ame,
Et sans cesse y nourrit des plaisirs dont jamais
Les cœurs indifférens n'ont connu les attraits.
C'est toi que j'en atteste, ô charme de ma vie!
Toi par qui je deviens un digne objet d'envie:

Naguère, près de toi, j'oubliais l'univers;
Mon bonheur,...... le pourrais-je exprimer dans mes vers?
Loin de tout importun, dans le sein du mystère,
Savourant la douceur et d'aimer et de plaire,
Comme un rapide éclair nous avons vu s'enfuir
Ces jours que sur son aile emportait le plaisir.
Quel charme, quand ta bouche où le désir repose
Pour sourire entr'ouvrait ses deux lèvres de rose!
Quel charme, quand tes yeux animés tour-à-tour
Et des feux du génie et des feux de l'amour,
Dans leurs regards brûlans offraient de ta tendresse
A mes yeux enivrés la preuve enchanteresse!
Dans ton riant séjour que j'étais transporté!
Je respirais en paix la pure volupté
Dans l'air où s'exhalait ton haleine chérie;
Là je trouvais l'oubli des peines de la vie.
Nos cœurs à l'unisson sentaient mêmes desirs;
Je soupirais, soudain j'entendais tes soupirs.
Mon front rayonnait-il d'une vive alégresse?
A l'instant dans tes yeux éclatait même ivresse.
Tendres épanchemens! voluptueux transports!
Quand tes doigts, produisant de célestes accords,
Caressent avec grâce ou la harpe ou la lyre,
Ou tracent sur l'ivoire un portrait qui respire,
Ou, des doigts de Pallas industrieux rivaux,
Fixent légèrement des fleurs et des rameaux
Sur le tulle léger, sur la toile de l'Inde;
Je me crois transporté chez les filles du Pinde,
Et ton boudoir devient le temple des beaux arts:
Le flambeau d'Apollon brille dans tes regards;
Il pénètre mon ame, il m'échauffe et m'inspire.
Près de toi, qu'ils sont doux les vers que je soupire!
Près de toi, que mon luth rend des sons gracieux!
Par ta voix répétés qu'ils sont mélodieux!
Pâlissez, fiers rivaux et d'amour et de gloire!
Les baisers d'Azélie ont marqué ma victoire,
Le myrte de Cypris et le laurier sacré
Couronnent le poëte et l'amant adoré.

Tels sont les souvenirs dont ma mélancolie
Loin de toi se nourrit, ô ma belle Azélie!
De l'absence par eux je trompe les ennuis;

Absente, tu remplis et mes jours et mes nuits;
Je chante mes regrets sur ma lyre plaintive
Et crois voir à mes chants la nature attentive.
Seul, au fond des forêts, j'erre au déclin du jour;
Je charme ma douleur par l'espoir du retour.
De prières, de vœux, si je les importune,
Je ne demande aux Dieux ni grandeurs, ni fortune:
Vivre près d'Azélie est tout ce que je veux;
Voilà le bien suprême où tendent tous mes vœux;
J'ai pour trésors sa voix, ses regards, son sourire,
Et pour le mien, son cœur vaut bien mieux qu'un empire.

Par M. René Tardos.

DIALOGUE.

Ma mère attend; la nuit vient: je te quitte.
— Non. — Laisse-moi! — Non: c'est partir trop vite.
— J'aurai déjà grand'-peine à m'excuser:
Laisse-moi donc, Hylas! — Eh bien! Mélite,
Pour ta rançon donne au moins un baiser:
Non de ceux-là que l'on donne à sa mère;
Mais ce baiser qui chérit le mystère,
D'un feu plus vif qui fait soudain brûler,
Où l'ame entière est près de s'exhaler?
Donne-le-moi, donne vite, ma chère....
— Oui.... mais après, voudrai-je m'en aller?

Eusèbe Salverte.

ÉNIGME.

On prétend que je suis pour vivre nécessaire;
Pour moi qui ne suis pas docteur en telle affaire,
Je pense qu'il est bien des gens
Qui sans moi vivent fort long-tems.

Je suis grand chez un militaire,
Petit chez la jeune bergère,
Excellent chez un protecteur,
Dépravé chez un malfaiteur:

Gai quand le destin est prospère,
Et triste quand il est contraire :
Dur chez l'avare occupé d'amasser,
Pour en son coffre-fort sous sur sous entasser :
Chez la coquette toujours tendre,
Et chez tous les humains difficile à comprendre.

S........

LOGOGRIPHE.

Avec ma tête je suis femme,
Oui femme, je dis femme en corps ainsi qu'en ame.
Ma tête à bas je ne suis plus,
Et la femme et le corps sont déjà disparus ;
Et de ce qui dans moi constituait la femme,
Il ne me reste plus que l'ame.

S........

CHARADE.

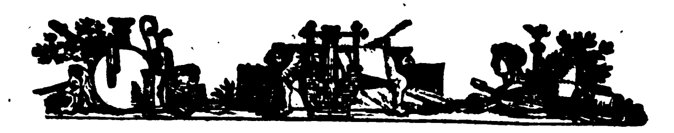
Si mon premier dit oui, mon dernier, au contraire,
Te dira toujours non. Voici bien autre affaire :
Je ne sais pourquoi ni comment
Mon entier veut dire autrement.

Gardareins, *électeur du département du Lot.*

---

*Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Rose.*
Celui du Logogriphe est *Crime*, dans lequel on trouve : *rime.*
Celui de la Charade est *Indispensablement.*



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

ELOGE HISTORIQUE de C. S. SONNINI-DE-MANONCOURT, célèbre naturaliste et voyageur; par ARSENNE THIÉBAUT-DE-BERNEAUD, de plusieurs Académies. Avec cette épigraphe :

> La familiarité que j'eus avec LUI et l'assistance qu'il fit à *ma jeunesse*, m'obligent à épouser son honneur.
>
> MONTAIGNE, *Essais*, liv. II, chap. 33.

PAR quelle inconcevable contradiction accueillons-nous avec tant d'empressement des étrangers, dont quelques-uns n'ont d'autre mérite que d'être d'habiles jongleurs (et ce sont les mieux reçus de nous)? pourquoi les comblons-nous de faveurs et de biens, tandis que ceux de nos compatriotes qui ont plus de droits à nos hommages, oubliés ou dédaignés pendant leur vie, meurent au milieu de nous comme s'ils avaient été jetés sur une plage étrangère? Cette question n'est pas nouvelle; une bonne solution le serait : peut-être faudrait-il la chercher dans nos goûts, dans nos mœurs, dans notre caractère, dans les qualités mêmes qui nous distinguent et que nous avons raison d'apprécier, parce qu'elles contribuent à notre bonheur comme à celui des autres. Mais ces recherches demanderaient du tems, de l'espace, intéresseraient fort peu de monde, ne corrigeraient personne, ne changeraient rien à l'usage et n'empêcheraient pas de se jeter à la tête du premier inconnu qui viendrait au milieu de nous pour écrire contre nous. Passons donc brusquement à celui qui a fait naître ces réflexions.

Il s'agit d'un écrivain français qui consacra sa vie entière à l'étude des connaissances utiles, et, pour reculer les bornes dans lesquelles elles étaient renfermées, fit de longs et pénibles voyages, courut mille dangers, dépensa sa fortune, altéra sa santé; d'un Français dont les ouvrages eurent un succes mérité; qui fut l'ami, le

continuateur de Buffon, souvent l'heureux imitateur de ce modèle; mais qui, au lieu de mourir comme lui dans l'abondance et comblé d'honneurs, est mort dans un état voisin du désespoir et de l'indigence, puisque, sans des amis indignés de la cruelle bizarrerie du sort, on chercherait en vain ses cendres confondues avec celles de la multitude.

Telle a été la destinée de Charles-Nicolas-Sigisbert Sonnini, ancien officier et ingénieur de la marine française, membre de plusieurs sociétés savantes et littéraires. Né, le 1er février 1751, à Lunéville; il étudia d'abord le droit, fut ensuite placé, comme cadet noble, dans le régiment d'Esterhazy, et bientôt dégoûté de la monotonie du séjour des garnisons, entra au service de la marine plus analogue à son goût pour l'étude de l'histoire naturelle et les voyages. Envoyé sur le continent de la Guiane, il le parcourut avec intrépidité, malgré les obstacles que présentaient un peuple sauvage, un sol inconnu, un climat insalubre et des animaux malfaisans. Les administrateurs de la colonie résolurent de profiter de son dévoûment pour connaître toutes les ressources que pouvaient offrir la Guiane et l'île de Cayenne. On commença par le charger d'une expédition périlleuse; c'était de découvrir, d'attaquer et de détruire les établissemens des nègres fugitifs cachés dans l'intérieur de ce pays immense où les Français n'avaient point encore pénétré. Sonnini se met en route, le 19 octobre 1773, escorté de huit volontaires et de six Indiens.

« Profitant de la bonne volonté de ses compagnons, nous dit son historien, l'infatigable voyageur entreprit une excursion topographique dans toute la largeur de la Guiane. C'était le premier voyage tenté dans ces contrées inconnues. Cinq mois furent employés à cette expédition, pendant laquelle le jeune Sonnini fit plus de 150 myriamètres (400 lieues) à pied, dans d'épaisses forêts, sans chemin, ni trace, obligé de se frayer un passage à travers les lianes dont ces forêts sont embarrassées; sans autre provision que le produit journalier de la chasse et de la pêche; sans abri contre les torrens de pluie qui noyent quelquefois d'une manière si effrayante les con-

très voisines de l'équateur, enfin sans autre guide que la boussole et les observations. L'habitude de faire usage de l'une et de suivre exactement les autres, lui servit si bien qu'il ne dévia pas un instant de la route projetée, malgré les sauts ou cataractes qui interrompent sans cesse le cours des nombreuses rivières qu'il devait traverser. Dans ce grand voyage, quoiqu'il eût eu beaucoup à souffrir; quoiqu'il eût passé trois jours entiers sans prendre de nourriture, non-seulement il n'égara pas son détachement, mais il ne perdit pas un seul homme. De retour à Cayenne, en avril 1774, il apprit que les administrateurs de la colonie désiraient vivement que l'on parvînt à découvrir une route par eau, pour se rendre à la montagne *la Gabrielle*, remarquable par sa fertilité, mais séparée de Cayenne par d'immenses plaines basses et marécageuses. Depuis l'établissement de la colonie française, en 1664, on avait tenté plusieurs fois, mais toujours en vain, de tracer un chemin à travers ces masses croupissantes. Sonnini se dévoue et s'embarque sur un frêle canot avec dix Indiens. Il est difficile de se faire une idée des peines qu'il éprouva pour obtenir le succès qu'il s'était promis et qu'il avait promis aux autres. Pendant douze jours, il affronta courageusement les horreurs de la soif et de la faim, tous les obstacles que multipliaient autour de lui les eaux stagnantes qui l'infestaient, les pluies qui l'inondaient, les insectes dont il était dévoré, la fièvre qui l'affaiblissait, les murmures de ses compagnons que son exemple et sa présence pouvaient seuls contenir. Enfin, il réussit : le voilà sur cette montagne si désirée; son équipage reçoit des secours; il prend lui-même des rafraîchissemens dont le besoin était si pressant : il est heureux. A son retour, les administrateurs l'accueillent avec intérêt et donnent son nom au canal qu'ils ont fait creuser sur sa route. »

Sonnini avait alors 23 ans. L'importance de ce service fixa les regards du gouvernement français, et le jeune voyageur fut promu au grade de lieutenant avec l'expectative d'une place d'ingénieur qu'il obtint en effet peu de tems après.

Il rapporta dans sa patrie une belle collection d'oi-

seaux rares dont il enrichit le Cabinet d'histoire naturelle. Louis XVI lui donna un brevet de correspondant de son cabinet avec une pension. En se rendant à Cayenne (en 1775) il visita la côte occidentale de l'Afrique, depuis le cap Blanc, jusqu'à Portudal. Il passa deux ans dans la colonie occupé à des voyages dont le résultat fut la découverte de plusieurs animaux. Une maladie le força de quitter ce pays pour revenir en France. Appelé par Buffon il se rendit à Montbard. C'est là qu'il passa le rigoureux hiver de 1776, tout entier au grand peintre de la nature qui le chargea de la rédaction de tous les articles d'ornithologie étrangère, depuis les gallinacées jusqu'aux oiseaux d'eau.

« C'est là, dit M. Thiébaut-de-Berneaud, qu'il puisa ce goût solide, ce tact délicat qu'aucune circonstance particulière, qu'aucune considération politique ne purent altérer; c'est là qu'il acquit le beau talent d'écrire et devint un écrivain élégant et facile. »

Le baron de Tott venait d'être nommé inspecteur des Echelles du Levant et de Barbarie. Cette expédition sourit à Sonnini : il demande, il obtient des passe-ports, il s'embarque et trouve, à son arrivée à Alexandrie, des ordres particuliers de Louis XVI pour voyager en Egypte.

Avant son départ il avait reçu les tendres embrassemens et les souhaits de Buffon. Il appelait ces souhaits la *bénédiction du génie*. Nous croyons devoir ici nous arrêter sur une circonstance particulière, c'est sur les instructions que Buffon donna à Sonnini.

On a cru que Buffon a plus d'une fois sacrifié la vérité à son imagination brillante et féconde, et qu'il écouta moins la première que la seconde. Rien n'est plus propre à montrer combien cette conjecture est hasardée, que les instructions suivantes. Il n'est qu'un observateur attentif, scrupuleux et profond qui puisse provoquer de pareilles recherches.

« M. le comte de Buffon prie M. Sonnini-de-Manoncourt de lui donner, dans le cours de son voyage, des observations sur les objets suivans :

» A Malte, prendre des échantillons des prétendus mar-

bres trouvés dans cette île, dont feu M. le Grand-Maître a fait faire de beaux ouvrages; et aussi des échantillons du prétendu marbre de Gozzo, afin de pouvoir les comparer ensemble. Savoir de plus si les rochers de l'île de Malte sont vitrescibles ou calcaires, où s'il n'y a point du tout de pierres calcaires dans cette île, et s'il n'y a pas des indices qu'elle ait été autrefois un volcan.

» Dans l'île de Sicile et dans les îles de l'Archipel observer jusqu'à quelle distance environ on rencontre les matières rejetées par les volcans; s'informer particulièrement à quelle distance de l'Etna l'on trouve des carrières des beaux marbres de Sicile.

» Dans la Grèce, savoir si l'ancienne carrière de marbre de Paros, qui est d'un blanc transparent, subsiste encore.

» Dans la Méditerranée, tâcher de savoir s'il existe en effet un golfe vis-à-vis le golfe Adriatique, ou s'il ne se trouve pas un cap, une espèce de promontoire dans les terres d'Afrique qui regardent le golfe Adriatique.

» Faire mention de la hauteur des côtes de l'Afrique dans tous les endroits où l'on pourra les voir. On assure qu'en général elles sont beaucoup plus basses que celles de l'Europe le long de la même mer.

» Faire aussi mention des sondes et de la profondeur de cette mer qui doit être moins grande du côté de l'Afrique que du côté de l'Europe, et ne pas oublier les courans, s'il y en a de remarquables.

» S'informer des différens endroits de cette mer où se fait la pêche du corail, comme au détroit de Bonifacio entre l'île de Corse et celle de Sardaigne, et aussi autour de ces îles et le long des côtes d'Afrique, etc.

» Recueillir quelques morceaux de corail dans leurs différens états d'accroissement et de dépérissement, ainsi que quelques beaux madrépores, le tout dans la Méditerranée, et en faire une caisse pour le Cabinet du Roi.

» Faire pêcher à l'extrémité de la Méditerranée, près de l'isthme de Suez, des coquillages et en remplir un panier pour le Cabinet; il faudra les mettre auparavant dans l'eau chaude pour en séparer l'animal, afin d'éviter la corruption.

» Tâcher d'avoir, s'il est possible, le niveau entre la Mer-Rouge et la Mer-Méditerranée.

» Remarquer de quelle nature sont les rochers qui se trouvent dans l'isthme entre ces deux mers, et faire mention de la hauteur de ces montagnes.

» Faire pêcher dans la Mer-Rouge, auprès de l'isthme,

des coquilles et en remplir un panier; y faire pêcher aussi quelques coraux et quelques beaux madrépores pour en faire une caisse; y faire pêcher encore de beaux lithophytes et des éponges pour en faire une autre caisse, et s'il se trouve des lithophytes dans la Méditerranée, près de l'isthme, en faire une autre caisse pour pouvoir les comparer.

» Dans le détroit, depuis les Dardanelles jusqu'au Bosphore, observer la hauteur des côtes et la nature des rochers des deux côtés du détroit; remarquer si les lits de pierre se correspondent, et s'il y a des angles saillans opposés aux angles rentrans; examiner aussi les différens effets que l'action des gelées et des eaux pluviales ont faites sur ces deux côtes du détroit, et savoir laquelle des deux est la plus rapide.

» Si l'on monte au-dessus de ces côtes du détroit, on remarquera s'il n'y a point de laves ou d'autres matières de volcans.

» Faire mention de la vitesse et de la profondeur des eaux depuis le Bosphore jusqu'aux Dardanelles.

» Faire pêcher un panier de coquilles dans la mer de Marmora et un autre panier dans la Mer-Noire, à quelque distance du Bosphore, et ne les pas mêler; il faut prendre garde aussi de ne pas mêler celles de la Méditerranée à celles de la Mer-Rouge.

» Au Caire, tâcher de faire le voyage des Pyramides, et comparer la description donnée par de Maillet, dans le livre intitulé : *Description de l'Egypte*, publié par M. l'abbé Le Mascrier, in-4° (Paris, 1735). M. Sonnini-de-Manoncourt pourra trouver ce livre à Marseille, ou en faire un extrait.

» Tâcher de voir aussi les fameuses carrières voisines de la Thébaïde, qui sont toutes composées de porphyre, de jaspe et de granit; mais je crois cette entreprise difficile.

» En Barbarie, tâcher de voir un jumart qu'a décrit le docteur Shaw.

» Recueillir partout les animaux quadrupèdes et les oiseaux que M. Sonnini-de-Manoncourt jugera nouveaux pour nous, les faire préparer et nous les envoyer pour le Cabinet.

» Comparer aussi les poissons qui se trouvent dans la Méditerranée, près de l'isthme, avec ceux de la Mer-Rouge près du même isthme.

» Si l'on voit en mer quelques trombes, ne pas manquer d'en faire la description.

» Si l'on peut faire jeter la sonde entre la Sicile et Malte,

s'assurer de la profondeur qui ne doit pas être grande; on sait que la profondeur du détroit de Bonifacio est fort petite entre l'île de Sardaigne et celle de Corse, et que c'est là où l'on trouverait beaucoup de corail dans les années dernières.

» A Montbard, ce 5 mars 1777.

Signé, le comte DE BUFFON.

On nous pardonnera cette citation un peu longue, puisqu'elle sert à justifier Buffon. On ne recherche point la vérité avec tant de soin pour la dissimuler.

Sonnini s'embarqua le 26 avril 1777; pendant son séjour à Malte, il se lia intimement avec le savant Dolomieu. Le 20 juin il arrive à Alexandrie. Parcourir les plaines de l'Egypte, visiter les fameuses pyramides, les ruines du temple de Denderah, traverser l'immense désert de la Lybie, étudier toujours et par-tout la nature et les hommes, telles sont les occupations constantes de l'infatigable voyageur. Il fit même le projet gigantesque de parcourir toute la longueur de l'Afrique, depuis le golfe de la Sidre jusqu'au cap de Bonne-Espérance : mais il n'eut pas l'approbation du gouvernement.

Sonnini a donné le premier une parfaite connaissance du pays situé entre Damanhour et les lacs de Natron. L'exactitude de ses descriptions lui a mérité l'honneur de voir deux de ses routes tracées avec cette inscription : *route du voyageur Sonnini*, sur la grande et magnifique carte de l'Egypte dressée en 24 feuilles, par les ordres de S. M. l'Empereur et Roi.

De l'Egypte, Sonnini se rendit dans la Grèce et dans la Turquie. Dans les relations qu'il a publiées sur ces pays, il s'attache aux observations d'histoire naturelle, à tout ce qui peut intéresser sous le rapport des mœurs, des antiquités, du commerce, aux époques les plus solennelles de la vie des peuples modernes de la Grèce.

A la suite de ce voyage, Sonnini s'embarqua sur la frégate française *la Mignone*, commandée par son ami d'Entrecasteaux, et qu'il contribua à sauver par la promptitude avec laquelle il établit une batterie dans la rade où le convoi fut attaqué par deux cutters anglais de la flotte de l'amiral Keppel.

A son retour en France Sonnini trouva son patrimoine

envahi par un parent avide qui avait spéculé sur son éloignement. Les détails qu'offre à ce sujet M. Thiébaut-de-Berneaud sont pleins d'intérêt, mais nous ne devons nous arrêter que sur les circonstances d'une utilité générale.

Ayant enfin arraché une portion de son héritage au spoliateur qui voulait en jouir, Sonnini se livre à l'agriculture, fait des essais en grand, naturalise des végétaux exotiques, et nous lui devons plusieurs plantes qui n'ont pas médiocrement contribué à l'amélioration de notre agriculture (1). Bien loin de ressembler à ce charlatan agricole qui, pour avoir, au sein d'une grande ville, un pied de vigne au bas d'un mur, un fraisier sur sa fenêtre, et deux arbrisseaux dans une caisse, se donnait comme un cultivateur-propriétaire, ayant des plantations, des pépinières, et publiant les *résultats de son expérience*, Sonnini fit des essais en grand, ne se contenta pas de cultiver chez lui et pour lui; il améliora la culture dans les départemens de la Meurthe, des Vosges, de l'Aisne, et répandit d'utiles instructions.

Des malheurs privèrent Sonnini de sa fortune. Il vint habiter Paris et publia dans cette capitale un grand nombre d'ouvrages précieux. On lui doit la magnifique édition de l'Histoire naturelle en 127 vol. in-8°. Cette édition offre d'abord toutes les additions publiées par Buffon à diverses époques; les découvertes de son élève et toutes les observations éparses dans une multitude de mémoires isolés depuis la mort de l'illustre auteur de l'Histoire naturelle.

Nous ne donnerons pas la liste des nombreuses productions de Sonnini, parce qu'étant connues, offrant la réunion si rare de l'instruction et du plaisir, leur utilité n'est plus mise en doute. On la trouvera d'ailleurs dans l'éloge intéressant où nous puisons ces détails.

Le sort acharné à la poursuite de notre voyageur lui fit connaître un boyard moldave qui se fesait passer pour

---

(1) Le rutabaga ou chou-navet de Laponie; la lentille du Canada, ou grande vesce qui donne trois coupes d'un fourrage abondant et sain; le fenu grec qui fournit un beau rouge, un fourrage, un légume agréable; la julienne dont il montra la propriété oléagineuse.

un prince et n'était qu'un aventurier. Séduit par les offres les plus avantageuses, Sonnini part avec sa famille. A peine arrivé à Yassi, le prétendu prince y est arrêté et déporté. Sonnini qui s'était expatrié pour élever le fils de ce moldave, se trouve sans ressource, loin de sa patrie. Son goût pour l'observation ne rendit pas ce voyage inutile : il trouve les moyens de parcourir avec fruit la Moldavie et la Valachie, provinces sur lesquelles on n'a que des renseignemens inexacts qui doivent être bientôt remplacés par ceux que Sonnini a recueillis.

De retour à Paris, cet infortuné voyageur consumé par les fatigues et par le chagrin de ne pouvoir faire usage de ses connaissances et de ses talens, parce que le plus utile de tous lui manquait, *celui de se faire valoir*; Sonnini mourut à Paris le 9 mai 1812, dans une détresse d'autant plus douloureuse, qu'il laissait une compagne, un enfant sans aucune fortune. Quelques amis suivirent sa dépouille mortelle. Elle allait être jetée dans la tombe commune, lorsque l'un d'eux proposa d'en élever à Sonnini une à leurs frais. Cette proposition est acceptée et Sonnini repose dans le cimetière de l'est, vulgairement appelé *la maison du Père la Chaise*. Un saule pleureur ombrage son tombeau environné des végétaux qu'il aimait ou qu'il cultiva.

A la suite de ses noms, de la date de sa naissance, de celle de sa mort, se lit cette inscription :

SES DÉCOUVERTES EN HISTOIRE NATURELLE
LE RENDIRENT L'AMI, LE COLLABORATEUR ET LE CONTINUATEUR
DE BUFFON.
VOYAGEUR INTRÉPIDE, IL VISITA L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE,
L'EGYPTE, LA GRÈCE, LA MOLDAVIE ET LA VALACHIE.
IL SIGNALA SON SÉJOUR A CAYENNE PAR L'OUVERTURE
D'UN GRAND CANAL QUI PORTE SON NOM.
IL INTRODUISIT EN FRANCE
LA CULTURE DE PLUSIEURS VÉGÉTAUX UTILES.
NÉ RICHE,
IL FUT CONSTAMMENT HOMME DE BIEN,
TOUJOURS UTILE AUX LETTRES ET AUX SCIENCES,
BON AMI, BON ÉPOUX, BON PÈRE,
ET MOURUT PAUVRE.

L'Éloge historique de Sonnini fait connaître et conséquemment aimer cet homme célèbre. L'auteur a su prendre, et toujours avec succès, le style convenable aux tableaux des différentes positions dans lesquelles s'est trouvé ce voyageur dont il fut l'élève et l'ami. Sans le mot *assombrir* sur le sort duquel nous sommes inquiets, la critique ne trouverait point à s'exercer; mais, comme on voit, M. Thiébaut lui a fait la plus petite part possible. V—T.

HISTOIRE DE LA DÉCADENCE ET DE LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN, traduite de l'anglais d'EDOUARD GIBBON. *Nouvelle édition*, entièrement revue et corrigée, précédée d'une Notice sur la vie et le caractère de GIBBON, et accompagnée de notes critiques et historiques, relatives, pour la plupart, à l'histoire de la propagation du christianisme; par M. F. GUIZOT. — Tomes I, II et III, in-8°. — Prix, 21 fr. — A Paris, chez *Maradan*, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9.

UN bon ouvrage à réimprimer, une traduction défectueuse à revoir, des omissions et des erreurs importantes à rectifier, tel a été le but de M. Guizot dans la publication qui nous occupe. On n'en saurait contester l'utilité : ce but est louable dans toutes ses parties. *L'Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire Romain*, par Gibbon, est vraiment un excellent ouvrage. La traduction qu'on nous en avait donnée avait le plus grand besoin d'une révision; l'original, malgré son mérite, n'était pas exempt d'erreurs, et ces erreurs, dit fort bien M. Guizot, étaient d'autant plus importantes à rectifier dans une histoire de cette étendue, que perdues, en quelque sorte, dans un nombre immense de faits, elles sont éminemment propres à tromper les lecteurs superficiels qui croient tout ce qu'ils ont lu, et même les lecteurs attentifs qui ne sauraient étudier tout ce qu'ils lisent.

On n'exigera pas, sans doute, que nous nous mettions en frais pour démontrer notre première assertion.

sur la bonté de l'ouvrage. L'Europe entière l'a reconnue. On l'a réimprimé souvent, même hors de l'Angleterre, et les nouvelles éditions d'une histoire en douze gros volumes, témoignent plus puissamment en sa faveur que celles d'un poëme ou d'un roman. Ajoutons que celle-ci obtint à sa première apparition les suffrages de Robertson et de Hume ; qu'une foule de critiques attesta mieux encore la grandeur de son succès ; que M. Guizot, enfin, qui, bien qu'éditeur de Gibbon, n'est rien moins que son panégyriste, lui rend, après l'examen le plus sévère et à une troisième lecture, ce témoignage bien important : que son livre, malgré ses défauts, sera toujours un bel ouvrage, et qu'on peut relever ses erreurs et combattre ses préventions sans cesser de dire que peu d'hommes ont réuni, sinon à un aussi haut degré, du moins d'une manière aussi complète et aussi bien ordonnée, les qualités nécessaires à l'historien.

Il nous sera aussi facile de faire sentir combien la traduction de ce grand ouvrage avait besoin d'être revue. Quoique M. Guizot n'en parle qu'avec cette réserve polie qui sied si bien dans sa position, il ne peut s'empêcher de convenir que dans les premiers volumes on ne trouve qu'une bien faible image du style plein et nerveux de l'auteur anglais, et que les derniers ont été traduits avec une négligence et une précipitation si grandes que des contre-sens même s'y sont glissés. A ces observations modestement énoncées par l'éditeur, il nous sera permis d'en joindre une plus décisive. Nous connaissons des lecteurs qui ont été plus d'une fois obligés de recourir au texte anglais pour comprendre la traduction française ou pour s'éclaircir sur les absurdités qu'elle prêtait à l'auteur original. On peut juger maintenant si la révision d'un pareil travail était nécessaire ; et si l'on nous demande comment elle a réussi, nous répondrons aussi positivement qu'elle laissera peu de chose à désirer aux lecteurs les plus difficiles. La comparaison que nous avons faite de l'ancienne et de la nouvelle édition nous met en état de prononcer que le premier travail a été entièrement refondu de la manière la plus heureuse. Nous ne disons rien en cela que tout le monde ne soit

en état de vérifier, et il ne nous reste plus à cet égard qu'à exprimer notre étonnement de ce que la personne capable d'exécuter un travail aussi ingrat, ait eu la résignation de s'y soumettre, plutôt que de refaire la traduction d'un bout à l'autre, tâche plus longue, mais moins pénible, et qui lui eût permis d'y attacher son nom.

Au reste, ce n'est point à nous à lui chercher querelle sur cet article. Si l'ouvrage est bien fait, qu'importe au lecteur la manière dont il a été fait? En général, on s'en inquiète peu et l'on a raison, du moins dans ce qui a rapport au style; mais il n'en est pas ainsi des notes critiques qui accompagnent cette nouvelle édition. M. Guizot, en critiquant un auteur tel que Gibbon, qui a employé la plus grande partie de sa vie aux recherches sur lesquelles il a fondé ses opinions, devait nous rendre compte des autorités dont il s'appuie pour le combattre, et c'est ce qu'il a fait dans sa préface avec une franchise et une exactitude dont nous devons le féliciter. Les recherches du critique sont en proportion de celles de l'auteur. Nous remplirions plus d'une page de la simple liste des ouvrages modernes qu'il a consultés, et de plus il a constamment remonté aux sources où Gibbon avait puisé lui-même. Ces notes jetées modestement au bas des pages de l'ouvrage d'un autre, annoncent une érudition plus étendue et plus solide que celle qu'on a souvent étalée avec une orgueilleuse affectation.

A ne parcourir que le premier volume, nous trouvons déjà Gibbon rectifié sur la manière dont les Romains sous les Empereurs parvenaient aux grades militaires (pag. 28); sur la fertilité de la Palestine (pag. 48); sur la prétendue égalité des citoyens Romains sous la république (page 137); sur l'antiquité des apothéoses (pag. 145). Indépendamment de ces erreurs de fait, et que l'on pourrait nommer matérielles, M. Guizot, dans ce premier volume, en relève d'autres que l'on pourrait appeler morales, et dont l'influence pourrait être plus dangereuse encore. Ainsi, dans une note qui commence à la page 82, il blâme avec raison l'indifférence avec laquelle son auteur parle des cruautés que les Romains

exerçaient envers leurs esclaves. Plus loin (pag. 282), il oppose à la froide observation de Gibbon sur *la vertu inutile et déplacée* d'Helvidius et de Thraséa, l'enthousiasme généreux que cette même vertu inspirait à Juste-Lipse, et l'on remarque avec plaisir que notre éditeur est encore plus choqué d'un sentiment qui manque de noblesse que d'un fait omis ou altéré.

Mais c'est sur-tout dans le troisième volume, c'est en commentant les chapitres XV et XVI où Gibbon raconte les progrès du christianisme, que M. Guizot a suivi son auteur de plus près, qu'il lui a disputé pied à pied le terrain qu'il l'accuse d'avoir envahi. Gibbon, nous ne pouvons le dissimuler, laisse percer dans ces chapitres, et même dans tout son ouvrage, un esprit qui nous porterait à croire qu'un de ses principaux motifs, en l'écrivant, était de coopérer aux vues des philosophes du dernier siècle. M. Guizot, sans le dissimuler, cherche à ruiner toutes ses attaques, et à représenter l'établissement du christianisme tel que le concevaient les prédécesseurs de Gibbon. C'est dans ce dessein qu'il a lu tous les écrits des historiens ecclésiastiques et toutes les critiques de Gibbon qu'il a pu se procurer. Notre intention n'est pas de nous engager dans cette controverse. Nous jouissons des bienfaits du christianisme. On ne peut nier que son établissement n'entrât dans les vues de la providence : qu'elle y ait manifesté son intervention d'une manière plus ou moins immédiate, c'est ce qu'il ne nous appartient pas d'examiner. Nous laisserons aux lecteurs attentifs à décider si M. Guizot a toujours réfuté victorieusement les opinions de son adversaire. Il nous suffit de dire qu'il l'a toujours combattu avec autant d'érudition que de bonne foi. Il est plus de notre compétence d'examiner si c'est avec raison que M. Guizot a douté de cette dernière qualité dans son antagoniste. Nous disons qu'il en a douté, et peut-être M. Guizot trouvera-t-il cette expression trop sévère. Il dit cependant (préface, pag. xiij) qu'après la seconde lecture et l'examen réfléchi de l'ouvrage, il soupçonna la bonne foi de l'auteur; mais un peu plus loin (pag. xix) il observe que Gibbon, en répondant à ses critiques avec amertume,

montra qu'il ne se sentait pas tout-à-fait irréprochable, mais qu'il ne changea rien à ses opinions dans le reste de l'ouvrage, *ce qui prouve du moins sa bonne foi.* Ces deux passages se contre-balancent; aussi ce n'est ni dans l'un ni dans l'autre que nous croyons trouver la véritable opinion de l'auteur. C'est dans la manière dont il relève dans ses notes le silence de Gibbon sur les *Actes des Apôtres*, l'interprétation injurieuse que donne l'historien anglais de la conduite de saint Cyprien, sa partialité pour les païens persécuteurs, les assertions gratuites qu'il se permet à leur avantage, et sur-tout la mutilation de certains passages par laquelle il s'attache à diminuer le nombre des martyrs. Il paraît que de tous les argumens employés par les défenseurs du christianisme, c'est celui-là qui embarrassait le plus Gibbon; c'est dans les efforts qu'il fait pour l'atténuer que son éditeur le combat avec le plus d'avantage, et nous avouerons franchement que sa bonne foi y devient aussi suspecte pour nous que pour M. Guizot. Il nous semble cependant que la préface de cet estimable écrivain, et la notice biographique dont elle est suivie, fournissent les moyens de justifier Gibbon sur ce point, ou du moins de prouver qu'il n'a pas été de plus mauvaise foi que beaucoup d'auteurs très-respectables. M. Guizot observe très-bien que les circonstances où Gibbon conçut l'idée de son ouvrage, *assis au milieu des ruines du capitole, tandis que des moines déchaussés chantaient vêpres dans le temple de Jupiter*, décida peut-être de l'esprit qui devait présider à l'exécution. L'éditeur rapporte aussi très-à-propos une lettre où l'auteur donne son attachement aux anciennes institutions, et par conséquent au polythéisme, pour cause du ton un peu familier avec lequel il a traité l'église primitive qu'il regardait comme une innovation; mais M. Guizot n'a peut-être point assez insisté sur un autre passage des Mémoires de son auteur. Gibbon s'y montre effrayé du scandale que produit son ouvrage en Angleterre dans tout le parti religieux plus nombreux et plus respecté qu'il ne croyait. « Si j'avais pensé, dit-il, que la majorité des lecteurs anglais fût si tendrement attachée au nom et à l'ombre du christianisme; si j'avais

prévu la vivacité des sentimens qu'ont éprouvés ou feint d'éprouver en cette occasion les personnes pieuses, ou timides, ou prudentes, j'aurais peut-être adouci ces deux chapitres, objet de tant de scandales qui ont élevé contre moi beaucoup d'adversaires, en ne me conciliant que bien peu de partisans. » Il me semble que ces lignes répondent à tout ce qu'on peut alléguer contre la bonne foi de l'auteur. Gibbon, devenu presqu'étranger à l'Angleterre, croyait que l'incrédulité y dominait comme autour de lui. Il était lui-même inébranlable dans ses opinions anti-chrétiennes, il ne croyait pas que personne pût encore penser autrement. En défendant une cause dont la bonté lui était démontrée, en attaquant un système qu'il croyait généralement abandonné, il crut pouvoir se dispenser d'une exactitude sévère, dissimuler quelques-uns des moyens d'un adversaire, que ces moyens, selon lui, n'auraient pu sauver. Il y eut sans doute beaucoup de légèreté dans cette conduite; on peut croire même qu'en la suivant, il consulta plutôt sa commodité que son devoir; il est clair enfin, et M. Guizot l'a remarqué, qu'il était en écrivant tout préoccupé de ses idées; mais est-il en cela plus coupable que tant d'autres qu'on a loués long-tems d'avoir fortifié la vérité, non par de simples omissions, mais par des inventions bien intentionnées?

Quels que soient, au reste, les torts de Gibbon, deux choses doivent l'excuser auprès de tous les amis de la justice : il fut dominé par l'esprit de son siècle, et il fut un des premiers à en reconnaître les illusions. « L'effet de la révolution, dit M. Guizot, avait été pour lui ce qu'il a été pour beaucoup d'hommes, éclairés sans doute, mais qui avaient écrit d'après leurs réflexions plutôt que d'après une expérience qu'ils ne pouvaient avoir; elle le fit revenir avec exagération sur des opinions qu'il avait long-tems soutenues. » A l'appui de cette observation, M. Guizot cite le témoignage de Gibbon lui-même qui s'exprime ainsi dans ses Mémoires. « J'ai pensé quelquefois à écrire un dialogue des morts, dans lequel Voltaire, Erasme et Lucien se seraient mutuellement avoué combien il est dangereux d'exposer une ancienne supersti-

tion au mépris d'une multitude aveugle et fanatique. » Cet aveu prouve de nouveau que Gibbon était de bonne foi dans ses préjugés contre le christianisme, et qu'il reconnut trop tard le danger de les mettre au jour; on peut en conclure que s'il n'eût tenu qu'à lui de refondre son ouvrage, il eût réellement *adouci*, comme il le dit ailleurs, les passages les plus scandaleux, et sous ce point de vue, on peut dire que M. Guizot, en les rectifiant, en les combattant, a rempli, en quelque manière, les intentions de l'auteur lui-même. Ce qu'on ne peut nier, en tout cas, c'est qu'il a rendu par-là un très-grand service aux lecteurs de cette histoire; il y a placé les réponses à côté des objections; il y a rétabli la vérité dans tous ses droits autant de fois qu'il l'a crue altérée, et désormais les personnes les plus religieuses et les plus timorées pourront sans danger lire un ouvrage qui, selon l'expression de M. Guizot, n'était point fait avant Gibbon, et qui, après lui, malgré ses imperfections, ne reste plus à faire.

C'est par cet éloge de son auteur que M. Guizot termine la notice très-intéressante qu'il nous a donnée sur son esprit et son caractère. Outre les Mémoires et les Lettres imprimées de Gibbon, l'éditeur a eu pour matériaux de cette notice des renseignemens et des notes assez nombreuses qui lui ont été fournies par un de nos littérateurs les plus respectables, M. Suard. M. Guizot en a tiré un très-bon parti. Il commence sa notice par nous faire observer que la curiosité que nous avons de connaître jusque dans les moindres détails la vie et le caractère des grands écrivains, n'est rien moins que vaine et puérile. Il montre qu'elle est sur-tout juste et raisonnable lorsqu'il s'agit d'un historien pour qui la véracité et la probité sont des qualités indispensables, puisque de là dépend la croyance que nous donnons à ses récits. Après ces réflexions préliminaires, M. Guizot développe avec beaucoup de sagacité comment les événemens de la vie de Gibbon et les qualités, ainsi que les défauts de son caractère, se sont mutuellement modifiés, et comment les uns et les autres ont influé sur son talent et sur ses opinions. Il va jusqu'à nous expliquer avec beaucoup

de goût le secret de son style, et parmi les particularités qu'il rapporte, on remarque avec plaisir que l'historien anglais a principalement étudié la manière de deux écrivains français, l'illustre Montesquieu et l'immortel auteur des Provinciales. Cette remarque surprendra sans doute ceux qui ont lu dernièrement dans un journal très-accrédité que Gibbon, dominé sans doute par les préjugés de ses compatriotes contre nous, n'avait cité *les Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, ni dans son livre, ni dans ses préfaces. La vérité est que Gibbon, par ses opinions, par ses habitudes, par sa langue même, était au moins aussi français qu'anglais, et qu'il cite souvent l'*Esprit des Lois* dans son ouvrage.

Nous terminerons cette annonce en souhaitant qu'elle ait donné à nos lecteurs une juste idée, non du mérite de Gibbon qui est généralement reconnu, mais de celui de la nouvelle édition de son *histoire*. Il nous semble qu'elle doit trouver sa place dans la bibliothèque de tout homme instruit, et que même en Angleterre, les notes dont elle est enrichie, lui en procureront une à côté de l'ouvrage original. C. V.

Œuvres de Ponce Denis (Ecouchard) Le Brun, membre de l'Institut de France et de la Légion-d'Honneur, mises en ordre et publiées par P. L. Ginguené, membre de l'Institut; et précédées d'une Notice sur sa vie et ses ouvrages, rédigée par l'Editeur. — Quatre vol. in-8°, imprimés par *Crapelet*. — A Paris, chez *Gabriel Warée*, libraire, quai Voltaire, n° 21.

L'art de la critique a des difficultés dont ne paraissent pas se douter la plupart de ceux qui le professent, mais que le petit nombre d'hommes capables de l'exercer sent fort bien. Ces difficultés augmentent à mesure que le genre de composition sur lequel on doit prononcer s'élève; ainsi la haute éloquence et la poésie doivent avoir moins de juges compétens que les autres sortes d'ouvrages, et parmi les divers genres de poésies, le genre lyrique doit en avoir le moins de tous.

Il peut encore se joindre à la difficulté générale qui tient aux productions quelque difficulté particulière qui tienne à l'auteur qu'il s'agit de juger; il peut y avoir eu dans son génie et dans son style quelque chose d'extraordinaire, et dans l'époque où il a écrit, des circonstances dont le souvenir réveille l'esprit de parti, et laisse peu d'empire à la justice; alors les critiques passionnés et violens n'en parleront que plus promptement, plus haut et d'une manière plus tranchante; ceux qui y mettent de la conscience et cet esprit de bienveillance générale toujours disposé à louer pour son plaisir et à ne blâmer jamais que pour l'intérêt des lettres, y regarderont de près, se consulteront long-tems et finiront par se récuser dans une cause où ils sentiront la difficulté d'être justes sans irriter des passions, que l'on peut ne pas craindre, mais qu'il est toujours imprudent de provoquer.

C'est pour cela sans doute que depuis plus d'un an que les Œuvres de M. Le Brun ont été publiées, il n'en a point encore paru d'extrait dans le *Mercure de France*, habitué à rendre compte avec un soin particulier de tout ce qui mérite d'intéresser et d'occuper les amis des lettres. Plusieurs des hommes de talent qui coopèrent à ce journal étaient cependant très-capables de remplir cette tâche, difficile peut-être, mais qui n'était pas sans honneur; quelqu'ait été leur motif, ils ne l'ont pas fait; il faut cependant que les souscripteurs du *Mercure* reçoivent cet article qu'ils sont en droit d'exiger; et celui de tous à qui il convenait le moins de parler dans cette cause, puisqu'il semble y avoir un intérêt particulier, est enfin comme forcé de passer par-dessus toutes les considérations personnelles, et de faire ce que d'autres eussent fait plus convenablement.

Editeur des Œuvres de Le Brun, j'entreprends, si non de les juger, du moins d'en faire au public un rapport exact et fidèle, d'après lequel il puisse lui-même prononcer un jugement. Je me sens assez sûr de moi pour avertir nos lecteurs de s'en défier, et de m'en croire sur parole moins qu'en toute autre affaire et moins que tout autre rapporteur. Je poserai des principes, qu'ils ne les admettent qu'après en avair reconnu la bonté; je tire-

rai des conséquences, qu'ils en examinent bien la justesse; je citerai des exemples, qu'ils décident eux-mêmes si le recueil d'où ils seront tirés est ou n'est pas une augmentation de richesses pour notre poésie et pour notre langue; enfin, si je me trompe, qu'ils prennent contre moi toutes leurs précautions pour n'être pas trompés.

Après cette déclaration franche que je leur devais et que je me devais à moi-même, j'entre en matière comme si les poésies de Le Brun venaient de paraître, comme si je n'avais eu aucune part à la publication, et sur-tout comme si personne n'en avait parlé avant moi.

Le Brun n'est pas seulement un poëte lyrique; il s'est exercé avec succès en d'autres genres; on a de lui des épîtres, des élégies, des épigrammes et d'autres poésies, dont le mérite n'est pas inférieur à celui de ses odes; mais c'est sur-tout dans ses odes qu'il nous importe d'examiner à quel point il a réussi. Riches à d'autres égards, nous le sommes moins dans ce genre qui demande plus que tout autre certaines qualités peu familières à notre langue, peut-être même à notre génie. Deux poëtes lyriques, Malherbe et Rousseau, font jusqu'à présent tout notre bien. On ne lit plus le premier, on a tort; on croit qu'il a vieilli, et il a vieilli moins qu'on ne croit; mais enfin, à l'exception du peu de versificateurs qui étudient encore l'art des vers, le fait est qu'on ne le lit plus.

On lit J. B. Rousseau; on le lira tant que la langue restera la même, tant que le bon goût et le sentiment de l'harmonie poétique ne seront pas éteints en France. Il n'est nullement question, comme quelques gens ont affecté de le dire, de mettre Le Brun au-dessus de Rousseau, ou d'ôter à Rousseau la place d'honneur qu'il occupe sur notre Parnasse pour la donner à Le Brun; mais seulement de savoir si Le Brun n'y doit pas avoir aussi la sienne, enfin si la France a deux grands lyriques, ou si elle continuera de jouir du privilége, apparemment très-honorable et très-avantageux pour elle, de n'en avoir qu'un.

Pour bien juger la poésie lyrique, il faut s'en retracer exactement le caractère particulier, auquel on fait trop peu d'attention. Dans l'épopée, le poëte raconte et décrit;

il a vu agir les personnages, il les a entendu parler, ou il a acquis la connaissance de ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils ont dit; il le rapporte fidèlement à ses lecteurs, mais avec toute la force et toutes les couleurs de style qui peuvent les persuader; il ne se montre que comme témoin des choses, et les raconte comme vraies lors même qu'elles ne sont que vraisemblables, en donnant à ce mot toute la latitude que l'art bien entendu lui accorde. Dans le drame, soit tragique, soit comique, les personnages eux-mêmes sont mis sous nos yeux; nous les voyons, nous les entendons, ou du moins nous croyons les voir et les entendre; le poëte qui les fait agir et parler ne se montre pas; c'est trop peu dire; son art consiste à disparaître: il ne brille d'un véritable éclat que par le talent qu'il a de se cacher. Il se montre seul au contraire dans la poésie lyrique; c'est en son nom qu'il y parle; s'il peint des objets, s'il raconte des actions, s'il rapporte des discours, ce n'est que pour nous dire les impressions qu'il en a reçues; son art est de nous en paraître encore ému, et son talent de l'être en effet pour que nous le soyons nous-mêmes. Enfin, si l'on voulait caractériser par un seul mot le but que le poëte se propose dans chacune de ces trois branches de l'art, on pourrait dire que dans la première c'est la persuasion, dans la seconde l'illusion, et les impressions ou les émotions dans la troisième.

Il n'y a donc à exiger d'un poëte lyrique ni ordre méthodique dans les idées, ni unité stricte dans les objets, ni déduction régulière dans les raisonnemens: *traiter un sujet* est pour ce genre libre et essentiellement désordonné, un mot entièrement vide de sens. L'imagination du poëte est frappée; les objets, les idées, les maximes, les sentimens s'y précipitent; un fil sans doute les unit, mais il doit être invisible: il faut qu'à chaque instant le poëte semble éprouver une impression nouvelle; qu'un mot qui paraît dit au hasard ouvre pour lui une nouvelle source d'idées, ou plutôt d'images; et qu'entraîné lui-même, il nous entraîne à sa suite, sans nous laisser le tems de lui demander où il nous conduit. Une agitation si violente, une telle succession de secousses et de mouvemens rapides, n'est point un état naturel; le génie

seul l'éprouve dans ses momens d'inspiration ; l'inspiration, l'enthousiasme, ou quelque nom qu'on veuille lui donner, cet essor et cette effervescence du génie qui l'élève au-dessus de lui-même et l'emporte au-delà des bornes ordinairement assignées à l'esprit de l'homme, est donc de l'essence de la poésie lyrique plus que de toutes les autres ; et c'est dire assez que ni pour l'exacte régularité des idées, ni pour la symétrie ou la scrupuleuse acception des mots, elle ne peut être astreinte à des règles aussi précises et aussi sévères.

De règles proprement dites, il n'y en a point, il ne peut y en avoir pour l'ode ; elle n'en reconnaît que dans l'exemple et l'autorité des grands maîtres. Ce qu'ont fait, ce qu'ont osé Pindare chez les Grecs, Horace chez les Latins, Chiabrera chez les Italiens, etc. (1), était ce que Malherbe et Rousseau devaient faire et oser en France, autant que le leur permettait la différence du génie des langues ; et s'il arrivait que la réserve ou la timidité de leur propre génie les eût fait se tenir en deçà des limites où la langue leur permettait de s'étendre, et qu'un poëte plus audacieux entreprît davantage et osât faire quelques pas de plus, il faudrait, avant de le condamner, y regarder de près et bien examiner si ses tentatives sont véritablement aussi contraires au génie de la langue qu'elles peuvent le paraître d'abord ; et si, en effet, son audace l'a emporté trop loin ; ou si l'on ne blâme point ce qu'il a dit, uniquement parce que personne ne l'avait dit avant lui, et si l'on n'oppose point à ce qu'on nomme ses témérités les mêmes contradictions et les mêmes dégoûts qu'éprouvèrent à leur naissance toutes les hardiesses heureuses dont notre langue poétique s'est enrichie.

Ces hardiesses ne sont pas seulement dans l'expression, dans le style ; elles sont aussi dans la marche et dans le plan. Vous voyez tous les grands lyriques, dans

(1) Il faudrait ajouter le *Guidi*, le *Filicaja*, et tant d'autres poëtes italiens ; Cowley, Dryden et Gray, parmi les Anglais ; Haller, Klopstock, etc., chez les Allemands ; mais un exemple moderne suffit, le reste conduirait trop loin.

quelque langue qu'ils aient écrit, et quelque sujet qu'ils traitent, s'affranchir de toute régularité apparente dans la marche de leur génie et dans le plan de leurs ouvrages.

Il ne nous est resté de toutes les Odes de Pindare que la moindre partie de celles qu'il consacrait aux vainqueurs dans les jeux de la Grèce. Les routes qu'il se traçait dans des sujets devenus peu intéressans pour nous, mais qui étaient d'un haut intérêt pour les Grecs, peuvent nous donner une idée de celles qu'il savait s'ouvrir dans les autres sujets. Les dieux ou les héros instituteurs de ces jeux, les traditions historiques ou fabuleuses, relatives, soit aux vainqueurs, soit aux villes honorées de leur avoir donné naissance, les écarts les plus inattendus amenés par une image, par une idée, par un mot, les récits épisodiques tirés de la fable ou de l'histoire, les retours les plus brusques et les plus rapides, se succèdent et se lient dans ses odes, sans que l'on aperçoive, pour ainsi dire, le rapport qui les unit; heureux, comme tous les poëtes grecs, de chanter pour un peuple dont les institutions et les plaisirs mêmes avaient de la noblesse et de la grandeur; dont l'histoire était toute mêlée de fables, et qu'on était sûr de flatter et d'intéresser en les lui racontant; pour un peuple sensible à qui les impressions du poëte se communiquaient rapidement, et qui lui pardonnait tout, jusqu'à la conscience qu'il avait de son génie.

Horace n'eut pas tout-à-fait le même bonheur. A Rome, les institutions formaient un ensemble moins imposant; l'histoire était moins poétique, les fables moins indigènes, les imaginations moins mobiles et moins faciles à frapper. Cependant les Romains avaient assez d'antiquités fabuleuses et d'antiquités historiques pour qu'un poëte pût, dans de grands sujets, s'écarter, revenir, s'arrêter, marcher à-peu-près aussi librement que Pindare. Telle est aussi, dans ses grandes odes héroïques, dans ses odes philosophiques et morales, dans celles où respire une galanterie ingénieuse, enfin dans toutes ses odes, la marche libre, soudaine, spontanée, de ce grand poëte. Il effleure tout, ne s'appesantit sur rien,

et ne traite que fugitivement et comme à la dérobée les sujets mêmes qui lui ont fait prendre sa lyre, et les principaux objets de ses chants.

Le premier des lyriques modernes, Pétrarque, ne régla sa marche ni sur Pindare, ni sur Horace : il avait sous les yeux les chansons encore en vogue des poëtes provençaux. Il fit à leur exemple de longues strophes, souvent enchaînées l'une à l'autre par le sens autant que par les rimes; il sema de grandes beautés de style dans cette forme d'odes qui s'éloignait de la forme antique, mais il mit de la lenteur dans la marche de ses idées, se permit peu d'écarts, encore moins d'épisodes, et donna trop souvent l'exemple de traiter les sujets au lieu de les effleurer. Pendant plus de deux siècles, en Italie, on marcha, et à quelques exceptions près, on pourrait même dire qu'on se traîna sur ses traces.

Mais dans la dernière moitié du seizième siècle, il s'éleva un génie original, fécond et hardi qui entreprit de donner à la lyre italienne l'audace, la pompe et la libre irrégularité de la lyre de Pindare. Chiabrera paraît s'être identifié avec le poëte thébain. Il croit comme lui tenir sa lyre, il s'adresse à cette amie du chant, à cette amante de la danse; il descend des sommets du Parnasse aux rives de l'Arno, pour chanter la souveraine de Florence; il apostrophe la Dora qu'il nomme la perle des fleuves, et qui baigne à Turin les murs du palais des rois; comme une flèche rapide, il accourt au son de ses ondes de cristal; il apporte une immortelle couronne d'or, qu'il a choisie sur l'Hélicon, et dont il veut orner le front du jeune prince de Savoie (2). Veut-il louer un autre jeune guerrier (3), c'est à la jeunesse même, à ce trésor de notre vie mortelle, qu'il adresse ses chants; quelle honte pour elle si elle se consume dans les plaisirs de la mollesse! Mais combien le héros qu'il célèbre est loin de ce sentier honteux! Alors il déploie pour lui les richesses de son génie; et s'il le chante une seconde fois, son arc, dit-il, n'est pas assez faible pour qu'un premier

(2) Emanuel Philibert.

(3) *Virginio Ursino*, duc de *Bracciano*.

trait lancé puisse le détendre; les seconds accens qui sortent de sa poitrine vont déployer de plus fortes ailes que les premiers pour atteindre jusqu'à la gloire de son jeune héros. S'il s'élève de ces éloges particuliers à des sujets d'un intérêt plus général et plus grand, si dans la guerre maritime contre les Turcs, les galères de Toscane se distinguent tantôt seules, tantôt dans la flotte combinée des princes chrétiens, c'est alors qu'à l'audace, à la gravité, à la nouveauté de ses chants entremêlés de maximes morales, de traits mythologiques ou historiques, et de riches comparaisons, on croit véritablement reconnaître Pindare; il reprend quatorze fois sa lyre, et ces quatorze odes forment un faisceau lyrique qui suffirait pour immortaliser un poëte.

Il ne réussit pas moins dans les sujets légers et gracieux; il s'y montre le rival d'Anacréon et d'Horace; dans ce genre comme dans le genre héroïque, sa marche est vive et libre; il ne paraît suivre de lois que celles de sa fantaisie, qui vole sur les objets et qui réveille à chaque instant, par des images et des idées imprévues et nouvelles, l'imagination du lecteur.

Son style n'est pas moins hardi que sa marche, ni moins neuf que ses idées. Le lierre et le laurier entrelacés qui couronnent son front, sont l'agréable délassement de ses nobles sueurs; son carquois est chargé de traits aigus, qui frappent d'admiration et de surprise; il veut arroser de poésie et de gloire les blessures qu'un guerrier a reçues dans les combats. Pour louer un autre héros, voguons loin de la terre, dit-il à sa muse, traversons, parcourons avec audace le profond océan de ses louanges. Il dit ailleurs: «Je vogue vers le Pinde. J'en reviens sur des vaisseaux chargés de palmes et d'immortels lauriers, et ma main, quoique pauvre, en enrichit les cœurs amis de l'honneur et de la vertu.» Sa lyre ne se marie pas seulement comme nous le disons en français, elle est l'épouse de vers pleins de douceur. Enfin, il anime tout, il personnifie tout, il se fait dans sa langue, quoiqu'elle fût déjà fixée, une langue poétique à lui, pour exprimer ce que n'avaient point encore dit d'autres poëtes.

C'est ainsi que dans l'idiôme de Pindare, la danse ou la marche qui ouvre les fêtes écoute la lyre, que cette danse est le chef ou la reine de la joie, que les hymnes conduisent le chœur, qu'une pierre est sans pudeur, que le tonnerre marche et qu'il a des pieds infatigables; c'est là sa langue, quoique ce n'eût point été jusqu'à lui celle des Grecs. C'est ainsi que dans la langue d'Horace les chênes, non-seulement écoutent, mais ont des oreilles; le mât d'un vaisseau est blessé par le vent d'Afrique; ce vaisseau est le noble fils de la forêt; une armée insolente imprime sur des murs la charrue ennemie; la lèvre d'une belle porte la marque d'un doux combat, elle ne le rappelle pas seulement, elle s'en souvient, elle en garde la mémoire; l'opulente abondance des honneurs de la campagne (4), coule d'une corne remplie et libérale; le peuple des ombres, se pressant autour d'Alcée, boit d'une oreille avide les combats et les tyrans abattus. Toutes choses qu'aucun Romain n'avait encore dites, qu'aucun n'a redites depuis, et rendues par des expressions qui ne sont latines que parce qu'il s'en est servi.

C'est en effet à quoi l'on ne réfléchit pas assez que ce langage poétique, qui n'appartient proprement à aucune langue, et qui appartient à toutes, ou du moins à toutes celles que parlent ou qu'écrivent des peuples sensibles aux beautés et aux hardiesses de la poésie. Le génie d'une langue repousse des tours, des mots, des compositions de mots, analogues au génie d'une autre langue; mais les figures, les alliances de mots et d'images, les propriétés morales données à la matière inanimée, les expressions hardies, neuves, inattendues, qui ne blessent ni la syntaxe, ni le vocabulaire, ni l'analogie, ne sont repoussées que par des esprits à qui la nature a refusé le sentiment de la poésie, ou qui n'ont pas reçu une édu-

(4) C'est-à-dire, des biens, des trésors qui l'ornent, qui la décorent; expression que Boileau a imitée dans ce vers :

Abat l'honneur naissant des rameaux fructueux;

vers que par parenthèse je me rappelle n'avoir jamais pu faire comprendre à une femme de beaucoup d'esprit, mais à qui la langue poétique était étrangère.

cation propre à développer en eux ce sentiment. Or, il peut arriver que tout un peuple soit dans l'un ou dans l'autre de ces cas, sur-tout dans le dernier, et que l'on impute à sa langue ce qui n'est quelquefois que le résultat, je ne dirai pas de son génie, mais des habitudes de son esprit.

GINGUENÉ.

(La suite à un prochain numéro.)

ESSAIS SUR L'ART DU COMÉDIEN CHANTEUR ; par M. F. BOISQUET, de la Société des Sciences et des Arts de Nantes. — Un vol. in-8°. — Prix, 3 fr. — Chez *Longchamps*, libraire, rue Croix-des-Petits-Champs, n° 35 ; et chez l'Auteur, rue Cadet, n° 18.

Nos artistes de l'Opéra-Comique, courant la province, et qui, après avoir fait le voyage de Paris, s'engagent pour jouer les *Martin* et les *Elleviou* (car ces noms sont devenus, dit-on, des qualifications d'emploi), ces artistes, dis-je, seraient bien étonnés si le livre de M. Boisquet leur tombait entre les mains. Ils verraient que ce n'est pas assez d'imiter, tant bien que mal, les roulades du premier et les grâces légères du second ; qu'il faut faire encore une étude particulière de l'histoire, de la morale, de la théorie des gouvernemens, des grands modèles en poésie, peinture, sculpture, etc., etc. Quelques-uns reculeraient peut-être devant de si grandes difficultés et retourneraient à des occupations moins brillantes, mais pour lesquelles ils ont plus d'aptitude : et voilà comme les *Essais sur l'art du Comédien chanteur* pourraient un jour devenir utiles.

L'ouvrage de M. Boisquet est précédé d'un discours préliminaire, et le discours préliminaire d'une préface. On voit que l'auteur est dans le secret de ce qui constitue un livre nouveau et qu'il s'est mis en règle. Dès la préface, il s'élève aux plus hautes considérations de la morale. On y remarque, en fait de vérités neuves et piquantes, que « la naissance ne se donne pas, que la » richesse se conserve par la bonne conduite, s'acquiert » par un travail assidu et une économie journalière. »

Voilà des axiômes que personne ne sera tenté de contester. En général, la doctrine de M. Boisquet est de cette solidité de principes, et *la probité de sa prose* est inattaquable. Il examine ensuite, après bien d'autres, si le théâtre est en effet, comme on a voulu le faire croire, une école de morale. Il conclut à n'y voir qu'un excellent moyen de police.

En fait de critique littéraire, les opinions de M. Boisquet ne sont pas aussi neuves. Il vient bien tard, en effet, pour nous apprendre que le théâtre de Voltaire ne vaut rien. Il y a déjà dix à douze ans que nous savons cela. Les plus belles tragédies du siècle dernier n'offrent à M. Boisquet que « des squelettes composés de mem- » bres disparates, des caractères composés *en* deux ou » trois caractères ; des jeunes femmes et des sauvages » qui font de la philosophie, des sultans qui renversent » les lois de *leurs empires* pour plaire à de jeunes escla- » ves ; enfin le triomphe de l'emphatique et du mauvais » goût. » Si, dans cette attaque contre le vieux lion de Ferney, M. Boisquet, comme certain personnage de la fable, vient le dernier, il s'en va, comme lui, après avoir asséné un terrible coup.

Critique et moraliste tour-à-tour, l'auteur revient à des considérations générales sur les mœurs, et démontre l'influence du théâtre sur la révolution française. Il ne peut manquer de faire plaisir à ceux qui avaient déjà recherché les causes de cette révolution, et qui n'en avaient pas trouvé d'autres que la publication de l'Encyclopédie, le *déficit* et la suppression de l'étiquette.

Cependant M. Boisquet qui ne perd pas de vue l'objet de son livre, c'est-à-dire *l'Art du Comédien chanteur*, a grand soin de mettre la musique hors de cause dans ce grand procès fait à la littérature. « La musique, dit-il, » qui n'a jamais dicté de lois aux empires, ne peut jamais » causer les mêmes désordres. » Ignore-t-il donc ou feint-il d'ignorer que nos querelles sur la musique ont eu une très-grande influence sur nos troubles politiques, et qu'en écrivant contre la musique française et la constitution de l'opéra, Rousseau préludait au *Contrat*

Social? Faut-il lui rappeler que plusieurs chefs du parti philosophique s'étaient rangés sous les drapeaux de la musique italienne, musique légère, brillante, mais qui fut pour nous ce que fut pour les Grecs la musique ionienne, une cause de décadence et de corruption contre laquelle lutta en vain l'âpre et sévère musique française?

Suit une poétique de l'opéra, que l'auteur appelle le *divin de l'épopée mis en action et exposé à nos yeux*.

Une phrase de M. Boisquet me paraît offrir quelque obscurité : « Les arts, dit-il, ont rarement des tems de » prospérité; en revanche, ils en ont souvent de déca- » dence. » Il semble que les tems de décadence doivent suivre les tems de prospérité; qu'il ne peut pas y avoir moins de ceux-ci que de ceux-là, puisqu'on ne déchoit que parce qu'on s'est élevé. Je soumets cette observation à M. Boisquet. Il ne s'était montré dans sa préface que philosophe, moraliste et littérateur. Il ne se montre pas métaphysicien moins habile dans le discours préliminaire. Il y examine si la musique est une langue ou un art, quels sont les moyens à l'aide desquels on apprend à connaître, à sentir, à penser et à exprimer, etc., etc. Aussi n'est-on pas étonné de lui voir dire fièrement : « Celui qui croit qu'après avoir lu quelques livres et » broyé quelques notes on devient musicien, se trompe : » *qu'il laisse là ce livre.* » Et plus bas : « Celui qui ne » voit dans les arts que des couleurs agréablement dis- » tribuées, que des sons harmonieux et flatteurs, n'a » pas besoin d'ouvrir ce livre. *La routine ordinaire n'est* » *que trop bonne pour lui.* »

L'ouvrage est divisé en cinq livres qui traitent *de la voix, des caractères, de la pantomime, de la jonction de la voix à ces matériaux et aux rôles, de quelques autres parties de l'art du chant.*

En commençant le livre des Caractères, l'auteur est effrayé de la carrière qui s'ouvre devant lui. « Quels » guides prendrons-nous, dit-il, pour ne pas nous égarer » dans ce labyrinthe? » Après avoir hésité quelque tems

sur le choix des guides, il se décide à prendre *le génie*, *l'expérience* et *le bon sens*. Après tout, ces guides en valent bien d'autres; mais je crains que M. Boisquet ne les ait quelquefois laissés en route. Il nous avertit des sources où il a puisé, et nous fait connaître les auteurs qu'il a mis à contribution. C'est Charron, La Bruyère, Boileau, l'abbé Gérard (lisez Girard), Montesquieu, et quelques autres. Il nous confesse « qu'il lui a fallu un » grand travail pour rapprocher son style de celui de ces » grands écrivains. » Mais enfin puisqu'il y est parvenu, il faut qu'il permette qu'on lui en sache gré, et il ne lui convient plus de se rabaisser lui-même, comme il le fait, en disant qu'après tout, ce n'est pas son style qui est nécessaire à son ouvrage. Le style de La Bruyère et de Montesquieu ne peut jamais rien gâter.

La première division du livre des Caractères a pour titre : *Des Caractères nationaux*. Et immédiatement : « Les caractères nationaux sont ceux qui distinguent les » nations. »

Oronte ne dit pas mieux dans le Misanthrope : *Sonnet*. C'est un sonnet.

On trouvera quelques détails minutieux dans la définition des caractères de certains peuples. Par exemple, en parlant des Suisses : « Les femmes sont laborieuses » et leurs ménages sont tenus *dans* une excessive pro» preté. »

Un chapitre du même livre traite *de quelques états anciens et idéaux*. On ne voit pas trop ce que l'auteur a voulu dire par *états idéaux*. Je crains que M. Boisquet ne se soit engagé ici sans aucun de ses trois guides. Il est question, au surplus, des Grecs, des Romains, de la chevalerie et de la magie. Si quelqu'un comprend mieux après cela, ce que c'est que des *états idéaux*, je l'en félicite.

. . . . Qui pourra mordre, y morde.

L'auteur passe ensuite en revue tous les états de la société. Il était Montesquieu dans le chapitre des répu-

bliques, du despotisme et de l'aristocratie : le voilà maintenant La Bruyère. Financiers, hommes de robe, négocians, bourgeois, gentilshommes, tous sont considérés dans leurs habitudes et leurs inclinations, et *pris*, comme dit l'auteur, *du bon et du mauvais côté*. Il y en a cependant qui ne sont pris que d'un côté. Voici comme il définit *les faiseurs d'affaires* : « Ce sont des faiseurs d'af-» faires; ils sont avares, durs, fourbes, etc. » Je tourne la page, et je ne vois pas à ceux-là de bon côté.

M. Boisquet, qui partout se montre religieux, s'est démenti une fois dans le caractère de la vieille fille qui, « lorsque les hommes l'abandonnent, se fait dévote. Ce » dernier rôle, ajoute M. Boisquet, accommode aussi » bien la vanité qu'un autre. » Ah! M. Boisquet, comment voulez-vous qu'on reconnaisse à ce ton léger et irréligieux, celui qui a dit que : « la religion était fondée » sur la conviction intime et forcée de l'existence et du » pouvoir de Dieu? »

Nous sommes obligés de passer rapidement dans cette galerie de portraits. Nous remarquerons cependant la femme *qui donne dans le travers*. M. Boisquet a quelquefois de ces expressions d'une familiarité piquante. C'est chez lui un artifice de style. C'est ainsi que, dans son chapitre *du tragique*, à propos des *caractères dévoués à la haine*, il dit qu'ils ne doivent pas être traités *en petits compagnons*.

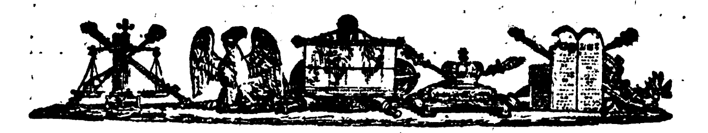
Le livre de la Pantomime offre des chapitres non moins intéressans, tels sont ceux qui traitent *des moyens de se rendre beau et de se rendre joli*.

Mais un chapitre où M. Boisquet me semble supérieur, c'est celui du mouvement des passions. Nous y apprenons à connaître à la marche, la différence des caractères. « Le caractère fier et dur marchera d'un pas » sec et ferme; celui dont l'esprit est hardi, entrepre-» nant, aura des mouvemens impétueux; le moins hardi » marchera plus mollement; dans le lâche, les jambes » entraîneront le corps. » C'est là qu'on voit que le goutteux marche à trois tems, le boiteux de même, et que l'infirme se traîne.

Des principes, M. Boisquet passe à l'application. Il choisit un air d'Alceste de Gluck, et voici comme il en indique l'expression. Je figure ici le couplet, comme il est figuré dans l'ouvrage.

Je n'ai jamais chéri la vie.	Douleur, tendresse.
Que pour te prouver mon amour.	Un degré de voix de plus.
Ah !	Soupir douloureux.
Pour te conserver le jour.	Tendresse.
Qu'elle me soit.	Effort douloureux.
Cent fois.	Plus de force de voix.
Cent fois ravie.	Tendresse extrême.
Pour la deuxième fois.	Tendresse plus expressive, douleur moins marquée.

En lisant ce couplet comme l'indique ici M. Boisquet, on est d'abord tenté de croire que l'excès de la tendresse a tant soit peu troublé la tête d'Alceste; et quoique l'on sache ce qu'il faut accorder à la passion, on a de la peine à concevoir que cette princesse puisse demander *que la vie lui soit cent fois ravie, pour la deuxième fois.* Ce rôle d'Alceste, soit dans la tragédie grecque, soit dans l'opéra français, est destiné, comme l'on voit, aux interprétations les plus saugrenues. Des critiques mal avisés avaient déjà prêté à Admète un discours qu'Euripide fait tenir à Alceste : ce qui rendait le roi de Thessalie passablement ridicule. Aujourd'hui c'est la reine qui demande à mourir cent fois *pour la deuxième fois.* Mais le texte de l'opéra sera plus facile à rétablir. Il suffira de dire que ces mots : *Pour la deuxième fois*, signifient tout simplement que l'actrice recommence et chante pour la seconde fois : *Je n'ai jamais chéri la vie*, etc. etc. Nous nous flattons que cette explication épargnera à ceux qui liront dans quelques siècles d'ici l'ouvrage de M. Boisquet, la petite contention d'esprit que ce passage a exigée de nous; mais nous en conclurons, avec M. Boisquet lui-même, « qu'en voulant rendre » raison de tout, on embrouille tellement un ouvrage, » qu'on n'y entend plus rien. »



POLITIQUE.

La politique de l'Europe est toute entière renfermée aujourd'hui dans les bulletins de la grande armée. L'impatience avec laquelle ils sont attendus, l'avidité de leurs lecteurs dans toutes les classes et dans tous les lieux publics, égalent l'intérêt que présentent les événemens qu'ils retracent. Le *Moniteur* a publié les Nos 5 et 6 de ces relations animées, de ces tableaux vivans, où tout Français suit avec une vive sollicitude, avec le sentiment d'une gloire qu'il partage, d'un honneur qui est le sien, la marche d'un fils, d'un père ou d'un époux.

5e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Wilna, le 6 juillet 1812.

L'armée russe était placée et organisée de la manière suivante au commencement des hostilités.

Le 1er corps, commandé par le prince Wittgenstein, composé des 5e et 14e divisions d'infanterie, et d'une division de cavalerie, formant en tout 18,000 hommes, artillerie et sapeurs compris, avait été long-tems à Chawli. Il avait depuis occupé Rosiena et était le 24 juin à Keydanoni.

Le 2e corps, commandé par le général Baggawout, composé des 4e et 17e divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie présentant la même force, occupait Kowno.

Le 3e corps, commandé par le général Schomoaloff, composé de la 1re division de grenadiers, d'une division d'infanterie et d'une division de cavalerie, formant 24.000 hommes, occupait Nov-Troki.

Le 4e corps, commandé par le général Tutsclikoff, composé des 11e et 23e divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie, formant 18.000 hommes, était placé depuis Nov-Troki jusqu'à Lida.

La garde impériale était à Wilna.

Le 6e corps, commandé par le général Doctorow, composé de deux divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie, formant 18.000 hommes, avait fait partie de l'armée du prince Bagration. Au milieu de juin, il arriva à Lida, venant de la Wolhynie, pour renforcer la première armée. Ce corps était à la fin de juin entre Lida et Grodno.

Le 5e corps, composé de la 2e division de grenadiers, des 12e, 18e et 26e divisions d'infanterie et de deux divisions de cavalerie, était le 30 à Wolkowisk. Le prince Bagration commandait ce corps, qui pouvait être de 40,000 hommes.

Enfin, les 9e et 15e divisions d'infanterie, et une division de cavalerie, commandées par le général Markow, se trouvaient dans le fond de la Wolhynie.

Le passage de la Vilia qui eut lieu le 25 juin, et la marche du duc de Reggio sur Janow et sur Chatoui, obligèrent le corps de Wittgenstein à se porter sur Wilkomir et sur la gauche, et le corps de Baggavout à gagner Dunabourg par Mouchnicki et Gedroitse. Ces deux corps se trouvaient ainsi coupés de Wilna.

Le 3e et le 4e corps et la garde impériale russe se portèrent de Wilna sur Nementschin, Swentzianoui et Vidzoui. Le roi de Naples les poussa vivement sur les deux rives de la Vilia. Le 10e régiment de hussards polonais, tenant la tête de la colonne de la division du comte Sébastiani, rencontra près de Lébowo un régiment de cosaques de la garde qui protégeait la retraite de l'arrière-garde, et le chargea tête baissée, lui tua neuf hommes et fit une douzaine de prisonniers. Les troupes polonaises qui jusqu'à cette heure ont chargé, ont montré une rare détermination. Elles sont animées par l'enthousiasme et la passion.

Le 3 juillet, le roi de Naples s'est porté sur Swentziani et y a atteint l'arrière-garde du baron de Tolly. Il donna ordre au général Montbrun de la faire charger, mais les Russes ne l'ont point attendu, et se sont retirés avec une telle précipitation, qu'un escadron de hulans qui revenait d'une reconnaissance du côté de Mikaïlitki tomba dans nos postes. Il fut chargé par le 12e de chasseurs et entièrement pris ou tué : 60 hommes ont été pris avec leurs chevaux. Les Polonais qui se trouvaient parmi ces prisonniers ont demandé à servir, et ont pris rang, tout montés, dans les troupes polonaises.

Le 4, à la pointe du jour, le roi de Naples est entré à Swentziani : le maréchal duc d'Elchingen est entré à Maliatoui, et le maréchal duc de Reggio à Avanta.

Le 30 juin, le maréchal duc de Tarente est arrivé à Rosiena ; il s'est porté de là sur Ponevieji, Chawli et Tesch.

Les immenses magasins que les Russes avaient dans la Samogitie ont été brûlés par eux, perte énorme non-seulement pour leurs finances, mais encore pour la subsistance des peuples.

Cependant le corps de Doctorow, c'est-à-dire le 6e corps, était encore le 27 juin sans ordres et n'avait fait aucun mouvement. Le 28, il se réunit et se mit en marche pour se porter sur la Dwina par une marche de flanc. Le 30, son avant-garde entra à Soleinicki. Elle fut chargée par la cavalerie légère du général baron Borde-Soult et chassée de la ville. Doctorow, se voyant prévenu, prit à droite et se porta sur Ochmiana. Le général baron Pajol y arriva avec sa brigade de cavalerie légère, au moment où l'avant-garde de Doctorow y entrait. Le général Pajol le fit charger. L'ennemi fut sabré et culbuté dans la ville. Il a perdu 60 hommes tués et 18 prisonniers. Le général Pajol a eu 5 hommes tués et quelques blessés. Cette charge a été faite par le 9e régiment de lanciers polonais.

Le général Doctorow, voyant le chemin coupé, rétrograda sur Olchanoui. Le maréchal prince d'Eckmulh, avec une division d'infanterie, les cuirassiers de la division du comte Valence et le 2e régi-

ment de chevau-légers de la garde, se porta sur Ochmiana pour soutenir le général Pajol.

Le corps de Doctorow, ainsi coupé et rejeté dans le midi, continua de longer à droite, à marches forcées, en faisant le sacrifice de ses bagages, sur Smoroghoui, Danowcheff et Kobouïluicki, d'où il s'est porté sur la Dwina. Ce mouvement avait été prévu. Le général comte Nansouty, avec une division de cuirassiers, la division de cavalerie légère du général comte Bruyères et la division d'infanterie du comte Morand, s'était porté à Mikaïlitchki, pour couper ce corps. Il arriva le 3 à Swir, lorsqu'il débouchait, et le poussa vivement, lui prit bon nombre de traînards et l'obligea à abandonner quelques centaines de voitures de bagages.

L'incertitude, les angoisses, les marches et les contremarches qu'ont faites ces troupes, les fatigues qu'elles ont essuyées, ont dû les faire beaucoup souffrir.

Des torrens de pluie ont tombé pendant trente-six heures sans interruption.

D'une extrême chaleur le tems a passé tout-à-coup à un froid très-vif. Plusieurs milliers de chevaux ont péri par l'effet de cette transition subite. Des convois d'artillerie ont été arrêtés dans les boues.

Cet épouvantable orage, qui a fatigué les hommes et les chevaux, a nécessairement retardé notre marche, et le corps de Doctorow, qui a donné successivement dans les colonnes du général Borde-Soult, du général Pajol et du général Nansouty, a été près de sa destruction.

Le prince Bagration, avec le 5e corps, placé plus en arrière, marche sur la Dwina. Il est parti le 30 juin de Wolkowisk pour se rendre sur Minsk.

Le roi de Westphalie est entré le même jour à Grodno. La division Dembrouski a passé la première. L'hetmann Platow se trouvait encore à Grodno avec ses cosaques. Chargés par la cavalerie légère du prince Poniatowsky, les cosaques ont été éparpillés; on leur a tué 20 hommes et fait 60 prisonniers. On a trouvé à Grodno une manutention propre à cuire 100,000 rations de pain, et quelques restes de magasin.

Il avait été prévu que Bagration se porterait sur la Dwina, en se rapprochant le plus possible de Dunabourg; et le général de division comte Grouchy a été envoyé à Bogdanow. Il était le 3 à Traboni. Le maréchal prince d'Eckmulh, renforcé de deux divisions, était le 4 à Wichnew. Si le prince Poniatowsky a poussé vivement l'arrière-garde du corps de Bagration, ce corps se trouvera compromis.

Tous les corps ennemis sont dans la plus grande incertitude. L'hetmann Platow ignorait, le 30 juin, que depuis deux jours Wilna fût occupé par les Français. Il se dirigea sur cette ville jusqu'à Lida, où il changea de route et se porta sur le Midi.

Le soleil, dans la journée du 4, a rétabli les chemins. Tout s'organise à Wilna. Les faubourgs ont souffert par la grande quantité de monde qui s'y est précipitée pendant la durée de l'orage. Il y avait une manutention russe pour 60,000 rations. On en a établi une autre pour une égale quantité de rations. On forme des magasins. La tête

des convois arrive à Kowno par le Niemen. Vingt mille quintaux de farine et un million de rations de biscuit viennent d'y arriver de Dantzick.

6e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Wilna, le 11 juillet 1812.

Le roi de Naples a continué à suivre l'arrière-garde ennemie. Le 5, il a rencontré la cavalerie ennemie en position sur la Dziana; il l'a fait charger par la brigade de cavalerie légère, que commande le général baron Subervic. Les régimens prussiens, wurtembergeois et polonais qui font partie de cette brigade, ont chargé avec la plus grande intrépidité. Ils ont culbuté une ligne de dragons et de hussards russes, et ont fait 200 prisonniers hussards et dragons montés. Arrivé au-delà de la Dziana, l'ennemi coupa les ponts et voulut défendre le passage. Le général comte Montbrun fit alors avancer ses cinq batteries d'artillerie légère, qui, pendant plusieurs heures, portèrent le ravage dans les rangs ennemis. La perte des Russes a été considérable.

Le général comte Sébastiani est arrivé le même jour à Vidzoni, d'où l'Empereur de Russie était parti la veille.

Notre avant-garde est sur la Dwina.

Le général comte Nansouty était le 5 juillet à Postavoui. Il se porta, pour passer la Dziana, à six lieues de là, sur la droite du roi de Naples. Le général de brigade Roussel, avec le [illegible] régiment de chevau-légers polonais et le 2e régiment de hussards prussiens, passa la rivière, culbuta six escadrons russes, en sabra un bon nombre et fit 45 prisonniers avec plusieurs officiers. Le général Nansouty se loue de la conduite du général Roussel, et cite avec éloge le lieutenant Borke, du 2e régiment de hussards prussiens, le sous-officier Krause et le hussard Lutze. S. M. a accordé la décoration de la Légion-d'honneur au général Roussel, aux officiers et au sous-officier ci-dessus nommés.

Le général Nansouty a fait prisonniers 130 hussards et dragons russes, montés.

Le 3 juillet, la communication a été ouverte entre Grodno et Wilna par Lida. L'hetmann Platoff, avec 6000 cosaques, chassé de Grodno, se présenta sur Lida et y trouva les avant-postes français. Il descendit sur Ivié le 5.

Le général comte Grouchy occupait Witchnew, Traboui et Soubotnicki. Le général baron Pajol était à Perchaï; le général baron Borde-Soult était à Blakchtoui; le maréchal prince d'Eckmulh était en avant de Bobrowitski, poussant des têtes de colonnes par-tout.

Platoff se retira précipitamment, le 6, sur Nikolaew.

Le prince Bagration, parti dans les premiers jours de juillet de Wolkowisk, pour se diriger sur Wilna, a été intercepté dans sa route. Il est retourné sur ses pas pour gagner Minsk; prévenu par le prince d'Eckmulh, il a changé de direction, a renoncé à se porter sur la Dwina et se porte sur le Borysthène, par Bobriusk, en traversant les marais de la Beresina.

Le maréchal prince d'Eckmulh est entré le 8 à Minsk. Il y a trouvé

des magasins considérables en farine, en avoines, en effets d'habillement, etc. Bagration était déjà arrivé à Novoi-Sworgiew; se voyant prévenu, il envoya l'ordre de brûler les magasins; mais le prince d'Eckmulh ne lui en a pas donné le tems.

Le roi de Westphalie était le 9 à Nowogrodek; le général Regnier, à Slonim; des magasins, des voitures de bagages, des pharmacies, des hommes isolés ou coupés tombent à chaque moment dans nos mains. Les divisions russes errent dans ces contrées, sans directions prévenues, poursuivies par-tout, perdant leurs bagages, brûlant leurs magasins, détruisant leur artillerie et laissant leurs places sans défense.

Le général baron de Colbert a pris à Vileika un magasin de 3000 quintaux de farine, de cent mille rations de biscuit, etc. Il a trouvé aussi, à Vileika, une caisse de 20,000 fr. en monnaie de cuivre.

Tous ces avantages ne coûtent presque aucun homme à l'armée française: depuis que la campagne est ouverte, on compte à peine dans tous les corps réunis, 30 hommes tués, une centaine de blessés et 10 prisonniers, tandis que nous avons déjà 2000 à 2500 prisonniers russes.

Le prince de Schwartzenberg a passé le Bug à Droghitschin, a poursuivi l'ennemi dans ses différentes directions, et s'est emparé de plusieurs voitures de bagages. Le prince de Schwartzenberg se loue de l'accueil qu'il reçoit des habitans et de l'esprit de patriotisme qui anime ces contrées.

Ainsi, dix jours après l'ouverture de la campagne, nos avant-postes sont sur la Dwina. Presque toute la Lithuanie, ayant 4 millions d'hommes de population, est conquise. Les mouvemens de guerre ont commencé au passage de la Vistule. Les projets de l'Empereur étaient dès-lors démasqués, et il n'y avait pas de tems à perdre pour leur exécution. Aussi l'armée a-t-elle fait de fortes marches depuis le passage de ce fleuve, pour se porter par des manœuvres sur la Dwina; car il y a plus loin de la Vistule à la Dwina, que de la Dwina à Moscou et à Pétersbourg

Les Russes paraissent se concentrer sur Dunabourg; ils annoncent le projet de nous attendre et de nous livrer bataille avant de rentrer dans leurs anciennes provinces, après avoir abandonné sans combat la Pologne, comme s'ils étaient pressés par la justice, et qu'ils voulussent restituer un pays mal acquis, puisqu'il ne l'a été ni par les traités, ni par le droit de conquête.

La chaleur continue à être très-forte.

Le peuple de Pologne s'émeut de tous côtés. L'aigle blanche est arborée par-tout. Prêtres, nobles, paysans, femmes, tous demandent l'indépendance de leur nation. Les paysans sont extrêmement jaloux du bonheur des paysans du grand-duché, qui sont libres; car, quoi qu'on dise, la liberté est regardée par les Lithuaniens comme le premier des biens. Les paysans s'expriment avec une vivacité d'élocution qui ne semble pas devoir appartenir aux climats du nord, et tous embrassent avec transport l'espérance que la fin de la lutte sera le rétablissement de leur liberté. Les paysans du grand-duché ont gagné à la liberté, non qu'ils soient plus riches, mais que les propriétaires sont obligés d'être modérés, justes et humains, parce

qu'autrement les paysans quitteront leurs terres pour chercher de meilleurs propriétaires. Ainsi le noble ne perd rien ; il est seulement obligé d'être juste, et le paysan gagne beaucoup. Ç'a dut être une douce jouissance pour le cœur de l'Empereur, que d'être témoin, en traversant le grand-duché, des transports de joie et de reconnaissance qu'excite le bienfait de la liberté accordé à quatre millions d'hommes.

Six régimens d'infanterie de nouvelle levée viennent d'être décrétés en Lithuanie, et quatre régimens de cavalerie viennent d'être offerts par la noblesse.

La Lithuanie s'organise déjà sous les lois de son auguste libérateur. Plusieurs ordres du jour et décrets publiés à Wilna établissent dans cette ville un gouvernement provisoire, une garde nationale, une gendarmerie ; sept membres composent le gouvernement provisoire de la Lithuanie ; M. le baron Bignon est nommé commissaire impérial près cette commission, avec quatre auditeurs sous ses ordres. Ces auditeurs sont MM. de Nicolaï, de Chassenon, Saulnier et Cochelet, intendans des gouvernemens de Wilna, de Grodno, de Minsk et de Byalistock. Chacun de ces gouvernemens a une commission d'administration spéciale ; des sous-préfets sont établis dans les districts ; la municipalité de Wilna est organisée. Un 3ᵉ régiment de chevau-légers lanciers de la garde sera formé parmi les Lithuaniens propriétaires ou fils de propriétaires, qui s'armeront ou s'équiperont à leurs frais. Ce régiment sera en tout assimilé aux deux premiers de cette arme attachés à la garde impériale. Par un autre décret du 10 juillet, M. de Ruolz, auditeur, est destitué.

Le lecteur, en suivant avec attention les mouvemens indiqués dans les bulletins, aura sans doute remarqué l'ensemble et la rapidité de ces mouvemens, cette avant-garde portée en quelques jours sur le point de retraite qu'une partie de l'armée russe a choisi pour point de défense, quand ses chefs jugeront à propos de combattre, ces marches hardies à travers les colonnes russes qu'elles isolent, qu'elles tournent, qu'elles rejettent loin du centre, cette fuite de Platoff, et cette retraite de Bagration à travers un pays difficile vers le Dnieper, marche étrange que lui ordonne le mouvement heureux du prince d'Ekmulh, et qui laisse à deviner si le prince Bagration vient secourir son empereur sur la Dwina, ou s'il va combattre les Turcs sur le Danube. Le lecteur aura reconnu et apprécié ces diverses positions, mais il est dans le dernier bulletin des passages caractéristiques qui se rattachent à un autre genre de gloire, dont le sentiment y est bien noblement exprimé ; cette gloire est d'avoir

reconstitué une nation, d'avoir rendu la liberté à quatre millions d'hommes, de leur avoir dit avec cet ascendant du pouvoir qui a quelque chose de sur-humain : Relevez-vous, voilà votre nom, voilà votre patrie, vous êtes encore Polonais...... Cinquante ans ont été successivement employés à enlever à la Pologne, soit par la force, soit par l'artifice, une portion d'elle-même, un membre de ce grand corps qui séparait l'Europe des pays barbares, et lui servait d'un utile rempart; une marche de Napoléon a suffi, et les membres de ce corps vont se rattacher à lui; ce corps va reprendre avec la vie ses belles proportions, une force, une énergie nouvelles, et le sentiment impérissable qui a fait sa gloire; sentiment qui n'avait pu le sauver et le garantir avant que le bras d'un protecteur si puissant s'étendît sur lui.

Il ne manquait à ce concours d'hommages rendus à Napoléon, libérateur, que le suffrage même de ses aveugles ennemis, et cet hommage vient de lui être rendu; on apprécie à Londres, et la sagesse de ses plans, et la vigueur de leur exécution, et la prudence qui en garantit le succès. Tous les esprits à Londres ne sont pas frappés de ce mal ministériel, de cette incurable cécité qui ne permet aux hommes qui dirigent le timon des affaires, de rien voir de ce qui existe, de rien juger de ce qui est. Les papiers ministériels ont donné de fausses espérances au peuple anglais; ils ont voulu lui donner le change dans la détresse qu'il éprouve, et le distraire du sentiment de ses maux, par un de ces tableaux fantastiques où ils savent si bien prédire la destruction des armées françaises, et l'anéantissement de la suprématie du grand Empire. Le *Statesman* commente cruellement ces tableaux, ou plutôt il les déchire d'une main hardie à la face de l'Angleterre.

Ce *Statesman*, fort digne de son nom, est la Cassandre de l'Ilion britannique, il en a la triste prévoyance et n'est pas plus écouté qu'elle; mais ses paroles prophétiques restent gravées dans beaucoup d'esprits et seront retrouvées au jour de leur accomplissement. On aimera à le voir tenir à ses concitoyens le langage de la raison, de la vérité et de l'expérience, leur indiquer la marche du vainqueur, et leur rappeler qu'il n'a jamais fait un pas sans avoir ses moyens assurés pour le soutenir, et des ressources préparées pour en faire un second.

« Nous sommes persuadés, dit le *Statesman* du 17 juillet, que le sort de la Russie ne tardera pas être décidé.

Déjà, par un de ces mouvemens aussi judicieux que rapides, qui l'ont rendu si célèbre, et ont tant de fois fixé la victoire sous ses drapeaux, Napoléon a fait passer le Niémen à la totalité de ses nombreuses légions, et a offert le combat à l'empereur de Russie; déjà les troupes d'Alexandre ont fui devant les soldats qui les ont si souvent vaincues; et Wilna, où se trouve actuellement le quartier-général de l'Empereur des Français, est le premier fruit de cette manœuvre. Au moment où nous mettons ces événemens sous les yeux de nos lecteurs, il est plus que probable que Napoléon poursuit sa carrière victorieuse vers Saint-Pétersbourg, qui n'est pas à 400 milles de Wilna; car il paraît actuellement que l'Empereur de Russie n'a pas de forces suffisantes pour résister à ce torrent qui menace de l'engloutir.

» La conduite d'Alexandre, dans tous ses arrangemens, offre l'empreinte d'un étrange aveuglement. Quoiqu'il fût certain, en effet, qu'il avait conclu la paix avec la Turquie, il y avait de la folie à rompre, comme il l'a fait, les négociations entamées avec Napoléon; il devait au moins attendre pour cela que son armée du Danube fût arrivée pour le secourir dans cette lutte terrible. Il ne pouvait ignorer que les Français s'approchaient en forces de ses frontières; il aurait donc dû calculer les suites d'une détermination précipitée. Au lieu de cela, il a fermé les yeux sur sa véritable situation, et a provoqué toute l'indignation de son puissant rival et précédent vainqueur. Prenant le même ton dictatorial, les ministres actuels n'ont cessé d'exciter le malheureux monarque, jusqu'à ce qu'en lui promettant des secours qui arriveront trop tard, et en le flattant de l'espoir de succès qu'il n'obtiendra jamais, ils aient réussi à le précipiter de nouveau dans une lutte de laquelle il sera trop heureux de sortir avec la perte de la moitié de son empire. Les feuilles à la solde du ministère représentent les mesures prises par Alexandre comme offrant une perspective consolante...... Et quelles sont ces mesures? Pourquoi cette dévastation de la Russie par les Russes eux-mêmes? Qui cette mesure peut-elle consoler? Ce ne peut être certainement l'Empereur de Russie, qui, comme père de ses sujets, doit, pour peu qu'il soit sensible, être douloureusement affecté en contemplant cette scène de désolation organisée par lui-même. Ce n'est donc qu'à l'ennemi qu'elle pourrait être agréable, à l'ennemi dont cette déclaration tacite de la faiblesse des moyens de son adversaire ne peut qu'exciter

le courage. On prétend que la dévastation du territoire russe opposera de grands obstacles aux progrès de Napoléon, et arrêtera peut-être la marche de ses troupes; mais les immenses convois d'eau-de-vie, de farine et de biscuit qui se dirigent de Dantzick et de Kœnigsberg sur Kowno, réfutent suffisamment cette assertion. Le Niémen est navigable jusqu'à cette dernière ville pour des bateaux d'un moindre port. Ayant donc établi sur ce point un dépôt de vivres, il éprouvera aussi peu de difficultés à faire arriver des vivres à son armée, à mesure qu'elle s'avancera, qu'il a eu de facilité à la faire subsister dans les vastes contrées qu'ont déjà traversé ses immenses légions. D'ailleurs, la rapidité qui accompagne toujours ses mouvemens lorsqu'il a une fois commencé les hostilités, doit diminuer, sinon faire entièrement disparaître, des obstacles que quelques personnes affectent de regarder comme presque insurmontables. On ne peut supposer en effet que Napoléon, qui a déjà exécuté de si grandes choses et conduit des armées formidables dans des pays si éloignés, aurait agi comme il l'a fait dans les circonstances actuelles, sans avoir prévu les obstacles que l'on aurait pu lui opposer, et sans avoir préparé des moyens suffisans pour les surmonter: nous sommes persuadés que s'il n'a pas à combattre d'ennemi plus redoutable que la famine, il accomplira les desseins qu'il a formés contre la Russie. Le Français est le plus sobre de tous les soldats; et, d'après l'usage universellement adopté dans l'armée française, de faire porter à chaque homme des vivres pour plusieurs jours, il n'est guère possible que le manque de vivres arrête ses progrès. »

Voilà des raisonnemens et des rapprochemens qu'appuye victorieusement le prince d'Ekmulh en s'emparant de Minsk, en y prévénant Bagration, et en s'emparant de ses magasins; les Russes, qui jusqu'ici n'ont pu rien sauver ou défendre, ne peuvent même brûler tout; les Anglais l'espèrent en vain, et il est possible que si quelque chose est complètement brûlé en Russie, ce seront les productions de l'industrie anglaise si imprudemment admises contre la foi des traités. Napoléon a derrière lui les fleuves libres qu'il a traversés, et sur lesquels il a assis ses immenses arrière-gardes; l'Elbe, l'Oder, la Vistule, le Niémen vont lui apporter les riches tributs des moissons du Nord, et ses légions victorieuses pourront être fidelles à leur noble habitude de ne regarder que devant elles.

Les lieux qu'une seconde fois l'Empereur revient remplir de sa gloire, et dont il a d'un mot changé la face, fixent seuls tous les regards. Partout où il se trouve, il porte la lumière, la chaleur et la vie ; à mesure qu'on s'éloigne de lui, on voit sur la sphère politique les teintes devenir moins vives, et les objets y semblent diminuer de proportion. Il serait cependant déplacé de ne pas faire remarquer au lecteur quelques parties même très-éloignées de la scène principale qui l'attache et l'occupe tout entier.

Les Turcs vont reparaître sur les bords du Danube ; ils n'ont pas en vain refusé de ratifier un traité trop peu honorable pour eux. Les Russes vont être de nouveau pressés en Moldavie ; les Serviens défendront mal une cause que les Russes ont trop faiblement soutenue, et dans laquelle ces mêmes Serviens ont peut-être appris que les Russes n'agissaient que pour eux-mêmes, et non pour la nation. Les Anglais vont perdre l'espoir de dominer sur les mers de la Grèce, et les fertiles moissons aujourd'hui recueillies leur ôtent tout moyen d'affamer Constantinople. De Sicile, dit-on, ils préparent quelques expéditions ; les côtes de l'Italie ont déjà repoussé de petites tentatives, et sur la côte orientale de l'Espagne, comme sur celle du midi de la France, tout est disposé pour les recevoir ; ils n'ont même pu réussir à empêcher l'entrée de nos convois à Gênes, à Toulon, à Marseille, à Barcelone ; dans les eaux de la Corse, nos bâtimens légers ont fait essuyer à leur commerce des pertes notables. En Espagne, le maréchal Soult, réuni au général Drouet dans l'Andalousie, paraît prêt à se mesurer contre le génér l Hill, auquel il a déjà fait faire un mouvement rétrograde, tandis que du côté de Salamanque on croit aussi à un engagement prochain entre lord Wellington et le maréchal duc de Raguse. Les Français sont toujours en force devant Cadix, et dans la même position à Valence, dans la Catalogne, en Aragon, et dans toutes les provinces en-deçà de l'Ebre.

Une seule chose pouvait, sans l'affaiblir et sans le diviser, partager l'intérêt que Paris donne tout entier aux nouvelles du quartier-général de l'Empereur ; nous voulons parler du retour de l'Impératrice. S. M. est descendue, le 18 de ce mois, au Palais de Saint-Cloud, où le roi de Rome a été ramené de Meudon. Dimanche dernier, l'Impératrice s'est promenée en calèche dans le parc, la foule était immense ; les acclamations les plus vives l'ont accompagnée sur son passage ; on ne peut exprimer avec quel sen-

timent tous les yeux se fixaient sur ces deux augustes objets, dont l'un est l'amour de la patrie, comme l'autre en est l'espoir. S....

ANNONCES.

Nouvelle architecture pratique, ou Bullet rectifié et entièrement refondu. Ouvrage dans lequel on a conservé les principes ou méthode d'instruction de cet estimable auteur, en mettant, autant que possible, à la portée de tout le monde, et même des simples ouvriers un peu intelligens, les généralités et les détails de l'art de construire et décorer les édifices suivant les principes de la statique et de la physique, et d'après les connaissances en histoire naturelle, etc. Livre très-utile et même indispensable dans l'état actuel des choses pour tous ceux qui s'occupent de construction et décoration; par M. Alexandre Miché, ingénieur en chef au corps impérial des mines, ancien architecte et inspecteur de bâtimens, membre de diverses sociétés s'occupant d'arts et sciences. Un gros vol. in-8° de 636 pages et de 24 planches. Prix, 9 fr., et 11 fr. 15 c. franc de port. A Mons, chez Hoyois, imprimeur-libraire. A Paris, chez Ch. Villet, libraire, rue Hautefeuille, n° 1; et Arthus-Bertrand, lib., même rue, n° 23.

Choix d'Eloges français les plus estimés, contenant: Eloge de Marc-Aurèle, par Thomas; Eloge de Molière; Eloge de Lafontaine, par Chamfort; Eloge du roi de Prusse, par Guibert. Deux volumes in-18. Prix, papier fin, 3 fr. 50 c.; papier ordinaire, 3 fr. Chez d'Hautel, libraire, rue de la Harpe, n° 80, près le collége de Justice.

Carte du théâtre de la guerre actuelle, comprenant: la Prusse, la Pologne, la Russie, jusqu'à Saint-Pétersbourg, etc., etc., etc.; par M. Boune. Neuf feuilles jointes, enluminées. Prix, 6 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port par tout l'Empire. A Paris, chez Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n° 17; et à Strasbourg, même maison de commerce.

Cette carte, utile pour suivre les opérations des armées, nous paraît mériter l'attention de nos lecteurs.

LE MERCURE paraît le Samedi de chaque semaine, par Cahier de trois feuilles. — Le prix de la souscription est de 48 fr. pour l'année; de 24 fr. pour six mois; et de 12 fr. pour trois mois, franc de port dans toute l'étendue de l'empire français. — Les lettres relatives à l'envoi du montant des abonnemens, les livres, paquets, et tous objets dont l'annonce est demandée, doivent être adressés, *francs de port*, au DIRECTEUR GÉNÉRAL du *Mercure de France*, rue Hautefeuille, N° 23.



MERCURE

DE FRANCE.

N° DLXXVI. — *Samedi* 1er *Août* 1812.

POÉSIE.

LA PARESSE. — ÉPÎTRE.

« *L'homme qui ne fait rien, ne peut nuire à personne.* »
Vers 50.

FILLE de l'Opulence et sœur de la Mollesse,
Toi qui charmes mes jours, bienfaisante Paresse,
Mon luth silencieux se réveille pour toi !
J'ai pu, de mon réduit t'exilant malgré moi,
Me livrer un moment aux ennuis de l'étude,
Et vouloir d'être oisif perdre enfin l'habitude ;
Mais un pareil effort me semble plus qu'humain ;
La plume avec lenteur obéit à ma main ;
Sur la toile encor vierge et qu'il effleure à peine,
Mon crayon nonchalant à regret se promène ;
Du plus léger travail l'image me déplait :
S'il faut pour ma maîtresse aiguiser un couplet,
Mon esprit indolent, qu'en vain l'amour anime,
Pour elle à la raison ne peut unir la rime ;
Et lorsque je veux lire un ouvrage nouveau,
Dès le triste début du lourd *in-octavo*,

N

Sans me donner le tems de voir la page entière,
Un obligeant sommeil me ferme la paupière.
Ainsi pour m'occuper mes efforts imparfaits
Enfantent chaque jour de stériles projets.

Le dessein en est pris : je renonce à l'étude.
Eh ! pourquoi se chargeant de soins, d'inquiétude,
Pâlir avec dégoût sur des auteurs poudreux ?
Après tant de tourmens en est-on plus heureux ?
Et vous, de la Paresse ennemis redoutables,
Mortels entreprenans, actifs, infatigables,
Que nous voyons sans cesse à courir disposés,
Visiter en un jour dix quartiers opposés,
Répondez : le bonheur est-il dans la fatigue ?
Non : pour jouir fuyons les soucis de l'intrigue,
Sachons nous réveiller et dormir à propos,
Certains que le bonheur n'est que dans le repos :
Heureux, heureux celui qui n'ayant point affaire,
Sur la plume à midi s'occupe à ne rien faire !
Sa paisible existence est un tissu de fleurs
Dont l'amour et les jeux nuancent les couleurs ;
De plaisirs en plaisirs il passe avec ivresse,
Et des bras du sommeil dans ceux de la paresse.
On lui parle ; il abrége avec art l'entretien.
Mon cher, que dis-tu ?—Rien.—Que désires-tu ?—Rien.
—As-tu des projets ?—Non.—Que fais-tu ?—Rien, te dis-je.
Un discours moins concis le fatigue et l'afflige ;
Pourtant son cœur est bon, on le voit obliger
Lorsqu'il peut toutefois le faire sans bouger !
Enfin toujours fêté, chéri, libre d'envie,
Sans en savoir le compte il dépense sa vie,
Et cherche à propager ce principe certain
Que l'active industrie attaquerait en vain :
« Au vice en travaillant souvent on s'abandonne,
« *L'homme qui ne fait rien ne peut nuire à personne.* »

De ce portrait qu'ici je trace bien ou mal,
Dès mes plus jeunes ans je fus l'original ;
Espiègle et polisson, sur les bancs du collége
J'eus d'être paresseux le constant privilége :
Souvent, loin d'achever les devoirs attendus,
Je lisais à l'écart les livres défendus,

Ou bien tournant le dos à Newton et Descartes,
Je dormais dans un coin ou je brouillais des cartes.
Depuis que sans l'aimer je connais la raison
Et qu'un duvet moins doux m'ombrage le menton,
Passant dans le repos mon oisive jeunesse,
Je suis plus que jamais fidèle à la Paresse,
Et je prouve, en dépit du censeur rigoureux,
Que l'homme qui s'occupe est le plus malheureux!
L'avocat au travail livrant son existence,
Compte faire au barreau triompher l'innocence;
Il est du vrai mérite un exemple éclatant,
Savant, incorruptible, équitable, et pourtant
Du malheur qui l'opprime en vain cherchant les causes,
Il vieillit oublié sans espoir et sans causes.
L'astronome profond dans un sublime essor
A-t-il de l'univers deviné le ressort?
Heureux de tout flétrir, un vil folliculaire
Le traite d'imposteur et de visionnaire.
Déjà sûr d'obtenir un succès mérité,
L'auteur croit travailler pour la postérité:
L'infortuné! sa pièce achevée avec peine
Pour jamais en un jour disparaît de la scène!
Par son activité son bonheur est troublé;
S'il n'eût point fait d'ouvrage, eût-il été sifflé?
Jaloux d'être immortel le brave La Peyrouse,
Insensible aux regrets, aux larmes d'une épouse,
Fuit la douce patrie, et sous des cieux nouveaux
Brûle de s'illustrer par de hardis travaux.
O trop funeste effet de son courage extrême!
Pour nous son existence est encore un problême;
Si son cœur magnanime eût aimé le repos,
Jamais la France en deuil n'eût pleuré ce héros.

Je prends soin d'éviter le danger et l'ouvrage;
Aux talens, aux exploits, je rends pourtant hommage,
Et mon ame, que rien ne saurait inspirer,
A quelquefois encor la force d'admirer.
Parle-t-on de beaux vers, d'un chef-d'œuvre comique,
D'un auteur qu'on élève au trône académique,
D'ennemis terrassés, de gloire, de combats,
Moi je crie au miracle, en me croisant les bras.

Le moindre effort m'assomme, et pour me satisfaire,
Je veux même en amour ne trouver rien à faire.
Oh! que je promets bien de ne jamais aimer
Une beauté novice et qu'il faudrait former!
Pour lui donner la vie on se lasse, on se tue;
Elle est un corps sans ame, une belle statue,
Et grace à ma froideur, à mon inaction,
Je ne pourrais près d'elle être Pygmalion.

Que si, changeant de goûts, un jour je me marie,
Je prétends faire choix d'une veuve aguerrie
Qui de vingt soupirans a vu grossir sa cour
Et connaît comme moi les secrets de l'amour:
Mais pour mieux suppléer à mon humeur oisive
Je la veux diligente, industrieuse, active,
Du matin jusqu'au soir s'occupant avec fruit
Et ne prenant chez moi de repos que la nuit.
C'est ainsi que l'on peut charmer son esclavage.
Combien j'aime les mœurs de ce peuple sauvage
Qui, d'un heureux loisir connaissant tout le prix,
Laisse aux femmes les soins, le plaisir aux maris!
Sur ces bords, le jour même où l'épouse féconde
D'un nouveau citoyen vient d'enrichir le monde,
Aux travaux du ménage elle se livre encor,
Tandis que son époux, par un commun accord,
Mollement reposé redit sa plainte amère
Et reçoit les secours destinés à la mère!

C'est ainsi qu'à son joug environné de fleurs
L'immobile Paresse attache tous les cœurs;
Moi-même, qui toujours ai chanté sa puissance,
J'éprouve en écrivant sa magique influence,
La force m'abandonne, et mon vers négligé
Ira chez l'imprimeur sans être corrigé.

RICHARD DE LUCY.

ÉNIGME-LOGOGRIPHE.

Au Dieu qui te forma, rends un sincère hommage;
Il voulut bien, lecteur, te faire à son image;
Et moi, pauvre avorton, ouvrage des humains,
Avec mes quatre pieds qu'accompagnent vingt mains,

Je suis manchotte hélas ! et ma structure ingrate,
En naissant me condamne à vivre en cul-de-jatte.
Malgré mon triste état et cette infirmité,
Tu vas être surpris de ma fécondité :
Cinq cents individus composent ma famille,
Ils prennent leur essor lorsqu'on me déshabille.
O mère infortunée ! ô regrets superflus !
Quand le premier paraît, je ne suis déjà plus.

V. B. (d'Agen.)

LOGOGRIPHE.

Je vis dans les jardins, je ne sais où je vis ;
Je ne puis me mouvoir ; je me connais mobile ;
Je crois avec des soins, sans aide je grandis ;
J'ai la taille d'un nain, j'ai celle d'un reptile ;
Le verd est ma couleur, je suis d'un sombre gris ;
Mon odeur douce plaît, et mon souffle empoisonne ;
Ma forme flatte l'œil, mon aspect fait mourir ;
J'embellis un corset ; je ne pare personne ;
Je parfume un sachet, je ne fais rien sentir ;
Le plaisir de détruire est mon art de jouir.
Malheur à qui s'offre ma vue !
De mon seul regard je le tue,
Et je suis sourd au repentir.
J'ai sept pieds, lecteur, à t'offrir ;
Ajuste ou fonds mon existence,
Cherche, fouille dans tous mes traits,
Tu pourras y trouver l'assemblée où l'on danse ;
La qualité du pain que mangent les valets ;
Un petit oignon sec ; deux notes de musique ;
Deux adverbes de lieu ; un pronom possessif,
Qu'on met toujours avant le substantif ;
Cette charmante fleur image symbolique
De l'innocence et de la pureté ;
Ce qu'au piquet il faut payer, et sans réplique ;
Dans la grammaire un mot fort usité ;
La pierre de Saint-Cloud ; les poils de la paupière ;
Et des chevaux, chez nous, la couleur ordinaire ;
Le surnom que l'on donne à tout moine servant ;

Pour faire un bon plancher, ce qu'on ajuste ensemble;
Une sorte de poche à serrer de l'argent;
Ce qui mieux à la mer ressemble;
Un terme peu noble et rampant;
Cette fameuse courtisane
Qui charmait tous les cœurs dans la Grèce prophane,
Et ne put arracher Diogène à son tonneau;
Enfin, lecteur, tout près de ton hameau,
Un bateau large et plat qui sert à passer l'eau.

BONNARD, *ancien militaire.*

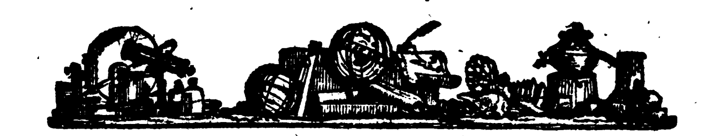
CHARADE.

LORSQU'EOLE des mers bouleverse les eaux,
Mon premier, cher lecteur, sert d'asile aux vaisseaux.
Dans les bois mon dernier, par son triste feuillage,
D'un amant malheureux te retrace l'image.
Mon tout est espagnol, italien, anglais,
Hébreu, grec, allemand, latin, même français.

V. B. (d'Agen.)

*Mots de l'*ENIGME*, du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Cœur* (le).
Celui du Logogriphe est *Dame*, dans lequel on trouve: *ame.*
Celui de la Charade est *Si-non.*



SCIENCES ET ARTS.

Des Dispositions innées de l'ame et de l'esprit, ou *du Matérialisme, du Fatalisme, avec des réflexions sur l'éducation et sur la législation criminelle*; par F. T. Gall et G. Spurzheim. — A Paris, chez *Schoell*, libraire, rue des Fossés-Saint-Germain, n° 29.

(deuxième article.)

Le sort des savans est presque toujours d'être jugés par les ignorans; et comme on peut dire des ignorans ce que le plus sage des rois a dit des sots : *Stultorum infinitus numerus*, il s'ensuit qu'il est fort difficile d'établir la science parmi les hommes.

On a défini l'homme un animal raisonnable; c'est beaucoup d'honneur qu'on lui fait. Il me semble que ce serait le traiter encore fort généreusement que de le définir un animal susceptible de raison; car, dites-moi, où est la raison parmi les hommes? Je vois partout les peuples débuter par l'ignorance et la barbarie, et ce n'est qu'après un grand nombre de siècles qu'on parvient à faire briller parmi eux quelques lueurs de bon sens. Remontez à l'origine de nos connaissances, vous les verrez toutes commencer par des erreurs; la déraison règne long-tems avant que la raison s'établisse.

Quand M. le docteur Gall vint en France, il nous croyait beaucoup plus avancés. Il s'attendait à parler à un peuple éclairé et philosophe. Notre philosophie a été si long-tems célèbre! Mais c'est justement parce qu'elle a eu tant de célébrité, qu'on s'en est dégoûté aujourd'hui. Les pompons des dames, la forme de leurs robes et de leurs chapeaux, les gillets, les pantalons et les bottines des petits-maîtres ne sont pas les seuls objets sur lesquels s'exerce l'empire de la mode. Son sceptre léger s'étend sur tout. Aujourd'hui il est du bon ton,

dans les nobles quartiers de la capitale, d'affecter la dévotion; on a des boudoirs et des prie-dieu, une loge à l'opéra et un banc à sa paroisse. Je connais tel illustre qui a décoré sa petite maison d'un oratoire.

La dévotion mène à beaucoup de choses. Vous allez au prône, à vêpres et au salut; que certain personnage influent vous aperçoive, votre avancement est sûr; vous aurez sa protection et la place que vous sollicitez. Quels progrès la dévotion n'a-t-elle pas faits aujourd'hui parmi nous? Elle est répandue dans tous les rangs, dans toutes les conditions, et cette profession de médecin, autrefois si suspecte, si décriée même, offre maintenant, pour l'exemple des bons et la consolation des fidèles, une foule de sujets d'une piété exemplaire, d'une conduite édifiante. Je lisais, il y a quelques jours, dans un journal de médecine, que la magie était de foi, et qu'il fallait être bien réprouvé pour ne pas croire aux sorciers et aux revenans.

Voilà ce que M. le docteur Gall ne savait pas lorsqu'il est venu en France. S'il eût été mieux informé, il eût ménagé plus habilement ses intérêts. Il se serait rappelé cette maxime, si utilement mise en pratique par tant de personnes : *Conformez-vous au tems*, et au lieu de s'adresser étourdiment aux savans, il aurait adroitement fait sa cour aux sages maîtres de la salubre faculté qui se distinguent par la sainteté de leur doctrine.

Mais, soit que le docteur Gall ne soit pas doué de la protubérance de la finesse, soit que notre ancienne réputation ait mis en défaut chez lui la bosse de la prévoyance, il s'est présenté avec une confiance ingénue, la tête haute, le front découvert, sans précautions, sans ménagemens, et nous a produit ses bosses dans toute leur nudité; qu'est-il arrivé de là? On a crié *au matérialisme! au fatalisme! à l'athéisme!* Les journaux qui savent se conformer au tems se sont chargés de diatribes contre lui; et tel critique dont les années se sont perdues en dissipations, et dans les exercices d'une vie profane et mondaine, s'est exalté avec plus de véhémence que les autres, et dans la sainte chaleur de son zèle, a proclamé la doctrine du docteur Gall, une doctrine pernicieuse, hor-

rible, abominable; les échos d'alentour ont répété ces anathêmes, et l'école du docteur Gall est devenue aux yeux des fidèles un lieu de ténèbres, un séjour d'horreur et de perdition.

C'est pour venger l'honneur de sa doctrine et se réhabiliter dans l'estime des saints que le docteur Gall a publié sa brochure. On a vu dans un premier article que les dispositions de l'ame et de l'esprit étaient innées, et que la manifestation de nos idées dépendait de conditions matérielles; nous allons voir maintenant M. le docteur Gall prouver que sa doctrine n'a rien de commun avec le matérialisme.

Il divise d'abord les matérialistes en deux classes. Les uns prétendent qu'il n'y a d'autre existence que celle de la matière, et que tous les phénomènes du monde s'accomplissent par des lois aveugles et purement mécaniques. Cette sorte de matérialisme ne diffère en rien de l'athéisme; c'est une proscription générale contre tout ce qui est esprit, et qui comprend jusqu'à Dieu même.

Or, la doctrine de M. le docteur Gall n'a rien de commun avec ce genre de matérialisme. Loin de nier l'existence de l'ordre immatériel, chaque jour il s'occupe en grand de l'étude de la nature, et chaque jour il rencontre des phénomènes qu'il est impossible d'expliquer par aucune des lois connues du monde matériel. Il ne voit rien d'isolé dans l'univers, rien qui ne soit en corrélation avec les autres parties de l'univers; la nature morte s'allie avec la nature vivante, et tous les êtres vivans les uns avec les autres; or, cet ordre admirable et ces combinaisons supérieures démontrent évidemment une intelligence suprême, dont la puissance et la volonté règlent tout; et jamais personne n'a accusé M. Gall de nier cette intelligence.

Mais il est un autre genre de matérialisme plus restreint dans ses dogmes, plus circonspect, moins alarmant, mais non moins dangereux. Il consiste à ne voir l'homme que comme une machine construite avec un art admirable, mais n'agissant qu'en vertu de ressorts matériels, sans l'intervention d'aucun agent simple, d'aucune substance indépendante de la matière. Dans cette doc-

trine l'homme n'a plus d'ame, la mort l'atteint tout entier. Mais M. le docteur Gall est bien loin d'admettre une semblable opinion. Par-tout il a proclamé l'existence de l'ame, sa spiritualité, son immortalité. Son système se réduit à une idée simple, c'est que les facultés de l'ame ne sauraient se manifester qu'au moyen de quelques conditions matérielles.

Or, cette doctrine n'est point nouvelle. MM. Gall et Speurzheim font voir qu'elle a été professée dans tous les tems, dans tous les lieux, par des savans recommandables qu'on n'a jamais accusés d'athéisme et de matérialisme. Pythagore, Hippocrate, Boerhaave, Wanswiéten l'ont enseignée sans contradiction, et aujourd'hui encore les médecins les plus habiles, les physiologistes les plus célèbres n'hésitent point à imputer aux organes de la vie automatique les opérations de l'entendement, les penchans, les goûts, les caractères. Ainsi les uns attribuent à l'organisation du cerveau, les autres à l'action du système nerveux, d'autres aux mélanges des tempéramens, ces diversités d'esprit, d'imagination, de génie, d'affection qui répandent sur le genre humain une si merveilleuse variété.

Et ce ne sont pas seulement des philosophes, des médecins qui pensent ainsi; les plus augustes personnages de la religion, les SS. Pères, les théologiens, les ministres les plus savans et les plus orthodoxes ont publiquement professé les mêmes principes. Qu'opposer à l'autorité de saint Thomas, cet ange de l'école qui couvrait de ses ailes les vérités de la théologie? Or, saint Thomas écrit positivement:

« Quoique l'esprit ne soit pas une faculté corporelle, » les fonctions de l'esprit, telles que la mémoire, la » pensée, l'imagination, ne sauraient avoir lieu sans l'aide » d'organes corporels. C'est pourquoi, lorsque les or- » ganes, par un dérangement quelconque, ne peuvent » pas exercer leur activité, les fonctions de l'esprit sont » aussi dérangées, et c'est ce qui arrive dans la frénésie, » l'asphyxie, etc.; et c'est encore la raison pour laquelle » une organisation heureuse produit toujours des facul- » tés intellectuelles d'un ordre supérieur. »

Que dire encore de saint Grégoire de Nysse, qui huit siècles auparavant écrivait et pensait comme St Thomas? Ce grand docteur de l'église n'hésite pas à comparer la nature humaine à un violon : « Il arrive, dit-il, à plusieurs » musiciens très-distingués de ne pouvoir donner des » preuves de leur talent, parce que leur instrument est » en mauvais état; c'est ainsi que les fonctions de l'ame » ne peuvent s'exercer convenablement que lorsque les » organes de ces fonctions sont conformes à l'ordre de » la nature. *Car une chose propre à l'esprit, c'est de ne » pouvoir exercer convenablement ses facultés que par des » organes sains.* »

Voulez-vous des autorités plus nombreuses? MM. Gall et Spurzheim vous citeront Salomon, S. Paul, S. Cyprien, S. Augustin, S. Ambroise, Eusèbe, S. Chrysostôme, l'abbé Pluquet et mille autres docteurs irréfragables qui ont admis les organes matériels comme des conditions nécessaires pour l'exercice des facultés intellectuelles. Et l'on oserait reprocher à M. Gall de marcher sur les traces de ces grands hommes, et l'on ne craindrait pas de l'accuser de matérialisme, et de le vouer ainsi aux peines éternelles, quand les docteurs qui ont enseigné la même doctrine que lui, sont l'objet de la vénération publique, et jouissent sans reproches des titres les plus augustes et les plus saints!

Mais M. Gall ne se dissimule pas que ceux qui s'élèvent contre ses principes, qui en font un sujet de scandale et d'accusation, sont moins des gens timides et scrupuleux, que des calculateurs habiles qui savent profiter des circonstances et se servir eux-mêmes, en feignant de servir la morale et la religion. « Il y a, dit-il, suivant » S. Bernard, deux genres de scandale, le scandale des » simples et le scandale des pharisiens. Les premiers » se scandalisent par ignorance, et les seconds par ma- » lice; les uns parce qu'ils ne connaissent pas la vérité, » les autres parce qu'ils la haïssent.

» Ce ne sont pas, dit Mallebranche, les personnes » d'une véritable et solide piété qui condamnent ordi- » nairement ce qu'elles n'entendent pas; ce sont plutôt » les superstitieux et les hypocrites. Les superstitieux,

» par une crainte servile, s'effarouchent dès qu'ils voyent » quelque esprit vif et pénétrant. Il n'y a, par exemple, » qu'à leur donner des raisons naturelles du tonnerre et » de ses effets, pour être un athée à leurs yeux. Mais » les hypocrites se servent des apparences des vérités » saintes et révérées de tout le monde, pour s'opposer, » par des intérêts particuliers, aux vérités nouvelles. Ils » combattent la vérité par l'image de la vérité, et se » moquent quelquefois, dans leur cœur, de ce que tout » le monde respecte; ils s'établissent dans l'esprit des » hommes une réputation d'autant plus solide et d'autant » plus à craindre que la chose dont ils ont abusé est plus » sainte. Ces personnes sont donc les plus forts, les plus » puissans et les plus redoutables ennemis de la vérité. »

Il résulte de cette discussion que l'imputation de matérialisme ne saurait être faite à MM. les docteurs Gall et Spurzheim; et que si jamais l'on a porté contre eux cette accusation, c'est l'effet de l'irréflexion, de l'ignorance, ou de la mauvaise foi.

Mais en est-il de même du fatalisme? Si la nature m'a donné des organes qui me portent au mal, si ces organes sont constitués avec une énergie supérieure à celle des organes qui leur sont opposés, n'est-il pas évident que l'homme est entraîné malgré lui vers le vice, que ses torts sont ceux de la nature plutôt que les siens propres; que la loi qui le punit est injuste, puisqu'il ne fait qu'obéir à l'action d'une puissance supérieure et invincible, et qu'un scélérat traduit devant les tribunaux peut toujours, montrant sa tête et découvrant ses protubérances, dire à ses juges: « Messieurs, voyez ces bosses » du meurtre et du vol qui s'élèvent malgré moi sur mon » crâne; considérez avec quelle fatale supériorité elles » dominent sur toutes les autres bosses; examinez s'il » m'a été possible de vaincre leur cruelle influence, et » prenez pitié d'une victime infortunée à qui la nature a » donné tout pouvoir pour faire le mal et aucun pour » faire le bien. Le destinée vous a placés sur le banc des » juges, moi sur celui des coupables; mais songez qu'un » exhaussement de quelques lignes sur l'un de vos os » frontaux, suffisait peut-être pour déranger cet ordre de

» choses et établir entre vous et moi un cruel échange » de conditions. »

Voilà ce que l'on dit à M. le docteur Gall, et cet argument semble, en effet, une des conséquences les plus terribles de son système. Mais M. Gall répond d'abord que pour juger un principe il faut l'examiner en lui-même et non pas dans ses conséquences; que la vérité est une; que ce qui est, est; et que l'on ne compose point avec ce principe.

Vous supposez que si le cerveau est partagé en divers organes, tous doués d'une fonction particulière, l'ame deviendra leur esclave et obéira servilement à leur influence. M. Gall vous représente que ce raisonnement, loin d'être concluant, est au contraire en opposition avec la marche de la nature; qu'il ne s'ensuit point, parce qu'on a un œil pour voir, qu'on soit forcé de voir toujours; que nous avons deux pieds pour marcher, deux mains pour agir, des dents pour manger, des organe pour nous multiplier, et que cependant nous ne sommes pas toujours occupés à marcher, agir, manger et nous multiplier; qu'il ne faut point confondre la faculté de s'exercer avec l'exercice lui-même; que l'homme est éminemment doué d'intelligence et de volonté, qu'il se détermine par des motifs, et que tous les objets qui l'entourent lui fournissent sans cesse des moyens nouveaux de détermination.

« Il n'est point, dit-il, au pouvoir de l'homme d'anéantir ses penchans ni de se donner à son gré des inclinations; mais au milieu des désirs les plus vifs, si plusieurs facultés d'un ordre supérieur agissent en lui et se joignent aux motifs extérieurs que lui fournissent l'éducation, les lois, la religion, ces désirs se trouvent vaincus. La volonté que l'homme manifeste alors n'est plus l'action d'un organe unique, c'est l'ouvrage de l'homme raisonnable, en un mot, l'ouvrage de l'ame. »

On voit maintenant comment l'action des organes et la volonté peuvent être en opposition. « Un homme, dit » M. Gall, se sent provoqué à la vengeance, ses sens » s'échauffent; il est près de succomber; mais sa ven- » geance ne peut s'exécuter que par une action basse;

» ses facultés intellectuelles l'avertissent qu'une action
» basse le déshonorera, qu'il sera regardé plutôt comme
» l'esclave de ses passions que comme maître de lui-
» même. Il s'abstient.

» Dans une autre circonstance, il est tenté de se jeter
» dans les bras de la volupté; mais l'image effrayante de
» sa santé détruite, de sa félicité domestique renversée,
» vient s'offrir à ses yeux; les convenances sociales, les
» suites fâcheuses de son amour pour l'objet aimé, tous
» ces motifs agissent sur son esprit, et soit par leur
» énergie ou par leur nombre, ils finissent par l'em-
» porter, et c'est de cette manière que l'homme parvient
» à vouloir une chose absolument contraire à celle à
» laquelle un penchant très-violent l'avait excité. »

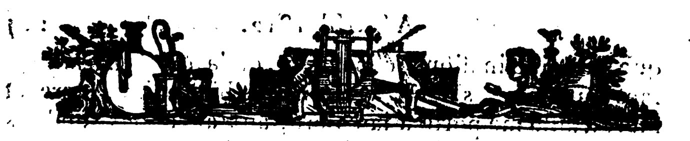
Ces idées paraissent aussi simples que raisonnables. On a souvent mis en question si l'homme était libre. Sans doute, il est libre sous certains rapports; mais il est esclave sous beaucoup d'autres. Il ne dépend de lui ni de naître, ni de ne pas naître; d'être le fils d'un grand seigneur ou celui d'un mendiant; de recevoir de l'éducation ou d'être abandonné à la simple nature; d'être gouverné par de bonnes lois ou par des réglemens absurdes; de périr ou de se sauver dans une tempête. Le cercle de sa liberté est fort étroit; mille objets qui l'entourent agissent sur lui; mais au milieu de ce cercle et dans cette agitation inévitable, la faculté de se déterminer lui reste toujours, et c'est en cela que consiste la liberté. Or, les protubérances du docteur Gall ne nuisent nullement à son exercice. L'homme est, dans ce cas, placé comme Hercule entre le vice et la vertu. La protubérance de l'énergie générative me sollicite de céder le soir aux agaceries de cette jolie fille; mais la protubérance de la sagesse et de la prévoyance me presse de m'en éloigner, et au milieu de ces deux solliciteuses je conserve la faculté de me déterminer.

Il est vrai qu'il y a des protubérances très-impérieuses, et dont il est fort difficile de réprimer l'ascendant; mais cette objection n'est pas propre au seul système du docteur Gall; elle attaque également tous les systèmes des physiologistes et des médecins; car si vous prétendez

que mes inclinations dépendent de la combinaison de mes humeurs ; s'il est vrai qu'une bile noire, âcre et mordicante me porte à la colère, aux affections sombres et malveillantes ; si l'abondance des humeurs lymphatiques fait de moi un homme doux, timide et méticuleux ; si le sang roulant librement dans mes veines me donne un caractère franc et jovial, n'est-il pas vrai que ma liberté se trouve aussi compromise, que si le même effet résultait d'une petite protubérance à mon cerveau ?

Je ne prétends point plaider la cause des protubérances ; il faudra beaucoup de tems, d'expériences et d'études, pour vérifier le système de M. le docteur Gall ; j'avoue même que j'ai quelque peine à reconnaître la protubérance du vol, parce que j'ai toujours regardé la propriété comme une institution sociale ; mais je suis loin de vouloir imiter le zèle de ces docteurs intolérans, toujours prêts à lancer des anathêmes et à condamner ce qu'ils ne connaissent pas.

Le livre de MM. Gall et Spurzheim est une espèce d'appel au public. C'est un Mémoire très-bien fait, où la raison domine plus que l'éloquence, où la conviction résulte de la liaison des principes avec les conséquences, où l'auteur ne cesse jamais de parler le langage de la raison, où l'humeur et la passion ne se montrent point, où l'auteur paraît évidemment avoir conservé toute sa liberté, indépendamment de toutes protubérances contraires. Quand on a été attaqué sans ménagement et sans égards, il est honorable de savoir se défendre sans aigreur et sans rancune. SALGUES.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

ESSAI D'INSTRUCTION MORALE, ou *les Devoirs envers Dieu, le Prince et la Patrie, la Société et soi-même*, à l'usage des jeunes gens élevés dans une monarchie, et plus particulièrement des jeunes Français, avec cette épigraphe :

> *Gratum est, quòd patriæ civem populoque dedisti,*
> *Si facis ut patriæ sit idoneus, utilis agris,*
> *Utilis et bellorum et pacis rebus agendis.*
> *Plurimùm enim intererit, quibus artibus et quibus hunc tu*
> *Moribus instituas.*
>
> JUVÉNAL.

Deux vol. in-8°, ornés du portrait de l'Empereur. Prix, 10 fr., et 12 fr. 50 cent. franc de port. — A Paris, chez *Brunot-Labbe*, libraire de l'Université impériale, quai des Augustins, n° 33.

IL est peu de matières sur lesquelles on ait tant écrit que sur l'éducation. Les philosophes et les législateurs de l'antiquité en ont fait l'objet de leurs premières méditations, et la base de tous leurs systèmes. Platon, dans le plan de sa République imaginaire, fait entrer en première ligne l'éducation de la jeunesse, et c'est de là qu'il fait dépendre la destinée des Empires. Aristote, quoique souvent en opposition avec les principes du fondateur de l'Académie, ne paraît pas moins convaincu de l'importance de l'éducation, et l'influence qu'elle exerce sur les mœurs et sur le sort des nations se trouve développée presqu'à chaque page de ses écrits politiques. Je pourrais citer encore une foule d'écrivains, philosophes, poëtes, historiens, orateurs, qui nous ont laissé sur cette matière ou des traités complets, ou des digressions intéressantes ; ce sage et vertueux Xénophon, le Fénélon d'Athènes, qui a consacré une partie considérable du premier livre de sa Cyropédie au tableau de l'éducation

chez les Perses, et son ouvrage entier au développement d'un système qui, au lieu d'une histoire de Cyrus, n'a produit qu'un roman d'éducation politique et militaire; enfin, ces législateurs si vantés autrefois, et si peu connus de nos jours, Lycurgue, Zaleucus, Carondas, dont les institutions expliquées par Plutarque, et conservées dans le précieux recueil de Stobée, sont encore des monumens vivans, qui attestent l'importance que les anciens attachaient à l'éducation, et le soin qu'ils prenaient de la diriger.

Mais sur ce point la fécondité des modernes ne le cède en rien à celle des anciens, et, sans parler de quelques écrits plus récens, les Duguet, les Fénélon, les Rollin, éclairés du double flambeau de la raison et de l'expérience, semblent avoir épuisé une matière si riche et si intéressante. C'était d'après les principes de ces grands hommes, et sous la direction des savans laborieux instruits à leur école, que s'était formé l'enseignement public en France; c'était à leurs lumières, propagées par de nombreux disciples, que Paris fut redevable de cette savante Université, modèle de toutes les institutions publiques de ce genre, et qui fut, pendant un si grand nombre d'années, le berceau de tous les grands hommes dont s'honore notre nation.

A une époque où toutes les anciennes institutions se voyaient en butte aux attaques d'une philosophie audacieuse, l'éducation ressentit aussi ses atteintes. Et comment aurait-il pu se faire autrement? L'ambition de former une société nouvelle ne conduisait-elle pas naturellement à saper les fondemens de l'ancienne, et par conséquent à changer le mode d'éducation reçu? Aussi vit-on éclore sur ce sujet une foule de nouveaux systèmes, le plus souvent opposés entr'eux, mais qui tous proclamant avec emphase des opinions et des idées que leurs auteurs nommaient *libérales*, conspiraient également pour la ruine de la saine doctrine. La manie de disserter sur l'éducation était devenue générale à cette époque : l'auteur du livre *de l'Esprit*, égaré par de premières erreurs, en consacra de nouvelles dans son ouvrage sur *l'Homme*, et le peintre de Julie, de la même main dont il avait

écrit le *Contrat Social*, osa tracer un plan d'éducation, où, parmi quelques vérités utiles, se trouvèrent mêlées en foule des erreurs grossières et des opinions dangereuses.

Je ne m'arrêterai point sur une époque désastreuse que tout doit nous faire oublier. Le torrent, qui entraîna la chute de nos institutions politiques, avait détruit l'édifice de l'Université; les premiers soins des nouveaux législateurs furent consacrés à le réparer; mais si l'on dut applaudir à leur zèle, on ne put également approuver le nouveau plan sur lequel ils tentèrent de l'élever (*). Des épreuves malheureuses ne servirent qu'à faire regretter davantage la méthode simple et uniforme, d'après laquelle était dirigée l'ancienne instruction; détrompée par tant d'essais infructueux, la saine partie de la nation soupirait après le rétablissement des anciennes écoles, et le décret qui organisa l'université impériale, satisfit d'abord tous les vœux, et bientôt après réalisa toutes les espérances.

Cette époque, si voisine dans l'ordre des tems de celle où nous écrivons, mais qui, par le progrès des améliorations qui l'ont suivie, semble en être séparée par l'intervalle d'un demi-siècle, n'a pas été moins féconde que celles qui l'avaient précédée, en ouvrages sur l'éducation. On a vu se ranimer le zèle et l'émulation de tous ceux que leurs talens et leurs études appelaient à s'y consacrer, et bientôt les diverses branches qui la composent, depuis les premiers élémens des langues jusqu'aux plus hautes spéculations de la philosophie, ont été traitées et approfondies avec succès. Les sciences et les lettres comptèrent dès-lors des ouvrages où toutes les classes des connaissances humaines, où les préceptes de l'éloquence et du goût, furent exposés dans un ordre à-la-

(*) Je ne compare ici l'enseignement donné dans les écoles centrales avec celui de l'Université, que sous le rapport des *humanités*, et de nombreux succès ont prononcé en faveur de cette dernière. Du reste, je suis bien loin de nier ou de méconnaître les avantages qui auraient pu résulter de l'institution des écoles centrales, si elle eût eu le tems de s'affermir sur des bases plus solides.

fois profond et lumineux. Quelques méthodes élémentaires plus simples et plus faciles furent substituées aux anciennes; mais en donnant à l'instruction publique plus d'extension qu'elle n'en avait eue autrefois, le *Traité des Etudes* du respectable et savant Rollin demeura toujours la base de l'éducation, et le modèle des ouvrages destinés à l'enseignement des générations nouvelles.

Cependant, parmi tant de richesses, il manquait encore un livre spécialement consacré à la connaissance des *devoirs*, cette partie si essentielle, et qu'on doit regarder comme le fondement de toute éducation; il manquait un livre, qui, dégagé de tout esprit de système, de toute opinion particulière, présentât un ensemble complet d'*instruction morale*, et qui pût remplacer pour des Français l'excellent ouvrage de l'orateur romain, *de Officiis*. C'est ce qu'a osé entreprendre l'auteur du livre que nous annonçons. Le plan et la division même de tout son ouvrage, se trouvent renfermés dans son titre. Il nous enseigne *les devoirs* que nous avons à remplir *envers Dieu*, *le Prince* et *la Patrie*, *la Société* et *nous-mêmes*. De chacune de ces divisions principales, auxquelles correspondent les quatre livres qui composent l'ouvrage, naissent, selon la nature et l'étendue du sujet, d'autres subdivisions qui toutes se dirigent vers le même objet. Pour remplir un plan si vaste, l'auteur n'a point eu recours à ses seules lumières; il aurait craint que des opinions particulières, de quelque sanction respectable qu'elles fussent revêtues, n'imprimassent pas assez de confiance dans les esprits, et que l'autorité d'un seul écrivain ne pût suffire à recommander un ouvrage destiné à devenir un code de morale pour les écoles françaises. Il a donc recueilli dans les écrits des anciens et des modernes les préceptes de la plus pure et de la plus saine morale, les exemples les plus sublimes de la piété envers les Dieux, du dévouement au prince et à la patrie, de toutes les vertus sociales et domestiques. Indiquer les sources où il a puisé, suffirait seul pour faire l'éloge de son livre, et les noms des Platon, des Plutarque, des Pascal, des Bossuet, des Fénélon, des d'Aguesseau, se passeront aisément de notre faible recommandation.

Mais, si le fonds n'appartient pas à l'auteur, il a su du moins s'approprier une si riche matière par l'ordre dans lequel il l'a distribuée. Le choix des morceaux fait d'ailleurs honneur à son goût et à son discernement. Il lui a fallu compulser et lire une infinité de volumes, pour y trouver, à la suite de longues et pénibles recherches, des passages qui convinssent à l'objet de son livre, et à l'esprit dans lequel il a été composé, et le choix est fait avec tant d'habileté et de bonheur, qu'on s'aperçoit à peine, en lisant cet ouvrage, qu'il est le fruit des réflexions d'hommes différens de génie, de siècle et de nation; de là découle une conséquence bien naturelle, c'est que si le style et le génie de chaque écrivain varient suivant l'âge et le lieu qui l'ont vu naître, la raison et la morale, indépendantes de ces causes accidentelles, sont toujours les mêmes dans tous les tems et chez tous les peuples.

Un autre mérite de ce livre, c'est l'extrême variété que son auteur a su y répandre; sur un fonds en apparence ingrat et stérile, il a fait naître des fleurs qui en cachent l'aridité. Ce qui rend la lecture des livres de morale pénible et fatigante pour le grand nombre des lecteurs, et sur-tout pour la classe à laquelle celui-ci est destiné, c'est la continuité et la sécheresse des préceptes dont rien ne tempère l'austérité, ni n'interrompt le développement; pour éviter cet écueil, l'auteur a su prendre tous les tons, et réunir tous les genres. Les préceptes y sont entremêlés de récits; des maximes exprimées en beaux vers succèdent à des morceaux oratoires; le modeste apologue brille à côté d'une narration historique, et la réunion de tant d'agrémens divers, faite par une main habile, ne nuit point à l'unité du plan et du dessin, première qualité d'un ouvrage de ce genre. Nous aurions seulement désiré que l'auteur fût moins prodigue de citations d'écrivains obscurs ou peu connus. Riche de tant de trésors que notre littérature et celle des autres nations mettaient à sa disposition, avait-il besoin de recourir aux vers des P. P. Barbe et Brumoy, pour y trouver des moralités exprimées avec élégance, des maximes dignes d'être gravées dans la mémoire et dans le cœur des jeunes élèves? Nous pensons qu'à cet égard

trop d'abondance ressemble à de la stérilité, et nous engageons l'auteur, dans la seconde édition de son livre, à remplacer ces morceaux, heureusement en petit nombre, par de nouveaux exemples, dignes d'être présentés à la fois comme des modèles de pensée et de style.

Je me hâte de terminer l'article des critiques, et j'oserai faire encore à l'auteur un léger reproche : c'est d'avoir négligé, dans la partie de son ouvrage qui traite des devoirs domestiques, la peinture des vertus conjugales. Sans doute il a craint de présenter, dans un traité de morale, des idées et des images qu'un sage instituteur doit soigneusement écarter de l'avide imagination de ses élèves : mais quoique je rende justice à la pureté de ses intentions, je ne crois pas ses scrupules bien fondés. Une plume chaste et réservée ne peut-elle, sans laisser d'impression dangereuse, peindre les douceurs et retracer les devoirs d'une chaîne aussi fortunée, d'un sentiment aussi pur ? Ne peut-elle imprimer dans l'ame des jeunes gens le respect pour un lien sacré, auquel ils devront un jour leur bonheur? La peinture des chastes amours d'Hector et d'Andromaque a-t-elle jamais effarouché les yeux de la jeunesse pudique, et faut-il retrancher de Virgile les pages éloquentes où ce poëte divin a embelli le tableau d'une passion moins légitime, de toute la chaleur du sentiment, et de tous les charmes de la poésie? Mais ces légères imperfections n'empêcheront point que ce livre ne soit un des traités de morale les mieux faits et les plus complets, qui aient encore été offerts à l'enseignement, et je me plais à affirmer que, sous ce double rapport de l'agrément et de l'utilité, il atteint le but proposé par le législateur du Parnasse latin :

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci ;
Lectorem delectando, pariterque monendo.

L'auteur n'a point oublié qu'écrivant pour des écoles françaises, c'était sur-tout des vertus françaises qu'il devait leur proposer pour modèles ; qu'il devait chercher à leur inspirer l'amour de la constitution à qui elles doivent leur existence, du souverain qui les créa, et de la patrie qui les nourrit. Tel est le noble but qu'il s'est

proposé ; tel est l'esprit qui l'a constamment dirigé. Heureux de trouver dans l'auguste Prince qui nous gouverne des exemples de toutes les vertus politiques, guerrières et sociales, et dans le chef illustre de l'Université un panégyriste digne de les célébrer, il a puisé à ces deux sources fécondes, et les grandes actions du monarque éloquemment décrites dans les discours de l'orateur remplissent la partie la plus considérable et la plus intéressante du 4e livre de cet ouvrage.

On devinera sans peine qu'un travail de cette importance n'a pu être entrepris que dans le sein même de l'Université. Aussi est-ce à un des membres les plus distingués de cet illustre corps que nous en sommes redevables. La modestie dont il se couvre m'oblige à respecter son secret ; mais j'ose croire qu'il sera mal gardé et qu'il se trahira lui-même. Plusieurs morceaux en vers, traduits de Juvénal, décéleront sans doute la plume élégante et facile qui disputa une palme à l'Académie contre le Quintilien français, et à laquelle nous devons une des meilleures traductions en vers des Bucoliques de Virgile. Cependant quelque recommandation que les titres littéraires de son auteur aient pu procurer à cet ouvrage, l'adoption qu'en a faite l'Université était sans doute le moyen le plus sûr de lui acquérir la confiance des instituteurs, et l'accueil distingué qu'il a reçu dans les écoles auxquelles il est destiné, justifie à-la-fois et le choix de l'Université, et les éloges que nous nous sommes plus à lui accorder.

P. S. J'apprends, en terminant cet article, qu'un de nos plus habiles professeurs, M. Maugras, en a adopté l'usage pour son cours de philosophie au lycée impérial, et l'empressement des élèves a secondé le choix judicieux du maître.

RAOUL-ROCHETTE.

Les Chevaliers de la Table Ronde, poëme en vingt chants, tirés des vieux romanciers ; par M. Creuzé de Lesser. Avec cette épigraphe :

> .... Sans doute, ici, les belles
> S'instruiraient mal dans l'art d'être fidèles ;
> Mais on verra qu'hormis une, sans plus,
> J'ai dans mes vers peint toutes leurs vertus.
> Souvent aussi j'ai peint les saintes flammes
> Qui des héros vont embraser les ames :
> Dans mes portraits, j'ai souvent allié
> L'honneur sublime et la sainte amitié.
>
> Chant XX.

Un vol. in-12. — Prix, 3 fr., et 3 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *Delaunay*, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243.

C'est une vérité malheureusement trop reconnue dans la littérature française, que beaucoup de vers alexandrins sur le même sujet, lus de suite, ne causent pas d'un bout à l'autre le même plaisir, que fût-ce de beaux vers, beaux comme ceux de la Henriade, ils finissent presque toujours par faire un effet tout différent de celui que le poëte osait espérer, et que souvent, avant d'avoir achevé le premier mille...., on ne m'entend que trop ! A qui faut-il s'en prendre ? est-ce au poëte ? est-ce au lecteur ? est-ce à l'auditoire ? A personne, mais à la chose même ; à l'uniformité, cette bête d'aversion de notre nation toujours jeune et toujours légère ; à la gravité, à la majesté, à la pompe éternelle de ces vers soi-disant héroïques, et qui ne conviennent guère mieux à tous les récits de guerres ou d'amours, que de longs et lourds habits de cérémonie ne conviendraient aux héros en pareille circonstance. On s'ennuie de ces longues bandes de lignes égales, que pour surcroît de monotonie l'inévitable hémistiche doit fendre par la moitié. On est fatigué de ce retour à point nommé des rimes féminines après les masculines, et puis des masculines après les féminines, marchant processionnellement, et se prome-

nant avec solennité, comme des cavaliers avec leurs dames, à l'ouverture d'un bal polonais. Ajoutez à cela le langage poétique, espèce d'idiome à part, que tout le monde entend, si vous voulez, mais que bien peu d'entre nous parlent bien couramment, et qui nous fait l'effet d'une langue étrangère, et vous aurez une première idée des pièges dont la carrière épique est semée pour nos malheureux poëtes français. On vous dit à cela que le soin et le travail triomphent de tout, et qu'au milieu de ces entraves un vrai talent sait conserver les grâces de la liberté. C'est comme on vous dit que le sage est libre dans les fers : mais pourquoi donner des entraves au talent? pourquoi donner des fers au sage?

Les auteurs dramatiques ne courent pas tout-à-fait les mêmes dangers, ou du moins ce n'est pas la poésie française qu'ils peuvent en accuser; parce qu'à la comédie on est occupé d'autre chose que de la versification, et que dans la suite même des vers, il y a plus de coupures, plus de repos, plus de relais pour l'attention; ce sont des personnages différens, des intérêts différens, des sons de voix différens; et l'on serait tenté de croire que cela y fait quelque chose : c'est tantôt celui-ci qui parle, tantôt celui-là, et l'un repose de l'autre; au lieu que dans le poëme épique, c'est toujours le même homme qui parle, et toujours sur le même ton, et toujours avec la même emphase, comme il a commencé il finira sans quitter un moment cette éternelle trompette qui finit par vous étourdir.

Voltaire paraît l'avoir senti lui-même, quoiqu'il se soit bien gardé d'en faire la confidence; aussi a-t-il eu recours aux vers de dix syllabes, et aux rimes croisées, qui, en faisant disparaître l'imposante monotonie des grands vers alexandrins et des rimes accouplées, ont donné plus de liberté à son talent, plus de souplesse à son style, plus de vîtesse à son récit. Qu'en est-il arrivé? c'est que tout en continuant à rendre à la Henriade les mêmes honneurs qui lui ont été si justement décernés, on se contente aujourd'hui de l'avoir lue, et qu'on se délasse en quelque façon du cérémonial de la haute poésie, en lisant et relisant cette autre production qui

prouve si bien tout l'avantage du vers de dix syllabes sur le vers alexandrin, et du familier sur le grandiose. Il serait plus qu'inutile de le nommer ici ce poëme, où trop affranchi peut-être de tous les genres de contrainte, en y comprenant même la décence, le poëte se livre sans inquiétude à tout l'essor, à tous les écarts, disons le mot, à toute la débauche de son imagination, et où, s'il n'est pas sans reproche, il est du moins sans peur.

M. Creuzé s'y est pris de même; au moins quant à la versification. Il fallait aussi à sa muse agile un costume qui favorisât la prestesse et la *desinvoltura* de ses mouvemens; elle s'est mise à son aise autant que de mémoire de muse, on ait jamais pu s'y mettre, elle a ri et fait rire; c'en doit être assez pour n'avoir rien à craindre de la critique. *Mon oncle a ri*, dit M. de l'Empyrée, mon oncle est désarmé. Et dans quel pays oserait-on disputer à la gaîté ses franchises?

Quoi qu'il en soit, nous voici tous invités à la table ronde; ce sera, si l'on veut, un réchauffé d'un bout à l'autre; mais en pareil cas l'assaisonnement fait tout; puisqu'au bout de vingt services, l'appétit, toujours plus aiguisé, reprocherait, s'il osait, au maître de desservir trop tôt.

Moins le poëme laisse dormir, plus il fait rêver. Cette multitude d'aventures, cette armée d'aventuriers, cette diversité de caractères, et les nobles inconséquences de tant de preux, et leur divertissante ignorance, et leurs courages indomptés, et leurs amitiés exemplaires, et leurs amours cavaliers, et ces entreprises impossibles, et ces situations bizarres; tant de génies, tant de magiciens, tant de fées, tantôt si méchantes, et tantôt si bonnes, et tant de belles plus fées que les fées même.... Quelle réunion de moyens et d'obstacles! Aussi ne tarde-t-on pas à s'apercevoir que tout cet accord de discordances, comme dit Ovide, *rerum discordia concors*, laisse dans l'imagination je ne sais quel gai tumulte qui dure long-tems après qu'on a fermé le livre: on fait le projet de le reprendre au premier instant de loisir; l'esprit demeure en suspens entre l'envie de continuer et la crainte de

finir; et à cette hésitation succède, après la lecture achevée, le besoin de la recommencer.

Je n'ajouterai rien à tout ce que l'auteur dit à la tête de son livre, dans une prose aussi agréable que ses vers, sur le parti que la poésie peut tirer des longues et parfois ennuyeuses histoires de l'antique chevalerie; c'est pour nos braves Français une espèce de religion secondaire, où pour leur plus grande commodité l'honneur tient lieu de dévotion. Elle a ses rites, ses cérémonies, ses mystères, sa superstition... dont notre esprit, notre humeur, nos qualités, nos défauts même s'accommodent mieux que du paganisme, et avec qui on peut en user plus librement qu'avec tout ce qui tient à la vraie religion. L'Europe entière est à-peu-près là-dessus comme la France; sans compter l'Espagne et l'Italie, nous voyons l'Angleterre, l'Allemagne, la Pologne, la Suède, et jusqu'à la Moscovie, pleines de ces vieilles chroniques, tant en vers qu'en prose, qui célèbrent à l'envi les hauts faits de leurs braves; car de mémoire d'homme on a menti, sur-tout pour se grandir, et sur ce point les peuples sont encore plus hardis menteurs que les hommes.

Au reste, ces sortes de fictions ne présentent rien de précis, ni de clair, et c'est auprès du poëte un mérite de plus. Il peut les regarder comme autant de nuages flottans dans le vague, où il est permis à l'imagination de s'attacher pour les façonner, les modeler en quelque sorte à son plaisir; tableaux changeans, qui lui offrent tantôt des combats, tantôt des fêtes; ou bien des palais, des villes, des tours, des obélisques, des rochers, des cavernes; ou bien des chars, des éléphans, des monstres, des nymphes, des guerriers, des dames, qui vivent le tems de les voir, prompts à se revêtir de nouvelles formes qui continuent à changer elles-mêmes, comme tout ce qui est ici-bas, au pouvoir des vents, et sur-tout de la fantaisie. On est donc maître de disposer à son gré de tout ce que l'on peut découvrir dans ces tems d'ignorance, de délire et de noble barbarie, dont nos vieux romanciers nous ont laissé des souvenirs si bizarres, si obscurs; mais qui, par leur bizarrerie même, indiquent

l'esprit dominant des hommes d'alors, et l'espèce de beau idéal qui naissait, dans leurs esprits incultes, de la grandeur même de leurs ames. L'on pourra du moins dans cette confusion de tant de traits fantasques, démêler une vérité constante, c'est que la morale a partout devancé la réflexion. Puisse-t-elle toujours la suivre et se graver de plus en plus dans les ames par le travail de l'esprit! On n'avait pas, à beaucoup près, des idées bien nettes sur la justice et la vertu; mais on s'y essayait. On ne savait pas lire, mais on savait tenir sa parole; la loyauté, la générosité, l'honneur étaient aussi nécessaires aux chevaliers que leurs épées et leur cottes de mailles, et les ames devaient être entretenues sans tache aussi bien que les armures. La défense du faible, le redressement des torts, la pacification de la société, ont été le premier but des institutions chevaleresques; les plus puissans, les plus forts, les plus hardis se sont liés entre eux pour la répression des méchans, comme ils l'avaient fait dans les tems héroïques pour la destruction des monstres. On sait trop que ce brillant prospectus de la police du monde a eu quelquefois ses inconvéniens; mais quand est-ce que l'exécution a pleinement répondu au projet? où sont les choses qui, aux yeux d'un politique ou d'un philosophe, n'ont pas un mauvais côté? et n'est-ce pas assez pour un poëte qu'il y en ait un bon? Laissons donc les esprits, amis de la nouveauté, la chercher dans les choses oubliées; car peut-être n'y en a-t-il plus que là. Et remercions M. Creuzet qui nous en a tant découvert, et si près de nous: félicitons-le du moins de les avoir si ingénieusement assorties, et d'avoir en quelque sorte construit un riant palais avec les débris de tant de vieilles masures.

Le Saint-Gréal renouvelé non des Grecs, mais des Hébreux (on appelait ainsi la coupe dans laquelle le Sauveur avait, disait-on, bu à la Cène au milieu des apôtres), le Saint-Gréal, dis-je, est le point central vers lequel tous les fils de ce tissu si compliqué sont censés se diriger; et s'il n'est pas à proprement parler le sujet du poëme, il en devient le prétexte. Les choses saintes, dans ces tems de bonhomie, se mêlaient volon-

tiers aux choses profanes, mais le tout sans malice, et sans qu'il en résultât ni sanctification pour les uns, ni purification pour les autres.

On ne voit pas trop distinctement la raison de cette espèce de croisade (c'est un malheur constamment attaché à ce genre d'expéditions); mais on voit clairement que dans les diètes chevaleresques la raison était bannie, si non de toutes les têtes, au moins de toutes les tables, sans en excepter la table ronde; la soif et l'ivresse de la gloire leur montraient le merveilleux sous de bien plus belles couleurs que l'utile, et dans leurs délibérations, sur-tout dans leurs banquets, les grands cœurs de nos paladins ne battaient vraiment pour une entreprise, que lorsqu'ils la jugeaient à-peu-près impossible.

Notre poëte aurait mérité une place à cette table-là, tant il aime à défier les difficultés, et tant sa muse vive et leste a bonne grace à les franchir! Dès le début du poëme elle a montré ce qu'elle est, et une vingtaine de vers a suffi pour nous mettre au courant: voilà que nous savons l'institution de la table ronde, les premières conditions qu'elle exige, les devoirs qu'elle impose, la surveillance que l'enchanteur Merlin son fondateur, quoique disparu depuis long-tems, ne cesse d'y exercer, et sur-tout la punition trop assurée au téméraire qui oserait y prendre place comme à une table d'hôte. On en a un exemple récent. Bruissant, chevalier Bas-Breton, arrivé avec Lancelot, mais un peu moins courtois que lui, a remarqué un fauteuil vide; il s'en est emparé d'emblée. A peine y était-il assis, qu'on a vu le fauteuil s'abîmer avec lui dans un gouffre de flammes, et revenir aussitôt vide comme auparavant.

Or, il fallait que dans ce tems on ne laissât point que d'être accoutumé à ces sortes d'accidens, car on reprend tout de suite la conversation comme si de rien n'était. Elle roule sur une foule de sujets moitié sacrés, moitié profanes, qu'on entremêlait alors avec moins de scrupule que de nos jours; bientôt le roi Artus prend Lancelot à part et lui conte mille et mille choses qui pour des gens un peu blâsés comme nous, pourraient paraître tout aussi bonnes à ignorer qu'à savoir, mais

qu'un chevalier aussi modeste, aussi poli, aussi religieux que Lancelot, devait écouter avec une respectueuse attention. Pourquoi donc cet air distrait que le poëte même lui reproche? Observez encore que c'est un roi qui veut bien parler à un jeune aspirant, et qui, de peur d'être interrompu, le fait passer dans un cabinet où il n'y a personne que la reine. Pourquoi donc encore une fois Lancelot n'écoutait-il pas ? Le poëte va tâcher de nous l'expliquer.

> Ah! Lancelot, quelle atteinte soudaine
> De votre teint efface la couleur ?
> Dans le palais Lancelot voit la reine,
> Et reconnaît la dame de son cœur.
> Je conviendrai qu'il ne l'a jamais vue
> De près, de loin.... Mais quoi! sans tout cela
> Celle qu'on aime est d'abord reconnue,
> Et par avance amour nous la montra.
> . . . .
> Le beau Français qui pâlit, qui rougit,
> En la voyant fut long-tems en silence;
> Parlant enfin, il ne sut ce qu'il dit,
> Mais ses regards avaient leur éloquence.
> De son côté, Genièvre aux doux appas,
> Ne voyait point sans un peu d'embarras
> Ce preux célèbre en amour comme en joute.
> Et cependant plein d'un tout autre esprit,
> Le bon Artus commençait son récit....
> Ecoutons-le, pour que quelqu'un l'écoute.

Plus on avance dans cette amusante lecture, plus on s'étonne de ce qu'on y voit, et si on la recommence, on s'étonne encore de ce qu'on n'y avait pas vu. Qu'on ne s'attende donc pas ici à une analyse en règle; elle serait plus longue que le poëme, et assurément elle ne le vaudrait pas : cependant, puisque nous avons en ce moment le premier chant sous les yeux, nous ne saurions nous refuser au plaisir d'en transcrire ici la fin. Le bon Artus, appelé par quelqu'autre affaire, a laissé Lancelot seul avec Genièvre, après l'avoir accepté au nombre de ses preux dans une expédition qu'il méditait; mais dans ce tems-là même, le très-modeste chevalier en méditait une

autre. Il est, comme nous l'avons dit, resté seul avec Genièvre :

Tremblant, il craint d'exciter son courroux ;
Baissant les yeux et ployant les genoux,
Il fait enfin ouïr ces mots : Madame,
Tout chevalier est celui d'une dame ;
Puis-je m'offrir ? Genièvre ne dit rien
Quelques instans..... et dit : je le veux bien.
Merci, dit-il, et le silence achève :
Il sent alors qu'une main le relève,
(Toute autre belle eût pris le même soin),
On prit sa main, on ne la serra point ;
Et toutefois ce moment que j'envie,
Jusqu'à ce jour, remarquez bien ce point,
Fut le moment le plus doux de sa vie.

Ne demandez pas si *soin* et *point*, si *dame* et *madame* sont des rimes bien cathégoriques ; regardez le tableau et vous oublierez le reste. Que ceci soit dit une fois pour toutes, car on aurait cent occasions pour une de faire la même objection, et nous serions toujours aussi bien fondés à faire la même réponse.

Comme il y a beaucoup d'honnêtes gens qui ne se contentent pas de s'amuser, et qui veulent encore savoir de quoi ils s'amusent, afin de ne point s'y tromper, et de ne pas s'exposer à faire à l'auteur plus d'honneur qu'il n'en mérite ; ceux-là demanderont, peut-être, si cet ouvrage est une composition, ou, comme tant d'autres, une compilation. A cela je réponds, que s'il n'y avait jamais de compilations plus ennuyeuses que celle-ci, on ne voudrait point d'autres lectures. Sans doute, l'aimable compilateur des volumineuses folies de nos vieux romanciers a pu, jusqu'à un certain point, y trouver une partie de ce qui nous plaît dans son poëme ; oui, mais comme Praxitèle a trouvé sa Vénus dans le marbre, comme Wanspandong et une certaine rivale dont il serait jaloux s'il n'en était pas glorieux, savent trouver les plus belles fleurs du printems, les plus beaux fruits de l'automne sur leur palette : mais ici, combien il a fallu de peine et de bonheur pour tirer tant de richesses de tant

de pauvretés ! combien d'eau trouble à filtrer pour la rendre potable ! car ce n'est ni une imitation, ni un abrégé, mais plutôt une distillation qui a rassemblé les esprits des substances qui lui étaient soumises, et qui, aidée de la science du chimiste, a converti une liqueur insipide en un breuvage dont on pourrait fort bien s'enivrer. Comme dit une vieille chanson,

Tout consiste dans la manière
Et le goût,
Et c'est la façon de le faire
Qui fait tout.

Comptera-t-on pour rien cet art si désirable (et qui dans tant d'occasions serait si bien payé), de changer le vieux en neuf ; ce coup-d'œil fin qui démêle dans ce qui ne paraît et même qui n'est qu'ennuyeux, ce qui avec une légère façon pourrait devenir amusant ; ce talent, ce goût qui sait amalgamer et fondre ensemble les choses les plus incohérentes, et cette magie poétique qui prête un charme inattendu à ce qui, jusque-là, n'avait été que bizarre ? Enfin, n'est-ce pas même pour M. Creuzé un vrai mérite auprès de ses lecteurs, d'avoir pris pour lui toute la peine, afin qu'il ne restât pour eux que du plaisir? Certes, ce ne sont ni les chroniqueurs, ni les romanciers de ces tems si peu, si mal connus, ce n'est ni un Robert Borron, ni un Hélis Borron, ni un Gautier Mapp, ni un Chrétien de Troies, etc. etc. dont il pouvait apprendre à dire tant de choses en si peu de mots, eux qui, d'ordinaire, ont besoin de tant de pages pour dire si peu de chose. Est-ce chez eux qu'il a puisé ce talent de faire naître à volonté incidens sur incidens, qui cachent la pauvreté du fond des vieux récits qu'il a conservés, comme de nouveaux rameaux, de nouvelles branches et de nouvelles feuilles cachent la nudité et le dépérissement de l'arbre ? Est-ce à ces pauvres moines qu'il doit cette vivacité toujours productive, toujours diverse, ces plaisanteries toujours renaissantes et jamais les mêmes, dont l'ouvrage fourmille du premier vers jusqu'au dernier ; et ces traits malins qui semblent toujours siffler à vos oreilles ; et particulièrement ces réflexions

toujours agréables quoique souvent profondes, qui coulent sans cesse avec la même abondance sans laisser la moindre inquiétude que la veine qui les fournit puisse jamais s'appauvrir? Nous ne prétendons point y puiser de quoi désaltérer nos lecteurs, mais seulement de quoi allumer de plus en plus leur soif, et leur donner le désir ou plutôt le besoin de s'approcher de la source, et nous choisissons dans ce dessein, ou plutôt le hasard choisit pour nous, le début du sixième chant qui se présente justement à l'ouverture du livre.

Quand par hasard je repose mes yeux
Sur ces puissans ennuyés, ennuyeux,
Emu pour eux d'une pitié sincère,
Je dis tout bas : Quelque petit malheur
Leur ferait bien, leur serait nécessaire
Pour délasser de l'ennui du bonheur.
Et puis poussé vers un désir contraire,
Je vois souvent que ces heureux, bientôt,
Ont du malheur plus qu'il ne leur en faut.
Car c'est, hélas! le sort de cette vie,
De biens, de maux, incessamment remplie;
Le mal l'emporte; ainsi que nos beaux jours,
Nos doux plaisirs précipitent leur cours;
Et le chagrin, démon qui nous épie,
Est toujours là, prompt à nous assaillir.
O gens heureux! quelle est votre folie!
Jouissez donc, le malheur va venir.

Sans doute les détails sont charmans, diront les aristarques les plus sévères, c'est quelque chose, mais il faut un ensemble, une marche, une ordonnance; en un mot, un plan. Et que nous direz-vous du plan? qu'il y en a juste ce qu'il en faut. Un plan est une première pensée qui disparaît dès qu'elle est remplie comme le canneyas dès qu'il est brodé. Il suffit que tous les détails tiennent de près ou de loin au sujet: et quand d'ailleurs ils se conviennent, ils s'arrangent entr'eux, de manière qu'il en résulte un tout qui plaît, le lecteur n'a rien de plus à demander; peut-être même qu'après cela si vous lui montriez le plan à nu, il y trouverait assez peu d'intérêt. Un guerrier a sauvé ses pénates d'une ville embrasée: il

sait, par une révélation céleste, qu'il doit les transporter dans une autre contrée, et y fonder une colonie qui deviendra un grand empire : il obéit à sa destinée ; une divinité le protége, une autre le persécute ; elle lui suscitera une tempête, un amour, une guerre... Le héros sortira glorieux de toutes les épreuves, et les destins s'accompliront. Tout cela était assez facile à imaginer, et cependant l'Enéide n'était pas facile à faire.

Un plan heureusement conçu, sagement raisonné, fidèlement suivi, est de la première importance dans un poëme dramatique où la durée de la représentation vous sert de mesure en tout, sans vous permettre de détourner un moment votre attention de l'objet principal ; et où la première des règles, c'est de serrer le nœud et de presser le dénouement ; mais dans une épopée où le poëte est maître de prendre à-peu-près tout le champ qui lui convient, il s'écarte sans scrupule, bien sûr qu'il pourra toujours se retrouver. Dans le poëme héroï-comique, surtout, le sujet pourrait fort bien n'être qu'un prétexte ; la conduite, une promenade ; le plan, un labyrinte ; et la règle alors, au lieu de marcher vers le dénouement, serait plutôt de le retarder ; ce n'est point à proprement parler une épopée, mais une parodie élégante et amusante des choses qui dans l'épopée ne pourraient ou du moins ne devraient être que sublimes et sérieuses. La poésie héroï-comique est à côté de la vraie poésie héroïque, une jeune et jolie petite espiègle qui s'amuse à contrefaire sa mère ; elle a pris quelquefois son noble costume, sa parure, sa coiffure, toutes ses marques distinctives ; elle imite sa contenance, sa démarche, son langage, ses manières.... Elle lui ressemble un moment, mais bientôt la gentillesse, la vivacité, la malice, l'enjouement, l'extravagance reparaissent de plus belle ; sa légèreté, ses courses, ses danses, j'ai presque dit ses gambades, nous la montrent comme ici nous la voyons, doublement heureuse de plaire, sous le masque et démasquée.

A propos des détails d'un poëme héroï-comique, on en reviendra peut-être encore à la versification de celui-ci ; car pour peu que la critique trouve à mordre, surtout dans un aussi bon morceau, elle ne lâche pas sitôt

prise. Eh bien, oui ! nous sommes déjà convenus en ce point de quelques négligences, que M. Creuzé avait sûrement vues avant nous. Pourquoi donc les y a-t-il laissées? Il avait sans doute quelque raison pour le moment, ne fût-ce que celle de ne pas perdre son tems à ratisser son chemin, et l'envie de nous conduire plus vîte à de nouvelles scènes qui nous font tant de plaisir, tandis qu'un petit cahot à peine sensible nous fait si peu de mal. Malheur aux tristes juges devant qui la grace ne trouve point grace !

Nous voudrions bien ne pas quitter sitôt la table ronde, et nous espérons qu'on nous permettra de ne pas nous en tenir à ce premier article. BOUFFLERS.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre impérial de l'Opéra-Comique.* — Première représentation de l'*Emprunt secret, ou le Prêteur sans le vouloir*, opéra comique en un acte, paroles de M. Planard, musique de M. Louis Prad'her.

L'idée principale de cette comédie est assez plaisante. M. Dubuisson, procureur de village, est avare et amoureux; il a sur sa terrasse de l'argent caché sous une caisse de fleurs, et sa belle est logée près de lui, mais elle ne l'aime pas; et il craint qu'on ne lui dérobe son double trésor; aussi chante-t-il :

On peut me ravir ma future,
J'ai pour mon or même frayeur ;
Je crois voir dans chaque figure
Un rival ou bien un voleur.

Cependant son mariage paraît certain; M. Durivage, père de celle qu'il aime, lui a souscrit une obligation de dix mille francs payables dans six mois, à un jour fixe et à midi très-précis; faute de payement, il reconnaît Dubuisson pour son gendre. Armand, rival préféré du procureur, voudrait bien rembourser les dix mille francs pour M. Durivage; à cet effet il a mis une maison en vente, et chaque jour il envoie à Brest, ville voisine, Victor, son fidèle valet, pour guetter l'arrivée d'un vaisseau qui doit ramener des colo-

nies un oncle riche qui depuis trois mois annonce son retour, et qui lui a promis la moitié de son bien. Cependant c'est ce même jour qu'expire le délai fatal et que les dix mille francs doivent être remboursés; les deux amans sont malheureux et se querellent, ce qui est assez d'usage. Enfin le valet revient de Brest pour annoncer que le vaisseau tant désiré entre dans le port, et l'on court chez le notaire pour essayer de retarder la signature du contrat de mariage de la jeune personne avec le procureur, car la difficulté est de savoir si l'oncle ou l'argent arriveront avant l'heure fixe de midi. Le zélé Victor, épuisé de lassitude, s'assied sur un banc près de la porte de la terrasse du vieux Harpagon : celui-ci paraît sur sa terrasse, et se félicite d'avoir à joindre à son trésor quelques fonds qui viennent de lui rentrer. Dans ce moment, sa gouvernante lui remet une lettre par laquelle on le charge d'acheter de suite la maison d'Armand, et on lui fait en même tems passer quinze mille francs en bons billets pour cette acquisition ; mais le procureur se garderait bien de remplir cette commission avant le lendemain, car Armand pourrait lui rembourser les dix mille francs, et lui Dubuisson resterait garçon; il rentre chez lui pour répondre à cette lettre. Victor qui a tout entendu est justement courroucé contre la ruse de M. Dubuisson; il se demande si l'on ne peut pas emprunter dix mille francs au coffre-fort du rival de son maître, tandis que ce même rival retient quinze mille francs qui appartiennent à Armand. La gouvernante de Dubuisson paraît sur la terrasse; elle est fort en colère de ce que son maître se marie; Victor, en la flattant, parvient à se faire introduire; il trouve un moyen ingénieux pour l'éloigner, et se saisit du portefeuille qui contient le trésor. Bientôt après, tous les personnages sont réunis; le procureur, attendu qu'il est midi *moins six minutes et demie* et qu'il n'est pas payé, réclame la main de Julie; le valet lui présente alors une somme de dix mille francs et le paye avec ses propres deniers; idée comique et qui a été généralement applaudie. Les fonds annoncés par l'oncle arrivent en même tems; Victor joint aussitôt dix mille francs à ce qui est resté dans le portefeuille, et le restitue complet au procureur; grande colère de celui-ci, qui sort raillé à son tour par ceux qu'il avait voulu tromper.

Il y a de l'invention et de la gaîté dans ce petit ouvrage; la querelle des deux amans, terminée tout-à-coup par l'arrivée du vieux jaloux, a fourni à l'auteur une véritable scène de comédie; celle où le valet profite de la surdité de

la gouvernante pour s'introduire sur la terrasse est très-gaie et a excité des applaudissemens réitérés. Des moralistes demanderont si l'emprunt fait à la caisse de Dubuisson, n'est pas un véritable *vol*; si l'on doit mettre de pareilles actions sous les yeux des spectateurs.... Je crois que l'auteur serait fort embarrassé pour leur répondre.

L'auteur est M. Planard qui, dès ses premiers essais, a fait voir son attachement pour les bons modèles; le dialogue et la versification de ce nouvel opéra sont naturels et faciles : ce dernier ouvrage prouve qu'il se range du parti des auteurs qui veulent conserver la comédie à l'Opéra-Comique, en dépit de ceux qui voudraient transformer ce théâtre en *Opéra Buffa*. On doit donc le féliciter de son succès. Il a été secondé par M. Prad'her, qui a saisi avec esprit les intentions de l'auteur, et a coupé ses morceaux en homme qui a la connaissance de son art. L'ouvrage est bien joué, sur-tout par Gavaudan qui, dans le rôle du valet, a su prouver que le vrai talent sait se plier à plusieurs emplois.

Théâtre de l'Impératrice. — Première représentation de *la Mouche du Coche*, comédie en un acte et en prose.

M. Dermond, homme d'un caractère pacifique, vit retiré dans une belle terre en Touraine; il a promis la main de sa fille à Francheville, ancien militaire et son ami; le neveu de Francheville aime la fille de Dermond et en est aimé. M. *Faitout*, natif des bords de la Garonne, s'est établi chez Dermond son cousin; véritable *Mouche du Coche*, il ordonne, se mêle de tout, et ne fait rien. Dermond et Francheville n'ont pas de peine à sentir qu'un jeune officier, comme le neveu de Francheville, convient mieux à une jeune personne qu'un vieux célibataire, et les jeunes gens, graces aux soins que se donne M. Faitout, sont heureux.... un peu plus tard qu'ils ne l'eussent été, s'il ne se fût pas mêlé de cette négociation, d'autant plus délicate que les parens, avant de l'entendre, avaient résolu ce mariage.

Cette pièce n'est point une comédie d'intrigue, puisque M. Faitout, personnage principal, y agit presque toujours seul, et sans autres obstacles que ceux que se crée sa manie; ce n'est point un gascon qui vit aux dépens d'autrui, qui tracasse, qui brouille, qui raccommode, et le tout dans son intérêt; c'est véritablement l'homme de Phèdre, *multum agendo nihil agens*; c'est un homme possédé du

démon des bons offices, et bien convaincu lui-même d'avoir été utile, nécessaire même, et cela dans les circonstances les plus indifférentes. Talon, acteur connu par des succès au théâtre de la Porte-Saint-Martin, a parfaitement saisi ce caractère, et a puissamment contribué à la réussite de l'ouvrage, qui a été fort applaudi.

Il ne peut qu'être très-flatteur pour l'auteur ou pour les auteurs qui paraissent décidés à garder l'anonyme, qu'on ait attribué cette petite comédie à un homme du talent de M. Picard; une pareille méprise en fait assez l'éloge.

B.

INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE. — *Classe d'Histoire et de Littérature ancienne.* — *Prix proposés au concours pour les années* 1813 *et* 1814. — *Séance publique du* 3 *juillet* 1812. — La Classe d'Histoire et de Littérature ancienne avait proposé pour sujet du prix qu'elle devait adjuger dans cette séance : *Quel fut l'état de la poésie française dans les XIIe et XIIIe siècles? Quels genres de poésie furent le plus cultivés?*

Les concurrens étaient invités à s'occuper spécialement des ouvrages des poëtes français proprement dits, ou *Trouvères*, beaucoup moins connus que les Troubadours, ce qui ne devait pas empêcher qu'ils ne pussent parler incidemment de ceux-ci, à raison des points de contact qui les rapprochent des *Trouvères*.

Aucun des Mémoires envoyés au concours n'a paru à la Classe réunir toutes les conditions nécessaires pour mériter le prix : elle a cependant jugé digne d'une distinction honorable le Mémoire qui porte pour épigraphe :

Sainz Pox li mestres de la gent
Nos dit en son enseignement,
Que quanqui est en livre escrit
Y est tot por nostre profit;
. . . .
Que nus escriz n'est tant frarins,
Ne de vices as Sarrazins,
Dont l'en ne puisse exemple traire,
De mal laisser et de bien faire.

(*Roman de* Partonopex de Blois. *MSS. de la Bibl. Imp.* n° 1830. *S. G.*)

Ce Mémoire, rempli de recherches, lui a paru réunir tous les matériaux et les documens nécessaires pour bien

traiter le sujet proposé; mais le plan et la marche de l'ouvrage ne répondent pas au mérite des recherches; les résultats sont difficiles à saisir, et le style est trop peu soigné. La Classe espère que l'auteur, qui se plaint de n'avoir pas eu le tems de faire mieux, pourra faire disparaître ces défauts, et qu'il profitera du délai pour travailler de nouveau son ouvrage.

Elle a pensé que la même raison avait empêché l'auteur du Mémoire qui a pour épigraphe : *Ardua res est vestutati novitatem dare* (Plin. *Hist. Nat.*), de terminer son travail, et que le délai accordé lui en donnera le tems.

La Classe propose de nouveau le même sujet pour l'année 1813.

Le prix sera une médaille d'or, de la valeur de 1500 fr.

Les ouvrages envoyés au concours devront être écrits en français ou en latin, et ne seront reçus que jusqu'au premier avril 1813. Ce terme est de rigueur.

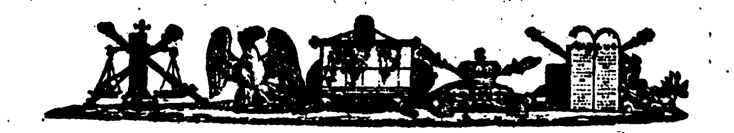
La Classe d'Histoire et de Littérature ancienne propose pour sujet d'un autre prix qu'elle adjugera dans sa séance publique du premier vendredi de juillet 1814, de *Rechercher quels furent les changemens opérés dans toutes les parties de l'administration de l'Empire romain sous le règne de* DIOCLÉTIEN, *et les règnes de ses successeurs jusqu'à l'avénement de* JULIEN *au trône.*

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 1500 fr.

Les ouvrages envoyés au concours devront être écrits en français ou en latin, et ne seront reçus que jusqu'au premier avril 1814. Ce terme est de rigueur.

Ils devront être adressés, franc de port, au Secrétariat de l'Institut, avant le terme prescrit; et porter chacun une épigraphe ou devise qui sera répétée dans un billet cacheté joint au mémoire, et contenant le nom de l'auteur.

Les concurrens sont prévenus que l'Institut ne rendra aucun des ouvrages qui auront été envoyés au concours, mais les auteurs auront la liberté d'en faire prendre des copies, s'ils en ont besoin.



POLITIQUE.

Le septième Bulletin de la Grande-Armée, daté de Wilna, le 16 juillet, est ainsi conçu :

Sa Majesté fait élever sur la rive droite de la Vilia un camp retranché fermé par des redoutes, et fait construire une citadelle sur la montagne où était l'ancien palais des Jagellons. On travaille à établir deux ponts de pilotis sur la Vilia. Trois ponts de radeaux existent déjà sur cette rivière.

Le 8, l'Empereur a passé la revue d'une partie de sa garde, composée des divisions Laborde et Roguet que commande le maréchal duc de Trévise, et de la vieille garde que commande le maréchal duc de Dantzick, sur l'emplacement du camp retranché. La belle tenue de ces troupes a excité l'admiration générale.

Le 4, le maréchal duc de Tarente fit partir de son quartier-général de Rossiena, capitale de la Samogitie, l'une des plus belles et des plus fertiles provinces de la Pologne, le général de brigade baron Ricard, avec une partie de la 7e division, pour se porter sur Poniewiez : le général prussien Kleist, avec une brigade prussienne, a été envoyé sur Chawli, et le brigadier prussien de Jeannerel, avec une autre brigade prussienne, sur Telch. Ces trois commandans sont arrivés à leur destination. Le général Kleist n'a pu atteindre qu'un hussard russe, l'ennemi ayant évacué en toute hâte Chawli, après avoir incendié les magasins.

Le général Ricard est arrivé, le 6, de grand matin à Poniewiez. Il a eu le bonheur de sauver les magasins qui s'y trouvaient, et qui contenaient 30 mille quintaux de farine. Il a fait 160 prisonniers, parmi lesquels sont quatre officiers. Cette petite expédition fait le plus grand honneur au détachement de hussards de la Mort prussien, qui en a été chargé. S. M. a accordé la décoration de la Légion d'honneur au commandant, au lieutenant de Raven, aux sous-officiers Werner et Pommereit, et au brigadier Grabouski, qui se sont distingués dans cette affaire.

Les habitans de la province de Samogitie se distinguent par leur patriotisme. Ils ont un grief de plus que les autres Polonais : ils étaient libres ; leur pays est riche ; il l'était davantage ; mais leurs destinées

ont changé avec la chute de la Pologne. Les plus belles terres ayant été données par Catherine aux Soubow, les paysans, de libres qu'ils étaient, ont dû devenir esclaves. Le mouvement de flanc qu'a fait l'armée sur Wilna, ayant tourné cette belle province, elle se trouve intacte, et sera de la plus grande utilité à l'armée. Deux mille chevaux sont en route pour venir réparer les pertes de l'artillerie. Des magasins considérables ont été conservés. La marche de l'armée de Kowno sur Wilna et de Wilna sur Dunabourg et sur Minsk a obligé l'ennemi à abandonner les rives du Niemen, et a rendu libre cette rivière, par laquelle de nombreux convois arrivent à Kowno. Nous avons dans ce moment plus de 150 mille quintaux de farine, 2 millions de rations de biscuit, 6 mille quintaux de riz, une grande quantité d'eau-de-vie, 600 mille boisseaux d'avoine, etc. etc. Les convois se succèdent avec rapidité; le Niemen est couvert de bateaux.

Le passage du Niemen a eu lieu le 24, et l'Empereur est entré à Wilna le 28. La première armée de l'Ouest, commandée par l'Empereur Alexandre, est composée de 9 divisions d'infanterie et de 4 divisions de cavalerie. Poussée de poste en poste, elle occupe aujourd'hui le camp retranché de Drissa, où le roi de Naples, avec les corps des maréchaux ducs d'Elchingen et de Reggio, plusieurs divisions du premier corps et les corps de cavalerie des comtes Nansouty et Montbrun, la contient. La seconde armée, commandée par le prince Bagration, était encore, le 1er juillet, à Kobrin où elle se réunissait. Les 9e et 15e divisions étaient plus loin sous les ordres du général Tormazow. A la première nouvelle du passage du Niemen, Bagration se mit en mouvement pour se porter sur Wilna; il fit sa jonction avec les Cosaques de Platoff qui étaient vis-à-vis Grodno. Arrivé à la hauteur d'Ivié, il apprit que le chemin de Wilna lui était fermé. Il reconnut que l'exécution des ordres qu'il avait serait téméraire et entrainerait sa perte, Soubotnicki, Traboui, Witchnew, Volojiuk étant occupés par les corps du général comte Grouchy, du général baron Pajol et du maréchal prince d'Eckmulh. Il rétrograda alors et prit la direction de Minsk; mais arrivé à demi-chemin de cette ville, il apprit que le prince d'Eckmulh y était entré. Il rétrograda encore une fois; de Newij il marcha sur Slousk; et de là, il se porta sur Bobriusk d'où il n'aura d'autre ressource que de passer le Borysthène. Ainsi les deux armées sont entièrement coupées et séparées entre elles par un espace de cent lieues.

Le prince d'Eckmulh s'est emparé de la place forte de Borisow sur la Beresina. Soixante milliers de poudre, seize pièces de canon de siége, des hôpitaux, sont tombés en son pouvoir. Des magasins considérables ont été incendiés, une partie cependant a été sauvée.

Le 10, le général Latour-Maubourg a envoyé la division de cavalerie légère, commandée par le général Rozniecki, sur Mir. Elle rencontra l'arrière-garde ennemie à peu de distance de cette ville. Un engagement très-vif eut lieu. Malgré l'infériorité du nombre de la division polonaise, le champ lui est resté. Le général de Cosaques Gregoriew a été tué, et 1500 Russes ont été tués ou blessés. Notre perte a été de 500 hommes au plus. La cavalerie légère polonaise s'est battue avec la plus grande intrépidité, et son courage a suppléé au nombre. Nous sommes entrés le même jour à Mir.

Le 13, le roi de Westphalie avait son quartier-général à Nesvy.

Le vice-roi arrive à Dockchitsoui.

Les Bavarois, commandés par le général comte Gouvion-Saint-Cyr, ont passé la revue de l'Empereur, le 14, à Wilna. La division Deroy et la division Wrede étaient très-belles. Ces troupes se sont mises en marche pour Sloubokoe.

La diète de Varsovie s'étant constituée en confédération générale de Pologne, a nommé le prince Adam Czartorinski son président. Ce prince âgé de 80 ans, a été, il y a 50 ans, maréchal d'une diète de Pologne. Le premier acte de la confédération a été de déclarer le royaume de Pologne rétabli.

Une députation de la confédération a été présentée à l'Empereur à Wilna, et a soumis à son approbation et à sa protection l'acte de confédération.

Voici le texte de la réponse de S. M., réponse que l'histoire consignera parmi les monumens les plus remarquables de ce règne.

« MM. les députés de la Confédération de Pologne,

» J'ai entendu avec intérêt ce que vous venez de me dire.

» Polonais, je penserais et j'agirais comme vous : j'aurais voté comme vous dans l'assemblée de Varsovie. L'amour de la patrie est la première vertu de l'homme civilisé.

» Dans ma position, j'ai bien des intérêts à concilier, et bien des devoirs à remplir. Si j'eusse régné lors du premier, du second ou du troisième partage de la Pologne, j'aurais armé tout mon peuple pour vous soutenir. Aussitôt que la victoire m'a permis de restituer vos anciennes lois à votre capitale, et à une partie de vos provinces, je l'ai fait avec empressement, sans toutefois prolonger une guerre qui eût fait couler encore le sang de mes sujets.

» J'aime votre nation. Depuis seize ans j'ai vu vos soldats à mes côtés, sur les champs d'Italie, comme sur ceux d'Espagne.

» J'applaudis à tout ce que vous avez fait; j'autorise les efforts que vous voulez faire; tout ce qui dépendra de moi pour seconder vos résolutions, je le ferai.

» Si vos efforts sont unanimes, vous pouvez concevoir l'espoir de réduire vos ennemis à reconnaître vos droits; mais dans ces contrées si éloignées et si étendues, c'est sur-tout sur l'unanimité des efforts de la population qui les couvre, que vous devez fonder vos espérances de succès.

» Je vous ai tenu le même langage lors de ma première apparition en Pologne; je dois ajouter ici que j'ai garanti à l'Empereur d'Autriche l'intégrité de ses Etats, et que je ne saurais autoriser aucune manœuvre, ni aucun mouvement qui tendrait à la troubler dans la paisible possession de ce qui lui reste des provinces polonaises. Que la Lithuanie, la Samogitie, Witespsk, Polotzk, Mohilow, la Wolhynie, l'Ukraine, la Podolie, soient animées du même esprit que j'ai vu dans la grande Pologne, et la Providence couronnera par le succès la sainteté de votre cause; elle récompensera ce dévouement à votre patrie, qui vous a rendus si intéressans, et vous a acquis tant de droits à mon estime, et à ma protection, sur laquelle vous devez compter dans toutes les circonstances. »

Pendant que l'Empereur règle ainsi les destinées du Nord, que conciliant les droits des peuples et ceux des souverains, il trace de sa main puissante les limites d'un Etat détruit en cinquante années qu'il relève en quelques jours, l'Angleterre pressée par la force des circonstances, et par la plus impérieuse des lois, la nécessité, l'Angleterre épuisée au dehors par des efforts sans proportion avec ses moyens du dedans, épuisée au dedans par l'opiniâtreté cruelle de son ministère dans un système insensé et destructeur, cédant à la voix du besoin, au cri de la famine, aux douloureuses plaintes qui s'élèvent des ruines des ateliers, et des débris des manufactures, l'Angleterre vient de déclarer hautement, d'avouer en face de l'Europe qu'elle a suivi une politique déraisonnable, qu'elle a élevé des prétentions exagérées, que les effets désastreux de sa politique sont retombés sur elle; pour éviter la guerre avec l'Amérique, et probablement sans parvenir à l'éviter, elle a revoqué à l'égard de l'Amérique ses ordres du conseil de 1807 et de 1809. Le rappel de ses actes d'agression justifie assez ceux de représailles, et l'Angleterre, en revenant sur ses ordres de 1807 et de 1809, sanctionne, à la face du monde entier, la justice et la stricte équité des décrets de Berlin et

de Milan. Cependant, pour conjurer l'orage qui se forme en Amérique, pour obtenir que le continent lui soit encore ouvert, pour calmer les ressentimens des neutres qu'elle a dépouillés, les alliés qu'elle compromet, et l'ennemi auquel elle a voué une haine si invétérée, a-t-elle fait assez, et ne peut-on pas, en développant le tableau de sa politique, et en reprenant les événemens de plus haut, ne peut-on pas lui demander encore davantage, et être en droit de l'exiger?

Le *Moniteur*, par une note publiée le 1[er] août, répond à cette question:

« Voilà bien les ordres du conseil de 1807 et de 1809 révoqués, à dater du 1[er] juillet; mais vous ne révoquez pas les ordres de 1806, c'est-à-dire, ce nouveau droit de blocus *sur le papier*, où vous déclarez en état de blocus une place, non parce qu'elle est bloquée et en prévention d'être prise, mais parce qu'elle fait un commerce nuisible à vos manufactures. Or, tant que vous ne rapporterez pas les ordres de 1806, vous n'aurez rien fait, et le Continent vous sera interdit. Les bâtimens venant directement en France avec des cargaisons neutres seront reçus. Les bâtimens venant de Londres avec des cargaisons anglaises seront confisqués. Nous n'admettons de blocus que celui qu'a défini le traité d'Utrecht, c'est-à-dire le blocus d'une place dans la situation où se trouvaient Flessingue et les Bouches-de-l'Escaut, pendant l'expédition de 1809, et qui cernée par terre et par mer, serait en danger d'être prise; mais l'application du blocus *sur le papier* à tout autre point des côtes de l'Empire, pour nuire à son commerce, entraîne le blocus *sur le papier* des îles britanniques. En effet, sans la reconnaissance du droit de blocus tel qu'il est établi par le traité d'Utrecht, et la révocation des ordres de 1806, que serait la révocation des ordes de 1807 et de 1809? Nous verrions demain ou après, l'Angleterre déclarer en état de blocus les côtes de l'Empire français, et permettre seulement aux neutres la communication avec un point quelconque des côtes de la Méditerranée, ou avec un port de la Baltique. Non, cela ne peut pas être. Rapportez les ordres du conseil de 1806, et revenez pour le droit de blocus aux droits consacrés par les siècles, à ce que tous les traités ont établi, à ce qui existait en 1785, ou vous n'avez rien fait. Les tems sont changés. L'injustice et la violence des mesures que vous avez prises, ont autorisé l'injustice et la violence des mesures que la France a pu prendre. C'est la nécessité produite par votre injustice qui a *créé* le Grand-Empire. Désormais le tems où vous vous permettiez tout contre le Continent, et où le Continent ne se permettait rien contre vous, est passé; ce tems ne reviendra pas plus que le règne des rois fainéans. A chaque déclaration de guerre, vos voyageurs et vos marchands seront arrêtés sur le Continent, si vous arrêtez sur mer les matelots, les passagers et les négocians qui voyagent sur des bâtimens marchands. Si vous bloquez par une spéculation commerciale, si vous appliquez à une partie de l'Empire le principe que vous avez adopté de blocus *sur le papier*, et non un véritable blocus, tel qu'il a été

reconnu aux conférences d'Utrecht, les îles britanniques et vos possessions seront bloquées *sur le papier.* Si vous prenez des mesures fortes, on en prendra de plus fortes. On opposera la force des armes à la force des armes, la rigueur de la législation à la rigueur de la législation. C'est le seul moyen de n'être pas dupes, c'est le seul moyen de vous vaincre, ou du moins de vous forcer d'être justes.

» Vous avez plus besoin du commerce du Continent que le Continent n'a besoin de votre commerce. Vous avez plus besoin de l'Amérique que l'Amérique n'a besoin de vous, par la raison que le marchand a plus besoin du consommateur que le consommateur n'a besoin du marchand. Si je ne puis m'habiller de velours, je m'habillerai de drap; si je ne puis porter des bas de coton, je porterai des bas de fil. Voilà l'histoire du consommateur. Mais le marchand qui a fondé le train et le bien-être de sa maison sur les besoins du consommateur, a besoin de vendre. Si vous cessez de vendre, où prendrez-vous vos deux milliards de contribution et vos 600 millions d'emprunt? Toutefois le commerce est nécessaire au Continent. Il serait digne d'un siècle barbare et non du siècle où nous vivons, celui qui viendrait mettre obstacle au juste développement de l'industrie des peuples. Les divers climats ont diverses productions. Les échanges font la fortune et la commodité réciproques. Que le commerce soit donc rétabli; mais qu'il le soit sur des bases justes et égales. Que les peuples luttent entre eux d'économie et d'industrie, mais n'appuient pas par la force une industrie arbitraire. Lord Chatam disait: « Si nous étions justes envers la France, notre prospérité n'existerait pas vingt-quatre heures. » Lord Chatam pouvait avoir raison au tems où il parlait; mais il changerait de langage aujourd'hui. La force des circonstances était alors pour vous; vous étiez maîtres des mers comme aujourd'hui, mais la France était sans influence sur le Continent. En faisant peser sur la France une injuste législation, vous enrichissiez la Hollande, Hambourg, Venise. La nature des choses est contre vous aujourd'hui. Au lieu de vouloir méconnaître la voix de la justice, vous êtes dans une position où c'est à vous à la réclamer. Le traité d'Utrecht, contre lequel vous avez tant lutté, est désormais votre sauve-garde.

» Vous faites enfin un pas rétrograde: vous revenez sur les arrêts de 1807 et de 1809. Mais les hommes profonds qui, chez vous plus que dans toute autre nation, tiennent le burin de l'histoire, remarqueront que les ordres du conseil ont changé la face du Monde, qu'il eût mieux valu pour vous perdre un grand nombre de batailles et une grande partie de vos colonies que d'avoir publié les ordres du conseil, qui ont été la cause de la réunion de la Hollande et des villes anséatiques, des grands changemens survenus en Europe et du système continental. Les ordres du conseil à la main, l'Empereur osait et pouvait tout, soit en France, soit en Europe. Sans vos ordres du conseil, il n'eût pas eu la pensée, et n'eût pas eu le pouvoir de réunir la Hollande et Hambourg, en établissant le système continental. Cependant vous revenez sur les ordres du conseil: ils n'existent plus dans votre législation, et le système continental est immuable. Dans l'ignorance où vous êtes de la situation des affaires du Continent, vous vous êtes trompés d'époque; les ordres du conseil eussent été

bons en 1783, ils eussent produit d'immenses avantages pour vous, sans de grands inconvéniens. Vous pouviez tenir impunément le langage du loup de la fable. Mais dans l'époque actuelle, le seul langage qui vous convienne est le langage de la justice : et en suivant les principes qui conviennent aux intérêts du plus fort, vous ne faites qu'accélérer votre ruine, en fondant la prospérité de vos ennemis. La justice veut que vous reveniez aux principes qui régissaient les neutres par rapport aux puissances belligérantes à la fin du siècle dernier et au commencement de la présente guerre. Votre intérêt vous le commande. Le tems où les mesures injustes et arbitraires vous étaient profitables, est passé sans retour. »

Voilà une déclaration positive; voilà des termes clairs et précis; le continent sera entièrement libre ou entièrement fermé; la mer sera le domaine de toutes les nations, ou elle ne sera même pas celui de l'Angleterre; tous les ports seront ouverts, ou ils seront tous armés contre les vaisseaux de l'Angleterre; toutes les industries seront rivales et en concurrence, ou celle de l'Angleterre sera proscrite et anéantie; tous les pavillons auront leurs droits, ou celui de Londres perdra le sien. Au nom du roi son père, le prince régent gouvernera une nation libre, commerçante, agricole, industrieuse, s'élevant par le génie qui lui est propre à la plus haute prospérité, ou il régnera sur des matelots oisifs, sur des cités affamées, sur un territoire ensanglanté par les luddistes, et désolé par l'insurrection.

La déclaration énergique des Etats-Unis ne mettra pas un poids médiocre dans la balance des délibérations ministérielles. Les Etats-Unis ont déclaré la guerre à l'Angleterre; le sénat a confirmé à une forte majorité la résolution de la chambre des représentans, et comme on l'a dit au sein de cette chambre, l'épée de Washington est tirée. Déjà même, dit-on, un engagement sérieux a été la suite de cette déclaration, et cette même frégrate *le Président*, insultée en pleine paix, et l'objet d'une hostilité caractérisée, a vengé l'honneur de son pavillon, en prenant une frégate anglaise.

La guerre avec l'Amérique ne menace pas seulement le commerce anglais d'une ruine totale, et le territoire britannique d'une disette affreuse; les possessions anglaises sont elles-mêmes menacées : en vain l'Angleterre arme au Canada; les Canadiens sont plus que jamais disposés à faire cause commune avec les Américains soutenus par la France, tandis que dans l'Amérique méridionale, une nouvelle confédération également indépendante, se réunit sous un chef armé pour la cause commune à l'Amérique

entière, et stipulera pour première condition la franchise de son pavillon, la liberté de son commerce, l'inviolabilité du territoire qu'elle arrache moins encore à la domination de l'Europe qu'au monopole anglais.

Que si, dans cette situation, l'Angleterre fondait encore quelques espérances, non sur les succès de l'allié qui dans le Nord a cédé à ses suggestions dangereuses, mais sur les produits de son commerce dans la Baltique et les débouchés qu'elle y maintient encore, voici des résultats qui peuvent être opposés à ses spéculateurs déjà éclairés par une expérience fatale; ces résultats ont été appréciés dans une ville où les notions commerciales sont un des élémens de l'instruction, et publiés dans une autre ville où l'on sait compter.

« Les Anglais, dit le *Journal de l'Elbe*, citant une lettre de Leipsick, les Anglais ont expédié cette année, pour le Nord, le même nombre de navires de commerce que dans les années précédentes. Partie s'est dirigée vers la Baltique, partie a eu pour destination Archangel, route polaire fréquentée depuis les décrets de Berlin et de Milan, et par laquelle des cafés font sur terre un trajet de 7 à 800 lieues avant d'arriver au point où ils seront furtivement consommés.

» Les expéditions de 1808, 9, 10, ont été présentées à l'Europe comme ouvrant un débouché à 15 ou 20 millions sterlings et plus, de valeurs en denrées coloniales et objets de fabrique.

» Les expéditions de 1811 ont présenté une diminution telle qu'on n'a point cru devoir entretenir le public de l'état florissant des flottes du Nord. Bien peu d'articles encore ont pu en être vendus.

» Les expositions de 1812 sont aussi brillantes, numériquement parlant : mais elles n'ont à bord que pour 250,000 liv. sterlings (environ 6,000,000 de fr.) de valeurs. Tel navire dont le chargement était de 5 à 600,000 fr. dans la campagne de 1810, n'apporte cette année à ses consignataires que 60 à 80,000 fr. de denrées, plutôt dans la vue d'entretenir des relations prêtes à s'éteindre, que dans l'espoir d'un bénéfice; car il est notoire que les envois dans le Nord, donneront 25 pour cent de perte aux armateurs.

» Les frais de cette expédition ne seront pourtant point entièrement perdus. La masse des objets invendus sur les anciens envois est suffisante pour charger en retour un

grand nombre de navires : et ce sera du moins une consolation pour le négociant de Londres de revoir des marchandises qu'il croyait perdues et dont il avait déjà fait le sacrifice ; à moins cependant que la difficulté de trouver en Angleterre des magasins, et le haut prix des loyers, ne le déterminent à préférer l'entrepôt d'Anholt, d'Héligoland ou de Malte. »

Dimanche dernier S. M. l'Impératrice a reçu, au palais de Saint-Cloud, les grands dignitaires, les ministres, le corps diplomatique et les membres des premiers corps de l'Etat, qui s'y étaient rendus pour lui présenter leur hommage. Le soir elle s'est promenée en calèche dans le parc avec le roi de Rome, où sa présence a excité les acclamations accoutumées. S....

ANNONCES.

L'Hymen et la Naissance, ou Poésies en l'honneur de LL. MM. II. et RR. Un vol. in-8°. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port. Chez Firmin Didot, imprimeur de l'Institut, et graveur de l'imprimerie impériale, rue Jacob, n° 24 ; et chez Arthus-Bertrand, lib., rue Hautefeuille, n° 23.

On trouve aux-mêmes adresses : *Couronne poétique de Napoléon-le-Grand*, ou Poésies composées en son honneur. Un vol. in-8°, avec un beau portrait. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port.

Des recueils de ce genre ne sont point faits pour rester dans l'oubli ; parce qu'ils reproduisent l'expression libre, authentique, solennelle de l'admiration et de la reconnaissance publiques : ce qui doit les faire considérer comme un des plus beaux hommages qu'on puisse offrir à l'héroïsme et à la grandeur.

Le Missionnaire, histoire indienne ; par Miss Owenson ; traduite de l'anglais par l'éditeur *de la Femme*, ou Ida l'Athénienne, roman du même auteur. Trois vol. in-12. Prix, 7 fr. 50 c., et 9 fr. franc de port. Chez H. Nicolle, libraire, rue de Seine, n° 12 ; et Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Le Portrait, Nouvelle traduite de l'allemand d'Auguste Lafontaine ; par le même. Un vol. in-12. Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 75 c. franc de port. Chez les mêmes.

Calendrier du Jardinier, ou Journal de son travail, distribué par

chaque mois de l'année ; ouvrage utile à toutes les personnes qui veulent cultiver elles-mêmes leurs jardins, ou curieuses de pouvoir suivre, et même diriger avec fruit les opérations de leurs jardiniers, etc. etc. ; publié par J. F. Bastien, auteur de la Nouvelle Maison rustique, 3 vol. in-4°. *Troisième édition*, enrichie de toutes les nouvelles découvertes faites jusqu'à ce jour. Un vol. in-12 de plus de 700 pages, imprimé sur petit caractère. Prix, 4 fr. 50 c., et 6 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Le compte favorable qui a été rendu de cet ouvrage, lorsque la première édition parut, lui a mérité un grand succès. Son utilité a été reconnue par toutes les personnes instruites dans les matières qui y sont traitées.

Dégagé entièrement de toute la partie scientifique qui n'appartient qu'à la botanique proprement dite, cet ouvrage, par ses détails, convient à toutes les personnes curieuses d'acquérir des connaissances utiles et agréables, pour les mettre en pratique ; à celles qui veulent se perfectionner dans celles qu'elles pourraient déjà avoir sur la culture et le jardinage.

Ouvrages qui se trouvent chez Arthus-Bertrand, *libraire, à Paris, rue Hautefeuille, n° 23.*

Histoire de Catherine II, impératrice de Russie, suivie de l'état actuel du commerce, des richesses, des forces et des productions de la Russie ; par M. Castera. Trois vol. in-8°, avec 13 portraits, la carte de la Russie, et celle de la Pologne. Prix, 18 fr., et 22 fr. franc de port.

Le même ouvrage ; 4 vol. in-12, avec les mêmes figures et cartes. Prix, 12 fr., et 16 fr. franc de port.

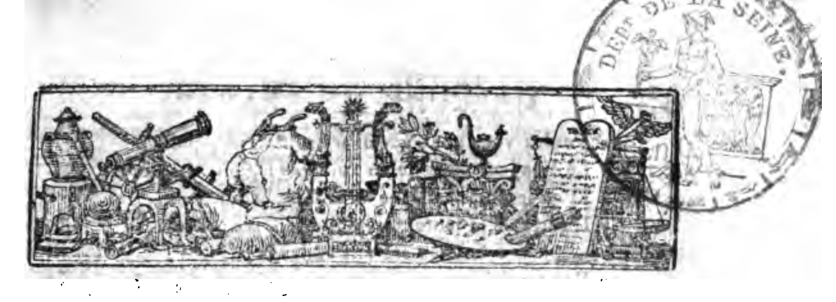
Histoire de la Russie, réduite aux seuls faits importans ; par Sylvain Maréchal, avec la carte de la Russie. In-8°. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 cent. franc de port.

Anecdotes intéressantes et secrètes, tirées des archives de la Russie, avec des traits caractéristiques particuliers aux différens peuples de cet Empire ; 6 vol. in-12. Prix, 12 fr., et 16 fr. franc de port.

Histoire de la prétendue révolution de Pologne. In-8°. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port.

Caractères et Anecdotes de la cour de Suède. In-8°. Prix, 3 fr., et 4 fr. franc de port.

Voyage en Norwège, en Danemarck et en Russie ; par Swinton. Deux vol. in-8°. Prix, 8 fr., et 10 fr. franc de port.



MERCURE DE FRANCE.

N° DLXXVII. — *Samedi* 8 *Août* 1812.

POÉSIE.

LE VIEILLARD POLONAIS.

QUELLE ombre tout-à-coup sort de la nuit profonde,
Et paraît méditer sur les destins du Monde ?
Est-ce toi, Sobieski ? Parle, que me veux-tu ?
Depuis dix ans entiers, chaque nuit ton fantôme,
Quittant le noir royaume,
A venger la Pologne excite ma vertu.

Dans ce noble dessein j'ai traversé nos villes,
Pleurant sur les malheurs des discordes civiles ;
J'en atteste le Ciel qui m'a vu tant de fois,
Enveloppé de deuil, le front dans la poussière,
Détestant la lumière,
Prier pour mon pays, d'une mourante voix.

« Jusques à quand, disais-je, ô peuples sans courage,
» Du joug le plus honteux souffrirez-vous l'outrage ?
» Le Russe, consommant ses infâmes traités,
» De ses regards jaloux couve sa riche proie,
» Et vous compte avec joie,
» Comme de vils troupeaux, d'un peu d'or achetés.

Q

» Voulez-vous que, parmi ses soldats intrépides,
» Le Vengeur cherche en vain vos légions timides;
» Et qu'imposant silence au clairon belliqueux,
» Il sorte de sa tente, et qu'il dise à ses braves:
» Laissez ces vils esclaves;
» Ils ne méritent pas que vous mouriez pour eux?

» Peut-être attendez-vous que le feu du tonnerre
» S'attache aux ravisseurs d'une si belle terre,
» Et de leurs corps fumans dévore les lambeaux;
» Ou que de vos aïeux les cendres consumées,
» Tout-à-coup ranimées,
» Une lance à la main, sortent de leurs tombeaux?

» Le flambeau de leur gloire éclaire votre honte;
» Vous détournez les yeux, et la peur vous surmonte:
» Allez, indignes fils, baissez vos fronts tremblans;
» Cachez ces boucliers, ces terribles épées
» Du sang russe trempées,
» Que leur bras suspendit à vos foyers brûlans.

» Voilà donc ces héros qui, passant le Bosphore,
» Devaient assujétir les peuples de l'aurore!
» Vaincus, chargés de fers, ils se traînent mourans.
» Et qui n'a su défendre un pouvoir légitime,
» Débonnaire victime,
» Obéit sans murmure à de cruels tyrans!

» Malheur au citoyen esclave volontaire!
» Il se cache dans l'ombre, il marche solitaire:
» Il est l'horreur des morts, l'opprobre des vivans;
» Nul ami ne soutient sa vieillesse affaiblie:
» Il expire, on l'oublie;
» Et ses os rejetés sont le jouet des vents.

» Mais celui qui combat, qui meurt pour sa patrie,
» Ne craint pas de laisser sa mémoire flétrie.
» Si le fer ennemi respecte sa valeur,
» Sa mère est triomphante, et la vierge attendrie,
» A son Dieu qu'elle prie,
» Pour époux, en secret, demande le vainqueur. »

Je perdais mes discours, et, vingt fois rallumée,
Mon indignation sans fruit s'est consumée.
Faible vieillard, que puis-je, avec mes cheveux blancs?
On étouffe ma voix dans un lâche silence;
On méprise la lance
D'un soldat accablé sous le fardeau des ans!

Irai-je, ô Sobieski, cherchant un libre asile,
Embarquer sur les mers ma vieillesse fragile;
Et trainant, exilé sous des soleils lointains,
Le reste languissant d'une vie épuisée,
Dans la douleur usée,
De mes cris éternels fatiguer les Destins?

Eh! de quel front dirais-je aux mânes de mes pères:
Je vous quitte, et je fuis aux rives étrangères?
Moi, fuir! moi, me couvrir d'un opprobre éternel!
Non, non, plutôt venger ma liberté ravie;
Et, vendant cher ma vie,
Arroser de mon sang le fôyer paternel!

Heureux, pour mon pays s'il faut que je succombe!
Un jour peut-être, un jour, à l'aspect de ma tombe,
Le soldat polonais se sentira touché,
Invoquera mon nom, et, déposant ses armes,
De ses pieuses larmes
Mouillera l'humble pierre où je serai couché!

Par M. DE CORMENIN, *auditeur au Conseil-d'Etat.*

STANCES A FLORIAN (1).

ORPHÉE enchanteur de la France,
O toi la fleur des troubadours
Qui chantas l'aimable innocence
Et le jeune essaim des amours;

Toi dont la lyre tendre et pure
Jadis a charmé les côteaux

(1) Cette pièce a déjà paru dans le Bulletin de la Société philomathique de Bordeaux; l'auteur y a fait de grands changemens, et elle parait ici telle qu'il l'avoue.

Du doux pays où la nature
Etale ses riches tableaux (2);

Florian, reçois les hommages
D'une muse dans son printems,
Et du haut des sacrés bocages
Souris à ses faibles accents.

Alors que ton ame sensible
S'épanche en de tendres écrits,
Avec quel charme irrésistible
Te suivent nos cœurs attendris!

Que nous chérissons ton *Estelle*,
Almanzor (3) et son concurrent!
Et dans sa carrière immortelle
Que ton *Numa* nous paraît grand!

Lorsqu'en son aveugle furie (4),
Toute hideuse de forfaits,
On vit ta coupable patrie
Se souiller du sang des Français;

Toi qui ne chantas sur ta lyre
Que les mœurs pures des hameaux;
Toi dont le fiel de la satire
Ne souilla jamais les pinceaux;

Dans le séjour impur du crime
Traîné soudain par nos tyrans,
Faible agneau tu deviens victime
De loups cruels et dévorans!

Là, ta voix plantive et touchante,
Attristait l'écho de ces murs:
« Quoi! dans une mort flétrissante
» Vont s'éteindre mes jours obscurs!

(2) On sait que Florian est né dans les délicieuses contrées de l'Occitanie: il a lui-même chanté son pays natal dans *Estelle*.

(3) Gonzalve de Cordoue, héros du poëme de *Grenade Conquise*.

(4) Personne n'ignore que Florian fut victime de la révolution, et quels furent les détails touchans de sa détention et de sa fin déplorable.

» Voilà donc, ingrate patrie,
» Le prix de mes chants fortunés?
» Les derniers instans de ma vie
» De honte sont empoisonnés!

» Fuyez, beaux rêves de la gloire,
» Poétiques illusions!
» Fuyez de ma triste mémoire :
» La mort éclipse vos rayons!......»

Mais trop tard de ton esclavage,
Se brisa le joug odieux :
Tu péris au printems de l'âge,
Pleuré par nos derniers neveux.

Tel au matin, quand Philomèle,
Sous le verd feuillage des bois,
Annonce la saison nouvelle,
Par les sons touchans de sa voix,

Insensible à sa mélodie,
Le vautour fond du haut des airs,
Et la pressant d'un ongle impie,
Nous ravit ses tendres concerts!

Par M. FRÉDERIC BATRÉ,
Jeune élève d'humanités au Lycée de Bordeaux.

ÉNIGME.

J'EUS pour mère en tout tems la curiosité,
Et sur-tout de nos jours elle me multiplie.
Je suis vieux, mes amis, sous *Louvois* je pris vie;
Rien ne me plaît pourtant comme la nouveauté.
Je traverse les mers, mon domaine est le monde;
La guerre et ses dangers sont mes plus grands soutiens.
Des peuples dispersés pour serrer les liens
Je promène par-tout ma course vagabonde;
De la terre et des cieux j'extrais mes alimens.
Qui pourrait calculer ma nombreuse famille?
De frères et de sœurs notre maison fourmille...
Mais c'est assez, lecteur, tu me tiens, je le sens.

AUG. CH...... J....C (Charente-Inférieure).

LOGOGRIPHE.

SOUVENT je nais du luxe et de l'extravagance :
Je suis d'humeur légère, et chéris l'inconstance.
Aussi chez le Français j'établis mon pouvoir ;
C'est à Paris, sur-tout, c'est là qu'il me faut voir.
A la cour, au théâtre, au bal, aux Tuileries,
Je promène avec bruit mes superbes folies.
Mainte femme, maint sot, dépourvus d'agrémens,
N'empruntent d'autre éclat que de mes ornemens.
Le caprice ou le goût règlent ma destinée ;
Je vis, meurs et renais, vingt fois dans une année.
Qu'on retranche mon chef, par un destin nouveau,
J'immortalise alors, et Pindare et Rousseau.

FÉLIX MERCIER (de Rougemont).

CHARADE.

MON premier, quoi qu'on fasse, est toujours devant vous.
D'autres individus ne l'ont que par dessous.
Je puis, je crois, par un nouveau système,
De suite, en peu de mots, passer à mon troisième.
Le blanc avec le noir, voilà son élément.
Mon second est toujours un titre vénérable.
Qui veut le mériter, ne peut qu'être louable.
Autrefois plus commun qu'il ne l'est maintenant,
On ne le conférait qu'à Rome.
Mon tout, quoiqu'en lui-même, absurde, insignifiant,
Fut (tout Français le sait et le cite souvent)
Le mot de gaîté qu'un grand homme
Prononçait avec grâce et presque à tout moment.

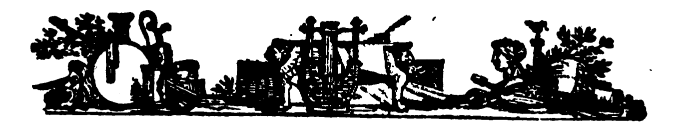
JOUYNEAU-DESLOGES (Poitiers).

Mots de l'ENIGME, du LOGOGRIPHE et de la CHARADE insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme-logogriphe est *Rame* (de papier).

Celui du Logogriphe est *Basilic*, dans lequel on trouve : *bal*, *bis*, *ail*, *si*, *la*, *ci*, *ici*, *sa*, *lis*, *as*, *cas*, *liais*, *cils*, *bai*, *lai*, *sac*, *lac*, *bas*, *Laïs* et *bac*.

Celui de la Charade est *Calepin*.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

HISTOIRE DE FRANCE PENDANT LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE ; par CHARLES LACRETELLE, membre de l'Institut, professeur d'histoire à l'Académie de Paris. — VI[e] VOLUME. — A Paris, chez *Fr. Buisson*, libraire-éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10.

APRÈS avoir parcouru cette longue suite d'événemens qui s'est écoulée depuis le siècle de Louis XIV jusqu'aux premières années du règne de Louis XVI, et dont l'honneur n'a été sauvé que par les triomphes de l'esprit et du génie, M. Lacretelle arrive à cette époque qui devait enfanter l'une des plus étonnantes révolutions dont les peuples puissent garder le souvenir.

Que ceux qui ont attribué cette terrible catastrophe aux progrès de l'esprit philosophique et aux vaines déclamations de quelques enfans perdus de l'Encyclopédie, que ceux dont la vue bornée ne saurait embrasser toutes les causes d'un grand événement, lisent l'ouvrage de M. Lacretelle et s'y instruisent : ils verront tous les élémens de la discorde se préparer de loin, s'amasser lentement, s'échauffer par la fermentation des partis, des intérêts et des ambitions, et produire enfin cette redoutable explosion qui a ébranlé nos institutions jusque dans leurs fondemens.

Supposez qu'à l'approche de tant d'orages, au milieu de tant de dangers, le chef de l'Etat, au lieu de cet esprit chancelant, de cette conscience timide et scrupuleuse qui l'arrêtait sans cesse, eût eu cette fermeté d'ame, cette noble résolution qu'inspire la philosophie, pensez-vous qu'il eût abandonné aux vents et aux tempêtes le vaisseau confié à ses soins? Frédéric ou Catherine II, sur le trône de France, eussent-ils redouté les progrès de l'esprit philosophique? Il me semble que ce qui donne un grand prix à l'ouvrage de M. Lacretelle, c'est l'art

avec lequel il sait remonter à la source des événemens, lier les faits entre eux, en suivre tous les mouvemens, en montrer les conséquences et les ramener tous vers un but unique et nécessaire. Car dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique, la nature suit des lois communes. L'histoire n'est pas un assemblage fortuit de faits partiels et isolés, c'est la réunion d'une infinité de phénomènes divers, agissant ensemble, et dont les combinaisons produisent un résultat fixe et déterminé.

Dès le commencement du dix-huitième siècle on aperçoit les germes de la révolution. M. Lacretelle nous en a déjà montré le développement sous la régence de Philippe d'Orléans, le long règne de Louis XV, et les premières années de celui de Louis XVI, dans une période de soixante-huit années. Pour arriver à l'époque de la révolution, il ne lui restait plus qu'un espace de six années à parcourir. C'est l'histoire de ces six années qu'il nous offre aujourd'hui dans son dernier volume.

La guerre d'Amérique venait de finir, et la France par une paix glorieuse avait effacé l'affront qu'elle avait essuyé vingt ans auparavant. Tout semblait ne respirer que la paix et le bonheur. Les esprits se portaient vers le culte des arts, et semblaient n'être animés que des sentimens de la plus douce bienveillance. Jamais on n'avait tant parlé d'humanité, jamais on n'avait semblé la servir avec plus de zèle; mais sous une apparence de calme et de sérénité se formait la plus redoutable des tempêtes, et ce fut un ministre actif, laborieux et spirituel qui la provoqua le premier.

Ici M. Lacretelle décrit les suites de la retraite de M. Necker, l'entrée de M. de Calonne au ministère, les impressions défavorables que répandit cette nomination dans les parlemens et les divers ordres de l'Etat, la sécurité du prince, la satisfaction des courtisans, et l'adresse du ministre à dissimuler les plaies de l'Etat. Ce tableau est fait avec beaucoup de discernement et de vérité.

« Tout fut aimable, dit-il, dans les formes extérieures » de son administration; avant Calonne ce qu'on craignait » le plus au milieu des fêtes de la cour, c'était l'aspect » d'un contrôleur général. Calonne y répandait la sécu-

» rité en paraissant tout approuver de son inaltérable
» sourire. Il augmentait les charmes de ces fêtes par les
» grâces de sa conversation et sur-tout par la facilité de
» ses promesses. Le comte d'Artois pouvait confier gaî-
» ment au ministre son protégé les pertes qu'il avait faites
» au jeu. Tout était si promptement réparé que le roi
» était tenté de croire que son frère s'était modéré dans
» ses dépenses. La reine avait-elle à réclamer de nou-
» veaux dons pour les parens de son amie la duchesse
» de Polignac? Le contrôleur général paraissait avoir
» tenu en réserve une place commode, un domaine par-
» faitement à leur convenance. L'intéressait-elle pour
» un militaire sans fortune ou pour un artiste malheu-
» reux? Calonne accordait des secours à tous les objets
» d'une pitié généreuse. A quelque heure de la journée
» qu'on l'abordât, on le trouvait dans la situation d'un
» homme qui a fini son travail, et qui confiant et serein,
» écoute vos vœux avec intérêt et suit vos pensées en les
» développant. Il causait bien et discourait encore mieux.
» Tous les différens systèmes d'économie politique lui
» étaient également connus. Il raillait en public les
» économistes, mais il leur fesait entendre en secret qu'il
» était un adepte de leur école et que s'il agissait aujour-
» d'hui en Colbert, il saurait bientôt se conduire en Sully.
» Son style avait moins de solemnité, mais une élégance
» plus naturelle que celui de Necker. Il savait que les
» Français, dans toutes les discussions difficiles, se lais-
» sent aisément persuader par celui qui fatigue le moins
» leur attention. »

M. de Calonne était donc le ministre qui convenait le mieux à la cour : mais était-il celui qui convenait le mieux à la situation des affaires? On sait combien son apparente sécurité dura peu, avec quelle célérité toutes ses ressources s'épuisèrent. Néanmoins, au moment même de la plus grande détresse il affectait la plus grande confiance, et lorsqu'il se vit réduit à provoquer l'assemblée des notables pour leur avouer les besoins de l'Etat, il se présenta avec la même assurance que s'il eût été question d'annoncer la restauration des finances.

M. Lacretelle décrit ces circonstances avec autant

de clarté que d'intérêt, mais avant d'arriver aux derniers résultats, il suspend sa narration pour nous montrer à cette époque l'état de la France dans toutes les parties qui pouvaient contribuer à sa prospérité et à sa gloire. Ce tableau est riche en détails et répond victorieusement à ces sourcilleux détracteurs qui ne veulent de gloire que pour le siècle de Louis XIV, et se font une secrète joie de rabaisser celle du siècle suivant. Dans la peinture, on voit l'école française, affranchie des règles arbitraires de Wanloo, des caprices et de la licence de Boucher, revenir à un goût pur, simple et noble sous la direction des Vien, des Barbier, des Ménageot, des Vincent, des Regnault, des David.

Julien, Houdon, Dejouy, Matté, Chaudet, guidés par le sentiment de l'antique, opèrent la même réforme dans la sculpture. A l'aspect de *la baigneuse* de Julien, du Léonard *de Vinci*, de Ménageot, du *Socrate*, du *Bélisaire*, du *Serment des Horaces* de David, de la Cananéenne de Drouais, le faux goût vaincu s'éloigne des rives de la Seine, et l'école française devient la rivale des premières écoles d'Italie.

Dès le milieu du dix-huitième siècle le génie de Soufflot avait rendu à l'architecture son antique simplicité; les monumens élevés à Paris quoiqu'en petit nombre, attestent la restauration du goût; l'école de droit et l'école de chirurgie seront toujours des titres de gloire pour les artistes qui les ont exécutées.

Quelle révolution dans les arts fit plus de bruit, excita plus d'intérêt, que celle de la musique? La France n'avait eu jusqu'à Rameau que de tristes psalmodistes. Rameau lui-même n'avait opéré qu'une réforme imparfaite. Le charmant intermède de J. J. Rousseau avertit les Français qu'ils pouvaient aussi briller dans la musique comme ils brillaient dans les arts, les sciences et les lettres. Grétry et Monsigny créèrent une musique nationale, et les célèbres débats entre les partisans de Gluck et de Piccini enrichirent l'opéra de chefs-d'œuvre jusqu'alors inconnus.

Voltaire, Diderot, d'Alembert avaient fondé la philosophie, la doctrine de Locke était devenue classique, les tourbillons de Descartes s'étaient dissipés devant la

théorie simple et sublime de Newton, le savant et infortuné Bailly traçait en traits éloquens l'histoire de l'astronomie; des savans s'étaient distribués sur les divers points du globe pour observer les grands phénomènes de la marche des astres.

M. Lacretelle rend compte des expéditions de nos astronomes français pour observer en 1769 le passage de Vénus sur le soleil. Ce morceau est écrit avec chaleur et intérêt; mais je dois prévenir l'auteur qu'il s'y est glissé une faute grave de typographie, qu'il est important de corriger; car elle est encore répétée dans la table. On y lit : *le passage de Vénus* sous *le disque du soleil*, au lieu de : *sur le disque du soleil.*

Mais un morceau plus riche, plus étendu, plus éloquent, est celui de la littérature. A cette époque brillaient de tout l'éclat du talent Thomas, Laharpe, Marmontel, Champfort, Raynal, Condorcet, l'abbé Delille, Ducis, Bernardin de Saint-Pierre, et ce Beaumarchais lui-même, qui sans études et sans lettres fit retentir toute la France du bruit de son nom. M. Lacretelle analyse rapidement les ouvrages de ces écrivains, discute leur mérite avec discernement et impartialité, montre les espérances que nous pouvions encore concevoir, et finit ce tableau par cette observation, que si cet état des lettres n'offrait pas l'éclat prodigieux du siècle de Louis XIV, ni de cette époque où Voltaire, Montesquieu, J. J. Rousseau et Buffon se montrèrent dans la toute-puissance de leur génie, il était encore honorable et satisfaisant.

C'était le tems des heureuses illusions. On voyait l'esprit humain se perfectionner tous les jours; tous les cœurs semblaient animés d'un mouvement général de bienfaisance. Loin d'appeler les tempêtes, on ne demandait que des jouissances; et si le timon de l'Etat eût été tenu par une main plus ferme, si les finances eussent été réglées avec plus de capacité, si l'on eût su faire fléchir sous la majesté du sceptre l'ambition des parlemens, si des passions étrangères aux intérêts de la nation n'eussent pas allumé le flambeau de la discorde dans les divers ordres de l'Etat, jamais la philosophie, ni les lettres n'eussent provoqué de révolution.

Mais les fautes du prince se multipliaient tous les jours. Il était sans force au sein de son palais, comme au milieu de la nation ; ses mesures timides, chancelantes, incertaines, révélaient à chaque instant sa faiblesse, et les moindres ambitions purent alors se flatter du succès.

Un procès célèbre servit encore à enlever à la majesté royale la considération qu'elle perdait tous les jours. « Un seul jour, une seule faute, un seul conseil dangereux, dit M. Lacretelle, rompit tous les freins que » l'opinion respectait encore, excita la licence à chercher près du lit du monarque des scandales imaginaires, souilla tout-à-la-fois la mître et le diadème, » enfin mit sur la même sellette des hommes qui tous les » jours bravent l'infamie, et des êtres qui semblaient n'en » pouvoir jamais être atteints. Il était dit que tous les » premiers traits lancés contre le trône partiraient du » trône même. »

Ici commencent les détails scandaleux du procès du collier. M. Lacretelle en raconte toutes les circonstances, et les entremêle souvent de réflexions judicieuses. « Qu'ap- » prend le public, dit-il, dans un long conflit de procé- » dures, de mémoires, de rumeurs de toute espèce ? Pas » un fait qui ne blesse la vraisemblance. Il faut croire » que le grand-aumônier du Roi, dans l'espoir de ren- » trer en grace auprès de la reine, s'est servi de la com- » tesse de Valois, qui n'a jamais eu le moindre accès » auprès de cette princesse ; que, pendant deux ans, cette » femme lui a persuadé qu'elle conduisait avec succès » une négociation dont l'issue serait de le faire nommer » premier ministre ; qu'elle lui a présenté comme l'uni- » que prix de ce comble d'honneur et de puissance, » l'achat d'un collier de diamant estimé 16,000,000 liv., » dont le Roi a refusé l'emplète, et qui, ne pouvant être » porté publiquement par la reine, sera pour elle la su- » perfluité la plus incommode.

» Convaincu, ajoute-t-il, que l'histoire n'a pas encore » les moyens de résoudre toutes les difficultés de ce procès » énigmatique, j'en évite les scandaleux détails ; c'est du » public que j'ai à m'occuper particulièrement... Eh bien!

» le public s'attacha, durant ce procès, aux seuls soup-
» çons qu'il était impossible d'admettre. L'animosité con-
» tre la reine fit naître une sorte d'intérêt pour le car-
» dinal; et cet intérêt il le partagea, avec qui? avec
» Cagliostro. »

Cagliostro a laissé des souvenirs trop récens et un nom trop fameux dans l'histoire des folies humaines, pour que M. Lacretelle ait dû l'oublier. Il trace en peu de mots l'histoire de ce célèbre aventurier, et tire ce qu'il dit de lui d'un Mémoire publié par Cagliostro lui-même, mais attribué à M. d'Eprémesnil.

Tout le monde sait quelle fut l'issue du procès du collier. Ces débats honteux furent le prélude de débats d'un autre genre et bien plus importans. Là commence tout ce qui tient aux événemens qui devancèrent la révolution et en accélérèrent les terribles explosions.

La mort du comte de Vergennes, la disgrâce de M. de Calonne, les premières résistances du parlement, son exil et son rappel, les changemens opérés dans le ministère, l'exil du duc d'Orléans, les nouveaux débats entre le trône et la magistrature, l'arrestation de M. d'Eprémesnil, les troubles de la Bretagne, les réclamations du Dauphiné, les représentations de la conduite imprudente du clergé, la retraite de l'archevêque de Sens, la rentrée de M. Necker, la seconde convocation des notables, les préparatifs des Etats généraux, l'élection des députés et les demandes du peuple. Tels sont les nombreux événemens qui se pressent et s'accumulent à cette époque mémorable.

Le récit en est tracé avec beaucoup d'ordre et de méthode. Le style de l'auteur n'a pas toujours de l'éclat, il est toujours clair, exact et facile. Ses jugemens annoncent un écrivain étranger à toute espèce d'intérêt et d'esprit de parti. C'est un sage qui se place au-dessus des événemens, les contemple avec calme et les décrit tels qu'ils s'offrent à ses regards. Il a pu se tromper; mais on est sûr qu'il ne l'a jamais voulu. On lira avec intérêt tout ce qu'il a écrit sur la reine, cette illustre et touchante victime de la calomnie et des fureurs révolutionnaires. Mais je réclamerai au-

près de lui pour l'honneur et la mémoire d'une autre victime qu'il me semble avoir traitée avec une rigueur excessive. Je parle de cet archevêque de Toulouse dont le nom n'est prononcé qu'avec la plus vive reconnaissance dans les deux diocèses qu'il a administrés. Avant M. Lacretelle, Marmontel avait accusé ce prélat d'une basse avarice, et M. Lacretelle semble avoir adopté cette opinion. Il l'accuse de s'être emparé de l'archevêché de Sens, parce que c'était un bénéfice plus considérable que l'archevêché de Toulouse; il lui reproche d'avoir envahi les meilleurs bénéfices. La vérité est que l'archevêché de Sens valait cinquante mille écus de moins que l'archevêché de Toulouse, que M. de Brienne ne le désira que pour se rapprocher de son frère, et que le roi, en lui donnant l'archevêché de Sens, joignit à cette faveur l'abbaye de Corbie, que possédait le cardinal de Luynes.

D'ailleurs, qui jamais fit un plus noble usage des richesses que le cardinal de Lomenie? L'auteur de cet article a été témoin de ses inépuisables libéralités; et quand la révolution l'eut dépouillé de ces ressources précieuses qu'il employait si généreusement, il trouva encore le moyen de répandre des bienfaits sur les nombreux indigens de son vaste diocèse. L'esprit de parti a cherché à verser la diffamation sur sa mémoire, l'esprit de justice la transmettra avec quelque honneur à la postérité.

Je me permettrai d'adresser encore une observation à l'habile auteur de l'*Histoire du dix-huitième siècle*. Partout où il rappelle le souvenir des hommes qui ont occupé l'attention du public dans les dernières années du dix-huitième siècle, je le vois avec peine s'affranchir de ces formules de politesse qui semblent essentielles au caractère de la langue française; dois-je rappeler ici un passage de Voltaire?

« J'ai toujours trouvé peu conforme à la politesse fran-
» çaise et au respect que les hommes se doivent les uns
» aux autres, de dire : *Fontenelle, Chaulieu, Crébillon,*
» *la Motte, Rousseau.* J'ose dire que j'ai corrigé quel-
» ques personnes de ces manières de parler, qui seraient

» insultantes pour les vivans, et dont on ne doit se servir
» envers les morts que quand ils commencent à devenir
» anciens pour nous. »

L'ouvrage de M. Lacretelle a été accueilli du public avec une telle faveur, que la seconde édition est devenue nécessaire quelques semaines après la première. S'il en est encore tems, j'invite l'auteur à faire disparaître ces fautes légères.

SALGUES.

VOYAGE PITTORESQUE DU NORD DE L'ITALIE, par T. C. BRUUN-NEERGAARD, gentilhomme de la chambre du roi de Danemarck, membre de diverses sociétés savantes; les dessins par NAUDET; les gravures par DEBUCOURT, agrégé de la ci-devant Académie royale de Peinture. — *Première et seconde livraisons* (*).

NOTRE premier article a fait connaître le plan de ce bel ouvrage, et la manière dont il est exécuté; dans celui-ci nous allons suivre la marche des voyageurs, indiquer les objets qui ont fixé leur attention, et qu'ils ont trouvé à propos de rappeler à la curiosité, soit dans le texte explicatif, soit dans les charmantes gravures qui l'accompagnent.

Après avoir traversé la vallée de Chamonix, les deux voyageurs montèrent sur le grand Saint-Bernard, le 6 juillet 1806. Ils s'arrêtèrent chez ces respectables religieux qui passent leur vie entière à soulager l'infortuné voyageur, qui souvent sans eux expirerait, et arrivèrent le soir à Martigny. La première visite de l'auteur fut chez le prieur Murith, célèbre par ses connaissances en nu-

(*) Cet ouvrage contiendra seize à dix-sept livraisons; il en paraît une par mois, composée de six planches et d'un texte explicatif. Chaque livraison est du prix de 26 fr., papier vélin grand-aigle satiné, avant la lettre; 20 fr., papier vélin; et 9 fr., papier ordinaire. Les personnes qui n'auront pas souscrit avant que la troisième livraison paraisse, paieront 12 fr. pour le papier ordinaire, et 26 fr. papier vélin.

On souscrit chez l'Auteur, quai Voltaire, n° 17, et chez les principaux libraires et marchands d'estampes.

mismatique, et par le don qu'il a fait de son médailler au couvent de Saint-Bernard. Il renferme plus de quatre-vingt médailles trouvées tant sur la montagne que dans le Valais. La ville de Sion offrit à leurs regards plusieurs de ces malheureux connus sous le nom de *Crétins*, dont le nombre a considérablement diminué, graces à l'influence du gouvernement français. Ce qui a le plus contribué à cet heureux résultat, c'est le soin que l'on a pris pour l'éducation de la première enfance. La ville de Sion n'est remarquable que par un château-fort d'où l'on découvre une vue charmante, et par quelques sœurs d'un ordre nommé *la Retraite chrétienne*. Ces sœurs s'occupent de l'éducation des enfans, et paraissent suivre la règle des Trapistes : il ne leur est permis de parler, même entr'elles, qu'à de certaines heures de la journée.

Après neuf heures de marche, les voyageurs arrivèrent au Simplon, qu'ils quittèrent pour se rendre d'abord à Domo d'Ossola, puis à Gondo, enfin à Feriolo, petit village agréablement situé sur les bords du lac Majeur.

Les premiers rayons du soleil brillaient à peine que les deux voyageurs se disposaient à visiter les îles Borromées. Ils s'embarquent et parcourent successivement l'Isola Bella, l'Isola Madre, l'Isola del Pescatore. M. Bruun-Neergaard en fait la description, et donne des détails curieux sur la première de ces îles. Il fait aussi connaître la distribution des jardins, des bâtimens, et les plus beaux tableaux qui ornent les appartemens. On y distingue une *Vénus qui corrige l'amour*, par Bianchi; le fond de Tempesta; un petit *saint François*, par Fiamingo; une *Cléopâtre à genoux*, par le même; une *Vierge tenant un lis*, par le Guide; quatre Zucharelli, dont deux ont été gravés par Bartolozzi; quatre grands et superbes Lucas Jordans, etc. etc.

Le philosophe de Genève fut enchanté de cette habitation; il dit même dans ses Confessions qu'il l'aurait choisie pour la demeure de Julie, s'il n'y avait pas trouvé trop d'art et de richesses. Le célèbre Saussure en a fait la description dans son Voyage des Alpes, ainsi que le professeur Hirschfeld, savant danois.

Après avoir décrit tout ce qui lui a paru devoir inté-

resser, M. Bruun-Neergard arrive à Sesto-Calende et en part pour se rendre à Milan. Il visite la cathédrale, appelée communément *Il Duomo*. Ce monument, qui n'est pas encore achevé, a été construit en 1386, sous Jean Galeas Visconti. Sa masse imposante semble réunir le style des architectures grecque et gothique, et paraît même quelquefois approcher de celui des Arabes. La façade fut commencée en 1580 sur les dessins de Pellegrini, dont le nom est aussi connu comme peintre. La cathédrale de Milan est plus large et plus élevée que l'église de Saint-Paul de Londres, mais elle est moins longue; l'auteur en fait justement la remarque, parce qu'on a souvent répété que *Il Duomo* était le plus grand corps d'église après celui de Saint-Pierre de Rome.

Au surplus, la cathédrale de Milan est remplie de tableaux et de statues. On y remarque le corps de saint Charles qui est conservé dans une caisse de cristal de roche. « On voit de belles peintures sur les croisées au » bout de l'église; on admire de grandes colonnes de » granit de Baveno, que les Italiens appellent *Migliarole*: » l'Egypte même en aurait difficilement fourni de plus » grandes ou de plus belles. En montant sur *Il Duomo*, » on jouit d'une vue magnifique, et on peut bien dire, » avec plusieurs voyageurs, qu'on croit marcher sur une » montagne de marbre. »

La célèbre peinture de la Cène de Léonard de Vinci qui se trouve dans le réfectoire de l'église de *S. Maria delle Grazie*, ancien couvent de Dominicains, est presqu'entièrement effacée. Plusieurs causes ont contribué à la perte de cette composition admirable. D'abord les procédés que Léonard avait suivis dans l'exécution de cet ouvrage, la longue insouciance et la coupable indifférence des anciens propriétaires qui, sentant peu le prix du trésor qu'ils possédaient, laissèrent estropier les figures du Christ et de plusieurs Apôtres en faisant élever la porte du réfectoire, ensuite les mains profanes qui l'ont plutôt repeint que restauré, les malheurs de la guerre, toutes ces causes réunies ont contribué à détruire un objet d'art qui, en tout tems, devait faire l'admiration des artistes.

Heureusement qu'il se trouve un grand nombre de copies de la Cène, tant à l'huile qu'à la fresque. Plusieurs faites avant la restauration deviennent extrêmement précieuses, et donnent la plus grande idée de l'original. La plus estimable de ces copies est celle que possédaient les Chartreux de Pavie. Quelques personnes l'ont attribuée à Leonardo lui-même ; mais elle paraît être de son élève Marc d'Ogionno. L'Empereur Joseph II ayant supprimé le couvent en 1793, cette copie fut vendue ; elle appartient aujourd'hui à un particulier de Milan. Une autre copie fort estimée se voit à la Bibliothèque Ambroisienne ; elle a été peinte par J. B. Bianchi. M. Bruun-Neergaard nous fait connaître les noms des artistes qui ont peint, dessiné et gravé cette production admirable. Ses recherches ne peuvent manquer d'intéresser tous les amateurs ; ses réflexions font apercevoir en lui un ami des arts, un homme éclairé et profond qui réunit à un jugement sain, un goût pur, des connaissances très-étendues en histoire naturelle.

J. B. B. Roquefort.

Agathoclès, ou *Lettres écrites de Rome et de Grèce au commencement du quatrième siècle*, traduites de l'allemand de Mme Pichler, par Mme Isabelle de Montolieu. — A Paris, chez *Blanchard* et *Eymery*, rue Mazarine, n° 30 ; et Palais-Royal, galeries de bois, n° 249, au *Sage Franklin*.

C'était une belle époque à peindre, que celle où l'Empire romain, qui subsistait depuis trois siècles, malgré la cruauté et l'impéritie de la plupart des monstres qui avaient hérité de la pourpre, qui en avaient été revêtus par élection, ou qui l'avaient usurpée ; que cette époque, dis-je, où ce colosse gigantesque, attaqué de tous les côtés par les barbares du Nord, par les Perses successeurs des Parthes, joignant la décrépitude politique à la décrépitude religieuse du polythéisme, avait besoin, pour se soutenir encore avec quelque éclat, qu'un prince, brave et ambitieux réunît sur sa

tête la couronne impériale dont plusieurs *Augustes* et plusieurs *Césars* se disputaient les fleurons, lui donnât pour nouvelle capitale une ville d'où ses flottes dirigées à-la-fois sur trois mers différentes, pussent porter des troupes et des secours à toutes les parties de l'Empire; et rajeunît son culte et sa morale par une religion nouvelle qui opérât dans les cieux une révolution non moins complette que la grande révolution politique qui changeait alors la face de la terre.

Un pareil tableau semblait demander la touche d'un homme plutôt que celle d'une femme, ordinairement peu versée dans les connaissances historiques, peu accoutumée à démêler les causes des événemens, et à tirer de grands résultats, de principes quelquefois obscurs et souvent incertains. Et pourtant cet ouvrage de Mme Pichler, traduit de l'allemand par Mme de Montolieu, prouve qu'elle était à la hauteur du sujet qu'elle avait choisi, et le mérite de la traduction associe Mme de Montolieu à la gloire de l'auteur.

Il y a dans cette production deux parties très-distinctes, la partie romanesque et la partie historique. Dans l'une et l'autre, Mme Pichler nous paraît avoir déployé une grande supériorité de talent. Commençons par la partie romanesque. Agathoclès, ami de Tiridate, prince, et ensuite roi d'Arménie, séparé de Larissa, jeune grecque, la compagne de son enfance, et qui, de l'aveu de sa mère, devait bientôt être son épouse, est tout près d'être séduit à Rome, où il fait un assez long séjour, par les charmes, l'esprit et les talens de Calpurnie, et ne peut même se défendre de l'aimer, quoiqu'il parvienne à lui cacher la violence de sa passion. Dévoué aux intérêts de Tiridate, que la politique de Dioclétien veut faire roi de l'Arménie, pour l'opposer aux Perses qui s'étaient emparés de ce royaume, il va combattre sous les ordres du général Démétrius, qui le nomme son *légat*, c'est-à-dire, son *aide-de-camp*, et qui bientôt lui est redevable de la vie. L'épouse de ce Démétrius est précisément cette même Larissa dont il n'avait plus reçu de nouvelles. C'est alors que sa situation devient singulièrement intéressante, mais aussi très-pénible. Démétrius, vieux

guerrier, dont la gloire offusque un courtisan du César Galérius, nommé Marsius Alpinus, est privé du commandement de son armée, au moment même où il vient de remporter une victoire, et peut-être pour l'avoir remportée. Il se retire dans une campagne solitaire avec Larissa son épouse. Il y est surpris par les Goths, et meurt en voulant les repousser. Larissa devient leur captive : mais grâce à la générosité du chef dont elle est le partage, elle redevient libre. Instruite qu'Agathoclès a été sensible aux charmes de Calpurnie, et croyant même qu'il va l'épouser, elle quitte le nom de Larissa pour prendre celui de Théophanie, et par le conseil d'un prêtre chrétien qui dirige sa conscience, elle se fait recevoir à Nicomédie parmi les diaconesses et se dévoue au service des malades et des blessés. Agathoclès, que ses grandes actions ont fait distinguer du César Galérius, nommé Auguste après l'abdication de Dioclétien, est élevé par lui au rang de tribun des *Joviens*. C'est alors que l'amitié l'unit à Constantin, qui lui découvre le projet qu'il a conçu, de se faire seul et unique empereur, de changer la religion de l'Etat, et d'en transférer le siège à Byzance. Agathoclès, déjà chrétien très-zélé, et dépositaire des secrets de Constantin, voyage dans toutes les contrées de l'Empire pour lui faire des partisans, et lui donner les moyens de tromper la haine de Galérius, qui soupçonne les projets de son ambition, et veut le perdre à quelque prix que ce soit. Revenu à Nicomédie, Agathoclès, voulant défendre une femme chrétienne contre la fureur d'un prêtre de Cérès qui prétendait immoler son fils à cette idole, est blessé par le peuple armé pour ses dieux, et est conduit, pour être pansé, dans un de ces hospices secrets, où Théophanie, c'est-à-dire Larissa, remplissait les fonctions de diaconesse. C'est là qu'elle le reconnaît et est reconnue de lui. Ce moment est du plus grand intérêt. La joie de Larissa est pourtant altérée par la présence de Calpurnie, qui vient visiter Agathoclès sous l'habit d'un jeune esclave : mais cette belle Romaine ayant accepté la main de Tiridate, roi d'Arménie, et Agathoclès ayant donné à Larissa des preuves irréfragables

de sa fidélité, cette dernière consent à lui donner sa main. Deux enfans sont le fruit de cette heureuse union; mais un incident fait tomber les deux époux du faîte du bonheur dans un abîme de maux. Constantin, l'objet de la haine de Galérius, et qui sait que ce dernier veut le faire périr, parvient, par les soins d'Agathoclès, à s'échapper, mais il est repris dans le moment même qu'il s'embarquait pour aller se mettre à la tête des armées qui lui sont dévouées. On le renferme dans une étroite prison. Agathoclès, à force d'argent, obtient d'un garde qu'il l'y introduise déguisé, et là, inspiré par l'amitié et par une certitude prophétique que le destin de son ami doit le porter sur le trône du monde, et que cet empereur est de tout tems réservé à accomplir à cet égard les décrets de la Providence, presse Constantin de changer avec lui de vêtement et de sortir de sa prison où il tiendra sa place. Constantin résiste d'abord, mais enfin vaincu par les argumens irrésistibles d'Agathoclès, il remplit le vœu de son ami et s'échappe. Galérius, instruit de sa fuite, et furieux qu'Agathoclès lui ait ainsi dérobé sa victime, le condamne à la mort et ordonne l'apprêt de son supplice, malgré les prières et les supplications de Larissa, de Tiridate et de Calpurnie: tout ce qu'ils peuvent obtenir, c'est qu'avant de marcher à la mort, Agathoclès ait du moins la consolation de faire ses derniers adieux à sa femme et à ses enfans. C'est dans cet entretien, dont on ne peut lire les détails sans verser des larmes, tant Mme Pichler et Mme de Montolieu y ont déployé de pathétique, c'est dans cet entretien, dis-je, que Larissa, qui a fait communier son époux et qui a communié avec lui, espérant qu'après sa mort, l'ame d'Agathoclès qui lui a fait jurer de lui survivre, ne l'abandonnera pas, et planera autour d'elle, obtient de lui la promesse de se manifester à son épouse après sa mort, par quelque signe évident. Agathoclès meurt avec le courage et la constance d'un martyr, et, fidèle à sa parole, il apparaît à Larissa, qui du moins croit le voir et l'entendre. Malgré la singularité *de cette promesse* et de *l'apparition*, qui en est le résultat, on se sent entraîné par l'éloquence du sentiment et de la reli-

gion, dans le dernier volume de ce roman qui nous paraît d'un ordre très-distingué. Il y a aussi de très-belles choses dans les trois premiers volumes, et de brillans épisodes qui, cependant, ne nuisent pas à l'intérêt de l'action principale. Les caractères de Larissa, d'Agathoclès et de Calpurnie, sont supérieurement dessinés et coloriés. Rien n'est sur-tout si aimable que cette Calpurnie, qui malgré l'orgueil que lui inspire sa beauté, malgré sa coquetterie et ses intrigues qui sont loin d'être irréprochables, à-la-fois amante passionnée, et maîtresse plus que légère, est cependant amie à toute épreuve. Quant à Larissa, il est difficile d'être plus intéressante, plus passionnée et plus religieuse. C'est dans le roman même qu'il faut lire nombre de morceaux du plus grand intérêt qu'un extrait ne peut qu'indiquer, parce que l'abondance des citations excéderait les bornes qui nous sont imposées.

La partie historique n'a pas un mérite inférieur à la partie romanesque. Mme Pichler et Mme de Montolieu, qui lui a prêté les couleurs brillantes de son style, ont peint avec beaucoup de vérité cette époque singulière, où le polythéisme étalait toute la décrépitude de sa longue vieillesse, où le christianisme, avec toute la ferveur et la vigueur de sa première institution, attaquait ce vieux colosse, encore assez redoutable à ses derniers momens pour écraser ses vainqueurs sous les débris de ses ruines. La sombre fureur de Galérius, qui nous paraît avoir beaucoup d'analogie avec celle de Tibère, et qui, quoiqu'il ne fût ni aimé, ni estimé de Dioclétien, usurpa sur cet empereur le même pouvoir que Tibère avait eu sur Auguste, le noble courage des chrétiens, le zèle éclairé de leurs prêtres, de leurs évêques, qui, seuls alors, dans un siècle barbare, conservaient intact le dépôt des sciences et des arts, et l'emportaient sur les prêtres païens, autant par leur savoir et par leur éloquence, que par la sainteté de leur morale et l'ardeur de leur charité; tous ces traits, toutes ces circonstances, qui appartiennent à l'histoire, sont fondus avec beaucoup d'adresse dans ce roman, genre de production dans lequel on n'a pas droit d'exiger la sévérité des couleurs locales. Ce

n'est pas qu'on ne puisse envisager sous un point de vue fort différent, plusieurs objets que Mme Pichler a peints sans doute comme elle s'en est fait une idée. On pourrait d'abord lui contester que ce fût par faiblesse que Dioclétien ait abdiqué l'empire, et remis les rênes du gouvernement à Galérius. Il nous a paru, d'après tous les renseignemens que nous donne l'histoire, et sur-tout d'après les faits, qu'on ne peut guères révoquer en doute, que Dioclétien avait à-la-fois du courage et de la sagesse, et avec ces deux qualités, qu'on ne lui conteste pas, ordinairement on n'est pas faible : je soupçonnerais, au contraire, que quelque sentiment d'orgueil et de vanité lui suggéra cette abdication, par la raison qu'elle fut combinée avec celle de Maximien sur l'esprit duquel il avait un si grand ascendant. Il voulut donner à l'univers le même spectacle que Sylla lui avait donné quatre siècles auparavant. Peut-être aussi le désir du repos, et la lassitude de lutter sans cesse sur le trône contre les passions humaines, l'entraînèrent-ils à cette démarche célèbre. Peut-être était-il convaincu de ce que M. de Voltaire a si bien exprimé dans sa tragédie d'Alzire :

> Croyez-moi, les humains, que j'ai trop su connaître,
> Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.

Si Dioclétien laissa l'empire à Galérius, c'est qu'il ne pouvait faire autrement, puisqu'il l'avait déclaré César depuis plusieurs années. Il crut d'ailleurs et devait croire, en effet, que Constance-Chlore, prince brave et vertueux, qu'il lui avait associé à l'empire, serait un frein pour ses vices et son ambition qu'il connaissait bien. Les événemens contrarièrent ses sages dispositions ; Constance mourut, et Galérius lui survécut assez pour que l'univers fût malheureux sous ses lois ; mais l'infortune des peuples que Dioclétien ne gouvernait plus, ne doit ni ne peut lui être imputée. Ce grand empereur vécut ensuite huit ans simple particulier à Salone, sans regretter l'Empire. On sait qu'il refusa de reprendre la pourpre, et la mort de sa femme *Prisca* et de sa fille *Valérie*, assassinées par les ordres de Licinius, furent les seuls revers qui troublèrent la paix de sa solitude.

Nous croyons aussi que Mme Pichler a beaucoup trop embelli le caractère de Constantin. En effet, cet ambitieux, qui avait de la vaillance et de la politique, mais que les circonstances ont encore mieux servi que ses qualités (car il n'eut pas de vertus), ce barbare, enfin, qui sur d'assez faibles indices, condamna sa femme et son fils à une mort cruelle, et les fit périr presque sous ses yeux, méritait-il qu'Agathoclès conçût pour lui une amitié si tendre et si courageuse, et s'exposât à subir une mort certaine pour le sauver? En vérité, Constantin n'est pas un de ces héros pour lesquels leur peintre, leur historien, ou même leur panégyriste, doive se passionner.

Une dernière observation que nous croyons devoir faire à Mme Pichler (car ce n'est pas à son élégant traducteur que nous devons la soumettre : aucune des erreurs de l'auteur ne peut lui être imputée), c'est qu'elle rappelle des noms célèbres dans les plus beaux tems de la république romaine, à une époque où ces noms n'existaient pas plus que ceux qui les avaient portés. Personne alors, à Rome, pas même parmi les sénateurs, ne s'appelait *Sulpitius*, *Sorranus*, *Calpurnius Piso*. A peine ces pères conscrits de nouvelle date conservaient-ils dans leurs noms ou leurs prénoms l'apparence d'une origine romaine. Les empereurs, dans leurs diverses proscriptions, s'étaient plu à faire couler le sang des plus illustres familles, et c'était dans ce sang à longs flots répandu qu'ils les avaient éteintes. Les noms des nouveaux patriciens, même de ceux qui avaient été créés par Auguste et par ses premiers successeurs, n'existaient déjà plus. Il y avait long-tems que les fastes consulaires, souillés par les noms barbares de Goths, de Huns, de Gépides, revêtus, sans pudeur, de la première magistrature de la république, n'offraient plus ceux des nobles de la première, ni même de la seconde création : un Publius Cornelius Scipio, et un Fabius Maximus, sont les derniers de ces deux grandes maisons qui soient inscrits dans ces fastes, et depuis le commencement du troisième siècle de l'ère chrétienne, on n'en trouve plus de traces.

Tous les vrais littérateurs doivent savoir gré à Mme de Montolieu d'avoir prêté à Mme Pichler les charmes de son style qui nous rendent cette très-estimable production plus précieuse. Nous l'invitons pourtant à corriger, dans la prochaine édition de cet ouvrage, les deux phrases suivantes, que cette dame n'a sans doute laissé subsister que pour se piquer d'être fidelle à son original.

« Convaincue à présent que tel était l'être qui agitait » mon cœur, je suis rentrée sans peine dans *l'ornière* de » tranquillité et d'insouciance dont sa présence et son » départ m'avaient fait sortir. »

« Il y a des positions dans la vie qui paraissent de loin » aussi brillantes *que les ailes d'un papillon.* »

Jamais la tranquillité et l'insouciance n'ont pu être comparées à une *ornière;* et il n'y a point de positions dans la vie que *Constantin* (car ces mots se trouvent dans une de ses lettres), que ce farouche Breton, devenu depuis l'assassin de sa femme et de son fils, ait pu trouver semblables aux *ailes d'un papillon*. Constantin ne *doratisait pas*. Ces fautes légères sont presque les seules qu'on remarque dans cet excellent roman : mais il est essentiel de les faire disparaître. A. M.

SATIRE DES VŒUX DE JUVÉNAL; traduite en vers français par A. DE LA CH***. — A Paris, chez *Firmin Didot*, imprimeur de l'Institut, rue Jacob, n° 24.

IL est impossible de ne pas s'intéresser à l'auteur de cette traduction après avoir lu sa préface. Il y parle avec réserve de ses prédécesseurs, il y établit les principes les plus judicieux de l'art de traduire, et il réclame en quelque sorte les observations des critiques sur la manière dont il a su les appliquer. Nous croyons, en effet, qu'il les mérite. Lorsqu'on a des vues aussi saines, jointes à tant de modestie et de bonne-foi, on n'a plus besoin sans doute que d'être éclairé sur les défauts de son ouvrage pour les corriger et pour éviter d'y retomber à l'avenir.

M. de la Ch*** regarde, avec raison, la fidélité comme le premier devoir de tout traducteur, et même de celui qui traduit en vers un poëte. Cette fidélité consiste, dit-il, non à s'attacher scrupuleusement à la lettre; mais à se tenir aussi près de l'original que le permet le génie de notre langue, à conserver l'ordre des idées et des choses, à faire dire à l'auteur tout ce qu'il dit de la manière dont il le dit, et à ne rien ajouter à son texte. M. de la Ch*** prouve très-bien, par des citations, combien il est dangereux de s'écarter de ces préceptes, et il en ajoute un autre sur le soin que doit avoir le traducteur d'observer le costume, de conserver la couleur locale, sans lequel, en effet, il n'y a point de salut en traduction. La clarté, la pureté, sont les deux autres qualités qu'il recommande, et l'on sent bien qu'il n'a pas eu besoin de preuves pour en établir la nécessité. Il demande ensuite qu'on le juge d'après ses principes, et c'est aussi d'après ses principes que nous prétendons le juger. Qu'il ne s'en prenne qu'à lui si nous rendons un arrêt sévère. C'est avec l'auteur qui sait si bien comment il faut faire, que la critique a le droit de déployer sa sévérité.

Dès la première page de la traduction, je trouve M. de la Ch*** infidèle à l'exactitude qu'il s'est prescrite. Juvénal nous dit :

. . . . . Nocitura togâ, nocitura petuntur
Militiâ. . .

« Sous la toge et dans les camps on demande aux dieux ce qui nous peut nuire. » M. de la Ch*** traduit :

L'homme veut son malheur dans la guerre et la paix.

Cela n'est ni exact, ni vrai, ni poétique. L'homme ne veut pas son malheur, mais il est assez aveugle pour demander aux dieux des choses qui lui nuisent; et que devient dans la traduction l'image de la toge? que devient l'énergique répétition de *nocitura?*

Quelques vers plus bas on lit dans Juvénal :

. . . . Viribus ille
Confisus periit, admirandisque lacertis.

« Celui-là périt pour s'être confié dans sa vigueur, dans ses bras dont on admirait la force. » Il est clair que le satirique entend par-là les hommes qui ont trouvé la mort dans l'abus de leurs forces corporelles. Cela est-il aussi clair dans ce vers du traducteur :

L'un se fie à sa force et voit trancher ses jours.

Je ne le crois pas : en négligeant l'*admirandis lacertis*, il a rendu le passage obscur et s'est privé d'une image sensible. Je tourne le feuillet et je lis ces vers :

Les souhaits qu'à former le peuple est toujours prompt,
Les voici : Fais, ô ciel ! que mes biens s'agrandissent,
Que ma richesse augmente et qu'aucun citoyen
N'ait au Forum un coffre aussi grand que le mien !
Mais nul poison n'est bu dans un vase de terre.
Tremblez en saisissant un précieux cratère,
Tremblez quand le Sétine étincelle dans l'or.

Le dernier vers est heureux : il rend bien *et lato setinum ardebit in auro*. Mais en passant au traducteur l'emploi du mot *cratère*, quoique spécialement affecté à la bouche des volcans, pourrait-on se contenter du vers qui précède, pour expliquer ce que dit Juvénal :

. . . . *Sed nulla aconita bibuntur*
Fictilibus ?

La traduction est pourtant très-fidèle en apparence, mais elle devient infidèle et obscure par un seul mot supprimé dans le vers suivant :

. . . . *Tunc* illa *time cùm pocula sumes*, etc.

« On ne boit pas l'aconit dans les vases de terre, crains-*le* quand tu prendras une coupe brillante, etc. » Dans ce passage et dans beaucoup d'autres, Juvénal est si concis et ses transitions sont si brusques, qu'on risque tout à lui retrancher un seul mot, et qu'il doit être permis de suppléer à son silence. Continuons cette même page :

L'Abdéritain moqueur jadis riait sans cesse;
Et jamais cependant il ne vit dans la Grèce,

Ni *prétexte*, ni *char*, ni juge, ni licteur.
Qu'eût-il fait s'il eût vu le superbe prêteur,
Dans le cirque au milieu d'une épaisse poussière,
Pompeusement assis sur sa haute *litière?*

J'observerai en passant que rendre *prætexta* par *prétexte*, c'est se livrer à cette fidélité perfide dont tout traducteur doit se défier. Beaucoup de lecteurs ne connaissent point la *prétexte*; tous savent fort bien ce que c'est qu'un *prétexte*, et je conseillerai du moins à M. de la Ch*** de ne jamais employer ce mot au féminin sans l'article, ou sans un adjectif qui en détermine le genre et le sens. Mais ce tort n'est rien auprès de tout le mal que produit dans le passage le simple échange de deux mots. Juvénal nous dit que Démocrite ne vit point en Grèce de *litière*; il nous peint un préteur monté sur son *char*, et tout cela est conforme à la vérité. M. de la Ch*** lui fait dire qu'il n'y avait point de *char* en Grèce; il place son préteur dans une litière, et il commet en cela une double erreur. La première saute aux yeux de tout le monde, car qui ne sait que dès la plus haute antiquité les Grecs se servirent de chars? La seconde a besoin d'être développée. La *litière* était, comme son nom l'indique, une sorte de *lit* porté par des hommes comme le palanquin des Orientaux; et le préteur de Juvénal s'en servait sans doute dans le cours ordinaire de la vie, mais tout prouve que dans la cérémonie publique dont parle le poëte, il était monté sur un char. En effet, il est question, quelques vers plus bas, des chevaux qui le traînent, et les litières n'avaient point de chevaux; le préteur est représenté debout et dominant la foule:

Exstantem *et medio* sublimem *in pulvere circi.*

Et dans une litière couverte, portée par des hommes, on ne pouvait se tenir debout.

Je continuerais cet examen scrupuleux, si je ne craignais deux choses; d'abord d'ennuyer mes lecteurs, ensuite de fatiguer inutilement l'auteur lui-même. A bon entendeur salut. Qu'il revoye son ouvrage avec l'attention que je viens d'y mettre, et il se convaincra aisément que toutes ses pages, à l'exception de deux ou trois, me

fourniraient autant ou plus d'observations que les deux premières. Cela posé, je me bornerai à lui indiquer encore deux passages où l'infidélité l'a conduit à des contre-sens. Dans le premier, page 31, M. de la Ch*** rend aveugle le père de Démosthène, de sa propre et privée autorité :

. . . . Sous un astre contraire,
Il naquit, lui qu'un jour son père déjà vieux
Et dont *un fer ardent avait éteint les yeux*....

Cela nous rappelle ce pauvre Blondel dont les méchans Sarrasins *avaient brûlé les yeux avec une lame d'acier flamboyante.* Mais Juvénal n'est pas si pathétique; il se contente de nous dire que les vapeurs embrâsées de sa forge l'avaient rendu chassieux :

Quem pater ardentis massæ fuligine lippus.

Pour rendre un passage plus touchant il n'est pas permis d'altérer l'histoire. L'autre contre-sens, page 40, regarde les mœurs. M. de la Ch*** y peint

Polyxène et sa sœur déchirant leur *tunique*.

Quelque fondée que fût leur douleur, il la fait aller trop loin. Dans Juvénal Polyxène et Cassandre déchirent l'espèce de schall ou de manteau (*palla*) qui couvrait leur tunique; mais elles n'ont garde de toucher à la tunique elle-même. Les femmes de ce tems-là respectaient ce dernier vêtement jusqu'à leur dernière heure, et savaient le ranger encore avec modestie au moment de tomber sous le glaive d'un bourreau.

Notre traducteur conclura sans doute de tout ceci qu'il lui reste encore beaucoup à faire pour arriver à cette fidélité qu'il s'est proposée. Il a pu voir également que son style n'est pas toujours aussi clair qu'il le voudrait, et nous pourrions lui en apporter d'autres preuves. Quant à la pureté du style qui entre aussi dans ses projets, nous ne lui en dirons rien aujourd'hui. Il est vrai qu'il la conserve souvent, mais souvent aussi il manque d'élégance. Sa préface même ne dit rien de cette qualité si importante, et il est un autre talent indispensable au poëte, qu'il n'a peut-être pas assez cultivé : celui de faire

des vers harmonieux. Les siens, cependant, offrent peu de cacophonies, mais trop souvent ils sont lourds et secs; et nous avons cru remarquer que ce défaut tient, en grande partie, à ce qu'il n'entre-mêle point autant qu'il le faudrait les syllabes féminines et les masculines; artifice qui n'est pas moins nécessaire dans le corps des vers qu'à la fin. Nous n'en citerons point d'exemples. Cette indication suffira au traducteur s'il a de l'oreille; si par malheur il n'en a pas, nos citations lui seraient inutiles. Il vaut mieux le dédommager de nos critiques en rapportant ici deux morceaux de sa traduction qui donnent de son talent une idée plus favorable. Le premier (p. 28) est relatif aux dangers de l'éloquence, à la folie des élèves qui souhaitent ce don brillant et périlleux.

Le marmot qu'un rhéteur instruit pour une obole,
Et qu'un esclave enfant, chaque jour, à l'école
Suit, fidèle gardien de son léger carton,
Déjà d'un Démosthène ou bien d'un Cicéron,
Durant tous les cinq jours consacrés à Minerve,
Demande avec instance et la gloire et la verve:
Mais leur divin talent les a perdus tous deux;
L'éloquence épandue à flots impétueux,
Fit abattre et la tête et la main d'un grand homme!
Certes, en aucun tems, la tribune, dans Rome
Ne fut teinte du sang d'un vulgaire avocat.
« O Romains fortunés, nés sous mon consulat! »
S'il n'eût jamais rien dit avec plus d'éloquence,
Cicéron eût d'Antoine évité la vengeance.

Le second morceau est la description du mariage adultère que Messaline obligea Silius de contracter, et qui coûta la vie à ce malheureux jeune homme.

L'épouse de César a fait choix d'un époux;
A cet infortuné quel conseil donnez-vous?
Silius, beau, pudique, et de noble origine,
Est entraîné soudain aux pieds de Messaline;
Il va bientôt périr: assise en un bosquet,
Elle fait préparer, sans le moindre secret,
Et la couche de pourpre et le voile mystique;
Le million est prêt, selon l'usage antique,

L'augure et les témoins doivent bientôt venir.
A cacher cet hymen tu croyais parvenir,
Silius ! mais en vain : on le veut légitime ;
Quel parti vas-tu prendre ? en t'opposant au crime,
Avant la fin du jour tu vois finir ton sort ;
En ne résistant pas, tu diffères ta mort,
Jusqu'à l'heure où la chose en tous lieux répandue
A l'oreille du prince enfin sera venue.
Il saura le dernier l'affront que tu lui fais :
Si donc ce peu d'instans a pour toi tant d'attraits,
Obéis... Mais qu'importe ? à la hache cruelle
Il te faudra livrer cette tête si belle.

Ces vers, sans doute, ne sont pas irréprochables, mais l'original y est assez fidèlement rendu : ils donnent au moins des espérances, et ces espérances justifient l'examen sévère que nous avons fait de l'ouvrage entier. Il ne servirait à rien d'examiner et de critiquer celui d'un auteur que l'absence totale du talent condamnerait à ne rien produire de supportable. C. V.

Poésies nationales ; par M. L. Damin, ancien avocat, sous-chef au Ministère de l'intérieur, et membre de plusieurs Sociétés littéraires. — Un vol. in-8°.

Depuis quelques années il a paru un assez grand nombre de poésies nationales ; il fallait des événemens aussi remarquables que ceux dont nous avons été les témoins pour donner un essor poétique aux esprits timides, et qui se défient de leur force. Aucun genre, autant que celui de l'ode, n'est propre à peindre de vastes tableaux, à exprimer des pensées fortes ; mais pour atteindre au plus haut vol de l'ode, il faut avoir les ailes de Pindare ou d'Horace, qui dit lui-même, en parlant du fameux lyrique grec,

Pindarum quisquis studet æmulari,
Jule, ceratis ope dedalea
Nititur pennis, vitreo daturus
Nomina ponto.

Parmi les odes publiées à l'occasion du mariage de LL. MM. II. et de la naissance du roi de Rome, on a distingué celles de MM. d'Avrigny, Barjaud et Damin. Ce dernier s'est souvent élevé à toute la hauteur de son sujet : il destine spécialement sa lyre à célébrer les époques marquantes de son siècle, et n'en a laissé passer aucune sans payer son tribut d'hommages. Nous avons de lui une ode à la paix, dans laquelle on remarque de la chaleur et de la correction ; il a publié ensuite une ode à l'occasion du mariage de LL. MM., une pièce de vers adressée, le 1er janvier 1811, à Sa Majesté l'Impératrice, et dans laquelle on peut dire qu'il s'est rendu l'interprète des cœurs français ; enfin une idylle sur la naissance du roi de Rome, qui a obtenu le seizième prix au concours de MM. Lucet et Eckard en 1811. Toutes ces productions annoncent du talent ; mais les citations suivantes le prouveront mieux encore que nos réflexions.

Dans l'ode à la paix on remarque les deux strophes suivantes : dans la première, l'auteur peint l'action d'une bataille ; dans la seconde, il termine en rendant un juste hommage au génie et aux vertus du plus grand des monarques :

Un nuage épais de fumée
Apporte la mort dans ses flancs ;
De débris la terre est semée,
La mort roule dans tous les rangs.
Ici mille voix gémissantes,
Là nos légions triomphantes
Frappent les airs de cris confus ;
On voit confondus dans la poudre
Les vainqueurs atteints par la foudre,
Mourans sur les corps des vaincus.

Les héros fameux que l'histoire
Se plaisait à nous retracer,
Devant ce colosse de gloire,
Verront leur gloire s'abaisser ;
L'aigle a le regard moins rapide.
Quel guerrier fut plus intrépide ?
Quel Roi compta plus de vertus ?

Ce prince aussi vaillant que sage,
Egale Alexandre en courage,
En clémence égale Titus.

Nous n'avons à reprendre dans ces strophes que deux ou trois vers un peu prosaïques.

Dans les strophes où l'auteur chante les bienfaits de la paix, il rappelle nos guerriers vainqueurs dans la capitale et décrit ainsi les embellissemens de Paris.

Dans son enceinte florissante
Où règnent à l'envi les arts,
Fier de sa pompe renaissante
Paris demande vos regards.
Là sur cent monumens durables,
La gloire en traits ineffaçables
Consacre vos faits éclatans;
Un temple à la valeur s'élève,
Le Louvre rajeuni s'achève
Vainqueur des outrages du tems.

Dans l'ode sur le mariage de LL. MM. l'auteur s'exprime ainsi en parlant de Sa Majesté l'Impératrice :

D'un brillant cortège entourée,
Le front ceint du bandeau royal,
Je l'ai vue, épouse adorée,
Marcher à l'autel nuptial;
Assise au char de la victoire,
D'un héros éclatant de gloire
Elle rehaussait la grandeur;
Les peuples l'entourant sans audace et sans crainte
Sur l'auguste bonté dans ses regards empreinte,
Fondaient l'espoir de leur bonheur.

Nous avons aussi distingué dans la même ode cette autre strophe :

Mortels dont la main diligente
Se plaît aux rustiques travaux,
Astrée a rempli votre attente;
Bacchus sourit sur vos coteaux,
Vos chants ne seront plus stériles.
Vous verrez vos guerets fertiles

Se couvrir de riches moissons;
Et forgé désormais pour le bonheur du monde,
Le fer, en fatiguant une terre féconde,
De Cérès triplera les dons.

M. Damin, dans une pastorale, chante la naissance du fils de l'Empereur : deux jeunes bergers, Edme et Félix, assis à l'ombre d'un chêne, se disputent le prix du chant devant Palémon leur juge.

Cependant le bronze a tonné,
Par cent coups répétés il annonce à la France
Que le ciel d'un héros a comblé l'espérance,
Et que le roi de Rome est né.
Du sein de son onde limpide
La Nymphe de la Seine apparaît à leurs yeux,
Le rire sur la bouche et le front radieux.
« Qu'une plus noble ardeur vous anime et vous guide,
» Vous qui chantez, dit-elle, et les prés et les bois,
» Bergers, rendez vos chants dignes du fils des rois. »

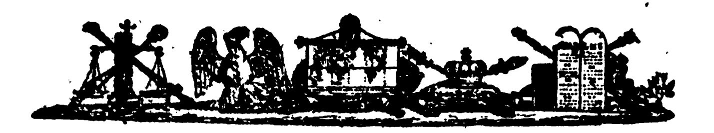
EDME.

» Est-ce à nous de toucher la lyre de Pindare
» Et de prendre un sublime essor ?
» Qui s'élève trop haut, du malheureux Icare
» Doit craindre le funeste sort.

LA NYMPHE DE LA SEINE.

» Berger, il est permis de chanter ceux qu'on aime
» Quand l'amour la conduit, la plus humble des voix,
» Loin d'offenser la majesté suprême
» Charme le cœur et l'oreille des rois.
» Chantez César, l'espoir de la patrie,
» L'orgueil de Rome et l'amour de Marie.
» Chantez Napoléon, sa gloire et ses exploits,
» Je promets au vainqueur une palme immortelle. »

Dans cette idylle, l'auteur, sur un fonds naturellement simple, a su représenter un tableau intéressant. Le style ne sort point de cette noble simplicité qui fait le charme de l'idylle. On y désirerait quelquefois plus de vigueur et de nerf; mais il est en général pur et correct. B.



POLITIQUE.

Les événemens pressent l'Angleterre au-dehors comme au dedans; au dehors ses possessions sont menacées, au dedans sa constitution est compromise par les actes mêmes destinées à la garantir de la sédition, du pillage et de l'incendie. La maladie du roi a donné de nouvelles et vives inquiétudes. Le parlement a été prorogé jusqu'au 2 octobre prochain, sans que le prince régent ait encore pu parvenir à organiser complètement le ministère. L'Amérique a déclaré la guerre, les hostilités sont commencées sur les frontières du Canada et sur l'Océan; les Anglais ont en pure perte subi la honte de rapporter en face de l'Europe ces fameux ordres du conseil qui étaient devenus leur palladium maritime; la France leur demande davantage; elle leur demande la révocation du principe même de ses ordres, la révocation du principe de blocus établi en 1806; l'Amérique de son côté réclame hautement la liberté de ce qu'elle nomme fort énergiquement *le grand chemin des nations*; elle veut que ses vaisseaux fidèles à leur neutralité entrent dans ses ports, en sortent, entrent dans ceux du continent, et en sortent de même, sans souffrir d'outrages, sans encourir de dangers, sans voir ses matelots pressés dans la vaine recherche de sujets britanniques; elle a mieux aimé l'état de guerre qu'une paix où l'Angleterre reste armée et sur-tout spoliatrice.

L'acte de déclaration de guerre a été publié à Washington le 18 juin : il a été sur-le-champ répondu à la station d'Halifax, à la date du 1er juillet : les forces maritimes des deux nations dans ces parages ont reçu l'ordre de se préparer à combattre; un beau mouvement a éclaté sur la flotte du commodore américain Rogers. « Marins, a-t-il dit, la patrie réclame vos services; mais s'il est quelqu'un parmi vous qui refuse de me suivre, qu'il parle, qu'il se retire; je ne veux que des hommes dévoués. » L'équipage a répondu par une acclamation unanime qu'il voulait vivre et mourir pour l'honneur de son pavillon.

Déjà les Anglais surpris d'une démarche aussi vigoureuse ont jeté un regard d'inquiétude sur leurs possessions

S 2

au continent américain, ils énumèrent les forces qu'ils y entretiennent et les trouvent de beaucoup insuffisantes, si les Américains attaquent avec célérité et profitent des dispositions intérieures; aussi déjà des régimens ont-ils été embarqués à Portsmouth pour le Canada, et une flotte est-elle préparée pour aller croiser sur les côtes d'Amérique. Ainsi tout le monde reconnaît en Angleterre que le gant est jeté, et que la révocation des ordres du conseil ne désarmera pas l'Amérique; on a lieu même de croire qu'en déclarant la guerre elle avait connaissance, si non de la révocation de ces ordres, du moins de l'intention de les rapporter à son égard. Mais, a dit un membre du parlement, l'Amérique qui craint la France, lui est toute favorable; elle craint aussi l'Angleterre, mais elle a contre nous une haine, une jalousie, un ressentiment indomptable, et nous ne pouvons rien espérer d'elle.

Lorsque ce membre lira le message de M. Maddisson au sénat, il reconnaîtra peut-être que cette haine, ce ressentiment des Américains contre les Anglais, ne sont pas sans motifs : ce message est un développement, appuyé de faits authentiques, de tous les actes illégaux, de toutes les prétentions arbitraires élevées par l'Angleterre contre l'indépendance et la sûreté des neutres. C'est l'analyse du code de spoliation que l'Angleterre nomme son code de commerce. Le gouvernement américain n'a cessé de se plaindre, de réclamer dans les formes convenables, qu'est-il arrivé? Le gouvernement anglais a répondu en comblant d'honneurs et de dignités précisément les officiers qui avaient commis le plus d'exactions. L'Angleterre relativement au blocus a prétendu que cette mesure était une représaille; contre qui? contre la France sans doute : mais l'Amérique devait-elle être victime de la querelle entre la France et l'Angleterre? Ne pouvant asservir la France fallait-il spolier les Etats-Unis? Les Etats-Unis étaient-ils responsables dans cette querelle, et dans des notes diplomatiques n'a-t-il pas été avoué, reconnu qu'en effet les Américains ne pouvaient être considérés comme responsables dans la lutte entre la France et l'Angleterre, lutte à laquelle ils voulaient et devaient rester étrangers?

Il y eut un moment où quelqu'espoir de rapprochement et de paix fut permis, et l'Amérique se livrait à cet espoir qui fut bientôt déçu, l'Angleterre ayant rejeté toutes les ouvertures qui lui étaient faites; mais voici qui caractérise le génie de son cabinet, et ce qu'on appelle depuis trop

long-tems la foi britannique. Dans le moment même où l'on négociait à Londres et qu'un *ministre public* y tenait le langage de l'amitié, un *agent secret* du gouvernement anglais avait la honteuse mission de travailler par des intrigues à la subversion du gouvernement américain et à un démembrement de l'union. On se rappelle la mission du capitaine Henri, on se rappelle aussi les incursions des sauvages, la nouvelle attitude qu'ils ont prise depuis les relations que les Anglais ont établie avec eux, leurs démonstrations hostiles, leur prophête, sa mission révolutionnaire, sa fin tragique. Les Américains ont déjoué ces trames, mais enfin elles étaient ourdies par les Anglais dans le nord de l'Amérique, tandis qu'on parlait à Londres de paix et d'union.

Nous voyons, dit M. Maddisson, nos citoyens naviguant sur les mers être victimes de la violence qui s'exerce *sur le grand chemin des nations*, nos vaisseaux confisqués par des consuls d'amirauté qui ne sont plus les organes de la loi publique, mais les instrumens d'édits arbitraires, et leurs équipages dispersés ou embauchés dans les ports anglais, forcés de combattre quelque tems après contre leurs propres frères.

Les Etats-Unis ne peuvent plus souffrir cette honteuse oppression; la guerre vaut mieux qu'un tel état de paix et d'asservissement; le président la propose, et le sénat la vote.

Voilà, puisqu'il faut le rappeler à l'orateur du parlement, les motifs de cette haine, de ce ressentiment de l'Amérique; certes, cette haine n'est point aveugle, ce ressentiment n'est point injuste, à moins qu'il n'entre dans les ordres du conseil cette clause, que les neutres dépouillés devront couronner de fleurs le gouvernail des pirates anglais, et que les captifs enchaînés sur les pontons devront entonner l'hymne de la reconnaissance.

Le prince régent a fait la clôture de la session britannique le 30 juillet. Le *Statesman* commente avec soin le discours adressé aux deux chambres au nom et de la part de Sa Majesté. Nous le suivrons dans cette discussion intéressante.

« S. A. R., dit le *Statesman*, exprime d'abord ses vifs regrets au sujet de l'indisposition du roi; ces sentimens font honneur au prince, et nous croyons sincèrement que leur expression n'est pas chez lui un simple jargon du cœur.

» S. A. déplore ensuite la mort de M. Perceval sous un point de vue moral et politique. Sous le rapport moral,

personne au monde ne déplore plus vivement que nous la mort de M. Perceval; nous avons toujours considéré l'assassinat avec l'horreur qu'inspire l'atrocité d'un tel acte, et nous avons été honorés des invectives pitoyables et des injures grossières des apôtres de l'assassinat; mais en considérant la mort de M. Perceval sous un point de vue politique, nous ne sommes pas disposés à mêler nos lamentations à celles du prince; n'est-il pas évident, en effet, que M. Perceval fut le créateur et le soutien de ces ordres du conseil si funestes, qui ont jeté la pomme de discorde entre l'Amérique et nous?

» Passons ensuite à la satisfaction que témoigne le prince aux deux chambres du parlement pour le zèle et l'assiduité qu'elles ont montrés pendant cette session orageuse, où elles ont rempli leur devoir..... en ajoutant au poids énorme de nos taxes, en proclamant au moins dans l'une des deux chambres l'incapacité des ministres, et en leur accordant ensuite une confiance sans bornes, et mettant les habitans de plusieurs districts dans une situation telle que c'est un crime aux yeux de la loi que de garder chez soi les armes qu'on a achetées pour sa sûreté, pour celle de ses propriétés, et que de les conserver contre la demande d'un magistrat capricieux, ainsi que ses maisons contre des visites domiciliaires : elles ont rempli leur devoir en s'opposant à une enquête sur l'état de la nation, lorsque la nécessité d'une telle enquête était évidente; si leur devoir consistait dans de telles mesures, elles l'ont rempli. Mais Dieu veuille qu'elles n'en remplissent plus de semblables!

» S. A. R. nous assure ensuite qu'elle approuve les éloges justement donnés à lord Wellington et à son armée; nous partageons à cet égard les sentimens du prince, mais nous désirons que S. A. montre la même sollicitude pour la liberté des Polonais que pour celle des Espagnols : on nous parle cependant d'engagemens à soutenir, ce ne peut être que pour empêcher les Polonais de rompre leurs chaînes. On nous demande de nouvelles sommes d'argent, c'est-à-dire qu'on demande au père d'une famille presqu'affamée le peu de subsistance qui lui reste, afin de mettre un chef de bande en état d'exercer ses cruautés sur des hommes qu'il peut avoir auparavant soumis quoique partiellement. Tel serait dans ce cas le portrait d'un Anglais avili, donnant son dernier schelling pour mettre la Russie à même d'anéantir le dernier effort des Polonais. Certes, ce n'est pas ainsi que nos aïeux se seraient conduits.

» En parlant de l'état alarmant de nos relations avec l'Amérique, S. A. R. exprime l'espoir que les relations de paix et d'amitié avec ce pays peuvent encore être rétablies, et paraît craindre cependant que les prétentions insoutenables de l'Amérique ne s'opposent à un arrangement entre les deux pays. Les ministres du régent auraient pu nous apprendre en quoi consistent ces prétentions insoutenables, nous aurions pu alors nous former une opinion plus exacte du résultat probable de cette querelle, s'il reste encore des doutes à cet égard. Quelles sont donc ces prétentions insoutenables? Serait-ce que nous cessions de presser les matelots américains? Mais sans doute, nous n'avons jamais prétendu prouver que cette presse fût fondée sur la loi des nations belligérantes, et sur les droits maritimes de l'Angleterre. Serait-ce le refus fait par les Américains de reconnaître la justice de nos ordres du conseil? Mais nous avons cédé sur ce point, et les prétentions n'étaient donc pas insoutenables. Quel sens peuvent donc avoir les mots, prétentions insoutenables des Américains? On ne peut y voir qu'une expression banale plus propre à décevoir qu'à éclairer.

» En s'adressant à la chambre des communes, S. A. R. exprime sa satisfaction aux membres de ce qu'ils ont si généreusement voté les sommes nécessaires, et elle observe qu'une telle conduite de leur part offre la perspective de voir se terminer heureusement et d'une manière honorable la lutte dans laquelle nous sommes engagés. Tel a été, pendant nombre d'années, le langage dicté par Pitt au monarque dont les souffrances nous engagent à oublier les erreurs; on nous a toujours dit que le moyen le plus sûr de terminer nos guerres d'une manière honorable était de donner notre argent, et d'augmenter les impôts et la dette. Voilà ce que l'on nous disait déjà lorsque nos taxes annuelles s'élevaient à seize millions sterling, lorsque notre dette nationale était de 270 millions sterling, et voilà ce qu'on nous dit encore lorsque les taxes s'élèvent au-delà de 60 millions sterling et notre dette à plus de 800. S. A. R. nous console cependant en disant qu'elle déplore d'être dans l'obligation d'ajouter à notre fardeau : le roi son père en disait autant, mais cela ne l'empêchait pas de continuer à mettre de nouvelles taxes ; et c'est, à ce qu'il paraît, ce que fera le prince, jusqu'à ce que la nécessité l'oblige enfin à faire cette paix pour laquelle jusqu'à présent toutes les ouvertures de la France ont constamment été repoussées :

la paix! ce mot si doux ne doit-il jamais retentir à notre oreille? Le discours de S. A. R. ne nous en donne pas la perspective, et l'on sait comment lord Castelreagh a récemment répondu aux propositions qui pouvaient tendre à l'amener. Il faut que l'idée de paix soit à l'intérieur comme à l'extérieur bannie de l'esprit de la cour; dans le discours du prince-régent, il n'est pas même question des catholiques et de leur cause, et de leurs si pressantes réclamations; or les feuilles de Dublin arrivés ce matin nous donnent de nouvelles preuves des efforts que font ces mêmes catholiques. Les comtés de Limerick et de Tiperari viennent de tenir des assemblées séparées, où on a vu régner la plus grande unanimité et la plus ferme résolution.

» S. A. R. termine en exprimant son approbation des mesures prises pour étouffer les troubles qui ont eu lieu dans différens districts. Nous sommes, ainsi qu'elles, bien aises d'apprendre qu'ils vont être terminés, mais nous regrettons qu'on n'ait pas employé pour cela les moyens légaux qu'offrait la constitution, avant de porter une atteinte aussi forte à ce monument vénérable. »

On voit que le prince régent congédie les membres du parlement en leur donnant le soin de présenter à leurs concitoyens des comtés un heureux tableau de la situation de leur patrie. Il aurait pu tenir un bien autre langage.

Rapportez à vos commettans ce que vous avez vu, aurait dû dire le prince: dites-leur que le roi est en danger de nouveau, et que la régence n'a eu jusqu'à ce jour qu'une marche incertaine et timide; que le régent a demandé des ministres et n'a pu en trouver dans les parties extrêmes et dans le parti modéré. Dites-leur que des ouvertures de paix ont été faites par la France, et que nous avons feint de ne pas comprendre une note diplomatique, afin de ne pas y répondre. Dites-leur que depuis 1806 nous avons été conduits de malheurs en malheurs avec une progression effrayante par les actes mêmes qui aux yeux de nos ministres devaient amener l'Europe et particulièrement la France à nos pieds; que l'Europe n'a pas voulu se rendre honteusement tributaire, et qu'elle a appris à se passer de nous; qu'alors nous avons rapporté nos ordres tyranniques, mais que nous avons eu la satisfaction d'apprendre qu'il était trop tard, que notre révocation était insuffisante, incomplette; que l'Amérique lasse d'être spoliée a fermé ses ports; qu'elle nous ruine, nous affame, et répond à nos cris d'alarmes par une déclaration de guerre. Dites-leur

que la guerre s'est rallumée dans le Nord par l'effet des soins constans que nous dicte l'amour de l'humanité; que nous avons encore séduit un souverain par le vain appât des secours qui ont déjà coûté si cher à ceux qui les ont reçus; que nous armons pour enchaîner les Polonais ces mêmes bras que nous avons armés pour l'indépendance des Espagnols. Dites-leur que par l'effet de nos dispositions en faveur des Russes la Lithuanie est déjà délivrée de leur présence, que les deux barrières de leur empire ont été franchies sans que le passage en ait été disputé, et que notre ambassadeur extraordinaire en Russie trouvera l'Empereur Alexandre repoussé dans le centre de son empire, regardant alternativement Pétersbourg et Moscou, et incertain sur le choix de celle de ces capitales qu'il doit défendre. Dites-leur que nous avions l'espoir d'un arrangement entre les Turcs et les Russes, mais que l'énergie ottomane a égalé sa persévérance, que le traité n'a pas été ratifié, que les Russes sont retenus sur le Danube et vont être coupés de leurs communications. Dites-leur enfin que depuis un an les élémens de notre prospérité manufacturière et industrielle ont été la proie d'hommes égarés qui les ont voués à la destruction, que la famine et la misère sont le cri de ralliement de ces troupes organisées pour le brigandage et le meurtre, et que dans l'espoir de les réprimer les deux branches ont consenti un bill éversif des principes de la constitution, de la liberté et de la sûreté individuelle; allez, et revenez au 2 octobre rapporter au ministère et à la régence les tributs nouveaux que les besoins de l'Etat exigent, et les hommages de l'Angleterre reconnaissante.

Avant de clore la session il s'est élevé, dans la chambre des communes, une discussion sur laquelle nous devons revenir. Quelques orateurs ont parlé de l'évasion d'un certain nombre de prisonniers français, le lord Castelreagh les a accusés d'avoir manqué à l'honneur. Voici, à cet égard, une note du *Moniteur*, du plus haut intérêt; elle est à-la-fois une explication franche, et une déclaration si positive, que cette fois le gouvernement anglais ne pourra pas faire semblant de ne pas l'entendre.

« Ce sont les Anglais, y est-il dit, qui, les premiers, ont violé leur parole; des plaintes en ont été portées au *transport-office*; mais les officiers anglais qui avaient manqué à leur parole ont été bien accueillis par leur gouvernement. Le nombre de ceux qui se trouvaient alors dans ce

ças se montait à 779, dont plusieurs généraux. Le transport-office s'était plaint, par une lettre du 12 août 1811, de l'évasion de quelques prisonniers français. Dans la réponse qui lui fut faite le 14 septembre suivant, avec l'autorisation du ministre de la marine, après avoir rappelé que c'étaient des prisonniers anglais qui avaient donné l'exemple, et avoir trouvé que le nombre des Anglais évadés de France dépassait de plusieurs centaines le nombre des prisonniers français échappés d'Angleterre, on proposa de prendre, de part et d'autre, des mesures pour empêcher ce scandale. Les commissaires du transport-office accusèrent réception de cette réponse, mais affectèrent de garder le silence le plus absolu sur la proposition qui leur était faite.

» Plusieurs généraux français se sont soustraits à la captivité qu'ils éprouvaient en Angleterre, et ils en avaient le droit, puisque leur détention était arbitraire et injuste. Ils avaient capitulé à Baylen, sous la condition d'être reconduits en France, et même de conserver leurs armes; l'Angleterre n'avait pas le droit de retenir 6000 hommes qui, ayant capitulé à ces conditions, n'étaient pas même prisonniers; on ne pouvait exiger d'eux aucune parole, puisque la capitulation ne donnait aucun droit sur eux. Il n'y a point d'exemple qu'une pareille convention n'ait pas été respectée.

» Un nombre considérable de prisonniers espagnols, officiers, colonels et généraux, s'étaient échappés en violant leur parole; des officiers français pris dans la guerre d'Espagne, se sont cru le droit de faire ce que faisaient les Espagnols, partie principale dans cette guerre, où l'Angleterre n'est qu'auxiliaire.

» Dans les anciennes guerres, des cartels d'échange étaient établis dès le commencement des hostilités. Ce n'est que dans la guerre actuelle que les faux raisonnemens, la petitesse et la mauvaise foi ont résisté à tous les cartels qui ont été proposés. Les bases en étaient simples, justes et conformes aux usages de l'Europe. L'échange devait se faire homme par homme, grade par grade, et simultanément entre les deux masses belligérantes. Mais les Anglais voulaient établir une distinction entr'eux et leurs alliés les Espagnols et les Portugais. Ils paraissaient adopter les principes de l'échange général et simultané; mais ils voulaient pouvoir s'en écarter dans l'exécution. Ainsi il y avait 15,000 Anglais prisonniers en France; les Anglais enten-

daient les échanger d'abord contre 15,000 Français ; de sorte que, s'il plaisait ensuite à l'Angleterre de rompre le cartel quand tous les Anglais auraient été libérés, elle pût laisser en France tous ses alliés, et garder tous les Français qui resteraient encore à échanger. Le piége est trop grossier. On proposa d'exécuter l'échange en comprenant dans chaque convoi une partie aliquote des diverses sortes de prisonniers des deux masses belligérantes, de façon que tous les Anglais et tous les Français se trouvassent libérés en même tems. Ainsi, en supposant le nombre des prisonniers français triple des celui des Anglais, et en comprenant dans chaque convoi pour 3000 Français, 1000 Anglais et 2000 Portugais ou Espagnols, alliés de l'Angleterre, le dernier prisonnier français serait rentré en France en même tems que le dernier prisonnier anglais serait rentré en Angleterre. L'échange aurait ensuite continué entre les alliés respectifs ; et la France, qui a entre les mains un plus grand nombre de prisonniers que l'Angleterre, consentait même à remettre sans rançon ceux qui lui resteraient après l'échange consommé. Ce système était d'accord avec les principes consacrés dans *tous* les cartels d'échange conclus depuis plus d'un siècle.

» Une proposition si juste fut rejetée avec une mauvaise foi qui indigna, même en Angleterre, tous les gens qui lisent et qui pensent. Il fut évident que le gouvernement britannique voulait retirer la totalité des Anglais qui sont en notre pouvoir contre une partie seulement des Français qui sont en Angleterre, abandonner ses alliés, et retenir le plus grand nombre des prisonniers français sans garantie et à sa merci.

» En résumé, beaucoup de prisonniers avaient déjà quitté la France, en violant leur parole, lorsque le gouvernement se vit obligé de rendre le décret du 4 août 1811. Un certain nombre de Français prisonniers en Angleterre les ont ensuite imités, et le gouvernement n'a pas pu les punir, lorsqu'il a vu que le gouvernement britannique ne punissait pas les Anglais. Des prisonniers de la capitulation de Baylen, que les Anglais retenaient sans aucun droit, n'avaient fait qu'échapper à une détention contraire à toutes les lois de la guerre ; ceux qui avaient été pris en Espagne faisaient comme un nombre bien plus considérable d'Espagnols prisonniers des Français.

» Il y aurait une manière simple de mettre un terme à ces discussions pénibles ; ce serait de faire l'échange,

homme par homme, des prisonniers qui se sont échappés de part et d'autre. Lorsque cet échange sera consommé, la France aura encore de son côté beaucoup de prisonniers anglais à réclamer. C'est ce que lord Castelreagh feint d'ignorer; et le gouvernement anglais, parce qu'il ne veut pas en convenir, n'acceptera pas un moyen si facile de réparer ce scandale. C'est par une raison pareille qu'il ne répondit point à la proposition qui lui fut faite de prendre de concert des mesures pour l'arrêter ou le prévenir. Il pensa bien qu'on voudrait distinguer parmi les prisonniers qui se sont échappés, ceux de la capitulation de Baylen qui avaient le droit de se soustraire à une détention arbitraire.

» Mais pourquoi ne pas trancher toutes ces questions, en revenant enfin, et de bonne foi, à un échange général, simultané, grade par grade, homme par homme, dans la proportion des deux masses belligérantes, et de sorte que tous les Français et tous les Anglais se trouvent rendus à la liberté au même moment? Si l'Angleterre veut réellement l'échange des prisonniers, qu'elle consente à un cartel sur ces bases, qu'un membre des communes le signe pour la France, il sera ratifié; ou qu'un ministre déclare au parlement qu'il en adopte le principe, et aussitôt un commissaire français se rendra à Douvres pour son exécution.»

Tous les journaux de la capitale ont saisi cette occasion de repousser un reproche odieux fait à l'honneur français: ils ont rappelé ou fait connaître tous les traits de l'inhumanité et de la déloyauté anglaise envers nos prisonniers, leur détention sur des pontons infects, leur exil sur des terres désertes, les mauvais traitemens, les persécutions qu'ils ont éprouvés en refusant de servir contre leur patrie. L'orateur anglais nous a rendu le bon office que tous ces faits viennent d'être rappelés avec beaucoup de véhémence, et que l'indignation qu'ils inspirent est à son comble.

Un autre orateur, M. Burdett, en parlant des secours que l'Angleterre va donner aux Russes, n'a point dissimulé l'idée qu'il se forme de cette guerre, et de son inévitable résultat. En voyant, dit-il, les deux nobles lords Castelreagh et Palmerston diriger nos expéditions, j'ai aussi peu d'espoir de leur voir obtenir des succès contre Napoléon, que j'en aurais en voyant un enfant jouer une partie d'échecs avec le fameux Philidor.

M. Burdett a raison: le jeu d'échecs est sous nos yeux; c'est la carte du théâtre de la guerre: le ministère anglais

nous y paraît assez bien caractérisé par le fou : déjà beaucoup de pions de l'adversaire sont pris : son cavalier est en danger, sa tour est mal posée, et il y a échec au roi. Voici plus positivement où en est la partie.

8e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Gloubokoé, le 22 juillet 1812.

Le corps du prince Bagration est composé de quatre divisions d'infanterie fortes de 22 à 24,000 hommes, des cosaques de Platow formant 6000 chevaux, et de 4 ou 5000 hommes de cavalerie. Deux divisions de son corps (la 9e et la 11e) voulaient le rejoindre par Pinsk ; elles ont été interceptées et obligées de rentrer en Wolhynie.

Le 14, le général Latour-Maubourg, qui suivait l'arrière-garde de Bagration, était à Romanow. Le 16, le prince Poniatowski y avait son quartier-général.

Dans l'affaire du 10, qui a eu lieu à Romanow, le général Rozniecki, commandant la cavalerie légère du 4e corps de cavalerie, a perdu 600 hommes tués ou blessés, ou faits prisonniers. On n'a à regretter aucun officier supérieur. Le général Rozniecki assure que l'on a reconnu sur le champ de bataille les corps du général de division russe comte Pahlen, des colonels russes Adrianow et Jesowayski.

Le prince de Schwarzemberg avait, le 13, son quartier-général à Prazana. Il avait fait occuper le 11 et le 12 la position importante de Pinsk par un détachement qui a pris quelques hommes et des magasins assez considérables. Douze houlans autrichiens ont chargé quarante-six cosaques, les ont poursuivis pendant plusieurs lieues, et en ont pris six. Le prince de Schwarzemberg marche sur Minsk.

Le général Regnier est revenu, le 19, à Slonim, pour garantir le duché de Varsovie d'une incursion, et observer les deux divisions ennemies rentrées en Wolhynie.

Le 12, le général baron Pajol étant à Jghoumen, a envoyé le capitaine Vaudois avec 50 chevaux à Khaloui. Ce détachement a pris là un parc de 200 voitures du corps de Bagration, a fait prisonniers 6 officiers, 200 canonniers, 300 hommes du train, et a pris 800 beaux chevaux d'artillerie. Le capitaine Vaudois se trouvant éloigné de 15 lieues de l'armée, n'a pas jugé pouvoir amener ce convoi et l'a brûlé ; il a amené les chevaux harnachés et les hommes.

Le prince d'Eckmulh était le 15 à Jghoumen ; le général Pajol était à Jachitsié, ayant des postes sur Swisloch ; ce qu'apprenant, Bagration a renoncé à se porter sur Bobrunsk, et s'est jeté quinze lieues plus bas du côté de Mozier.

Le 17, le prince d'Eckmulh était à Gologuino.

Le 15, le général Grouchy était à Borisow. Un parti qu'il a envoyé sur Star-Lepel, y a pris des magasins considérables et deux compagnies de mineurs de 8 officiers et de 200 hommes.

Le 18, ce général était à Kohkanow.

Le même jour, à deux heures du matin, le général baron Colbert est entré à Orcha, où il s'est emparé d'immenses magasins de farine,

d'avoine, d'effets d'habillement. Il a passé de suite le Borysthène et s'est mis à la poursuite d'un convoi d'artillerie.

Smolensk est en alarme. Tout s'évacue sur Moscou. Un officier, envoyé par l'Empereur pour faire évacuer les magasins d'Orcha, a été fort étonné de trouver la place au pouvoir des Français ; cet officier a été pris avec ses dépêches.

Pendant que Bagration était vivement poursuivi dans sa retraite, prévenu dans ses projets, séparé et éloigné de la grande armée, la grande armée commandée par l'Empereur Alexandre, se retirait sur la Dwina. Le 14, le général Sébastiani suivant l'arrière-garde ennemie, culbuta 500 cosaques et arriva à Drouia.

Le 13, le duc de Reggio se porta sur Dunabourg, brûla d'assez belles barraques que l'ennemi avait fait construire, fit lever le plan des ouvrages, brûla des magasins et fit 150 prisonniers. Après cette diversion sur la droite, il marcha sur Drouia.

Le 15, l'ennemi, qui était réuni dans son camp retranché de Drissa, au nombre de 100 à 120 mille hommes, instruit que notre cavalerie légère se gardait mal, fit jeter un pont, fit passer 5000 hommes d'infanterie et 5000 hommes de cavalerie, attaqua le général Sébastiani à l'improviste, le repoussa d'une lieue et lui fit éprouver une perte d'une centaine d'hommes tués, blessés et prisonniers, parmi lesquels se trouvent un capitaine et un sous-lieutenant du 11e de chasseurs. Le général de brigade baron Saint-Geniès, blessé mortellement, est resté au pouvoir de l'ennemi.

Le 16, le maréchal duc de Trévise, avec une partie de la garde à pied et de la garde à cheval, et la cavalerie légère bavaroise, arriva à Gloubokoé. Le vice-roi arriva à Dockchitsié le 17.

Le 18, l'Empereur porta son quartier-général à Gloubokoé.

Le 20, les maréchaux ducs d'Istrie et de Trévise étaient à Ouchatsch ; le vice-roi à Kamen, le roi de Naples à Disna.

Le 18, l'armée russe évacua son camp retranché de Drissa, consistant en une douzaine de redoutes palissadées, réunies par un chemin couvert et de trois mille toises de développement dans l'enfoncement de la rivière. Ces ouvrages ont coûté une année de travail ; nous les avons rasés.

Les immenses magasins qu'ils renfermaient ont été brûlés ou jetés dans l'eau.

Le 19, l'Empereur Alexandre était à Witepsk.

Le même jour, le général comte Nansouty était vis-à-vis Polotsk.

Le 20, le roi de Naples passa la Dwina et fit inonder la rive droite par sa cavalerie.

Tous les préparatifs que l'ennemi avait faits pour défendre le passage de la Dwina ont été inutiles. Les magasins qu'il formait à grands frais depuis trois ans ont été détruits. Il est tels de ses ouvrages qui, au dire des gens du pays, ont coûté dans une année 6000 hommes aux Russes. On ne sait sur quel espoir ils s'étaient flattés qu'on irait les attaquer dans les camps qu'ils avaient retranchés.

Le général comte Grouchy a des reconnaissances sur Babinovitch et sur Sienno. De tous côtés on marche sur la Oula. Cette rivière est réunie par un canal à la Bérésina, qui se jette dans le Borysthène :

ainsi nous sommes maîtres de la communication de la Baltique à la Mer-Noire.

Dans ses mouvemens, l'ennemi est obligé de détruire ses bagages, de jeter dans les rivières son artillerie, ses armes. Tout ce qui est polonais profite de ces retraites précipitées pour déserter et rester dans les bois jusqu'à l'arrivée des Français. On peut évaluer à 20,000 les déserteurs polonais qu'a eus l'armée russe.

Le maréchal duc de Bellune, avec le 9e corps, arrive sur la Vistule.

Le maréchal duc de Castiglione se rend à Berlin pour prendre le commandement du 11e corps.

Le pays entre l'Oula et la Dwina est très-beau et couvert de superbes récoltes. On trouve souvent de beaux châteaux et de grands couvens. Dans le seul bourg de Gloubokoé, il y a deux couvens qui peuvent contenir chacun 1200 malades.

9e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Bechenkoviski, le 25 juillet 1812.

L'Empereur a porté son quartier-général le 23 à Kamen, en passant par Ouchatsch.

Le vice-roi a occupé, le 22, avec son avant-garde le pont de Botscheiskovo. Une reconnaissance de 200 chevaux envoyée sur Bechenkoviski a rencontré deux escadrons de housards russes et deux de cosaques, les a chargés et leur a pris ou tué une douzaine d'hommes dont un officier. Le chef d'escadron Lorenzi, qui commandait la reconnaissance, se loue des capitaines Rossi et Ferreri.

Le 23, à six heures du matin, le vice-roi est arrivé à Bechenkoviski. A dix heures, il a passé la rivière et a jeté un pont sur la Dwina. L'ennemi a voulu disputer le passage; son artillerie a été démontée. Le colonel Lacroix, aide-de-camp du vice-roi, a eu la cuisse cassée par une balle.

L'Empereur est arrivé à Bechenkoviski le 24, à deux heures après midi. La division de cavalerie du général comte Bruyères, et la division du général comte Saint-Germain ont été envoyées sur la route de Witepsk; elles ont couché à mi-chemin.

Le 20, le prince d'Eckmulh s'est porté sur Mohilow. Deux mille hommes qui formaient la garnison de cette ville ont eu la témérité de vouloir se défendre; ils ont été écharpés par la cavalerie légère. Le 21, 3000 cosaques ont attaqué les avant-postes du prince d'Eckmulh; c'était l'avant-garde du prince Bagration, venue de Bobrunsk. Un bataillon du 85e a arrêté cette nuée de cavalerie légère et l'a repoussée au loin. Bagration paraît avoir profité du peu d'activité avec laquelle il était poursuivi pour se porter sur Bobrunsk, et de là il est revenu sur Mohilow.

Nous occupons Mohilow, Orcha, Disna, Polotsk. Nous marchons sur Witepsk, où il paraît que l'armée russe s'est réunie.

C'est dans cette position que M. Barclay de Tolli, ministre de la guerre, général russe, n'a pas craint de signer de prétendues proclamations, c'est-à-dire, des provocations aux soldats français et allemands. Il les engage à dé-

serter leurs drapeaux, à passer au camp russe; il leur promet *la liberté*, des grades, et des terres dans la Russie méridionale. L'espace nous manque pour reproduire ici les réponses vigoureuses qui ont été renvoyées aux postes russes par les grenadiers français et allemands.

Le 9e Bulletin dit assez qu'au moment où nous écrivons, des réponses d'une autre nature auront été portées jusqu'à Witepsk, aux *hommes libres* d'Alexandre par les *serfs* de Napoléon. S....

ANNONCES.

Lettres de la marquise du Deffand à Horace Walpole, depuis comte d'Orford, écrites dans les années 1766 à 1780; auxquelles sont jointes des lettres de Mme du Deffand à Voltaire, écrites dans les années 1759 à 1775; publiées d'après les originaux déposés à Strawberry-Hill. *Nouvelle édition, corrigée.* Quatre vol. in-8°. Prix, 24 fr., et 30 fr. franc de port; papier vélin, 48 fr., et 54 fr. franc de port. Chez Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n° 17.

Des Vers à soie et de leur Education, selon la pratique de Cévennes; suivi d'un Précis sur les divers produits de la soie, et sur la manière de tirer les fantaisies et les filoselles, avec des Notions sur la fabrique des bas de Ganges; par M. Reynaud, fabricant à Saint-Jean du Gard, avec des notes par P. F. F. J. Giraud. Un vol. in-12. Prix, 3 fr., et 3 fr. 75 c. franc de port. Chez Ant. Bailleul, imprimeur-libraire du Commerce, rue Helvétius, n° 71; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Choix d'Éloges couronnés par l'Académie française; composé des Eloges de Marc-Aurèle, d'Aguesseau, Duguay-Trouin et Descartes, par Thomas; de La Fontaine et Molière, par Chamfort; de Fénélon, Racine et Catinat, par Laharpe; de Suger, Fontenelle et Montausier, par M. Garat, et de Louis XII, par M. Noel: précédé de *l'Essai sur les Éloges*, par Thomas. Deux gros volumes in-8°. Prix, 15 fr., et 20 fr. franc de port. Chez Chaumerot, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 188, et place Saint-André-des-Arcs, n° 11; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23, propriétaire des Œuvres complètes de Thomas.

Histoire des Généraux français; par A. Châteauneuf. XXIVe PARTIE. (De l'imprimerie de Pierre Didot.) Prix de ce volume, en pap. vélin, 5 fr. Le prix des 24 numéros de cet ouvrage est de 29 fr., et 35 fr. franc de port. Chez l'Auteur, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Ce nouveau volume contient l'histoire des maréchaux Lannes, duc de Montebello; et Oudinot, duc de Reggio; des généraux Desfourneaux, l'Espinasse, Laharpe, et des traits de bravoure des officiers et des soldats.



MERCURE DE FRANCE.

N°. DLXXVIII. — *Samedi 15 Août 1812.*

POÉSIE.

LE SIÈGE DE PALMYRE, OU ZÉNOBIE.

FRAGMENT DU CHANT PREMIER.

Situation de l'Empire romain à l'époque où l'armée appelle Aurélien sur le trône. Exposition du sujet.

Je chante la valeur d'une illustre guerrière,
Dont le glaive honora les fils de la lumière,
Qui foulant à ses pieds l'amour et les plaisirs,
Aux exploits des héros borna tous ses désirs,
Favorisa les arts, protégea l'innocence,
Et du Nil à l'Euphrate étendit sa puissance.
A la voix des Césars, son trône ensanglanté
S'écroula, mais bravant le destin irrité,
Elle sut mépriser les erreurs de la vie,
Et jusque dans les fers ne fut point asservie.

Soleil, foyer du jour, roi suprême des cieux,
Qui viens à tes rayons r'ouvrir mes faibles yeux,
O toi qui des mortels réglant la destinée,
Sèmes de quelques fleurs leur vie infortunée,

T

Fécondes l'air, la terre, et l'abyme des mers,
Prescris leur route immense à ces astres divers
Au sein de l'infini suspendus à ton trône,
Fais jaillir sur mes vers l'éclat qui t'environne,
Des fiers enfans des arts prête-moi les pinceaux,
Et du feu de la vie enflamme mes tableaux.
Je viens sous tes regards contempler la nature,
Jouir seul avec toi de la volupté pure,
Chercher loin de la foule un asile écarté,
Célébrer la vertu, l'amour, la vérité.

Triste décret du sort! le bonheur est un songe;
La justice un fantôme et la gloire un mensonge.
Rome de ses lauriers voit les temples couverts,
Et de ses propres fils elle a reçu des fers.
Le peuple roi n'est plus qu'un vil troupeau d'esclaves.
Seul arbitre du monde, et grand aux yeux des braves,
Content d'avoir par-tout vaincu ses ennemis,
Et de parler en maître à l'univers soumis,
Il laisse à des tyrans l'Europe assujétie,
Et reçoit à genoux leur foudre appesantie.
Marius et Sylla, les premiers des Césars,
Des Romains tour-à-tour aiguisent les poignards,
A l'œil des assassins indiquent leurs victimes,
Et d'une main féroce ouvrent la lice aux crimes.
Ici les nations pleurent Germanicus;
Là Séjan foule en paix la cendre des Brutus.
Plus loin Néron sourit teint du sang d'une mère,
Des sages, des héros, d'une épouse et d'un frère,
Embrâse de ses mains l'immortelle cité,
Et triomphe de voir l'incendie irrité.
De proscrits et de morts Rome entière est couverte,
Et le Sénat s'assied sur sa tombe entr'ouverte.

Le peuple humilié, les empires détruits,
De huit siècles d'exploits tels sont les tristes fruits!
Dans les pleurs des vaincus si le vainqueur se noie,
La tyrannie est là pour engloutir sa proie;
L'un par l'autre abattus, vains fantômes d'un jour,
Les tyrans immolés succombent tour-à-tour.
Le glaive règne seul sur la terre alarmée,
Et le trône est offert et ravi par l'armée.

La pourpre des Césars et leur triste bandeau
Ne servent qu'à parer les bords de leur tombeau.

Comme un torrent sorti des mers hyperborées,
Des barbares du Nord les hordes conjurées
Viennent faire gronder le tonnerre d'Odin
Du fond de la Baltique aux rives de l'Euxin,
Dans son cours au Midi suivent le Borysthène
Menacent le Danube, asservissent l'Ukraine,
Des villes de la Thrace occupent les remparts,
De Déce triomphant bravent les étendards,
Et des Romains vainqueurs l'armée enorgueillie
Dans un marais profond expire ensevelie.
Les autres du Bosphore ont inondé les bords,
Des palais, des autels, enlèvent les trésors,
Des murs sacrés d'Ephèse enflamment l'édifice,
Soumettent sans effort la Grèce à leur caprice,
Mettent Athène en cendre, et chassés vers l'Hémus,
Laissent Thessalonique et fondent sur Naissus.
Claude seul les arrête, et le fier Scandinave
Tombe devant son char, fuit ou devient esclave.
Une autre colonie et les nombreux essaims
D'un peuple de guerriers, nobles fils des Germains,
D'un nouvel incendie allument la tempête,
De la Gaule effrayée espèrent la conquête,
Ravagent l'Ibérie, et sur ses bords tremblans
L'Afrique voit la mer jeter ses conquérans.
Les enfans de l'Ister, libres, heureux, sans maîtres,
Des Suèves issus et fiers de leurs ancêtres,
De l'Eridan surpris font trembler les vallons,
Et viennent insulter Rome aux pieds des sept monts.
La terre devant eux s'ébranle, et la famine
Avec tous les malheurs sur l'Empire domine;
De tombeaux entourée, elle immole au hasard
L'époux, la femme en deuil, l'enfant et le vieillard.
Un mal contagieux et plus terrible encore,
Implacable vautour des hommes qu'il dévore,
La peste les saisit, ronge et laisse leurs os,
Change en poison leur sang, en dessèche les flots,
De l'orphelin, du riche assiége la demeure,
Frappe, quinze ans entiers, chaque jour, à toute heure,

Des plus belles cités fait un tas d'ossemens,
Et comble de la mort les sombres monumens.

Ce fléau va cesser et le monde respire.
Le brave Aurélien rend la vie à l'Empire.
Né près de Sirmium, d'un pauvre laboureur,
(Client d'Aurelius illustre sénateur,)
D'une simple prêtresse, obscure et retirée,
Dans un temple modeste, au soleil consacrée,
Soldat, centurion, après d'heureux exploits,
Parvenu tour-à-tour aux différens emplois,
Il obtient les faisceaux, s'unit à la famille
D'Ulpius qui lui donne et ses biens et sa fille,
De ce nom révéré devient seul héritier,
S'élève au second rang et s'assied au premier.
Claude, avant de mourir, l'appelle au diadême,
Et ce choix pour l'armée est un ordre suprême.
Il vole pour cueillir des lauriers toujours prêts,
Et les Germains tremblans rentrent dans leurs forêts.
La cité du désert n'est point encor réduite;
Il croit n'avoir rien fait et sa valeur s'irrite.

Un jour au Capitole, où d'antiques débris
S'offraient dans le lointain à ses regards surpris,
Où d'un œil calme et fier il planait sur l'espace,
Les ruines du tems, les peuples qu'il efface,
Le songe du passé, la nuit de l'avenir,
Et les lieux qu'à son sceptre il voudrait réunir,
Vers les restes pompeux d'une tour abattue,
Un fantôme a surpris et reposé sa vue.
C'était Rome. Au milieu de sa prospérité,
Elle avait du malheur la tranquille fierté.
Ses traits de la puissance offraient encor l'image;
Mais des chagrins amers sillonnaient son visage,
Et d'un air dédaigneux, elle foulait aux pieds
Des chars, des ossemens, des trônes foudroyés.

Mon fils, s'écria-t-elle, au nom de la patrie,
Rome vient déplorer sa majesté flétrie.
Oui, du fond du cercueil Rome se montre à toi,
Rome dont le nom seul long-tems sema l'effroi,
Rome à peine conserve un éclat inutile;
Son empire écroulé gît au loin immobile.

L'aigle des légions triomphe, diras-tu,
Jusque dans ses forêts le barbare est vaincu.
Qu'est-ce après tout pour moi que le deuil du barbare,
Si dans les flancs du Nord l'orage se prépare,
Si d'autres ennemis montrent leurs étendards,
Et le tonnerre en main renversent nos remparts;
Si l'ombre de Crassus demande encor vengeance;
Si le cruel Sapor affermit sa puissance,
Foule d'un pied superbe un empereur romain,
Et sur sa tête auguste impose un joug d'airain?
Valérien n'est plus, le Persan vit encore!
Il respire et tu veux que le peuple t'honore!
Ah! si tu veux monter au rang des immortels,
Vole, armé de la foudre, obtenir des autels,
Du malheur de Crassus venger l'ignominie,
Et soumettre la Perse au désert réunie.
Une femme avant tout appelle tes exploits.
Fière de ses succès et rivale des rois,
N'a-t-elle pas osé s'asseoir au rang suprême,
Des pleurs de l'Occident orner son diadême,
De l'aigle dans les fers mépriser les décrets,
Et d'un heureux tyran servir les intérêts?
Sur le Nil et l'Euphrate elle étend son empire.
Mon fils, viens foudroyer Zénobie et Palmyre,
Palmyre, du soleil orgueilleuse cité,
Qui croit de Rome même éclipser la fierté.

Elle dit. A la voix qu'il révère et qu'il aime,
César est embrâsé d'une fureur extrême.

Tel le lion qui dort au fond d'un antre obscur,
Où jamais n'a brillé l'éclat d'un soleil pur,
Aux accens imprévus d'une meute guerrière,
S'éveille, et hérissant son horrible crinière,
Entouré d'ennemis, prêt à les déchirer,
Il les voit, il s'élance, il va tout dévorer.

Rome, s'écria-t-il, ombre auguste et sanglante,
Dont l'image à mon cœur sera toujours présente,
Toi dont l'orgueil flétri, les lauriers éclipsés,
Le regard presqu'éteint et les traits effacés,
Inspirent à César une force nouvelle,
Je vole, je le dois, c'est Rome qui m'appelle,

Rome qui de l'envie étouffe les complots,
Et ne veut à ses fils laisser aucun repos.
Mais quel éclat sacré m'attire et m'environne!
Ici tout m'éblouit, tout m'arrête et m'étonne;
Ici, Rome du monde a pesé les destins,
Et vu ses fiers enfans comblés d'honneurs divins.
Ici les Scipions, Marius et Pompée,
Jules dont la valeur ne fut jamais trompée,
De vingt rois conjurés ont foulé les débris,
La pompe de leur gloire habite ces parvis.
Héros, vaillans guerriers que la terre contemple,
Je le jure, je vais imiter votre exemple.
L'aigle vers l'Orient dirigeant son essor
Va punir à ma voix l'attentat de Sapor,
Dépouiller d'un vain titre une reine infidelle,
Et voir s'évanouir son empire avec elle.
L'Arabe va trembler et recevoir ma loi,
Illustres morts, venez et planez devant moi.

Il avait dit. Bientôt dans cette île enchantée
Où s'embrâse le cœur de l'amante agitée,
Où l'amour, sur un char guidé par les plaisirs,
Se plaît à rallumer les éclairs des désirs,
Et portant dans ses mains le flambeau de la vie,
Voit même à ses décrets Cythérée asservie,
Reçoit un pur encens, l'encens de la beauté,
Et par-tout devant lui sème la volupté.
César près de Paphos réunit son armée,
Prêt à couvrir de morts l'Arabie alarmée,
A venger sur Palmyre, et le fils des déserts,
Les outrages sanglans que Rome avait soufferts (*).

SABATIER.

(*) Ce Poëme, divisé en vingt chants, touche à sa fin. Il paraitra incessamment.

ÉNIGME.

Je sais que la sincérité
Est l'une des vertus du sage,
Et que dans la société
On doit en parler le langage;
Mais en disant la vérité
Parfois la circonstance engage
A l'envelopper du nuage
D'une prudente obscurité.
Je puis me citer pour exemple:
On ne doit pas toujours nommer un chat un chat.
Or donc que chacun me contemple:
En paraissant je redoute l'éclat:
L'ingénuité, la franchise,
En moi ne sont pas des vertus;
Si j'use de détours, et si je me déguise,
On ne m'en estime que plus.
Tout au contraire, si je me donne à connaître,
On ne s'occupe plus de moi;
L'on se rit de ma bonne-foi;
Je perds mon nom, je cesse d'être.

S........

LOGOGRIPHE.

De mon tout, *nemo contentus*,
A dit certain poëte en us.
Mes trois-quarts, puisqu'il faut le dire,
Composent un bien triste sire;
Ma brillante moitié sait faire des heureux;
Avec elle un butor se croit égal aux dieux.
Nécessaire à Saint-Cloud, et dans Saint-Ildephonse,
Mon quart, ami lecteur, ne pèse pas une once.

V. B. (d'Agen.)

CHARADE.

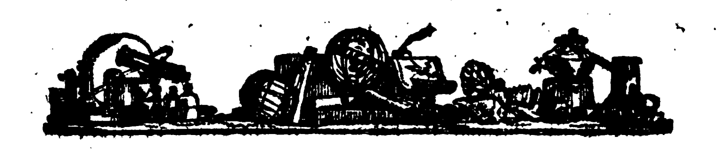
SORT le dessus dessous, soit le devant derrière,
Qu'importe quelquefois ce désordre apparent ?
D'une méthode routinière
On peut s'écarter un moment ;
Dût cette nouveauté passer pour singulière !
Sans doute on n'y voit rien qui soit inconvenant,
Dès que la chose reste entière.
Or, cette chose entière est propre à l'armement
D'un huissier, d'un portier, même d'un militaire.
Son dernier, tranche de cochon,
Peut aussi réclamer le nom
D'un ancien prêtre et d'une ancienne armure.
A certains jours, sur-tout s'il fait beau tems,
Filous, oisifs, curieux et marchands,
Ou pour affaire, ou cherchant aventure,
Viennent sous son premier passer quelques instans.

JOUYNEAU-DESLOGES (Poitiers).

---

*Mots de l'*ENIGME*, du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Papier-nouvelle*.
Celui du Logogriphe est *Mode*, dans lequel on trouve : *ode*.
Celui de la Charade est *Ventre-saint-gris*.



SCIENCES ET ARTS.

De l'Opération de la Cataracte. *Thèse soutenue publiquement dans l'amphithéâtre de la faculté de médecine de Paris le 24 janvier* 1812. Troisième épreuve du concours pour la chaire de médecine opératoire, vacante par la mort de M. Sabathier. Par A. L. Tartra, docteur en chirurgie, chirurgien du premier dispensaire, l'un des quatre concurrens. — Un vol. in-8°.

C'est un bel art que la chirurgie ! que de prodiges elle opère ! dans combien de circonstances elle arrache, en effet, l'homme à une mort sans elle inévitable ! comme sa marche est certaine ! comme ses opérations sont hardies ! Le chirurgien ne craint pas de pénétrer jusque dans le crâne, dans la poitrine, dans le bas-ventre ou dans la vessie, pour remédier à des maux qui entraîneraient infailliblement la perte des malades. Cependant, dans tous les cas, le chirurgien est toujours armé de fer; mais l'usage qu'il en fait est tellement salutaire, ses succès sont si évidens, qu'on ne peut que célébrer son intelligence, son adresse et les merveilles de son art : aussi la chirurgie n'a-t-elle jamais été en butte aux sarcasmes lancés si souvent contre la médecine. Qu'on n'imagine pas cependant que nous voulions mettre l'une des deux branches de guérir au-dessus de l'autre; si les succès de la chirurgie sont plus frappans, ceux de la médecine interne ne méritent pas moins notre reconnaissance, n'exigent pas moins de savoir ni moins de justesse dans l'application des règles de la science.

Les opérations de la chirurgie sont, en général, très-brillantes; mais il n'en est peut-être aucune qui soit fondée sur des notions plus positives, qui exige dans l'opérateur une plus grande habileté et dont les suites

soient plus consolantes que celle qui a pour objet de rendre la lumière à l'homme qui en est privé. En considérant la délicatesse de l'organe de la vue, la diversité des parties qui entrent dans sa conformation, les conditions nécessaires à l'exercice de cette précieuse fonction, on verra combien de tems il a fallu pour parvenir à bien connaître le mécanisme de la vision, pour déterminer les causes capables de l'altérer et pour trouver les moyens d'y remédier. L'homme privé de la vue ne jouit pas de la plénitude de son être, il a perdu celui de ses sens le plus nécessaire à l'exercice de cette vie que les physiologistes ont eu raison d'appeler *vie extérieure de relation ou animale.* Déjà la locomotion éprouve des entraves, il se rapproche du végétal, et comme lui il n'a presque plus que la vie nutritive : qui peut le consoler de ne plus contempler le spectacle si beau et si varié de la nature, la magnificence du firmament, le grand astre qui éclaire et qui vivifie tout ? Il resterait ainsi plongé dans les ténèbres et dans un état assez semblable à la mort même (car vivre c'est jouir de la lumière, comme naître c'est voir le jour), si un génie réparateur ne venait renverser la barrière qui le sépare du monde animé. C'est ici le triomphe de la chirurgie ; le premier qui a réussi à rendre la vue à un aveugle a dû passer pour un être divin ; un tel miracle ferait élever des autels chez les nations sauvages à celui qui en serait l'auteur ; cette merveille n'en est plus une pour nous ; la civilisation nous rendrait-elle moins sensibles aux progrès des arts et aux prodiges qu'ils ont enfantés ?

Il serait peut-être un peu long d'analyser avec détail l'ouvrage intéressant dont il est question, il suffira d'en exposer le plan et d'en indiquer les idées principales.

M. Tartra divise son sujet en deux parties ; la première est essentiellement historique et pathologique ; elle embrasse tout ce qui tient aux notions théoriques de la maladie, aux différences qu'elle peut présenter, et aux signes qui la caractérisent. Cette partie qui comprend déjà tant de choses indispensables à connaître, peut, en quelque sorte, être considérée comme une introduction aux vues pratiques et curatives exposées dans

la seconde. Celle-ci, qui a spécialement pour objet de guérir la cataracte, est beaucoup plus développée ; elle contient tout ce qui a pu être publié sur cette matière et les idées particulières que l'auteur de l'ouvrage s'est formées. Il a partagé cette partie de son traité en trois divisions ; dans la première il s'occupe de l'opération de la cataracte proprement dite, et comme il a distingué deux méthodes opératoires, il consacre la deuxième division à l'exposé de chacune de ces méthodes : cette deuxième division se subdivise encore en deux sections dont chacune comprend tous les détails particuliers à la méthode du déplacement et à celle de l'extraction.

C'est dans la troisième division que M. Tartra établit un parallèle entre les deux méthodes, et les motifs de la préférence à accorder à l'une d'elles ; il fournit à l'appui de ses raisonnemens un tableau comparatif de divers résultats de l'opération de la cataracte par l'une ou l'autre méthode sur un certain nombre de sujets. Cette troisième division peut être considérée comme la conclusion ou le résumé de l'ouvrage.

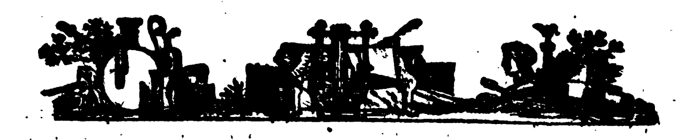
Tel est le plan de ce traité *ex professo* sur l'opération de la cataracte ; l'auteur s'est donné un grand cadre, mais il a su le remplir ; on ne connaît rien de plus étendu, de plus détaillé et de plus complet sur cette matière. Cependant ce travail qui a exigé tant de recherches et une discussion si approfondie de tant d'opinions diverses, a dû être terminé dans l'espace de douze jours ; mais il sera facile à l'auteur d'y développer, par la suite, les points qu'il n'a pu qu'annoncer sommairement. Il faut lire dans l'ouvrage même les considérations d'après lesquelles il paraît incontestablement démontré que la méthode du *déplacement* l'emporte dans presque tous les cas sur celle par *extraction*. Nous ne devons pas omettre de faire remarquer qu'il ne faut pas confondre la méthode dont M. Tartra cite les avantages, avec le procédé opératoire par simple *abaissement* ; c'est à celui-ci que peuvent se rapporter les accidens pour lesquels il l'avait abandonné, et qui lui avait fait préférer la méthode par extraction. En disant *déplacement*, l'auteur indique une opération que pratiquent maintenant, il est vrai, les plus

grands chirurgiens, mais qui est encore nouvelle en ce sens, qu'elle avait besoin d'être décrite pour être plus généralement connue. Tel est l'effet et le précepte à déduire de cette question, qu'il s'agit moins d'abaisser le cristallin que de l'éloigner de l'axe visuel, soit qu'on le porte en dedans ou en dehors, ou en haut. Cette opération est donc bien mieux caractérisée par le mot général de *déplacement* que par celui d'*abaissement*, dont le sens est trop restreint et imposerait à l'opérateur des limites qu'il doit savoir franchir pour s'assurer le succès et la guérison des malades. Nous regrettons de n'avoir pu suivre toutes les idées de l'auteur dans un travail d'autant plus intéressant que la maladie qui en est l'objet devient de plus en plus commune.

Le traitement de la cataracte, et en général celui des maladies des yeux, est aujourd'hui mal à propos abandonné à un petit nombre de praticiens qui, sous le nom d'*oculistes*, se sont emparés presque exclusivement de cette partie de la chirurgie qui n'aurait jamais dû en être séparée. C'est sous ce titre qui lui-même suppose des connaissances très-bornées, qu'on voit les hommes les plus médiocres parcourir les départemens de l'Empire et trop souvent en imposer à la crédulité publique. De là résulte peut-être le fâcheux inconvénient qui empêche les chirurgiens vraiment instruits de se livrer au traitement des maladies qui affectent l'important organe de la vue. Le grand *Ambroise Paré*, l'Hippocrate de la chirurgie française, est un des premiers que l'on sache avoir fait l'opération de la cataracte avec de grands succès.

L'ouvrage de M. Tartra, que nous annonçons, n'est pas moins recommandable par les idées saines qu'il renferme, que par le style clair et précis dans lequel elles sont exposées.

B.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

ÉTUDES SUR LAFONTAINE, ou *Notes, recherches et excursions littéraires sur ses fables*; précédées de son éloge inédit, par feu M. GAILLARD, de l'Académie française. — Un fort vol. in-8° de plus de 500 pages. — Prix, 6 fr., et 8 fr. franc de port. — A Paris, chez *Grabit*, rue du Coq-Saint-Honoré, n° 8.

LAFONTAINE a été moins heureux en commentateurs qu'en panégyristes. Son éloge, proposé par l'Académie de Marseille, a donné lieu à deux ouvrages dont la littérature du dix-huitième siècle s'honore; et l'on ne connaissait encore qu'un commentaire assez médiocre de Coste sur les douze livres de fables, lorsque parut, en 1796, celui de Chamfort, auteur de l'éloge couronné. Ce commentaire ou plutôt ces remarques philosophiques et littéraires, imprimées deux ans après la mort de l'auteur, furent regardées comme une partie des matériaux qu'il avait amassés pour son éloge de Lafontaine, et qu'il ne mit pas alors en œuvre. On répéta ce qu'on se souvenait de lui avoir entendu dire à lui-même, que c'étaient *ses rognures*. L'estimable éditeur du recueil que nous annonçons aujourd'hui, ne paraît pas partager cette opinion. Il donne pour preuve du contraire, que ces notes de Chamfort sont de beaucoup postérieures à son éloge de Lafontaine, et qu'il ne les rédigea que long-tems après celui-ci, à la prière de Mme de Polignac pour laquelle il les transcrivit de sa main. Il nous semble que ce n'était pas là ce qu'il fallait prouver pour nous convaincre que les notes de Chamfort sont un ouvrage *ex professo*; mais plutôt qu'elles sont antérieures à l'éloge, et mieux encore, à l'époque où le sujet du prix fut proposé. Autrement, rien n'empêche de croire que Chamfort, travaillant sur ce sujet et riche de beaucoup d'observations sur Lafontaine, n'en ait jeté plusieurs sur le

papier, et ne les ait ensuite réunies en forme de commentaire. Ce qui viendrait à l'appui de cette opinion, c'est qu'on trouve quelques-unes de ces notes fondues dans l'éloge même, et d'autres qui semblent avoir donné à l'auteur l'idée du parallèle de Lafontaine et de Molière, considérés comme peintres de mœurs, parallèle aussi ingénieux que piquant et qui a fait en grande partie la fortune du discours académique. En résultat, il importe assez peu de savoir ce qui a donné lieu aux notes de Chamfort. C'est une idée heureuse que celle de les reproduire accompagnées d'autres observations qui quelquefois complètent le commentaire dans les parties où il laisse à désirer, quelquefois aussi rectifient certains jugemens du commentateur. Parmi les écrivains mis à contribution pour ce travail, tous ne sont pas de la même doctrine, et l'on pourra s'étonner de voir confondus Marmontel et Clément, Laharpe et M. Geoffroy : mais l'éditeur a fait comme certains maîtres de maison qui s'amusent quelquefois à réunir des gens qui ne se voient pas.

L'esprit de Chamfort était plus naturellement porté aux spéculations de la morale et de la philosophie qu'à la critique littéraire, ses notes sur Lafontaine en sont la preuve. Les observations qui tiennent à l'art sont la partie la moins recommandable de son travail. Sa critique n'est pas toujours saine; les qualités particulières de son esprit étaient la finesse et le trait, et il lui arrive trop souvent de les prendre pour règles de ses jugemens sur Lafontaine. Donnons-en un exemple. Dans la belle fable de *l'Homme et la Couleuvre*, Lafontaine dit :

> A ces mots l'animal pervers,
> (C'est le serpent que je veux dire,
> Et non l'homme; on pourrait aisément s'y tromper.)

« Le troisième vers paraît froid après le second, » dit son commentateur. En effet, c'est dans le second vers qu'est toute la force du coup : le troisième ne fait que l'amortir; et si Chamfort eût fait les deux premiers, il se fût bien gardé d'y ajouter une réflexion qui ôtait à la pensée de sa finesse, ne laissait rien à la subtilité, et ne faisait qu'émousser une épigramme des mieux acérées

contre le genre humain ; mais cette épigramme n'eût plus été celle de Lafontaine, et au lieu de la gaîté doucement maligne de l'auteur des fables, on n'aurait plus trouvé que la satyre mordante de l'auteur du *Marchand de Smyrne*. Rendons toutefois justice au commentateur. Il reconnaît et dit lui-même que : « Lafontaine ajoute à dessein ce » troisième vers pour rentrer un peu dans son caractère » de bonhomie, dont il vient de sortir par un vers si » satirique. »

Il y a deux opinions sur Lafontaine qui ont long-tems prévalu, et qui, examinées depuis plus attentivement, ont paru susceptibles de modifications; la première fondée sur son caractère de bonhomie, et qui empêchait de croire qu'il eût senti lui-même la force de plusieurs traits malins répandus dans ses écrits ; la seconde, qu'il avait enfanté sans travail et presque à son insu, par le seul effet de la plus heureuse organisation, cette foule de beautés qui nous ravissent. On se plut à imaginer un homme à qui la gloire littéraire avait *donné* ce qu'elle *vend* aux autres. Delà le mot de M[me] de la Sablière, qui l'appela le *fablier*, et le vers de Marmontel :

A Lafontaine à lui seul inconnu ;

et plus récemment encore celui de Collin-d'Harleville :

Il ne les faisait pas, ses vers, il les trouvait.

Ce qui pourrait bien ne signifier autre chose, sinon que Lafontaine était particulièrement doué de cette facilité, l'un des plus précieux dons du génie, mais qui n'exclut pas toujours le travail et l'étude.

Chamfort naturellement caustique, et qui s'était, comme il le dit lui-même, constitué en état permanent d'épigramme contre le genre humain, ne pouvait être dupe de l'autre espèce de préjugé sur la bonhomie de Lafontaine. En plusieurs endroits, il s'attache à représenter le bonhomme comme très-malin, et sur-tout comme malin à bon escient. Lui-même alors il enchérit sur le poëte qu'il commente ; il renforce de ses réflexions particulières les traits d'humeur chagrine contre la société et la civilisation ; et ses notes sur Lafontaine sont en..

quelques endroits moins un commentaire qu'un supplément à la partie de ses œuvres qui a pour titre : *pensées et caractères*. Lafontaine énonce cette moralité :

> Selon que vous serez puissant ou misérable,
> Les jugemens de cour vous rendront blanc ou noir.

« Non seulement les jugemens de cour, ajoute son com-
» mentateur, mais les jugemens de ville, et, je crois,
» ceux de village. Presque partout l'opinion publique
» est aussi partiale que les lois ; partout on peut dire
» comme Sosie, dans l'Amphitryon de Molière,

> Suivant ce que l'on peut être,
> Les choses changent de nom.

Comment Chamfort, si habile à saisir les rapports qui s'offrent entre Molière et Lafontaine, ne s'est-il pas rappelé, à propos de ces deux vers, ceux-ci de la fable du *Fermier, le Chien et le Renard ?*

> Ce chien parlait très-à-propos ;
> Son raisonnement pouvait être
> Fort bon dans la bouche d'un maître ;
> Mais n'étant que d'un simple chien,
> On trouva qu'il ne valait rien.

Dans la fable du *Berger et le Roi*, Lafontaine dit, en parlant de l'ambition,

> Car même elle entre dans l'amour,
> Je le ferais bien voir.

« L'auteur, dit Chamfort, n'aurait pas eu grand peine
» à l'époque où il vivait. L'amour, dans des mœurs sim-
» ples, n'est composé que de lui-même, ne peut être
» payé que par lui, s'offense de ce qui n'est pas lui ; mais
» dans des mœurs raffinées, c'est-à-dire corrompues, ce
» sentiment laisse entrer dans sa composition une foule
» d'accessoires qui lui sont étrangers ; rapports de posi-
» tion, convenances de société, calcul d'amour-propre,
» intérêt de vanité, et nombre d'autres combinaisons qui
» vont même jusqu'à le rendre ridicule. En France, c'est
» pour l'ordinaire un amusement, un jeu de commerce
» qui ne ruine et n'enrichit personne. »

L'humeur caustique de Chamfort a remué l'humeur noire d'un Anglais. Lafontaine, dans la fable du *Renard anglais*, qu'il adressé à Mme Harvey sa bienfaitrice, dit à propos d'esprit :

Est-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglais n'en ait bonne provision ?

« Quoi, dit Chamfort, tous les Anglais ont de l'es» prit ! Il n'y a pas de sots chez eux ! A quoi Lafontaine » songeait-il en écrivant cela ?

» Oui certainement, M. Chamfort, répond un Anglais » que l'éditeur ne nomme pas : il y avait au tems de » Lafontaine, comme de nos jours, plus de bêtes que » n'en désireraient les gens d'esprit, et bien des coquins » pour leur tenir compagnie. Ces deux classes abondent. » Sans compter les Bedlams, les Newgates, et tant d'au» tres maisons du même genre, asiles de tant d'individus » marqués du sceau de la réprobation publique, l'An» gleterre peut se vanter d'avoir sa part du rebut de la » terre ; à cet égard, elle ne le cède à aucune nation » civilisée du monde. »

L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare,

dit encore Lafontaine. « Vers admirable, ajoute Cham» fort. En effet l'ambition, dans nos Etats modernes, » n'est guère que de l'avarice. Cela est si vrai, qu'on » demande, sur les places les plus honorables : Combien » cela vaut-il ? Quel en est le revenu ? »

Quelques citations de cette nature (et il nous serait facile d'en remplir des pages), donnent une physionomie toute particulière aux notes de Chamfort, et nous ne croyons pas nous être trop avancés en disant, qu'elles sont moins un commentaire qu'un supplément à son recueil de pensées et d'anecdotes, espèce d'arsenal dans lequel il a déposé les traits qu'il avait recueillis ou forgés lui-même contre les institutions ridicules, les grands seigneurs et les abus. On a voulu comparer les notes de Chamfort sur Lafontaine aux analyses du *Cours de Littérature*, et l'on en a conclu que le goût de Chamfort était fort inférieur à celui de Laharpe. Peut-être fallait-il seulement en conclure que leurs esprits étaient de nature

très-différente, et que cette différence en avait occasionné une non moins sensible dans leurs opinions et leurs jugemens littéraires. Il est facile de voir, en effet, que Chamfort a presque toujours affecté autant de dédain pour la guerre de mots et la critique purement littéraire, que Laharpe y a mis d'importance. Aussi peut-on dire que ce que celui-ci gagne en superficie, l'autre le gagne en profondeur. En d'autres termes, Laharpe est plus littérateur, et Chamfort plus philosophe, plus penseur. Nous citerons à l'appui de notre opinion ce passage des notes sur Lafontaine, et ce sera le dernier. Il s'agit de la fable première du livre onzième, intitulée : *Le Lion*.

« C'est certainement une idée très-ingénieuse d'avoir » trouvé et saisi, dans le naturel et les habitudes des » animaux, des rapports avec nos mœurs, pour en faire » ou la peinture, ou la satire; mais cette idée heureuse » n'est pas exempte d'inconvéniens, comme je l'ai déjà » insinué. Cela vient de ce que le rapport de l'animal à » l'homme est trop incomplet; et cette ressemblance im- » parfaite peut introduire de grandes erreurs dans la » morale. Dans cette fable, par exemple, il est clair que » le renard a raison, et est un très-bon ministre; il est » clair que sultan léopard devait étrangler le lionceau, » non-seulement comme léopard d'apologue, c'est-à- » dire, qui raisonne; mais il le devait même comme » sultan, vu que sa majesté léoparde se devait toute en- » tière au bonheur de ses peuples; c'est ce qui fut dé- » montré peu de tems après. Que conclure de là? S'en- » suit-il que parmi les hommes, un monarque orphelin, » héritier d'un grand empire, doive être étranglé par un » roi voisin, sous prétexte que cet orphelin, devenu » majeur, sera peut-être un conquérant redoutable? » Machiavel dirait que oui, la politique vulgaire balan- » cerait peut-être, mais la morale affirmerait que non. » D'où vient cette différence entre sa majesté léoparde » et cette autre majesté? C'est que la première se trouve » dans une nécessité physique, instante, évidente et in- » contestable, d'étrangler l'orphelin pour l'intérêt de sa » propre sûreté, nécessité qui ne saurait avoir lieu pour » l'autre monarque, etc. »

On regrette, en lisant les notes de Chamfort, qu'il n'ait pas employé un peu de cet esprit solide et brillant à réfuter quelques-uns des jugemens de Voltaire sur Lafontaine, qui peuvent paraître au moins inconsidérés. »

Dans le Dictionnaire philosophique, au mot *Flatterie*, nous lisons :

« *Lafontaine* a dit, et prétend avoir dit après *Esope* : »

On ne peut trop louer trois sortes de personnes,
Les dieux, sa maîtresse et son roi.
Esope le disait; j'y souscris quant à moi.
Ce sont maximes toujours bonnes.

« *Esope* n'a rien dit de cela, et on ne voit pas qu'il ait » flatté aucun roi ni aucune concubine. »

Voltaire se fie apparemment ici à sa mémoire ou à quelque édition fautive des fables; et il en prend occasion d'accuser Lafontaine de n'avoir pas lu ou d'avoir mal lu Esope. Le fait est que Lafontaine ne parle pas d'Esope, mais de *Malherbe*.

Dans le même ouvrage, au mot *Fable*, Voltaire n'est pas moins léger dans ses jugemens sur Lafontaine : il est sur-tout plus injuste. Je ne parle pas des douze ou quinze fables qu'il analyse en deux lignes et qu'il condamne sur un mot. L'injustice de ses jugemens sur Lafontaine, n'est pas tant dans ce qu'il lui reproche que dans ce qu'il lui refuse. Il aurait pu trouver encore autant de fables ou faibles et médiocres, ou d'une moralité équivoque, et cependant se montrer plus juste envers le recueil entier. Dans les douze livres de fables, n'y en a-t-il en effet que « quatre-vingt qui soient des chefs d'œuvre de naï- » veté, de grace, de finesse, *quelquefois même de* » *poésie*. » Remarquez ces mots, *quelquefois même de poésie*, comme si la poésie était un mérite si rare dans les fables de Lafontaine, que beaucoup, même de ses meilleures, en soient privées. Est-il vrai encore qu'il *n'avait qu'un style, celui dont il parlait de Janot lapin et de Rominagrobis*. Lafontaine n'avoir eu qu'un style! De quoi vaut-il mieux accuser Voltaire, d'avoir été injuste, ou de n'avoir pas senti le mérite et le charme des fables? Après un pareil exemple, qui pourra répondre de la

solidité de ses principes et de la pureté de son goût en matière littéraire ?

Chamfort, dans sa lettre à Voltaire, par laquelle il lui envoie son éloge de Lafontaine, l'attaque bien sur quelques-uns de ces points; c'est dans son commentaire qu'il aurait dû particulièrement lui répondre; mais Voltaire avait flatté sa vanité. Il lui écrivait : « Quand M. de » Laharpe m'envoya son bel éloge de Lafontaine, qui » n'a pas eu le prix, je lui mandai qu'il fallait que celui » qui l'a emporté fût le discours le plus parfait qu'on eût » vu dans toutes les académies de ce monde. Votre ou- » vrage m'a prouvé que je ne me suis pas trompé. »

L'éloge de Lafontaine, par M. Gaillard, n'a qu'un avantage sur ceux de Chamfort et de Laharpe; c'est de n'être pas connu et d'être jusqu'à présent resté inédit. Il commence, comme les deux autres, par un mot de compliment à M. Necker qui avait doublé la valeur du prix, et fait des vœux pour que le *génie de Lafontaine lui fût transmis*. Ce vœu de l'innocence et de la candeur n'a pas été tout-à-fait exaucé, et ce n'est pas le génie de Lafontaine qui brille dans le style pompeux et emphatique des *opinions religieuses*, et de quelques autres écrits du ministre, contrôleur des finances.

Plus loin, M. Gaillard entreprend, trop sérieusement sans doute, de disculper Lafontaine du reproche de stupidité. On dirait qu'il a pris à la lettre le mot de Fontenelle : c'est par *bêtise* qu'il préfère les fables de Phèdre aux siennes. « On aime, dit M. Gaillard, à donner du » ridicule à un homme supérieur; c'est la vengeance de » la médiocrité. » Il n'y a rien de vrai dans tout cela, sur-tout par rapport à Lafontaine, dont le sort fut d'être aimé de tous ceux qui le connurent, et à qui sa gloire ne fit pas un envieux.

Même absence de raison, fausse chaleur dans la tirade suivante :

« Il avait des distractions. Monde frivole! Vous ne les » pardonnez pas; vous voulez qu'on se remplisse pro- » fondément des bagatelles qui vous agitent aujourd'hui, » et dont vous ne vous souviendrez pas demain; qu'on » se pénètre de vos petits intérêts, de vos petites pas-

» sions, de vos querelles politiques, de vos querelles
» littéraires; qu'on écoute les arrêts que vous croyez
» porter sur les arts que vous ne connaissez pas, sur les
» fruits du génie que vous ne savez pas même respecter,
» Lafontaine, en vous entendant, se taisait et rêvait. Ses
» distractions vous faisaient justice et peut-être grace.»

En voilà assez pour prévenir le lecteur que ce n'est pas là qu'il faut chercher l'historien de *Charlemagne*, et l'auteur de *la Rivalité de la France et de l'Angleterre*. Il a paru avec plus d'avantage dans d'autres concours académiques, où il n'eut pas d'aussi redoutables rivaux que Laharpe et Chamfort.

Nous dirons, en terminant, que les *Etudes sur Lafontaine* sont un livre utile, et un service rendu aux lettres. Les notes de Chamfort n'offraient qu'un commentaire incomplet et sur-tout trop peu littéraire de notre fabuliste. Plusieurs de ses jugemens demandaient à être révisés. Trop homme d'esprit pour tomber dans le ridicule de certains commentateurs qui sont sans cesse à genoux devant les beautés et les imperfections de leur auteur, Chamfort n'avait pas toujours évité l'excès contraire. La rigueur de sa censure a fait dire qu'il n'avait pas toujours été sensible aux grâces de l'original, il a fallu défendre contre lui plusieurs traits de naturel. C'est ce qu'a fait l'éditeur en s'aidant tantôt de ses propres lumières, et plus souvent des réflexions de quelques critiques qui l'ont précédé. Son recueil, tel qu'il est, mis entre les mains des jeunes gens dont le goût commence à se former, doit éclairer leur intelligence et suppléer avantageusement les analyses verbales d'un professeur. Boileau a dit de la lecture d'Homère :

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Nous en dirions presque autant des fables de Lafontaine. En apprécier le mérite et le charme est un des premiers fruits des bonnes études. L'ouvrage que nous annonçons peut concourir non moins utilement à ce but. C'est en faire assez l'éloge.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE, PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE, ADRESSÉE A UN SOUVERAIN D'ALLEMAGNE, depuis 1770 jusqu'en 1782; par le baron DE GRIMM et par DIDEROT. Cinq vol. in-8°. Prix, 28 fr.; et 35 fr. franc de port. — A Paris, chez *Fr. Buisson*, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

IL était de mode au siècle dernier, parmi les souverains de l'Allemagne, d'avoir à Paris un correspondant qui leur faisait passer les nouvelles littéraires, et quelquefois même la chronique scandaleuse de cette grande capitale. Quelques personnes ont paru croire que cette espèce d'hommage rendu par des princes étrangers, sinon à la supériorité, du moins à l'importance de notre littérature, avait un but plus réel, quoique moins reconnu, et que leurs correspondans leur rendaient, sans s'en douter, des services politiques. J'ai peine à le croire, et ce qui me prouverait le contraire, c'est que le grand Frédéric qui, sans doute, ne négligeait rien en politique, ne se soucia point d'une nouvelle correspondance littéraire après la mort de Thiriot. Quoi qu'il en soit, on nous avait déjà donné celle de Laharpe avec le grand-duc de Russie; on a publié depuis d'autres correspondances ou d'autres Mémoires; et l'on nous fait aujourd'hui confidence des feuilles que le baron de Grimm expédiait au duc de Saxe-Gotha. Tous ces ouvrages ont été lus avec une avidité bien naturelle; mais, en s'en amusant, on n'a pas moins discuté la bienséance, la légitimité de leur publication. On a blâmé Laharpe sous le premier rapport, et d'autres éditeurs sous le second. Notre intention n'est point d'entrer dans la querelle. Il n'est pas bien sûr que l'avantage de ces sortes de livres en contrebalance les inconvéniens, ni que leurs inconvéniens l'emportent sur leurs avantages. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se trouvera toujours des libraires pour les imprimer, des lecteurs pour les acheter, et que les parties intéressées doivent s'estimer heureuses que des mains plus sages se chargent alors d'élaguer ce qu'il peut y avoir de plus

scandaleux dans ces ouvrages, à supposer même que le spéculateur ne soit pas disposé à tous les sacrifices que la bienséance exigerait.

Dans la correspondance qui nous occupe, il reste sans doute encore bien des traits capables de blesser des personnes vivantes, ou les amis, les héritiers de plus d'un mort; mais on n'en doit pas moins louer la discrétion des éditeurs qui se sont réduits à tirer cinq volumes d'une correspondance qui pouvait en fournir quinze. On voit qu'ils en ont supprimé deux bons tiers, et l'on peut supposer avec raison que la plus grande partie de ces retranchemens a porté sur la chronique scandaleuse.

Une chose qui nous confirme dans cette opinion, c'est le bon esprit qui règne dans la notice sur le baron de Grimm qu'ils ont placée à la tête de l'ouvrage. On n'y dissimule ni les faibles de ce philosophe, ni les accusations de ses ennemis : on ne prononce pas entr'eux. On laisse au public à juger si Grimm fut un hypocrite de sensibilité, comme Jean-Jacques l'a prétendu; mais on a soin d'avertir qu'il est bon de se défier des préventions de Jean-Jacques. On parle des chutes de Grimm en Allemagne, comme de ses succès à Paris, de la recherche presqu'efféminée de sa toilette et de la tournure sérieuse de son esprit, et l'on a soin de prévenir les lecteurs qu'ils ne doivent plus compter sur l'impartialité de ses critiques, lorsqu'il s'agit des ouvrages de ses ennemis.

Cette notice fort courte, mais intéressante, était une introduction nécessaire à la correspondance qu'on nous met sous les yeux, et qui se distingue de toutes les correspondances et Mémoires du même tems, par une circonstance importante sur laquelle il me semble que les critiques n'ont point assez insisté. Jusqu'ici nous avions eu des tableaux de la littérature française à cette époque peints par des Français. Grimm était Allemand, et par conséquent il a vu et il a peint sous des couleurs très-différentes.

La patrie de Grimm peut seule expliquer certains jugemens qu'il porte dans ses feuilles, et qui paraîtraient inconcevables de la part d'un Français, d'un homme

qui vivait à Paris. Je ne parle pas de l'étonnement qu'il témoigne lorsqu'il voit nos soldats s'indigner contre l'ordonnance par laquelle M. de Saint-Germain les assujettit aux coups de bâton : je ne parle pas de ses exclamations fréquentes sur notre frivolité ; mais, en nous bornant à ses jugemens littéraires, c'est encore en qualité d'allemand que M. de Grimm trouve nos tragédies si faibles qu'il semble douter un moment s'il ne faut pas les jeter au feu, et ne leur fait grâce qu'à cause de la poésie de Racine et de Voltaire. C'est par la même raison qu'il embrasse une opinion que ses compatriotes ont depuis abandonnée, et pense qu'il faut écrire pour le théâtre en humble prose et non en vers. Nous ne citons ces paradoxes ni pour les approuver, ni pour en rendre le défenseur ridicule. Ils ne lui étaient pas propres ; il les soutient avec esprit, et nous croyons même qu'ils donnent à sa correspondance plus de piquant qu'elle n'en aurait reçu des opinions orthodoxes que professaient alors le plus grand nombre de nos littérateurs.

Grimm, d'après le goût et les préjugés de son pays, s'étant rangé sous les drapeaux de la prose et du drame, on trouvera maintenant tout simple qu'il ait accordé une admiration particulière et constante à l'auteur du *Père de Famille* et à celui du *Philosophe sans le savoir*. L'amitié d'ailleurs l'unissait à Diderot, et Diderot admirait le génie de Sedaine. On excusera donc notre philosophe allemand d'avoir trouvé du génie jusque dans *le Magnifique*, pièce qui n'a pu se soutenir au théâtre même avec la musique de Grétry.

Une autre amitié qui eut aussi beaucoup d'influence sur les jugemens de Grimm, ce fut celle de l'abbé Galiani, de cet homme si éminemment spirituel, dont l'esprit même avait des éclairs qui ressemblaient au génie, mais trop léger, trop paresseux pour avoir donné des fondemens bien solides à sa brillante réputation. Il est aussi l'un des oracles de notre correspondant, et nous ne reprocherons point à M. de Grimm l'exagération des éloges qu'il lui prodigue : nous aurions voulu seulement qu'il eût moins maltraité les ennemis de son ami. Que l'abbé Galiani ait été en guerre avec les économistes, ce

n'était pas, même pour Grimm, une raison de les traiter avec le dernier mépris. Qui ne sait aujourd'hui qu'Adam Smith leur a donné les plus grands éloges et n'a peut-être pas avoué tout ce qu'il leur avait d'obligation?

On pourra trouver également injuste la manière dont M. de Grimm déprécie le président Hénaut et son *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, si généralement estimé; mais on lui pardonnera plus volontiers ses plaisanteries sur Laharpe : cet écrivain n'avait point encore assuré sa réputation par son *Cours de Littérature*, et quel que fût son mérite littéraire il était dans une telle disproportion avec son amour-propre qu'on ne peut guères se fâcher de voir cet amour-propre humilié. Grimm d'ailleurs rapporte le bien comme le mal dans tout ce qui concerne Laharpe; s'il relève son ingratitude envers Voltaire au moment où cet homme illustre mourut, il raconte aussi l'adresse et la générosité de l'auteur de *Warwick* lorsqu'il retira des mains d'un moine les matériaux d'un ouvrage contre son ancien ennemi Dorat. Il ne paraît même pas que l'esprit de parti ait animé notre auteur contre Laharpe. Quelques sentimens qu'il ait manifestés depuis, Laharpe était alors rangé sous les drapeaux ou du moins sous la protection des philosophes, et lorsque la querelle de la musique les divisa, il fut un picciniste zélé.

Grimm était picciniste aussi, quoiqu'en qualité d'Allemand il eût dû adopter le parti contraire. Mais il me semble qu'on peut aisément expliquer pourquoi il ne rendit pas justice à Gluck. Dans l'ancienne querelle des Bouffons et de l'Opéra, Grimm avait été l'un des plus zélés champions de la musique italienne; il avait dû sa réputation en France au *petit prophête de Boemisch Broda*; lorsque Gluck parut, Grimm ne trouva pas sa musique assez italienne, et lorsque Piccini vint partager les succès de Gluck, Grimm ne reconnut plus qu'en lui seul les doux accens de l'Ausonie. Il ne vit dans l'auteur d'Alceste qu'un continuateur de Rameau.

Mais il [est] tems d'en venir à cette partie des opinions de Grimm qui paraîtra la plus propre à jeter de la défaveur sur ses Mémoires, sur-tout dans l'esprit des gens

qui ne reviennent pas d'une première prévention. Grimm appartenait à une secte dont plusieurs membres ont été justement accusés de saper les fondemens des croyances les plus salutaires, de l'immortalité de l'ame et de l'existence de Dieu. On s'aperçoit sur-tout dans les premiers volumes de sa correspondance qu'il partageait en effet les opinions de Diderot et du baron d'Holbach; et l'on sera moins prompt à s'en étonner si l'on réfléchit qu'il vivait sous leur influence; et quel ascendant ne devaient pas avoir sur un étranger nouvellement arrivé dans la capitale des hommes assez persuadés de la supériorité de leurs lumières pour compâtir à la faiblesse de Voltaire, qui tenait ferme pour le théisme et refusait le brevet d'athée dont ils voulaient l'honorer! Grimm cependant, dont la tête était moins nourrie d'abstractions que celle de ces Messieurs, et qui avait une connaissance réelle des hommes et des choses, se dégage peu-à-peu dans sa correspondance de son aveugle admiration pour eux. Après avoir plaisanté comme eux sur le théisme de Voltaire, il conçoit quelques vagues inquiétudes sur l'effet de la publication de leurs principes, et se rassure en affirmant que les opinions et les livres sont sans influence sur le bonheur des nations. Bientôt après il convient avec Bayle, mais, dit-il, par d'autres raisons que Bayle, qu'une société d'athées ne saurait subsister. Dans son troisième volume (pag. 150 et suiv., 344 et suiv.) il reconnaît que la philosophie moderne a pu nuire aux lettres, aux mœurs, à la religion. Un nouvel académicien avait très-bien observé dans son discours de réception que le siècle de la philosophie avait dû succéder à celui de l'imagination et de la poésie, que nous étions plus philosophes que nos pères seulement pour être venus après eux. « Tout cela, dit M. de Grimm, ne nous persuade point encore que ce soit une chose si douce et si désirable que d'être d'un siècle philosophe. S'il est vrai que le monde ne devient sage qu'en vieillissant, comment nous applaudir de notre profonde sagesse, sans regretter un peu les douces erreurs du bel âge, sans craindre surtout d'approcher bientôt du terme où l'on ne fait que radoter? » M. de Grimm entre ensuite dans quelques

détails sur le tort que la philosophie a pu faire aux lettres, il atténue son influence sur la politesse des mœurs; puis il continue : « Le même tort que la philosophie a pu faire aux arts, elle l'a fait sans doute aussi à la religion. En la rendant plus sage, plus raisonnable, elle l'a rendue plus froide... et la dévotion s'est bientôt ralentie... Pour la défendre avec avantage, il a fallu se contenter de la réduire à ce qu'elle a d'essentiel. Les premiers principes trop simples, trop abstraits, ne pouvant jamais être à la portée du plus grand nombre, on a ôté à la religion tout ce qu'elle avait de populaire... Le nombre des fanatiques a beaucoup diminué sans doute, mais celui des croyans a diminué dans la même proportion. » Dans son quatrième volume enfin (page 40), il blâme la publication du *Système de la Nature;* il convient du mal que ce livre a fait, et il ne craint pas de comparer cette imprudence de la philosophie à celle d'un charlatan qui dit son secret. Nous renvoyons nos lecteurs à ces endroits de la correspondance, que nous n'avons pu en quelque sorte qu'indiquer. Nous leur conseillons aussi de consulter (tome IV, page 217), le passage où Grimm se moque des philosophes qui font des miracles. Ils verront alors que le correspondant du duc de Saxe-Gotha s'est éclairé peu-à-peu sur les abus et les effets des systèmes modernes, et qu'il en a prévu les dangers avant la fatale expérience qui seule a désabusé peut-être les gens les plus prompts à s'élever à présent contre lui.

En voilà sans doute assez pour donner à nos lecteurs une idée de l'esprit qui règne dans cette correspondance. Ils verront que nous nous sommes sur-tout attachés à leur faire connaître les préjugés, les préventions de l'auteur, moyen le plus sûr de rendre leur couleur naturelle aux objets qui ont pu prendre celle de ses opinions; et maintenant nous pourrons leur recommander hardiment cet ouvrage comme un recueil de faits curieux, d'anecdotes piquantes, de jugemens toujours spirituels et le plus souvent très-sains sur les hommes et les productions d'une époque dont le souvenir vivra long-tems dans notre histoire. Si les bornes de cette feuille nous permettaient d'appuyer ces éloges par des citations, nous

n'aurions que l'embarras du choix. Réduits à indiquer, nous dirons que le premier volume offre dans le plus grand détail l'histoire de la statue décernée à Voltaire par les encyclopédistes, et le voyage de Pigal à Ferney; qu'on y trouvera un article très-piquant sur le chimiste Rouelle, et le grand secret de l'imperfection des dix derniers volumes de l'Encyclopédie, mutilés par un libraire à l'insu de l'auteur. La poétique de la tragédie, par un curé bas-normand, qui se trouve dans le même volume, est une de ces anecdotes qui semblent n'attendre qu'une versification agréable pour fournir un conte épigrammatique des plus plaisans. Le morceau sur la mort de la Condamine dans le tome troisième est un de ceux que nous aurions transcrit avec le plus de plaisir. On y voit l'ame toute entière de ce savant intrépide, dont nous croyons que le mérite n'est pas encore assez connu. Le tome quatrième est d'un bout à l'autre du plus grand intérêt. On y trouve l'histoire du dernier séjour de Voltaire à Paris; un voyage de Barthe à Ferney, bien plus comique que la comédie qu'il devait y lire, et dont les deux premiers actes procurèrent à Voltaire autant d'évanouissemens. Un dialogue de Pont de Veyle avec Mme du Deffant fournirait encore une excellente épigramme, et l'on ne peut guère faire en prose un récit plus vif et plus animé que celui de l'histoire d'un jeune poëte, dont Gluck voulait faire un comédien. L'abbé Raynal et la persécution qu'essuya son *Histoire philosophique*, occupent une grande place dans le cinquième volume; l'auteur et l'ouvrage sont sévèrement mais justement appréciés.

On sent bien que cette courte énumération ne contient qu'une partie extrêmement petite des choses intéressantes qui sont renfermées dans les cinq volumes que nous annonçons. Beaucoup peut-être ne paraîtront pas nouvelles aux personnes qui vivent à Paris dans certaines sociétés, à celles qui ont lu le journal de Collé, la correspondance de Laharpe, les lettres de Mme du Deffant, etc.; elles sont au moins placées sous un jour nouveau, racontées d'une manière nouvelle; ce mérite doit suffire aux yeux des gens qui lisent tout, et celui

de la nouveauté leur restera presqu'entier auprès des lecteurs ordinaires.

Cette annonce serait incomplète, si nous ne disions que Grimm a fait entrer dans sa correspondance plusieurs morceaux inédits de l'abbé Galiani et de Diderot. Les premiers se distinguent au moins par leur tournure originale, les derniers par la verve avec laquelle ils sont écrits. Grimm lui-même ne manque pas de cette qualité si précieuse et si rare, et nous dirons de plus qu'à son style on ne reconnaîtrait point un étranger. Ce n'est pas dans ses phrases, mais dans ses opinions qu'il faut chercher des germanismes, et ces germanismes, comme nous l'avons déjà observé, sont défendus avec beaucoup d'esprit.

On a déjà remarqué, et avec raison, que la partie typographique de cet ouvrage n'était pas assez soignée. On ne peut l'attribuer sans doute qu'à l'empressement qu'avait l'éditeur de nous faire jouir de cette publication. Nous sommes persuadés qu'il fera mieux dans la seconde édition qu'aura certainement sa *Correspondance*. C. V.

VARIÉTÉS.

DE L'AMOUR ET DE L'AMITIÉ.

Si tant d'écrivains se sont occupés de l'Amour et de l'Amitié, il ne faut pas s'en étonner ; c'est que, de leur côté, ces deux divinités elles-mêmes occupent la vie de tous les hommes, et que, placées à la tête de toutes nos affections, elles décident le plus souvent et presque exclusivement de notre bonheur, ou de notre malheur, selon qu'elles nous accompagnent constamment, ou qu'elles nous délaissent tout-à-coup. En leur consacrant quelques lignes, je suis bien certain de ne pas traiter un sujet *usé*, quoique si souvent *rebattu* ; on ne se lasse jamais ni de parler, ni d'entendre parler de ce qui intéresse toujours : le point essentiel est de ne pas trop s'appesantir sur les lieux les plus communs ; c'est aussi ce que je tâcherai de faire.

L'Amitié, dans les ames ardentes, a plus de traits communs avec l'Amour que ne le pensent ces hommes qui n'ont que des connaissances et point d'amis, des sens fougueux et un cœur muet. L'histoire (je ne parle pas, pour cause, de l'histoire ancienne (*)) nous offre des exemples de grandeur d'ame et de dévoûment sublime, qui justifient assez cette assertion; mais, à la place d'un des amis qu'elle met sous nos yeux, supposez J.-J. Rousseau, avec ce cœur de feu, cette sensibilité portée au dernier degré d'exaltation, caractère éminent de cet éloquent philosophe; et lorsque vous aurez déterminé, s'il se peut, la mesure de l'affection que J.-J. eût portée à son ami, vous serez convaincu qu'il est impossible à l'Amour d'aller plus loin. Toutefois il ne faut pas croire que les rapports, quelque nombreux qu'ils soient, entre l'Amour et l'Amitié, suffisent pour faire confondre l'un avec l'autre. Au physique comme au moral, et réciproquement, des traits communs à deux physionomies n'établissent pas davantage une ressemblance parfaite, que des nuances plus ou moins sensibles ne constituent une différence absolue : *non omnibus facies una, nec diversa tamen*. Pour juger sainement des objets, il faut les considérer sous toutes les faces, et, après avoir examiné les points de contact qui existent entr'eux, étudier les rapports sous lesquels ils diffèrent. Dans le sujet qui nous occupe, nous avons indiqué les uns; nous entrerons dans plus de détails sur les autres.

Oui, l'Amour et l'Amitié sont également un besoin pour les cœurs honnêtes; oui, tous deux rendent capables des plus grands sacrifices ceux qu'ils remplissent de leurs flammes; oui, tous deux portent un flambeau dont l'effet est inévitable; mais quelle différence entre le flambeau du frère et le flambeau de la sœur! Celui-ci échauffe et ne brûle pas; celui-là brûle et ne s'éteint que lorsque sa flamme ne trouve plus d'aliment. Voilà déjà une différence assez marquée, et sans prétendre les indiquer toutes, je ne suis pas encore au bout. L'absence seule me fournira matière à plusieurs observations. Procédons par ordre. On sait que Thomas Morus et le savant Erasme étaient unis de la plus étroite amitié, sans s'être jamais trouvés ensemble. Ils s'étaient mutuellement connus dans leurs ouvrages : là, ils avaient conversé longuement l'un avec l'autre. Pour des

(*) Je pense cependant qu'on pourrait citer Eudamidas et ses deux amis, sans crainte des plaisans.

sages, se parler; c'est se voir; et une correspondance plus directe ne tarda pas à changer en liaison intime cette connaissance déjà si avancée. Il ne pourrait pas en aller ainsi en amour. En vain citerait-on l'exemple de Geoffroy Rudel, qui devint amoureux de la comtesse de Tripoli au seul récit des charmes de cette belle; je rétorquerais l'argument par une simple observation : c'est que Rudel n'était et ne pouvait être qu'amoureux de la comtesse qu'il ne connaissait pas sous tant d'autres rapports essentiels, et qu'un *amoureux* n'est pas plus un *amant* qu'une *amourette* n'est de *l'amour*. Si donc l'Amour n'a pas, comme l'Amitié, ses Morus et ses Erasme, ce n'est point, ainsi que pourraient le croire les *amoureux*, parce que l'Amour est peu favorable aux pédans, titre dont ils ne manqueront pas de gratifier les illustres amis que je cite; mais bien par une conséquence qui dérive de la nature même de ces deux affections. En effet, l'amitié, fondée sur l'estime, cimentée par une longue étude des rapports d'esprit et de caractère qui peuvent exister entre les hommes qui cherchent à se rapprocher, est le fruit de la réflexion; or la réflexion peut agir à grandes distances : elle a mille moyens présens de s'assurer de ce qui se passe loin du siége où elle agit; c'est par cette raison qu'aujourd'hui même nous aimons des écrivains morts depuis long-tems, que nous les aimons non seulement pour leurs écrits, mais encore pour eux-mêmes, et que nous regrettons de n'avoir pas été leurs contemporains, ou de ne pas les voir renaître de nos jours, pour en faire nos meilleurs amis. Je connais beaucoup Lafontaine, je l'ai vu souvent, je l'aime; que ne puis-je le lui dire? L'amour qui, pour prendre naissance, ne connaît pas, comme dit la chanson, la distance des rangs, est bien empêché par la distance des tems et des lieux; je sais que l'estime entre pour beaucoup dans l'Amour véritable, et je ne parle que de celui-là; mais le plaisir des sens ne fait pas moins la majeure partie de son essence; de là la présence des qualités extérieures qu'il recherche est nécessaire à sa détermination. A la vérité, un caprice lui suffit pour décider de leur mérite; mais encore faut-il qu'il prononce en connaissance de cause.

Si l'absence est un obstacle à la naissance de l'Amour, elle lui est plus fatale encore dans l'éclat de son triomphe. « Absens ont tort, » dit le proverbe; et ce proverbe a été fait pour les amans. Cela n'est pas difficile à concevoir. Vif et impétueux, l'Amour a besoin de jouissances : le

jeûne opère sur lui l'effet d'un poison lent qui le tue sans miséricorde; s'il renonce à l'abstinence, il change tout-à-fait, et il cesse d'être le véritable Amour. Que peut, au contraire, l'absence sur l'Amitié? Rien. Voyez un ami, absent depuis trente années, rentrer dans ses foyers : ses pas se dirigent vers la demeure de son ami; c'est son ami qu'appellent ses embrassemens. L'amant, après trente ans, cherchera-t-il son amante? Elle avait vingt ans lorsqu'il est parti.... Vingt et trente.... Oh! comme elle doit être vieille! Aussi il y a long-tems qu'il n'y pense plus.

Il existe une autre différence entre l'Amitié et l'Amour; mais cette différence est toute à l'avantage de celui-ci. Deux amans, relégués dans un désert, loin de leur patrie, n'ont rien perdu, tandis qu'à leur place deux amis auraient encore d'autres amis à regretter. Pourquoi? c'est que l'Amour, tant qu'il subsiste, se concentre exclusivement sur un objet, et qu'un véritable amant ne saurait, par conséquent, avoir plusieurs amantes, comme un ami a plusieurs amis. Par malheur ce système d'exclusion, si cher à l'Amour, a les suites les plus funestes, lorsqu'un des êtres aimans et aimés tour-à-tour se voit enlever l'autre lui-même.... Il reste seul sur la terre.... Quelle destinée horrible! Mais n'y a-t-il que les amans qui y soient exposés? N'a-t-on pas un meilleur ami? *Celui que nous aimons parce que c'est lui, parce que c'est nous....*

J'ai dit que l'Amitié naissait de la réflexion, et l'Amour du caprice; c'est pour cela que l'Amitié est un sentiment, et l'Amour une passion; mais cette passion a des charmes, des charmes irrésistibles; nous ne devons pas même chercher à en triompher : le seul parti que nous laisse la prudence, consiste à allier le sentiment à la passion, ou au moins à remplacer l'une par l'autre, lorsque la première nous a quittés, ce qui arrive toujours trop tôt.

Ainsi que je l'avais annoncé, je ne me suis occupé dans tout ceci que de l'Amitié et du véritable Amour. J'aurais pu toucher, en passant, quelque chose de l'Amour platonique; mais, toute réflexion faite, je m'en suis abstenu. Cet être chimérique n'offre pas une physionomie assez prononcée; à la pureté de l'Amitié, il unit le délire de l'Amour, sans avoir ni les rians attraits de celui-ci, ni la mâle et constante beauté de celle-là : ce n'est pas l'aimable Amour, ce n'est pas la sainte Amitié; et je suis de l'avis de Rivarol qui n'aimait que les sexes prononcés.

J. P. Ch. de Saint-Amand.

Spectacles. — *Théâtre Français.* — Le mercredi, 12 août, on a donné à ce théâtre la première représentation de la reprise des *Bourgeoises à la mode*, comédie en cinq actes et en prose de Dancourt. Cette pièce, qui est loin de valoir *le Chevalier à la mode*, *les Bourgeoises de qualité*, *les Trois Cousines*, et *le Mari retrouvé* (ce sont les quatre meilleurs ouvrages de cet auteur dramatique), offre pourtant quelques vestiges de son talent pour le dialogue, et de son style à-la-fois naïf et spirituel; mais cette comédie, qui était *anecdotique* dans sa nouveauté, (elle fut jouée pour la première fois en 1696), a eu le désavantage, à cette dernière reprise, de ne retracer aux spectateurs que des mœurs vieillies, et dont il n'y a plus de modèle. Où trouver aujourd'hui deux femmes qui, comme les épouses du notaire et du commissaire des *Bourgeoises à la mode*, consentent à devenir les maîtresses de ces deux maris aussi avares qu'infidèles, et à mettre la bourse de ces messieurs à contribution, pour en partager entr'elles les dépouilles? Où rencontrer un aigrefin, qui, comme le *Janot* de la même pièce, prenne le titre de chevalier, et, lorsque sa fourberie est démasquée, parvienne encore à obtenir la main de la jeune personne qu'il trompait si indignement, parce que sa mère, espèce de marchande de modes, lui assure trente mille écus? M. Simon, notaire, qui est assez riche pour faire à la femme du commissaire, dont il est amoureux, un cadeau de *trente mille francs*, doit-il tant s'emporter contre sa propre femme, lorsqu'elle lui propose de prendre un *portier?* Nous avons connu, il y a vingt-cinq ans à Paris, tel notaire, qui, si on l'avait laissé faire, aurait été en état de mettre même *un suisse* à sa porte. Les acteurs, sur-tout Baptiste cadet, et Mlle Bourgoin, ont fait preuve dans cette pièce d'un talent déjà en possession de plaire au public; mais, en bonne foi, dans une saison aussi peu avantageuse pour les spectacles, et lorsque la scène française se trouve privée, pour quelque tems encore, de ses plus fermes appuis, est-ce par la remise de pièces aussi surannées, et aussi peu intéressantes, que les Comédiens français croient ramener chez eux l'affluence? Et lorsqu'ils pouvaient choisir, pour remettre à leur théâtre, entre *le Flatteur* de Rousseau, *le Jaloux désabusé* de Campistron, *le Complaisant* de Pont de Veyle, *le Méchant* de Gresset, et beaucoup d'autres bonnes comédies que

nous pourrions citer, est-ce sur les *Bourgeoises à la mode*, comédie pour le moins insignifiante, et d'assez mauvaises mœurs, que leur choix devait se fixer?

Théâtre du Vaudeville. — *Arlequin Lucifer*, vaudeville en un acte. — *Amour et Loyauté*, vaudeville en un acte.

Chaque peuple à son tour a régné sur la terre.

Chaque jeune auteur à son tour veut régner sur la scène du vaudeville. M. R. de L. s'est imaginé sans doute que, pour lui, *les tems sont arrivés*. Je ne sais si le règne sera long et brillant, mais les commencemens ne sont pas heureux. C'est au débutant que nous sommes redevables d'*Arlequin Lucifer* et d'*Amour et Loyauté*; lorsque je dis que nous sommes redevables à ce jeune auteur de ces deux nouveautés bien fugitives, je ne prétends pas qu'il ait droit à des remercîmens. *Arlequin Lucifer* a été assez heureux pour paraître cinq ou six fois devant un parterre très-indulgent; *Amour et Loyauté* est mort subitement un peu avant la fin de la première représentation : or, la reconnaissance du public ne saurait être bien grande; mais un service véritable qu'a rendu M. R. de L., c'est de montrer qu'un bon vaudeville est plus difficile à faire qu'on ne le pense. MM. Barré, Radet, Desfontaines, Bouilly, et quelques autres, lui doivent des actions de graces, puisqu'il fait mieux apprécier encore leurs charmans ouvrages.

Il n'était pas nécessaire d'annoncer qu'*Arlequin Lucifer* était le coup d'essai d'un jeune débutant; le parterre ne s'en est que trop aperçu : il a manifesté son opinion d'une manière tellement positive, qu'elle ne laisse pas la moindre ressource à l'amour-propre de l'auteur; chaque spectateur a largement usé du droit qu'on achète à la porte; pourquoi faut-il que nous seuls nous ne puissions dire notre avis sans être taxés de partialité? En voici la raison : le jeune auteur a lancé contre notre journal un petit trait bien émoussé. Mais comment avoir le courage de se fâcher pour une plaisanterie plus qu'innocente? nous prétendons, au contraire, profitant de la morale d'un mélodrame nouveau qui fait courir tout Paris, *rendre le bien pour le mal*. L'auteur est encore assez jeune pour écouter nos avis paternels; nous lui dirons donc : pour réussir au théâtre, il faut de l'imagination et du style; vous n'avez pas fait preuve d'imagination lorsque vous avez choisi dans le théâtre des boulevards les scènes les plus connues, et que vous y avez

placé tant bien que mal des couplets qui ne prouvaient que de la *mémoire*; quant au style d'*Arlequin Lucifer*, si nous avions la malice d'appuyer notre opinion par quelques citations..... Mais non, nos lecteurs nous croiront sur parole, et ils feront bien.

Le jeune auteur a été encore plus malencontreux à son second début: *Amour et Loyauté* a été sifflé avec un accord bien rare; pas la moindre opposition dans toute la salle; mais aussi quelle conception fausse que celle de deux amis rivaux, et qui ne s'en aiment que mieux, qui tour-à-tour emploient leur éloquence à persuader à leur maîtresse que son rival est seul digne d'elle! Certains amis le sont jusqu'à la bourse; mais ceux-ci mettent absolument tout en commun; et lorsqu'enfin la jeune personne a fait connaître son choix, celui qui n'est pas préféré se console en disant que, puisque son ami épouse celle qu'il aimait, c'est comme *s'il l'épousait lui-même*. A ces mots, l'orage qui grondait de toutes parts, a éclaté avec une violence extrême, et le public n'a pas voulu en entendre davantage. B.

UNIVERSITÉ IMPÉRIALE.

La distribution des prix du concours général des Lycées de Paris s'est faite avec la solennité accoutumée, dans la salle des séances publiques de l'Institut. Plusieurs membres des premiers corps de l'Etat et des principales autorités judiciaires ont assisté à la cérémonie.

Le discours latin qui précède la distribution a été prononcé par M. Villemain, professeur de rhétorique au Lycée Charlemagne. L'orateur a retracé les avantages de l'étude des langues anciennes; il a montré que les auteurs classiques devaient leur supériorité à l'imitation des écrivains de la Grèce et de Rome. C'est en louant Racine, Fénélon et Bossuet qu'il a célébré Virgile, Homère et Démosthènes. Il a caractérisé ces différens auteurs avec une abondance d'expressions heureuses et pittoresques, qui dissimulait la contrainte d'une langue étrangère. La satisfaction a été générale, et toutes les voix ont décerné la palme de l'éloquence latine au jeune orateur qui, dans cette même enceinte, avait remporté, quelques mois auparavant, la palme de l'éloquence française.

Les applaudissemens ont couvert la péroraison. Le ton de l'orateur a paru s'élever avec son sujet, quand il a re-

présenté NAPOLÉON ranimant les bonnes études, l'Université entretenant de sa gloire les générations qu'il lui confie, et les préparant à servir un jour l'enfant auguste qui est l'espoir de la France et du Monde.

S. Exc. le grand-maître a parlé à-peu-près en ces termes :

« S'il reste encore des préventions contre la discipline et l'enseignement des écoles actuelles, il est tems que ces préventions disparaissent. Le retour de ces solennités atteste, d'année en année, le progrès des bonnes études. Nous avons eu sous les yeux plusieurs des compositions que l'ancienne Université distingua le plus dans ses concours généraux, nous avons pu comparer et ceux qui triomphèrent autrefois et ceux qui triomphent aujourd'hui; nous ne craignons pas d'être démentis en assurant que ce parallèle, fait sans passion, ne serait point au désavantage des jeunes vainqueurs dont on va proclamer le nom.

» Les langues anciennes n'ont point perdu leurs premiers honneurs. Ce pays latin si vanté chez nos studieux ancêtres mérite toujours sa vieille renommée. Les Hersant, les Porée, les Jouvency, les Rollin y trouveraient des disciples et des successeurs dignes d'eux.

» Cependant l'étude de la Grèce et de Rome ne fait point négliger la culture de la langue maternelle. Racine est auprès de Virgile, Tacite auprès de Montesquieu, et Démosthènes auprès de Bossuet. Nous ne parlerons point ici des sciences physiques et mathématiques, car les esprits chagrins qui réservent exclusivement leur admiration pour le passé, n'osent, au moins sous ce rapport, contester la prééminence de l'instruction moderne.

» L'Université, nous ne l'ignorons pas, est en butte à deux accusations contradictoires. Tandis que des zélateurs superstitieux de tout ce qui fut ancien déplorent, sans motif et sans examen, l'affaiblissement de ces études classiques où nos pères mettaient tant de gloire et tant de prix, d'autres détracteurs dénoncent notre prédilection pour ces mêmes études, et feignent de croire qu'on ne veut inspirer à la jeunesse que des sentimens grecs et romains.

» Aux premiers, nous avons déjà répondu par des exemples. Qu'ils viennent dans nos écoles et qu'ils jugent !

» Le plus jeune et l'un de nos plus habiles professeurs a réfuté les seconds dans le discours éloquent que vous avez entendu. Il vous a dit que depuis la renaissance des

lettres, les plus heureux génies s'étaient formés sur les premiers modèles, qu'on ne devient original et nouveau qu'en se couvrant avec art des dépouilles de l'antiquité, et que les littératures, même les plus riches, ont besoin de se renouveler dans ces sources inépuisables du vrai et du beau.

» En un mot, quand on veut ranimer la religion des peuples, on montre la statue des dieux; et les dieux en éloquence et en poésie sont toujours ceux d'Athènes et de Rome. Qu'on ne craigne point de voir reparaître la barbarie scolastique au milieu de la civilisation perfectionnée; mais qu'on nous permette d'associer le siècle d'Auguste et le siècle d'Alexandre à celui de Napoléon. De si grands souvenirs ne peuvent déplaire au souverain qui lui-même en laissera de si grands.

» Notre enthousiasme pour la gloire passée, ouvre mieux nos cœurs au sentiment de la gloire présente. Si un auguste hymen apporte la paix à deux Empires, si la naissance d'un enfant royal promet la perpétuité de la dynastie d'un héros, si nous voyons de jour en jour le monde français succéder au monde romain, alors tous les jeunes talens que nous instruisons s'échauffent à ces admirables récits; et nous abandonnons les antiques merveilles pour des prodiges plus récens. Nous inscrivons à la porte de toutes nos écoles trois mots sacrés qui sont la règle de nos devoirs: *Dieu*, *le Prince* et *la Patrie*. C'est là que se rattachent et le bonheur des familles et la gloire de l'État qui nous confient leurs enfans.»

Le prix d'honneur a été remporté par le jeune Matouchwitz, élève du Lycée impérial, né à Varsovie en 1795.

Le Lycée impérial a obtenu dix-neuf prix, cinquante-six accessits; le Lycée Napoléon quinze prix, trente-sept accessits; le Lycée Charlemagne neuf prix, vingt-sept accessits; le Lycée Bonaparte trois prix, dix-huit accessits. Le Lycée impérial a eu vingt-deux nominations en rhétorique, professeur MM. Burnouf et Dubos, et seize en seconde classe d'humanités, M. Mollevaut professeur. M. Laya, professeur de rhétorique au Lycée Napoléon, a obtenu dans sa classe, pour la partie d'éloquence française, deux prix et trois accessits.

SOCIÉTÉS SAVANTES ET LITTÉRAIRES.

Académie impériale des Sciences, Littérature et Beaux-Arts de Turin.

Programme de la Séance publique du 11 *juillet* 1812.

RAPPORT sur les travaux de la Classe des Sciences Physiques et Mathématiques, par M. Hyacinthe Carena, secrétaire-adjoint.

Relazione dei lavori della Classe di Letteratura e Belle Arti, del Sigr. Cesare Saluzzo, segretario perpetuo.

Le vice-président en fonctions, M. Valperga-de-Caluso, annonce les nouvelles nominations faites à l'Académie, et proclame l'ouvrage qui a remporté le prix du concours de 1812.

Relazione del Sigr Vernazza di Freney, uno degli Accademici deputati all' esame dell' opera concorsa al premio proposto dalla Classe di Letteratura e Belle Arti.

Description anatomique et physiologique d'un Phoque à ventre blanc, par M. Brugnone.

La navigazione dell' Estro. Anacreontica della Signora Diodata Saluzzo-Roero-Revello.

Abrégé d'expériences galvaniques sur différentes plantes, par M. François Rossi.

Description de deux Galatées, l'une de Raphaël, l'autre d'Annibal Carrache, par M. Laurent Pécheux.

Description d'une nouvelle espèce de Marte, par M. Bonelli.

Compendio di una Memoria intorno all' invenzione degli specchj, e delle invetriate, del Sigr Gianfrancesco Galeani-Napione.

Résultat d'expériences et d'observations concernant l'action de l'indigo sur les animaux, par M. Buniva.

Problème littéraire sur l'atticisme, par M. Dépéret.

Nouvelle théorie des tourbillons de sable qui ont lieu en Amérique, par M. Vassalli-Eandi, secrétaire perpétuel.

Caietanæ inscriptionis emendatio, del Sigr Vernazza di Freney.

Essai sur la réduction de quelques oxides alkalins, terreux et métalliques par l'hydrogène, par M. Victor Michelotti.

Versione di un Ode di Orazio, del Sigr Bava di San Paolo.

SUJETS DES PRIX PROPOSÉS.

Classe des Sciences physiques et mathématiques.

PRIX DE PHYSIQUE. — Depuis que les Aérolithes ont fixé plus particulièrement l'attention des physiciens, on a imaginé plusieurs hypothèses pour les expliquer. Le nombre de ces hypothèses fait assez voir qu'il n'y en a point encore qui soit solidement établie, et prouve que cette matière peut être mieux et plus profondément discutée qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Afin de répandre plus de jour sur l'origine de ce phénomène, et pour fixer les idées sur celle qui doit être censée la plus admissible dans l'état actuel de nos connaissances, l'Académie demande *une explication de l'origine, de l'apparition ou de la formation et de la chûte des Aérolithes, ou nouvelle, ou prise parmi celles qui sont connues, mais qui soit fondée sur des principes rigoureusement admissibles, sur des raisonnemens et des faits propres à la rendre préférable à toutes les autres, et qui s'accorde par conséquent avec les différentes circonstances atmosphériques qui précèdent, qui accompagnent et qui suivent ce phénomène.*

Le prix est de six cents francs.

Les Mémoires seront remis, francs de port, au secrétariat de l'Académie avant le 1er mai 1813. Ce terme est de rigueur.

Le Mémoire couronné sera proclamé dans la Séance publique du mois de juin 1813.

PRIX D'ASTRONOMIE. — *Déterminer l'époque du retour au périhélie de la Comète de l'année 1759, connue sous le nom de Comète de* Halley, *en ayant égard aux perturbations.*

L'Académie exige la réduction en nombres des formules analytiques.

Le prix est de six cents francs.

Les Mémoires seront remis, francs de port, au secrétariat de l'Académie avant le 1er février 1815. Ce terme est de rigueur.

Le Mémoire couronné sera proclamé dans la Séance publique du moins de juin 1815.

Classe de littérature et beaux-arts.

PRIX DE BEAUX-ARTS. — *Un Dessin d'invention relatif à la protection que S. M. l'Empereur accorde aux Sciences et aux Arts.*

Le sujet pourra être traité soit d'une manière allégorique, soit par la représentation d'un fait historique tiré de la vie de S. M.

Les auteurs ont la liberté d'exécuter leur composition soit au crayon noir ou de couleur, sur papier colore ou non, soit à la plume.

Les dimensions du dessin sont fixées à cinq décimètres de largeur sur quatre de hauteur.

Le prix et de six cents francs.

Les ouvrages devront être remis francs de port au secrétariat de l'Académie avant le 1er avril 1814. Ce terme est de rigueur.

Le Dessin couronné sera proclamé dans la Séance publique du mois de juin 1814.

Les dessins qui n'auront pas été couronnés seront rendus au porteur du récépissé qui aura été délivré par le secrétaire de l'Académie lors de la présentation de l'ouvrage.

Conditions générales du concours.

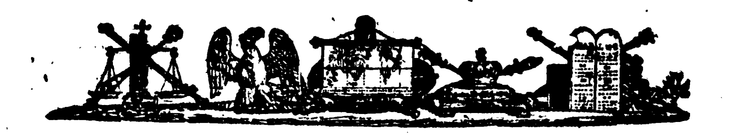
Les Mémoires envoyés au concours des prix de physique et d'astronomie seront écrits lisiblement en français, en latin, ou en italien.

Cette condition est applicable aux explications par écrit qui pourraient accompagner les compositions de dessin qui auront concouru au prix de Beaux-Arts.

Aucun ouvrage envoyé au concours ne portera ouvertement le nom de l'auteur, mais seulement une épigraphe ou une devise : on y attachera un billet cacheté et séparé qui renfermera, outre l'épigraphe ou la devise, le nom et l'adresse de l'auteur.

Ce billet ne sera ouvert par l'Académie que pour l'ouvrage qui aura remporté le prix.

Les auteurs de tous les pays, les Membres résidans de l'Académie exceptés, sont admis à concourir.



POLITIQUE.

L'AMBASSADEUR de France à Constantinople, M. le comte Andréossi, est arrivé dans cette capitale au moment où nous écrivons; il y opposera avec succès à la corruption anglaise et aux insinuations de l'envoyé britannique les principes sur lesquels s'est de tout tems reposée la politique ottomane, les principes de l'union de cet empire à la France; il s'appuiera sur les nobles stipulations du dernier traité, par lequel la France et l'Autriche se sont accordées à garantir l'inviolabilité du territoire ottoman, et il n'est pas douteux que son intervention ne donne de nouvelles forces au parti qui ne veut entendre aucune proposition des Russes tant qu'ils conserveront une prétention sur les provinces occupées, une attitude hostile en Servie, et en un mot un pied sur le territoire turc. Pendant ce tems les troupes de renforts ne cessent de se rendre au corps du grand-visir : les dernières lettres d'Hermenstadt font regarder comme imminente la reprise des hostilités.

Varsovie a reçu la nouvelle que le roi de Saxe, son duc bien aimé, a accédé à l'acte de la confédération générale; le conseil, pénétré de joie et de reconnaissance, a proclamé de suite cette heureuse nouvelle; une grande solennité aura lieu aussitôt le retour des députés. Tandis que les lois qui doivent régir la Pologne sont méditées en silence, l'enthousiasme guerrier s'est emparé de toutes les classes, et la Pologne est debout pour défendre le nom glorieux qui lui est rendu, l'aigle blanc qu'elle a reconquis; l'armée est magnifique, pleine d'ardeur, les régimens se forment à l'envi, et dans tous les engagemens qui ont eu lieu dans la retraite des Russes, les Polonais ont toujours déployé cette énergie qui caractérise des opprimés qui ont un effort à faire pour assurer leur délivrance; dans ces engagemens le général russe Phalen a été tué, et le lieutenant des Cosaques Platow blessé. Sur la gauche, aux environs de Riga, les Prussiens ont eu avec les Russes une affaire brillante; les Russes se sont jetés dans Riga, dont leur sûreté leur a commandé de brûler les faubourgs.

Les différends entre l'Angleterre et l'Amérique ont déjà

pris un caractère trop sérieux pour qu'il soit possible de croire au rapprochement que désire l'Angleterre, et pour lequel elle a déjà fait des sacrifices qui ont dû coûter si cher à son orgueil: c'est peu d'avoir rapporté ses ordres du conseil pour ne pas avoir la guerre avec l'Amérique; la déclaration de cette guerre arrivée, l'Angleterre prend des mesures de garantie, saisit les navires américains, donne à ses bâtimens ordre de courir sus, mais en même tems elle dépêche aux Etats-Unis une frégate qui y porte un agent et des explications. Cet agent trouvera les bâtimens anglais saisis dans les ports de la Confédération, dans ses rivières, sur ses lacs; il trouvera l'armée américaine aux prises avec les défenseurs de Québec et d'Halifax; il trouvera l'épée hors du fourreau, et le fourreau jeté loin de l'Américain, non pas insurgent cette fois, mais combattant pour son existence, son indépendance, son honneur. Qu'est devenu dans cette position cet orgueil britannique, cet esprit dominateur qui naguères aurait pris volontiers une représentation pour une désobéissance, et un exposé de griefs pour un outrage? La situation est donc bien changée, et l'Angleterre est donc forcée elle-même de le reconnaître, et d'en consigner l'aveu dans ses propres actes!

Les nouvelles d'Espagne, transmises par les papiers anglais, nous représentent les Français resserrant le blocus de Cadix, réussissant à y lancer des brûlots dont la ville souffre beaucoup; le maréchal duc de Dalmatie observant les mouvemens du général Hill, et marchant contre Ballasteros pour lui fermer le retour de Malaga à Gibraltar; le maréchal duc de Raguse, à la date du 20 juillet, fortifiant ses lignes sur la rive droite du Douro.

Mais en Catalogne et dans le royaume de Valence, des événemens importans ont eu lieu. Voici une note du 23 juillet publiée par le *Moniteur* du 13 août.

« Depuis long-tems, y est-il dit, un projet d'attaque combiné contre l'armée d'Arragon et une descente sur les côtes de Catalogne ou de Valence se préparaient à Mayorque et à Alicante. Le 10, le maréchal duc d'Albufera eut une conférence à Reuss avec le général en chef Decaen. La réunion de leurs colonnes sur la côte rejeta Lascy au loin et déconcerta l'expédition de Mayorque. Une partie de la flotte se sépara. De retour à Valence, le 12, le maréchal trouva Villacampa aux portes de Liria avec 4000 hommes, tandis que Bassecourt, avec 1500, attaquait Co-

frentes et Réguéna, et qu'un petit corps menaçait Ouda et Ségorbe. S. Exc. fit marcher le 121e, et le général Lafosse avec le 8e napolitain et quelques cuirassiers, qui chassèrent vivement l'ennemi. Pendant ce tems, l'armée de Murcie, réunie et renforcée, paraissait se disposer à une attaque en avant de Xucar. En effet, le 21, une flotte anglaise de dix-huit voiles, dont 4 vaisseaux et 4 frégates, et le reste bricks et transports, se montra en vue de Valence, et poussée par un vent favorable, se porta rapidement de Dénia à Cullera, entre l'embouchure du Xucar et l'Albufera, paraissant prête à débarquer et canonnant les forts, qui ripostaient. Le maréchal duc d'Albufera fit aussitôt ses dispositions pour repousser l'ennemi ; il rappela de Réguéna le général Lafosse, et de Ségorbe le 121e ; le 14e se rendit en toute hâte d'Alcira à Cullera, et le 4e de hussards, l'artillerie et une partie du 1er léger et du 114e se portèrent rapidement dans la nuit sur le point menacé. Vers le soir, par une circonstance aussi heureuse qu'imprévue, le vent avait changé tout-à-coup et soufflait de l'est avec tant de violence, que la flotte, après avoir passé la nuit à lutter sans succès, fut obligée, le 22, de s'éloigner en louvoyant, cherchant à gagner le large. Pendant ce soir, le général en chef observa tout par lui-même, parcourut les côtes et plaça les troupes.

» Dans le même tems, le général Harispe, à la tête de la 2e division, était en avant d'Alcoy en présence de l'armée de Murcie ; la 1re brigade, composée du 7e de ligne et du 24e de dragons, à Custatta, aux ordres du général Delort, et la 2e à Ibi, composée du 44e, et des cuirassiers sous les ordres du colonel Mesclop. Prévoyant l'attaque, le général Harispe avait choisi une position intermédiaire où devaient se réunir les troupes pour recevoir la bataille. Dès la veille, le mouvement de l'ennemi fut connu et les dispositions furent prises. Le 21, à la pointe du jour, le général en chef, Joseph Odonnel, à la tête de quatre colonnes, attaqua le général Delort, qui, suivant ses instructions, se retira en échelons et rappela à lui sur le point indiqué ses camps de Biar et Ouill. Aux premiers coups de fusil, le colonel Mesclop, dont les troupes étaient prêtes et sous les armes, se mit en mouvement pour rejoindre le général Delort, lorsqu'il fut attaqué lui-même par un corps de 6000 hommes, en deux colonnes, que commandait le général anglais Rotch, venu par Xixona. A l'aide de deux pièces de canon placées dans le petit fort d'Ibi, avec les

voltigeurs du 44ᵉ et un peloton de cuirassiers, il arrête l'ennemi au passage d'un ravin et le rejette au-delà ; mais fidèle exécuteur de ses ordres, il laisse quelques compagnies en observation avec la garnison du fort et se rend promptement sur le champ de bataille, pendant que le général Harispe faisait accourir d'Alcoy la réserve d'artillerie et de cuirassiers, et les compagnies d'élite du 116ᵉ.

» Le général Odonnel avait attaqué avec vivacité. Le général Delfort, en position, faisait de son artillerie, placée avantageusement, un feu soutenu et meurtrier. Le 24ᵉ de dragons, arrivant par la droite, se trouvait menacer le flanc gauche de l'ennemi, qui s'en inquiéta, et dirigea deux pièces contre cette troupe en marche. En même tems, le colonel Mesclop arrivait par la gauche. Le général Delort ne crut pas devoir attendre davantage. Les soldats attendaient ce moment avec confiance, et aussi bouillans qu'ils avaient été tranquilles, au signal donné, ils se précipitent sur l'ennemi de tous les côtés à-la-fois, la cavalerie et l'artillerie au trot et l'infanterie au pas de charge. Le colonel Dubessi conduit les dragons droit sur la batterie qui les mitraillait ; elle est enlevée à l'instant. Les canonniers sont sabrés ; une brigade d'infanterie qui appuyait les pièces est abordée du même élan, enfoncée et prise. L'infanterie et les cuirassiers pénètrent au même instant dans Castalla, renversant tout ; ils achèvent de mettre en désordre la ligne entière de l'ennemi qui fuit de toutes parts. Les rues de Castalla sont jonchées de morts, et le chef de bataillon Heremberger fait poser les armes à 400 hommes qui avaient cherché un abri dans le château.

» Après ce brillant succès, le colonel Mesclop se hâte de revenir à Ibi avec sa colonne. L'ennemi était dans le village ; il l'attaque, le culbute, le chasse, et le voit fuir au-delà du ravin, laissant un grand nombre de morts et de prisonniers ; alors réunissant ses forces, il le poursuit de position en position, le renverse à travers les rochers, lorsque les réserves du 116ᵉ, qui paraissent sur les montagnes derrière l'ennemi, achèvent sa déroute.

» La perte de l'ennemi, dans cette affaire, peut s'évaluer à 3600 hommes tués, blessés ou prisonniers. Le brigadier-général Labare, et plusieurs officiers supérieurs, sont parmi les morts. Dans le nombre des prisonniers, se trouvent 4 colonels, 5 lieutenans-colonels, et 125 officiers. Nous n'avons perdu que 233 hommes, tués ou blessés. Le colonel Mesclop, qui s'est conduit d'une manière bril-

lante dans cette affaire, a eu son cheval tué sous lui. Généraux, officiers et soldats, tous ont bien fait leur devoir, et ont contribué au succès de cette glorieuse journée.

» Le duc d'Albufera a, dans ce moment, son quartier-général à Cullera. »

Une autre affaire a eu lieu près de Barcelone ; le Mont-Serrat, que les ennemis occupaient, a été emporté d'assaut par les troupes aux ordres des généraux Lamarque, de Vaux et Clément. Toutes les difficultés que présentait le terrain ont été surmontées ; les troupes ont gravi sous un feu meurtrier des lieux réputés inacessibles, elles y ont porté de l'artillerie. Le fort a capitulé, la garnison est prisonnière de guerre et conduite à Barcelone. Les journées du 29 et du 30 ont été employées à faire sauter les ouvrages de l'ennemi, et une partie du couvent où il s'était fortement retranché ; ainsi, dit la relation datée de Barcelone le 1er août, les insurgés qui ont profané un des plus beaux édifices religieux de la chrétienté, en le métamorphosant en une forteresse, et en faisant un arsenal, un dépôt de tous les objets propres à la guerre, ont seuls occasionné la destruction de ce monument célèbre, antique objet de la vénération des peuples.

Le colonel anglais Green, un lieutenant-colonel, 15 officiers, 260 sous-officiers et soldats anglo-catalans, formés, soldés et commandés par des Anglais, ont été conduits prisonniers à Barcelone. Ces hommes étaient le noyau du corps sur lequel les meneurs de l'insurrection catalane fondaient leur plus grandes espérances.

Le 10e Bulletin n'a point encore paru, mais on a des nouvelles de l'Empereur en date du 30 ; il était au-delà de cette position de Witepsk que les ennemis n'ont pas plus défendue que les autres ; il était en marche sur Smolensk, et jouissait de la plus parfaite santé.

L'Impératrice continue à honorer de sa présence les lieux où d'intéressans spectacles, où les plaisirs de la saison appellent, aux jours de repos, la plus grande partie de la population de cette capitale. Vendredi, S. M. a été à l'Opéra, où sa présence, devant une assemblée nombreuse et très-brillante, a excité le plus vif enthousiasme. Dimanche, S. M. a reçu, après la messe. L'après-midi, elle a été à Versailles ; on attendait sa présence pour donner le signal du jeu des eaux ; celui du grand bassin, dit du Dragon, a particulièrement fixé les regards de

S. M. La foule était immense, et les acclamations ont partout suivi S. M. sur son passage.

Le jeudi 13, il y a eu spectacle à la cour dans les petits appartemens; on a donné *l'Ami de la maison*. Samedi il doit y avoir spectacle sur le théâtre de la cour à Paris. L'opéra italien représentera l'opéra de Paër, intitulé *Numa*.

Tout se prépare pour célébrer la fête de l'anniversaire de S. M. avec une pompe digne de son objet. Tous les lieux publics consacrés à cette fête sont animés par les travaux préparatoires. La veille, tous les spectacles donneront gratis. Le ministre de l'intérieur posera, le matin du jour de la fête, à 9 heures, la première pierre du palais des archives impériales, et celle des établissemens réunis de l'université et des beaux-arts. Le corps municipal de Paris se réunira aux autorités du département pour assister au *Te Deum* qui sera chanté à l'église métropolitaine. Les Champs-Elysées et la place de la Concorde sont le théâtre des jeux publics, d'une illumination brillante, et d'un beau feu d'artifice.

Chaque année les vœux reconnaissans du peuple français s'élèvent à cette époque vers le prince qui met toute sa gloire à fonder la prospérité de la nation sur des bases impérissables; chaque année nous l'avons salué d'un nom nouveau qui exprimait un nouveau bienfait politique, ou une nouvelle action militaire digne de celles qui lui avaient déjà donné un nom immortel. Nous avons salué successivement le législateur, le conquérant, le distributeur des couronnes; nos hommages l'ont suivi tour-à-tour dans toutes les capitales ennemies qu'il a rassurées par sa présence, après les avoir fait tomber devant la force de ses armes. Au-delà de quelles barrières, au-delà de quels fleuves, dans quelle ville moscovite nos vœux iront-ils cette année pour se faire entendre à son oreille et se mêler aux chants de victoire de ses soldats, au cri de terreur de ses ennemis, aux accens de reconnaissance des Polonais? Cette année, ce n'est plus seulement des bords de la Seine et du Tibre, de l'Ebre et de l'Elbe, que ces accens se feront entendre. L'Oder, la Vistule, le Niemen, la Dwina les répètent, et jusqu'à la Néva même, le bruit en sera porté par le Russe plus fatigué de se retirer sans combat, que le Français de le défier et de le poursuivre.

S....

ANNONCES.

Voyage à Genève et dans la vallée de Chamouni, en Savoie; ayant pour objet les sciences, les arts, l'histoire, le commerce, l'industrie, les mœurs des habitans, etc. etc.; par P. X. Leschevin, membre des Académies de Dijon, Turin et Besançon; des Sociétés des sciences naturelles de Wéteravie; de physique et d'histoire naturelle de Genève; d'histoire naturelle et de minéralogie d'Iéna; des sciences et arts de Grenoble, Lille et Trève; et des Sociétés d'agriculture et de pharmacie de Paris. Un vol. in-8°. A Paris, chez A. A. Renouard, rue Saint-André-des-Arcs; et à Genève, chez Guers, rue de la Fusterie.

Cet ouvrage, pouvant servir d'itinéraire, la moitié de l'édition a été tirée du format in-12, comme plus portatif en voyage.

Le portrait de M. Desaussure a été tiré à part, pour les personnes qui désireraient le placer en tête de ses ouvrages.

Ephémérides politiques, littéraires et religieuses, présentant pour chacun des jours de l'année un tableau des événemens remarquables qui datent de ce même jour dans l'histoire de tous les siècles et de tous les pays jusqu'au 1er janvier 1812. *Troisième édition*, revue, corrigée et augmentée. Prix de la souscription pour l'ouvrage complet, 12 vol. in-8°, 48 fr., et 60 fr. franc de port. Chez Lenormant, impr.-libraire, rue de Seine, n° 8.

Nota. Il paraît huit volumes.

Histoire littéraire d'Italie; par P. L. Ginguené, de l'Institut impérial de France, membre non-résidant de l'Académie impériale de Turin, associé correspondant de celle de la Crusca, etc. TOMES IV et V, in-8° de 600 pages, sur papier carré fin d'Auvergne, formant la *seconde livraison*. Prix, 12 fr., et 16 fr. franc de port. Chez Michaud frères, impr.-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Histoire Romaine de Tite-Live; traduction nouvelle par Dureau de la Malle, de l'Académie française, traducteur de *Tacite* et de *Salluste*, etc.; par M. Noël, conseiller ordinaire, inspecteur-général de l'Université, etc. Suivie d'une Table méthode analytique, par M. Gallais. *Cinquième décade*, formant la quatrième et *dernière livraison*. Deux vol. in-8°. Prix, papier fin d'Auvergne, 12 fr., et 16 fr. franc de port; papier vélin, brochés en carton, 24 fr. Le prix de l'ouvrage complet, composé de 15 vol. in-8°, avec le texte latin en regard et une carte de l'Empire romain, est de 90 fr., 120 fr. franc de port, et 180 fr. sur papier vélin. Chez Michaud frères, rue des Bons-Enfans, n° 34; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Prosopopée à la Bibliothèque impériale; par M. Necrexoris. Brochure in-8°. Prix, 75 c., et 90 c. franc de port. Chez A. Johanneau, libraire, rue du Coq Saint-Honoré, n° 6; et chez tous les marchands de nouveautés.

Prospectus des Œuvres complètes de BUFFON *et des Parties supplémentaires, proposées par souscription. Chez* Arthus-Bertrand, *libraire, rue Hautefeuille,* n° 23. *A Paris.*

Cours complet d'Histoire naturelle, ou Histoire naturelle, générale et particulière, contenant : 1° toutes les Œuvres de Leclerc de Buffon, dans lesquelles les supplémens ont été insérés à la place indiquée par l'auteur lui-même ; 2° les notes et additions nécessaires pour que l'ouvrage de Buffon fût au niveau des connaissances acquises depuis sa publication ; 3° enfin, l'Histoire naturelle des Poissons, par MM. Lacépède et Sonnini ; des Reptiles, par M. Daudin ; des Insectes, par M. Latreille ; des Molusques, par M. Denis Montfort ; des Vers et Coquillages, par M. Roissy ; et des Plantes, par M. Brisseau de Mirbel, que Buffon n'a pu traiter.

Rédigé par M. Sonnini, membres de plusieurs Académies et Sociétés savantes et littéraires de l'Europe, l'un des collaborateurs de Buffon pour la partie ornithologique.

Cette édition, la plus complète de celles qui aient paru, renferme 127 vol. in-8°, y compris 3 vol. de table de matières, indispensables pour faciliter les recherches ; accompagnée d'environ 1,600 figures, dessinées et gravées par les plus habiles artistes.

Pour donner aux acquéreurs la facilité de se procurer cet Ouvrage sans débourser de trop fortes sommes, on délivrera les 127 vol. in-8°, figures, brochés et étiquetés, par quatre, huit, ou un plus grand nombre de volumes, si les Souscripteurs le désirent.

A compter du 1er juillet 1812, le libraire a délivré, au commencement de chaque mois, une livraison de quatre volumes à-la-fois.

Le prix de chaque livraison, de 4 volumes, est de 20 fr. pour Paris, et de 26 fr. par la poste ; avec les figures en couleur, 40 fr., et 46 fr. par la poste ; en papier vélin, avec les figures en couleur et noires, 80 fr., et 86 fr. par la poste.

Les personnes qui s'engageront à prendre les 127 volumes en deux ou trois livraisons, pendant l'année courante de leur souscription, ne paieront que 4 fr. 50 c. le volume, ou 571 fr. 50 c. les 127 volumes.

9 fr. avec les figures en couleur, ou 1,143 fr. les 127 volumes.

Et 18 fr. en papier vélin, avec les figures en couleur et noires, ou 2,286 fr. pour les 127 volumes.

Si l'on prend la totalité de l'Ouvrage, on ne paiera que 4 fr. le volume, ou 508 fr. les 127 volumes.

8 fr. avec les figures en couleur, ou 1,016 fr. les 127 volumes.

Et 16 fr. en papier vélin, avec les figures en couleur et noires, ou 2,032 fr. pour les 127 volumes.

Les doutes qui auraient pu s'élever sur l'achèvement d'un Ouvrage qui présente autant d'étendue et de difficultés que celui-ci, ne peuvent avoir aucun fondement, puisque la totalité de l'Ouvrage est imprimé, et que le libraire peut livrer des exemplaires complets.

Les lettres de demandes et les envois d'argent doivent être affranchis et adressés à M. Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23, à Paris.



MERCURE DE FRANCE.

N° DLXXIX. — *Samedi 22 Août 1812.*

POÉSIE.

SECONDE ODE (*).

L'OMBRE DE SOBIESKI.

Ombre de Sobieski, d'où vient qu'à la lumière
Ta voix a rappelé ma mourante paupière ?
Dans l'éternelle nuit j'entendais nos guerriers,
Je voyais s'avancer leurs ombres immortelles,
Je me penchais sur elles,
Et mes bras étendus touchaient à leurs lauriers.

Mais trois fois dans les airs resplendit ton épée ;
Trois fois d'un bruit guerrier mon oreille est frappée ;
Une terreur profonde enchaîne tous mes sens ;
Tes yeux roulent la flamme, et, pareille au tonnerre,
Ta voix remplit la terre
Qui s'éveille, attentive à ces mâles accens :

(*) Cette Ode est la seconde d'une épode héroïque sur le rétablissement de la Pologne.

« Ecoutez Polonais ! Le Destin se déclare ;
» Sur ses vieux fondemens le trône se répare ;
» Rompez, rompez vos fers, ou, par un beau trépas,
» Sous les yeux de l'Europe effaçant l'infamie
» D'une chaîne ennemie,
» Montrez que vos grands cœurs ne la méritaient pas.

» Imitez vos aïeux : ces héros magnanimes
» Opposant aux dangers leurs courages sublimes,
» Dans les rangs ennemis savaient jeter l'effroi :
» Leur brillante valeur ne cherchait que la gloire,
» Et, sûrs de la victoire,
» Ils méprisaient le nombre en combattant sous moi.

» Où sont ces Ottomans qui, partis du Bosphore
» Dès les premiers rayons de la naissante aurore,
» De nos champs dévastés inondaient les sillons (*)?
» Je vois encor leur chef dont la mollesse étale
» Sa pompe orientale,
» Et l'or étincelant de ses fiers pavillons !

» Que sont-ils devenus ? leurs corps, sans sépulture,
» Aux corbeaux dévorans servirent de pâture,
» Avant que le soleil eût achevé son tour :
» Cependant que leur veuve, assise sur la rive,
» Inquiète et plaintive,
» L'œil fixé sur les mers, implorait leur retour !

» J'appelai mes guerriers à défendre leur vie,
» A protéger leurs lois, à venger leur patrie,
» Et tous sont accourus près d'un chef adoré.
» O dignes Polonais ! ô gloire des vieux âges !
» O vertueux courages !
» Le sang de ces héros est-il dégénéré ?

» Non, non, le même sang coule encor dans vos veines,
» J'en jure, Albuéra, par tes fameuses plaines :

(*) Bataille de Choczim.

» Pour vous la Renommée éleva ses cent voix,
» Et dans la sombre nuit du triste mausolée,
» Mon ombre consolée
» Tressaillit d'espérance au bruit de vos exploits. »

A ces mots, Sobieski, que la tombe rappelle,
Rentre, au feu des éclairs, dans la nuit éternelle.
Guerriers! vous entendez son généreux courroux;
O dignes héritiers de vos glorieux pères,
Seul espoir de vos frères,
Vainqueurs d'Albuéra! que ne paraissez-vous?

Des monts Pyrénéens repassant les frontières,
Emportez vers le Nord vos illustres bannières!
Le Czar tremble et s'enfuit, son tonnerre à la main.
Du carnage espagnol encor toute trempée,
Que votre noble épée
Au cœur de ses états s'ouvre un large chemin!

Refoulez ces torrens jusqu'aux bornes du Monde.
Si jamais, ramenant leur fureur vagabonde,
Ils assiégeaient le mur qu'on va leur opposer,
Que d'éternels remparts de légions guerrières
Soient les fortes barrières
Où leurs flots impuissans reviennent se briser!

Marchez, précipitez votre foule grossie,
Comme on voit dans les champs de la froide Russie
S'amasser, en tombant, la neige des hivers;
Ou comme le Niémen qui, faible vers sa source,
S'agrandit dans sa course
Du tribut écumant de vingt fleuves divers!

Allez, braves guerriers, qui n'avez plus de maîtres,
Marchez en invoquant le nom de vos ancêtres!
Et vous qui gémissez sous des fers inhumains,
Vieillards, femmes, enfans, troupe pleine d'alarmes,
Offrez à Dieu vos larmes,
Levez, levez vers lui vos suppliantes mains.

A sa voix vous verrez vos tyrans disparaître,
La victoire accourir, la liberté renaître :

Quels biens pourront alors manquer à vos souhaits ?
A quels peuples choisis, sur quelle plage heureuse
Sa bonté généreuse
A-t-elle prodigué de plus riches bienfaits ?

L'or des blondes moissons embellit vos rivages;
Dans la molle épaisseur de vos gras pâturages,
Les troupeaux mugissans se cachent à vos yeux;
Sur vos coteaux fleuris la diligente abeille,
A la rose vermeille,
Dérobe les trésors d'un miel délicieux.

Les plus nobles vertus se disputent votre ame;
Vous aimez les combats, vous respirez leur flamme,
Vous ouvrez au malheur vos toits hospitaliers;
En longs cercles assise, une mâle jeunesse,
Appui de la vieillesse,
Dans les sombres hivers couronne vos foyers.

Pour combler tant de biens, si la Discorde expire;
Si quelque Roi chéri, sous son heureux empire,
De l'Etat partagé réunit les lambeaux;
Sous de communes lois s'il rassemble vos villes;
Si des haines civiles
Ses généreuses mains éteignent les flambeaux;

Alors, nobles guerriers, vengeurs de la Patrie,
Vous qui la défendez après l'avoir nourrie,
Vous rouvrirez le sein de vos guérets féconds;
Vos glaives dormiront, et vos lances rouillées,
Ne seront plus souillées
Dans le sang ennemi des Scythes vagabonds.

Alors, chargés des biens que le ciel vous envoie,
Vos fronts triomphateurs blanchiront dans la joie,
Au milieu des enfans, soutiens de vos travaux:
Tel, ceint de rejetons, un vieux pin de Norwége,
Au front couvert de neige,
Voit les siècles passer sous ses vastes rameaux.

Par M. DE CORMENIN, *auditeur au Conseil-d'Etat.*

L'HOMME ET LA BELETTE.

FABLE IMITÉE DE PHÈDRE.

QUE penser d'un Bouleau qui se dirait tout bas,
Puis tout haut : J'atteindrai la hauteur de ce Cèdre.
Il est fou, dirait-on. Combien de fous, hélas!
Pour se mesurer avec Phèdre
La vanité ne suffit pas.
Mieux vaudrait humblement dire son embarras;
Aussi j'en fais l'aveu : mais il me prend envie
De lutter contre un de ces fous
Si souvent contens d'eux, si rarement de nous,
Tant la présomption tient leur ame ravie!
On le peut bien, je crois, sans passer pour jaloux,
Et sans manquer de modestie.
Essayons. Après moi quelqu'autre fera mieux;
Je l'espère, je le désire,
Sachant qu'un zèle ambitieux
Tourne au profit de l'art, satisfait qu'on aspire
A bien entendre, à bien traduire
Les chefs-d'œuvre de nos aïeux.
Mais qui peut se flatter du succès de sa peine?
Imitateurs nombreux qu'un doux espoir entraîne,
Nous entendrons toujours dire au lecteur chagrin;
Quel dommage que Lafontaine
A personne, en mourant, n'ait laissé son burin!

Un homme prit une Belette :
Ah! méchante, dit-il, je te tiens donc enfin!
(Du sang d'une jeune poulette
Elle était teinte encore, et, prévoyant sa fin
S'allongeait pour s'enfuir.) L'autre a vu son dessein.
Rien ne te sert d'être fluette,
Reprend-il, tu mourras. La dame s'inquiette;
Son cœur bat, elle tremble, elle est là sous la main,
Comme un voleur de grand chemin
Dont le trépas est une dette.
Comment faire? tromper, parler, trouver moyen
De ne pas laisser prise aux arrêts du Destin;
C'est ce que tout larron projette.

Grâce, dit-elle; hola! seigneur, soyez humain:
Vous ne prétendez pas que l'on vous serve en vain?
De piéges, tous les jours, vos voisins font emplette
Et vous non: pensez-y. Je suis de bonne guette.
Cette ferme avec moi peut se passer de chats;
Ce qu'ils consommeraient, je l'épargne. Les rats,
Les souris, les mulots, importune vermine,
A toute heure de nuit et de jour ne vont pas
Insolemment à la cuisine
Salir vos mets en prenant leur repas.
Laissez-moi vivre, moi pauvrette,
Plus sage que le bœuf qui dit et qui répète
Que les hommes sont des ingrats.

Ainsi se disculpait la bête famélique.
Oh, oh! dit celui-ci, la bonne rhétorique!
C'est sans doute pour m'obliger
Que tu vas te glissant dans mon garde-manger?
Tes méfaits sont tous là, gravés dans ma mémoire.
Tu vis à mes dépens faute d'autre moyen.
Cave, grenier, salon, tout est ton réfectoire;
Et tu voudrais me faire accroire
Que tu travailles pour mon bien!
Oh! ce n'est pas là ton histoire:
Je te la dirai, moi: tous les menus débris
De pain, de poire et de fromage,
Et mon grain, qui là-haut tous les jours déménage,
Tu les gruges, friponne! et n'en fais tes profits
Que pour les ôter aux souris:
Et puis de ce gibier Dieu sait qui se régale;
Et (quand tout est exterminé)
Qui plante là son hôte, et l'oublie et détale!
Meurs, on ne dira pas que je t'ai pardonné:
Meurs, et sers de leçon à ces voleurs insignes,
Serviteurs prétendus qui, d'eux seuls occupés,
Finiront... Mais que dis-je, avec tes lois bénignes
Thémis! n'entends-tu pas nombre de gens dupés
Gémir loin des fripons à ton glaive échappés?

FÉLIX NOGARET.

INVITATION A SOUPER.

IMITATION DE MARTIAL.

Cœnabis bellè, etc. (MART. Lib. XI, Ep. 53.)

AMI, chez moi soupe aujourd'hui,
Si tu n'as rien de mieux à faire;
Tu ne feras pas bonne chère,
Mais tu ne craindras point l'ennui.
La fraise odorante et vermeille,
Des légumes tout frais cueillis,
L'acide et piquante groseille,
La cerise au vif coloris,
De Palès l'onctueux laitage,
Les œufs durs et les œufs mollets,
Avec le modeste fromage,
Composeront nos premiers mets.
Faut-il mentir pour que tu viennes?
Au second service, un jambon;
L'huître des mers Ioniennes;
Près de la truite et du saumon,
Le rouget vêtu d'écarlate,
Et la cercelle délicate;
La gelinotte et le chapon
Engraissés par la ménagère;
Une carpe prise en rivière;
Des tourterelles, des perdrix,
Et tout ce qu'aux tables splendides
De nos gastronomes avides
On sert de friand et d'exquis.
Je te promets bien davantage:
Après nos joyeux entretiens,
Tu reliras ton bel ouvrage....
Je ne te lirai point les miens.

DE KÉRIVALANT.

ÉNIGME.

J'ÉTAIS jadis du genre féminin,
O destinée étrange,
Le tems par qui tout change
Me fit naguère masculin.

En éprouvant cette métamorphose,
Qu'ai-je gagné ? bien peu de chose :
Car à présent, comme autrefois,
Je suis toujours au fond des bois.
Certes, me trouver là ne serait pas facile :
Je t'engage, lecteur, à me chercher en ville ;
Tu me verras alors dans Astracan,
Dans Kœnisberg, dans Orléans,
Dans Pétersbourg, dans Ratisbonne,
Dans Samarcande, dans Lisbonne,
A Constantinople, à Tunis,
A Sarragosse et dans Paris.

V. B. (d'Agen.)

LOGOGRIPHE.

Sur mes cinq pieds je suis brillant ;
Avec quatre parfois brûlant ;
Réduit à trois, pauvre et rongeant ;
A certain jeu, sur deux, marquant,
Et sur un seul toujours béant.

Par le même.

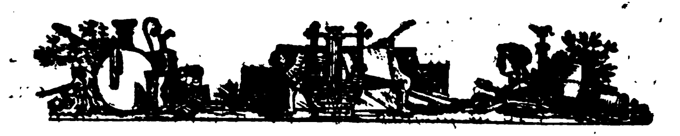
CHARADE.

Animal doux de sa nature
Est mon premier,
Il fait volontiers sa pâture
De mon dernier ;
Les enfans aiment la lecture
De mon entier.

Par le même.

Mots de l'Énigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *Enigme*.
Celui du Logogriphe est *Sort*, dans lequel on trouve : *sot*, *or* et *o*.
Celui de la Charade est *Hallebarde*.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

CHOIX D'ÉLOGES COURONNÉS PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE, composé des Éloges de Marc-Aurèle, d'Aguesseau, Dugay-Trouin et Descartes, par Thomas; de La Fontaine et Molière, par Chamfort; de Fénélon, Racine et Catinat, par Laharpe; de Suger, Fontenelle et Montausier, par M. Garat; et de Louis XII par M. Noël; précédé de l'*Essai sur les Eloges*, par Thomas. — Deux forts vol. in-8°. — Prix, 15 fr., et 20 fr. franc de port. — A Paris, chez *J.-H. Chaumerot*, libr., Palais-Royal, galéries de bois, n° 188, et place Saint-André-des-Arcs, n° 11.

CHOIX D'ÉLOGES FRANÇAIS LES PLUS ESTIMÉS, contenant: Essai sur les Eloges, par Thomas; Éloges de Marc-Aurèle, de Descartes, de Duguay-Trouin, par le même auteur; de Molière et de La Fontaine, par Chamfort; du roi de Prusse, par Guibert; de Newton, de Tournefort, de Vauban, de Leibnitz, de d'Argenson et du Czar Pierre I, par Fontenelle; de Franklin, par Condorcet; de Buffon, par Vicq-d'Azir. — Sept vol. in-18. — Prix, papier fin, 13 fr.; papier ordinaire, 11 fr. — A Paris, chez *d'Hautel*, libraire, rue de la Harpe, n° 80, près le Collége de Justice.

Nous parlerons d'abord du premier de ces Recueils. Comme entreprise de librairie, c'était une idée assez heureuse que celle de réunir les différens éloges couronnés par l'Académie française, depuis l'époque où ce corps littéraire, si justement célèbre, prit le parti, pour relever le concours de ses prix d'éloquence, un peu tombé dans l'opinion, de proposer l'éloge des grands hommes aux orateurs qui ambitionnaient la palme académique. Avant d'entrer dans quelques détails sur ces éloges et leurs auteurs, nous allons transcrire l'avis préliminaire de l'éditeur, et y joindre nos réflexions.

« On a cru devoir préférer à une dissertation nouvelle
» sur les éloges, l'excellent ouvrage de Thomas qui
» semble être *la préface naturelle* d'un choix de cette
» espèce.

» Quoique les Eloges de La Fontaine et de Molière,
» par Chamfort, ne fassent point partie des Eloges
» couronnés par l'ancienne Académie française, et
» quoique le bel Eloge de Marc-Aurèle, par Thomas,
» *n'ait jamais concouru*, on n'a point hésité à les placer
» dans une collection qui, sans eux, ne serait pas com-
» plète. Leur mérite justifie cette adoption.

» Pour ne pas rendre ce recueil trop volumineux, on
» y a seulement admis les pièces qui ont obtenu la palme
» académique, et on ne s'est pas permis de juger celles
» qui, moins heureuses, sont cependant aussi très-
» recommandables. Déjà il était assez difficile de borner
» son choix entre les divers ouvrages d'auteurs plusieurs
» fois couronnés. »

Il est malheureux que ces trois petits paragraphes, dont se compose cet avis préliminaire, et qui sont, avec le titre, tout ce que l'éditeur a inséré de lui dans ces deux gros volumes, il est malheureux, dis-je, qu'ils soient si inexacts pour les faits, et si mal écrits. L'éditeur prétend que l'éloge de Molière, par Chamfort, *ne fait point partie des Eloges couronnés par l'ancienne Académie française.* Il se trompe; l'auteur de cet article se souvient très-bien d'avoir, dans sa première jeunesse, assisté à la séance publique de l'Académie française dans laquelle cet éloge fut couronné, et obtint les applaudissemens universels. L'éditeur ajoute que le bel éloge de Marc-Aurèle, par Thomas, *n'a jamais concouru;* cela n'est point encore assez exact. Il était assez difficile que l'éloge de Marc-Aurèle *pût concourir*, puisque l'Académie n'a jamais proposé pour sujet du prix d'éloquence l'éloge de cet empereur, et c'est là ce qu'il fallait dire. Puisque l'éditeur, en faveur de l'éloge de Marc-Aurèle, s'est mis au-dessus de la loi qu'il s'était imposée à lui-même, pourquoi n'a-t-il pas fait la même grâce à l'éloge de Voltaire par Laharpe, ouvrage certainement bien digne de figurer à côté des éloges de Fénélon, de Racine

et de Catinat, et qui d'ailleurs n'avait pas plus concouru pour le prix d'éloquence de l'Académie française que l'éloge de Marc-Aurèle? L'éditeur dit que l'Essai sur les éloges de Thomas semble être *la préface naturelle* d'un choix de ce genre. Il croit que cette phrase est l'équivalent de ces mots, *semble être naturellement la préface*; et il se trompe encore. Toutes ces fautes prouvent que les libraires devraient mieux choisir les interprètes de leur pensée, lorsqu'ils ont quelque avis à mettre à la tête des compilations qu'ils publient.

Le public, qui s'ennuie beaucoup plus aisément qu'il ne s'amuse, se trouvait fatigué des sujets de prix que l'Académie française proposait aux orateurs depuis plus de soixante ans. C'étaient ou des sujets de la morale la plus commune, et par conséquent la plus insignifiante, ou des canevas de flatterie pour Louis XIV et pour Louis XV, que les concurrens n'avaient plus qu'à remplir; et celui qui avait flatté, non pas *le mieux*, mais *le plus*, était indubitablement couronné. L'Académie française, qui rougissait elle-même du rôle qu'elle jouait dans ces concours d'adulations, crut devoir changer de plan, et ne plus proposer aux orateurs dont elle voulait encourager l'éloquence que l'éloge des grands hommes avoués par la nation, et sur-tout par la postérité qu'on ne trompe jamais. Elle ne pouvait pas ouvrir ce nouvel ordre de choses par un sujet de prix plus intéressant à tous égards que par l'éloge de Sully. Alors s'élevait laborieusement dans la poudre des classes de l'Université de Paris, où il occupait une chaire de *quatrième*, un homme dont le talent avait peu de souplesse et de facilité, mais qui suppléait à ce que la nature lui avait refusé par beaucoup d'application et de travail; un homme qui savait réfléchir et penser, et même assez instruit des sciences exactes, pour en transporter dans l'éloquence les mots techniques et les locutions, espèce d'abus et de défaut dont il ne se corrigea que fort tard, et qui donne souvent à son style de la roideur, de la sécheresse et de l'obscurité. Cet homme était Thomas. Nous ne savons pas trop pourquoi l'éditeur n'a pas inséré dans son recueil l'éloge de Sully, par lequel Thomas ouvrit sa carrière,

qui fut très-justement couronné par l'Académie dans un concours brillant et nombreux, et qui, s'il offre les défauts qu'on a depuis tant reprochés à son auteur, n'en est pas moins remarquable par les beautés qui sont le caractère distinctif de son talent, j'oserai même dire de son génie, car Thomas en avait. A cet éloge succédèrent ceux du chancelier d'Aguesseau et de Dugay-Trouin, qui ne sont pas inférieurs à l'éloge de Sully. Enfin son talent se déploya dans toute sa force lorsqu'il composa l'éloge de Descartes. Il fut pourtant obligé de partager, du moins au jugement de l'Académie, la palme avec M. Gaillard : mais dans la séance publique où le discours de son rival fut lu tout entier, et le sien par fragmens, Thomas obtint une victoire complète. Son discours fut couvert d'applaudissemens, et celui de Gaillard peu goûté. Les défauts même ordinaires à Thomas, qui sont l'exagération et l'enflure, les comparaisons tirées des procédés des sciences et des arts, et l'abus de leurs mots techniques, parurent moins déplacés que par-tout ailleurs, dans l'éloge d'un philosophe qui avait inventé une physique erronée, il est vrai, mais hardie et nouvelle, et qui, par la haine que Woëtius lui avait vouée, et les persécutions qu'il lui suscita, semblait autoriser son panégyriste à animer les formes de l'éloquence démonstrative des mouvemens que Cicéron s'est permis dans ses Catilinaires et ses Philippiques, et que Démosthènes a déployés dans toutes ses harangues, sans qu'on l'ait accusé de fausse chaleur et d'enflure. Au reste, ces défauts ne se firent plus remarquer, et disparurent même tous dans l'excellent éloge de Marc-Aurèle, auquel Thomas a donné une forme dramatique qui semble rendre présent à l'œil, comme à la mémoire et à la pensée, ce beau règne de Marc-Aurèle qui pour le bonheur des nations fit asseoir la philosophie sur le trône de l'univers. Tout le monde admira cette péroraison, dont nous nous contenterons de citer la dernière partie et le récit qui la termine. Il ne faut pas envier au lecteur le plaisir de chercher et de trouver, dans le discours même, les autres beautés du premier ordre dont il est rempli. On doit se souvenir que *c'est le philosophe Apollonius qui parle.*

« O fils de Marc-Aurèle, pardonne; je parle au nom
» des Dieux, au nom de l'univers qui t'est confié; je
» parle pour le bonheur des hommes et pour le tien.
» Non, tu ne seras point insensible à une gloire si pure:
» je touche au terme de ma vie; bientôt j'irai rejoindre
» ton père. Si tu dois être juste, puissé-je vivre encore
» assez pour contempler tes vertus! Si tu devais un jour...
» Tout-à-coup Commode, qui était en habit de guerrier,
» agita sa lance d'une manière terrible. Tous les Romains
» pâlirent; Apollonius fut frappé des malheurs qui me-
» naçaient Rome; il ne put achever: ce vénérable vieil-
» lard se cacha le visage. La pompe funèbre, qui avait
» été suspendue, reprit sa marche. Le peuple suivit
» consterné et dans un profond silence: il venait d'ap-
» prendre que Marc-Aurèle était tout entier dans le tom-
» beau. »

La trempe du talent et de l'esprit de Chamfort était tout-à-fait différente de celle de Thomas. Ce dernier cherchait à frapper le public par de grandes masses; Chamfort tâchait de le surprendre par des aperçus fins et délicats. Ce que l'un creusait, approfondissait, l'autre l'étendait en superficie. La lumière que Thomas épanchait à grands flots, et dont il inondait pour ainsi dire l'ame du lecteur, Chamfort semblait la disséminer, et la faisait briller par parcelles, comme elle étincelle dans un diamant taillé à facettes. Une chose assez extraordinaire à remarquer, c'est que le moins bon-homme des gens de lettres après Laharpe, et le poëte comique dont les comédies aient le moins fait rire, soit celui qui ait le mieux célébré La Fontaine et Molière: car on ne peut nier que dans ces deux éloges il n'ait vaincu ce même Laharpe qu'il eut pour concurrent, et qui était un rude antagoniste. La raison de cette singularité ne serait-elle pas que l'on est en général peu frappé dans les autres des qualités qu'on possède soi-même, et qu'au contraire on saisit par un mouvement de l'esprit aussi juste que spontané celle dont on sent que l'on est dépourvu? Quoi qu'il en soit, nous allons citer un morceau de l'éloge de Molière par Chamfort qui peut donner un exemple de la tournure que l'esprit de

cet auteur faisait prendre à ses idées, et sur-tout du degré de finesse qu'il s'avait donner au trait satirique, lorsqu'il voulait le décocher de manière que celui qui le recevait ne pût ou n'osât pas se plaindre de la blessure.

« C'est ce sentiment des convenances, cette sûreté de » discernement qui a guidé Molière, lorsque mettant » sur la scène des vices odieux, comme ceux du Tartuffe » et d'Harpagon, c'est un homme et non pas une femme » qu'il offre à l'indignation publique. Serait-ce que les » grands vices ainsi que les grandes passions, fussent » réservés à notre sexe, ou que la nécessité de haïr une » femme fût un sentiment trop pénible, et dût paraître » contre nature? S'il est ainsi, pourquoi malgré le pen- » chant naturel des deux sexes, cette indulgence n'est- » elle pas réciproque? C'est que les femmes font cause » commune; c'est qu'elles sont liées par un esprit de » corps, par une espèce de confédération tacite, qui, » comme les ligues secrètes dans un état, prouve peut- » être la faiblesse du parti qui se croit obligé d'y avoir » recours. »

Je doute que les femmes, tout en ne s'en plaignant pas pourtant, aient su beaucoup de gré à Chamfort du motif qu'il prête à Molière, pour n'avoir pas pris parmi elles le modèle du Tartuffe et de l'Avare. N'eût-il pas été plus naturel et plus vrai de penser et de dire que si les poëtes comiques cherchent et trouvent plutôt les héros des vices, qu'ils livrent à la risée publique, chez les hommes que chez les femmes, c'est parce que les hommes, même dans la société intérieure, ont une existence politique que ne peuvent jamais avoir les femmes, que l'influence des défauts de ces dernières est par conséquent moins dangereuse, et que quelques législateurs ont été si persuadés de cette vérité, que, dans leur code pénal, les femmes, à crime égal, sont moins sévérement punies que les hommes?

Le talent de Laharpe, dans les éloges oratoires, est tout aussi différent de celui de Chamfort que de celui de Thomas. Il n'a ni autant de profondeur que Thomas, ni autant d'esprit, proprement dit, que Chamfort; mais il a plus de littérature que l'un et l'autre, et il est sur-tout

bien plus nourri de la substance des anciens. Le premier de ses éloges, couronnés par l'Académie française; (l'éloge de Charles V) est faible, et l'éditeur a bien fait de ne pas l'insérer dans ce recueil; mais les trois éloges de Fénélon, de Catinat, et de Racine, sont des ouvrages excellens, et le dernier sur-tout est le chef-d'œuvre de prose d'un homme qui n'en a guère fait que de très-bonne. Il parut, en louant Fénélon, avoir hérité de ce style enchanteur qui caractérise les ouvrages de l'auteur du Télémaque. On fut étonné, lorsque l'on entendit l'éloge de Catinat, qu'un orateur naturellement étranger aux manœuvres de la guerre et à la tactique de cet art meurtrier, mais nécessaire, eût tracé avec tant de supériorité les plans de campagne du maréchal de Catinat, et décrit d'une manière si exacte et si animée ses batailles à jamais mémorables. Au reste, Fléchier avait déployé avant lui le même talent dans son Oraison funèbre de Turenne : le génie de l'orateur, quoiqu'il ne soit rien moins que guerrier, doit, lorsque le sujet l'échauffe, s'identifier avec le génie de son héros. Laharpe était bien mieux dans son élément, lorsqu'en composant son éloge de Racine, il préluda avec tant de succès aux savantes théories de l'art tragique, qu'il développa ensuite, avec non moins de supériorité et plus d'étendue, dans son *Cours de littérature du Lycée*, ouvrage qui, pour devenir modèle, n'a besoin que d'un abréviateur sage, et d'un continuateur qui achève le cercle qu'il a tracé, mais qu'il n'a pu finir. La manière de Laharpe, dans ses discours oratoires, n'est ni celle de Cicéron, ni celle de Démosthènes : il n'a ni l'abondance fleurie de l'un, ni l'entraînement irrésistible de l'autre, mais il est sage, nombreux, élégant et périodique, comme Isocrate, qui donna dans Athènes des leçons d'éloquence, de même que Laharpe en donnait à Paris, lorsqu'il professait au Lycée. On en peut juger par ce début de l'éloge de Racine :

« Quand Sophocle produisait sur la scène ces chefs-» d'œuvre qui ont survécu aux empires et résisté aux » siècles, la Grèce entière, assemblée dans Athènes, » applaudissait à sa gloire. La voix d'un héraut le pro-

» clamait vainqueur dans un immense amphithéâtre qui » retentissait d'acclamations ; sa tête était couronnée de » lauriers à la vue de cette innombrable multitude ; son » nom et son triomphe, déposés dans les annales, se » perpétuaient avec les destinées de l'Etat, et les Phidias » et les Praxitèle reproduisaient ses traits sur l'airain et » le marbre, de la même main dont ils élevaient des » statues aux Dieux.

» Quand cette même Athènes voulait témoigner sa » reconnaissance à l'orateur qui avait servi l'Etat et » charmé ses concitoyens, elle décernait à Démosthènes » une couronne d'or ; et si quelque rival ou quelque » ennemi, usant du privilége de la liberté, réclamait » contre cet honneur, les nations accouraient de toutes » les contrées de la Grèce, pour assister à ce combat des » talens contre l'envie, et proclamer la victoire d'un » grand homme. »

Ne croyez-vous pas entendre Isocrate prononçant le panégyrique du roi de Salamine, ou celui d'Artémise ?

M. Garat a pris une route toute différente de celle de ses trois prédécesseurs. Ses éloges ont une forme moins oratoire. Il s'y permet beaucoup plus de digressions ; il y disserte même quelquefois ; mais ce qu'il y perd en ornement, il le regagne en force. Il pense beaucoup, et fait beaucoup penser son lecteur : ce qui est toujours un mérite rare. Deux morceaux se font sur-tout remarquer dans l'éloge de Suger, c'est le portrait de saint Bernard qui est fait de main de maître, et le tableau des amours d'Héloïse et d'Abélard, où l'auteur, malgré l'austérité de son sujet et de son talent, a su, non pas sans contraste, mais au moins sans disparate, employer des couleurs suaves, et des teintes douces et délicates. Nous regrettons que les bornes qui nous sont imposées, nous empêchent de citer ces deux morceaux, ainsi que plusieurs autres aussi marquans de son éloge de Fontenelle. Nous préférons d'en transcrire un de son éloge de Montausier, assez court pour ne pas outre-passer nos limites, et qui se distingue sur-tout par ce caractère de pensée qui n'abandonne jamais l'auteur. Il s'agit dans ce morceau

de la place de gouverneur du Dauphin, à laquelle tous les courtisans croyaient avoir des droits.

« Toute la cour est en mouvement pour obtenir, par » la faveur et par l'intrigue, une fonction qu'un souve- » rain ne peut confier sans crime qu'à celui de ses sujets » auquel il a reconnu le plus de lumières et de vertus. » On dirait qu'il n'y a pas un courtisan qui ne soit capa- » ble de former un roi. Louis, frappé profondément de » l'importance du choix qu'il va faire, sent que peut-être » il va décider en ce moment de la destinée des généra- » tions mêmes qui ne vivront pas sous son empire. Il se » dit qu'une de ses erreurs peut rendre la postérité mal- » heureuse par les crimes de son fils. Mais, tandis que » l'intrigue s'agite encore autour de lui, le choix est fait » dans son cœur, et il garde long-tems ce secret, dont » sa conscience semble jouir comme d'une bonne action » qu'on ignore. Il a vu près de son trône un homme *qui* » *y a* toujours fait entendre la vérité, dont le caractère » sévère et inflexible donne à la vertu tout l'empire » qu'elle doit exercer; un homme que ses mœurs et l'envie » ont également convaincu d'être l'ennemi de la cour. » C'est cet homme que le monarque juge le plus propre » à former un roi, c'est lui qu'il donne pour gouverneur » à son fils, c'est Montausier : les courtisans sont con- » fondus, et la nation applaudit. » Il ne faudrait, pour rendre ce morceau parfait, qu'y corriger un *hiatus* que la chaleur de la composition aura sans doute caché à l'oreille délicate et sensible de M. Garat.

Il serait injuste de décider quel rang M. Noël doit obtenir, comme orateur, parmi les *lauréats* de l'Académie française, puisque ce recueil ne nous offre de lui qu'un discours qui fut son début dans la carrière de l'éloquence (l'éloge de Louis XII), et que peu de tems après, cette lice honorable fut fermée pour tout le monde, et ne s'est rouverte que lorsque d'autres occupations empêchaient M. Noël de s'y signaler par d'autres triomphes. Il nous paraît que les caractères distinctifs du talent de cet orateur sont une élégance facile, de la clarté et de la méthode. On y remarque un mouvement très-heureux dans un morceau assez difficile à traiter,

moins par les choses que l'auteur avait à dire, que par celles qu'il devait taire, et dans lequel il s'excuse de ne point suivre son héros *dans ses conquêtes infructueuses*, et de ne point *le justifier* de les avoir entreprises. « Et » vous (poursuit l'orateur), généreux Français, fleur » de la chevalerie, noms célèbres et chers à la nation, » La Palisse, Gaston, d'Aubigny, La Trémouille, Bayard, » pardonnez si je ne m'arrête pas un instant pour jeter » quelques fleurs sur la tombe des héros. Que ne puis-je » marcher sur vos pas à Gênes, à Milan, à Ravenne, » dans les champs d'Aignadel, et vous voir remplir de » votre gloire et marquer de votre sang ce théâtre » brillant de nos triomphes et de nos revers! Mais » l'histoire vous a payé depuis long-tems le tribut d'élo- » ges qui vous est dû : le ciseau de nos artistes nous a » déjà reproduit quelques-uns de vos nobles rivaux, » et les hommages de la France vous attendent tous » dans le temple des talens et des vertus nationales. » Ce morceau, dont l'éloquence est vive et animée, et que ne déparent ni l'exagération, ni l'emphase d'une fausse chaleur, fait regretter que M. Noël ne nous ait pas donné dans ce recueil plus d'occasions de rendre justice à son estimable talent. En général, cette édition est soignée, et on y remarque peu de ces fautes typographiques qui défigurent tant d'autres recueils.

Le recueil que nous venons de faire connaître avait été précédé par un autre ouvrage du même genre, qui avait paru peu de mois auparavant chez d'Hautel, libraire. Celui-ci n'est qu'un in-18, mais il est composé de sept volumes; et dans deux de ces volumes on trouve, comme dans l'autre recueil, l'*Essai sur les Eloges*, par Thomas.

Dans le recueil en sept volumes l'éditeur n'a point eu la prétention de ne donner que les *éloges couronnés* : il y a joint aussi des éloges d'auteurs anciens, tels sont ceux de Newton, de Tournefort, de Leibnitz, etc., par Fontenelle; et des éloges dont les auteurs n'ont cherché à concourir à aucun autre prix que celui de l'estime publique, tels sont les éloges de Franklin, par Condorcet, de Buffon, par Vicq-d'Azir.

Ce choix nous a paru fait avec goût. Ce ne sont pas les éloges *couronnés* qu'on lit quelquefois avec le plus de plaisir. Les auteurs y ont trop songé à arrondir leurs phrases, à trouver de ces idées brillantes, de ces antithèses qui appellent les applaudissemens des auditeurs dans les séances académiques. Il est d'autres éloges plus simplement écrits, qui contiennent plus de faits, plus d'idées justes et utiles. Ceux-ci ne sont bien jugés que dans le silence du cabinet.

Si le premier recueil d'éloges est imprimé avec plus de luxe, l'autre est plus complet, et c'est un grand avantage. Lequel des deux libraires aura un plus prompt débit de son édition? c'est ce que nous ne saurions décider; mais l'une et l'autre collections méritent de trouver place dans les bonnes bibliothèques.

Le Dentiste des Dames ; par Joseph Le Maire, chirurgien-dentiste, reçu à la faculté de médecine de Paris. — Un vol. in-18, avec deux gravures. — Prix, 1 fr. 50 c., et 2 fr. franc de port. — A Paris, chez *Foucault*, rue du Cloître-Saint-Benoît, n° 7 ; l'Auteur, quai de la Monnaie, n° 3 ; *Bechez*, quai des Augustins ; *Janet* et *Cotelle*, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 17.

Si la nature nous eût tous traités comme le célèbre Abasside Abdal-Samad, dont les deux mâchoires n'étaient chacune composée que d'une seule pièce, l'art du dentiste se réduirait à fort peu de chose.

Mais la nature n'accorde pas ses faveurs à tout le monde, et il faut être au moins de la famille des Abassides pour n'avoir que deux dents. Je ne sais si Hérodote a prétendu s'amuser à nos dépens, mais il m'assure que les Gorgones étaient traitées d'une manière encore plus économique ; elles n'avaient pour elles toutes qu'une dent, qu'elles se prêtaient successivement quand la fantaisie de manger leur venait.

Nous sommes, pour notre malheur, beaucoup plus riches que les Gorgones ; et nous avons, dans les trente-

deux dents qui ornent notre bouche, trente-deux sources différentes de douleur ! Que de larmes n'avons-nous pas à verser dans notre enfance, quand nos alvéoles s'ouvrent pour donner passage à ces trente-deux ossemens si importuns et si nécessaires ! Que de pleurs et de gémissemens, quand ils tombent pour faire places à d'autres ! A quel prix n'achetons-nous pas ces dents qu'on a décorées du beau nom de sagesse ! Et quels cris ne faisons-nous pas entendre, quand une maladie ou un accident imprévu nous forcent de recourir à la lime ou au fer du dentiste !

Au seul nom d'*arracheur de dents*, l'enfance, la jeunesse, tous les âges tremblent d'effroi. Le guerrier lui-même, dont l'audace a bravé le feu de cent pièces d'artillerie, ne voit pas sans une sorte d'émotion le successeur de Garengeot armé de sa clef redoutable. C'est ainsi que la nature nous vend chèrement ses faveurs. Cependant tous nos maux ne sont pas son ouvrage. Nous travaillons tous les jours, nous-mêmes, à en augmenter le nombre; et si la boîte de Pandore fût descendue vide parmi nous, nos préjugés, nos passions et notre ignorance se seraient hâtés de la remplir.

Avant de publier *le Dentiste des Dames*, M. Joseph Le Maire s'était pénétré de ces profondes considérations; car M. Le Maire n'est point un de ces opérateurs durs et impitoyables qui rient de nos douleurs; il est également éclairé, sensible et poli. Deux beaux yeux en larmes sont un spectacle contre lequel la bonté de son cœur ne saurait tenir; et c'est pour les essuyer ou les prévenir qu'il a quitté le *davier* pour prendre la plume.

Le beau sexe avait jusqu'à ce jour droit d'accuser l'indifférence des dentistes. Tous les arts lui avaient adressé leurs hommages. On avait l'*Astronomie des Dames*, le *Voyageur des Dames*, le *Médecin des Dames*, le *Prédicateur des Dames*, la *Rhétorique des Demoiselles*, etc., mais le *Dentiste des Dames* manquait absolument; il était réservé à M. Le Maire de réparer ce tort; et quel chevalier l'aurait fait avec autant de galanterie!

M. Le Maire n'a rien épargné pour rendre son tribut digne du sexe charmant auquel il est adressé. Format

agréable et délié, papier fin et choisi, caractères élégans, style paré de toutes les fleurs de la rhétorique, gravure, poésie, tout s'est réuni pour embellir ce joli recueil. A la tête de l'ouvrage, on voit une déesse (c'est la Volupté), la main appuyée sur un livre (c'est *le Dentiste des Dames*); l'Amour lui présente un miroir où ses charmes se répètent; un autre Amour à genoux porte sur sa tête un plateau chargé de petits pots d'opiat, et invite la Volupté à en faire usage. A la suite de cette estampe, on lit les vers suivans :

Jetez les yeux sur ce miroir
Que vous présente un Dieu dont vous portez les armes :
Si vous craignez de vous y voir,
Belles, rassurez-vous en consultant vos charmes.
Plus loin voyez ce Dieu malin;
Dans une plus humble posture,
Il vous offre encor le moyen
De suivre les avis semés dans la brochure
Mise à propos sous votre main.
Il vous parle, écoutez, sur-tout daignez l'en croire :
Il ne faut à la Volupté
Que des lèvres de rose et qu'un trône d'ivoire;
Ce n'est qu'à la fraîcheur et qu'à la propreté,
Femmes, que vous devez l'éclat de votre gloire.
Ah! du moindre dégoût craignez les accidens,
Vous qui charmez par un sourire :
L'homme veut quelquefois qu'on *lui montre les dents*,
Mais ce n'est que pour le séduire.

C'est à la muse de M. de Bury que nous devons ces vers. M. Le Maire paraît s'en tenir aux honneurs de la prose; mais pour relever par quelque mérite particulier la simplicité de son hommage, il a cru devoir y joindre son portrait gravé au physionotrace. Ainsi, du côté des qualités extérieures, il ne manque rien au *Dentiste des Dames* pour faire une fortune brillante dans le monde.

Voyons s'il soutient ces avantages par les qualités intérieures. Je trouve, en ouvrant le volume, un Avant-Propos dont la première phrase a besoin de correction; il s'agit d'une apostrophe au beau sexe :

« Mesdames, en ne vous dédiant pas un de ces ou-

» vrages frivoles qui font pendant deux jours l'ornement » des boudoirs, puis-je espérer de fixer un instant votre » attention, et de captiver vos suffrages? »

Il me semble que l'auteur n'a point dit ce qu'il voulait dire; car il est évident qu'il veut dédier son ouvrage aux Dames, et que par conséquent toute négation est ici de trop. Il fallait donc dire : « En vous dédiant un ouvrage » qui n'a rien de commun avec ces livres frivoles, etc. »

Mais on doit faire attention que M. Le Maire est dentiste et non point grammairien; que son art ne s'exerce que sur la pureté de la bouche et non sur la pureté de la langue. C'est donc une faute légère et très-excusable, qui ne saurait nuire au mérite de son ouvrage. C'est ici le cas de rappeler l'axiôme de l'école : *Non agitur de verbis, sed de rebus : Il ne s'agit point des mots, mais des choses*. Or les choses me paraissent très-bien traitées.

L'auteur observe d'abord qu'on n'attache pas assez d'importance à la conservation des dents, qu'il appelle *le moulin de la vie*. On a soin d'un bijou, on craint de déranger les rouages d'une montre, et l'on a pour des choses aussi précieuses que les dents une insouciance impardonnable. On se fait un honneur ridicule de les compromettre tous les jours dans des jeux puérils et dangereux. On les emploie à broyer les corps les plus durs, à casser des noyaux de pêche. M. Le Maire a connu un jeune homme de vingt ans qui avait les plus belles dents, et qui se cassa toutes celles de devant dans un pari insensé. Il s'était engagé à prendre une chaise entre ses dents et à la jeter par-dessus sa tête.

Un autre fit le pari de monter à une fenêtre en se faisant élever au moyen d'un drap qu'il tiendrait dans ses dents. Qu'arriva-t-il? Non-seulement il perdit les quatre incisives, mais il tomba de la hauteur de la fenêtre et se cassa les deux os de la jambe. Que dire de ceux qui s'amusent à broyer des verres entre leurs dents? M. Le Maire ne saurait penser à ces expériences sans un sentiment de colère : *O servum pecus!* s'écrie-t-il avec une noble indignation.

Il est vrai que ces observations regardent peu le beau sexe. On ne connaît guère de Dames qui cassent des

noyaux de pêche avec leurs dents, ou qui se fassent monter en l'air suspendues à un drap; mais il est d'autres torts qui, sans être aussi apparens, n'en sont pas moins préjudiciables. Un auteur espagnol a dit : *Mas vale un diente qu'un diamente : Mieux vaut une dent qu'un diamant.* Or, les Dames ont-elles pour leurs dents le même soin que pour leurs diamans? Les jeunes personnes suivent-elles les préceptes d'Ovide dans son *Art d'aimer?* « Que votre bouche soit toujours fraîche, que vos dents » soient blanches et pures; dois-je vous recommander » d'entretenir l'éclat de leur émail? »

A peine la nature développe-t-elle chez nous sa première énergie, que nous devenons les tristes victimes de l'ignorance, de la paresse ou des préjugés. Au moment de la dentition, des mères imprudentes, au lieu de consulter les hommes de l'art, se livrent à mille pratiques ridicules et chimériques, emploient mille remèdes de bonnes-femmes qui attaquent la substance osseuse jusques dans ses racines.

Dans les pensions rien n'est souvent plus négligé que le traitement des dents. Les parens se laissent séduire par le charlatanisme des prospectus, les charmes d'une belle localité, la déception des promesses, et leurs enfans tombent entre les mains d'institutrices inhabiles ou mercenaires, de calculatrices avares, plus envieuses de profits sordides que d'actions honnêtes. Aussi voit-on tous les jours chez elles de jeunes personnes de quatorze ou seize ans qui dans une bouche céleste renferment des dents hideuses.

Telle n'est point Mme de Chaban, institutrice, rue Sainte-Geneviève, près de l'Estrapade. M. Le Maire nous raconte avec un touchant intérêt les soins maternels qu'elle prodigue à ses jeunes élèves.

« Avec quelle tendre complaisance, avec quel zèle, » avec quel courage, cette femme respectable ne se » montre-t-elle pas dévouée au soulagement des jeunes » personnes qui sont sous sa bienfaisante direction! » Lorsqu'il s'agit de quelque opération de la part du den» tiste, c'est elle-même qui les détermine avec une bonté

» rare, les encourage, leur tient la tête. Non, la plus » tendre des mères, etc. »

Mais les soins des institutrices ne suffisent point; il faut encore qu'elles sachent discerner le dentiste habile du charlatan adroit, qui s'en arroge le titre. « Qui le croi- » rait! dit M. Le Maire, on a vu des chirurgiens pédicures » s'ériger en chirurgiens dentistes, *traiter les gens de la* » *tête aux pieds*, et du même instrument couper un » durillon à votre orteil et dégager une dent de votre » bouche. » O étrange renversement de toutes choses! quand on est témoin de ces désordres, quand on voit réunis sur le même tableau les noms de *pédicure* et de *dentiste*, ne se sent-on pas frappé de cet indigne contraste, et n'aimerait-on pas autant, dit M. Le Maire, lire sur une enseigne commune? *un tel parfumeur et vidangeur*.

Il est vrai qu'autrefois d'orgueilleux préjugés avaient tenu dans l'abaissement l'honorable profession de dentiste; mais aujourd'hui la saine philosophie a replacé cet art utile au rang qu'il devait occuper, et maintenant on voit des docteurs en médecine et en chirurgie ne pas dédaigner de suspendre au-dessus de leur porte une enseigne chargée de ces mots fraternels : *un tel, docteur en médecine et chirurgien-dentiste*.

Je ne saurais suivre M. Le Maire dans tout ce qu'il enseigne d'utile pour la conservation des dents, leur entretien, leur remplacement; c'est dans l'ouvrage même qu'il faut lire ces utiles considérations. Mais on ne saurait trop méditer les chapitres sur les dents artificielles, les cosmétiques, les poudres dentifrices, les boissons froides ou chaudes, les coiffures à la Titus, et sur-tout la légèreté des vêtemens.

Par-tout on aperçoit un artiste zélé, un amateur enthousiaste du beau sexe, qui gémit sur les torts de cette aimable portion de l'humanité, et cherche à les prévenir ou à les réparer. Un but si noble ne mérite-t-il pas d'être encouragé?

SALGUES.

Loisirs champêtres, ou *Recueil de poésies fugitives*; par Mme de Mandelot, née Sainte-Croix. — Un vol. in-8°. — A Lyon, chez *Rolland*, imprimeur-libraire, rue du Pérat, n° 21.

Mme de Mandelot vivant dans la douce solitude des champs que le Rhône et la Saone arrosent de leurs eaux vivifiantes, dans la paix de ces rians paysages, de ces sites enchanteurs qui varient à chaque pas aux environs de Lyon; pleine d'enthousiasme pour les beautés de la nature, et douée d'un cœur profondément sensible, a composé des idylles gracieuses, des élégies non passionnées, mais sentimentales, ce qui est beaucoup plus convenant pour une femme bien née, et diverses pièces fugitives qui font honneur à son cœur ainsi qu'à son esprit. Elle a réuni ces divers opuscules en un volume qu'elle donne au public, avec la timidité qui sied si bien au talent et à son sexe. Un recueil de ce genre ne peut s'analyser : il suffit de donner une idée des pièces qui le composent.

On trouve peu de grands vers dans ce recueil : un *Hommage à la nature*, une *Epître à M. de Châteaubriant*, un morceau sur *l'Emploi du tems*, un autre sur *le Bonheur de l'homme des champs*, un *Hymne au soleil*, et quelques petites pièces, voilà tout ce qu'il y a en vers alexandrins et en style soutenu.

Un très-grand nombre d'idylles et de fugitives adressées à des parens et à des amis de l'auteur, à M. de Florian et à quelques autres poëtes, des élégies sur la mort de l'époux et du père de Mme de Mandelot, remplissent le reste du volume.

Pour faire connaître la manière d'écrire de l'auteur, nous choisirons cette petite pièce.

ÉLÉGIE.

J'ai perdu tout espoir de paix et de bonheur;
L'époux que j'adorais ne voit plus la lumière,
Et du séjour des morts la ténébreuse horreur,
Autour de moi, s'étend sur la nature entière!

J'entends, je vois par-tout l'ami que j'ai perdu :
Il erre tristement à l'ombre de ces hêtres ;
Son nom m'est répété par les échos champêtres,
Et nourrit la douleur dans mon cœur éperdu.

Lorsque l'heureux berger, sur sa flûte légère,
Annonce le retour de Flore et du printems,
Il me rappelle, hélas ! qu'une voix bien plus chère
Se plut à célébrer les doux loisirs des champs !
Des Muses autrefois il emprunta la lyre
Pour chanter la nature et ses douces faveurs ;
Il aimait les plaisirs que goûtent les pasteurs
Et ce calme enchanteur que la retraite inspire....
Mais je soupire en vain d'inutiles regrets !
En vain de tendres pleurs inondent ma paupière !
Et la mort insensible à ma triste prière
Aux vœux de l'amitié ne le rendra jamais.

Je pourrais reprocher à l'auteur plusieurs négligences et plusieurs répétitions ; mais je n'en ai pas le courage, et je craindrais de manquer aux convenances en traitant avec une excessive sévérité les vers d'une femme qui les a si bien observées. Je crois qu'un livre est estimable lorsqu'il peut être lu avec plaisir malgré quelques négligences de style, que l'auteur peut aisément faire disparaître dans une nouvelle édition. M.

LA RENONCIATION,

OU LA PLUS BELLE PERSONNE DE BERLIN.

NOUVELLE.

Près de vingt mille écus, Charles, disait le riche d'Ahler à son fils, c'est cependant une belle somme, et je t'avoue que j'ai peine à me décider à renoncer à cet héritage. Nous sommes déjà assez riches, me dis-tu, et cet accroissement de fortune n'ajouterait rien à notre bonheur; je conviens de ces deux vérités, mais cela vaut au moins la peine d'y réfléchir, et de ne pas s'exposer à un repentir tardif en rejetant ainsi le bien que Dieu nous envoie. Penses-y bien, mon fils.

Non, mon père, répondit vivement le jeune homme, je

suis bien sûr de n'éprouver jamais aucun regret là-dessus. Grâces à vos bontés, j'ai plus d'argent que je ne puis en dépenser, et....

Oui, oui, je le sais bien, lui dit son père; tu n'as pas le goût de la dépense, je suis plutôt obligé de t'exciter là-dessus que de te retenir; j'aimerais que tu te fisses honneur de notre richesse, plutôt que d'employer ton argent secrètement, en bonnes œuvres, il est vrai, mais qui le sait? Tu ressembles à feue ma mère; elle était dans sa maison un modèle d'ordre, d'économie, n'aimait point le luxe, ne s'accordait aucune fantaisie, et son seul plaisir était de donner à ceux qui en avaient besoin; sa bourse était ouverte à tous ses amis et à tous les malheureux. Mais pour ce plaisir même l'abondance de bien ne nuit pas, et plus on a, mon fils....

Et moins on donne, ajouta Charles en souriant. N'avez-vous pas remarqué souvent, mon père, que l'excès des richesses endurcit le cœur? on est alors si loin du pauvre qu'on ne pense plus à ses besoins, et l'on s'en trouve dont on ne se doutait pas; voilà sur-tout le risque que je ne veux pas courir: si, en effet, comme vous le dites, j'ai le bonheur de ressembler à ma bonne grand'-mère, je ne veux pas être plus riche qu'elle, de peur d'altérer cette ressemblance.

Tu l'es déjà beaucoup plus, répondit M. d'Ahler avec un air de satisfaction. Mon grand père commença notre fortune, mon père la doubla, moi je l'ai triplée; tu es mon seul enfant, et si tu continues à vivre comme tu le fais, tu ne dépenseras pas la moitié de nos revenus: ainsi, fais comme tu voudras pour cet héritage, je te l'abandonne; songe cependant que tu ne serais peut-être pas si indifférent sur le chapitre de la fortune si tes dispositions venaient à changer sur un autre article, comme tu sais que je l'ai souvent désiré. — Sur quel article, mon père, demanda le jeune homme avec embarras?

Eh vraiment! cela ne s'entend-il pas de soi-même, sur celui du mariage; tu sais combien tu me ferais plaisir d'y penser: mais tu parais avoir pris ton parti de vivre et de mourir célibataire.

Je vous assure, mon père, répondit Charles en soupirant, que, quelle qu'ait été ma conduite à cet égard, je n'ai pris aucune résolution définitive. — Tu aurais eu grand tort, mon fils. Une femme vaine et peu sensible t'avait séduit par sa beauté, elle t'a abandonné pour un rival qui

lui promettait une existence plus brillante. Quatre années se sont écoulées dès-lors ; est-ce un motif suffisant pour renoncer à un autre établissement? Songe que tu approches de ta trentième année, et que moi-même.... Mais je ne te presse plus sur ce sujet, et fais ce que tu voudras de ces vingt mille écus ; je ne te demande qu'une seule chose. Il y a long-tems que tu as envie de voir Berlin, vas-y passer quelques mois ; tu te mettras au fait de ce qui concerne cet héritage, tu t'informeras si les autres parens méritent ce que nous voulons faire pour eux : je ne les connais pas du tout, à peine même de nom ; d'après ce que tu en apprendras sur les lieux, tu prendras le parti que tu voudras ; c'est à toi que cet héritage devait revenir, je te laisse le maître d'en disposer dès-à-présent ; mais je veux qu'il soit bien placé.

Le jeune d'Ahler était bien décidé à céder cet héritage à ces parens inconnus, qu'ils le méritassent ou non, si d'ailleurs ils en avaient besoin, et il avait parfaitement raison. Le cousin éloigné dont il venait d'hériter, était comme la plupart des riches qui ne reconnaissent pour leurs parens que ceux qui peuvent leur faire honneur, ou par leur fortune, ou par la considération dont ils jouissent, et laissent de côté ceux qui sont pauvres et dont on ne parle pas. Retiré des affaires depuis plusieurs années, aimant peu le monde et la société, il avait passé les derniers tems de sa vie dans une terre éloignée de Berlin, allait rarement dans cette ville et sans y voir personne ; il avait absolument perdu de vue quelques parens qui vivaient ignorés dans cette grande ville, qui ne le connaissaient pas et n'avaient pas osé se rapprocher de lui. La pauvreté est presque toujours timide et craint d'être importune ; mais il se rappelait fort bien d'avoir rencontré dans sa jeunesse un cousin qu'on appelait déjà alors le riche d'Ahler ; il n'avait conservé aucune relation avec ce parent, qui vivait à trente milles de Berlin, mais il savait qu'il avait un fils. Il faut, pensa-t-il, que ce jeune homme soit aussi appelé comme son père, le riche d'Ahler, et que ma fortune reste intacte entre ses mains, et ne se divise pas entre tous ceux qui pourraient y avoir droit et qui seraient alors à leur aise, et rien de plus ; au lieu que si je fais héritier ce jeune homme, et que sa fortune paternelle et la mienne se réunissent, il pourra tenir un rang de prince, et cela fera honneur à ma mémoire. En conséquence, il nomma MM. d'Ahler, père et fils, ses légataires universels.

Quelquefois les parens d'un homme riche ne se découvrent qu'après sa mort, et c'est ce qui arriva cette fois. A peine le vieux M. d'Ahler eut fermé les yeux que ses parens de Berlin se présentèrent pour recueillir sa succession ; ils tenaient à lui du côté maternel, aucun ne portait le même nom ; ils auraient hérité par la loi s'il n'y avait pas eu de testament, mais il s'en trouva un en faveur du riche cousin d'Ahler qui les frustrait de toute espérance. Ils firent éclater leur plaintes, et l'héritier reçut à-la-fois la nouvelle de cette succession et celle des murmures des neveux déshérités. Le jeune et généreux d'Ahler témoigna tout de suite à son père son désir qu'une fortune sur laquelle il n'avait jamais compté, et qui leur arrivait accompagnée des soupirs et des larmes de gens qui en avaient plus besoin qu'eux, ne fût pas réunie à celle qu'ils possédaient déjà, et suivît sa destination naturelle. Le père alléguait l'intention du testateur, et le respect pour les dernières volontés d'un homme bien libre de disposer de ce qu'il avait acquis ; le jeune homme répondait que si son vieux parent avait pu savoir le peu de cas que son héritier faisait de cette richesse, il se serait bien gardé de la lui laisser. Le père résista ; le fils insista : ils résolurent enfin de s'en rapporter à l'avis d'un ami qui avait la plus grande influence sur l'esprit de M. d'Ahler. C'était un homme plein de sens, de droiture et d'esprit ; complétement de l'avis du fils, il employa pour persuader le père l'arme toute puissante de la vanité, qu'il savait l'emporter chez lui sur l'avarice ; il lui parla du prodigieux effet que cette renonciation ferait dans le monde ; il lui dit qu'on le distinguerait désormais sous le titre du généreux d'Ahler, et sut ainsi adroitement tirer parti d'un défaut pour faire une bonne action. Et qu'on dise encore que l'esprit n'est bon à rien ; la vanité obtint ce qui avait été refusé à la justice et même à la faiblesse paternelle. Le jeune Charles d'Ahler partit donc pour Berlin, et ce voyage qu'il désirait de faire depuis longtems l'occupa plus qu'un héritage dont il faisait le sacrifice avec plaisir. Il avait dans cette ville deux amis de collége, qui tous les deux étaient devenus des hommes intéressans ; ils étaient mariés et vivaient heureux et considérés au sein de leur famille. Il soupira d'abord en se rappelant que sans l'inconstance de la seule femme qu'il eût aimée il jouirait du même bonheur ; mais il était si bien guéri de son amour, que sa seconde pensée fut de se féliciter d'être libre encore et de pouvoir jouir à son aise des plaisirs de

cette brillante capitale. Ses deux amis l'introduisirent chez les personnes de leur connaissance. L'hospitalité et la sociabilité reconnues des Berlinois, les objets intéressans qu'on lui faisait voir tous les jours, relatifs aux arts et aux sciences, tout donnait à son activité un mouvement dont elle avait perdu l'habitude, et ranimait ses facultés engourdies par la vie monotone qu'il avait menée depuis plusieurs années; il retrouva cette chaleur, cette vivacité de l'âge de vingt ans qu'il avait souvent regrettée.

Il en fit l'épreuve un jour qu'il se promenait avec ses deux amis sur le Wilhelmsplate; il remarqua de loin une jeune personne, mise modestement, qui venait de leur côté, et qui lui parut d'une figure charmante; elle s'approchait, et son port, et sa démarche, et ses traits enchantèrent Charles; chaque mouvement développait une grâce de plus, son émotion allait en croissant. Elle passa à côté d'eux; on se salua; les yeux de la belle personne rencontrèrent ceux du jeune homme; l'expression qu'elle y remarqua lui fit baisser les siens, et une douce rougeur l'embellit encore. Qui est-elle? comment se nomme la plus belle personne de Berlin? demanda-t-il vivement à un de ses amis. — C'est beaucoup dire, lui répondit celui-ci, la plus belle personne de Berlin!.. elle est très-belle cependant, et je suis étonné de ne l'avoir pas encore rencontrée: il faut que ce soit une étrangère. D'Ahler la suivit des yeux aussi long-tems qu'il put la voir. Ses amis le plaisantaient souvent sur *la plus belle personne de Berlin*. Quand les sentimens ont encore quelque chose de vague, ils prennent aisément la teinte de ce qui les entoure; il répondait gaîment aux plaisanteries qu'on lui faisait sur la belle inconnue, mais dès qu'il était seul, ses dispositions devenaient différentes; c'était avec une espèce de serrement de cœur qu'il se rappelait cette délicieuse figure, traversant le Wilhelmsplate comme une apparition céleste. Il la voyait toujours s'approcher, passer à côté de lui, baisser les yeux en rougissant, puis s'éloigner et disparaître. Il passait des heures entières à la fenêtre de son auberge; son cœur battait dès qu'il voyait de loin une femme qui pouvait avoir quelque rapport avec celle qui l'occupait, et il en détournait les yeux tristement lorsqu'en la voyant de plus près il distinguait une autre figure que celle qu'il appelait intérieurement, non seulement la plus belle personne de Berlin, mais du monde entier. Chacun se forme une idée de perfection ou de bonheur auquel il désire d'atteindre

sans la moindre espérance d'y parvenir; c'est là ce que Charles éprouvait: cette pensée, je ne la reverrai plus, revenait sans cesse; mille sensations tristes et vagues s'emparaient de son imagination; il se formait dans sa tête un nouveau monde dans lequel il devait rencontrer celle dont l'image l'avait si vivement frappé, qu'il ne pouvait l'oublier, et que tous ses plaisirs en étaient troublés.

Dès la seconde semaine de son séjour à Berlin, il eut terminé ce qui regardait l'héritage : aucune des personnes qu'il consulta à ce sujet ne connaissait particulièrement les quatre familles que cette succession intéressait au même degré; mais d'après les renseignemens qu'il obtint, il put cependant s'assurer qu'elles étaient toutes très-pauvres, mais honnêtes et laborieuses, et que cette fortune partagée entr'elles les mettrait dans un état d'aisance et de bonheur. Deux de ces parens étaient de petits marchands en détail, qui pourraient étendre leur commerce. L'autre, une veuve de pasteur, dont le fils plein d'espérance, s'entretenait avec peine à l'université en donnant des leçons; sa mère lui envoyait de tems en tems quelques faibles secours, produits de son travail et de celui de sa fille. Le quatrième était maître d'école dans un village avec six écus par mois d'honoraires, et avait huit enfans à nourrir. Les trois pères de famille et la veuve se présentèrent au premier mot d'avis chez le jeune d'Ahler, avec le désir et la modeste espérance d'en obtenir quelques faibles secours; il fut vivement touché de l'expression d'honnêteté et de vérité avec laquelle ils lui exposèrent leur situation; mais lorsqu'il leur annonça que son intention était de leur rendre en entier l'héritage de leur parent, ils se regardèrent les uns les autres d'un air étonné, et comme croyant avoir mal compris. Un des marchands eut même des doutes sur l'état de la tête et de la raison de Charles; l'autre crut qu'il voulait se moquer d'eux et de leurs inutiles prétentions, tant les héritiers de ce genre sont rares : mais lorsque Charles avec un air de dignité calme et réfléchie leur eut développé ses motifs et dissipé leurs doutes, il en résulta une scène de sentiment et de reconnaissance qui fit couler ses larmes; il était honteux alors de n'avoir fait que suivre les lois de la justice et de sa conscience, et d'y avoir aussi peu de mérite. Des sanglots, des lèvres tremblantes, des mains jointes, des yeux élevés au ciel, des mots entrecoupés, des paroles sans suite, des bénédictions mille et mille fois répétées furent pour le jeune homme le spectacle le plus touchant. La

veuve était tombée à genoux, non pas devant d'Ahler; elle oubliait tout ce qui l'entourait, et les mains jointes élevées au ciel, elle adressait des actions de grace à celui qui a soin des veuves et des orphelins; le maître d'école tout en larmes récitait des psaumes et des passages de la Bible.

Dès le lendemain le jeune et généreux héritier confirma la renonciation devant la justice; il ne conserva que quelques livres de la bibliothèque du défunt, et laissa les heureux parens partager entr'eux tout l'héritage.

La situation d'ame où se trouvait Charles après avoir terminé cette affaire, s'accordait fort bien avec sa pensée habituelle, l'inconnue de Wilhelmsplate; il s'en occupait au milieu des sociétés les plus brillantes, et lorsque ses amis le raillaient sur *la plus belle personne de Berlin*, il les assurait très-sérieusement qu'il pensait encore de même; et en dépit de la galanterie, il le dit même devant leurs femmes, qui auraient pu avoir quelque prétention à ce titre. On conçoit que le nom d'Ahler était en vénération chez les heureux héritiers, il était leur ange tutélaire. Un des négocians lui demanda de mettre le comble à ses bontés, en acceptant une collation chez lui. M. d'Ahler qui avait pris véritablement de l'affection pour ces bonnes gens, accepta de bien bon cœur cette invitation, où il trouva une réunion de famille. Rien ne fut épargné pour lui prouver leur reconnaissance; ils paraissaient en avoir autant de la faveur qu'il leur accordait par sa compagnie que de ses bienfaits; ils en étaient flattés, honorés; le respect fut le premier sentiment qu'on lui témoigna. Quel que soit le sentiment qu'on éprouve pour un bienfaiteur, et lors même que les cœurs volent au-devant de lui, il y a cependant toujours une espèce de réserve, de crainte, qu'un homme si indifférent pour les biens qu'on estime, ne le soit aussi pour les sentimens qu'il inspire, et pour tous les objets qui nous occupent et nous intéressent. Les ames les plus nobles ne sont pas toujours celles qu'on comprend le mieux, et il est aisé aux ames ordinaires de se tromper sur les motifs qui les font agir.

Les hôtes de Charles d'Ahler virent bientôt que leur bienfaiteur était aussi leur ami; son ton simple et sans prétention, l'intérêt, la chaleur avec laquelle il s'occupait de tout ce qui les concernait, dissipèrent bientôt la réserve et la cérémonie; il ne perdit rien de leur vénération, mais il s'y joignit un sentiment plus doux; on suivait ses regards,

on était attentif à la moindre de ses paroles ; on cherchait à prévenir ses désirs, à les deviner. Il demanda un verre d'eau à l'aîné des enfans de son hôte ; l'enfant fut transporté de plaisir de lui rendre ce léger service, et s'en vantait à ses frères. D'Ahler s'entretint amicalement avec tout ce qui composait cette réunion de tout ce qui les intéressait ; il les écoutait avec attention, et leur demandait des éclaircissemens sur le degré de parenté qu'il y avait entre eux, et parut apprendre avec joie qu'ils étaient plus rapprochés qu'il ne l'avait cru. Il leur fit des questions sur leurs projets, leur donna d'excellens conseils, et leur dit qu'il espérait qu'à l'avenir ils ne lui seraient plus étrangers. Ils regrettèrent de n'avoir pas osé amener tous leurs enfans, même les plus jeunes, pour les lui présenter : le maître d'école lui dit que, s'il avait pu imaginer qu'il aimât les enfans autant qu'il le paraissait, il lui aurait amené trois petits garcons qui déclinaient à merveille, et trois filles qui savaient une quantité de fables. — Mais cela peut se réparer, dit le frère de l'hôte qui régalait, et si M. d'Ahler veut nous faire l'honneur et le plaisir de dîner demain chez moi, il connaîtra tous les individus grands et petits d'une famille qui lui est à jamais dévouée. Au moment où Charles acceptait cette invitation, la porte de la chambre s'ouvre ; une jeune personne entre avec précipitation, un grand chapeau de paille la cachait à demi : elle salue d'une inclination de tête toute la compagnie, puis s'avance vers d'Ahler d'un air à-la-fois animé et modeste. C'est ma fille, c'est ma Sophie, disait la veuve ; c'est ma nièce, disait l'hôte. Charles n'entendait rien, il était au ciel, c'était la *plus belle personne de Berlin*, son inconnue de Wilhelmsplate. Elle avait pris les mains du jeune homme, et les serrait doucement dans les siennes. Oh ! Monsieur, lui disait-elle avec l'expression la plus touchante, vous avez séché bien des larmes, vous avez fait bien des heureux ; le ciel vous bénira ! et moi.... toute ma vie.... Mon frère, mon bon Frédérich.... grace à vous, il vivra près de nous... que ne vous dois-je pas !.... Ses larmes alors coulèrent en abondance et arrêtèrent sa voix. Elle essuya ses yeux, ils se fixèrent sur d'Ahler, elle eut l'air alors de retrouver dans sa mémoire les traces d'un souvenir, de se rappeler des traits qui ne lui étaient pas inconnus. Mais qui peindra les transports du jeune homme ? Dans l'excès de sa surprise et de son émotion il ne pouvait articuler un seul mot ; c'était elle, il ne pouvait s'y méprendre, et son trouble

augmentait à chaque instant. Il put enfin recouvrer la parole et lui dire combien il était heureux d'avoir pu obliger, une personne qui lui avait fait une impression ineffaçable ; il lui rappela leur rencontre à Wilhelmsplatz. Ah ! oui, dit-elle en rougissant, c'est donc là ; je savais bien que je vous avais déjà vu quelque part, et j'eus, je crois, le pressentiment de tout le bonheur que vous avez répandu sur nous. Le lendemain je partis pour passer quelque tems auprès d'une amie qui m'est bien chère, et que vous avez aussi rendue bien heureuse. Ma mère nous écrivit son bonheur, et que son Frédérich ne s'éloignerait pas ; il devait aller remplir une place d'instituteur, qui le séparait de nous pendant bien des années ; à présent il restera, et mon amie deviendra ma sœur ; jugez, Monsieur, de ma joie. Je voulus revenir d'abord partager aussi celle de maman ; je viens d'arriver ; j'ai su qu'elle était ici avec notre bienfaiteur, je suis accourue, et... et... Je vous ai bientôt reconnu pour celui que j'avais rencontré et à qui j'avais trouvé l'air si bon, si sensible, et mon bonheur en a augmenté.

Celui de Charles était à son comble ; cette aimable franchise, cette naïveté ajoutait mille charmes à *la plus belle personne de Berlin*. L'effet qu'elle produisit sur lui n'échappa à aucun des spectateurs ; ce bon jeune homme n'avait jamais su cacher ce qui se passait dans son cœur, pas même à celle qui y était la plus intéressée, et qui en éprouvait autant de son côté. Le tems s'écoulait sans que personne s'en aperçût ; il était minuit lorsqu'on se sépara, avec la promesse de se revoir le lendemain. Sophie dormit peu cette nuit-là, une douce inquiétude chassa le sommeil de ses paupières. Ce n'était pas ainsi qu'elle s'était représenté l'excellent parent qui leur faisait un tel sacrifice ; en apprenant qu'elle n'était plus pauvre, elle n'avait pu s'empêcher de penser au charmant étranger qu'elle avait rencontré, et de se dire que si elle devait un jour se marier, elle voudrait que son époux eût cette tournure et cette physionomie : elle le pensait encore, mais elle ajoutait à présent, et aussi qu'il eût le cœur et l'esprit de mon cousin.

A peine fut-il jour le lendemain que d'Ahler courut chez ses deux amis pour leur faire part de sa découverte, et à peine était-il midi qu'il vola chez le négociant qui l'avait invité : il y trouva ses autres parens avec tous leurs enfans ; le maître d'école tout fier de lui en présenter huit, et la veuve sa belle Sophie, embellie encore par le sentiment

qui l'animait. Les heures s'écoulèrent avec la même rapidité que la veille. Il en est de l'amour comme d'un beau printems, il est difficile de déterminer le moment précis où il commence et de le suivre dans tous ses progrès; chaque printems a un caractère et des nuances qui lui sont particulières; leur développement ne se fait pas sentir pendant qu'il s'opère; mais lorsqu'il est terminé, un bouton fermé le matin est ouvert à midi, et cependant l'œil ne saisit jamais l'instant précis où le bouton s'ouvre. L'admiration, l'amitié, l'intérêt deviennent de l'amour sans qu'on puisse indiquer l'instant où ce changement a lieu : celui de Charles s'avançait, croissait sans qu'il sût lui-même comment. La même chose se passait dans le cœur de Sophie; ils surent l'un et l'autre qu'ils s'aimaient passionnément, sans s'être aperçu du moment où ils l'avaient senti.

Les amis de d'Ahler approuvèrent son choix lorsqu'ils connurent l'aimable personne qui en était l'objet, et un mois n'était pas écoulé depuis son départ de la maison de son père, lorsqu'il lui demanda son consentement pour la plus douce des unions. Le printems et l'amour passent rarement sans orages; le vieux d'Ahler désirait beaucoup que son fils se mariât; cependant il eut bien des objections à faire, et sur la fortune et sur le rang...... Il fallut le témoignage des amis de Charles; l'un d'eux était neveu du premier ministre, et par conséquent il avait une grande influence sur l'esprit du vieillard, dont le faible était la vanité. Enfin, il donna son consentement, parce qu'on lui assura qu'il serait très-flatteur pour lui d'être le beau-père de *la plus belle personne de Berlin*.

Les deux mois fixés pour le séjour de Charles dans cette ville n'étaient pas finis, lorsqu'il amena dans la maison paternelle sa belle et jeune épouse et sa bonne mère. Le vieux d'Ahler vint quelques milles au-devant d'eux; la vue de Sophie dissipa au premier moment tout ce qui pouvait lui rester de scrupules, et peu de jours après, il dit à son fils en lui serrant la main : L'héritage auquel nous avons renoncé nous a valu un trésor.

C'était en effet un trésor! si les années lui ont fait perdre de son éclat, il a toujours conservé son prix. Le père témoin du bonheur de ses enfans rajeunissait tous les jours; il regardait fièrement autour de lui lorsqu'il donnait le bras à sa belle-fille, et il semblait dire à tous ceux qu'il rencontrait : *voilà la plus belle femme de Berlin*, et elle est ma fille.

Le frère de Sophie épousa son amie, et vint s'établir dans la même ville que d'Ahler, pour ne pas se séparer de sa mère et de sa sœur. Il n'existe pas deux couples et deux grand-pères et grand-mères plus heureux, et c'est aux vertus désintéressées de Charles d'Ahler qu'ils durent leur bonheur.

Imitée de STARKE *par* ISABELLE DE MONTOLIEU.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Français.* — Le mardi 18 août, le sieur Desmousseaux a débuté à ce théâtre par le rôle de Tancrède, dans la tragédie de ce nom. Ce jeune homme, qui, sans avoir une belle figure, a beaucoup de jeu et d'expression dans la physionomie, nous paraît posséder toutes les dispositions nécessaires pour devenir un jour un grand acteur. Son organe est aussi sensible que sonore, et se développerait même avec plus d'avantage, si quelquefois il ne précipitait pas un peu trop sa diction. Ce qui fait voir qu'il ne copie personne, c'est que ce n'est pas toujours dans les beaux vers les plus connus du rôle de Tancrède, et qui sont attendus des spectateurs, qu'il a produit le plus d'effet. Sans doute il a très-bien dit :

Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter.

Mais il a fait valoir les détails qui suivent, avec une grande intelligence et beaucoup de sensibilité, et les larmes ont coulé de tous les yeux lorsqu'il a ajouté :

Non pas pour votre fille,
Elle est loin d'y prétendre et de le mériter,
Mais pour l'honneur sacré de sa noble famille.....

Il n'a point déclamé avec jactance ces vers, qui, bien loin d'être l'expression de l'orgueil, sont le cri de la douleur et du désespoir :

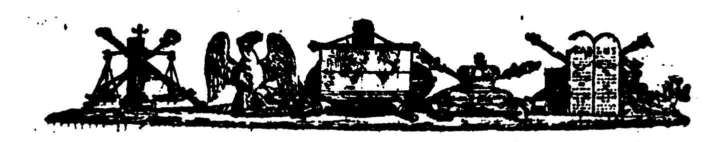
Pour mon nom, je le tais, et tel est mon dessein,
Mais je te l'apprendrai les armes à la main.

Et dans son entrevue avec Aménaïde, au quatrième acte, la manière dont il a dit,

Vivez heureuse, et moi je vais chercher la mort,

fesait pressentir d'avance que Tancrède ne survivrait pas à l'affreuse certitude qu'il croit avoir acquise de l'infidélité de sa maîtresse. Malgré les justes éloges que nous donnons au talent de cet acteur, nous l'invitons à ne pas se croire parfait. Cet amour-propre, que sans doute il n'a point, est un écueil dangereux, où plus d'un talent s'est brisé. L'inexpérience du théâtre, et la timidité naturelle à un jeune homme qui monte pour la première fois sur la scène, lui ont ôté l'à-plomb qui est nécessaire, sur-tout dans le rôle de Tancrède, et qu'à force de jouer la tragédie M. Desmousseaux acquerra sans doute. Il n'est jamais gauche, mais il est quelquefois embarrassé. Il faut que ces très-légers défauts disparaissent, et que sur-tout il n'oublie jamais les leçons de la très-bonne école d'où il sort, et à laquelle il fait déjà beaucoup d'honneur.

Au *Théâtre de l'Impératrice*, dit de l'*Odéon*, on doit représenter bientôt un drame historique en trois actes et en vers, intitulé : *Héloïse et Abélard*. On dit que, dans cet ouvrage, l'auteur a évité avec beaucoup de bonheur les écueils du sujet. Le rôle d'Héloïse sera sans doute très-favorable au développement du beau talent de Mlle Delia.



POLITIQUE.

Depuis l'époque où nous avons annoncé que le traité de paix avec la Russie n'avait pas été ratifié par Sa Hautesse, il ne s'est élevé aucun doute sur cet objet important. L'ambassadeur anglais, M. Liston, n'a pas obtenu la faculté de résider à Pera, et le bâtiment qui le portait n'a pas été admis à passer le détroit des Dardanelles. Cet envoyé habite une maison de campagne voisine de Constantinople. Le grand-seigneur a défendu à ses ministres d'avoir, avec lui, ainsi qu'avec M. d'Italinski, aucune communication diplomatique. M. le général Andréossi, ambassadeur de France, a dû arriver le 23 juillet à Constantinople.

On a reçu des nouvelles de l'Amérique méridionale jusqu'au 21 mai. La guerre continuait entre Monte-Video et Buenos-Ayres; le Pérou paraissait déterminé à embrasser la cause de l'indépendance; une junte était prête à se réunir à Lima, où une insurrection avait éclaté; l'armée du Brésil était toujours sur le territoire de Monte-Video comme alliée; mais le prince régent avait quitté Rio-Janeiro, où il paraît qu'une conspiration avait menacé ses jours.

L'Amérique a déclaré la guerre à l'Angleterre; les actes d'hostilités ont commencé, mais déjà l'Angleterre reconnaissant ce qu'elle a à perdre dans un tel différent, prend des mesures tendantes à éviter le plus possible les effets de la cessation de toute relation avec l'Amérique.

L'*Alfred* annonce qu'on accordera des licences aux vaisseaux neutres chargés de provisions et venant des Etats-Unis pour entrer dans les ports de Cadix et de Lisbonne, *soit que la cargaison appartienne à un Américain ou à un autre.*

Cette mesure du gouvernement, ajoute ce journal, a fait une vive sensation; elle a paru un aveu de l'imminence de nos besoins et de notre défaut de ressources; on y voit clairement dans quel embarras jette le ministère la déclaration de guerre si imprévue rendue contre nous par les Américains; mais nos ennemis en tireront une bien autre conséquence et y surprendront un aveu non moins important, celui de ce principe que nous sommes désor-

mais forcés à ne pas distinguer l'armateur de la marchandise; à ne pas saisir celle-ci parce qu'elle appartient à tel ou tel armateur; et qu'enfin la force des choses nous conduit à reconnaître *que le pavillon couvre la marchandise*, principe que nous avons nié avec obstination tant que cela nous a été possible, et dont la reconnaissance est l'objet essentiel et fondamental des demandes de la France.

« En conséquence de la déclaration de guerre de la part des Etats-Unis, dit *le Statesman*, et de la réunion de forces militaires considérables sur les principaux points de la rivière d'Hudson, évidemment destinées pour l'invasion du Canada, Sir Georges Prévost avait mis en mouvement les forces régulières sous ses ordres, et avait ordonné que tous les hommes non mariés, depuis 18 jusqu'à 30 ans, appartenant aux différens bataillons de milice, fussent dirigés sur le quartier-général à la Pointe aux Trembles. Les volontaires qui s'étaient enrôlés à la première apparence des hostilités avec l'Amérique, avaient également reçu l'ordre de marcher. Les voltigeurs canadiens, commandés par le capitaine Perrault, s'étaient embarqués pour Longueil, se rendant au fort Chambly.

» Outre les ports par eux établis sur la ligne du Canada, les Américains avaient rassemblé une armée à Albani; M. Madisson a dû la passer en revue au commencement de juillet. On croit qu'immédiatement après cette revue, les Américains se porteront en avant pour commencer les opérations offensives. Les habitans de la frontière se retirent en toute hâte; on croit les Indiens du nord disposés favorablement pour les Anglais, mais il n'en est rien, et nous redoutons aujourd'hui leurs hostilités.

» On dit que M. Forster, en apprenant la déclaration de guerre des Etats-Unis, notifia officiellement à M. Monroë que la nécessité seule pourrait engager la Grande-Bretagne à agir offensivement, et que, dans l'espoir que les points en litige entre les deux gouvernemens pourraient encore s'arranger, les commandans anglais s'abstiendraient de toute hostilité à moins qu'ils ne fussent attaqués. Sans doute la guerre avec l'Amérique serait un grand mal; mais depuis quand l'Angleterre répond-elle donc à des déclarations de guerre par de tels ménagemens? En les portant aussi loin, ne donnons-nous pas à notre ennemi le secret de notre faiblesse, et ne l'autorisons-nous pas à répéter, ainsi qu'il le fait sans cesse, que notre position a changé et que le tems de notre suprématie maritime n'est plus?

« Mais une lettre de Liverpool, en date du 6 de ce mois, donne une nouvelle qui rend inutiles les ménagemens de M. Forster. Cette lettre porte que les hostilités sont commencées sur les frontières du Canada, et qu'en conséquence de l'approche de 7000 Américains toutes les troupes régulières avaient reçu l'ordre de se porter en avant. Les Américains s'occupaient à construire des fourneaux, à rougir des boulets sur tous les points de la côte. »

Quoi qu'il en soit, on ne peut tarder à connaître l'issue de cette importante contestation; en effet, dit encore l'*Alfred*, le navire qui portait les dépêches relativement à la révocation des ordres du conseil, a été rencontré par le 45e degré de latitude, et le 44e de longitude, le 12 du mois passé. Il pouvait en conséquence arriver sur la côte d'Amérique le 17, et nous saurons vers le 25 de ce mois quel effet la révocation aura produit sur le gouvernement américain.

Il y a des personnes qui pensent que le président des Etats-Unis n'a pas encore délivré de lettres de marque contre nous, et l'on a appuyé cette opinion sur ce que les nouvelles de l'Amérique-Septentrionale ne disent pas un mot à ce sujet; comme il est de la nature de tels ordres d'être tenus secrets, nous tirons de ce silence une conséquence toute opposée.

Les papiers anglais donnent aussi sur la situation des affaires dans l'Espagne méridionale des détails peu satisfaisans pour leur cause.

« On ne peut s'empêcher de remarquer, disent-ils, avec quelle énergie les Français se maintiennent sur les divers points de la péninsule qu'ils occupent : leur résistance ne s'accorde guères avec l'attente excitée par les prétendus succès publiés par les gazettes espagnoles et portugaises. Suchet est resté constamment tranquille possesseur de Valence; par suite de la manœuvre habile de Leval, Ballasteros se trouve dans la situation la plus critique, et Cadix, qui recèle dans ses murs une armée peut-être supérieure en nombre à celle des assiégeans, éprouve tous les jours les horreurs d'un bombardement. Parmi le grand nombre d'objets attribués à l'expédition de Sicile, est le dégagement de Cadix, mais ce but sera encore manqué par le défaut de célérité et d'ensemble. La situation passive dans laquelle on retient les forces nombreuses enfermées dans cette place, ne font honneur ni à la prévoyance ni à la vigueur du gouvernement. »

Voici l'extrait d'une lettre de Teheran (Perse), datée du 1er mars 1812.

« Nous venons de recevoir en ce moment la nouvelle d'une victoire remportée par les Persans sur les Russes. L'armée persane était commandée par des officiers anglais. Le roi, son visir, et toute sa cour sont presque fous de joie. Une telle victoire serait en Europe considérée comme une bagatelle; mais ici rien de pareil n'ayant eu lieu jusqu'à présent, on regarde cet événement comme très-remarquable. Les Russes ont eu 350 hommes tués, et 500 faits prisonniers.

» Cette glorieuse victoire a été remportée par environ 9000 Persans, dont une centaine a mordu la poussière. »

Nos officiers, dit le Journal anglais qui cite cette lettre, ajoutent qu'ils sont très-bien traités, bien *bourrés* de pillau, de confitures, de melons; qu'un d'eux, Gore Ousely, a été créé par le roi chevalier de l'Ordre du Soleil. Les Russes seront un peu surpris de nous trouver en Perse, dirigeant leurs ennemis, tandis qu'en Europe nous les excitons à combattre pour nos intérêts. Les distances expliquent tout, et c'est de très-bonne foi que nos officiers, loin de prévoir le changement qui a eu lieu dans nos relations politiques, dirigent contre nos *alliés* les forces de l'Empire persan; pour peu qu'ils continuent, ils serviront beaucoup mieux Napoléon que la politique actuelle de l'Angleterre.

Nous avons dit, dans le dernier N°, que le maréchal duc de Raguse était campé sur le Duero, en face de l'armée anglaise, et que tout annonçait un prochain engagement; le *Moniteur* vient de publier une note sur cet événement qui a eu lieu le 22. Voici cette note :

« L'armée de Portugal, commandée par S. Exc. M. le maréchal duc de Raguse, se trouvait, à l'époque du 14 juillet, campée sur le Duero, en présence de l'armée anglaise; le duc de Raguse passa ce fleuve le 16, à Tordesillas, en présence de l'ennemi; et après plusieurs combats, dans lesquels les Français eurent toujours un avantage marqué, l'ennemi fut successivement replié jusqu'auprès de Salamanque, où les deux armées se trouvèrent en présence le 22. La canonnade était engagée de part et d'autre, et le maréchal duc de Raguse, décidé à livrer bataille, était occupé à faire ses dernières dispositions, lorsqu'il fut atteint par un boulet creux qui lui fracassa le bras droit et lui fit deux blessures au côté droit. Cet accident l'obligea

de quitter le champ de bataille. On est sans inquiétude sur ses jours.

» Le général de division Clauzel prit le commandement au moment où le combat s'engageait ; il continua pendant plusieurs heures avec le plus grand acharnement. Il s'est fait des prodiges de valeur et plusieurs actions dignes du nom français. Toutefois l'accident arrivé au maréchal duc de Raguse avait dès l'abord déterminé le général Clauzel à se retirer sur la droite de la Tormes. Après des succès balancés, il repassa cette rivière à Alba et laissa une de ses divisions pour en couvrir le pont jusqu'au lendemain à midi. La retraite eut lieu sans être inquiétée par l'ennemi, dont la perte a été très-considérable. L'armée française continua sa marche le 23 juillet par *Penaranda ;* elle y fut suivie par la cavalerie anglaise. Notre arrière-garde la combattit avec avantage, la força de se retirer à toute bride, et lui fit perdre beaucoup de monde. L'armée poursuivit sa marche sans que l'ennemi ait fait d'autre tentative, et elle est venue reprendre son ancienne position à Tordesillas et derrière le Duero. »

Ces nouvelles ont été apportées au ministère de la guerre par M. Fabvier, aide-de-camp de M. le duc de Raguse, qui a été envoyé par S. Exc. le ministre de la guerre au quartier-général de l'Empereur.

En attendant des détails officiels plus étendus sur cette affaire, où la fortune a été contraire au maréchal duc de Raguse, au moment où toutes ses dispositions et les premières actions assuraient d'une manière si brillante la gloire de ses armes, des lettres particulières de l'armée peuvent être citées. Elles s'accordent à dire que l'armée anglaise paraissait certaine de sa défaite, lorsqu'un hasard funeste a privé la nôtre de son chef, et n'a pas permis de suivre les opérations qu'il avait combinées, avec l'ensemble, l'unité et la précision nécessaires. Nous n'avons pas profité de nos premiers avantages, nous avons repris la position que nous avions quittée pour attaquer. Les Anglais n'ont eu que l'avantage d'une défense qu'ils doivent à un malheur que les hasards de la guerre réservent trop souvent au plus brave comme au plus habile. Les pertes de l'armée anglaise ont été considérables. Parmi ses morts on compte le général Cotton, qui commandait la cavalerie, le général Cowle, le général Attari ; le maréchal Beresford, l'un des généraux anglais les plus estimés, a été emporté mourant du champ de bataille. Depuis l'arrivée de l'armée sur le Duero,

où elle a repris sa position sans avoir perdu d'artillerie, elle a reçu du Nord et de Madrid des renforts considérables, qui s'élèvent à un nombre d'hommes de beaucoup supérieur à celui qu'elle comptait à la journée du 22.

Voici la suite des Bulletins de la Grande-Armée.

10e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Witepsk, le 31 juillet 1812.

L'Empereur de Russie et le grand-duc Constantin ont quitté l'armée et se sont rendus dans la capitale. Le 17, l'armée russe a quitté le camp retranché de Drissa, et s'est portée sur Polotsk et Witepsk. L'armée russe qui était à Drissa consistait en cinq corps d'armée, chacun de deux divisions et de quatre divisions de cavalerie. Un corps d'armée, celui du prince Wittgenstein, est resté pour couvrir Pétersbourg; les quatre autres corps, arrivés le 24 à Witepsk, ont passé sur la rive gauche de la Duina. Le corps d'Ostermann, avec une partie de la cavalerie de la garde, s'est mis en marche le 25 à la pointe du jour, et s'est porté sur Ostrovno.

COMBAT D'OSTROVNO.

Le 25 juillet, le général Nansouty avec les divisions Bruyère et Saint-Germain, et le 8e régiment d'infanterie légère, se rencontra avec l'ennemi à deux lieues en avant d'Ostrovno. Le combat s'engagea. Diverses charges de cavalerie eurent lieu. Toutes furent favorables aux Français. La cavalerie légère se couvrit de gloire. Le roi de Naples cite, comme s'étant fait remarquer, la brigade Piré, composée du 8e de hussards et du 16e de chasseurs. La cavalerie russe, dont partie appartenait à la garde, fut culbutée. Les batteries que l'ennemi dressa contre notre cavalerie furent enlevées. L'infanterie russe, qui s'avança pour soutenir son artillerie, fut rompue et sabrée par notre cavalerie légère.

Le 26, le vice-roi marchant en tête des colonnes avec la division Delzon, un combat opiniâtre d'avant-garde de 15 à 20,000 hommes s'engagea à une lieue au-delà d'Ostrovno. Les Russes furent chassés de position en position. Les bois furent enlevés à la baïonnette.

Le roi de Naples et le vice-roi citent avec éloges les généraux baron Delzon, Huard et Roussel; le 8e d'infanterie légère, les 84e et 92e régimens de ligne, et le 1er régiment croates se sont fait remarquer.

Le général Roussel, brave soldat, après s'être trouvé toute la journée à la tête des bataillons, le soir à dix heures visitant les avant-postes, un éclaireur le prit pour ennemi, fit feu et la balle lui fracassa le crâne. Il avait mérité de mourir trois heures plus tôt sur le champ de bataille de la main de l'ennemi.

Le 27, à la pointe du jour, le vice-roi fit déboucher en tête la division Broussier. Le 18e régiment d'infanterie légère et la brigade de cavalerie légère du baron de Piré, tournèrent par la droite. La division Broussier passa par le grand chemin et fit réparer un petit pont que l'ennemi avait détruit. Au soleil levant, on aperçut l'ar-

rière-garde ennemie, forte de 10,000 hommes de cavalerie échelonnée dans la plaine; la droite appuyée à la Duina, et la gauche à un bois garni d'infanterie et d'artillerie. Le général comte Broussier prit position sur une éminence avec le 53e régiment, en attendant que toute sa division eût passé le défilé. Deux compagnies de voltigeurs avaient pris les devans, seules; elles longèrent la rive du fleuve, marchant sur cette énorme masse de cavalerie qui fit un mouvement en avant et enveloppa ces 200 hommes que l'on crut perdus et qui devaient l'être. Il en fut autrement, ils se réunirent avec le plus grand sang-froid, et restèrent pendant une heure entière investis de tous côtés; ayant jeté par terre plus de 300 cavaliers ennemis, ces deux compagnies donnèrent à la cavalerie française le tems de déboucher.

La division Delzon fila sur la droite. Le roi de Naples dirigea l'attaque du bois et des batteries ennemies; en moins d'une heure toutes les positions de l'ennemi furent emportées et il fut rejeté dans la plaine, au-delà d'une petite rivière qui se jete dans la Duina sous Vitepsk. L'armée prit position sur les bords de cette rivière, à une lieue de la ville.

L'ennemi montra dans la plaine 15000 hommes de cavalerie et 60,000 hommes d'infanterie. On espérait une bataille pour le lendemain. Les Russes se vantaient de vouloir la livrer. L'Empereur passa le reste du jour à reconnaître le champ de bataille et à faire ses dispositions pour le lendemain; mais à la pointe du jour l'armée russe avait battu en retraite dans toutes les directions, se rendant sur Smolensk.

L'Empereur était sur une hauteur, tout près des 200 voltigeurs, qui, seuls en plaine, avaient attaqué la droite de la cavalerie ennemie. Frappé de leur belle contenance, il envoya demander de quel corps ils étaient. Ils répondirent : *Du 9e et les trois quarts enfans de Paris! — Dites-leur,* dit l'Empereur, *que ce sont de braves gens. Ils méritent tous la croix!*

Les résultats des trois combats d'Ostrovno sont : 10 pièces de canon russes attelées, prises, les canonniers sabrés; 20 caissons de munitions; 1,500 prisonniers; 5 ou 6,000 Russes tués ou blessés. Notre perte se monte à 200 hommes tués, 900 blessés et une cinquantaine de prisonniers.

Le roi de Naples fait un éloge particulier des généraux Bruyère, Piré et Ornano, du colonel Radziwill, commandant le 9e de lanciers polonais, officier d'une rare intrépidité.

Les hussards rouges de la garde russe ont été écrasés; ils ont perdu 400 hommes dont beaucoup de prisonniers. Les Russes ont eu trois généraux tués ou blessés, bon nombre de colonels et d'officiers supérieurs de leur armée sont restés sur le champ de bataille.

Le 28, à la pointe du jour, nous sommes entrés dans Witepsk, ville de 30,000 habitans. Il y a vingt couvens. Nous y avons trouvé quelques magasins, entr'autres un magasin de sel évalué 15,000,000.

Pendant que l'armée marchait sur Witepsk, le prince d'Eckmuhl était attaqué à Mohilow.

Bagration passa la Berezina à Bobrunski, et marcha sur Novoi-Bickow. Le 23, à la pointe du jour, 3000 cosaques attaquèrent le 3e

de chasseurs et lui prirent 100 hommes, au nombre desquels se trouvent le colonel et 4 officiers tous blessés. La générale battit : on en vint aux mains. Le général russe Sieverse, avec deux divisions d'élite, commença l'attaque : depuis 8 heures du matin jusqu'à 5 heures du soir, le feu fut engagé sur la lisière du bois et au pont que les Russes voulaient forcer. A 5 heures, le prince d'Eckmuhl fit avancer trois bataillons d'élite, se mit à leur tête, culbuta les Russes, leur enleva leurs positions et les poursuivit pendant une lieue. La perte des Russes est évaluée à 3000 hommes tués et blessés et à 1100 prisonniers. Nous avons perdu 700 hommes tués ou blessés. Bagration, repoussé, se rejeta sur Bickow, où il passa le Borysthène pour se porter sur Smolensk.

Les combats de Mohilow et d'Ostrovno ont été brillans et honorables pour nos armes ; nous n'avons eu d'engagé que la moitié des forces que l'ennemi a présentées, le terrain ne comportant pas d'autres développemens.

11e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Witepsk, le 4 août 1812.

Les lettres interceptées du camp de Bagration parlent des pertes qu'a faites ce corps dans le combat de Mohilow, et de l'énorme désertion qu'il a éprouvée en route. Tout ce qui était Polonais est resté dans le pays ; de sorte que ce corps qui, en y comprenant les cosaques de Platow, était de 50,000 hommes, n'est pas actuellement fort de 30,000 hommes. Il se réunira, vers le 7 ou le 8 août, à Smolensk, à la grande armée.

La position de l'armée, au 4 août, est la suivante :

Le quartier-général à Witepsk, avec quatre ponts sur la Duina ;

Le 4e corps à Souraj, occupant Velij, Porietché et Ousviath ;

Le roi de Naples à Roudina, avec les trois premiers corps de cavalerie ;

Le 1er corps, que commande le maréchal prince d'Eckmuhl, est à l'embouchure de la Beresina, dans le Borysthène, avec deux ponts sur ce dernier fleuve et un pont sur la Beresina, et des doubles têtes de pont ;

Le 3e corps, commandé par le maréchal duc d'Elchingen, est à Liozna ;

Le 8e corps, que commande le duc d'Abrantès, est à Orcha, avec deux ponts et des têtes de pont sur le Borysthène ;

Le 5e corps, commandé par le prince Poniatowsky, est à Mohilow, avec deux ponts et des têtes de pont sur le Borysthène ;

Le 2e corps, commandé par le maréchal duc de Reggio, est sur la Drissa, en avant de Polotsk, sur la route de Sebej ;

Le prince de Schwartzemberg est avec son corps à Slonim ;

Le 7e corps est sur Rozana ;

Le 4e corps de cavalerie, avec une division d'infanterie, commandé par le général comte Latour-Maubourg, est devant Bobrunsk et Mozier ;

Le 10e corps, commandé par le duc de Tarente, est devant Dunabourg et Riga ;

Le 9e corps, commandé par le duc de Bellune, se réunit à Tilsitt;

Le 11e corps, commandé par le duc de Castiglione, est à Stettin.

S. M. a mis l'armée en quartier de rafraîchissement. La chaleur est excessive, et plus forte qu'en Italie. Le thermomètre est à 26 et 27 degrés : les nuits mêmes sont chaudes.

Le général Kamenski, avec deux divisions du corps de Bagration, ayant été coupé de ce corps, et n'ayant pu le rejoindre, est rentré en Wolhinie, s'est réuni à des divisions de recrues commandées par le général Tormazow, et a marché sur le 7e corps. Il a surpris et cerné le général de brigade Klengel, saxon, ayant sous ses ordres une avant-garde de deux bataillons et de deux escadrons du régiment du prince Clément. Après six heures de résistance, la plus grande partie de cette avant-garde a été tuée ou prise : le général comte Reynier n'a pu venir que deux heures après à son secours. Le prince Schwartzemberg s'est mis le 30 juillet en marche pour rejoindre le général Reynier, et pousser vivement la guerre contre les divisions ennemies.

Le 19, le général prussien Grawert a attaqué les Russes à Ekau en Courlande, les a culbutés, leur a fait 200 prisonniers et leur a tué bon nombre d'hommes. Le général Grawert se loue du major Stiern, qui, avec le 1er régiment de dragons prussiens, a eu une grande part à l'affaire. Réuni au général Kleist, le général Grawert a poussé vivement l'ennemi sur le chemin de Riga et a investi la tête de pont.

Le 30, le vice-roi a envoyé à Welij une brigade de cavalerie légère italienne. Deux cents hommes ont chargé quatre bataillons de dépôt qui se rendaient à Twer, les ont rompus, ont fait 400 prisonniers et pris 100 voitures chargées de munitions de guerre.

Le 31, l'aide-de-camp Triaire, envoyé avec le régiment de dragons de la Reine de la Garde royale italienne, est arrivé à Ousviath, a fait prisonniers un capitaine et 40 hommes, et s'est emparé de 200 voitures chargées de farine.

Le 30, le maréchal duc de Reggio a marché de Polotsk sur Sebej. Il s'est rencontré avec le général Wittgenstein, dont le corps avait été renforcé de celui du prince Repnin. Un combat s'est engagé près du château de Jacoubovo. Le 26e régiment d'infanterie légère s'est couvert de gloire. La division Legrand a soutenu glorieusement le feu de tout le corps ennemi.

Le 31, l'ennemi s'est porté sur la Drissa pour attaquer le duc de Reggio par son flanc pendant sa marche. Le maréchal a pris position derrière la Drissa.

Le 1er août, l'ennemi a fait la sottise de passer la Drissa et de se placer en bataille devant le 2e corps. Le duc de Reggio a laissé passer la rivière à la moitié du corps ennemi, et quand il a vu environ 15,000 hommes et 14 pièces de canon engagés au-delà de la rivière, il a démasqué une batterie de 40 pièces de canon qui ont tiré pendant une demi-heure à portée de mitraille. En même tems, les divisions Legrand et Verdier ont marché au pas de charge la baïonnette en avant, et ont jeté les 15,000 Russes dans la rivière. Tous les canons et caissons pris, 3,000 prisonniers, parmi lesquels beaucoup d'officiers, et un aide-de-camp du général Wittgenstein, et 3,500 hommes tués ou noyés sont le résultat de cette affaire.

Ce combat de Drissa, ceux d'Ostrovno et de Mohilow, dans d'autres guerres, pourraient s'appeler trois batailles. Le duc de Reggio fait le plus grand éloge du général comte Legrand, dont le sang-froid est remarquable sur le champ de bataille. Il se loue beaucoup de la conduite du 26e régiment d'infanterie légère et du 56e de ligne.

L'Empereur de Russie a ordonné des levées d'hommes dans les deux gouvernemens de Witepsk et de Mohilow; mais avant que ses ukases y fussent arrivés, nous étions maîtres de ces provinces. Ces mesures n'ont donc rien produit.

Nous avons trouvé à Witepsk des proclamations du prince Alex. de Wurtemberg, et nous avons appris qu'on s'amusait en Russie à chanter des *Te Deum* à l'occasion des victoires obtenues par les Russes. Cette pièce curieuse mérite d'être connue.

12e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Witepsk, le 7 août 1812.

Au combat de la Drissa, le général russe Koulniew, officier de troupes légères très-distingué, a été tué. Dix autres généraux ont été blessés; quatre colonels ont été tués.

Le général Ricard est entré avec sa brigade dans Dunabourg le 1er août. Il y a trouvé 8 pièces de canon, tout le reste avait été évacué. Le duc de Tarente a dû s'y porter le 2. Ainsi Dunabourg que l'ennemi travaillait à fortifier depuis cinq ans, où il a dépensé plusieurs millions, qui a coûté la vie à plus de 20,000 hommes de troupes russes pendant la durée des travaux, a été abandonné sans tirer un coup de fusil, et est en notre pouvoir, comme les autres ouvrages de l'ennemi, et comme le camp retranché qu'il avait fait à Drissa.

En conséquence de la prise de Dunabourg, S. M. a ordonné qu'un équipage de 100 bouches à feu qu'il avait fait former à Magdebourg, et qu'il avait fait avancer sur le Niemen, rétrogradât sur Dantzick et fût mis en dépôt dans cette place. Au commencement de la campagne on avait préparé deux équipages de siége, l'un contre Dunabourg et l'autre contre Riga.

Les magasins de Witepsk s'approvisionnent; les hôpitaux s'organisent; les manutentions s'élèvent. Ces dix jours de repos sont extrêmement utiles à l'armée. La chaleur est d'ailleurs excessive. Nous avons ici plus chaud que nous ne l'avons eu en Italie. Les moissons sont superbes; il paraît que cela s'étend à toute la Russie. L'année dernière avait été mauvaise par-tout. On ne commencera à couper les seigles que dans huit ou dix jours.

S. M. a fait faire une grande place devant le palais qu'elle occupe à Witepsk. Ce palais est situé sur le bord de la rive gauche de la Duina. Tous les matins à 6 heures il y a grande parade, où se trouvent tous les officiers de la Garde. Une des brigades de la Garde en grande tenue défile alternativement.

A la suite du bulletin no 12, le *Moniteur* publie des lettres interceptées qui donnent à connaître quelle différence on trouve à Moscow et à Pétersbourg entre les pro-

messes faites par l'Empereur Alexandre et les résultats des premiers événemens ; on y trouve les proclamations d'Alexandre alarmantes et décourageantes pour les troupes. Suivent les rapports particuliers du prince vice-roi, du roi de Naples, du duc de Tarente et du maréchal duc de Reggio sur les combats mentionnés dans les derniers bulletins. Ces détails sont très-considérables, ils signalent une foule de noms qui ont ajouté beaucoup de gloire à leur illustration acquise. Nous regrettons vivement de ne pouvoir les consigner tous ici.

Le jour anniversaire de S. M. a été célébré avec la pompe accoutumée. Les réjouissances populaires ont été très-animées. Les Champs-Elysées ont présenté dans toute la journée du 15 l'aspect d'un immense banquet où 200 mille personnes avaient pris place. La présence de S. M. l'Impératrice et du Roi de Rome au balcon des Tuileries, a excité le plus vif enthousiasme. Le concert a été très-beau, l'illumination et le feu d'artifice magnifiques. S....

ANNONCES.

Petit Traité sur les parties les plus importantes de l'agriculture, par M. de Barbançois. Un vol. in-8°. Prix, 3 fr. 50 c., et 4 fr. 30 c. franc de port. Chez Grégoire, libraire, quai des Augustins, n° 37.

Carte de la Russie d'Europe, donnant l'indication exacte de toutes les routes de poste, des distances respectives de tous les relais, avec la division actuelle en gouvernemens; fidèlement copiée sur la carte rédigée et gravée au dépôt impérial de la guerre à Saint-Pétersbourg en 1809. Douze feuilles demi-Jésus, devant être assemblées pour n'en former qu'une de 3 pieds 8 pouces de haut sur 3 pieds 6 pouces de large. Prix, en feuilles et enluminée, 12 fr.; assemblée, 13 fr.; collée sur toile et pliée dans un étui, 21 fr. Il faut ajouter 1 fr. pour le franc de port par la poste. A Paris, à la librairie géographique de Hyacinthe Langlois, éditeur, rue de Seine, faubourg Saint-Germain, n° 12.

On peut suivre facilement sur cette carte toutes les opérations de la guerre actuelle. On y trouve toutes les villes, places fortes, bourgs, villages. Pour donner une idée de l'exactitude et de l'excellence de cette carte, il suffit de dire que le dépôt de la guerre, de Paris, s'en est servi pour publier celle qui dirige la marche de nos armées.

ERRATA pour le dernier N°.

Page 291, *vers* 37, *au lieu de* laisse, *lisez* : brise.



MERCURE DE FRANCE.

N° DLXXX. — *Samedi* 29 *Août* 1812.

POÉSIE.

LE POLONAIS AU TOMBEAU DE SES PÈRES.

ODE.

VOYEZ-VOUS le Sarmate, appuyé sur ses armes,
S'asseoir près de la tombe où dorment ses aïeux?
Il soupire, il regarde et baigne de ses larmes
Le monument pieux.

Jadis chéri du Pinde il chanta la victoire;
Mais sa lyre aujourd'hui partage sa douleur,
Et triste, sous ses doigts, muette pour la gloire,
Ne répond qu'au malheur.

« Guerriers, dont la patrie admira le courage,
» Quand pourrai-je goûter votre éternel repos?
» La tombe est un asile où libres d'esclavage
» Revivent les héros.

» La servitude pèse, et dans l'ame avilie
» Répand un noir poison et de sombres terreurs.
» Amante des guerriers, ô Liberté chérie!
» Tu réchauffais nos cœurs.

Bb

» Une femme, long-tems célèbre par le crime,
» A jeté dans les fers le Polonais trahi !
» Roi, sujets, trône, autels, dans un affreux abyme
» Tout s'est anéanti.

» Tel, sur le sein des mers où règne le silence,
» Vogue, exempt de périls, un rapide vaisseau :
» La foudre éclate, et l'œil sur un désert immense
» N'aperçoit qu'un tombeau.

» Hélas ! je vois encor fuir nos vierges timides :
» Les bourreaux par leurs pleurs n'étaient point attendris ;
» Et la mort, déployant ses vêtemens livides,
» Planait sur nos débris.

» Tout pleurait, tout périt : dans une horrible fête,
» Telle ont voit la victime, aux marches de l'autel,
» Se débattre, se plaindre et détourner la tête
» Loin du couteau mortel.

» O lyre, redis-moi cette plainte funèbre
» Qu'exhala dans les pleurs un prophète divin,
» Quand tomba tout-à-coup cette ville célèbre,
» Ornement du Jourdain.

» Jérusalem n'est plus !... sa céleste lumière
» Comme un songe léger a passé devant nous.
» Jadis, à son aspect, les rois dans la poussière
» Fléchissaient les genoux.

» L'Orient a gémi, lorsqu'il a vu descendre
» L'éternelle cité du faîte des grandeurs.
» Déplorable Sion ! sur ta royale cendre
» Je viens verser des pleurs.

» Quand le lion cruel te porta les alarmes,
» Ta voix se fit entendre au fond de nos déserts ;
» Tes amis généreux de leurs pieuses larmes
» Ont arrosé tes fers.

» O crime ! ô désespoir ! Jérusalem succombe !....
» Ses flancs sont déchirés ; Babylone a vaincu,
» Un peuple est tout entier descendu dans la tombe :
» Israël a vécu.

» Jérusalem ! jadis, comme un cèdre superbe,
» Ton vaste diadême ombrageait l'univers.
» Désormais ton cadavre enseveli sous l'herbe
» Est rongé par les vers.

» Un insolent vainqueur, dans son cruel délire,
» Oubliant qu'à tes pieds, sous le sceptre, il trembla,
» Rit, assis sur ta tombe, et se plaît à redire :
» Jérusalem est là.

» Dieu d'Abraham ! grand Dieu que le Jourdain révère,
» Viens de tes ennemis châtier les forfaits.
» Viens, descends ; et sur eux de ta sainte colère
» Epuise tous les traits.

» Arme-toi, prends cet arc que le trépas devance ;
» L'impie à son aspect sera saisi d'effroi.
» Parais, Dieu des combats : la mort et la vengeance
» Marcheront devant toi. »

Ses chants avaient cessé : dans le sein de la terre
Une voix a troublé le séjour du trépas.
Le bronze au loin résonne, et, rival du tonnerre,
Appelle les combats.

Peuple, réveille-toi ; sors de ton esclavage.
Le héros de la France a connu tes secrets.
Ressaisis tes vertus, ton antique héritage :
Il vient briser tes fers.

Vois marcher devant lui l'étoile étincelante
Qui toujours l'a guidé dans le champ de l'honneur.
Mortels, reconnaissez à sa clarté brillante
Le signe du bonheur.

Dieu sur lui fit descendre une flamme immortelle.
Soldat, il sut du trône atteindre les hauteurs ;
Roi, son front couronné d'une palme éternelle
La baigna de sueurs.

Le Nil l'a vu naguère étonner le rivage
Que soumit Alexandre, où triompha César :
Les lauriers de la Sprée et les lauriers du Tage
Environnent son char.

Entouré de héros, pour orner sa victoire,
Son orgueil après lui ne traine pas les rois;
Mais ses drapeaux vieillis, mutilés par la gloire,
Proclament ses exploits.

De l'Hercule français la valeur intrépide
Aux bords du Niémen arrêta ses travaux;
C'est là qu'il a vaincu; là, que son ame avide
Veut des lauriers nouveaux.

Un peuple entier le suit. Sur la fatale rive...
Debout, le glaive en main, il frémit du repos.
Rois, nations, prêtez une oreille attentive
A la voix du héros.

« Le voilà donc, guerriers, le voilà ce rivage
» Où le Czar effrayé reçût de nous la paix.
» C'est du sang qu'il lui faut: votre immortel courage
» Va punir des forfaits.

» Les fiers enfans du Nord, trahis par la fortune,
» On porté trop long-tems le joug de leur vainqueur.
» La voix de l'Eternel, que le crime importune,
» M'a nommé leur vengeur.

» Il a mis dans mes mains le glaive de la guerre.
» Les tems sont arrivés: le ciel guide mes pas.
» Le sang du Moscovite inondera la terre:
» Je jure son trépas.

» Polonais, levez-vous; repoussez le barbare
» Dont le bras forcené vous imposa des lois.
» Marchons, brisons les fers que l'orgueil du tartare
» Crut forger pour les rois.

» Nos mains élèveront l'invincible barrière
» Qui doit à leur fureur fermer tout l'univers;
» Et là, de ces lions la rage meurtrière
» Rugira dans les fers.

» Rive du Mincio! rive heureuse et fertile!
» Un nouvel Attila, chef d'un peuple brigand,
» N'ira plus insulter au berceau de Virgile,
» Et l'inonder de sang. (*)

(*) Campagne des Russes en Italie.

» Le Czar va satisfaire à l'honneur de mes armes.
» En vain il vole au trône où régna Constantin.
» Tremble ! je vois le sceptre humide de tes larmes
» S'échapper de ta main. »

Il dit : impatient dans le fleuve il s'élance.
Un favorable augure arrête tous les yeux ;
L'aigle de la Pologne et l'aigle de la France
Planent au haut des cieux.

Le Sarmate étonné sent son ame attendrie.
Incliné sur la tombe, il bénit le mortel
Qui lui rend à-la-fois sa gloire, sa patrie,
Et le trône, et l'autel.

J. M. BERNARD.

LES ADIEUX SOUS LE SAULE PLEUREUR.

ROMANCE.

POUR faire de tendres adieux
Quel est l'asile favorable ?
Choisit-on de sauvages lieux ?
Un bocage est-il préférable ?
Est-ce dans un boudoir galant
Que l'amour peut verser des larmes ?
Saule pleureur, pour un amant
Ton ombrage seul a des charmes.

C'est toujours au bord d'un ruisseau
Que se plaît ta douce verdure ;
Ton feuillage, ainsi que son eau,
Du cœur imite le murmure ;
Si dans tes rameaux balancés
On voit l'image de la vie,
Que de tourmens sont annoncés
A l'amant loin de son amie !

Chère Adèle, entends mes soupirs,
C'est ici que l'amour t'appelle ;
Cesse de craindre mes désirs,
Je n'en ai qu'un, sois-moi fidelle.

Mes yeux troublés par la douleur,
N'auront qu'une triste éloquence.
Viens, l'ombre d'un saule pleureur
Est propice à ton innocence.

Je ne veux que presser ton cœur
De ma main timide et tremblante :
S'il palpite !.... du vrai bonheur
J'aurai donc la preuve touchante !
Le saule alors doit s'agiter,
Je pourrais craindre mon ivresse......
Hélas ! il faudra te quitter
Pour mieux te prouver ma tendresse.

Mais avant de nous séparer
Accorde un prix à la sagesse ;
Promets de venir soupirer
Où tu vis ma délicatesse ;
Dis-toi que le saule pleureur
Qui sut garantir ma bergère,
Eût été pour l'amant trompeur
L'ombrage qui rend téméraire.

Par Mme DE MONTANCLOS.

ÉNIGME-LOGOGRIPHE.

MA structure n'a rien qui brille,
J'ai moins de pieds qu'aucun de ma famille ;
Pourtant je ne suis pas un être sans vigueur ;
Souvent même on se plaint de ma trop vive ardeur.
Mon corps est plus tenu que ma queue et ma tête,
Qui l'une et l'autre sont d'identité parfaite.

S........

LOGOGRIPHE.

SIX pieds composent ma structure,
On trouve en moi, sans user son cerveau,
Une céleste créature ;

Ce qui tient un enfant plié dans son berceau ;
L'animal dont le nom contient presque une injure ;
Ce que ramène le verseau ;
Et d'Archimède une figure.

V. B. (d'Agen.)

CHARADE.

Le tout et le second furent jadis en France
Des mesures de contenance.
On peut construire le dernier
De métal ou de bois, cela n'importe guère ;
Mais ce fut toujours le premier
Qui du tout donna la matière.
Me juges-tu, lecteur, par trop mystérieux ?
Essayons une autre manière
De me dévoiler à tes yeux ;
Après quoi, sûrement, tu devineras mieux.
M'en croirez-vous, jeune fillette ?
Sans votre mère n'allez pas,
Au premier, cueillir la noisette.
C'est là qu'un dieu malin vous guette
Pour triompher de vos appas.
Un auteur dont s'honore à bon droit l'Italie,
Sur un sujet grotesque exerçant son génie,
Se fit un nom célèbre en chantant le dernier.
Avez-vous des talens ? sachez les employer.
Aux hommes rendez-vous utile.
Il ne faut point, dit l'Evangile,
Cacher la lampe sous l'entier.

B.

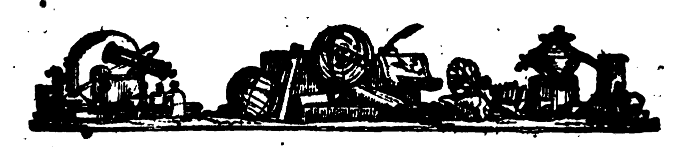
---

*Mots de l'*ENIGME*, du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est la lettre *S*.

Celui du Logogriphe est *Astre*, dans lequel on trouve : *âtre*, *rat*, *as* et *a*.

Celui de la Charade est *Robinson*.



SCIENCES ET ARTS.

Mémoire sur cette question : *Est-il vrai que le médecin puisse rester étranger à toutes les sciences et à tous les arts qui n'ont pas pour but d'éclairer sa pratique?* par Mar. And. Jos. Bouvier, docteur en médecine, médecin ordinaire de S. A. I. et R. Madame, l'un des présidens de la Société de Médecine de Paris, correspondant, associé et membre de plusieurs Sociétés savantes et littéraires; correspondant du gouvernement pour l'agriculture et les arts, ancien médecin du garde-meuble de la couronne; avec cette épigraphe :

> *Qui enim medicinæ scientiam sibi vere et apte comparare volet, is horum omnium compos esse debet, ut naturam nactus sit, doctrinam, locum studiis aptum, institutionem a puero, industriam et tempus.*
>
> Lex Hippocratis.

Il est hors de doute que l'application exclusive d'un ouvrier à un genre ou à une partie de travail qui ne demande que l'habitude de la main est très-utile au perfectionnement de ce travail; mais ce principe n'est vrai que pour les arts mécaniques. Il n'en est pas de même des arts libéraux qui tiennent à l'activité et au développement des facultés intellectuelles, aux combinaisons du talent et du génie. Plus le champ est vaste pour ces combinaisons, plus l'art auquel elles s'appliquent se perfectionne.

Toutes les sciences ont entr'elles une espèce d'alliance, elles se prêtent un appui mutuel; *habent quoddam vinculum, et quasi cognatione quadam inter se continentur* (1). Aussi ce que M. Bouvier dit sur les avantages qu'un médecin peut tirer des connaissances étrangères à son art, s'applique-t-il au poëte qui trouve dans l'étendue et la profondeur de ces connaissances une nouvelle sphère pour les idées poétiques, à l'orateur auquel elles pré-

(1) Ci[illegible]n.

sentent de nombreux alimens pour le foyer de son éloquence, à l'artiste qu'elles enrichissent d'idées nouvelles, dont elles échauffent le génie et auquel elles font enfanter des chefs-d'œuvre; cela est également vrai pour le magistrat, pour l'administrateur, pour le négociant même dont les spéculations doivent acquérir par-là plus de justesse et d'étendue. L'opinion contraire est un préjugé et un préjugé nuisible; M. Bouvier en a vu les funestes effets lorsqu'il était à la tête des consultations gratuites de la Société de médecine de Paris, et lorsqu'il remplissait les fonctions de membre du bureau central d'admission aux hospices. Il aime son art, il n'a pu lire sans indignation cette foule de certificats, de mémoires consultatifs plus ridicules encore par la diction que par les fautes grossières d'orthographe qui y défigurent chaque mot. Ces inconcevables écrits sortent cependant d'une classe d'hommes auxquels, par leur état même, on doit supposer quelques lumières et quelqu'éducation. On ne pourra pas croire qu'une semblable collection ait pu être faite dans la capitale de l'Empire français à la fin du dix-neuvième siècle; et assurément, si quelque chose pouvait convaincre la mauvaise foi, cette collection serait bien suffisante pour guérir certains écrivains de la manie de publier par-tout que les malheurs et les crimes de la révolution sont dus aux lumières et à la littérature, qui ont été trop généralement répandues dans ces derniers tems. M. Bouvier, en combattant ce préjugé honteux et déshonorant pour son art, a présenté sur l'importante question qui fait l'objet de son mémoire quelques aperçus rapides et extrêmement utiles. Il n'a pu donnér, dans les vingt-six pages qu'il lui a consacrées, tous les développemens dont elle est susceptible. Cette question tient aux vues les plus profondes de la métaphysique; si on la considérait sous tous ses rapports, si on la traitait dans tous ses développemens, elle exigerait des volumes entiers et tout l'emploi du tems de leur auteur. M. Bouvier sert bien mieux l'humanité, il soigne et guérit ses malades; il ne craint pas le reproche qu'on pourrait adresser à quelques-uns de ses confrères qui oublient leur état et leurs devoirs pour s'occuper d'une vaine glo-

riole, ou, si l'on veut, du soin unique de se faire une réputation; c'est dans cette partie sur-tout que l'art funeste des réputations a été porté à un haut point de perfection. Il faut le dire, les grandes réputations à Paris sont souvent des piéges véritables; l'art de se faire un nom est une science particulière, entièrement étrangère à la science réelle qu'exige l'état dans lequel on veut briller. Dans cette ville immense on ne vous connaît pas et on ne peut pas vous connaître par vos succès. La maladie difficile dont un médecin habile et modeste vient faire la cure est souvent ignorée du plus proche voisin; mais il est des moyens sûrs de faire passer pour habile l'homme le plus ignorant. Parmi ces moyens les docteurs dans la science *des réputations* ne négligent pas la mise au jour de quelques volumineuses compilations bien indigestes; ils connaissent sur-tout l'art de les produire, de les vanter, de les faire valoir, d'en saisir les cent bouches de la renommée; l'art de l'intrigue enfin est cultivé par eux avec une effrayante habileté; on croit sur parole, on se laisse imposer par un grand nom. Hélas! quel tableau ne pourrais-je pas présenter de ces funestes erreurs et de leurs affreux résultats! Mais quittons d'aussi tristes vérités et revenons au modeste écrit de M. Bouvier.

Un jourual a traité cette estimable production avec une extrême légèreté, je pourrais même dire, avec mauvaise foi. Ces défauts si communs aujourd'hui, et qui ont fait d'une profession utile un métier méprisé, ne sont cependant pas ordinaires aux rédacteurs de ce journal. Il a d'abord blâmé le style de M. Bouvier. En fait de goût rien ne se prouve, mais si les bornes de cet article me le permettaient, je mettrais sous les yeux des lecteurs quelques passages de ce mémoire, et je crois qu'ils ne partageraient pas l'opinion du censeur. J'avouerai cependant que M. Bouvier a dans beaucoup de passages cette espèce d'obscurité (si on peut l'appeler de ce nom) qui semble, en général, appartenir à tous les écrivains obligés de traiter dans un cadre étroit des matières profondes. L'extrême concision dans laquelle ils se renferment, exige la suppression d'une infinité d'idées intermédiaires qu'ils laissent suppléer au lecteur, et elle les

force à faire le rapprochement subit de celles qui paraissent à un grand intervalle les unes des autres : aussi j'ai toujours pensé qu'il était difficile d'être très-clair et très-concis, dans des objets de pure métaphysique dont les abstractions échappent souvent à l'attention des lecteurs lors même qu'on leur donne les plus grands développemens. Mais ce qui est inexcusable de la part du rédacteur du journal que j'indique sans le citer, c'est sa mauvaise foi. Il prête à M. Bouvier des idées ridicules ; il lui fait dire qu'il faut tout savoir pour savoir guérir ; qu'un médecin savant dans les arts mérite plus de confiance qu'un médecin fort habile en médecine, etc., etc. Assurément de pareilles idées ne peuvent pas appartenir à un homme de sens. Si M. Bouvier pouvait avancer de pareils sophismes, il entendrait bien peu ses intérêts ; car son véritable titre est son habileté en médecine. Il n'a jamais considéré ses autres connaissances que comme des soutiens, des auxiliaires de sa science médicale. Aussi la seule chose qu'il ait prouvée dans son mémoire, c'est que le médecin, en même tems qu'il cultive les connaissances nécessaires à son art, ne doit pas rester étranger au moins à un grand nombre de celles qui n'ont aucun rapport direct avec sa pratique, et que ces connaissances même contribueront à son instruction particulière et aux progrès de l'art en général.

Le journal au quel je réponds, ne traite pas avec plus de ménagement la logique de M. Bouvier que son style. Quoique la logique présente moins à l'arbitraire, cependant on ne peut pas plus convaincre ou persuader celui qui se refuse à la force et à l'évidence des preuves, que celui qui ne goûte pas le talent d'un écrivain ; mais le rédacteur ne devait pas passer sous silence les faits et les raisonnemens les plus concluans, et chercher à tourner l'auteur en ridicule en présentant une simple comparaison comme la seule preuve qu'il ait donnée de son opinion. Ce n'est pas en comparant avec le travail de l'abeille la marche que le médecin doit suivre pour son instruction que M. Bouvier a prétendu prouver l'opinion qu'il soutient ; il l'a fait par une série de raisonnemens aussi justes que bien coordonnés. Il établit que toutes

les sciences ne doivent leur origine qu'à des faits isolés; que le corps de doctrine dans chaque science ne s'est formé que lorsque les faits ont été assez multipliés, pour que les idées pussent être généralisées; qu'aucune science, excepté les mathématiques et la métaphysique qui ne se composent que d'abstractions, ne peut connaître de bornes dans la collection des faits que présente la nature; que les détails ne furent jamais à côté l'un de l'autre; qu'il faut donc les surprendre partout où ils se trouvent, et que pour les bien saisir, il faut avoir long-tems observé. D'après l'auteur, l'isolement d'une science est toujours mortel pour le talent; il rétrécit l'esprit, gêne son activité, empêche son développement; le génie même, contraint de se resserrer dans un certain nombre d'objets, dont les liaisons existent ailleurs, s'agite et se tourmente sans cesse pour ramener ces objets à quelque point de vue particulier; il se consume inutilement ou s'épuise dans une fausse direction. Cet isolement est fatal à la science; il la retient éternellement dans l'enfance; il la frappe d'une langueur mortelle; ceux qui s'y livrent ne peuvent apprendre que ce qu'on a su. Mais qu'un savant qui se sera familiarisé avec toutes les connaissances nécessaires à son art fasse une excursion sur les sciences qui lui sont étrangères, de ce moment les impressions nouvelles donneront aux anciennes un caractère qu'elles n'avaient point eu encore; l'imagination se réveille, une partie des anciennes idées s'étend, les autres se rectifient. Dans cette multitude de connaissances étrangères, il s'en trouve un très-grand nombre qui s'appliquent à la science qu'on cultive. N'y en eût-il qu'une seule, cette science sera riche d'une vérité de plus. C'est toujours beaucoup, dit M. Bouvier, qu'une vérité de plus pour une science, quand cette vérité est de nature à se combiner avec celles qui y sont déjà connues. A cette occasion l'auteur cite les grands résultats qu'a eus pour l'astronomie une seule vérité physique. Dès-lors, ajoute-t-il, notre savant devient capable de rompre les entraves qui s'opposent aux progrès de la science, et il en recule les limites.

A ces preuves de raisonnement, l'auteur joint des

preuves de fait. Il démontre que la médecine repousse les simples ouvriers, même dans les plus petits détails. Que serait-ce, dit-il, qu'un dentiste, qu'un oculiste qui n'aurait que la main? Où en serait l'art des accouchemens si tous les accoucheurs n'avaient été que des sages-femmes? Il recommande l'étude des élémens du calcul, de la géométrie, et des sections coniques qui conviennent à toutes les sciences, ou parce qu'elles leur sont directement utiles, ou parce qu'elles forment le jugement, cet instrument qui doit lier les procédés de toutes les sciences. Il présente comme devant amener à d'heureuses applications en médecine, une certaine latitude de connaissances dans l'optique, l'acoustique, les deux statiques, et les deux dynamiques; mais il faudrait qu'elles fussent enseignées par de véritables physiologistes. Des professeurs vraiment médecins sauraient se garantir de l'erreur de ceux qui ont voulu transplanter ces sciences dans la médecine, et qui ont retardé plutôt qu'aidé sa marche en ne tenant pas compte des qualités physiques qui doivent nécessairement déranger la rigueur des calculs.

Après avoir parcouru les diverses sciences utiles à la médecine, telles que l'histoire de l'homme et de ses passions, l'histoire naturelle, la physique, etc. l'auteur s'arrête à celle qui est connue sous la dénomination de science des fluides élastiques. Il remercie, au nom de son art, M. Fourcroy d'avoir créé, pour ainsi dire, cette science, qui doit procurer à la médecine les avantages qu'en ont déjà retirés la physique et la chimie.

L'auteur prouve ensuite que la vérité qu'il soutient a été sentie dans tous les tems. Nos ancêtres exigeaient de ceux qui se destinaient à la carrière médicale, des connaissances tant sur la marche de l'esprit humain, que sur les phénomènes et les lois de la nature; et après nos troubles, la nécessité d'une instruction fondée sur ce principe, est la première qui se soit fait sentir à un gouvernement réparateur.

Une preuve sans réplique, c'est l'opinion d'Hippocrate. On sent qu'elle n'est pas échappée à M. Bouvier; c'est sur-tout en lisant ce qu'il en a dit que les lecteurs

regretteront que l'auteur n'en ait pas dit davantage, et qu'il n'ait pu donner à cette partie de son sujet de plus grands développemens. Il n'appartient peut-être qu'au médecin philosophe de faire bien connaître cet homme extraordinaire qui avait pénétré dans le sanctuaire des sciences aussi avant qu'aucun homme de son tems, et qui, suivant sa propre expression, a fait entrer la philosophie dans la médecine, et la médecine dans la philosophie. Il faut peut-être joindre à toutes les connaissances médicales la culture des autres sciences, pour faire connaître les liens secrets par lesquels Hippocrate a su unir tant de matériaux épars, et en former le monument majestueux de l'art de la médecine. Je ne peux apprécier Hippocrate comme médecin ; mais le témoignage de tous les siècles et de tous les peuples lui a déféré le titre glorieux de créateur et de législateur unique de la médecine. En même tems qu'il en a posé les bases, il semble en avoir fixé les limites. Il conçut surtout une de ces grandes et importantes idées qui servent d'époque à l'histoire du génie, ce fut d'éclairer l'expérience par le raisonnement, et de rectifier la théorie par la pratique. Mais, dira-t-on, comment a-t-il pu réunir tant de sciences diverses, les approfondir, et créer encore un art particulier? Ce phénomène s'explique par l'opinion de M. Bouvier, et offre la preuve la plus convaincante de la vérité qu'il soutient; les récréations d'un génie laborieux ne sont que des changemens d'études; et il tire de la multiplicité de ses matériaux la facilité de les combiner; cette science même devient l'auxiliaire de ses progrès dans son art, et excite les créations qu'il doit à son génie. Aussi ce même Hippocrate, dont les médecins les plus habiles de tous les tems ont regardé la doctrine *comme la parole d'un Dieu,* suivant l'expression de Galien, est-il digne de toute notre admiration sous les rapports les plus étrangers à son art. Il a rendu à la philosophie le même service qu'à la médecine; il est le père des méthodes expérimentales; il est celui de tous les anciens qui les a le mieux connues, le mieux développées et le mieux appliquées. Cet illustre disciple d'Héraclite distingua dans les doctrines obscures et sou-

vent mystiques de son maître, le premier germe de la philosophie de l'expérience. Dans cette partie la plus utile de la métaphysique, qui a pour objet l'analyse des facultés de l'esprit humain et l'origine de nos connaissances, il a les vues profondes et le langage de Bacon; il a jetté sur la nature un regard véritablement philosophique; il en a étudié l'histoire; il a observé les faits. Il ne voulut pas savoir, dit Aristote, comment les choses se sont faites avant de savoir comment elles sont. Toutes les sciences naturelles ressentirent l'influence de son génie; il cultiva avec éclat les sciences morales; il étudia le cœur humain et la marche des passions; il porta sur les questions politiques des jugemens aussi sains qu'indépendans. Lorsqu'on le médite avec attention, il devient souvent pour le lecteur un guide sûr dans l'explication des points controversés de l'histoire; son bon sens l'accompagne par-tout, et des faits rendus incroyables par l'ignorance et les préventions des historiens, s'expliquent par les causes naturelles que sait leur assigner Hippocrate. Il cultiva l'éloquence, dont il reçut les premières leçons de Gorgias le Léontin, le plus célèbre rhéteur de ce tems-là. En mathématiques sur-tout il savait tout ce qui était connu de son tems; il avait pour cette science une vénération particulière; il la conseillait à son fils Thessalus *comme devant rendre son esprit plus intelligent et plus propre même aux objets dépendans de la médecine*. Aristote nous apprend qu'il s'appliqua à la physique générale, tellement qu'il tint un rang honorable parmi ceux qui s'y étaient le plus distingués; il perfectionna tant de talens par de fréquens voyages. Il avait reçu une excellente éducation : « Son père Héra» clide et son grand-père Hippocrate Ier, dit M. Dacier,
» ne se contentèrent pas de lui enseigner la médecine,
» *dont l'étude est ordinairement stérile quand elle est seule;*
» ils l'initièrent dans les sciences *qui se tiennent toutes*
» *par la main, et dont aucune ne saurait être parfaite*
» *sans ses compagnes;* ils lui apprirent la logique, la
» physique, la géométrie, l'astronomie, car le médecin
» ne peut être parfait sans ce cercle de connaissances. »
Ce grand homme consacra ses jours au soulagement des

malheureux; il refusa, dit-on, tant de richesses, tant d'espérances offertes par le plus puissant monarque de l'Asie; il sut résister à tout pour consacrer sa vie aux malheureux Athéniens désolés par la peste. Son désintéressement, sa constance courageuse, l'amour du nom Grec, c'est-à-dire l'amour de la patrie, le font placer au-dessus des plus illustres bienfaiteurs d'Athènes. Ils ont pour lui la même vénération qu'ils auraient eue pour Apollon ou pour Esculape. Ils l'initient aux mystères sacrés; ils lui décernent une couronne d'or, il jouira de tous les privilèges attachés au titre de citoyen d'Athènes. Toutes ses dépenses, pendant sa vie, seront acquittées par le trésor public. La reconnaissance de la postérité a garanti la durée des hommages que lui rend la reconnaissance libre d'Athènes, et ce même homme dépose dans des écrits immortels les principes d'une science dont il fut le créateur; et ce même homme dans les autres sciences étrangères à son art déploie une profondeur de génie et une étendue de connaissances qu'on a peine à concevoir dans un seul individu; et ce même homme, d'un pinceau également vigoureux et plein de vérité, fait le tableau des médecins qui déshonorent leur profession par leur avidité, leur ignorance et leurs vices, qui dégradent le plus noble des arts en trafiquant de la vie et de la mort des hommes: imposteurs d'autant plus dangereux, ajoute Hippocrate, que les lois ne sauraient les atteindre et que l'ignominie ne peut les humilier. Aussi combien ses écrits n'appellent-ils pas le respect sur sa personne même! on y voit la candeur et l'honnêteté de son caractère. Avec quelle touchante franchise il rend compte de ses malheurs et de ses fautes! Avec quel charme il trace le tableau du véritable médecin! L'auteur du voyage du jeune Anacharsis en a rassemblé les principaux traits, et le talent de cet illustre moderne a su leur donner une physionomie et un intérêt nouveau. Je ne peux mieux terminer cet article qu'en rappelant aux jeunes médecins ce morceau qu'ils devraient avoir toujours présent à la mémoire, et que l'auteur de l'écrit que j'examine semble avoir pris pour règle de sa conduite.

ROLLE.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Tableau des peuples qui habitent l'Europe, classés d'après les langues qu'ils parlent, et Tableau des religions qu'ils professent; par Frédéric Schoell. *Seconde édition*, entièrement refondue et considérablement augmentée. — Un vol. in-8°, avec une carte géographique. — A Paris, chez *F. Schoell*, rue des Fossés-Montmartre, n° 14, passage du Vigan.

Il y a deux ans que M. Schoell nous donna la première édition ou plutôt l'esquisse de l'ouvrage que nous annonçons. Les deux parties dont il est composé ne formaient alors qu'une centaine de pages in-18. Elles forment aujourd'hui un volume in-8° de 350 pages; l'auteur, cependant, n'y a rien ajouté d'inutile, mais on peut dire qu'il en a fait un ouvrage entièrement neuf, en donnant très-souvent les preuves de certains faits qu'il s'était d'abord contenté d'énoncer, et en développant dans quelques appendices très-curieux des opinions qu'il avait simplement émises.

Les deux *Tableaux* que cet ouvrage présente sont dignes de l'attention de tous les lecteurs éclairés. Ils nous offrent la division de l'Europe sous les deux rapports les plus intéressans peut-être aux yeux de l'observateur philosophe : celui des langues et celui des religions. M. Schoell démontre fort bien l'importance du premier dans l'introduction qui ouvre ce volume. Le mot de *nation*, dit-il, peut être pris dans trois acceptions différentes. Tantôt il désigne tous les habitans d'un même pays compris dans des limites naturelles, sans avoir égard à leur origine ni à leur langage; tantôt on appelle nation l'ensemble des peuples qui forment la même association politique, qui sont régis par les mêmes lois; on peut enfin rapporter ce mot uniquement à l'origine des peuples, sans considérer ni le pays qu'ils habitent, ni le gouvernement auquel ils sont soumis. Sous

les deux premiers rapports, observe notre auteur, les nations ont éprouvé de grandes et fréquentes révolutions. Des peuples entiers ont changé plusieurs fois de domicile ; des peuples entiers ont fait successivement partie d'États différens. Ainsi les Goths qui, dans le quatrième siècle de notre ère, habitaient vers les bouches du Danube, se retrouvent au cinquième en Italie et en Espagne, et c'est en Suède qu'on doit les chercher aujourd'hui ; ainsi les Livoniens ont successivement obéi aux gouvernemens polonais, suédois et russe. Cependant, quelque fréquentes qu'ayent été sous ces deux rapports les vicissitudes de la fortune des peuples, une connaissance superficielle de la géographie et de l'histoire suffit pour en établir la classification ; mais il n'en est pas ainsi de leur troisième caractère : l'origine des nations ne peut changer comme leur existence politique ou leur domicile ; et bien que les effets de cette origine s'altèrent et par la succession des tems et par toutes les révolutions politiques, il en reste un trait distinctif qui ne peut s'effacer entièrement. Ce trait c'est la langue que ces peuples parlent, et qui, malgré toutes les modifications qu'elle éprouve, dure autant qu'eux et quelquefois leur survit. Il s'ensuit de là que l'étude des langues est un des plus sûrs flambeaux de l'histoire ; qu'elle seule peut souvent mettre l'historien sur les traces d'un peuple qui se montre pour la première fois, ou qui reparaît après s'être retiré de la scène du monde ; que dans les langues doit se trouver le secret des origines communes ou diverses, des parentés des peuples et de leurs migrations, et souvent même de la différence de leurs génies. Homère distinguait les hommes, en général, par l'attribut de la parole (*vocales homines*). Buffon disait ; le style est l'homme. On pourrait ajouter avec autant de justesse : la langue est la nation.

Mais, dit M. Schoell, si l'étude des origines par les langues est un objet de la plus haute importance pour l'historien, on n'arrive à la vérité dans cette étude que par un chemin semé d'écueils. La comparaison d'une langue avec une autre est souvent une entreprise délicate où l'on ne saurait trop se défier des rêveries de l'éty-

mologie et des prestiges de l'imagination. Il faut, avant de s'y engager, bien déterminer quels sont les mots dont la ressemblance ou l'identité, d'une langue à l'autre, prouve qu'elles ont une même source; quelles règles il faut suivre pour reconnaître un même mot, malgré les altérations qu'il a subies, et quelles sont les formes grammaticales qui, n'étant pas communes à toutes les langues, prouvent la parenté de celles qui en sont en possession. M. Schoell expose quelques-unes de ces règles, puis se référant aux auteurs qu'il a consultés, savoir : MM. Gatterer et Schloezer, et sur-tout MM. Adelung et Vater, il aborde le corps de son ouvrage. Il distingue en Europe trente-quatre peuples différens, qu'il réduit à douze classes principales, ce qui annonce que nous avons en Europe douze langues mères; nous ne les nommerons pas toutes; mais quelque brillant que soit ce titre de *langues mères*, nous observerons en passant que plusieurs d'entr'elles y font peu d'honneur. Le français, l'italien, l'espagnol ne sont que des rejettons de la langue latine; les langues basque, celtique, cimbrique, lettone et finnoise sont originales; mais les filles du latin ne leur envieront point leur maternité.

C'est par l'occident et le nord que M. Schoell commence sa revue des langues européennes; il la termine par l'orient et le midi. Il parle d'abord des Basques qu'il regarde avec tous les savans comme des restes des Celtibériens ou des Cantabres. Ses opinions sur les Celtes et les Cimbres paraîtront plus nouvelles aux savans français. M. Schoell ne voit de Celtes qu'en Irlande et en Ecosse. Les habitans du pays de Galles et nos Bas-Bretons, qui se croient les Celtes par excellence, ne sont, selon lui, qu'un mélange de Cimbres ou Belges et de Gaulois : leur langue n'a pas seulement des mots celtiques et cimbriques. Le séjour des Romains dans la Grande-Bretagne y a mêlé aussi des mots latins; et les mêmes faits qui servaient aux enthousiastes du bas-breton à en prouver l'antiquité et la presqu'universalité dans l'ancienne Europe, il s'en prévaut pour attaquer jusqu'à son originalité.

M. Schoell traite beaucoup mieux les peuples germa-

niques ; divisés en deux grandes familles, les Teutons et les Scandinaves, ils couvrent une grande partie de l'Europe, et leur langue très-cultivée dans le dialecte nommé le haut allemand est la plus riche des langues modernes. M. Schoell en expose très-bien les avantages, tels que la faculté de composer des mots, l'usage fécond des prépositions pour leur donner des significations nouvelles, l'emploi de l'accent tonique qui, dans un mot composé, dirige l'attention sur telle ou telle de ses parties et les différens ordres de construction. Peut-être n'a-t-il pas exposé aussi complétement les désavantages de la langue allemande ; la pauvreté et l'embarras de ses conjugaisons, le retour fréquent de certaines désinences désagréables, l'inconvénient des particules-séparables des verbes, et celui de la construction transpositive ; mais nous devons dire à sa décharge qu'il était plus utile de montrer aux Français les avantages que les défauts d'une langue qui est aujourd'hui si riche en ouvrages excellens.

Les langues dérivées du latin ont fourni à l'auteur l'occasion de parler des deux langues latines anciennes, dont l'une était parlée par le peuple, et l'autre par les gens bien élevés. Ce fut la première qui fut portée dans les provinces, circonstance qui n'a pas servi à la perfection des idiômes modernes qui en sont nés. Le français est celui dont M. Schoell s'occupe davantage. Il lui a même consacré son troisième appendix, tiré d'une dissertation de M. Beck publiée à Leipsick. Des différentes sections qui le composent, nous recommandons principalement celle qui contient une liste de mots français pris de l'allemand. Elle est beaucoup plus nombreuse qu'on ne pourrait croire, sans être à beaucoup près complète, et elle prouvera aux plus incrédules qu'il est impossible de travailler aux étymologies de notre langue sans bien connaître les deux principaux dialectes de l'allemand.

Nous ne suivrons pas M. Schoell dans son tableau des peuples Slaves, dans celui des Lettons, des Finnois, des Hongrois, des Albanais et des Turcs. Nous passerons même celui des Grecs, quoiqu'il contienne des détails

très-instructifs sur les différens dialectes du grec moderne et sur les quatre styles qu'emploient les écrivains Grecs d'aujourd'hui. Un morceau encore plus intéressant nous appelle : c'est le premier appendix, tiré d'un ouvrage de M. Frédéric Schlegel, sur l'analogie de la langue indienne ou *samscrite* avec le grec, le latin, le persan ou l'allemand. Ce rapprochement paraîtra sans doute fort extraordinaire ; mais il n'en a pas moins été fait d'après toutes les règles développées par M. Schoell dans son introduction. On a comparé les mots dont l'usage est le plus commun, beaucoup de racines principales et les formes grammaticales essentielles. Après avoir lu ce morceau avec attention, on ne peut guères s'empêcher de reconnaître et l'analogie sur laquelle l'auteur insiste, et l'antériorité du samscrit aux quatre langues qu'on vient de lui comparer. Nous oserions même assurer que pour celles de ces langues que nous connaissons, l'auteur n'a pas usé de toutes ses ressources. Peut-être un jour cette opinion sera-t-elle démontrée jusqu'à l'évidence, et ce sera un vaste champ ouvert aux conjectures de ceux qui tenteront de l'expliquer.

L'appendix n° V, où il est question de la langue turque, offrira encore un morceau très-curieux. C'est une pièce de la chancellerie ottomane traduite en français, et dans laquelle on a eu soin d'imprimer en italique tous les mots persans et arabes dont l'écrivain turc s'est servi. Ils en forment plus des sept huitièmes. Quelque étonnante que la chose puisse paraître, elle le sera moins pour quiconque voudra faire la même opération sur quelque prosateur anglais, en mettant en italique tous les mots empruntés aux langues latine et française.

Nous terminerons l'annonce de ce tableau des peuples européens classés d'après leurs langues en disant que M. Schoell y a joint une carte où les pays qu'ils habitent sont désignés par différentes couleurs. Il est assez piquant d'y voir les Grisons et les Valaques coloriés comme les Français et les Espagnols.

Ce qui distingue le *tableau des religions*, c'est l'excellent ordre dans lequel M. Schoell a classé sous ce rapport les peuples européens et même la plupart de ceux

de l'ancien monde. Il commence par établir deux grandes divisions : la première, des systèmes religieux qui méconnaissent le vrai Dieu : la seconde, des systèmes religieux qui reconnaissent un seul Dieu. Dans la première classe se rangent d'abord le culte des Fétiches et celui des astres, ensuite l'anthropolatrie ou le culte des hommes, qui comprend l'ancienne religion grecque et romaine, le lamisme et la religion de Foe. On y voit avec plaisir que l'auteur ne range point les Grecs ni les Romains parmi les idolâtres, et qu'il explique la religion de Zoroastre de manière que le manichéisme ne peut pas s'en appuyer. Arimane y est bien représenté comme l'antagoniste d'Oromaze, mais au-dessus de tous deux se place un premier principe sous le nom de Zerune-Akerone.

On voit aussi avec plaisir que la seconde division, celle des adorateurs d'un seul Dieu, comprend beaucoup plus de peuples que la première. En Asie, outre les disciples de Zoroastre dont nous venons de parler, elle compte à la Chine les sectateurs de Confucius, et dans l'Inde ceux du Bramisme. En Europe, il n'est aucun peuple qu'on n'y doive ranger. M. Schoell les partage en deux classes, les déistes qui n'admettent point de révélation, et les adorateurs de Jehovah qui forment trois nouvelles divisions, selon qu'ils admettent une seule révélation ou qu'ils en reçoivent encore une seconde et une troisième. On voit que les uns sont les Juifs, les autres les Chrétiens, et les derniers les Musulmans. Les premiers et les derniers ont été les plus faciles à subdiviser : ceux-là en Talmudistes et Caraïtes, selon qu'ils admettent ou rejettent le Talmud ; les autres en disciples d'Omar ou d'Ali, en Sunnites et Schiites selon qu'ils adoptent ou réprouvent la Sunna. La classification des Chrétiens était beaucoup moins aisée, M. Schoell en fait d'abord deux familles : celle des Chrétiens qui outre la Bible reconnaissent une autre autorité en matière de foi, et celle des Chrétiens qui ne reconnaissent, en matière de foi, d'autre autorité que la Bible. Ce serait sortir des bornes de cet article que de suivre l'auteur dans les nouvelles ramifications de ces deux branches principales. Elle sont trop nombreuses et tien-

nent à des opinions théologiques dont le simple exposé serait même déplacé dans ce journal. Contentons-nous d'observer qu'aucune des subdivisions de notre auteur n'est arbitraire, et qu'il règne dans toute cette partie de son ouvrage une grande clarté. On y trouve même des choses très-intéressantes et généralement peu connues. De ce nombre sont les véritables opinions de l'ancienne église grecque sur la transsubstantiation et le purgatoire, opinions assez peu différentes des sentimens de Luther pour que ses disciples eussent pu concevoir, au seizième siècle, quelque espérance de se réunir aux chrétiens grecs. De ce nombre encore est une courte histoire de l'église catholique et janséniste d'Utrecht, qui a subsisté cent ans séparée à-la-fois des protestans et de l'église romaine, proscrite par le chef des catholiques et soutenue par un gouvernement protestant, et qui n'a été enfin rétablie dans la communion du pape que par la réunion de la Hollande à l'Empire français. Citons enfin l'appendix n° III de cette partie, sur les Sabéens, Galiléens ou chrétiens de Saint-Jean. Ce peuple singulier qui habite dans les environs de Bassora, et dans quelques parties de l'Inde, de l'Arabie, de la Syrie et de la Perse, ne suit point, comme on pourrait le croire, les préceptes de l'évangéliste saint Jean, mais il prétend tenir sa religion de saint Jean-Baptiste. On jugera avec quel fondement, en apprenant que bien qu'entée sur le judaïsme, elle est mêlée d'opinions chaldéennes, de quelques préceptes de l'évangile et de pratiques qui leur sont communes avec les chrétiens. Ils vivent d'ailleurs entr'eux dans une concorde exemplaire et pratiquent l'hospitalité. Les détails que nous donne M. Schoell sur leurs livres sacrés, leurs cultes et leurs prières, sont extrêmement curieux.

Je ne sais si l'on trouvera que j'ai donné trop d'étendue à l'annonce d'un volume dont la grosseur est assez médiocre; j'ai cependant cherché à être court, mais il est difficile de l'être en analysant un ouvrage aussi plein de choses que celui-ci. L'auteur a très-bien rempli le but qu'il s'était proposé en le composant; et je n'en connais point, du moins en français, que l'on puisse consulter

plus commodément et avec plus de fruit pour connaître les peuples de notre Europe sous le double rapport de leurs langues et de leurs religions. C. V.

ŒUVRES DE PONCE DENIS (ECOUCHARD) LE BRUN, membre de l'Institut de France et de la Légion-d'Honneur, mises en ordre et publiées par P. L. GINGUENÉ, membre de l'Institut; et précédées d'une Notice sur sa vie et ses ouvrages, rédigée par l'Editeur. — Quatre vol. in-8°, imprimés par *Crapelet*. — A Paris, chez *Gabriel Warée*, libraire, quai Voltaire, n° 21.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

Il n'est pas sûr que notre langue fût d'abord aussi étrangère qu'elle paraît l'être aujourd'hui, aux expressions et aux tours poétiques les plus hardis; je ne dis pas à sa première origine et dans le misérable état de bégaiement où elle resta pendant sa longue enfance, qui dura près de quatre siècles; mais lorsque, dans le seizième, elle se dégagea enfin de ses langes, et que sous la plume de quelques grands écrivains, elle commença à prendre de la régularité, de la force et de la noblesse. Pour ne parler que des poëtes, celui qui eut alors le plus de réputation fut Ronsard. C'est lui qui l'a le plus complétement perdue : les autres sont oubliés; lui, on le cite souvent comme un modèle de ridicule et de mauvais goût. Ces vers de Boileau :

> Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,
> Et toutefois long-tems eut un heureux destin.
> Mais sa muse, en français parlant grec et latin,
> Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
> Tomber de ses grands mots le faste pédantesque,

sont souvent répétés, et l'on ne voit dans Ronsard que ce brouillon, ce versificateur grec et latin en langue française, ce poëte qui n'écrivit qu'avec pédanterie et avec le faste des grands mots. Il y a sans doute de tout cela dans son style; et quand il donne à un enfant mort dans ses premières années les titres d'*Ocymore*, *Oligo-*

chronien, et quand il adresse à Apollon cette strophe entière :

> O Père, ô Phœbus Cynthien,
> O sainct Apollon Pythien,
> Seigneur de Déle, isle divine,
> Cyrenéan Pataréan,
> Par qui le trepié thymbréan
> Les choses futures devine ;

il est bien permis à un Français de trouver cela beaucoup trop grec ; mais dans ce début d'une de ses odes, quoique le mot grec *Dircéan* s'y trouve encore :

> Errant dans les champs de la Grace
> Qui teint mes vers de ses couleurs,
> Sur les bords Dircéans j'amasse
> L'élite des plus belles fleurs ;

mais dans ceux où il dit en parlant d'une rose à une belle :

> Les plis de sa robe pourprée,
> Et son teint, au vôtre pareil ;

lorsqu'il s'écrie :

> O vraiment marâtre nature,
> Puisqu'une telle fleur ne dure
> Que du matin jusques au soir !

lorsqu'il donne à cette rivale de la rose les conseils intéressés d'un amant :

> Tandis que votre âge fleuronne
> En sa plus verte nouveauté,
> Cueillez, cueillez votre jeunesse ;
> Comme à cette fleur la vieillesse
> Fera ternir votre beauté ;

il n'y a là certainement ni grands mots ni pédanterie.

Ce poëte donna le premier une forme harmonieuse à nos vers et à nos strophes. Il essaya aussi le premier d'emprunter de Pindare et d'Horace cet art des digressions épisodiques qui agrandit les sujets, les varie et les ennoblit ; et dans plusieurs de ses odes, il y réussit parfaitement. La dixième du premier livre est celle où il y

réussit le mieux. Elle fut regardée avec raison comme la plus belle; il y chante les louanges du chancelier de l'Hôpital, qu'il loue sur-tout d'avoir ramené des cieux les filles de Mémoire; c'est l'éloge de la poésie autant que de ce grand homme. Hésiode a fourni au poëte la fable de la naissance des Muses, toutes sorties d'un seul enfantement du sein de Mnémosyne, rendue mère par Jupiter. La déesse les conduit devant leur père, dans un festin que l'Océan donnait aux Dieux. Elles chantent plusieurs traits de la mythologie, et enfin la révolte des Titans contre les Dieux, et la victoire de Jupiter. Il est enchanté de leur voix, de leur poésie, et leur accorde pour récompense tout ce charme et tout ce pouvoir qu'elles exercent sur la race humaine par l'organe des grands poëtes, dociles à leur inspiration, et fidèles aux lois de l'honneur et de la vertu. Revenues sur la terre, elles inspirèrent d'abord les sibylles, les oracles, les prophètes, qui s'exprimèrent tous en vers; ensuite les poëtes antiques, jusqu'au moment où la barbarie couvrit la terre; alors le bruit continuel des armes effraya les filles de Jupiter, et elles retournèrent dans les cieux. Elles y restèrent long-tems. Lorsqu'elles veulent revenir sur la terre, le Dieu va trouver les Parques, occupées à filer la destinée des mortels. Clotho terminait alors la fusée de *la plus belle vie qu'oncques retordirent ses doigts*. Elle la remet aux mains de Jupiter, qui crée tout exprès, en la présence des Dieux, un nouvel homme à son image et lui donne toutes les perfections et toutes les vertus. C'est lui qui ramène ici-bas les Muses, par ordre du maître des Dieux, et qui leur sert de guide et d'appui. L'éloge mérité des vertus, des grands talens de l'Hôpital, de son amour pour les Muses et de la protection qu'il leur accorde, termine cette longue fable, longue sans doute, car dans cette ode qui a soixante-douze strophes elle en occupe soixante, mais qui dans un tems où toute la France regardait comme de très-bon français la langue dans laquelle elle est écrite, dut exciter une admiration générale.

Dans une autre ode, adressée au roi Henri II, c'est la fable de Francus échappé à l'incendie de Troie, et

tige prétendue des Francs. Dans une autre, au Dauphin qui fut depuis le roi François II, c'est une fable de l'invention du poëte. Catherine de Médicis, jeune nymphe n'aimait, comme Diane, que la chasse et les forêts. Accablée de fatigue et de chaleur, elle dormait sur les bords de l'Arno; Jupiter la vit, en fut épris, et voulut en jouir: le Dieu du fleuve l'arrête en lui prédisant que le fils qui naîtra de cette nymphe sera plus grand que son père. Elle est destinée à un prince français; et c'est de leur hymen que doit naître un rejetton à qui les parques ont prédit le comble de la grandeur et de la gloire. Le Dieu réprima son amour; l'hymen fut célébré; dix ans se sont écoulés; le prince vient enfin de naître; et le poëte lui prédit qu'il vaincra, qu'il soumettra un jour les souverains de l'Europe entière; qu'ayant étendu de toutes parts ses conquêtes, il rentrera en triomphe dans la capitale de son empire; il décrit ce triomphe et chante l'hymne de victoire, qu'il termine par des vœux pour la paix.

Des sujets moins élevés amènent d'autres fables; par exemple, l'éloge du navigateur Bélon, alors célèbre, ne manque pas de rappeler au poëte l'expédition des Argonautes et la conquête qui en fut l'objet. Des digressions moins étendues, des allusions continuelles aux fables anciennes, et ce qui valait mieux, ce qui le rendait plus national, des noms français d'hommes et de lieux souvent employés, des éloges du Vendomois son pays, de la forêt de Gastine, de la rivière du Loir, de la fontaine Bellerie, et de courtes descriptions de ces agréables paysages, animent et vivifient un grand nombre de ses odes.

Son style, comme nous l'avons déjà vu, n'est pas par-tout aussi mauvais qu'on le croit. En imitant les Grecs et les Latins, il est loin d'oublier toujours le génie naissant de notre langue. On reconnaît en même tems le disciple des poëtes anciens et le poëte créateur d'expressions françaises qui n'ont rien d'étrange ni de barbare dans cette comparaison de la paix avec les pluies du ciel après la sécheresse:

Ainsi que les champs tapissez
De pampre (1), ou d'épiez herissez,
Après les chaleurs survenues,
Desirent les filles des nues (2),
Ainsi la France t'attendait,
Douce nourricière des hommes,
Douce rosée qui consommes
La chaleur qui trop nous ardait (3).

On le reconnaît de même quand il dit : Qu'il verse la rosée de la louange sur la race des Valois,

Comme un qui prend une coupe,
Seul honneur de son thrésor,
Et, de rang, verse à la troupe
Du vin qui rit dedans l'or.

Quand il ajoute que l'oreille du roi *boira la douce merveille* qu'il y veut répandre ; quand il emploie le verbe *chatouiller*, presque aussi poétiquement que le grand Racine a depuis osé le faire,

Le cœur de cette jeune bande (4)
Chatouillé d'un noble désir ;

quand il appelle le fond de la mer *le sein des plaines salées*, et sa surface *les campagnes vertes*, ou *les plaines humides ;* quand il place dans ces profonds royaumes de l'océan,

Les semences de toutes choses,
Eternelles filles des eaux, etc.

tout cela est neuf et hardi ; mais aucune de ces expressions n'est repoussée par le génie de la langue.

Les inversions dont il use fréquemment, sont quelquefois très-dures ; quelquefois aussi elles ont de la

---

(1) Enjambement qui n'était point alors regardé comme une faute.

(2) Les pluies.

(3) Nous brûlait. *Ardre* était alors aussi français que *brûler* l'est maintenant.

(4) De la jeune troupe des Muses dont il chante la naissance.

mollesse et de la grâce, comme dans le dernier de ces quatre vers :

> Celui qui ne nous honore
> Comme prophètes des dieux,
> Plein d'un orgueil odieux,
> Les dieux il méprise encore.

Ses comparaisons ont souvent quelque chose de bizarre ; mais il les exprime avec une force singulière, et toujours poétiquement. Telle est celle-ci qu'il met dans la bouche de Jupiter parlant aux Muses ses filles, qui viennent de chanter pour la première fois devant lui. Comme l'aimant, dit-il, inspire sa force au fer qui le touche, puis ce fer attire à son tour un autre fer qui en tire d'autres après lui ;

> Ainsi du bon fils de Latone
> Je ravirai l'esprit à moi :
> Lui, du pouvoir que je lui donne
> Ravira les vostres à soi ;
> Vous par la force *Apollinée* (5)
> Ravirez les poëtes saints ;
> Eux, de votre puissance atteints,
> Raviront la tourbe étonnée.

On aura beau dire ; il n'y a rien de méprisable, ou plutôt, si l'on se reporte à cette enfance de notre poésie et de notre langue, il n'y a rien que de louable dans de pareilles images, rendues en de pareils vers.

Depuis environ la moitié de ce siècle jusque vers la fin, Ronsard continua de régner sur notre Parnasse ; mais dans les douze ou quinze dernières années un astre naissant fit pâlir le sien, et l'éclipsa bientôt après entièrement. *Malherbe vint ;* il sentit mieux le caractère de la langue, qui était plus avancée ; il fut doué d'un sentiment exquis de l'harmonie ; il perfectionna le rhythme, et donna aux strophes une coupe mélodieuse et savante, à laquelle on n'a presque rien ajouté depuis. En un mot, il mérita, dans tous les points, l'éloge qu'en a fait le législateur de notre Parnasse.

---

(5) Epithète composée à sa manière, pour dire la force d'Apollon.

Son génie est moins hardi, moins fécond, moins inventif que celui de Ronsard. Ses plans sont moins vastes; il trace moins grandement ses desseins; il rattache moins d'accessoires à ses sujets principaux. Sa première grande ode, à la reine Marie de Médicis, *pour sa bien-venue en France*, sur vingt-trois strophes n'en a que deux épisodiques, où le poëte feint que, tandis qu'elle voguait sur la mer, Neptune épris de sa beauté, voulut la retenir. Tout le reste est en éloges, en vœux et en prédictions glorieuses. L'ode sur l'assassinat de Henri-le-Grand, à la fin de 1605, a plus de mouvement et plus d'invention. L'invocation au Soleil et l'autre invocation plus étendue, adressée au génie qui préside à l'Empire français, et la fiction du dieu de la Seine qui voyant commettre ce parricide se replonge dans ses eaux avec ses nymphes effrayées, et cette belle apostrophe que le poëte leur adresse quand le péril est passé :

Revenez, belles fugitives;
De quoi versez-vous tant de pleurs?
Assurez vos ames craintives;
Remettez vos chapeaux de fleurs,

sont d'une riche et brillante poésie. Dans la seconde à Henri-le-Grand, dans celle au duc de Bellegarde, dans la première et la seconde ode à Marie de Médicis sur sa régence, il y a de grandes beautés, mais presque toutes nécessairement dictées par le sujet et qui font admirer l'ordre des idées, la clarté, la noblesse du génie de l'auteur, plus que son imagination. La seule peut-être où il paraisse animé de l'esprit de l'ode antique est l'ouvrage de sa vieillesse, c'est celle au roi Louis XIII marchant pour aller punir les Rochellois. L'apparition de la Victoire aux bords de la Charente *en son habit de gloire*, et la fable des Titans subitement et naturellement amenée, sont tout-à-fait dans le genre de Pindare. Malherbe y dit : *Je suis vaincu du tems*; et cette ode seule assurerait son immortalité.

Il est d'autant plus important de se rappeler les services qu'il rendit à notre langue, que cette langue est encore entre ses mains pleine de nouveauté, de hardiesse,

et même d'audace, si on la compare à presque tous les poëtes qui l'ont suivi. On peut dire que, quant au style, nos plus grands poëtes de l'âge suivant ont été quelquefois ce qu'il est presque toujours.

Boileau nous dit :

Marchez donc sur ses pas ; aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.

Relisez maintenant ses plus belles odes en vous rappelant ces deux vers ; il n'y en a que huit ou dix, et je les ai presque toutes citées ; vous verrez, dès la première à Henri-le-Grand, un coup de foudre ;

Qui montre aux ambitieux
Que les fureurs de la terre
Ne sont que paille et que verre
A la colère des cieux.

Vous entendrez le poëte demander aux peuples quelles victimes ils offriront ;

Et quel indique séjour
Une perle fera naître
D'assez de lustre, pour être
La marque d'un si beau jour ?

Vous verrez que Cazaux, l'appui des mutins, est tombé, et qu'un Alcide, fils d'Alcide,

A qui la France a prêté
Son invincible génie,
A coupé sa tyrannie
D'un glaive de liberté ;

hardiesses qui sont toutes placées à la fin de trois strophes consécutives. Dans les fragmens de la seconde ode au même roi, qui font regreter qu'elle n'ait pas été finie, il lui dit : Jamais journée ne fut plus heureuse pour toi ;

Non celle (6) où tu rencontras
Sur la Dordogne en désordre
L'orgueil à qui tu fis mordre
La poussière de Coutras.

(6) Ellipse, pour *non pas même celle*.

Il ajoute : Cazaux, ce Titan qui se moquait des cieux, a vu son audace arrêtée par le trépas ;

> Et sa rage infidèle, aux étoiles montée,
> Du plaisir de sa chûte a fait rire mes yeux.

Dans l'ode sur la bien-venue de la reine, il appelle le roi *notre grand Alcide*, ce qui lui dicte sur-le-champ cette expression hardie et singulière :

> Et cette valeur indomptée
> De qui l'honneur est l'Euristhée,

qui pourrait bien ne pas paraître claire à ceux qui ne se souviendraient pas tout de suite que c'étaient les ordres d'Euristhée qui précipitaient l'autre Alcide dans ses périlleuses entreprises. Il ne compare point la chute d'un rebelle à celle des Titans qui voulurent escalader les cieux, mais à leur rébellion même qu'il personnifie ;

> Comme la rébellion
> Dont la fameuse folie
> Fit voir à la Thessalie
> Olympe sur Pelion.

Il ose dire au roi à qui il promet l'immortalité :

> Ta louange dans mes vers,
> D'Amarante couronnée,
> N'aura sa fin terminée
> Qu'en celle de l'univers.

Au lieu de dire à la reine : les destinées de la France la protégent tellement contre les vents séditieux, que, etc. ; il lui dit ;

> Et la France a les destinées
> Pour elle tellement tournées
> Contre les vents séditieux,
> Qu'au lieu de craindre la tempête,
> Il semble que jamais sa tête
> Ne fut plus voisine des cieux.

Il dit de nos guerriers :

> Tout a fléchi sous leur menace.



Il dit à la même reine :

Que saurait enseigner aux princes
Le grand démon (7) qui les instruit,
Dont ta sagesse en nos provinces
Chaque jour n'épanche le fruit ?

Il lui dit ailleurs, en poëte fier de son talent et rempli d'indignation contre les envieux qui le harcèlent :

Si quelque avorton de l'Envie
Ose encore lever les yeux,
Je veux bander contre sa vie
L'ire de la terre et des cieux (8),
Et dans les savantes oreilles
Verser de si douces merveilles, etc.

Il ne dit point : ainsi quand les Grecs partis des bords du fleuve Anaure traversèrent la mer de Scythie; il dit admirablement :

Ainsi quand la Grèce partie
D'où le mol Anaure coulait
Traversa les mers de Scythie
En la navire (9) qui parlait.

Pour exprimer les agitations qui signalèrent le commencement de la régence de la reine, il ne dit point : dans quel nouvel orage son courage ne fut-il pas éprouvé? mais :

En quelle nouveauté d'orage
Ne fut éprouvé son courage ?

et il poursuit :

Et quelles malices des flots
Par des murmures effroyables
A des vœux, à peine payables,
N'obligèrent les matelots ?

---

(7) Le grand génie.

(8) Cette expression énergique représente la colère de la terre et des cieux comme un arc qu'il tient dans sa main.

(9) Navire était alors du genre féminin.

Il ne dit point : le repos dont nous jouissons nous fera oublier même l'usage du fer, si les Euménides ne viennent point nous exciter à de nouveaux parricides, mais il dit :

Et si les pâles Euménides
Pour réveiller nos parricides
Toutes trois ne sortent d'enfer, etc.

Pour marquer le comble de la félicité publique, il se garde bien de dire : on verra les moissons jaunir dans nos plaines ou même jaunir nos plaines sans l'usage des charrues, il dit :

Et sans l'usage des charrues
Nos plaines jaunir de moissons.

Enfin on parcourrait toutes les odes de *ce sage écrivain,* par qui *la langue* fut *réparée,* sans en trouver une seule, et sans trouver presque une seule strophe où il n'y ait, soit dans le tour, soit dans l'expression, quelque hardiesse pareille.

Dans les citations que j'ai choisies et même dans celles que j'ai tirées de Ronsard, on peut remarquer trois choses. 1°. Ces expressions, à l'exception de quelques mots qui ne les constituent pas, et qui ne contribuent en rien à la hardiesse des figures, n'ont point vieilli, et sont encore tout aussi françaises qu'elles l'étaient dans leur nouveauté. 2°. Dans ce tems-là même elles étaient hardies, extraordinaires, et étrangères non-seulement à la langue parlée, mais au style de la prose. 3°. Quoiqu'elles soient encore françaises, un poëte français n'oserait, pour la plupart, les employer aujourd'hui ou en employer de semblables; on les lui disputerait, on les discuterait l'une après l'autre; au lieu de le louer, on le blâmerait de ces heureuses inventions. Il est naturel d'en conclure qu'il n'est pas vrai que notre langue soit essentiellement privée de ces caractères qui constituent une langue poétique, et que les étrangers s'accordent à lui refuser; que ce n'est point ce qui dans nos premiers bons poëtes faisait l'essence de cette langue poétique qui a vieilli, mais que ce sont nos esprits qui se sont en quelque sorte dépoétisés; qu'en un mot, comme je l'ai

dit plus haut, notre nation entière a reçu, depuis une certaine époque, une mauvaise éducation poétique, qui lui fait méconnaître, dans sa propre langue, cette langue de la poésie qui cependant y est toujours.

Elle n'était point encore méconnue quand J. B. Rousseau parut. Sans compter le grand Corneille, qui l'avait souvent parlée avec beaucoup d'audace, Boileau, Racine et Lafontaine ne s'étaient pas montrés moins hardis, et quoique l'on vante sur-tout l'exactitude du premier, l'élégance du second, et le naturel du troisième, ils ont tous trois dans leurs différens styles une qualité commune, qui est l'audace et le génie d'invention.

Si j'écrivais sur le style poétique en général, et non pas uniquement sur celui qui convient à l'ode, j'en accumulerais facilement des exemples, tirés de ces trois grands poëtes; et cependant l'un n'ayant guère traité que des sujets du genre tempéré, l'autre ayant eu toujours à faire parler des personnages, au lieu de parler lui-même en son nom, et l'autre enfin s'étant rarement élevé au-dessus du ton familier de l'apologue, aucun d'eux n'a pu oser tout ce que comporte la langue, et tout ce qui est permis à un poëte lyrique. Rousseau, élève de Despréaux, pouvait donc, sinon être plus hardi que ne l'ont été quelquefois ces trois grands maîtres, du moins l'être plus continûment qu'eux, dans un genre qui exige ce que les genres où ils se sont illustrés leur ont seulement permis. Il pouvait modeler le tissu de son style sur les hardiesses du leur, et sur celles dont Malherbe lui donnait habituellement l'exemple; mais la nature, en le douant de plusieurs des qualités qui constituent le poëte, l'avait moins libéralement traité à cet égard. Une noblesse et une élégance soutenues, une clarté parfaite, une abondance d'images suffisante pour animer le style et l'empêcher de languir, un sentiment exquis de l'harmonie, et le talent de plier sa pensée à toutes les formes de la période poétique, distinguent éminemment Rousseau. Il est plus vaste et plus fécond dans ses plans que Malherbe, mais il est moins inventif et moins hardi dans son style; il ose beaucoup moins que lui.

Il est cependant loin de manquer de ce mérite; et l'on

trouve dans ses belles odes un assez grand nombre de ces expressions crues, qui furent signalées comme des fautes par les critiques de son tems. La première de ses grandes odes où le poëte libre dans sa marche a semé de ces ornemens épisodiques, qui sont si fréquens dans Pindare et dans Horace, et dont Malherbe usa trop rarement, est l'ode sur la mort du prince de Conti. Après un juste tribut de regrets et après des pensées philosophiques naturellement amenées par ce triste sujet, le poëte remonte au berceau des sociétés, à l'origine des lois et des rois, à qui fut commis le soin de les faire observer. Mais ces rois ont laissé approcher d'eux la flatterie qui a corrompu en eux les sources du pouvoir. Némésis vengera la vérité et l'équité outragées. Tout-à-coup c'est elle-même qui parle et qui menace du courroux des Dieux les princes que les flatteurs ont séduits ; mais celui à qui cette ode est consacrée n'a rien de pareil à craindre ; il écarta de lui les flatteurs, et sa renommée passera sans tache à la dernière postérité. Ce plan si bien tracé est exécuté dans le style le plus noble et le plus harmonieux. On y rencontre aussi des hardiesses, dont on ne peut reprocher à Rousseau que d'avoir été trop avare. C'est là qu'on trouve cette belle métaphore sur la flatterie :

Serpent contagieux, qui des sources publiques,
Empoisonne les eaux.

Et celle-ci qui est dans le discours menaçant que Némésis adresse aux rois :

D'un encens usurpé Jupiter est jaloux ;
Vos flatteurs dans ses mains allument le tonnerre
Qui s'élève sur vous.

Et celle-ci enfin, qui montre le démon de l'orgueil creusant un cercueil pour les grandeurs, et se servant des mains mêmes de ceux qui en sont revêtus :

Je livrerai vos jours au démon de l'orgueil,
Qui, par vos propres mains, de vos grandeurs funestes
Creusera le cercueil.

Laharpe a très-bien fait sentir dans son *Cours de litté-*

rature (10) l'artifice et la beauté du plan de quatre autres des plus belles odes de Rousseau, celles au comte du Luc, au prince Eugène de Savoie, au duc de Vendôme, à Malherbe, et sur-tout de la première. Il l'a citée presque d'un bout à l'autre, quoiqu'elle soit fort longue, et n'y a repris que cette seule métaphore qu'il trouve de mauvais goût :

Et je verrais enfin de mes froides alarmes
Fondre tous les glaçons.

Je m'étonne qu'il n'ait rien dit de la construction hardie de la 4e strophe, si hardie en effet qu'il est impossible de la réduire en prose à une construction régulière :

Mais sitôt que cédant à la fureur divine,
Il (*mon esprit*) reconnait enfin du Dieu qui le domine
Les souveraines lois,
Alors tout pénétré de sa vertu suprême,
Ce n'est plus un mortel, c'est Apollon lui-même
Qui parle par ma voix.

Autre hardiesse, non moins remarquable dans un genre différent, et qu'il n'eût pas été moins à propos de faire observer ; le poëte, dans la 7e strophe de cette ode qui commence par la fable de Protée, dit qu'*un prophète fidèle*,

S'élançait dans les airs comme un aigle intrépide,
Et jusque chez *les Dieux* allait d'un vol rapide
Interroger *le Sort*.

Les dieux et le sort que l'on interroge ne sont pas de la même mythologie que le prophête, mais elles sont toutes également à la disposition du poëte, et *chez les dieux* pour dire le séjour céleste, et *le sort* pour signifier la volonté divine qui règle ce qu'on appelle la destinée ou le sort, sont des expressions poétiques très-légitimes.

Le critique aurait pu encore indiquer, dans le début d'une autre strophe, une figure très-hardie. Le poëte dit aux Parques, en tâchant de les fléchir :

Ainsi daigne le ciel toujours pur et tranquille

(10) T. VI, p. 114 et suiv.

Verser sur tous les jours que votre main nous file
Un regard amoureux.

Il aurait peut-être trouvé mauvais que le ciel, auquel on attribue ici un regard et qui par conséquent est pris figurément pour les habitans, où si l'on veut pour le maître du ciel, fût confondu avec le ciel proprement dit, avec le ciel physique, à qui seul peuvent convenir les épithètes *pur et tranquille*, et que le ciel, au lieu de jeter ou d'abaisser un regard favorable sur nous à chacun des jours que la Parque nous file, *versât* sur ces jours mêmes un regard amoureux. Tout cela est d'un langage auquel les critiques de profession font rarement grâce, et que Laharpe, quand il en trouvait l'occasion, ne pardonnait pas plus que les autres.

Dans l'ode au prince Eugène, il a cependant rendu une justice éclatante à l'admirable expression du Tems :

cette image mobile
De l'immobile éternité ;

mais il a moins justement chicané d'autres expressions qui sans être aussi belles n'ont rien de repréhensible, si l'on accorde au langage poétique les licences qu'il doit avoir ; il a repris aussi trop sévérement l'une de ces hyperboles que les poëtes louangeurs se sont toujours permises, et que ceux à qui ils les adressent ne leur reprochent jamais. Il n'en est pas moins vrai, comme le dit Laharpe, que dans cette seconde partie de l'ode, le poëte ne soutient pas le vol qu'il avait pris dans la première. Il l'est encore que même dans ses plus belles strophes, on admire la noblesse et la vérité des images, l'élégance du style et l'harmonie des vers, sans y trouver, si l'on en excepte cette magnifique expression, qui est une beauté du premier ordre, aucune des créations ou des hardiesses heureuses que nous avons remarquées dans l'ode précédente.

En citant les quatre premières strophes de l'ode au duc de Vendôme, notre critique n'y remarque que des rimes en épithètes, qui sont trop faciles dans une de ces strophes, et dont le choix est admirable dans l'autre. Il

eût peut-être été plus utile de relever, dans la première, ces mots :

Jusqu'à la dernière Hespérie,

pour dire jusqu'aux extrémités de l'Hespérie, et ceux-ci que Neptune adresse aux Néréides :

Soutenez son vaisseau fragile
Quand il roulera sur mes flots,

où l'on voit que par le seul mot *roulera*, au lieu de *voguera* qui se présentait naturellement, le poëte donne l'idée de comparer ce vaisseau voguant sur la mer avec un char roulant dans la carrière.

Dans l'ode à Malherbe, comment Laharpe qui loue avec tant de raison le poëte d'avoir appelé l'homme nouvellement formé

Le naissant ouvrage
Des mains de Deucalion,

n'a-t-il pas désigné à l'admiration cette expression audacieuse qui donne à Homère d'immenses rameaux comme à un vieux chêne, et dont l'extrême audace consiste surtout en ce que les rameaux sont d'abord donnés à Homère et qu'il n'est question du chêne que dans le vers suivant :

A la source d'Hippocrène
Homère ouvrant ses rameaux,
S'élève comme un vieux chêne
Entre de jeunes ormeaux.

Ce sont des créations de cette espèce qui rendent une langue poétique, quels que soient d'ailleurs ses élémens, ses constructions, son génie, si les poëtes qui la parlent en créent avec abondance, si les critiques les approuvent et apprennent au public à les admirer. Ce sont ces locutions neuves et hardies qui forment ce que les anciens nommaient la langue des dieux, parce qu'en effet elle n'est point celle du commun des hommes, et qu'il n'a été donné qu'à quelques êtres privilégiés de la parler. En s'en servant ils savent bien qu'ils n'écrivent ou ne parlent que pour le petit nombre, et l'axiôme *canere paucis* ne doit pas être absent de leur mémoire ; mais ce

petit nombre s'accroît à mesure qu'une nation s'éclaire; quand son éducation littéraire est bien dirigée; quand ses poëtes sont vraiment poëtes, c'est-à-dire inventeurs, et quand leurs inventions, quand les expressions neuves et créées dont ils enrichissent leur langue ne sont pas épiloguées et repoussées au lieu d'être applaudies.

J'ai dû avouer que Rousseau, sans manquer de cette faculté créatrice, l'eut à un moindre degré ou l'exerça moins habituellement que les autres qualités qui font le poëte, et que Malherbe ne l'avait eue avant lui. Depuis Rousseau elle a presqu'entièrement disparu dans ce qu'on nous a donné pour des odes. Celles de Lamothe sont presque une dérision; et l'on croît rêver quand on voit ce titre d'Odes en tête des stances dures, froides et prosaïques auxquelles il osa le donner.

Les règles que cet hérésiarque littéraire voulut établir pour autoriser l'absence totale de poésie qui règne constamment dans ses vers, ne semblent pas avoir fait fortune, et cependant il est resté de ces fausses théories et de sa détestable pratique, et de quelques autres causes qu'il serait trop long d'indiquer, je ne sais quoi d'impoétique qui s'est emparé de la langue et des esprits, et qui a fait qu'au lieu de s'enrichir et de s'enhardir par la culture, la langue a toujours été perdant de sa richesse, et les esprits se dépoétisant de plus en plus. Ecrire avec élégance, avec noblesse, donner aux stances de la rondeur et des chutes heureuses, ont paru le *nec plus ultrà* de la perfection du style lyrique, et personne n'a plus senti en soi ce don de création dans le style qui distingue nos grands poëtes depuis Malherbe jusqu'à Rousseau, ou n'a plus osé en faire usage.

Cette langue poétique qu'ils s'étaient faite existait cependant toujours, quoiqu'elle parût tombée dans une sorte de désuétude, quand Le Brun formé à l'école des anciens, commença sa carrière poétique. Il sentit de bonne heure à quoi tenait parmi nous cet affoiblissement du langage. Il remonta aux sources, et guidé, à ses premiers pas, par le fils du grand Racine, on peut dire qu'il devint ensuite élève de Racine lui-même, de Malherbe et de Boileau, parce qu'il apprit à les étudier, à

distinguer dans leur style ce qui est simplement élégance, pureté, harmonie, et ce qui est dû au génie d'invention dont ils furent éminemment doués. Il se sentit porté à les imiter sous tous ces rapports; ils ne quittèrent plus ses mains, et quoiqu'il professât pour Rousseau une admiration dont il a laissé des témoignages publics, il se convainquit que le véritable modèle de notre style lyrique était dans Malherbe, dans celui de ces trois poëtes dont l'autre nous avait dit du ton d'autorité qui sied à un législateur : *Marchez donc sur ses pas.*

La question est maintenant de savoir si un homme de beaucoup d'esprit et né poëte, qui a reçu cette première éducation, qui s'en est ensuite donné à lui-même une si bonne, qui a toute sa vie concentré ses études dans un petit nombre d'excellens modèles, qui n'a jamais laissé approcher de lui aucun fatras, qui a eu en horreur toutes les hérésies littéraires élevées de son tems et tous les poisons étrangers que l'on a voulu importer dans notre langue, si cet homme, dis-je, l'a constamment blessée et défigurée dans ses vers, ou si, à quelques fautes près, où l'ont entraîné l'audace naturelle de son génie et le désir de redonner à notre style poétique celle qu'il avait perdue, il n'a pas travaillé avec fruit à rendre à cette langue la force, la richesse, et le caractère inventif qui lui appartient autant qu'à aucune autre langue moderne.

GINGUENÉ.

(*La suite à un numéro prochain.*)

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Feydeau.* — Débuts de Mme Boullanger et de MM. Ponchard et Cœuriot.

Le théâtre Feydeau est privé de ses plus chers soutiens. Elleviou est encore absent; il est allé faire sa récolte annuelle d'argent et de lauriers. Mme Duret est malade, et Martin est à peine de retour de son dernier voyage. En l'absence de ces talens aimés du public, deux débuts fixent tous

les yeux, et donnent déjà plus que des espérances : le premier est celui de Mme Boullanger, qu'une maladie longue et douloureuse avait long-tems tenue éloignée de la scène. Beaucoup d'actrices, après un long exercice théâtral, désireraient posséder un talent de comédienne aussi distingué que cette débutante; sa voix est pure, fraîche et étendue; à son excellente méthode on reconnaît qu'elle est élève du Conservatoire, de cet établissement qui ne répond aux calomnies qu'on colporte contre lui, qu'en peuplant nos théâtres lyriques de sujets précieux. Je remarquerai en passant que c'est du Conservatoire que sont sortis Dérivis, Rolland, Nourrit, Eloy, Ponchard, Mmes Branchu, Himm et Boullanger; et n'en déplaise à ceux qui prétendent que c'est en chantant au lutrin qu'on peut seulement se former pour le théâtre, je ne sais dans quelle cathédrale on aurait trouvé de pareils sujets.

La continuation des débuts de Mme Boullanger attire la foule, elle triomphe même des ardeurs de la canicule : le caissier voudrait que l'on prolongeât ses débuts; mais je pense que l'intérêt mieux entendu du théâtre doit faire promptement admettre cette jeune actrice au nombre des Sociétaires; je ne pense pas que son nom sur l'affiche fasse alors moins d'effet, et la certitude de la revoir ajoutera encore au plaisir de l'entendre.

Les débuts du jeune Ponchard sont moins brillans, mais ne donnent pas des espérances moins fondées. Il s'est essayé dans les rôles les plus difficiles de l'emploi; on l'a vu dans *l'Ami de la Maison*, *Zémire et Azor*, *Félix*, et il a joué Blondel dans *Richard Cœur-de-Lion*. Dans tous il a fait preuve d'intelligence. Sa taille est peu élevée; sa diction est bonne; il est toujours en scène; son organe est un peu voilé, mais flatteur; sa voix comme chanteur est faible dans les cordes basses, mais douce et flexible dans le médium, et surtout dans les cordes élevées. Il est encore élève de ce Conservatoire qui, si l'on n'y prend garde, ramènera à l'opéra cette mauvaise habitude de chanter que certains *artistes* avaient presque fait perdre : graces à deux acteurs que je ne nommerai pas, mais dont l'un représentait les grands prêtres et les tyrans, et l'autre les jeunes premiers, à soixante ans, il était généralement convenu qu'on ne devait plus chanter la musique de Gluck, Piccini et Sacchini, mais qu'il fallait la parler; ces Messieurs jouaient donc la tragédie, ils ne chantaient plus l'opéra, et j'avoue que moi-même j'étais assez content de cette innovation lorsque j'étais

forcé de les entendre. Mais voilà qu'ils ont été remplacés par deux jeunes gens, Dérivis et Nourrit, élèves de ce Conservatoire maudit; ces hardis novateurs ont la témérité de *chanter et jouer tout* à-la-fois leurs rôles; ils trouvent même le moyen de se faire applaudir, l'un sans ronfler sur la scène comme un tuyau d'orgue, et l'autre sans se démener sur le théâtre comme un convulsionnaire de Saint-Médard. Nos lecteurs voient bien que le bon tems est passé, et que le goût se perd tous les jours.

Théâtre du Vaudeville. — Première représentation du *Piége*, vaudeville en un acte de M. Théaulon.

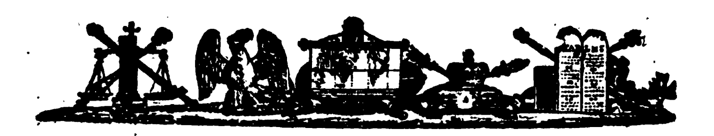
Une première représentation est un piége auquel le public se laisse toujours prendre: en vain l'expérience lui apprend-elle qu'il devrait attendre la seconde épreuve, l'attrait de la nouveauté, si puissant sur-tout pour les Français, l'y attire sans cesse; somme totale, les spectateurs ne pourront se plaindre de s'être laissé prendre à celui-ci.

Un major de hussards, âgé de cinquante ans et nommé Dermond, a épousé une jeune femme de vingt ans; il croit toujours être jeune et aimable comme au printems de son âge, erreur trop commune. Bien persuadé que Mme Dermond ne peut tromper un homme comme lui, il part pour Mayence où se trouve son régiment, et la laisse sur parole à Paris: Mme Dermond, piquée peut-être de la trop grande confiance de son mari, et sachant sur-tout quel ascendant une femme peut prendre sur son époux lorsqu'elle a su le mettre dans son tort, abandonne la capitale et se rend secrètement près de Mayence dans un château qui appartient à une de ses amies; elle fait tomber entre les mains du major une lettre de rendez-vous adressée par la baronne de Schlossberg au capitaine Dermond, neveu du major et qui sert dans le même régiment; celui-ci ravi de souffler une bonne fortune à son neveu se rend à sa place au château; mais quel est son *désappointement*! la baronne de Schlossberg paraît âgée au moins de soixante ans, et comme c'est jour de jeûne, on ne sert à déjeûner que des noisettes, des biscuits et de l'eau. Pour achever de le désespérer, il apprend par une fausse confidence que le baron de Schlossberg est l'amant et l'amant aimé de Mme Dermond, auprès de laquelle il se trouve en ce moment à Paris; la prétendue vieille baronne, qui n'est autre que Mme Dermond, lui présente pour preuve son portrait qu'elle dit avoir trouvé dans une des poches du baron; le major furieux veut à l'ins-

tant partir pour aller punir l'infidelle, mais les portes du château sont fermées, et le major n'obtient sa liberté de sortir de la place qu'en signant une capitulation que la baronne dicte elle-même. Peu de tems après elle reparaît dans tout l'éclat d'une parure recherchée et qui convient mieux à son âge que son premier déguisement, seulement elle est voilée; elle présente au major les clefs de la forteresse, mais il n'est plus pressé d'en sortir; l'élégance de la dame voilée promet qu'elle doit être jolie; Dermond curieux de la connaître devient plus pressant, le voile tombe et le major reconnaît sa femme.

Depuis la retraite de Mme Belmont, on a cessé de représenter un fort joli vaudeville appelé *Hortense*, dans lequel M. Théaulon me paraît avoir pris l'idée principale de sa pièce : on retrouve bien aussi dans cette nouvelle production quelques réminiscences de *Défiance et Malice*, et une scène toute entière du *Mariage de Figaro*; mais si le fonds peut être contesté à l'auteur, la broderie lui appartient en toute propriété; les couplets qui font cette broderie et qui couvrent le fond de l'étoffe, sont toujours spirituels, gais quelquefois, mais jamais libres.

Mlle Desmares a puissamment contribué au succès de l'ouvrage; elle joue avec un véritable talent le rôle difficile de Mme Dermond : elle est bien secondée par Saint-Léger qui représente le major, et par Laporte qui joue avec originalité le rôle d'un valet goguenard. B.



POLITIQUE.

Les mouvemens des Russes sur le Dànube annonçaient le projet d'entrer en Servie. Toutes les dispositions paraissaient prises pour porter sur ce point le théâtre des opérations, et déjà les corps autrichiens stationnés dans la partie la plus voisine, étaient dirigés sur leur extrême frontière, lorsque tout-à-coup les nouvelles fâcheuses du Nord ont déterminé d'autres dispositions; l'ordre est arrivé à tous les corps russes de quitter les bords du Danube, et de remonter en toute hâte le cours du Dnieper. Tous les camps ont été levés, et par le fait, les provinces qui étaient l'objet de la contestation entre les Russes et les Turcs vont se trouver évacuées. La situation de ces pays est fort étrange. Les Russes y donnent au plus offrant le reste des contributions qu'ils y avaient imposées. Les emplois du pays sont en quelque sorte à l'encan, c'est à qui s'en démettra. L'irrésolution et l'anxiété sont l'état de la Servie.

L'Atalante, de 20 canons, est arrivée à Yarmouth le 18 août, d'Halifax, d'où elle est partie le 23 du mois passé, ayant à bord M. Forster, le général Barclay, consul général, et leur suite. M. Hamilton, secrétaire de M. Forster, a débarqué et est parti immédiatement pour Londres.

Le Gleaner était arrivé à Halifax, se rendant aux Etats-Unis; M. Forster s'était retiré à Halifax avant l'arrivée du *Gleaner* dans ce port, y a reçu ses dépêches, dans lesquelles il n'a rien trouvé qui pût le porter à attendre de nouvelles instructions ou à retourner aux Etats-Unis, attendu que les mesures adoptées par le gouvernement américain, ne lui ont laissé aucun doute sur sa détermination de faire la guerre à l'Angleterre. Plusieurs bâtimens américains ont déjà été conduits à Halifax. L'amiral Sawger a détaché cinq frégates pour observer l'escadre américaine à New-Yorck. *Le Gleaner* était parti pour New-Yorck avec les dépêches pour le gouvernement américain.

Le retour de M. Forster à Londres a produit la plus triste sensation: on a vu que la guerre était inévitable: les fonds ont baissé.

Les premières idées qui se présentent, a dit *le Statesman*, sont la guerre, la famine, la mort. A ces idées, on joint celle du nom du dernier chancelier de l'échiquier, de M. Stephens, de M. Rydes, de M. Castelreag, et enfin de tous les conseillers des mesures désastreuses dont nous ressentons si vivement les effets.

On écrit en effet de Baltimore des détails qui doivent donner de bien vives inquiétudes au commerce anglais : « Il est probable, y est-il dit, que nous allons recevoir des nouvelles de notre expédition navale ; il y a tout lieu de croire que notre Commodore est dans le chemin droit de la Jamaïque, et quoiqu'il se soit trouvé à deux ou trois jours de chemin de lui, la manière lente dont ce convoi marche, ajoutée à la marche supérieure de l'escadre américaine, donne à croire que dans ce moment une prise de la plus haute importance a été consommée.

» On peut évaluer cette flotte de la Jamaïque à dix ou douze millions sterlings ; qu'elle soit prise ou détruite par l'escadre américaine, cet événement doit produire à Londres et à Liverpool une sensation dont il est impossible de prévoir et de calculer les suites. »

Les Anglais n'ont fait aucun mouvement contre l'armée française en Espagne depuis l'affaire du 22 juillet. Cette armée occupe sa position sur le Douro ; des renforts lui sont arrivés de toutes parts, et tout annonce qu'elle est sur le point de reprendre cette offensive dans laquelle elle avait, suivant tous les rapports particuliers, un avantage si marqué lorsque son chef a été mis hors de combat. De son côté, le maréchal duc de Dalmatie presse le corps du général Hill du côté de Zafra, et paraît vouloir le forcer à un engagement sérieux, tandis que Ballasteros, rejeté sur la côte de Malaga, est coupé de ses lignes de Gibraltar par les généraux Leval et Rey.

Au surplus, nos ennemis eux-mêmes font souvent sur les affaires d'Espagne des aveux qu'il importe de recueillir. C'est ainsi qu'ils conviennent, dans leurs lettres, de l'état de désorganisation et du défaut d'ensemble qui règne dans les mesures concertées entre le gouvernement anglais et la régence de Cadix.

Sous le rapport de la situation intérieure de l'Angleterre, les journaux anglais continuent à présenter des détails sur les troubles qui l'agitent. Récemment ceux de Scheffield ont été très-sérieux ; un incendie a dévoré d'immenses magasins à Manchester. A l'égard des finances, il est impos-

sible ; dit le *Star*, de lire les débats sur les propositions qui ont été faites au sujet des finances le 23 du mois passé, sans faire les réflexions les plus sérieuses. Pendant tout le débat, il régnait une sorte de stupeur. La discussion ressemblait parfaitement au tableau cité par M. Whitbread ; c'était la dernière et triste consolation entre les officiers d'un vaisseau qui doit couler à chaque moment. Les mesures les plus désespérées ont été proposées de sang-froid par les principaux orateurs. Au commencement du débat, on a présenté le tableau des dépenses des neuf dernières années, en insinuant que 100,000,000 liv. sterl. doivent être levés en Angleterre, et ceci doit aller en augmentant jusqu'à ce qu'on puisse recourir à un autre moyen. Le chancelier de l'échiquier a pensé que notre patience n'était pas encore épuisée ; il s'est montré convaincu que, quelque grands qu'aient été nos efforts, ils doivent être bien plus grands, *si* la guerre doit être continuée sur le pied actuel. Dans une autre partie de son discours, il a rendu ce *si* inutile, car il a déclaré qu'il ne voyait point de perspective à la paix ; « et quant à l'économie, autant qu'il pouvait le savoir, il pensait, a-t-il dit, que l'on ne devait pas en attendre beaucoup de chose ; mais il croyait qu'une taxe *sur les capitaux* était une mesure préférable. »

Les nouvelles particulières de la Grande-Armée font partir l'Empereur de Witepsk le 13, pour se porter en avant. S. M. se porte à merveille, elle se repose des fatigues de la campagne par les travaux du cabinet. La saison est belle, les chaleurs excessives, les moissons seront superbes, et tous les pays couverts et garantis par l'armée française, lui assurent les fruits les plus abondans. Les petits équipages de l'armée, espèce de voitures *comtoises* destinées à porter les vivres d'un bataillon pendant un certain nombre de jours, sont arrivés et sont d'un très-utile secours. Le général Friant a été reçu à la parade en qualité de colonel des grenadiers de la garde, en remplacement du comte Dorsenne. C'est une belle et digne récompense des longs services de cet officier, un des vétérans les plus distingués de l'armée, qui depuis vingt ans constamment en activité, s'est toujours trouvé au poste d'honneur sur le Rhin, en Italie, en Egypte, en Allemagne et aujourd'hui en Russie. Le maréchal duc de Bellune est arrivé sur la Vistule. Le maréchal duc de Castiglione inspecte les côtes de la Poméranie et de Mecklenbourg, et les couvre avec 60,000 hom.

S...

ANNONCES.

Tableau de l'Amour conjugal, ou Histoire complète de la génération de l'homme. Entièrement refondu et mis à la hauteur des connaissances modernes en physiologie et en médecine; augmenté de tous les systèmes sur la génération de l'homme, de tous les moyens qui peuvent concourir à sa perfectibilité physique et morale, tels que l'art de faire de *beaux enfans*, celui de faire des *enfans d'esprit*, celui d'avoir des *enfans sans passions*, etc. terminé par l'histoire des *monstruosités humaines*; par J. R. J. D...., médecin. Quatre vol. in-18, ornés de 19 figures en taille-douce, très-bien gravées. Prix, 4 fr. 25 c., et 5 fr. 25 c. franc de port; figures coloriées, 6 fr. 50 c., et 7 fr. 50 c., franc de port. Chez L. Duprat Duverger, rue des Grands-Augustins, n° 21.

De l'Aménagement et de l'Exploitation des forêts qui appartiennent aux particuliers; par M. Noirot, arpenteur vérificateur. Un volume in-12. Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 80 c. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Réponse de M. Cagniard aux critiques qui ont paru sur le livre intitulé: Discours à Ariste. Un vol. in-8°. Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 c. franc de port. Chez Lenormand, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8.

Epitome historiæ sacræ, auctore Lhomond; nouvelle édition, augmentée de notes françaises, des signes prosodiques et de l'interprétation des mots en regard, pour remplacer le Vocabulaire et faciliter l'étude du latin; par C. B. de Brughat. Un vol. in-18. Prix, 1 fr. Chez Beaucé, au Bureau commercial de Typographie, rue J.-J. Rousseau, n° 14.

Le Retour d'Apollon, poëme satirique; par M. Viollet Le Duc. Brochure in-12. Prix, 1 fr. 20 cent.; papier vélin, 1 fr. 80 c. Chez Janet et Cotelle, libraires, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 17; Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois; Brunot-Labbe, libraire, quai des Augustins, n° 33; et chez Martinet, libraire, rue du Coq-Saint-Honoré, n° 15.

Le Nouvel Art poétique, poëme en un chant, du même auteur. *Troisième édition*. Brochure in-12. Prix, 1 fr. 50 c. Chez les mêmes libraires.



MERCURE DE FRANCE.

N° DLXXXI. — *Samedi* 5 *Septembre* 1812.

POÉSIE.

ODE SUR LE RÉTABLISSEMENT DE LA POLOGNE.

« Qu'est devenu ce tems si cher à ma mémoire,
» Où le Sarmate altier, guidé par la victoire,
» Portait mon nom fameux au bout de l'univers,
» Et de ses premiers rois arborant la bannière,
» Chassait de ma frontière
» Ces Tartares errans vomis par les déserts ?

» O douleur ! des guerriers qui surent me défendre
» Un peuple de brigands a pu fouler la cendre !
» Mes champs sont envahis, mes fils dégénérés :
» Que dis-je ? les cruels ! ils m'osent méconnaître,
» Et sous le joug d'un maître
» Courbent indignement leurs fronts déshonorés !

» Héros libérateur qui règnes sur la France,
» Je me fie à ton bras du soin de ma vengeance ;
» Relève les débris de la Pologne en deuil :
» Et que les bataillons des rives de la Seine,
» Aux flots du Borysthène,
» D'un perfide oppresseur viennent punir l'orgueil.

E

» C'est Dieu qui t'a choisi pour venger ma querelle :
» Marche, nouveau Cyrus, où la gloire t'appelle ;
» Défendre le malheur est digne d'un guerrier.
» Puisse de la patrie heureuse et renaissante
» La main reconnaissante
» A ta noble couronne ajouter un laurier ! »

A ce touchant langage, à cette humble prière,
Dieu ! qui reconnaîtrait cette reine si fière
Qui vint offrir son sceptre au dernier des Valois,
Dans ce tems malheureux de vengeance et de crimes,
Où le sang des victimes
Inondait, chaque jour, le palais de nos rois?

O ciel ! quel changement ! proscrite et rejetée,
Parmi les nations elle n'est plus comptée :
Les rides du malheur ont sillonné son front ;
Sa couronne est brisée : et, pour comble d'outrage,
Les fers de l'esclavage
Impriment à ses mains un immortel affront.

Ah ! ne te livre plus à de vaines alarmes :
Le Grand Napoléon, pour essuyer tes larmes,
De sa noble présence a privé ses Etats.
Console-toi. Tes cris rallumant son courage,
Dans les champs du carnage
La trompette guerrière appelle ses soldats.

Les braves d'Austerlitz partent pour la victoire.
Que de peuples divers, au signal de la gloire,
Veulent suivre au combat un prince aimé des cieux !
Grossie à chaque pas et d'ardeur enflammée,
Sa formidable armée
S'élance, avec l'espoir de vaincre sous ses yeux.

Tel un fleuve échappé d'une source profonde,
Enrichi des tributs apportés à son onde,
Dans les champs effrayés se promène en grondant,
Et géant indomptable, au bout de sa carrière,
Semble, dans sa colère,
Vouloir au Dieu des flots arracher le trident.

On dit que l'oppresseur de ces belles contrées,
Des bords du Tanaïs, des monts hyperborées,

Vers le fleuve de paix porte ses pavillons.
C'est peu : le téméraire, ivre de sa puissance,
Dans sa folle espérance,
Déjà du sang français inonde ses sillons.

Ont-ils donc oublié la fameuse journée,
Où dérobant au fer sa tête couronnée,
Leur maître, dans la foule, évitait les dangers,
Lorsque ses combattans privés de funérailles
Livrèrent leurs entrailles
A la cruelle faim des vautours étrangers?

Voyons si dans ces champs qu'ils sont prêts à défendre,
Ces esclaves si fiers oseront nous attendre!
Déjà par le héros leurs murs sont menacés,
Il paraît. Où sont-ils? quoi! le vent de sa foudre
Brise et réduit en poudre
L'édifice insolent de leurs vœux insensés.

Que dis-je? à son aspect, du sein de la poussière,
La nouvelle Sion levant sa tête altière,
Retrouve sa splendeur, sa fortune, ses dieux,
Et ses tribus naguère en proie à l'esclavage,
Selon l'antique usage,
Promènent, en chantant, l'aigle de leurs aïeux.

Les accents qu'en ces murs fait naître la victoire,
Ces cris de *Liberté*, de *Patrie* et de *Gloire*,
Réveillent des guerriers les mânes belliqueux
Qui, debout sur la tombe et secouant leur lance,
Admirent en silence
Les exploits immortels d'un héros plus grand qu'eux.

Poursuis, Napoléon, ces hordes vagabondes,
Dont les barbares mains, en ruines fécondes,
Sur leurs pas destructeurs sèment encor l'effroi:
Chasse-les d'un climat que leur fureur embrase,
Et qu'aux pieds du Caucase
Ces tyrans repoussés fléchissent sous la loi.

M. LALANNE.

LA BATAILLE D'EYLAU.

Poëme, mentionné honorablement, en 1808, par l'Académie des Jeux Floraux.

Justum et tenacem propositi virum.

LA nuit régnait encore, et le dieu du repos
Aux lauriers des Français mêlait quelques pavots.
Napoléon veillait. Dans un profond silence
Il médite la paix, la paix qui de la France
Doit à jamais fixer les destins glorieux.

Un farouche guerrier se présente à ses yeux;
Il semble provoquer le trouble et les alarmes,
Et d'un air menaçant il agite ses armes.

« Quel est l'audacieux qui porte ici ses pas?
» — Je suis Odin, le dieu de ces sombres climats;
» Mon bras vient arrêter ta marche triomphante,
» Sauver et raffermir la Prusse chancelante.
» Si le Tibre, le Nil, le Danube et le Rhin
» Sur leurs flots effrayés t'ouvrirent un chemin,
» La Vistule sera le terme de ta gloire.
» Ne crains-tu pas enfin de lasser la victoire?
» Les champs d'Eylau couverts de mes braves guerriers
» N'offrent point aux Français de faciles lauriers.
» Tu conduis, il est vrai, de vaillantes milices;
» Mais du sort inconstant redoute les caprices.
» Quel exploit désormais peut illustrer ton nom?
» Charlemagne envirait le grand Napoléon.
» La France a vu par toi les haines étouffées,
» Et le temple de Mars est plein de tes trophées.
» Que manque-t-il encore à tes vastes projets?
» Dans nos climats enfin que cherches-tu? » — « La paix.
» Assez et trop long-tems tes hordes inhumaines,
» Torrens dévastateurs, désolèrent nos plaines;
» A nos faibles aïeux les barbares du nord
» N'apportèrent jamais que des fers ou la mort.
» A la voix d'Albion Alexandre s'avance
» Aux Tartares-Calmouks il veut livrer la France;

» Mais de nos légions le choc impétueux
» Saura les refouler dans leurs climats affreux.
» Pour rendre le repos à l'Europe, à l'Asie,
» Le Français belliqueux domptera la Russie,
» Tu verras, par nos mains, ton autel renversé,
» Et l'olivier croîtra sous ton pôle glacé. »

Tel un taureau vaincu par une main puissante
Fait retentir les airs de sa voix mugissante.
Tel et plus furieux le Dieu du nord frémit,
Frappe son bouclier, gronde, menace, fuit.
L'aurore cependant chasse la nuit obscure,
Et déjà dans les camps s'élève un long murmure,
A la voix de Bellone, impétueux Français,
Armez vos bras; volez à de nouveaux succès.

L'intrépide Augereau, le brave Saint-Hilaire,
Le front ceint de lauriers entrent dans la carrière.
Par le bronze tonnant l'ennemi foudroyé
De ce torrent de feux est d'abord effrayé;
Mais le terrible Odin, avide de carnage,
Prend du vieux Souvarow la forme et l'air sauvage;
Presse, menace, court, vole de rang en rang,
Et se baigne avec joie en un fleuve de sang.
Illustres compagnons, dit le Scythe implacable,
Revoyez Souvarow votre chef indomptable;
Vainqueur du Musulman, fléau du Polonais,
Il vient exterminer ces odieux Français.
Suivez mes pas! Il dit; l'on se heurte; on se mêle,
Dans les yeux du soldat la fureur étincelle;
La mort précède et suit la foudre et les éclairs,
Et les globes d'airain se heurtent dans les airs.

Parmi les combattans Murat se précipite,
Je vois déjà pâlir l'orgueilleux Moscovite.

Mais quels sont ces Français, ces généreux soldats,
Restés sans mouvement au milieu des combats?
L'airain gronde à l'entour, la mort les environne,
Le sang de ces guerriers dans leurs veines bouillonne;
Un regard du héros enchaîne leur valeur.
Tel un rocher frappé par la mer en fureur,
Elevant jusqu'aux cieux son orgueilleuse tête,
Brave le dieu des flots, la foudre et la tempête.

J'entends déjà les cris des Français triomphans ;
Odin, le fier Odin, tremble pour ses enfans ;
Il rentre furieux au séjour des nuages :
« Accourez à ma voix, impétueux orages,
» Ouragans destructeurs, rapides aquilons,
» Neige, grêle, frimas ; et vous noirs tourbillons,
» Accablez les Gaulois sous vos traits redoutables,
» Ou du moins arrêtez leurs troupes indomptables.
» Le tems presse, accourez.....» Les vents séditieux
Bouleversent les mers, et la terre et les cieux.
Le jour a disparu ; la nuit, la nuit profonde
A d'un voile lugubre enveloppé le monde,
Et la grêle bruyante, et les âpres frimas
Frappent à coups pressés le front de nos soldats.
La Discorde triomphe, et sa bouche livide
Souffle de tous côtés une flamme homicide.
Par l'aveugle fureur les rangs sont confondus,
Et le vainqueur expire au milieu des vaincus.
Le sang coule à grands flots. Mais que vois-je ! ô disgrâce !
Victime de ton zèle et de ta noble audace,
O généreux d'Haupoult, l'impitoyable mort
Te ravit à nos yeux ! mais en dépit du sort,
Des foudres arrachés à l'armée ennemie
Le bronze encor fumant te rappelle à la vie.
Nous reverrons tes traits, et nos derniers neveux
Inclineront vers toi leurs fronts respectueux.

Que ne puis-je nommer cette foule innombrable
De héros qu'illustra ce combat mémorable !
La France avec transport répéterait mes vers,
Et mes chants dureraient autant que l'univers.
Magnanimes guerriers, un temple magnifique
Reçoit vos noms sacrés sous son vaste portique ;
Du Tems qui détruit tout la redoutable main,
En faveur de vos noms respectera l'airain.

L'orage cependant dévaste les campagnes,
Entraine les forêts, ébranle les montagnes.
Vous à qui Mars remit son foudre destructeur,
Bravez d'un dieu jaloux l'implacable fureur.
Inutiles efforts !.... la foudre menaçante
Vous échappe et s'éteint dans la neige sanglante.

Napoléon les voit un moment hésiter :
« La victoire est à nous, pouvez-vous en douter ?
» Ces fiers enfans du nord, colosses impassibles,
» Ont appris à fléchir sous vos bras invincibles ;
» Ces essaims de guerriers trop redoutés jadis,
» Se souviennent encor des plaines d'Austerlitz.
» N'appartenez-vous plus à cette grande armée
» Dont la gloire. . . ? » A ces mots leur ardeur rallumée
Par de nouveaux exploits seconde le héros.

Ney, Davoust, accourez ; fixez sous nos drapeaux
La victoire ! elle fut trop long-tems disputée,
Déjà par trop de sang nous l'avons achetée.
Je vois fuir devant vous, ô guerriers valeureux,
Du Cosaque indompté les flots tumultueux.
Dans la Prégel enfin la peur les précipite.

Le Dieu du nord, réduit à protéger leur fuite,
Change l'onde mobile en voute de cristal.
L'ennemi qui touchait à son terme fatal
A franchi la Prégel. La glace crie et l'onde
Reprend en mugissant sa course vagabonde.

Qu'aujourd'hui la Prégel vous serve de remparts,
Russes, vous reverrez flotter nos étendards,
Quand les tièdes zéphyrs souriront à la terre ;
Si toujours écoutant la perfide Angleterre,
Vous dédaignez la paix qu'Alexandre improuva,
Nous vous la dicterons aux bords de la Néva.

AUGUSTE RIGAUD.

ÉNIGME.

DANS l'histoire sacrée ainsi que dans la fable,
On m'attribue un rôle déplorable ;
Dans l'une objet de malédiction,
Dans l'autre de dissention :
Pour moi, dans l'une, on fut ingrat, on fut rebelle ;
Dans l'autre j'excitai jalousie et querelle.
On me rencontre en tous pays,
Dans la terre, dans l'air et jusqu'en paradis.

Dès la création du monde,
Je plus à l'œil, au goût, soit par ma forme ronde,
Par ma saveur, soit autrement.
Aussi voit-on qu'en toute circonstance,
Quand il s'agit de récompense,
On m'adjuge au plus méritant.

S.......

LOGOGRIPHE.

Malheureux qui versez des pleurs,
Je puis par mes pavots suspendre vos douleurs;
Mais s'il arrive un jour que je perde la tête,
Consolez-vous de ma défaite;
Un autre me succédera
Qui, par les accords de sa lyre,
Au même instant vous jettera
Dans les doux accès d'un délire
Qui plus puissans que mes pavots,
Auront l'art de charmer vos maux;
Et n'eussiez-vous de lui que sa moitié première,
Elle vous suffirait pour bannir la misère.

S.......

CHARADE.

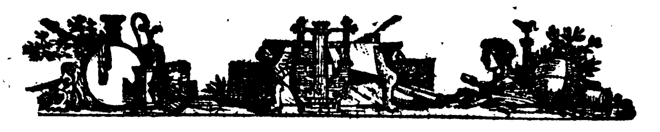
De mon premier couvre ta peau;
Mon dernier est couvert de peau;
Et mon entier est tout de peau.

Par M. Gardareins, *électeur du département du Lot.*

---

*Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme-logogriphe est *Été* (*æstas*).
Celui du Logogriphe est *Langue*, dans lequel on trouve: *ange*, *lange*, *âne*, *an* et *angle*.
Celui de la Charade est *Boisseau*.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Description de l'Égypte, ou *Recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Egypte pendant l'expédition de l'armée française,* publié par les ordres de Sa Majesté l'Empereur Napoléon-le-Grand. — *Première livraison.* — A Paris, de l'Imprimerie impériale.

Préface historique par M. le baron Fourrier.

(PREMIER ARTICLE.)

Au centre de l'ancien continent, entre l'Afrique et l'Asie, se trouve une contrée célèbre dont l'histoire a conservé de grands souvenirs. Le Nil y promène ses eaux à travers ces bosquets silencieux, où jadis la fable inventa ses illusions, ses charmes et ses horreurs; à l'aspect seul de ces lieux mémorables l'observateur reconnaît bientôt que ce pays fut aussi la patrie des sciences et des arts. Des monumens immortels dont l'histoire ignore l'origine, des temples et des palais magnifiques y subsistent encore et semblent dire au voyageur étonné : « C'est ici qu'Homère, Lycurgue, Solon, Pythagore et » Platon avaient étudié les sciences, la religion et les » lois. Cette ville opulente fondée par Alexandre vit de» vant ses murs Pompée, Auguste, César et Marc-An» toine décider entre eux du sort du monde. C'est ici le » berceau et l'école de toutes les nations civilisées. »

Il ne s'est formé, dans l'Occident ou dans l'Asie, aucune puissance considérable qui n'ait porté ses vues sur ce foyer des sciences, des arts et des lumières, qui n'ait regardé en quelque sorte l'Egypte comme son apanage naturel. Tous les grands événemens qui ont influé sur les mœurs, le commerce et la politique des empires ont ramené la guerre sur les bords du Nil.

L'Egypte a joui, pendant une longue suite de siècles, d'un gouvernement éclairé et puissant : les lois, les

coutumes publiques, les habitudes domestiques, concouraient à un même but : elles étaient fondées sur la connaissance des mœurs de l'homme et sur des principes d'ordre et de justice.

Cependant cette contrée qui a transmis ses connaissances à tant de nations est aujourd'hui plongée dans la barbarie. Défendue autrefois par des milices nombreuses formées de ses propres guerriers, elle était alors redoutable aux états voisins ; mais elle a perdu depuis longtems, avec ses institutions, son indépendance, ses lumières et même jusqu'au souvenir de sa première grandeur. « Elle obéissait sous ses premiers rois, dit M. le » baron de Fournier, à des maximes invariables : une » sagesse persévérante veillait au maintien des lois, des » coutumes et des mœurs ; elle gémit aujourd'hui sous » l'autorité la plus arbitraire et la plus imprévoyante. » Elle a civilisé l'ancienne *Colchide*, et ce même climat » lui envoie aujourd'hui des princes farouches dépour- » vus de prudence et de lumières. »

Le sort de ce peuple serait plus tolérable, si l'autorité de ses chefs devenait fixe et héréditaire, car au milieu des troubles anarchiques de l'Egypte l'autorité du souverain est toujours méconnue ; elle ne peut ni protéger les peuples, ni garantir l'exécution des traités faits avec les puissances alliées. C'est cette dernière circonstance qui détermina en partie l'expédition mémorable des Français. *Mais le héros qui la dirigea ne bornait point ses vues à punir les oppresseurs du commerce du monde ;* il donna à ce projet une élévation et une grandeur nouvelles et lui imprima le caractère de son génie. En appréciant l'influence que cet événement devait avoir sur les relations de l'Europe avec l'Orient et l'intérieur de l'Afrique, sur la navigation de la Méditerranée et le sort de l'Asie, le chef illustre de cette expédition s'était proposé de rappeler l'ancienne gloire de Thèbes et de Memphis, et le séjour des muses grecques dans la capitale des successeurs d'Alexandre, d'offrir à l'Orient l'exemple de l'industrie européenne, de rendre la condition de ses habitans plus douce et de leur procurer enfin tous les avantages d'une civilisation perfectionnée.

L'intérêt des beaux-arts et de la littérature exigeait encore une description fidèle et complète des monumens qui ornent depuis tant de siècles les rivages du Nil et font de ce pays le plus riche musée de l'univers. On a mesuré toutes les parties de ces édifices avec une précision rigoureuse, et on a joint aux plans d'architecture les plans topographiques des lieux où les villes anciennes étaient situées; on a représenté dans des dessins particuliers les sculptures religieuses, astronomiques ou historiques qui décorent ces monumens. Indépendamment des mémoires et des dessins propres à faire connaître l'ancien état de l'Egypte, on a rassemblé ceux qui doivent offrir le tableau de son état actuel. On a levé un grand nombre de cartes topographiques, la situation des côtes et des ports, celle des villes actuelles, des villes anciennes, des villages, des hameaux ou des autres points remarquables, et le cours du Nil depuis la Cataracte de Syène jusqu'à la Méditerranée. Enfin on s'est appliqué à l'examen de toutes les productions naturelles.

Les résultats de ces différentes recherches sur l'histoire naturelle et la géographie de l'Egypte, sur son antiquité et son état moderne, ont été réunis dans un seul ouvrage. Cette collection dont la munificence d'un grand prince va faire jouir l'Europe, est sans contredit l'ouvrage le plus important qui depuis plusieurs siècles ait contribué à fixer le domaine de l'histoire et de la géographie.

Dans la préface historique placée à la tête de ce grand ouvrage, M. le baron Fournier retrace rapidement l'histoire de cette contrée célèbre, depuis les tems les plus reculés jusqu'à nos jours; il indique à grands traits les caractères des divers gouvernemens qui l'ont successivement régie, il montre l'heureuse influence que l'introduction d'un gouvernement européen avait eue sur ce pays, il expose les avantages qui avaient déjà commencé à en résulter, il raconte enfin les travaux divers des membres de l'expédition et il en indique les principaux résultats. « L'état de l'Europe, dit ce savant administra-
» teur, n'a point permis que l'Egypte reçût les dons qui
» lui étaient offerts, *mais le souvenir de l'expédition fran-*

» *çaise ne sera point sans fruit.* Le gouvernement de
» Constantinople connaîtra tous les avantages qu'il pour-
» rait retirer en donnant à cette province une meilleure
» administration. *Il jugera facilement quelles étaient les*
» *vues de celle des puissances européennes qui s'est atta-*
» *chée à rétablir le pouvoir des Mamelouks.* Il ne pouvait
» y avoir de moyen plus assuré de priver l'Egypte des
» avantages qui lui sont propres que de la livrer à ses
» premiers oppresseurs également ennemis du bien public
» et de l'autorité légitime. Enfin *la cour ottomane puisera*
» *des conseils utiles* dans la collection que l'on publie
» aujourd'hui. Elle pourra recourir aux arts de l'Occi-
» dent, obtenir d'elle-même une grande partie des résul-
» tats que lui assurait le concours de nos armées, et
» réaliser ainsi les vœux que la France avait formés pour
» le bien des peuples. »

Le corps littéraire qui s'était formé dans la capitale de l'Egypte sous la protection des armes françaises avait, dès le premier abord, senti qu'une description physique et historique était un élément nécessaire et un de ceux qu'il importait le plus de transmettre à l'Europe, et la collection que l'on publie aujourd'hui renferme les résultats des principales recherches qui ont été entreprises à ce sujet pendant la durée de l'expédition française.

Cet ouvrage est composé du texte et du recueil des planches. Le texte contient les mémoires et les descriptions. L'atlas contient, 1° les dessins des antiquités; 2° les dessins relatifs à l'Egypte moderne; 3° les planches de zoologie, de botanique et de minéralogie; 4° les cartes géographiques.

La carte géographique est composée de cinquante cartes particulières qui offrent tous les détails que l'on peut désirer. Il n'y a aucune des régions de l'Europe que l'on ait décrite d'une manière aussi complète. Ce grand travail fondé en partie sur des observations astronomiques comprend tout le pays situé entre la Cataracte de Syène et la mer, et depuis les dernières constructions à l'Occident d'Alexandrie jusqu'aux ruines de l'ancienne Tyr. On y a joint les plans particuliers des villes et des ports, des cartes et des mémoires relatifs à la géogra-

phie ancienne, des remarques sur la population, la culture, l'étendue des terres fertiles, la navigation, l'industrie, et sur les vestiges des anciennes villes.

Ainsi les sciences, après un long exil, revoient leur patrie et se préparent à l'embellir. La géographie étend ses recherches sur les ports, les lacs et les côtes; elle fixe la position de tous les lieux remarquables, et fonde ses mesures sur l'observation du ciel. La physique étudie les propriétés du climat, le cours du fleuve, le système des irrigations, la nature du sol, celle des animaux, des minéraux et des plantes. Les beaux-arts retrouvent leurs antiques modèles, et se préparent à transmettre fidèlement à l'Europe ces vestiges immortels du génie de l'Egypte. Un grand homme répand sur tous ces objets l'éclat de sa gloire personnelle; il encourage par sa présence toutes les découvertes, ou plutôt il les suggère, et son esprit vaste s'applique en même tems avec une incroyable facilité à la guerre, à la politique, aux lois et aux sciences. ROSENSTEIN.

CHARLEMAGNE, poëme héroïque en dix chants; par CHARLES MILLEVOYE.—Prix, 3 fr. 50 c., et 4 fr. franc de port. — A Paris, chez *Firmin Didot*, imprimeur-libraire, rue Jacob, n° 24.

TANDIS que nous nous occupions d'un ouvrage de M. Millevoye, qui a paru assez récemment, la voix publique annonçait un nouveau triomphe de ce jeune poëte dans la lice où il compte déjà tant de succès. L'Académie française vient de couronner, dit-on, sa pièce de vers en l'honneur de ce héros de l'humanité, qui a donné, il y a quelques mois, à la ville de Liège, un si bel exemple de courage et de dévouement. C'est dire assez que M. Millevoye, l'un de nos poëtes les plus distingués, est aussi l'un des plus laborieux et de ceux qui se laissent le moins séduire aux douceurs d'un repos trop souvent funeste au talent.

La cour de Charlemagne lui avait déjà fourni le sujet de son poëme d'*Eginard et Emma*, morceau plein de

grace et de sentiment, et qui n'est pas le moindre relief de son recueil d'élégies publié au commencement de cette année.

Le poëme de Charlemagne est un ouvrage de plus longue haleine. Le sujet est la prise de Pavie et la défaite des Lombards. Si ce n'est pas une de ces grandes compositions dans lesquelles se développent toutes les richesses de l'épopée, c'est du moins un joli tableau de chevalet, remarquable par le fini des détails, la fraîcheur du coloris, et la vérité du costume. Deux ou trois autres de nos poëtes se sont déjà emparés de ce règne de Charlemagne si fécond en grandes choses, et paraissent s'être tracé un plus vaste plan que celui de M. Millevoye; ils vengeront sans doute ce monarque de l'affront que lui fit éprouver, dans le dix-septième siècle, un chantre maladroit et ridicule dont l'ouvrage n'est plus guère connu aujourd'hui que par ces vers de Boileau, dans le *Lutrin:*

> Au plus fort du combat, le chapelain Garagne,
> Vers le sommet du front, atteint d'un Charlemagne,
> (Des vers de ce poëme effet prodigieux!)
> Tout prêt à s'endormir, bâille et ferme les yeux.

L'auteur de cette misérable production, dans une préface digne de l'ouvrage, nous dit avec une amusante naïveté, « qu'il a toujours fait une singulière estime du » poëme épique, et qu'il n'en a jamais regardé l'entre» prise qu'avec une sorte de terreur. » Puis il ajoute, au sujet des qualités qu'exige, selon lui, ce genre de composition : « Il faut avoir du feu et du flegme, être » politique et galant, courtisan et philosophe, entendre » la guerre et le monde; enfin, il faut avoir un heureux » naturel avec un grand savoir, et joindre à tant d'ima» gination, d'invention et d'élégance, un jugement si » exact et si ferme, pour ne pas sortir hors des règles » et pour retenir les trop grandes saillies de l'esprit, que » la seule pensée en fait peur..... » Il avait commencé par donner les six premiers chants de son poëme, afin d'essayer le goût du public, et puis aussi « parce que » la poésie est une espèce de musique, et que les meil-

» leurs concerts lassent ou assoupissent s'ils durent trop
» long-tems. »

Voici quelques exemples, entre mille, de la *musique* de M. Louis Le Laboureur.

Soudain il tombe entre eux un orage de coups,
Et l'on voyait voler mailles, lames et clous.

. . . .

Un globe en sa main droite, et dans l'autre trois pommes,
Dont le bel or tentait l'avare faim des hommes.

. . . .

Semblable au sanglier qui, frappé d'un noir plomb,
S'en prend aux bois prochains qu'il renverse et qu'il rompt,
Ce démon forcené, de ses griffes aiguës,
Pirouettant en l'air, mit en pièces les nues.

On voit qu'il ne lui a manqué, pour être aussi célèbre que Chapelain, et attirer plus particulièrement l'attention de Boileau, que

D'être le mieux renté de tous les beaux esprits.

Il faut pourtant lui attribuer le joli madrigal :

Que fais-tu dans ces bois, plaintive tourterelle ?

si l'on en peut croire les auteurs, très-sujets à se tromper, du Dictionnaire historique de Lyon.

Nous demandons grace à nos lecteurs de les avoir aussi long-tems entretenus d'un ouvrage frappé, depuis cent cinquante ans, de ridicule, et passons au poëme de M. Millevoye, qui n'a de commun avec celui de Le Laboureur que le titre.

Charlemagne, vainqueur des Saxons, a établi à Aix le siége de son empire, dans lequel il s'occupe à faire fleurir les arts et les sciences. Ulda, sa sœur et l'ornement de sa cour, aime un jeune chevalier, qui, de son côté, brûle sans espoir pour Ulda. Le secret des deux amans n'a pu échapper à Charlemagne qui, voulant récompenser dans Angilbert la vaillance et la loyauté, lui donne sa sœur en mariage. Cependant Didier, roi des Lombards, faisait demander pour son fils Adalgise la main d'Ulda. La réponse de Charles est un refus. Adalgise, qu'irrite ce refus, force son père à en demander

vengeance. Charlemagne passe les Alpes, défait les Lombards, assiége leur roi dans sa capitale, et s'en empare.

Voilà le sujet du poëme, dépouillé des épisodes et du merveilleux dont l'auteur a embelli sa fable. Quant au choix du merveilleux, il n'était pas douteux, ou, pour mieux dire, il était commandé par le sujet même. Les tems de la chevalerie sont l'époque brillante de la féerie,

> **Des bons démons, des esprits familiers,**
> **Des farfadets aux mortels secourables.**
> **On écoutait tous ces faits admirables**
> **Dans son château, près d'un large foyer.**
> **Le père et l'oncle, et la mère et la fille,**
> **Et les voisins et toute la famille,**
> **Ouvraient l'oreille à monsieur l'aumônier**
> **Qui leur faisait des contes de sorcier.**

M. Millevoye a donc choisi pour agent principal du merveilleux de son poëme, la fée Morgane, sœur d'Alcine. On connaît ses amours avec Ogier le Danois;

> Le brave Ogier. . . . .
> Qui s'indignant d'une légère offense
> **A des Français déserté l'étendard,**

et est allé prêter à Didier ses services et son bras. Le chevalier a répondu long-tems à l'amour de Morgane; mais un autre objet remplit son cœur. Quelquefois encore, Morgane,

> Enveloppant d'un nuage embaumé
> Son char brillant de saphir et d'opale,
> Vient enlever le héros bien-aimé,
> Et le retient sur son sein enflammé,
> En attendant l'étoile matinale.
> Mais l'infidèle effleure avec ennui
> Des voluptés la coupe enchanteresse,
> Et, dans les bras de sa belle maîtresse,
> Son bonheur même est un tourment pour lui.

Cependant la fée a découvert la cause du refroidissement d'Ogier; elle jure de s'en venger. Sa rivale sera sa première victime; c'est la fille de Didier, l'intéressante

Ophélie. Un songe envoyé par Morgane va verser dans cette ame innocente et pure le poison de l'amour, lui montrer Charlemagne dans l'éclat de sa gloire, et enflammer pour lui

> Le cœur naïf de celle qui peut-être,
> Cédant un jour au doux besoin d'aimer,
> Eût partagé l'ardeur qu'elle fit naître.

D'autres charmes plus puissans encore sont employés pour séduire Charlemagne. Parvenu au sommet des Alpes, à l'heure

> . . . . Où la nuit solitaire
> Vient de ces monts obscurcir la pâleur,
> Et confondant et les cieux et la terre,
> Ote aux objets la forme et la couleur,

il allait se livrer au repos, quand la fée lui apparaît, et lui offrant un asile, l'engage à la suivre.

> . . . . Une porte d'airain
> Que par trois fois touche sa main légère,
> S'ouvre, et voilà qu'un jardin merveilleux,
> Riant séjour sorti du sein de l'ombre,
> Sur le plateau de ces monts sourcilleux
> A déployé ses prestiges sans nombre.
> . . . .
> . . . .
> Près du héros qu'elle aspire à charmer,
> S'empresse alors chaque aimable sylphide,
> Et la plus jeune en souriant le guide
> Vers les rameaux dont l'arbre fait aimer.
> Elle triomphe.... Espérance trompée!
> Charles soudain fait luire son épée,
> Frappe le prisme, et le prisme en éclats
> Se brise, vole et tombe avec fracas.
> Les blancs lutins, les brillantes sylphides,
> Les beaux palmiers et les ruisseaux limpides,
> Tout disparaît.

Cette fiction, brillante de poésie, ne nous paraît pas à l'abri d'un reproche. Elle offre quelque chose de vague que l'esprit conçoit mal, et qui nuit à l'effet de l'ensemble. On se demande, par exemple, quel est ce prisme

auquel est attaché l'enchantement de ces lieux, et que Charlemagne fait voler en éclats. On a besoin de se rappeler ces vers du second chant, dans lesquels le poëte a fait la description de l'*arbre d'amour*:

Un charme pur de sa tige s'exhale ;
Un prisme éclate au milieu de ses fleurs,
Et mollement la brise orientale
En fait mouvoir les changeantes couleurs.

Voilà qui explique les effets du prisme ; mais l'esprit n'est pas encore satisfait : ce prisme, dont *la brise orientale fait mouvoir les changeantes couleurs*, est apparemment suspendu. Il fallait nous faire voir à quoi et comment. C'est à de pareils détails que tient quelquefois tout l'effet d'une peinture. Il suffit d'une circonstance omise ou négligée, et qui ne se retracera pas d'une manière vive et nette à l'imagination, pour jeter du louche sur tout le reste.

M. Millevoye, dans son poëme, fait un grand usage

Des blancs lutins, des brillantes sylphides.

Veut-il peindre Morgane escortée de sa cour et se mettant en voyage :

Quatre lutins à l'aile diaprée
Sont les coursiers de son char *nébuleux*.

Ailleurs, c'est le peuple lutin

Qui vient, aux sons d'un luth *vague* et sonore
Sous les rameaux du jeune sycomore,
Danser en rond jusqu'aux feux du matin.

On ne peut comparer au luth *vague* des lutins, que la table *mystique* autour de laquelle est assise la Trinité, dans un poëme éclatant d'ailleurs de grandes beautés. M. Millevoie fait peut-être abus de ces tons vaporeux, de ce trait mal arrêté, dans certaines peintures de son poëme. En convenant que la féerie et ses enchantemens étaient le moyen de merveilleux le mieux assorti au sujet qu'il traitait, nous n'avons entendu parler toutefois que de ce merveilleux qui a une vérité relative, et qui est en poésie une espèce de donnée sur laquelle tout le

monde est d'accord. Nous n'oserions ranger dans cette classe de merveilleux ces génies élémentaires, enfans de la cabale, êtres fantastiques, impalpables, dont la couleur ni les proportions n'ont jamais été déterminées, dont les formes aériennes échappent même à l'imagination, ici formant un peuple et habitans de la sylphirie, là renfermés *dans la coupe d'un lis.*

Nous avouerons, pour notre compte, et tout en rendant justice au talent poétique qui brille dans ces descriptions, que nous préférons celles dans lesquelles M. Millevoye peint une nature et des effets connus. Dans la foule des morceaux de ce genre qui se présentent à notre mémoire, nous citerons, au risque de répéter ceux qui nous ont précédés dans le compte rendu de cet ouvrage, le combat de Charlemagne et d'Adalgise.

Alors commence une attaque nouvelle.
De leurs coursiers tous deux sont descendus :
Le cimeterre en leurs mains étincelle ;
Les coups fréquens, ensemble confondus,
Tout à-la-fois sont portés et rendus.
L'acier tranchant des lames aiguisées
Frappe à grand bruit les visières brisées.
L'éclair jaillit des mailles, des plastrons :
Aux champs d'Etna, tel et moins prompt encore
L'ardent marteau des nerveux forgerons,
A coup pressés, bat l'enclume sonore.
Du chevalier le fer vole en éclats,
Mais le poignard préparé pour son bras
A remplacé le large cimeterre.
Le front royal vient d'en être effleuré.

Ce poignard est celui dont Morgane arma le bras d'Adalgise. Son atteinte est mortelle. Aussi Charlemagne en a à peine été frappé,

Au front brûlant où siége le poison,
La fièvre monte, et le sang qui fermente
A menacé de rompre sa prison.

Tandis que les jours du héros sont menacés et que l'alarme est dans le palais, un jeune pélerin vient offrir

ses secours au monarque. Il ne demande que jusqu'au lendemain pour répondre de sa vie. Il est agréé. Le lendemain

. . . . . ô bonheur! ô merveille!
Le roi chéri, doucement se réveille.
Il croit sortir d'un songe plein d'attraits.
Un calme heureux respire dans ses traits.
Du pèlerin ce bienfait est l'ouvrage.

On l'environne, on le presse de se faire connaître: Ogier sur-tout, Ogier impatient de voir celui à qui il doit les jours de son roi,

S'approche et le supplie
De contenter leur avide regard.
Ah! malheureux! peux-tu savoir trop tard?....
Tu l'as voulu, reconnais Ophélie!
Bientôt hélas! finiront ses destins.
Déjà la mort sur ses lèvres muettes,
Change la rose en pâles violettes.
Son front est morne et ses yeux sont éteints.
. . . .
Elle périt, volontaire victime!
Et les poisons par sa bouche aspirés
Jusqu'à son cœur arrivent par degrés.

Le poëme de M. Millevoye se fait remarquer, comme toutes ses autres productions, par une versification brillante et pure, et par un intérêt de style qui ne couvre peut-être pas toujours assez le défaut d'intérêt de la fable. Une critique vétilleuse trouverait quelques taches légères, telles que le retour assez fréquent de cette formule de phrase:

Elle périt, la vierge magnanime!
Elle se tait, la jeune prisonnière!

Nous ne croyons pas non plus que le mot *nomade* s'emploie sans celui de peuplade ou de peuple, et qu'on puisse dire:

Tel en sursaut s'éveille *le Nomade*.

Il y a une antithèse plus brillante que juste dans ces vers :

C'était ainsi que le héros pieux
Se recueillait au sein du sanctuaire ;
C'était ainsi que le roi de la terre
Se préparait le royaume des cieux.

Chrétiennement parlant, on ne peut assimiler, comme le fait ici M. Millevoye, le royaume de la terre et le royaume des cieux. On sait assez que rien ne se ressemble moins : le dernier est à tous, aux faibles comme aux puissans, aux pauvres comme aux riches, mais à personne pour y être roi, comme on pourrait l'induire des deux derniers vers.

Passant du style aux caractères, on pourrait désirer que quelques-uns eussent plus d'expression et de physionomie. Celui de Didier est un mélange de faiblesse et de lâcheté cruelle. Morgane est plus souvent conduite par un délire aveugle que par l'intérêt de sa vengeance. Il semblerait qu'à l'instar des divinités épiques, elle dût poursuivre de sa haine les peuples seuls dans le parti desquels se trouvent les objets de son ressentiment ; et l'on conçoit mal la cause de son animosité contre Charlemagne. Tout lui paraît bon, pourvu qu'elle nuise :

Tros Rutulusve fuat.

Le caractère de Charlemagne lui-même n'est peut-être pas assez épique. Le poëte qui avait sous les yeux le beau portrait de ce prince fait par Montesquieu, et qui aurait pu s'en servir comme les peintres font des camées antiques, quand ils ont à représenter un de ces héros ou grands hommes dont la tête est consacrée ; le poëte, disons nous, a pris seulement les traits les plus marquans, substituant dans le reste l'idéal à la ressemblance. Ainsi Montesquieu dit entre autres choses, en parlant de Charlemagne : « Il fut peut-être trop sensible au plaisir » des femmes..... » M. Millevoye peignant ce prince au milieu des piéges de la volupté, lui fait garder un front sévère et dire,

Contre l'Amour mon cœur s'est affermi.

Cela fait un prince plus parfait, mais un personnage peut-être moins épique.

Ce poëme, au surplus, qu'on peut regarder comme une étude et une préparation à un ouvrage du même genre, mais plus vaste, donne la mesure de ce qu'on peut espérer de M. Millevoye quand il appliquera son beau talent à un sujet heureux, à un plan mûri dans le silence et la réflexion.

DE L'EFFET GÉNÉRAL DES LUMIÈRES.

Les observations insérées, il y a quelque tems, dans le *Mercure* au sujet de la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine, appartiennent à cette question générale : l'accroissement des lumières est-il nuisible ou utile au genre humain (1) ? Ce ne serait pas ici le lieu de l'examiner entièrement ; mais ce qu'elle a de plus essentiel paraît susceptible d'être réuni dans un petit nombre de considérations.

La fausse science dénature les effets du système social : tous les désordres proviennent soit des hypothèses téméraires, des principes hasardés, de l'erreur enfin qu'elle

---

(1) Une question analogue à celle-ci, mais plus circonscrite, fut proposée il y a soixante ans. L'on sait comment J. J. y répondit. En reconnaissant le prix de la science, en rendant justice aux vrais savans, il condamna la science vulgaire et trop répandue, la culture trop universelle des lettres. Plusieurs de ses antagonistes ont affecté de croire qu'il blâmait les lumières en général ; mais cette interprétation est visiblement fausse, quoique divers endroits du discours aient pu y donner lieu. Au reste, l'autorité de J. J. ne serait pas ici dans toute sa force ; c'est son premier écrit, il a plus d'éclat que de profondeur ; et ce morceau académique couronné diffère en cela d'un autre discours qui plus tard n'eut pas le prix, ainsi que des principaux ouvrages de ce grand écrivain.

Dans cet aperçu rapide, on ne discutera ni l'opinion de J. J., ni celle d'aucun autre. L'on s'y interdira également, mais avec regret, de faire usage de celles d'entre les réflexions de M. de Boufflers qui auraient le plus de rapport avec ce sujet peu différent du sien ; il ne paraît pas naturel que sans nécessité le Mercure cite le Mercure.

perpétue, soit du mépris qu'elle inspire pour la véritable simplicité des mœurs. Cependant la vérité est l'aliment de l'intelligence, et la science doit être pour l'homme un bien réel. Comment le vrai deviendra-t-il propre à nous tromper, et quelle étrange nature serait la nôtre si une clarté sans voile pouvait nous égarer? La science réelle est bonne; mais la science apparente ou fausse est tellement nuisible que des connaissances insuffisantes ou imparfaites, quoique fondées sur la vérité, sont très-souvent dangereuses, parce qu'elles ne la font pas entièrement connaître. Jusqu'ici presque tous les hommes sont d'accord; aussi n'est-ce pas précisément en cela que consiste la question; mais il fallait d'abord reconnaître ces principes pour en déduire des conséquences relatives à l'état présent des choses humaines.

Quelque grands que puissent être, direz-vous, les avantages des véritables lumières, nos ancêtres, nous et nos neveux nous aurons consumé de longs siècles dans des efforts qui peut-être n'y conduisent pas. L'ignorance ou plutôt l'*inscience*, la paix de l'esprit, la sécurité du cœur, et la liberté de l'instinct n'eussent-elles pas été préférables? Pourquoi tant de sacrifices pour un tems qui ne nous appartiendra point? pourquoi tant d'études et tant de règles dans une vie d'un jour?

Sans examiner si l'objet de ces recherches serait susceptible d'une démonstration positive, je répondrai que du moins il n'est pas indispensable d'en savoir le résultat, et que c'est du point où les peuples sont parvenus qu'il convient de considérer la route qu'on suivra désormais. Il ne dépend pas d'un peuple, il ne dépendrait pas même du genre humain de rétrograder vers cet état d'ignorance et de simplicité sauvage. Le cours des choses ne peut l'y ramener dans un même âge du globe. Des penchans nécessaires l'entraînaient hors de ces lieux qu'il croyait quitter volontairement. L'absence de la douleur en faisait peut-être un Eden, mais tout regret serait inutile; on n'y rentre pas, un génie invincible en garde la porte. Le genre humain naissant n'aurait pu s'y maintenir que d'après une résolution unanime: or le raisonnement que cette résolution suppose eût exigé beaucoup de lumières ou beaucoup d'expérience. Il était impossible que cette résolution fût prise alors, et il suffisait qu'elle ne le fût pas pour que le prodige équivoque de notre industrie résultât tôt ou tard du développement de nos facultés. Les circonstances qui s'y oppo-

sent quelquefois ne peuvent avoir que des effets particuliers et momentanés. Il en est de ceci comme de la guerre. Dès-lors qu'il n'existe pas une convention universelle, la guerre fût-elle universellement détestée, se fera toujours. Si dans un seul pays on la fait ou l'on a l'intention de la faire, il faut qu'ailleurs on se mette en état de repousser ou de prévenir les attaques. C'est assez même qu'il existe partout des armées : quand les choses et les hommes sont préparés, on veut agir, et l'attente des combats suffit pour en susciter les occasions.

En prenant pour *données* les conséquences directes des lois physiques du globe, et les facultés indéfinies qui sont le partage de l'esprit humain, il paraît impossible que les lumières ne naissent point, ou qu'ayant paru elles s'éteignent jamais. Il reste donc à savoir s'il est bon d'en suspendre le cours, pour ainsi dire, et de perpétuer autant qu'il serait en notre pouvoir l'état présent du monde, ou s'il convient de hâter les progrès des lumières, et de travailler à ce que l'on est déjà convenu d'appeler le perfectionnement de notre espèce.

Le mouvement de la nature est double en toute chose. Une impulsion perpétuelle contrebalancée par une perpétuelle réaction produit l'univers organisé. Deux principes opposés, mais égaux, s'y combinent simultanément dans des proportions toujours analogues et toujours diverses. Cette loi des deux moteurs se retrouve dans l'homme, et s'il est libre, son choix déterminera la prépondérance de l'un ou de l'autre, de l'instinct ou de la raison, du motif particulier ou du motif général. A l'instinct, dans l'acception que ce mot reçoit ici, appartiennent les mouvemens passionnés, les goûts irréfléchis et les premiers penchans. La raison réunit au présent, l'avenir et le passé, elle subordonne l'intérêt actuel à l'intérêt permanent, et elle soumet le désir même aux convenances de la vie.

Dans les premiers tems l'instinct conduisait les hommes. Entraînés vivement, mais d'une seule manière, ils s'abandonnaient, comme l'on s'endort sur une eau rapide dont rien n'embarrasse le cours. On ne connaissait alors d'autre mal que le mal présent; c'est à-peu-près n'en pas connaître. Quand la raison aura pris un véritable ascendant, tout sera réglé, convenable et disposé avec harmonie; l'on ne sentira d'autre gêne que celle d'un joug dont les avantages seront visibles, et dans l'étroite limite des biens naturels on saura constamment jouir de la vie.

Il en est ainsi chez les individus ; pour leur repos il faut qu'ils soient soumis particulièrement à l'une ou à l'autre de ces deux lois. Sous celle de l'instinct, leurs penchans restent dans l'indépendance, l'inquiétude et les regrets leur sont inconnus. S'ils n'obéissent qu'à la raison, ils se trouvent circonscrits dans les limites d'une médiocrité qui n'a rien de pénible lorsqu'elle est volontaire, leurs penchans redeviennent libres et leur vie est paisible.

Lorsqu'on est sorti de la situation déterminée, de l'état fixe qui résultait de l'instinct, l'on devient le jouet des passions mobiles ou des difficultés d'une morale irrégulière, et cette fatigue dure jusqu'à ce qu'enfin l'on sache se placer dans une autre situation également fixe, plus tranquille, même, et sur-tout plus durable, celle que la raison procure. Tant que les deux puissances se disputent l'empire, c'est un état de guerre et de détresse (2). Pourquoi, dira-t-on, la nature livre-t-elle à cette misère tant de millions d'hommes ? pourquoi tant de siècles s'écoulent-ils dans cette lutte malheureuse ? Parce que ce n'est pas l'intention expresse de la nature que l'homme soit content : rien du moins ne l'annonce ; mais elle veut qu'il soit actif sur le globe, qu'il en dispose et qu'il en façonne à son gré la surface. Quand il aura préparé sa demeure, il y vivra tranquille. Si par des raisons que l'on ne peut connaître, la nature veut que cette tâche soit remplie, faites-la promptement afin d'arriver au repos que vous ne pourriez obtenir avant qu'elle fût achevée.

Des deux états où l'ame ne souffre point, le second seul est vraiment bon, puisqu'il paraît impossible que l'on ne sorte pas du premier. Fût-il même plus facile de rétrograder, on ne devrait pas l'entreprendre ; cette marche ne pourrait être suivie jusqu'au terme. S'il était en notre pou-

---

(2) Nous sommes agités, inquiets et péniblement opposés à nous-mêmes quand ces deux forces sont à-peu-près égales, ou que du moins la plus faible peut encore résister à l'autre ; c'est la tempête excitée par le choc des vents. L'homme ainsi tourmenté peut devenir, je l'avoue, un instrument plus actif des desseins secrets de la nature ; mais cette impétuosité l'éloigne du bonheur, et il se trouve immolé pour des fins inconnues, ou peut-être pour des résultats fortuits, comme le coursier trop ardent s'épuise et tombe en procurant une victoire dont il ne sait rien, et qui souvent n'est qu'un jeu pour celui même qui le sacrifie.

voir de rester où nous sommes, cela ne serait pas plus convenable ; c'est le manque de lumières suffisantes qui fait l'inconvénient du peu de lumières que l'on possède, comme une lueur n'éblouit que dans l'obscurité. Le désordre dont les commencemens de la sagesse peuvent être l'occasion, ne vient que de la résistance du principe contraire. C'est à la raison à réprimer les excès de l'esprit et de l'industrie. Les lumières utiles peuvent seules nous délivrer des lumières vaines dont les suites, toujours funestes, consument sans fruit nos facultés ou notre tems, et propagent impunément l'erreur au milieu de la confusion. Si l'ordre social a pour base les combinaisons de la pensée, il deviendra moins défectueux lorsqu'on obtiendra des notions plus parfaites. Sans les vérités morales on verrait subsister encore la politique des premiers siècles, le charlatanisme des brigands.

Voyez l'ensemble de la destinée du genre humain dans le cours de la vie d'un homme parvenu à la sagesse. Son enfance, animée par le désir aveugle, fut une saison de joie. Plus tard il y eut chez lui un mélange fatigant de réflexions et d'instinct ; plusieurs années se passèrent dans le trouble, dans l'incertitude des principes, dans les chagrins du cœur. Enfin la raison seule le gouverne ; sa conduite est plus conséquente, ses plaisirs sont plus purs, son ame est satisfaite.

Mais souvent l'individu n'arrive que fort tard à ce but qu'on devrait se proposer toujours, et qu'on méconnaît si long-tems ; alors le corps est débile, et le bonheur même de la sagesse ne peut avoir lieu dans sa plénitude. Il en est tout autrement du genre humain ; si la raison parvient à s'en faire seule écouter, il pourra jouir d'un ordre durable, car le genre humain, se renouvellant sans cesse, n'a guères à craindre d'autre décadence que celle des forces qui maintiennent sur le globe le mouvement et la vie.

La raison doit réaliser enfin cette félicité qui toujours cherchée, toujours promise, n'a jamais été entrevue que dans l'avenir. L'extrême population de tant de contrées y apporte de puissans obstacles ; mais si l'on considère enfin qu'on ne peut rétrograder réellement, qu'il y aurait de la folie à rester dans le tumulte, et que si l'on peut arriver au terme on y doit trouver un sort incomparablement meilleur, on ne balancera plus à favoriser les progrès des véritables lumières et à s'efforcer de soumettre en toutes choses les passions à la justice.

On retarde ces progrès nécessaires, on recule cette époque si long-tems attendue, quand on se laisse tromper par ceux qui choisissant des opinions lucratives et voulant plaire avant tout, ne prennent aucun souci des conséquences. L'artifice de leurs paroles déguise au public son immoralité même, fournit une excuse à ses penchans les plus aveugles, et flatte ses dégoûts indolens. La multitude entièrement séduite, ne sait plus même qu'on l'abuse avec des phrases, et elle s'habitue à méconnaître la sévère loyauté de la sagesse et du vrai génie. Cependant suivez le cours de ces frivolités : le nouveau peuple aux aigles victorieuses sera bientôt réduit à n'être que le singe de ces Romains fatigués qui n'avaient plus de sentiment que pour des pantomimes.

En bannissant toute justesse de raisonnement on perd toute bonne règle de conduite. Si l'on s'abandonne à cette légèreté que la pétulance du sang européen a produite, telles en seront les suites inévitables. Le pédantisme est un travers réel, l'on s'en garantit avec beaucoup de soin ; mais si dans le dessein de l'éviter on devient puéril, ce sera pis encore. Cette disposition des esprits à peser les mots bien plus que les choses, et à ne rien voir de sérieux au-delà des calculs de l'intérêt présent, est celle qu'il importera le plus de changer quand on aura quelque intention de diminuer le désordre caché sous la règle apparente, et de prévenir les ravages secrets d'une morale corrompue.

Après avoir conclu de tout ceci que le progrès des lumières est désirable, et que l'on ne saurait faire des pas trop rapides dans ce qui reste à parcourir de cette longue carrière, il faudrait dire comment on y doit marcher : mais cette question rentre en quelque sorte dans la première, et le perfectionnement même de l'économie sociale indiquera des moyens plus prompts et plus sûrs de la perfectionner encore. Peut-être ne sommes-nous pas maintenant assez avancés pour entrevoir ces moyens, et dans la supposition même où quelqu'un les apercevrait, peut-être ne voudrait-on pas l'entendre. C'est néanmoins une sorte de devoir de proposer ses doutes sur un objet de cette importance, et moi-même qui en finissant ne m'engagerai point dans ces longues discussions, je vais hasarder quelques mots pour ceux qui ne seraient pas éloignés de s'en occuper.

Les diverses parties de la science peuvent être bonnes sans exception, comme tenant au principe universel de toute rectitude, ou comme moyens indirects ; mais toute

science n'est pas bonne pour tous, et la vérité morale est la seule dont les développemens conviennent indistinctement. Les sciences seraient donc confiées à un nombre d'hommes très-limité, mais le grand art, celui de vivre bien pour tous et de vivre bien pour soi, la science première serait incomparablement plus répandue qu'elle ne l'est parmi nous; ce qui suppose dans la politique du globe une très-grande réforme, que l'égale civilisation des divers peuples et l'évidence des choses peuvent rendre facile dans plusieurs milliers d'années.

Alors on ne fera plus des ouvrages inutiles, et l'on ne consumera plus en vain les produits de la culture et de l'industrie. Chaque entreprise aura son effet, chaque mouvement son motif, et le peuple même obtiendra naturellement et l'aisance et le loisir nécessaires pour ne plus former une populace stupide et brute.

Pourquoi les choses ne seraient-elles pas ainsi dans les tems futurs de la maturité? pourquoi ne cesserions-nous pas un jour d'employer inutilement nos forces, comme le font les enfans? (3) Considérez que l'art de conduire les peuples n'est pas au fond un art si difficile. A la vérité, il l'est devenu dès long-tems; mais on a substitué les artifices de l'esprit aux naturelles opérations de la raison, et, par un abus qui peut cesser, les manœuvres d'une injustice déguisée, la ruse toujours ombrageuse, les petitesses de l'orgueil ou les tâtonnemens de la perfidie, à cette marche franche que donnent les intentions droites, et qui eût pu tout simplifier. Quand il s'élève un homme de génie qui méprise les petits calculs de cette pompeuse rubrique, voyez comme infailliblement il en déjoue les savans complots.

L'effet d'une longue communication des idées est de rendre les opinions semblables; il ne faut que du tems pour en effacer les différences. C'est ainsi que la durée du

---

(3) Ce que les tems ont introduit parmi nous reste soumis à la mobilité des tems. Tout change. Quoi! divers peuples chrétiens renoncent à la traite des nègres, et l'on veut croire encore à la continuité des habitudes, à l'invariabilité des penchans! L'incertitude est grande dans ce qu'on appelle le monde, et son inconstance est visible. Quelque agréable qu'elle soit aux passions, la morale qu'on professe aujourd'hui subira la loi commune; tous nos usages peuvent tomber dans l'oubli, et la *gastromania* elle-même doit avoir un terme.

commerce établit quelque uniformité entre les goûts et les mœurs des diverses contrées. Quand toutes les opinions fausses seront détruites, quand les opinions générales seront généralement admises, les hommes ayant une même manière de voir, auront les mêmes désirs ou les mêmes besoins, tous les princes gouverneront à-peu-près selon les mêmes principes, et les grandes dissentions politiques manqueront de prétextes et d'objet. L'ordre amène le repos, et le repos rend l'ordre facile dans une progression accélérée qui parvenue à un certain terme ne trouverait plus d'obstacles, puisqu'on ne pourrait plus en méconnaître ou en contester les bienfaits.

Mais les épreuves difficiles, les calamités et les vices sont peut-être une conséquence absolue des lois qui régissent l'univers? — Alors une révolution nouvelle ramènera des tems semblables aux premiers tems de notre histoire; un nouveau cataclysme bouleversera les deux hémisphères, les pôles changeront de lieu, l'on verra une nouvelle multiplication de la race aveugle et souffrante, et cent siècles d'erreurs formeront un nouvel âge du monde.

DE SEN**.

L'HÉROÏSME DE LA PIÉTÉ FILIALE (1).

BLANCHI dans la carrière des armes, le comte de Montréal croyait pouvoir aspirer à un repos honorable; mais quel spectacle pour sa vieillesse! Le trône venait de s'écrouler : la terreur régnait sur la France. Issu d'un sang qui avait donné des héros à l'Etat, illustré lui-même par d'éclatans services, plus révéré encore pour ses vertus personnelles, chéri du soldat et du peuple, que de crimes rassemblait le comte aux yeux des tyrans! Sa famille sentit qu'ils ne pouvaient s'immoler une plus noble victime : elle s'empressa de la leur soustraire, à l'instant même où son nom était porté sur les listes de proscription. Le vieux guerrier eût attendu la hache des bourreaux du même front dont il avait bravé cent fois le fer de l'ennemi : pour

(1) Le sujet de cette nouvelle a été donné à l'auteur par une dame (Mme *Sophie A.*) qui en a recueilli les détails à la source même. Ce n'est pas pour les personnes qui ont eu le plaisir d'en entendre le récit de sa propre bouche, qu'il a essayé de l'écrire.

sauver ses enfans, il consentit à fuir. Octave et Ermeline faisaient son orgueil et sa félicité : il alla s'ensevelir avec eux dans une modeste habitation, située à peu de distance d'une ville voisine du Rhin. Là, sous un nom emprunté, il espérait attendre paisiblement la fin de la tourmente, ou trouver sans peine un refuge au-delà du fleuve, si elle s'étendait jusqu'à son humble séjour.

Le comte de Montréal n'eut bientôt que trop de sujets de reconnaître la sagesse du nouveau plan de vie qu'il avait adopté. Il ne lui parvenait pas une lettre, un journal, qui ne lui apprît la fin déplorable d'un parent ou d'un ami. Il frémissait pour ses enfans, tandis que leur cœur n'éprouvait d'inquiétude que pour lui. Convaincus que le nom seul de ce vieillard vénérable ne pourrait être prononcé sans devenir à l'instant son arrêt de mort, leur tendresse s'étudiait sans cesse à épaissir l'obscurité qui enveloppait sa retraite.

Mais en veillant sur leur père, Octave et Ermeline s'occupaient-ils assez de leur propre sûreté? Ils se promenaient souvent dans le petit bois qui environnait la maison : c'était dans ces momens de liberté qu'ils se livraient aux réflexions, aux épanchemens, dont ils s'abstenaient avec soin en présence de l'auteur de leurs jours, dans la crainte d'aigrir les peines que lui-même prenait soin de leur cacher. Un soir, assis au pied d'un arbre, sur la lisière du bois, ils portaient leurs regards sur le cours du Rhin, éclairé des derniers rayons du soleil. « Vois-tu, disait Ermeline à son » frère, vois-tu sur la rive opposée ces coteaux couverts de » vignes? Il me semble entendre arriver jusqu'à nous les » chants joyeux qui s'en élèvent. De ce côté-ci, quel morne » silence! Se peut-il que la seule largeur de ce fleuve mette » une différence aussi cruelle dans la destinée des hommes » qui habitent ses bords? Quand je songe qu'un seul ins» tant suffirait pour franchir cette faible barrière, et que » réunis au-delà tous les trois!...... Mon père, je le sais, » prétend qu'il est de son devoir de rester sur cette rive » pour nous conserver ses biens; mais qu'importent for» tune, richesses, si nous ne sommes pas libres d'agir, de » penser, de sentir, s'il faut enfin nous cacher pour nous » aimer? » Non moins ému que sa sœur à ces douces images de liberté et de bonheur, Octave lui promit que, dès le lendemain matin, il s'unirait à elle pour obtenir de leur père qu'il ne s'opposât point plus long-tems à les réaliser.

Au moment où ils se levaient pour regagner leur habitation, Ermeline saisit brusquement le bras de son frère, et lui fait observer un détachement armé qui traversait la plaine, et semblait se diriger vers le bois. Octave, sans laisser paraître sa crainte, rentre dans l'allée qui conduisait à la maison; mais il n'a pas fait vingt pas, que de droite et de gauche du taillis s'élancent des soldats qui lui présentent la baïonnette. On lui demande ses papiers: il n'en avait pas. On le saisit, on l'entraîne. Aux grossières plaisanteries de cette soldatesque, il s'aperçoit qu'on est loin de penser qu'Ermeline soit sa sœur, et il n'a garde de faire connaître la vérité. Mais, quoique désarmé, sa contenance imposante lui suffit pour forcer ses gardiens à respecter la jeune personne qui, pâle et tremblante, cachait son visage dans le sein de son frère. Octave ne tarde pas à reconnaître qu'on le prend pour un des bandits qui, à cette époque, désolaient la province; il apprend enfin qu'on va le conduire dans les prisons de la ville. Heureux, au milieu de son infortune, de cette double méprise qui le rassure, du moins, sur le sort de son père, un regard, un serrement de main que lui rend Ermeline leur font sentir qu'ils se sont compris mutuellement. Ils arrivent à la ville: le peuple accourt sur leurs pas; la jeunesse, la beauté, l'air de candeur d'Ermeline excitaient un intérêt général. Au détour d'une rue étroite, l'escorte est obligée d'ouvrir ses rangs; Octave le remarque; plus occupé de sa sœur que de lui-même, il la lance avec force au milieu d'un groupe de femmes qui s'entr'ouvre et se referme aussitôt. En un clin-d'œil le chapeau qui couvrait sa tête est arraché, et remplacé par une de ces larges mantes noires en usage dans le pays. L'obscurité achève de favoriser sa fuite: guidée par une de ses libératrices, et déguisée en simple villageoise, elle s'échappe de la ville et revole auprès de son père.

Peut-on se figurer tout ce qu'avait éprouvé ce tendre père depuis l'heure où il avait coutume de voir rentrer ses enfans? Se jetant dans ses bras avec une joie affectée, Ermeline lui raconta qu'une singulière méprise avait fait arrêter son frère comme un capitaine de voleurs: « Mais » lorsqu'ils verront qu'ils se sont trompés, ajouta-t-elle » en s'efforçant de sourire, ils nous le rendront, sans difficulté, n'en doutez pas. Octave lui-même m'a bien recommandé de vous le dire. » Le comte de Montréal feignit de partager la confiance d'Ermeline; et c'est ainsi

que, guidés par leur tendresse mutuelle, le père et la fille cherchaient à se tromper réciproquement. N'écoutant que la voix de l'amour paternel, le malheureux vieillard fut sur le point de quitter sa retraite pour aller réclamer son fils. Ermeline employa le pouvoir de ses caresses et de ses larmes pour réprimer ce mouvement irréfléchi : elle déclara, avec une force au-dessus de son âge et de son sexe, que ce serait elle qui irait s'informer du sort d'Octave. En effet, sans se donner le tems de prendre quelque repos, à l'aide de son habit et de sa coiffure de paysanne, elle pénètre dans la ville, et s'informe adroitement du chemin de la prison. Arrivée devant la terrible porte, à l'aspect des barreaux de fer, des sentinelles, le cœur lui bat, elle peut à peine se soutenir, elle ne se sent plus la force d'articuler une parole. La femme du geolier paraît tout-à-coup : sa physionomie ouverte rend quelque confiance à la pauvre enfant : elle s'approche avec timidité; une petite révérence, son air craintif, l'offre du panier de fruits qu'elle porte à son bras, préviennent favorablement la geolière. « Que » demandez-vous, la jeune fille? lui dit-elle. — Hélas! je » voudrais bien savoir des nouvelles d'un..... Monsieur, » que l'on a dû amener ici hier au soir. — D'un Monsieur! » ah! oui, d'un de ces brigands qui saccagent tout le pays. » — Oh! celui-là, je vous assure, est un bien honnête » homme : c'est.... mon cousin.» La geolière ne put s'empêcher de sourire. «Tenez, ma pauvre enfant, lui dit-elle, » pendant que mon mari est absent, je vais vous faire voir » votre cousin; mais dépêchez-vous.» Ermeline fut tentée d'embrasser la bonne femme : elle la suit, et dès qu'elle aperçoit Octave, court se jeter dans ses bras. La geolière sourit encore : elle les laissa seuls. « Ma chère Ermeline, » dit Octave, je n'ai qu'un instant pour concerter avec toi » les mesures qui peuvent sauver les jours de mon père; » ainsi, prête-moi toute ton attention. A mon arrivée dans » ce triste séjour, j'ai vu que j'y avais été précédé par le » bruit que l'on venait d'arrêter le chef d'une nombreuse » bande de voleurs, dont les principaux membres étaient » déjà saisis. Entouré, attentivement examiné par ces brigands, tous me saluent à haute voix comme leur capitaine. J'ouvrais la bouche pour me récrier contre leur » erreur : des signes multipliés m'avertissent que je dois » me taire. Tu sais si j'avais d'autres motifs pour m'y déterminer. Dès que je peux demander des explications sur » l'étrange honneur que l'on veut me faire, j'apprends que

» mon silence, pris pour un aveu, en donnant le change à
» la justice, doit sauver ce chef que l'on poursuit; l'on
» m'assure enfin que, pour prix d'un service aussi signalé,
» je serai le premier délivré par les efforts réunis de toute
» la bande. Retourne donc auprès de notre bon père, et
» calme sa douleur jusqu'à ce que je reparaisse au milieu
» de vous. » La geolière vient avertir Ermeline qu'il est tems de se retirer : la jeune personne s'éloigne moins affligée, en songeant que le lendemain encore elle pourra revoir son frère chéri.

Mais quel coup de foudre pour elle, lorsque le jour suivant elle apprend de la bouche même de sa protectrice, que les prisonniers sont tous au secret, et leur chef plus strictement qu'aucun autre! A peine a-t-elle la force de regagner la demeure de son père. Il faut cependant qu'elle trouve l'affreux courage de lui déguiser la vérité, de remplir son cœur d'un doux espoir, quand le sien est en proie aux plus cruelles angoisses. Plusieurs courses à la ville, des questions multipliées jusqu'à l'imprudence, ne servent qu'à la convaincre que de nouvelles tentatives causeraient infailliblement la perte des deux êtres dont le salut est son unique pensée.

Cependant le procès des voleurs s'instruit. Interrogé dans les formes, le généreux Octave persiste dans sa magnanime imposture. Le tribunal déploie toute la rigueur des lois contre les criminels; mais leur prétendu chef ne peut être convaincu d'aucun meurtre : il ne périra point sur l'échafaud. Les fers et la flétrissure sont la peine prononcée contre lui. A cette épouvantable image, Octave sentit toutes ses forces l'abandonner : il allait se faire connaître.... une réflexion soudaine lui rappela que le nom de son père ne pouvait sortir de sa bouche, sans devenir à l'instant son arrêt de mort. Noble et malheureux jeune homme, c'eût donc été trop peu pour toi de donner ton sang pour l'auteur de tes jours! L'horrible exécution s'accomplit.

Peu de jours après, les condamnés sont mis en marche vers la forteresse où ils devaient être employés aux travaux publics. En traversant une forêt, l'escorte est attaquée et mise en fuite : les forçats sont délivrés. Octave reparaît tout-à-coup aux yeux de son père. En se sentant pressé contre son sein vénérable, en se retraçant l'ignominie du sort qu'il venait de subir pour lui, le héros de la piété filiale se demandait s'il était digne encore de l'auteur de ses jours.

L'excès de son infortune n'était connu que de lui seul. Dans l'isolement absolu auquel Ermeline et le vieux comte avaient dû se vouer plus rigoureusement que jamais, depuis l'instant fatal qui les avait séparés d'Octave, à peine avaient-ils pu recueillir quelques rumeurs incertaines sur la destinée des misérables auxquels la bizarrerie de sa position l'avait associé. Ils se livrèrent donc sans réserve à la joie de le revoir. Celle d'Ermeline redoubla, quand elle l'entendit conjurer son père de passer sans délai sur l'autre rive du Rhin. Au désir d'assurer l'existence de tout ce qui lui était cher, se joignait dans l'ame de l'infortuné jeune homme un motif qu'il était loin d'avouer. Une voix intérieure lui criait sans cesse que le fils du comte de Montréal, marqué du sceau de l'opprobre, quelque non-mérité que fût son sort, ne pouvait plus se permettre de vivre. La guerre lui offrait des moyens d'accomplir une résolution que nulle affection humaine n'avait le pouvoir d'ébranler. Quelques jours lui suffirent pour déposer son père dans une ville d'Allemagne. Il le confia aux soins d'Ermeline, et courut s'enrôler dans un corps de volontaires. Sa brillante valeur, dans une foule d'actions, le fit bientôt distinguer de ses chefs. Echappant malgré lui à tous les périls, survivant à tous ses camarades, dès la fin de la seconde campagne il fut nommé colonel et honoré de la décoration des braves. Le quartier-général fut établi dans la ville même qu'habitaient le comte et Ermeline : il vola dans leurs bras. Leur tendresse était toujours un besoin pour son ame; mais rien ne pouvait le rattacher à la vie.

Livré, au milieu du plus grand monde, à une mélancolie habituelle, il ne goûtait quelque distraction à ses peines que dans la société intime de sa sœur. Une parfaite conformité de caractère l'avait étroitement liée avec une jeune personne de son âge. Ida de Selnitz, par égard pour sa bonne amie, se crut d'abord obligée d'aimer Octave comme un frère : bientôt elle l'aima comme elle se figurait qu'on devait aimer un mari, quand il est beau, spirituel et sensible. Octave n'était pas devenu misanthrope, au point de ne pas s'apercevoir qu'Ida était aussi bien élevée que jolie: mais n'était-ce pas une profanation à ses propres yeux, que d'arrêter sa pensée un seul instant sur l'union dont l'excluait à jamais la terrible sentence qu'il avait portée contre lui-même? Ida, maîtresse d'écouter sans effroi les inspirations de son ame ingénue, faisait de son côté un calcul tout différent de celui d'Octave. Elle ne se fit nul scrupule

d'avouer à sa jeune amie qu'elle serait au comble de ses vœux, si elle pouvait former avec elle des liens plus étroits. Ermeline se hâte de faire part à son frère d'un bonheur dont elle partage l'ivresse. Quelle est sa surprise! il pâlit, il frissonne, il détourne son visage que sillonnent des pleurs brûlans. Effrayée, tremblante, Ermeline mêle ses larmes aux siennes; elle le presse, le conjure de lui ouvrir son cœur. L'excès du désespoir triomphe de l'opiniâtreté de l'infortuné jeune homme : son fatal secret lui échappe enfin.

Il croyait que son récit allait accabler sa sœur de confusion et de douleur : il la voit pénétrée du plus vif enthousiasme. L'exaltation de son ame se communique à son langage : en peu de mots, elle démontre à Octave que ce qu'il regarde comme un signe d'opprobre doit être à ses propres yeux le premier titre de sa gloire. « Ne t'a-t-il pas » fallu, s'écriait-elle, cent fois plus de courage pour sauver » ton père à ce prix, que pour affronter une mort glo- » rieuse sur le champ de bataille ? » Elle le contraignit de lui avouer (ce qu'il ne s'était pas avoué à lui-même) qu'il adorait Ida, que sa main lui rendrait le repos et le bonheur, mais qu'il n'aurait jamais la force de lui révéler l'affreux mystère qui empoisonnait son existence. Ermeline s'efforça de lui prouver que son honneur n'était pas intéressé à le découvrir; elle lui fit même jurer qu'il resterait éternellement enseveli entr'elle et lui : l'amour acheva promptement de le lui persuader.

Douée de cette candeur qui fait un des principaux charmes des demoiselles allemandes, ce fut la jeune Ida ellemême qui dévoila à son père l'état secret de son cœur. Le sang dont sortait le jeune comte de Montréal, son rang actuel, sa gloire militaire, parurent au baron de Selnitz une compensation suffisante à la fortune qu'il avait perdue : il donna son consentement à l'union désirée.

A peine Octave commençait-il à en goûter les douceurs, que les hostilités reprennent tout-à-coup avec une fureur nouvelle. L'ennemi n'était plus qu'à une marche du quartier-général. Une bataille meurtrière se livre : Octave y déploie sa valeur accoutumée ; mais il reçoit une blessure profonde ; on le rapporte dans la ville. Ida ne souffrit pas qu'il eût d'autre garde qu'elle. Un matin, après une nuit passée dans de vives douleurs, Octave s'était assoupi, mais son sommeil était encore très-agité. Ida l'observait avec des yeux inquiets : il fait un mouvement violent,

une de ses épaules se découvre.... Qu'aperçoit-elle ? grand Dieu ! Elle recule, se rapproche, ne peut démentir le témoignage de ses yeux, et tombe à genoux et sans force auprès du lit d'Octave. Il se réveille : plusieurs fois il avait surpris Ida dans cette attitude, priant pour sa guérison. Il lui tend la main avec un doux sourire : elle se précipite dans ses bras, et baigne son sein de ses larmes.

Depuis cette fatale découverte, la mort semblait empreinte dans tous les traits de la malheureuse Ida. Morne et taciturne, elle passait les jours entiers auprès d'Octave. S'il lui adressait une question sur l'état de dépérissement où il la voyait, il n'en obtenait que des mots entrecoupés; quelquefois même sa seule réponse était des soupirs et des sanglots. Vivement alarmée, Ermeline joignit ses efforts à ceux de son frère. Ses instances, ses caresses, vainquirent enfin la résistance d'Ida : la terrible vérité échappe de ses lèvres. Ermeline recueille ses forces pour lui faire le récit fidèle de tous les détails de cet épouvantable évènement : « Moi seule suis coupable, s'écriait-elle, c'est moi » qui avais exigé de mon malheureux frère qu'il gardât un » éternel silence ; pardonne-moi, j'ai douté de ton cœur. »

Ida ne la laissa pas achever : rayonnante de joie, elle l'entraîne au lit de son époux : « Cher et généreux Octave ! » lui dit-elle en prenant ses mains dans les siennes, jusqu'à ce jour je t'avais chéri comme le premier homme » qu'avait distingué mon cœur : c'est de l'admiration ; c'est » du respect que je dois désormais au plus noble, au plus » magnanime des mortels ! » — « C'est donc d'aujourd'hui, » répondit Octave, que je serai parfaitement heureux, » puisque je n'aurai plus de secret pour toi ! Il ne me reste » qu'une grâce à te demander : que mon père ignore toujours ce que j'ai souffert pour lui ! »

L. DE SEVELINGES.

VARIÉTÉS.

DEPUIS quelque tems les journaux se donnent la peine de raconter les espiégleries de divers *ventriloques*, entre autres celles d'un M. *Comte* qui parcourt les provinces. En voici une assez amusante que nous lisons dans le *Journal du département de l'Ain*, et qui nous paraît mériter d'être conservée.

« *Bourg*, 29 *août*. — M. Comte, physicien et ventriloque, a donné lieu, jeudi dernier, à une scène fort singulière dans l'église de Brou. Il s'y trouvait sur les 10 heures du matin, pour visiter les monumens chefs-d'œuvre de l'art que renferme cette basilique élevée par les soins de Marguerite d'Autriche. Le concierge détaillait aux nombreux assistans les beautés des mausolées de Philibert-le-Beau et de Marguerite, lorsque la voix de la princesse se fait distinctement entendre et demande des prières en réparation des outrages que le vandalisme a commis dans cette église. L'expression douloureuse de sa voix, la légitimité de ses plaintes ne laissent aucun doute; c'est elle-même, s'écrie le *cicerone*. Il s'agenouille avec les assistans, et tous récitent des *Pater* avec ferveur. La princesse satisfaite, les couronne d'un *Amen* sépulcral qui retentit et se prolonge sous les voûtes souterraines de l'édifice. Quel prodige! Tout le monde reste pénétré d'un saint respect. On commente, on raisonne. Il ne s'agissait de rien moins que de faire bénir l'église. M. Comte alors déclare qu'il est la princesse, il répète la scène et ajoute : c'est ainsi que des imposteurs ont abusé de la crédulité, c'est ainsi que l'oracle de Delphes et que les arbres de la forêt de Dodone parlaient...... Tout le monde s'est retiré ne croyant plus au miracle, mais bien convaincu du rare talent de M. Comte, qui doit donner ses exercices de physique et de ventriloquisme dans cette ville.

» M. Comte a eu, maintes fois, des aventures extraordinaires et dangereuses, témoin le four où il faillit être jeté en Suisse; mais des voleurs dans les caves, dans les greniers; des animaux qui parlent en pleine foire, des diligences qui se sont cru arrêtées, et mille autres faits que nous lisons dans les journaux, ne valent pas, à notre avis, cette dernière scène. »

NÉCROLOGIES. — M. Le Gouvé, membre de l'Institut, auteur de la *Mort d'Abel*, d'*Epicharis et Néron*, de la *Mort de Henri IV*, tragédies jouées avec un grand succès et qui sont restées au théâtre, vient de mourir, à l'âge de 48 ans, après une longue et triste maladie qui, depuis plus d'une année, le condamnait à vivre loin de la société.

Outre ses tragédies, M. Le Gouvé avait publié quelques petits poëmes qui furent très-favorablement accueillis : *Le Mérite des Femmes*, *les Souvenirs*, *les Sépultures*, etc.

Son ami, M. Le Mercier, membre de l'Institut, a prononcé sur sa tombe un discours fort touchant, et que nous regrettons de ne pouvoir insérer dans notre Feuille; mais notre intention est de donner une notice plus détaillée sur M. Le Gouvé que nous regrettons comme auteur distingué, comme notre ami depuis bien des années, et comme un de nos collaborateurs au *Mercure.*

— Mme de Montanclos, femme de lettres très-aimable et très-distinguée, vient de mourir, presque subitement, dans la 75e année de son âge. Rien n'annonçait en elle une fin prochaine : à peine paraissait-elle âgée de 50 ans, et l'on voyait encore qu'elle avait été belle. Quelques jours avant sa mort elle adressa au rédacteur du *Mercure* plusieurs pièces de vers, dont une (*le Saule pleureur*) a paru dans le dernier N°, et dont les autres seront successivement publiées. (1)

Mme de Montanclos est auteur d'un très-grand nombre de poésies fugitives, de quelques opéras comiques, parmi lesquels *Robert-le-Bossu,* qui a été fort bien accueilli du public, et de plusieurs autres pièces de théâtre. Elle donna en 1790 ses *Œuvres diverses,* en 2 vol. in-12; mais on ne trouve dans ce recueil ni ses opéras, ni ses comédies, ni une foule d'autres pièces très-ingénieuses en vers et en prose, qui n'ont été composées que depuis cette époque.

SOCIÉTÉS SAVANTES ET LITTÉRAIRES.

Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de la ville de Caen. — Séance publique du vendredi 17 *juillet* 1812, *présidée par M.* Bellenger.

La séance a été ouverte par un rapport de M. Delarivière, secrétaire, sur les travaux de l'académie, contenant une mention plus ou moins étendue des mémoires et autres ouvrages, soit en prose, soit en vers, qui ont été présentés dans les séances particulières, depuis

---

(1) Voici ce qu'elle écrivait, le 24 août, au rédacteur du *Mercure :* — « Je vous envoie, mon obligeant ami, plusieurs pièces de vers. » Placez-les, je vous prie, dans quelque coin du *Mercure,* où cependant elles puissent être vues à leurs risques et périls.... Veuillez » protéger ces enfans d'une vieille Muse dont l'esprit doit sans doute » s'affaiblir, mais le cœur, jamais; et ce cœur vous est bien sincèrement attaché.... » Trois jours après, elle n'était plus.

le mois de juillet 1811. Le rapporteur a principalement fait connaître :

1°. Un Essai pour servir à l'analyse méthodique des sels, dans lequel on considère en particulier les combinaisons des acides minéraux non métalliques avec les bases alcalines et terreuses, par M. Thierry fils.

2°. Un Tableau synoptique des opérations faites sur les météores et les maladies pendant le dernier trimestre de 1811, et un semblable pour le mois de janvier 1812, par M. Godefroy.

3°. Un Rapport fait par M. Raisin, associé, à M. le baron Méchin, préfet du Calvados, sur la maladie épidémique qui a désolé la commune de Bernières-sur-Mer, pendant l'été et l'automne de 1811.

4°. Un Essai sur les thalassiophytes non articulées, par M. Lamouroux, aussi associé.

5°. Une Dissertation sur le livre de Job, par M. Cailly.

6°. Des Observations sur le même livre, par M. Bellenger.

7°. Un Mémoire intitulé : Du Madrigal, par M. Debaudre.

Il a ensuite rendu compte des jugemens portés par l'académie sur une pièce de vers, envoyée au concours, ayant pour titre : Ode à l'occasion du passage de Leurs Majestés Impériales dans la ville de Caen, avec cette épigraphe : *Quem si non tenuit, magnis tamen excidit ausis* (Ov. Métam. liv. 2, fab. 8), et sur un mémoire intitulé : Essai sur la formation des charbons de terre, avec cette épigraphe : *L'amour du vrai est la disposition la plus favorable de le trouver* (Helvétius, *de l'Homme*). L'ode, malgré beaucoup de strophes qui se font remarquer par la noblesse des pensées, la richesse de l'expression et le mouvement lyrique, et qui indiquent un talent poétique digne d'être encouragé, offre plusieurs termes impropres ou mal appliqués, quelques constructions incorrectes ou obscures, et de nombreuses négligences : on ne trouve point d'ailleurs dans cette composition, trop vague, les principaux traits propres à caractériser l'évènement qu'il s'agissait de peindre. Il a été arrêté que le prix ne serait point décerné à l'auteur, et que le sujet serait proposé de nouveau. Quant au mémoire sur le charbon de terre, quoiqu'il ait été reconnu qu'il ne répondait point directement à la question proposée, néanmoins, à cause des connaissances précieuses qu'il suppose sur la matière dont il s'agit, et d'une suite d'observations très-importantes, dont l'application peut beaucoup servir à une solution positive, il a été décerné, par forme d'encouragement, une médaille d'argent à M. Gabriel-Aimé Noël, ingénieur démissionnaire des ponts et chaussées, des académies de Caen et de Cherbourg, auteur de ce mémoire, avec invitation de suivre son travail de manière à donner une réponse plus satisfaisante.

Après le rapport du secrétaire, M. Lange a lu une notice biographique sur M. Henri-François-Anne de Roussel, ancien professeur royal de médecine de l'université de Caen, professeur d'histoire naturelle, de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres, de la Société de médecine, et de celle d'agriculture et de commerce de la même ville, associé correspondant de plusieurs Sociétés étrangères, mort le 17 février 1812.

L'assemblée a ensuite entendu :

Une pièce de vers intitulée : Tableau d'un orage, imité de Thompson, saison de l'été, suivi du touchant épisode de Céladon et d'Amélie ; par M. le Prêtre ;

Un conte intitulé : Le Petit panier d'œufs frais ; par M. de Baudre ;

Un mémoire intitulé : Observations sur la Jalousie des Enfans ; par M. Trouvé ;

Une épître en vers d'un grenadier de la garnison d'Ercinbrestheim au congrès de Rastadt ; par M. Moisson, associé ;

Des vers sur l'arrivée et le séjour de LL. MM. II. et RR. dans les murs de Caen, et des stances sur l'amour de la gloire ; par M. Letertre, aussi associé ;

Un extrait d'un voyage de Paris à Calais, contenant la description des jardins de M. Dumont de Courset ; par M. Lair ;

Une ode sur la comète de 1811, et une épître en vers ; par M. Chanvalon, maire de Carentan, associé-correspondant.

La séance a été terminée par la lecture du programme suivant :

L'Académie propose de nouveau pour sujet d'un prix de 150 fr., qui sera distribué dans la séance publique du mois de juillet 1813, une pièce de vers sur le voyage de LL. MM. II. et RR. dans le département du Calvados, au mois de mai 1811, et leur séjour dans la ville de Caen.

La question relative à la culture du pastel est retirée du concours.

L'Académie décernera des médailles d'argent aux auteurs de tous les mémoires qui contiendront des réponses satisfaisantes sur quelqu'une de ces questions.

Ire Question. *Quelles sont les maladies les plus fréquentes dans la ville de Caen, et quelles en sont les principales causes ?*

II. *Quel a été l'état des arts dans la province de Normandie depuis l'invasion des Normands ?* On joindra à la réponse une note indicative des artistes originaires de Normandie.

III. *Quel a été l'état des sciences dans cette province depuis l'invasion des Normands ?* On joindra à la réponse une note indicative des savans originaires de Normandie.

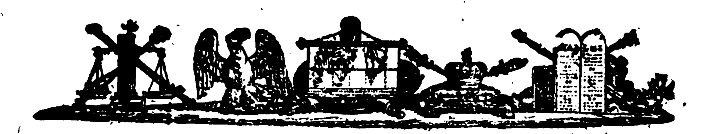
IV. *Quel a été l'état des belles-lettres dans cette province depuis l'invasion des Normands ?* On joindra à la réponse une note indicative des littérateurs originaires de Normandie.

V. *Déterminer l'influence de la mer sur les terres qu'elle avoisine, par rapport aux phénomènes météorologiques et à la végétation.*

VI. *Quelles sont les manufactures chimiques que l'on pourrait établir avec avantage dans le département du Calvados, en considération de la position physique, géographique et politique de ce département, et des ressources que présente le sol ?*

VII. *Quels sont les points du département, outre le territoire de Littry, qui réunissent au plus haut degré les caractères géologiques propres à indiquer l'existence du charbon de terre ?*

Les mémoires et les pièces de vers devront parvenir francs de port au secrétaire de l'Académie avant le 15 mai 1813, avec un billet cacheté, contenant le nom de l'auteur et la devise qu'il aura mise en tête de son ouvrage.



POLITIQUE.

M. Canning, ministre anglais à Constantinople, a cédé la place à M. Liston, nouvel ambassadeur de S. M. Britannique. L'ambassadeur français, M. le comte Andréossi, était attendu à chaque instant au départ des dernières nouvelles.

Les journaux américains font connaître avec quel ensemble de dispositions le gouvernement est résolu à pousser la guerre avec l'Angleterre. L'escadre américaine a mis en mer, et poursuit vivement la flotte marchande de la Jamaïque; on espère qu'elle l'atteindra. La mer est couverte de corsaires, et les forces américaines se sont portées sur le Canada; on attend la nouvelle du premier engagement. La milice que les Anglais veulent armer au Canada, se révolte et passe du côté des Américains; un fort parti attend ces derniers. Québec est la seule place en état de faire quelque résistance. Beaucoup de familles canadiennes, suspectes aux Anglais, ont reçu l'ordre de quitter le Canada.

Les papiers anglais du 25 donnent des détails confirmatifs de ceux publiés précédemment sur les affaires d'Espagne.

« Nous croyons de notre devoir, dit le *Morning-Chronicle,* d'avertir nos lecteurs de ne pas se livrer à des espérances vagues sur les résultats de l'affaire qui a eu lieu près de Salamanque, mais d'examiner de sang-froid l'état réel et la véritable situation de l'armée anglaise dans la péninsule; nous allons offrir à cet égard quelques observations que nous savons être fondées sur des avis authentiques reçus des pays occupés par notre armée.

» On paraît croire que notre armée, après l'affaire dont il s'agit, n'éprouvera plus que de faibles obstacles, mais on ne peut méconnaître qu'en s'avançant en Espagne, lord Wellington comptait sur une diversion puissante en sa faveur, opérée par l'expédition de Sicile sur les côtes de la Catalogne, et qu'il espérait tenir en échec par cette diversion l'armée du maréchal Suchet : mais lord Wellington a été, comme on le sait, complétement désappointé à cet

égard, et le départ de l'expédition de Sicile a été différé au-delà du tems convenu; il a été suspendu par l'incertitude et la mésintelligence, et on a laissé échapper le moment favorable; d'autres ordres ne peuvent arriver que trop tard; Suchet est prévenu et il a fait ses dispositions.

» Si nous comparons la force effective de ces armées dans la péninsule, avec celle que les Français y entretiennent sur divers points d'où ils peuvent se concerter et se réunir contre lord Wellington, s'il s'avançait témérairement, nous verrons que l'armée française reçoit à chaque instant et de tous côtés des renforts dans la position qu'elle a conservée, et qu'au total les forces de l'ennemi en Espagne sont plus que doubles de celles réunies aux ordres des généraux Wellington et Hill.

» Si donc on ne réussit à faire aucune diversion en faveur du général Wellington, soit sur les côtes du nord, soit sur celles de Catalogne, il est impossible qu'avec la prudence et la circonspection qui le caractérisent, il fasse un pas de plus avec une armée qui est loin d'être suffisamment pourvue, dont la paye est arriérée de quatre mois, et qui a en outre à éprouver des privations et à surmonter des obstacles dont nous ne pouvons avoir ici la moindre idée. Lord Wellington commande notre armée, qui a le plus grand besoin de repos; Hill est tenu en échec par le maréchal Soult, et ne peut porter secours au général Wellington, et le soutenir d'une manière effective. Dans de telles circonstances, nous pensons qu'il serait sage de la part des écrivains périodiques de modérer l'espoir de succès ultérieurs, et de se préparer à l'idée toute naturelle de voir l'armée alliée, par la force même des choses, se replier sur le Portugal, comme cela est déjà plus d'une fois arrivé, au lieu de s'attendre à la voir pénétrer plus avant en Espagne. »

Nous ajouterons d'après des renseignemens certains que Ballasteros est toujours renfermé à Malaga, coupé de ses positions, et ayant en tête les généraux Rey et Leval. Quinze mille Français ont paru devant Alicante; en Catalogne, le quartier-général de l'armée est établi à Barcelone. Les principales forces du général Decaen sont sous Hostalrich. Depuis l'entrevue avec le maréchal duc d'Albufera, les deux armées réunies ont obtenu des résultats très-avantageux. La flotte anglaise a paru, mais voyant toutes les positions gardées, elle a viré de bord; au 12 août, il y avait huit jours qu'elle était perdue de vue. On croit

qu'il y a eu quelque mésintelligence entre les Anglais et les Espagnols.

Les nouvelles de la Grande-Armée annoncent la chute de Smolensk : cette place a été prise le 18 par l'armée française, à laquelle cette conquête ouvre le chemin de l'une des capitales de l'empire russe, capitale que, suivant les nouvelles du nord, l'Empereur Alexandre a quittée pour se rendre à Pétersbourg, dans l'intention d'y accélérer les levées d'hommes qu'il a ordonnées.

Voici le 13e Bulletin.

Smolensk, le 21 août 1812.

Il paraît qu'au combat de Mohilow gagné par le prince d'Eckmuhl sur le prince Bagration, le 23 juillet, la perte de l'ennemi a été considérable. On joint ici le rapport du prince d'Eckmuhl sur cette affaire.

Le duc de Tarente a trouvé 20 pièces de canon à Dunabourg au lieu de 8 qui avaient été annoncées. Il a fait retirer de l'eau plusieurs bâtimens chargés de plus de 40,000 bombes et autres projectiles. Une immense quantité de munitions de guerre a été détruite par l'ennemi. L'ignorance des Russes en fait de fortifications se fait voir dans les ouvrages de Dunabourg et de Drissa.

S. M. a donné le commandement de sa droite au prince Schwarzenberg en mettant sous ses ordres le 7e corps. Ce prince a marché contre le général Tormazow, l'a rencontré le 12, et l'a battu. Il fait le plus grand éloge des troupes autrichiennes et saxonnes. Le prince Schwarzenberg a montré dans cette circonstance autant d'activité que de talent. L'Empereur a fait demander des avancemens et des récompenses pour les officiers de son corps d'armée qui se sont distingués.

Le 8, la Grande-Armée était placée de la manière suivante :

Le prince vice-roi était à Souraj avec le 4e corps, occupant par des avant-gardes Velij, Ousviath et Porietch.

Le roi de Naples était à Nikoulino, avec la cavalerie occupant Inkovo.

Le maréchal duc d'Elchingen, commandant le 3e corps, était à Liozna.

Le maréchal prince d'Eckmuhl, commandant le 1er corps, était à Doubrowna.

Le 5e corps, commandé par le prince Poniatowski, était à Mohilow.

Le quartier-général était à Witepsk.

Le 2e corps, commandé par le maréchal duc de Reggio, était sur la Drissa.

Le 10e corps, commandé par le duc de Tarente, était sur Dunabourg et Riga.

Le 8, 12,000 hommes de cavalerie ennemie se portèrent sur Inkovo et attaquèrent la division du général comte Sébastiani, qui fut obligé de battre en retraite l'espace d'une demi-lieue pendant toute la journée, en éprouvant et faisant éprouver à l'ennemi des

pertes à-peu-près égales. Une compagnie de voltigeurs du 24e régiment d'infanterie légère, faisant partie d'un bataillon de ce régiment qui avait été confié à la cavalerie pour tenir position dans le bois, a été prise. Nous avons eu 200 hommes environ tués et blessés; l'ennemi peut avoir perdu le même nombre d'hommes.

Le 12, l'armée ennemie partit de Smolensk et marcha par différentes directions avec autant de lenteur que d'hésitation sur Porietch et Nadra.

Le 10, l'Empereur résolut de marcher à l'ennemi et de s'emparer de Smolensk en s'y portant par l'autre rive du Borysthène. Le roi de Naples et le maréchal duc d'Elchingen partirent de Liozna et se rendirent sur le Borysthène près de l'embouchure de la Berezina, vis-à-vis Khomino, où, dans la nuit du 13 au 14, ils jetèrent deux ponts sur le Borysthène.

Le vice-roi partit de Souraj et se rendit par Janovitski et Liouvavistchi à Rasasna, où il arriva le 14.

Le prince d'Eckmuhl réunit tout son corps à Doubrowna le 13.

Le général comte Grouchy réunit le 3e corps de cavalerie à Rasasna le 12.

Le général comte Eblé fit jeter trois ponts à Rasasna le 13.

Le quartier-général partit de Witepsk, et arriva à Rasasna le 13.

Le prince Poniatowski partit de Mohilow et arriva le 13 à Romanow.

Le 14, à la pointe du jour, le général Grouchy marcha sur Liadié; il en chassa deux régimens de cosaques, et s'y réunit avec le corps de cavalerie du général comte Nansouty.

Le même jour, le roi de Naples, appuyé par le maréchal duc d'Elchingen, arriva à Krasnoi. La 27e division ennemie, forte de 5000 hommes d'infanterie, et soutenue par 2000 chevaux et 12 pièces de canon, était en position devant cette ville. Elle fut attaquée et dépostée en un moment par le duc d'Elchingen. Le 24e régiment d'infanterie légère attaqua la petite ville de Krasnoi à la baïonnette avec intrépidité. La cavalerie exécuta des charges admirables. Le général de brigade baron Bordesoult et le 3e régiment de chasseurs se distinguèrent. La prise de 8 pièces d'artillerie, dont 5 de douze et deux licornes, et de 14 caissons atelés, 1500 prisonniers, un champ de bataille jonché de plus de mille cadavres russes; tels furent les avantages du combat de Krasnoi, où la division russe, qui était de 5000 hommes, perdit la moitié de son monde.

Sa Majesté avait, le 15, son quartier-général à la poste de Kovonitnia.

Le 16 au matin, les hauteurs de Smolensk furent couronnées; la ville présenta à nos yeux une enceinte de murailles de quatre mille toises de tour, épaisses de dix pieds et hautes de vingt-cinq, entremêlées de tours, dont plusieurs étaient armées de canons de gros calibre.

Sur la droite du Borysthène, on apercevait et l'on savait que les corps ennemis tournés revenaient en grande hâte sur leurs pas pour défendre Smolensk. On savait que les généraux ennemis avaient des ordres réitérés de leur maître de livrer bataille et de sauver Smolensk. L'Empereur reconnut la ville, et plaça son armée, qui fut en

position dans la journée du 16. Le maréchal duc d'Elchingen eut la gauche appuyant au Borysthène, le maréchal prince d'Eckmuhl le centre, le prince Poniatowski la droite; la garde fut mise en réserve au centre, le vice-roi en réserve à la droite, et la cavalerie sous les ordres du roi de Naples à l'extrême droite : le duc d'Abrantès, avec le 8e corps, s'était égaré et avait fait un faux mouvement.

Le 16, et pendant la moitié de la journée du 17, on resta en observation. La fusillade se soutint sur la ligne. L'ennemi occupait Smolensk avec 30,000 hommes, et le reste de son armée se formait sur les belles positions de la rive droite du fleuve, vis-à-vis la ville, communiquant par trois ponts. Smolensk est considéré par les Russes comme ville forte et comme le boulevard de Moscou.

Le 17, à deux heures après midi, voyant que l'ennemi n'avait pas débouché, qu'il se fortifiait dans Smolensk, et qu'il refusait la bataille; que malgré les ordres qu'il avait et la belle position qu'il pouvait prendre, sa droite à Smolensk, et sa gauche au cours de Borystène, le général ennemi manquait de résolution, l'Empereur se porta sur la droite, et ordonna au prince Poniatowski de faire un changement de front, la droite en avant, et de placer sa droite au Borystène, en occupant un des faubourgs par des postes et des batteries pour détruire le pont et intercepter la communication de la ville avec la rive droite. Pendant ce tems, le maréchal prince d'Eckmuhl eut ordre de faire attaquer deux faubourgs que l'ennemi avait retranchés à 200 toises de la place, et qui étaient défendus chacun par 7 ou 8000 hommes d'infanterie et par du gros canon. Le général comte Friant eut ordre d'achever l'investissement, en appuyant sa droite au corps du prince Poniatowski, et sa gauche à la droite de l'attaque que faisait le prince d'Eckmuhl.

A deux heures après midi, la division de cavalerie du comte Bruyères, ayant chassé les cosaques et la cavalerie ennemie, occupa le plateau qui se rapproche le plus du pont en amont. Une batterie de 60 pièces d'artillerie fut établie sur ce plateau, et tira à mitraille sur la partie de l'armée ennemie restée sur la rive droite de la rivière, ce qui obligea bientôt les masses d'infanterie russe à évacuer cette position.

L'ennemi plaça alors deux batteries de vingt pièces de canon à un couvent pour inquiéter la batterie qui le foudroyait et celles qui tiraient sur le pont. Le prince d'Eckmuhl confia l'attaque du faubourg de droite au général comte Morand, et celle du faubourg de gauche au général comte Gudin. A 3 heures, la canonnade s'engagea; à 4 heures et demie commença une vive fusillade, et à 5 heures les divisions Morand et Gudin enlevèrent les faubourgs retranchés de l'ennemi avec une froide et rare intrépidité, et le poursuivirent jusque sur le chemin couvert qui fut jonché de cadavres russes.

Sur notre gauche, le duc d'Elchingen attaqua la position que l'ennemi avait hors de la ville, s'empara de cette position, et poursuivit l'ennemi jusque sur le glacis.

A cinq heures, la communication de la ville avec la rive droite devint difficile, et ne se fit plus que par des hommes isolés.

Trois batteries de pièces de 12, de brèche, furent placées contre les murailles, à six heures du soir, l'une par la division Friant, et

les deux autres par les divisions Morand et Gudin. On déposta l'ennemi des tours qu'il occupait, par des obus qui y mirent le feu. Le général d'artillerie comte Sorbier rendit impraticable à l'ennemi l'occupation de ses chemins couverts, par des batteries d'enfilades.

Cependant, dès deux heures après midi, le général ennemi, aussitôt qu'il s'aperçut qu'on avait des projets sérieux sur la ville, fit passer deux divisions et deux régimens d'infanterie de la garde pour renforcer les 4 divisions qui étaient dans la ville. Ces forces réunies composaient la moitié de l'armée russe. Le combat continua toute la nuit; les trois batteries de brèche tirèrent avec la plus grande activité. Deux compagnies de mineurs furent attachées aux remparts.

Cependant la ville était en feu. Au milieu d'une belle nuit d'août, Smolensk offrait aux Français le spectacle qu'offre aux habitans de Naples une éruption du Vésuve.

A une heure après minuit, l'ennemi abandonna la ville et repassa la rivière. A deux heures les premiers grenadiers qui montèrent à l'assaut ne trouvèrent plus de résistance; la place était évacuée, 200 pièces de canon et mortiers de gros calibre, et une des plus belles villes de la Russie étaient en notre pouvoir, et cela à la vue de toute l'armée ennemie.

Le combat de Smolensk, qu'on peut à juste titre appeler bataille, puisque cent mille hommes ont été engagés de part et d'autre, coûte aux Russes la perte de 4700 hommes restés sur le champ de bataille, de 2000 prisonniers la plupart blessés, et de 7 à 8000 blessés. Parmi les morts se trouvent cinq généraux russes. Notre perte se monte à 700 morts et à 3100 ou 3200 blessés. Le général de brigade Grabouski a été tué; les généraux de brigade Grandeau et Dalton ont été blessés. Toutes les troupes ont rivalisé d'intrépidité. Le champ de bataille a offert aux yeux de 200,000 personnes qui peuvent l'attester, le spectacle d'un cadavre français sur sept ou huit cadavres russes. Cependant les Russes ont été pendant une partie des journées du 16 et du 17 retranchés et protégés par la fusillade de leurs créneaux.

Le 18, on a rétabli les ponts sur le Borysthène que l'ennemi avait brûlés : on n'est parvenu à maîtriser le feu, qui consumait la ville, que dans la journée du 18, les sapeurs français ayant travaillé avec activité. Les maisons de la ville sont remplies de Russes morts et mourans.

Sur douze divisions qui composaient la grande-armée russe, deux divisions ont été entamées et défaites aux combats d'Ostrowno, deux l'ont été au combat de Mohilow, et six au combat de Smolensk. Il n'y a que deux divisions et la garde qui soient restées entières.

Les traits de courage qui honorent l'armée et qui ont distingué tant de soldats au combat de Smolensk, seront l'objet d'un rapport particulier. Jamais l'armée française n'a montré plus d'intrépidité que dans cette campagne.

Le *Moniteur* publie ensuite un rapport détaillé du prince d'Eckmull sur l'affaire connue de Mohilow; la perte des ennemis y a été beaucoup plus considérable que l'on ne l'avait dit d'abord; le général Frédérichs et les 85e, 118e et 111e régimens se sont couverts de gloire. On lit ensuite les rap-

ports de l'état major autrichien et du général Reynier sur l'engagement qui a eu lieu entre le 7[e] corps, les Autrichiens et les Saxons, contre l'armée du général Tormazow à Kobrin. Les Russes ont perdu 4,000 hommes, et ont été rejetés dans des marais impraticables. Le régiment autrichien Jérôme Colloredo s'est distingué par un fait d'armes très-brillant.

On sait que depuis la prise de Smolensk un autre engagement a eu lieu sur la route de Moscou, et que la victoire s'est encore déclarée pour l'armée française, qui alors n'était plus qu'à soixante lieues de cette ville immense, à la possession de laquelle des publicistes et des militaires éclairés ont attaché les destinées de l'Empire.

Au moment où nous terminons cette notice, on annonce que le prince d'Essling, nommé au commandement de l'armée de Portugal en remplacement du duc de Raguse, dont l'état ne laisse plus d'inquiétudes, est arrivé à Baïonne, et est entré en Espagne avec dix mille hommes et un train d'artillerie considérable. S....

ANNONCES.

Tableau des désordres dans l'administration de la Justice, et des moyens d'y remédier; par J. B. Selves, ex-législateur, ancien magistrat. Un vol, in-8°. Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port. Chez Maradan, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9.

Mémoires sur le Croup ou Angine trachéale, qui a obtenu la première mention honorable au concours ouvert par S. M. l'Empereur sur cette maladie; par G. Vieusseux, docteur-médecin à Genève. Un vol. in-8°. Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port. A Paris, chez J. J. Paschoud, libraire, rue Mazarine, n° 22; et à Genève, chez le même imprimeur-libraire.

De la Nécessité et des Moyens de perfectionner la Législation hypothécaire; par E. A. Hua (de Mantes), ex-législateur, avocat à la cour de cassation et au conseil des prises. In-8°. Prix, 3 fr., et 3 fr. 50 c. franc de port. Chez l'Auteur, rue des Bons-Enfans, n° 28; Lenormant, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8; et au Palais de Justice, chez le concierge de la cour de cassation.

Cet ouvrage renferme des vérités utiles que tous les jurisconsultes doivent s'empresser de méditer.

Essai sur le Journalisme, depuis 1735 jusqu'à l'an 1800. Un vol. in-8°. Prix, 4 fr. 50 c. Chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26.

Le Petit Savant de société; ouvrage dédié à la jeunesse des deux sexes, contenant la manière de jouer tous les jeux innocens dont on s'amuse en société, et les pénitences qui s'y ordonnent, avec la manière de s'y conformer en les exécutant. *Seconde édition*. Quatre vol. in-32, ornés de 8 figures. Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 cent. franc de port, et 50 cent. de plus avec les figures enluminées. Chez Caillot, libraire, rue Pavée-Saint-André, n° 19.

PROSPECTUS.

Voyage aux Antilles et dans l'Amérique méridionale; par M. Leblond, médecin naturaliste, correspondant de l'Institut, de l'ancienne Académie des sciences, du Jardin des Plantes, de la ci-devant Société royale de Médecine, etc. etc. Quatre vol. in-8°, carte et figures, proposés par souscription.

L'ouvrage, qui est sous presse, sera composé de quatre volumes in-8°; les deux premiers contiendront le Voyage aux Antilles et à l'Amérique méridionale; les deux autres, celui de la Guiane française, accompagné d'une carte géographo-géologique, dressée sur les relevés de l'auteur, où seront marqués les sondages des côtes, le véritable cours des rivières, le gisement et la hauteur des principales chaînes de montagnes, les différentes qualités du sol et les lieux où les substances minérales ont été prises, et d'un catalogue raisonné des collections faites dans les trois règnes de la nature. Il y aura au moins quatre gravures en taille-douce par chaque volume.

Le prix de l'ouvrage sera de 25 fr. pour les personnes qui auront souscrit avant le premier janvier 1813, et de 30 fr. pour les non-souscripteurs.

Il faudra ajouter 6 fr. pour recevoir l'ouvrage franc de port.

Les lettres et l'envoi de l'argent devront être affranchis.

On souscrit à Paris, chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Et chez les principaux libraires de la France et de l'étranger.

LE MERCURE paraît le Samedi de chaque semaine, par Cahier de trois feuilles. — Le prix de la souscription est de 48 fr. pour l'année; de 24 fr. pour six mois; et de 12 fr. pour trois mois, franc de port dans toute l'étendue de l'empire français. — Les lettres relatives à l'envoi du montant des abonnemens, les livres, paquets, et tous objets dont l'annonce est demandée, doivent être adressés, *francs de port*, au DIRECTEUR GÉNÉRAL du *Mercure de France*, rue Hautefeuille, N° 23.



MERCURE DE FRANCE.

N° DLXXXII. — *Samedi 12 Septembre 1812.*

POÉSIE.

LA NÉCESSITÉ D'UN ÉTAT.

Discours en vers aux Elèves de Sorèze avant la distribution des Prix, l'an 1812.

VENEZ, jeunes amis! que vos cœurs agités
S'animent à l'éclat de nos solennités!
Venez! de votre maître aidez la voix débile;
Du charme de ces lieux j'embellirai mon style.
A tant d'apprêts touchans mes préceptes liés
Jamais d'aucun de vous ne seront oubliés.
Ainsi de LA RAISON (1) je fis aimer l'empire,
Ainsi L'ADOLESCENCE (1), avec un doux sourire,
Embrassa mes conseils, sous ces dômes pompeux,
Et LA PUBLIQUE ESTIME (1) attira tous ses vœux.
Aujourd'hui, devant vous, éclairant avec crainte
Du monde où vous entrez l'effrayant labyrinthe,
Je veux vous y conduire au poste de l'honneur;
Il est dans le travail ainsi que le bonheur.

(1) Trois sujets de discours publiés par l'auteur les années précédentes.

Quand l'homme a de l'enfance écarté les barrières (2),
Qu'à la force de l'âge il a joint les lumières,
La patrie, empressée à captiver sa foi,
Lui dit, en l'embrassant, que feras-tu pour moi?
L'ennemi, répond l'un, tombera sous mes armes;
L'autre, je défendrai l'orphelin dans les larmes.
Tel se voue à Thémis, ou s'attache aux autels,
FONTANE au noble soin d'éclairer les mortels,
Tandis que mille voix du sein des vastes plaines,
De l'atelier des arts, des ombres souterraines,
Répondent, nous t'offrons nos sueurs et nos bras.
Ainsi naît leur bonheur et celui des Etats.
Du fardeau des devoirs qu'impose la patrie,
Il faut que tout mortel accepte une partie,
Qu'il tâche d'affermir, d'étendre les liens,
Dont les nœuds fortunés joignent les citoyens.
Nous naissons, nous vivons dépendans l'un de l'autre;
Vous cherchez mon secours, je demande le vôtre.
C'est peu que Turcaret le donne tout en or:
Si chacun, pour sa part, n'offrait qu'un vain trésor,
Tous du roi phrygien auraient le sort étrange;
De services plus vrais favorisons l'échange.
Le monde est un concert, où de mille instrumens
Se forment un ensemble et des accords charmans:
Un seul, en jouant faux, en détruit l'harmonie.
Signalons nos talens au concert de la vie.
Celui qui se dérobe à des tributs si doux,
Ennemi de lui-même, est injuste envers tous,
Parasite odieux qui supporte sans honte
Qu'on daigne le servir et payer pour son compte.
Payez toujours pour vous, et redoutez l'ennui
De ce mortel oiseux, qui, pesant sur autrui,
Mesure avec effroi, lorsque le jour commence,
Jusqu'à l'heure du soir, un intervalle immense
Dont rien ne peut combler le vide et le néant.
En vain, de cercle en cercle, aimable fainéant,
Il cherche à raccourcir l'éternelle soirée;
Si l'attrait des devoirs n'en charme la durée,

---

(2) Ce début est imité d'un passage de Thomas dans un discours académique.

Le vice la remplit de son poison mortel :
Un homme sans état est déjà criminel.

Des enfans d'Osiris j'aime l'usage antique :
Ils flétrissaient, dit-on, par décret authentique,
Celui qui sur un art légitime et connu
N'avait pas devant eux fondé son revenu.
Que d'oisifs parmi nous, de bipèdes stériles,
Soit que, lassant nos yeux, sur le pavé des villes,
Ils ne déguisent plus leur ennui vagabond,
Soit que leur nullité, sans craindre aucun affront,
Usurpe nos respects à la faveur des titres,
Se verraient condamnés par ces sages arbitres !
De l'arbre social ils seraient retranchés,
Comme rameaux sans fruit par le vent desséchés,
Tous ces littérateurs, dévolus à la presse
Parce que la charrue effraya leur paresse ;
Et ces légistes faux dont le nombre importun
Suppose cet emploi pour n'en avoir aucun ;
Et ces docteurs munis d'un brevet funéraire
Qu'un trop heureux mépris condamne à ne rien faire ;
Et ces flatteurs gagés que l'Erèbe a vomis,
Et ce débordement de stupides commis,
D'espions décorés, d'entrepreneurs voraces,
Ennemis du travail et fort amis des places ;
Tous paraphant leur seing de longs titres chargé,
Mais qui devraient plutôt, si j'en ai bien jugé,
Au lieu des noms pompeux étalés à la file,
Signer *homme pervers*, ou *sujet inutile*.

Voilà les vrais fléaux de la société ;
Vils enfans de l'orgueil et de l'oisiveté,
Ils forment dans Paris ces nombreuses cohues
D'ardens solliciteurs qui fatiguent les rues.
Voyez-les s'élancer de leurs cabriolets,
Devant l'hôtel des ducs, aux portes des palais,
Où bravant, quinze jours, les rigueurs de décembre,
Ils sont enfin admis chez les valets de chambre.
C'est faire du chemin ! Les valets ont leur cour,
Par eux jusqu'à madame on peut se faire jour :
Il faut tout employer ; la peur d'une bassesse
Peut rendre ridicule aux regards d'une altesse.

Blak n'eut jamais ce tort, quel poste obtiendra-t-il?
Offrez-lui le plus noble, offrez-lui le plus vil,
Dût-il même abjurer ses vieux titres, n'importe,
Le sien sera fort beau si la place rapporte,
Et n'exige sur-tout ni lumières, ni soin.
L'or chez les intrigans est l'unique besoin.
Parlez-leur d'un emploi qu'ils trouvaient bas, indigne;
S'ils peuvent y monter, l'honneur en est insigne.
Mesurant l'avantage, ou sondant le danger,
De livrée et d'enseigne ils sont prêts à changer;
Qu'on les place, c'est tout; pour peu que l'on diffère,
La faim presse, tremblons, Dieu sait ce qu'ils vont faire!
Emile qui les voit, du fond d'un atelier,
Bénit, l'équerre en main, son tranquille métier,
Où son ambition, à son devoir bornée,
Trouve la paix, l'honneur, le pain de la journée;
Heureux, sans aspirer à tant d'emplois nouveaux,
D'élever ses enfans, qu'il forme à ses travaux,
Leur léguant, pour tout bien, son art, sa vertu franche,
Et ses refrains si gais aux banquets du dimanche.

— Eh quoi! me dit Damis, en pinçant ses cheveux,
Quand, au sein du beau monde, où tout rit à mes vœux,
Heureux de mes amours, heureux de ma calèche,
Je fais briller par-tout mon or que je dépêche,
Venez-vous de Rousseau, bizarre partisan,
Mettre aux mains d'un baron l'outil d'un artisan?
— J'aime à citer Rousseau; mieux encor Lafontaine.
De quatre naufragés dans une île lointaine,
Il nous peint l'abandon; c'est un prince, un berger,
Un commerçant, un duc. En ce pressant danger,
Que faire sans le sou? le pâtre, avec courage,
Pour leur gagner du pain se met vîte à l'ouvrage,
Il les sauve; et l'auteur en conclut que nos bras
Sont le plus sûr moyen pour sortir d'embarras.

Ecoutez à présent l'orateur philosophe:
Riches, grands, disait-il dans sa vive apostrophe,
Vous comptez sur votre or, il peut vous échapper,
La foudre, à ce haut rang, peut aussi vous frapper.
Déjà gronde l'orage. Au fort de la tempête
Ayez tous en vous-même une ressource prête.

Embrassez le travail nourricier des humains,
Notre premier bonheur c'est l'œuvre de nos mains.
Tel il prophétisait; mais les dieux de la terre,
Sans comprendre sa voix, défiaient le tonnerre,
Des révolutions quand les noirs ouragans,
Déchaînés tout-à-coup sur ces dieux arrogans,
Les ont déjà ravis à notre idolâtrie.
Ils perdent leurs autels, leurs trésors, leur patrie;
De tout ce qu'ils aimaient abandonnés, trahis,
Par quel art suppléer à leurs biens envahis?
Ah! qu'ils voudraient alors, honteux de leur mollesse,
Avoir aux durs travaux abaissé leur noblesse!
Plus ils furent puissans, plus triste est leur exil.
Réduits à mendier l'office le plus vil,
Ils déplorent l'orgueil de leurs grandeurs inertes,
Tandis que leurs égaux, frappés des mêmes pertes,
Par un noble salaire arrêtent ce déclin,
L'un s'applique au bel art dont s'honora Franklin,
De l'encre des bureaux l'autre a sa main noircie,
D'Olban tient le rabot, Egmon pousse la scie,
Tous libres, tous heureux; offrant même à souper
A l'indigent marquis, trop vain pour s'occuper.

— Eh bien! soit; nous irons, loin du bruit scolastique,
Suivre, bas apprentis, nos leçons en boutique...
— Non; des conseils du sage il faut prendre l'esprit;
De l'arbre du savoir dont vous cueillez le fruit,
Contre les coups du sort faites-vous un asile.
Tout est vice et malheur sans un travail utile,
C'est ma thèse en deux mots. Quels sont, de toutes parts,
Les hommes diffamés qui choquent vos regards?
Quels sont les malheureux perdus dans ces abymes
Où les coups du hasard frappent tant de victimes?
Quels vont incessamment respirer les poisons
Dont le vice a souillé ses hideuses maisons?
Quels sont ceux dont les mœurs irritent la police,
Ou qui, bravant le glaive aux mains de la justice,
Vont répandre l'effroi sous le toit protecteur?
Quels tous ces êtres vils qu'un père avec horreur
Présente à ses enfans comme un objet funeste,
Où se sont amassés tous les maux qu'on déteste?
Quels sont-ils, dites-vous? tous ceux qui sans état

Veulent, en plein repos. l'opulence et l'éclat.
Les soins industrieux fatiguent leur mollesse,
Le travail lentement arrive à la richesse,
Au lieu que sans tracer un pénible détour,
Le crime impatient y parvient en un jour.

Aussi, quand la révolte effrayant les couronnes,
Des empires vieillis veut briser les colonnes,
Vers les vastes remparts l'affreuse Déïté,
Dirigeant dans la nuit son vol précipité,
De tous ces malheureux qu'elle assemble autour d'elle
Forme, excite à son gré la ligue criminelle;
Des cavernes de Foy, de l'antre de Gemblin,
Du gouffre où l'on s'immole, un cornet à la main,
Des abimes infects où la débauche pâle
Abreuve ses amans des poisons qu'elle exhale,
Ils courent; les complots, la fureur des débats,
La trahison, la mort, les plus noirs attentats,
S'élancent avec eux. La déesse enflammée
Grossit dans les faubourgs l'épouvantable armée,
Et promettant le vol, le ravage, le sang,
Contre le souverain, assuré par son rang,
Elle pousse, à grands cris, ses hideux satellites;
En vain, à son aspect, les mœurs, les lois proscrites
Cherchent l'abri du trône et l'appui des héros,
L'anarchie a sur eux fait rouler tous ses flots;
Hors du crime il n'est plus d'asile et d'espérance,
Le crime règne seul dans sa toute-puissance,
Et contre le torrent de la destruction,
Il faut qu'un Dieu paraisse, ou toi, NAPOLÉON!

Amis, tels sont les maux que la mollesse entraîne.
Ah! vos jeunes efforts, dans cette docte arêne,
D'une autre destinée annoncent la splendeur.
Allez! rien n'éteindra votre première ardeur.
Dans les rangs élevés où le sort vous appelle,
Non, jamais votre cœur à mes avis rebelle,
De l'austère devoir ne fuira le sentier;
Au prince, à la patrie il sera tout entier,
Et par-tout du travail la puissance féconde
Fera votre bonheur, comme celui du monde.

R. D. FERLUS.

LA ROSE ET LA VIOLETTE.

Fable demandée par mademoiselle A**.

Sous cette herbe, à mes pieds, j'aperçois quelque chose;
C'est une fleur, je crois, disait *la belle rose*,
De l'humble violette insultant les appas
Et la traitant du haut en bas.
L'autre lui répondit : Hélas!
Sur ce bâton piquant où votre éclat se perche,
On vous aperçoit de très-loin;
Chacun, sans vous chercher, vous trouve sous sa main,
Et moi pour me trouver je prétends qu'on me cherche.

Par M. T***.

ÉNIGME.

Jadis dans un discours public,
Soit plaidoyer, soit sermon, soit harangue,
Tout orateur français était atteint du tic
De paraître, à la fois, savoir plus d'une langue.
Par-tout on affectait de l'érudition.
Point de phrase, de période
Qui, de l'exorde à la péroraison,
Le plus souvent sans rapport ni méthode,
N'offrît et du latin et du grec à foison.
C'était de nos aïeux l'esprit, le goût, la mode.
On n'était éloquent que de cette façon.
Cette bizarre et pénible éloquence
Qui des lettres, pourtant, prédit la renaissance,
Et de qui le latin, pour sa part, fit les frais
Avec plus ou moins d'abondance,
Pendant deux siècles à peu près,
Dut plaire infiniment aux écrivains français :
Et c'est de là que, presque sans étude,
Parmi les gens les moins instruits,
Auditeurs et lecteurs ont pris,
Insensiblement l'habitude,
Dans leurs entretiens journaliers,
Même en traitant des sujets familiers,

D'emprunter, d'adopter, de la langue latine,
Avec plus ou moins d'à-propos,
Des tours, des figures, des mots
Qu'ils ont cru bonnement de française origine,
En voyant des Français s'en servir fréquemment,
Par ton, par art, ou par amusement.
C'est ainsi qu'à la fin s'établit la routine.
Eh! qu'importe? on s'entend. L'usage fait la loi.
Or, apprenez qu'un de ces mots c'est moi.
Des deux langues les dictionnaires
M'ont fait le même nom et la même valeur.
Je suis donc doublement un mot générateur.
Dans les écrits de maint auteur,
Dans les récits de maint conteur,
Dans les *alinea* de maint calculateur,
J'ai des fonctions nécessaires.
Tout juge, expert, huissier, notaire ou procureur,
Dans ses procès-verbaux et dans ses inventaires,
M'accorde une place d'honneur;
Et ce sont là sur-tout mes chances ordinaires.
Ensemble indicateur et multiplicateur,
Certain d'avoir toujours d'autres mots à ma suite,
(Car par-tout où je suis on me fait précurseur)
Nul mot autant que moi ne permet la redite,
C'en est assez, je crois, lecteur;
Je n'ai rien de plus à vous dire,
Si ce n'est qu'en français, pour vous faire sourire,
(Pardonnez-moi cette fadeur)
Trois fois au moins j'ai voulu me traduire:
Mais à quoi bon? vous le saviez déjà,
Et vous m'eussiez très-bien deviné sans cela.

JOUYNEAU-DESLOGES (Poitiers).

LOGOGRIPHE.

JE suis l'emblême heureux de la fidélité;
Je défends la brebis, je plais à la beauté.
Bien des amans sont jaloux des caresses
Que je reçois de leurs maîtresses.
Dans moi, lecteur, tu peux trouver mon logement,
Ou ce qu'un étourdi te fait à tout moment.

CHARADE.

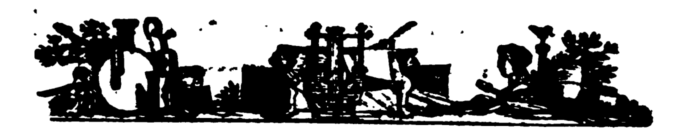
Dans le boudoir d'une coquette
Mon premier, cher lecteur, s'emploie à la toilette;
Par lui l'on cherche à s'embellir,
Il est un talisman qui sert à rajeunir
Et qui produit bien des métamorphoses.
De lui souvent se composent les roses
Que font briller nos modernes Laïs
Sur des appas que le tems a flétris.
Pour mon second qu'en hiver on redoute,
En été l'on y cherche une douce fraîcheur,
Mais dans toute saison il fait fuir un buveur.
Mon tout, lecteur, tu l'as trouvé sans doute
Ou tu le trouveras dans un fade entretien,
Dans la trop grande renommée,
Dans l'absence ou l'excès des faveurs et du bien,
Et sous le joug de l'hyménée.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *Pomme*.

Celui du Logogriphe est *Morphée*, dans lequel on trouve : *Orphée* et *or*.

Celui de la Charade est *Basane*.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Description de l'Égypte, ou *Recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Egypte pendant l'expédition de l'armée française*, publié par les ordres de Sa Majesté l'Empereur Napoléon-le-Grand. — *Première livraison.* — A Paris ; de l'Imprimerie impériale.

(SECOND ARTICLE.)

Le recueil dont nous allons essayer d'indiquer sommairement le contenu, offre un vaste champ aux méditations des savans de tous les pays et de tous les états. A la lueur de tant de résultats précieux, puisés dans le sanctuaire même de l'Égypte, l'histoire découvrira peut-être un jour ce que la fable mystérieuse avait enveloppé jusqu'ici dans les ténèbres des préjugés ; je veux dire l'origine de tous les arts. Envisagée sous ce point de vue, cette collection est un des monumens les plus remarquables élevé à l'histoire et aux arts, et le héros dont la protection auguste en a favorisé les progrès lui prêtera l'immortalité de son nom. « Ce grand ouvrage, dit » M. le baron de Fournier, intéresse la gloire de notre » patrie ; on le doit aux efforts de nos guerriers ; il tire » son origine de l'union des sciences et des armes, du » génie et de la fortune ; il est le témoignage et le fruit » de leur alliance. Il rappellera le séjour des Français » dans une des contrées les plus célèbres de l'univers, » et tout ce qu'ils ont fait pour honorer leurs victoires » par la justice et la clémence ; il ramènera souvent sur » ce pays les pensées et les vœux des amis des beaux-» arts, et de tous ceux qui portent un intérêt sincère à » l'avancement des connaissances utiles. »

L'Egypte, qui aspirait à rendre ses établissemens immortels, opposera long-tems la gravité sévère des plus anciens modèles à la mobilité et à l'inconstance natu-

relles de l'esprit humain ; car le peuple le plus jaloux de produire des ouvrages durables habitait le pays de la terre le plus propre à les conserver. Ces monumens ont été construits plusieurs siècles avant que les villes de la Grèce fussent fondées. Ils ont vu naître et s'évanouir la grandeur de Tyr, de Carthage et d'Athènes. Ils portaient déjà le nom d'antiquités égyptiennes au tems de Platon; et nos successeurs les admireront encore à l'époque où dans tous les autres lieux du globe il ne restera plus de vestiges des édifices qui subsistent aujourd'hui.

Des considérations aussi puissantes que celles que nous venons d'apercevoir, et plusieurs autres encore que les limites de l'ouvrage périodique dans lequel nous écrivons ne nous permettent point d'exposer, mais qu'une étude suivie de ce grand ouvrage doit naturellement suggérer, toutes ces considérations, disons-nous, doivent vivement exciter le louable désir des savans et des véritables amis des arts et des lettres d'enrichir l'ensemble de leurs connaissances des nombreux et nouveaux résultats consignés dans ce recueil précieux. Nous nous empressons de satisfaire, du moins en partie, à l'attente du monde savant, en mettant d'abord sous ses yeux un exposé succinct des principaux travaux de la commission d'Egypte. Nous donnerons par la suite une analyse détaillée de ceux des mémoires qui étant d'un intérêt général seraient de nature à captiver l'attention de tous les hommes instruits.

L'état géologique de la vallée du Nil et les rochers qui lui servent de limites, ont été observés avec un soin scrupuleux. Les recherches minéralogiques comprennent aussi l'examen des carrières que les anciens Egyptiens ont exploitées. On a entrepris des voyages multipliés pour recueillir dans les déserts voisins de l'Egypte les plantes propres à ce pays et celles que l'industrie y a naturalisées. On a donné à l'étude des animaux les soins les plus assidus en s'appliquant à vérifier les résultats déjà connus, à rectifier les descriptions imparfaites, et à suppléer aux observations que les naturalistes n'avaient point faites dans les voyages précédens. L'examen des substances naturelles de l'Egypte offrait d'autant plus

d'intérêt qu'il a long-tems occupé les premiers législateurs de ce pays, et les connaissances qui en résultent répandent une nouvelle lumière sur des points obscurs de leur ancienne doctrine. Les planches qui représentent ces objets sont très-remarquables par la fidélité de l'imitation; elles indiquent suffisamment combien l'art du dessin a réussi par de nouveaux progrès et d'heureux efforts à suppléer à la présence de la nature.

A l'égard de monumens qui ont immortalisé l'Egypte, on n'en avait eu qu'une connaissance défectueuse avant l'expédition française, ou plutôt ils étaient entièrement ignorés. Cet ouvrage en offrira la description exacte. On a reconnu la position géographique de chaque monument; on a multiplié les vues pittoresques de ces ruines magnifiques; on a mesuré avec le soin le plus attentif les dimensions des édifices et celles des parties dont ils se composent. Tous ces monumens sont représentés par des plans, des élévations et des vues perspectives.

Ce travail ne se borne point à quelques ruines isolées, mais il comprend les monumens principaux de l'Egypte. « On n'observe point dans l'Egypte » méridionale, dit M. le baron de Fournier, ces causes » multipliées qui, dans les autres climats, tendent con- » tinuellement à détruire les édifices et en effacent le » plus souvent jusqu'aux derniers vestiges; et ces mêmes » ouvrages se défendent aussi, par leur propre masse, » contre les efforts des hommes. On a donc pu former » aujourd'hui le tableau de l'architecture des Egyptiens » avec la certitude d'y avoir compris leurs plus beaux » édifices. » Il est manifeste, continue ce savant, que » ceux qui existent encore à Thèbes, à Apollinopolis, à » Abydus, à Latopolis, sont ces mêmes monumens qui » avaient été décrits par Hécatée, Diodore et Strabon, » et il ne peut y avoir rien de plus important pour l'his- » toire des arts que la connaissance des grands modèles » qui ont excité l'admiration des Grecs et développé leur » génie. »

On s'est appliqué à l'imitation exacte des sculptures innombrables qui décorent ces édifices. Les dessins des bas-reliefs représentent les objets les plus variés; ils se

rapportent aux usages de la guerre, aux cérémonies religieuses, aux faits astronomiques, aux gouvernemens, aux coutumes publiques, aux mœurs domestiques, à l'agriculture, à la navigation et à tous les arts civils; on s'est attaché dans ces dessins à transcrire exactement les caractères. On a imité avec soin les couleurs qui ornent encore plusieurs monumens et qui semblent n'avoir rien perdu de leur premier éclat.

Aux plans topographiques, aux vues pittoresques, aux planches d'architecture, aux dessins des bas-reliefs, on a joint des descriptions étendues. Ces descriptions contiennent les résultats d'un examen approfondi; elles ont pour but de faire connaître l'état actuel des monumens et les dégradations que le tems a causées, l'espèce des matières que l'on a employées et plusieurs autres circonstances.

C'est avec le même soin et les mêmes attentions infatigables que l'on a décrit les sépultures magnifiques des anciens rois de Thèbes, les grottes funéraires où la piété domestique s'efforçait de perpétuer le souvenir et les dépouilles mortelles des ancêtres, et les autres hypogées qui semblent avoir été destinées à des cérémonies ou à des études mystérieuses. Les fameuses pyramides de Memphis, qui avaient donné lieu à tant d'observations incertaines, ont été soumises aux recherches les plus attentives; on a déterminé avec précision leur situation géographique, la direction des côtés par rapport à la ligne méridienne et les dimensions extérieures; les obélisques, les sphinx, les statues colossales, les sarcophages et divers autres monolithes sont représentés dans des dessins particuliers.

On a examiné avec attention une quantité prodigieuse des momies d'hommes, de quadrupèdes, de reptiles et d'oiseaux. Dans les caisses qui renferment ces corps desséchés, on a trouvé des étoffes d'un tissu précieux, des dorures, des colliers, des amulettes, des anneaux et une multitude de fragmens remarquables: les dessins de ces monumens se trouvent insérés dans la collection générale.

Les planches relatives à l'Egypte moderne repré-

sentent, 1° les mosquées, les palais, les portes des villes, les places, les tribunaux, les aquéducs, les sépultures, les enceintes et hôtels destinés au commerce, les inscriptions et médailles; 2° les jardins, les bains, les écoles, les instrumens des arts, les armes, les tombeaux des familles, les édifices destinés aux fabriques, les machines, les ateliers, les instrumens des diverses professions; 3° les cérémonies annuelles, les caravanes, les réunions publiques, les assemblées et fêtes domestiques, les exercices militaires, les usages relatifs aux obsèques, aux mariages et aux naissances; 4° enfin les individus remarquables dans les diverses classes d'habitans ou dans les races étrangères, et les vêtemens et les armes qui les distinguent.

Dans les mémoires qui font partie de la collection, on s'est proposé de compléter la description de l'Egypte et d'en approfondir l'étude par la comparaison et la discussion des faits. Les auteurs de ces mémoires ont porté leurs recherches, 1° sur les institutions, les mœurs, la littérature, les sciences, les arts, le système des mesures et l'industrie des anciens Egyptiens; 2° sur la géographie ancienne et moderne, l'histoire de l'Egypte, le gouvernement actuel de ce pays, la religion, les mœurs, les usages publics ou particuliers, l'état des arts, de la littérature et des sciences, l'agriculture, l'industrie, les revenus publics, la navigation et le commerce; 3° sur la nature et l'état physique du sol, de l'air et des eaux, sur la zoologie, la botanique, la minéralogie et la géologie de l'Egypte. Chacun de ces écrits est un ouvrage séparé, et dans la partie de cette collection qui renferme les mémoires on a observé les mêmes règles que dans les collections académiques.

L'énumération précédente fait connaître le plan que l'on a suivi dans la description de l'Egypte. Les auteurs se sont attachés à remarquer tous les ouvrages de la nature ou de l'homme dont l'examen peut servir à l'étude de ce pays.

Ainsi cet ouvrage donnera une connaissance précise de l'état physique de l'Egypte, de l'industrie actuelle de

ses habitans, et des monumens que leurs ancêtres ont élevés.

Quoique les sciences aient vu s'évanouir une partie de l'espoir qu'elles avaient alors conçu, elles auront néanmoins retiré des avantages considérables de l'expédition française. *La capitale des Napoléons* réunira désormais aux chefs-d'œuvre qui ont illustré la Grèce et l'Italie, le tableau fidèle des monumens égyptiens, et l'on aura sous les yeux tout ce que le génie des arts a produit de plus grand et de plus parfait. En comparant ces modèles on se souviendra qu'ils sont le prix de la victoire; que la France a reçu ces monumens immortels de la main d'un héros qui compose ses trophées des plus sublimes ouvrages de l'antiquité, et qui attache ainsi la mémoire de ses triomphes à toutes les époques de la gloire des beaux-arts.

L'ouvrage de la commission d'Egypte doit paraître en trois livraisons. La première, qui est entre nos mains, comprend cent soixante-dix planches, savoir, 1° le premier volume d'antiquités composé de quatre vingt-dix-sept planches, qui représentent les monumens de *Philæ*, de *Syène*, d'Elephantine, d'Ombos, d'*Elethyia*, d'Edfou, d'Esné, d'Erment, et toutes les ruines situées depuis l'île de Philæ jusqu'à Thèbes, avec cinq autres planches formant la collection des monumens astronomiques;

2°. Un demi-volume d'*Etat* moderne, composé de trente-sept planches, sujets choisis dans la Haute et Basse-Egypte, et dans la ville du Caire ou dans les collections d'arts et métiers, de costumes et d'inscriptions arabes;

3°. Un quart de volume d'*histoire naturelle*, composé de trente-une planches; oiseaux d'Egypte, poissons du Nil, botanique et minéralogie. Cette livraison renferme dix-neuf planches au-dessus du format ordinaire, et seize planches en couleur.

Le texte de la première livraison se compose des parties suivantes:

Préface historique par M. le baron Fournier, préfet du département de l'Isère.

Mémoires relatifs à l'état moderne.

Recueil d'observations astronomiques, etc. par M. Nouet.

Mémoire sur la communication de la mer des Indes à la Méditerranée par la Mer-Rouge et l'Isthme de Suez, suivi d'un appendice, par J. M. Lepère.

Mémoire sur les anciennes limites de la Mer-Rouge, par M. Du-Bois-Aymé.

Mémoire sur la ville de Qoceyr et ses environs, et sur les peuples nomades qui habitent cette partie de l'ancienne Trogloditique, par le même.

Mémoire sur l'art de faire éclore les poulets en Egypte, par MM. Rozière et Rouyer.

Notice sur les médicamens usuels des Egyptiens, par M. Rouyer.

Mémoire sur le système d'imposition territoriale et sur l'administration des provinces de l'Egypte dans les dernières années du gouvernement des Mamelouks, par feu Michel-Ange Lancret.

Mémoire sur le lac Menzaleh, par M. le général Andréossy.

Mémoire sur la vallée des lacs de Natroun et du fleuve sans eau, par M. le général Andréossy.

Mémoire sur les finances de l'Egypte, depuis la conquête du sultan Selim Ier jusqu'à celle du général en chef Bonaparte, par M. le comte Estève.

Mémoire sur la Nubie et les Barabras, par M. Costaz.

Observations sur la fontaine de Moïse, par M. Monge.

Description de l'art de fabriquer le sel ammoniac, par M. Collet-Descotils.

Mémoires et observations sur plusieurs maladies qui ont affecté les troupes de l'armée française pendant l'expédition d'Egypte, par M. le baron Larrey.

Mémoire sur les inscriptions koufiques recueillies en Egypte, et sur les caractères employés dans les monumens arabes, par M. Marcel.

Descriptions des arts et métiers.

Nous ne donnerons pas l'énumération des courtes

notices dont se compose cette partie ; elles sont toutes relatives aux planches qui les accompagnent.

Mémoires d'histoire naturelle.

Histoire des poissons, par M. Geoffroi-Saint-Hilaire.

Histoire des oiseaux, par M. Savigny.

Recherches de botanique, par MM. Delille et Coquebert.

Description des monumens.

Description de l'île de Philæ, par feu Michel-Ange Lancret.

Description de Syène et des Cataractes, par E. Jomard.

Description de l'île d'Elephantine, par E. Jomard.

Description d'Ombos et de ses environs; sect. I, par MM. Chabrol et E. Jomard; sect. II, par M. Rozière, ingénieur en chef des mines.

Description des antiquités d'Edfou, par E. Jomard.

Description des ruines d'El-Kab ou Eleithyia, par M. J. Genis.

Description d'Esné et de ses environs, par MM. Jollois et Devilliers.

Description d'Erment ou Hermonthis, par E. Jomard.

Note sur les restes de l'ancienne ville de Tuphium, par M. Costaz.

Mémoires d'antiquités relatifs à des questions particulières.

Mémoire sur le nilomètre de l'île d'Elephantine et les mesures égyptiennes, par M. Girard.

Mémoire sur l'agriculture, sur plusieurs arts et sur plusieurs usages civils et religieux des anciens Égyptiens, par M. Costaz.

Mémoire sur le lac Mœris comparé au lac de Fayoum, par E. Jomard.

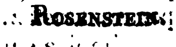
Mémoire *sur les vases nurrhins* qu'on apportait jadis en Egypte, et sur ceux qui s'y fabriquent, par M. Rozière.

De la géographie comparée et de l'ancien état des côtes de la Mer-Rouge, considérée par rapport au commerce des Egyptiens dans les différens âges, par M. Rozière.

Mémoire sur le *zodiaque nominal* et primitif des anciens Égyptiens, par M. Remis Raige.

Dissertation sur diverses espèces d'instrumens de musique que l'on remarque parmi les sculptures qui décorent les antiques monumens de l'Egypte, etc., par M. Villoteau.

Avant de terminer cette analyse, nous ajouterons seulement qu'un commissaire spécial est chargé de régler immédiatement les détails de l'exécution, de maintenir l'économie et l'uniformité dans toutes les parties de ce grand travail, de disposer les matériaux suivant l'ordre adopté, enfin de diriger les divers travaux de la gravure et de l'impression des planches. Le ministre avait nommé pour remplir cette fonction M. Comté, dont la mort a causé de si justes regrets. M. Michel-Ange Lancret, ingénieur des ponts et chaussés, qui depuis long-tems s'était fait remarquer par des connaissances très-rares dans la haute géométrie et dans toutes les branches de la philosophie naturelle, lui avait succédé. Il a succombé à une maladie douloureuse vers la fin de 1807. Il a été remplacé par M. Jomard, ancien ingénieur du dépôt de la guerre, qui dans ce moment consacre à ce travail les soins les plus assidus. La commission chargée de diriger l'édition a choisi parmi ses membres un secrétaire chargé de la correspondance générale, qui surveille immédiatement l'impression des mémoires, et concourt avec le commissaire à la composition et à la correction des planches. Cette fonction est aujourd'hui remplie par M. Jollois, ingénieur des ponts et chaussées, géomètre aussi instruit qu'habile dessinateur, dont le zèle et l'activité contribuent depuis plusieurs années à rendre les dessins de cet ouvrage dignes du texte qu'ils accompagnent.


ROSENSTEIN.



HISTOIRE DE LA CHUTE ET DE LA DÉCADENCE DE L'EMPIRE ROMAIN, traduite de l'anglais d'EDOUARD GIBBON. *Nouvelle édition*, entièrement revue et corrigée, précédée d'une *Notice sur la vie et le caractère de Gibbon*, et accompagnée de notes critiques et historiques, etc. par M. F. GUIZOT. — TOMES IV, V ET VI. — Prix de chaque volume, 7 fr., et 8 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *Maradan*, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9.

LA célérité de l'éditeur de ce grand ouvrage à en publier la seconde livraison, nous fait un devoir de n'en pas différer l'annonce. Il est rare de voir les grandes entreprises de ce genre exécutées avec cette rapidité que promettent souvent leurs *Prospectus*. Il paraît que M. Maradan n'avait rien exagéré dans le sien. Sa seconde livraison paraît précisément à l'époque où il l'avait promise : nous sommes, je crois, en droit d'en conclure que les deux autres se suivront aussi régulièrement, que l'ouvrage sera complet au mois de février prochain, et nous en félicitons également le public et le libraire.

Dans notre annonce des trois premiers volumes, nous parlâmes du succès que l'ouvrage de Gibbon obtint, à son apparition, en Angleterre et en Europe. Plus on avance dans la lecture de ce livre, et plus on est convaincu que ce succès était mérité. Le ton de son histoire n'est pas, il est vrai, celui des grands écrivains qui ont eu à traiter les époques les plus glorieuses pour l'humanité. Il n'a point d'enthousiasme, il est rarement éloquent ; mais lorsque l'on réfléchit sur les tems et sur les hommes dont il avait à nous parler, on se demande bientôt si des tableaux pareils auraient supporté des couleurs plus brillantes, et l'on est bien tenté de croire que celle que l'historien anglais a choisie était la seule qui leur convenait. Si l'on veut se bien pénétrer de l'ingratitude de sa tâche, on n'a qu'à se rappeler le dégoût qu'inspiraient ces tristes époques à notre illustre Montesquieu, le mépris avec lequel il en traite les maximes et les mœurs, et ces mots qui sont presque les derniers

de son esquisse immortelle : « Je n'ai pas le courage de » parler des misères qui suivirent ! » Il n'y avait sans doute qu'un moyen de rendre cette histoire intéressante ; il fallait y suivre d'un œil philosophique l'avilissement du caractère, la dégradation de l'esprit humain, et pour qu'un pareil sujet ne devînt pas fatigant et même désolant, il n'y avait guères d'autres ressources que celle des traits malins et du sel épigrammatique.

On a reproché à Gibbon d'avoir dirigé de préférence ces épigrammes et ces traits contre une religion qui a fait depuis le bonheur du monde. L'accusation est fondée jusqu'à un certain point. *Les récollets au Capitole* lui avaient fait, comme nous l'avons dit en annonçant les trois premiers volumes, une impression fâcheuse qui ne s'effaça jamais ; mais l'erreur de Gibbon peut facilement être excusée. Occupé pendant vingt ans des recherches nécessaires à la composition de son ouvrage, il vécut alors beaucoup moins avec ses contemporains que dans les tems dont il écrivait l'histoire. Il était parti de l'époque de Trajan, où il laissait Rome et son empire dans un état de splendeur sous le paganisme ; il voyait la décadence de cet empire marcher d'un pas égal avec les progrès de la nouvelle religion : que l'on fasse un moment abstraction des biens qu'elle a faits depuis à l'Europe moderne, et qu'on juge de la conséquence qu'un pareil rapprochement devait lui fournir. Les maux affreux qui ont résulté récemment de l'oubli, je dirais volontiers de l'absence du christianisme, ont, il est vrai, dessillé les yeux des philosophes sur ses bienfaits long-tems méconnus ; mais Gibbon n'avait point été éclairé par cette funeste expérience. Son histoire même (et nous devons le répéter, il ne vivait que dans son histoire) ne l'avait pas conduit à l'époque du christianisme héroïque et éclairé. Moins absorbé par ses laborieuses recherches, il eût sans doute reconnu que si la religion chrétienne n'avait pu régénérer les Grecs et les Romains avilis, ces peuples avaient été trop heureux de se réfugier au sein de l'église, lorsque leurs temples s'écroulaient de tous côtés ; que le christianisme seul avait pu adoucir les mœurs des barbares, et que nous

lui devons la civilisation moderne, supérieure, sous tant de rapports, à celle que nous admirons dans les anciens.

Au reste, quelles que fussent les opinions générales de Gibbon sur cette matière, la droiture de son cœur, la rectitude de son esprit l'ont rendu presque toujours juste dans ses jugemens particuliers. Un certain dépit, une certaine amertume contre le culte nouveau qui supplantait le culte ancien, perce quelquefois dans son récit, et plus souvent dans ses notes; mais il discute les faits, les allégations des deux partis avec exactitude, il juge leurs partisans avec impartialité. Le premier volume de cette livraison (le tome IV de l'ouvrage) offre deux exemples très-frappans de cette justice que nous lui attribuons. Il y apprécie le mérite et la religion des deux princes qui ont été le plus loués et le plus déchirés par les historiens et les orateurs de cette époque, Constantin le Grand et Julien l'Apostat. Il serait curieux de rapprocher ce qu'ont dit Voltaire et Gibbon de l'un et de l'autre. Le philosophe de Ferney ne pardonnait rien au protecteur du christianisme. Il l'a peint comme un monstre qui n'avait point embrassé la nouvelle religion par conviction, mais par politique. Il n'est pas éloigné d'adopter les calomnies de Zozime, qui voulait que cet empereur ne se fût livré aux pontifes chrétiens que parce qu'ils lui promirent des expiations que lui refusaient les prêtres du paganisme. L'historien anglais, retiré à Lausanne, peut rire, comme Voltaire, des miracles du labarum; il peut livrer à l'incrédulité philosophique la vision de Constantin, rapportée par le seul Eusèbe; mais il ne fait pas plus de grace aux fables de Zozime qu'à celles d'Eusèbe, et il ne révoque point en doute la conversion sincère de Constantin. Il en retrace l'origine et les progrès avec autant de sagacité que de bonne foi, et montre fort bien comment ce prince, après avoir été fort dévot à l'Apollon de la Fable, après avoir couvert ses autels d'offrandes votives, put devenir le premier appui de la religion de la croix. Son intérêt s'y trouvait sans doute, puisque cette religion reconnaissait son pouvoir comme délégué immédiatement par la divinité; puisque les chrétiens, moins

nombreux que les païens, mais enflammés du zèle qui distingue les sectes naissantes, lui offraient un secours bien plus puissant que la foule indolente des sectateurs d'un culte décrié. Mais la part quelconque que son intérêt put avoir à sa conversion, ne doit pas nous empêcher de la croire sincère : est-il rien qui nous persuade mieux que notre intérêt? Et qu'y a-t-il d'étonnant, demande fort bien Gibbon, qu'un empereur guerrier ait adopté sincèrement, au quatrième siècle, une opinion fondée sur des preuves qui ont satisfait ou subjugué, au dix-septième, la raison d'un Grotius ou d'un Pascal?

Le contraste entre la partialité de Voltaire et la justice de Gibbon est plus sensible encore dans leurs jugemens sur Julien l'Apostat. On connaît l'admiration du patriarche de Ferney pour ce prince qu'il comparait à Frédéric-le-Grand, et qu'il décora du titre le plus glorieux, selon lui, en le surnommant *le philosophe;* mais Gibbon nous donne une idée plus exacte de sa philosophie lorsqu'il nous le montre occupé, à presque toutes les heures du jour et de la nuit, à brûler de l'encens en l'honneur de ses dieux, à leur offrir des sacrifices ; lorsqu'il nous rappelle qu'il dépensait en victimes une bonne partie des revenus de l'Etat, et qu'on craignit que sa dévotion n'éteignît la race des bêtes à corne s'il revenait vainqueur de son expédition contre les Persans. Ailleurs il nous peint ce héros singulier, humiliant sa dignité de souverain-pontife jusqu'à remplir dans les temples les plus ignobles fonctions des ministres sacrés, portant le bois, allumant le feu, égorgeant la victime, et lisant dans ses entrailles avec la crédulité d'un aruspice et le sang-froid brutal d'un boucher. Nos lecteurs trouveront sans doute qu'un idolâtre aussi zélé faisait un étrange philosophe; cependant, sans lui en donner le surnom, Gibbon expose avec beaucoup de clarté comment Julien le méritait à certains égards par les vues philosophiques qu'il cherchait à porter dans sa religion, dont il aurait bien voulu expliquer les intentions par des allégories. Gibbon enfin fixe avec beaucoup d'équité les droits de Julien à notre estime dans le portrait qu'il trace de ce prince, et dont nous allons transcrire la dernière moitié. « Quand on

examine (dit-il) le portrait de Julien avec une attention minutieuse ou peut-être malveillante, quelque chose semble manquer à la grace et à la perfection de la figure. Son génie était moins vaste et moins sublime que celui de César, et il n'égalait point Auguste en prudence. Les vertus de Trajan paraissent plus sûres et plus naturelles; la philosophie de Marc-Aurèle est plus simple et plus suivie. Cependant Julien a soutenu courageusement l'adversité, et il a joui de sa fortune avec modération. Après un intervalle de cent vingt ans depuis la mort d'Alexandre Sévère, les Romains virent paraître un Empereur qui ne connaissait point d'autres plaisirs que ses devoirs, qui travaillait à soulager les malheureux et à ranimer le courage de ses sujets, qui tâchait de joindre toujours le mérite à l'autorité, et de donner le bonheur à la vertu. L'esprit de parti lui-même, et, pour dire encore plus, l'esprit de parti religieux, a été forcé de rendre hommage à la supériorité de son génie dans la paix et dans la guerre, et d'avouer, en soupirant, que Julien l'Apostat aimait son pays et méritait l'empire de l'univers. »

Ce morceau, quoique d'une étendue médiocre, donnera quelque idée, non-seulement de la manière de Gibbon qui est déjà connue, mais de la fidélité et de l'élégance de la nouvelle traduction; elle est en effet réellement nouvelle, comme nous l'avons déjà observé, par les innombrables corrections que l'ancienne a subies dans cette édition.

Si cet ouvrage était moins connu des lecteurs instruits, nous nous plairions à indiquer ici, pour réveiller la curiosité, quelques anecdotes piquantes sur Synesius descendant d'Hercule, évêque ardent dans son église, philosophe sceptique dans son cabinet; sur Georges de Cappadoce, patriarche intrus d'Alexandrie, hérétique et concussionnaire pendant sa vie, saint et patron de l'Angleterre après sa mort. Nous dirions aussi quelques mots de l'histoire et de la légende de saint Siméon Stylite, personnage aussi réel qu'il peut sembler fabuleux. Mais il sera plus utile de réserver le reste de cet article aux notes de M. Guizot. Moins nombreuses que dans les trois premiers volumes, elles ne sont ni moins précieuses;

ni moins savantes. La première qui s'offre à nous dans le tome IV, tend à affaiblir l'idée que veut nous donner Gibbon des immunités ecclésiastiques sous Constantin et ses successeurs. M. Guizot fait voir comment ce prince les restreignit, et comment sous Valentinien Ier un édit obligea les ecclésiastiques qui voulaient s'exempter des charges auxquelles leur qualité de propriétaires les soumettait, à renoncer à leurs biens en faveur de leurs familles. D'autres notes du même volume (pages 176, 180, 184) sont encore plus curieuses. Il y est question du sens qu'attachèrent au mot *logos* d'abord Platon et ses premiers disciples, ensuite les philosophes de l'école Alexandrine qui se parèrent de son nom, et enfin le plus sublime des évangélistes. M. Guizot ne croit point à cette trinité de Platon, objet de tant de controverses; il explique très-bien comment les idées trinitaires venues probablement de l'Orient entrèrent dans la philosophie des Juifs que Philon allia à celle d'Alexandrie, et il pense que saint Jean l'évangéliste ne s'est point servi du mot *logos* dans un autre sens que les Juifs ses contemporains. On trouvera sans doute ces idées nouvelles; on se rappellera sur-tout que saint Augustin avait trouvé dans les livres de Platon tout le sublime exorde de saint Jean, à l'exception de l'incarnation du Verbe. Cette matière est trop délicate pour être traitée dans un journal. Ce que nous pouvons assurer, c'est que M. Guizot, dans la discussion ou plutôt dans l'exposition très-courte et très-claire qu'il en donne, marche toujours escorté des citations les plus précises et des plus respectables autorités.

Qu'on nous permette de citer encore une note de ce tome IV. Il s'agit des vains efforts de Julien pour rebâtir le temple des Juifs à Jérusalem, et de ces globes de feu qui forcèrent les ouvriers d'abandonner leur entreprise. La plupart des écrivains s'étaient divisés en deux partis sur cet événement célèbre; les uns le niaient, les autres le regardaient comme un miracle assez important pour établir à lui seul la vérité de la religion chrétienne. M. Guizot rapporte l'explication très-naturelle que les progrès de la physique en ont donnée. Le fait restera donc, les historiens contemporains seront justifiés. Les

incrédules seront délivrés de l'embarras de réfuter leur témoignage, leurs adversaires de le soutenir, et comme la véritable religion ne souffrira pas plus de cette explication que de tant d'autres, tout le monde y aura gagné. Tel est l'effet des véritables lumières répandues dans un bon esprit.

Quelques fautes d'impression se font remarquer dans ces volumes; quelques anglicismes sont restés, non dans le texte, mais dans les sommaires, tels que *restauration de saint Athanase*, au lieu de *rétablissement*. Un léger degré d'attention de plus suffira pour faire disparaître à l'avenir ces taches insignifiantes. C. V.

Voyage de Kang-Hi, ou *Nouvelles Lettres Chinoises*; par M. de Levis. — *Seconde édition*, augmentée de plusieurs lettres. — Deux vol. in-12. — Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *Ant. Aug. Renouard*, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

Il ne laisse pas que d'y avoir des gens (très-honnêtes gens d'ailleurs) qui semblent mettre leur plaisir à n'en trouver à rien. Vous diriez, en fait de lecture sur-tout, qu'ils ont fait vœu d'improbation, et choisi pour devise : *Quidquid dixeris, argumentabor*. Tout ce que ces Messieurs connaissent leur déplaît, par la seule raison qu'ils le connaissent; et tout ce qu'ils ne connaissent pas encore, ne tardera pas à leur déplaire, dès qu'ils croiront y entrevoir le moindre rapport avec ce qu'ils auraient déjà connu. D'une part, ils ne veulent que du neuf; et de l'autre, ils vous répètent, pour la désolation des écrivains, qu'il n'y a rien de neuf sous le soleil : leur empressement de condamner ne leur permet pas toujours de lire; c'est quelquefois assez du titre d'un livre pour allumer leur bile, et en attendant mieux ils frappent sur le dos. Annoncez à ces hommes, si intraitables sur la virginité des pensées, de nouvelles Lettres chinoises; dites-leur qu'ils y remarqueront une vérité, une originalité, une élégance, un fonds de connaissances et de

morale qu'ils n'auront trouvé nulle part ailleurs; ils ne feront aucune attention à tout ce que vous en direz, et ne seront frappés que de ces deux mots : *Lettres Chinoises*. Eh quoi ! diront-ils, toujours de ces lettres qu'on n'écrit à personne, toujours de ces voyages sans sortir de sa chambre, toujours de ces correspondances entre soi-même et soi-même. Toutes ces inventions-là sont autant de vieilleries dont les auteurs devraient être aussi honteux que les lecteurs en sont rassasiés : à cause qu'il y a eu des Lettres persannes qui ont fait du bruit, et si vous voulez des Lettres péruviennes qui ont fait plaisir, faut-il que le monde soit inondé de ce genre de productions qu'on espère sans doute faire passer à la faveur de l'annonce, comme un aventurier croit se recommander en prenant un nom connu? Oubliez un moment la forme, leur dirions-nous, pour ne juger que du fond, peut-être ferez vous grace au titre en faveur du livre; et au fait, si c'est de la malvoisie qu'on vous sert, que vous importe le vase?

Il serait donc aussi déplacé de faire là-dessus des observations à M. de Levis, que sur la couleur du papier qui recouvre ses brochures; d'autant plus qu'en le lisant on ne tardera pas à se convaincre que cette forme commune entre son livre et tant d'autres, est à-peu-près la seule chose commune qu'on aura pu y remarquer.

Le but de notre auteur n'était pas absolument de nous faire voir la différence des Français aux Chinois; les lettres édifiantes, les relations des voyageurs, le journal de Macartnay, et jusqu'aux papiers de la Chine, lui en épargneraient le soin. Il ne se borne pas même à nous montrer avec autant de vérité que d'élégance combien, sous tous les rapports, chacune des deux nations doit étonner l'autre : il n'y aurait dans un tel projet point assez de nouveauté pour les gens à qui elle est si nécessaire. M. de Levis va plus loin, et pour être plus neuf, s'il est possible, que la nouveauté même, il se plaît à nous représenter la France (hommes et choses) comme elle n'est pas encore, mais comme il juge qu'elle pourrait être dans une centaine d'années. Un homme de beaucoup d'esprit de nos jours a fait autrefois avec autant de

succès que de talent le tableau de l'an deux mille quatre cent quarante. Deux mille quatre cent quarante ! Une telle distance effraye la pensée, et l'esprit humain n'a point de télescope qui porte jusque là ; mais en même tems ce terme si reculé donnait à l'active imagination de l'écrivain tout le champ qu'il lui fallait pour des métamorphoses complètes, et il lui appartenait plus qu'à personne d'en profiter pour l'amusement, l'instruction, j'ai presque dit l'édification de ses contemporains.

M. de Levis se donne à lui-même une carrière moins vaste et en même tems plus difficile. Ce ne sont pas des changemens du tout au tout qu'il veut nous présenter, ce sont des différences tantôt plus, tantôt moins frappantes, des nuances plus ou moins sensibles, telles que, pendant le court espacé de la vie humaine, le tems les montre souvent à nos yeux surpris de n'avoir pu le suivre dans son travail. Le premier de ces deux ouvrages offrait à son auteur toute la liberté que laisse un tableau de fantaisie, tandis que le second lui impose la gène d'un portrait ; portrait singulier où la parfaite ressemblance ne suffirait pas, mais où le peintre doit essayer de l'altérer convenablement par des changemens vraisemblables, et où il est à-la-fois obligé de voir et de prévoir son modèle. Apelle et Gérard eux-mêmes y seraient embarrassés ; et c'était à M. de Levis à nous prouver que la chose n'est pas absolument impossible.

On se doute bien que les changemens dont M. de Levis nous offrira le tableau, ne peuvent être que des améliorations ; car il espère mieux de l'humanité que ce qu'il en voit, et son projet n'est sûrement pas de donner l'avantage au présent sur l'avenir. Nous ne savons pas précisément jusqu'à quel degré l'espace d'un siècle aura pu influer sur les différentes parties de la civilisation ; mais il faut croire au moins à des progrès bien sensibles dans l'enseignement des langues, ainsi que dans l'art d'écrire, puisqu'un mandarin qui a passé, comme il le dit lui-même, quelques mois dans une factorerie de Kang-ton, pour apprendre les premiers élémens de notre langue, et qui est arrivé en France en moins de tems qu'on ne l'avait encore fait, est en état, au moment où il

débarque, de figurer dans les conversations les plus savantes et les plus légères : nous dirons plus, c'est qu'une fois à Paris, on ne sait pas s'il y paraîtrait un des bons écrivains de son tems, mais il est clair du moins qu'il serait un des meilleurs du nôtre.

Kang-Hi date sa première lettre de Marseille ; il apprend à son ami Wampo et à nous qu'il est venu en deux jours de Suez à Alexandrie par un canal où personne encore n'a passé, faute d'avoir attendu jusqu'au vingtième siècle, mais qui dès mille neuf cent dix paraît en pleine exploitation. Ce doit être une grande commodité pour le globe entier, encore que ce canal ne doive pas faire un égal plaisir à certaines nations plus commerçantes que commerçables. Le projet de ce nouvel établissement est ancien, mais la gloire des grandes pensées restées sans effet attend ceux qui les réaliseront.

De Marseille Kang-Hi se dirigera sur Lyon, où il arrivera sans peine et sans danger, encore par un canal tranquille qu'il trouvera creusé le long du Rhône, ce fleuve redoutable qui jusque là se débarrassait trop souvent de ceux qui le descendaient, et qui ne permettait point qu'on le remontât.

Le canal de Suez et celui de Lyon ne sont pas les seuls grands travaux de ce genre exécutés entre l'époque où nous vivons et le voyage du disciple de Confucius; un troisième canal attend Kang-Hi aux bords de la Seine, et en effet elle avait un vrai besoin d'un pareil compagnon, ne fût-ce que pour l'aider à faire en tout tems le service de Paris dont elle s'est jusqu'à présent si mal acquitté.

On dira sans doute de ces premiers perfectionnemens ce qu'on s'est toujours plu et ce qu'on se plaira long-tems à dire de tous les beaux projets, qu'ils sont aisés à former, et que pour les canaux entre autres la plume est de tous les outils le plus expéditif. Il n'en est pas moins vrai que si nos bons aïeux avaient bien voulu ne pas rester tant de siècles les bras croisés, ils nous auraient laissé leur terre bien autrement en valeur que nous ne l'avons reçue.

L'architecture, cet art plus grand que l'homme, qui

par ses proportions exagérées et ses constructions solides essaye de nous cacher notre petitesse et notre brièveté, ces nobles monumens qui semblent appeler les regards des peuples et des siècles lointains ne pouvaient pas être indifférens à un voyageur aussi instruit. Kang-Hi ne tarde pas à se dégager de sa prévention en faveur des kiosques et des pagodes qui ont enchanté ses premiers regards, pour admirer les vraies beautés de cet art qui ne le cède qu'à la création, et qui en est devenu l'ornement. Mais presque toujours plus frappé chez nous de ce que nous ne voyons pas encore que du reste, il observe avec un intérêt particulier les ouvrages récens dont les Tuileries et le Louvre lui ont paru entourés; et il remarque avec un plaisir mêlé d'orgueil, que pour sauver la discordance de ces deux monumens voisins on a eu recours à ces jardins irréguliers dont la Chine a produit les premiers modèles. Il se complaît sur-tout à décrire les superbes constructions de différens genres qui l'ont étonné en approchant de Saint-Germain, devenu la résidence de l'Empire: mais nous cherchons, en admirant comme lui la magnificence de nos petits neveux, comment le court espace d'un siècle aura pu suffire à tant de prodiges.

L'agriculture, les manufactures, les objets de sciences et d'arts, la politique même passent en revue dans les lettres de Kang-Hi à son ami Wampo; et si tous les jugemens ne nous sont pas également favorables, la justesse ordinaire de la critique doit inspirer d'autant plus de confiance dans l'approbation. Mais laissons notre observateur aux prises avec les savans et les experts en tout genre, seuls en droit de le juger sur des matières où il faudrait avoir ses connaissances pour oser risquer un avis, et suivons-le dans un ordre de choses où chacun de nous est à-la-fois juge et justiciable de tout le monde. C'est le monde. Nos Français futurs, héritiers du caractère hospitalier des anciens Français, et nos Françaises que tous les siècles verront à jamais fidèles à la nouveauté, lui en ont facilité les accès. Les bons Parisiens sont cent fois plus curieux de lui qu'il ne l'est d'eux. Le voilà devenu tout-à-coup l'objet de toutes les

attentions, le point central de tous les cercles, l'oracle et le confident de toutes les sociétés... Enfin, pour que rien ne manque à son instruction, il trouvera (chose bien rare) jusqu'à une maîtresse qui sur tout ce qui tient à nos principes (si principes y a), à nos mœurs (si mœurs y a), lui en apprendra plus que tous les livres et tous les *cicerone* du monde.

Un des chapitres qui occupe le plus l'attention de Kang-Hi, c'est le sort des femmes européennes comparé avec celui des dames de son pays. Plus il a paru se franciser sur tous les autres points, plus il est resté Chinois sur celui-là. La part même qu'il s'est permis de prendre, quand on a bien voulu le lui permettre, à nos libertés gallicanes, ne l'a point fait changer d'avis. On voit clairement qu'il penche pour la surveillance, pour la réclusion, pour toutes les mesures hostiles envers ce sexe si amical. Il sait tout ce qu'elles y perdent, il sait même tout ce qu'il y perd: mais, tout bien calculé, il se fie plus aux verroux qu'aux promesses, et il les aime mieux captives, que prisonnières sur leur parole.

Au reste, cette austérité de Kang-Hi, que nous soupçonnons d'être plutôt dans ses discours que dans son caractère, n'empêche pas qu'il ne jouisse aussi bien qu'aucun Français des douceurs du commerce des femmes, et du charme de leur conversation. Il a trop d'esprit pour ne pas leur en trouver au moins autant qu'aux hommes, mais il ose leur refuser le génie. Quoique nous soyons là-dessus aussi loin de son avis que de la Chine, nous laissons à celles de ces dames qui pourraient se trouver lésées dans un pareil jugement, le soin de plaider une cause digne d'elle; elles pourraient être offensées s'il s'offrait un défenseur, et jamais les amazones n'ont eu besoin de chevaliers.

Quoi qu'on en puisse dire, la question est difficile à décider; il faudrait commencer par bien s'entendre sur le vrai sens du mot *génie*, et ce sens n'a jamais été déterminé de manière à n'y point revenir. On serait tenté de s'en rapporter là-dessus à Kang-Hi; mais il y a telle femme qui deviendrait contre lui un argument invin-

sible. Sans nous engager ici dans des discussions interminables au sujet de la définition de ce mot, nous ne croyons choquer aucune opinion en regardant le génie comme une exception à toutes les règles; c'est plus que l'esprit, plus que le talent, plus que l'imagination, plus que la raison, plus que l'homme en un mot. Et pourquoi les femmes n'aspireraient-elles pas aussi à quelque heureux hasard qui éleverait quelques-unes d'entr'elles au-dessus de l'humanité? Ne peut-il pas y avoir des géantes aussi bien que des géans? Dira-t-on que la nature ne les y a point appelées? Mais au fait, la nature n'appelle personne aux travaux du génie : si elle a destiné la femme à faire des enfans, à les nourrir, à les élever, à soigner l'intérieur du ménage,... n'a-t-elle pas destiné l'homme à tous les travaux dont la femme est incapable, le labourage, les bâtimens, la chasse? etc. Il est vrai, comme l'expérience le prouve, qu'il est plus facile à un sexe qu'à l'autre de fausser sa vocation, car un autre homme peut labourer pour tel ou tel homme, et une autre femme ne peut pas accoucher pour telle ou telle femme; et c'est, n'en doutons point, cette première cause, à laquelle tant de causes secondaires viennent se rattacher, qui a produit une si grande disproportion de nombre entre ceux et celles qui écrivent. Nous voyons avec peine que le censeur chinois ne se paie pas absolument des raisons tirées de la différence des éducations; mais il peut les combattre et non pas les anéantir. Cette faiblesse que nous objectons aux femmes est notre ouvrage; nous permettons qu'elles aient des connaissances, mais nous voulons que ces connaissances-là soient superficielles; nous les dressons, pour ainsi parler, à la frivolité; nous les formons pour être ce que nous désirons qu'elles soient, non ce qu'elles peuvent être. Nous cherchons à les distraire de tout ce qui les distrairait de nous, nous leur persuadons que la dissipation leur sied mieux que le travail, et nous chargeons les grâces mêmes de les arrêter dans leur élan; enfin, à force d'hommages apparens, à force de flatteries de convention, nous endormons leur mérite et nous cultivons leurs défauts. Ne dirait-on pas une nation

vaincue à qui nous ôterions tous les moyens de devenir une nation rivale?

Mais encore une fois, laissons-les répondre elles-même à ces blasphêmes chinois, qui trouveront sans doute grace devant leur tribunal, à cause de la politesse et de l'élégance dont ils sont enveloppés; car on verra toujours les femmes disposées à pardonner tout le mal qu'on dira d'elles, pourvu qu'il soit bien dit; et pour les adoucir encore plus en faveur de notre cher mandarin, nous terminerons cet article par une citation, où elles verront que sur beaucoup de points, son admiration est au moins aussi fine, aussi éclairée, aussi flatteuse que sur d'autres articles sa sévérité pourra leur paraître injuste. « Quelle différence lorsqu'au lieu d'écrire pour le » public une femme spirituelle et sensible épanche dans » le sein de l'amitié ses sentimens secrets! Débarrassée » de toute contrainte, sa plume court, rapide et légère; » les objets se présentent en foule à son imagination » brillante, miroir fidèle qui les réfléchit à l'instant. » Celui qui par un heureux hasard se trouve initié à ces » mystères, s'étonne de ces tournures vives et hardies » qui peignent d'un trait, rare récompense d'un travail » pénible et assidu; il admire ces observations fines, ces » portraits à nuances délicates, ce bonheur d'expression » que l'art ne donne pas, cette élégante naïveté. Il lui » semble qu'il a pris les graces sur le fait. Si quelques » incorrections éveillent la critique, le style a tant de » prestiges, qu'elles paraissent plutôt la faute de la langue » que celle de l'écrivain. Aussi ces productions légères, » pour conserver toute leur fraîcheur, veulent à peine » être relues. L'art ne saurait les embellir, car elles naissent comme les fleurs parées de leurs couleurs brillantes, ou comme ces coquilles vermeilles que l'Océan » indien dépose sur ses bords. Il n'en est pas ainsi des » ouvrages plus solides, des hommes que le tems mûrit, » que le travail perfectionne, et qui demandent à être » sans cesse retouchés; mais la lime qui polit l'or, ternirait l'émail de la perle. »

Mesdames, êtes-vous contentes? (*Note du Rédacteur.*)

BOUFFLERS.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

Quelques-uns de nos lecteurs ont bien voulu s'apercevoir, et même se plaindre, que depuis quelque tems l'article *Chronique* manquait dans le *Mercure*. Notre justification est facile. La saison qui appelle nos brillans citadins à la campagne, ôte à la capitale ce mouvement, cette activité, ralentit ce choc des intérêts et des passions qui offre un spectacle toujours nouveau à l'esprit de l'observateur. Les bords de la Seine et de la Marne se sont peuplés aux dépens des boulevards tumultueux, de la riche et bruyante Chaussée-d'Antin. Tout a fui, tout est dispersé : les bureaux d'esprit, les femmes qui les président, celles qui donnent le ton aux sociétés, les plaisans de profession, les mystificateurs, les conteurs en crédit, etc. Tout languit dans la ville, jusqu'à la mode même, cettte active et mobile souveraine. Aucun changement remarquable n'a signalé son règne dans l'espace de plusieurs mois.

Voyez si tout ne se ressent pas de cette inertie dont l'été frappe la première ville du monde ? A quel théâtre avez-vous vu des pièces nouvelles, si ce n'est pourtant à l'Odéon ? Où étaient vos principaux acteurs ? Quelques débuts plus ou moins malheureux, voilà ce que les grands théâtres ont offert à leurs habitués pour les tenir en haleine, pour lutter contre l'horreur du vide.

Depuis la correspondance de Grimm, qu'a-t-il paru en ouvrages littéraires qui mérite quelque intérêt ? Rien ; et les journaux eux-mêmes, cette partie si essentielle de notre littérature, qu'ont-ils imaginé de neuf et de piquant ? ils n'ont pas même été méchans. Quoi ! parmi ceux de ces régulateurs de l'opinion publique, qui annoncent le plus de prétentions à l'esprit et à la malice, on en voit qui sont réduits à la triste ressource des *Ephémérides*.

— Il s'est établi à Paris, et même dans les provinces, plusieurs manufactures de vers et d'hémistiches à l'usage des poëtes descriptifs. Il y en a dont le fonds se compose déjà de plusieurs millions d'articles. Tous sont classés de la manière la plus ingénieuse et la plus commode ; ils sont dans des cases étiquetées ; chacune de ces cases contient

tous les vers ou hémistiches faits ou à faire sur le sujet indiqué par l'étiquette. Le prix n'en est pas cher. Ainsi pour faire un poëme, fût-il en quarante ou cinquante chants, il ne faut plus d'imagination ni de talent poétique. Vous n'avez qu'à choisir un sujet de poëme, et vous trouverez vos vers tout faits. Il faudra seulement avoir l'attention de les lier avec des mots qu'on appelle chevilles, comme *cependant, mais alors, c'est en vain, tel que, plus, moins,* etc. Au reste, il y a dans chaque manufacture une instruction imprimée qui indique la manière de placer les chevilles.

— Les longs ouvrages faisaient peur au bonhomme Lafontaine; il n'ont jamais fait peur aux Allemands. On publie à Leipsick un ouvrage en langue allemande, intitulé : *Biographie des personnages les plus célèbres de toutes les nations et de tous les âges.* Il a paru cinq volumes de cet ouvrage, et on n'a encore que les vies d'Arminius, de Périclès et de Trajan. Pour peu que les auteurs veuillent bien reconnaître quelques milliers de personnages aussi célèbres qu'Arminius, dans toutes les nations et dans tous les âges, l'ouvrage sera de longue haleine.

S'il existe en Allemagne un écrivain mécontent de cette Biographie, qui se soit engagé à faire une brochure sur chaque volume de cet ouvrage (on sait que nous avons en France un auteur qui a pris le même engagement pour la *Biographie* des frères Michaud), il faudra qu'il soit doué d'un grand courage et d'une grande force, ou qu'il lègue sa tâche à ses héritiers.

— Il a paru un vol. in-8° sous ce titre : *Questions de littérature légale, du plagiat, de la supposition d'auteurs, des supercheries qui ont rapport aux livres,* etc.

C'est, dit-on, l'ouvrage d'un homme de beaucoup d'esprit. Dieu veuille qu'il nous ait mis à portée de classer enfin les grands et les petits voleurs en littérature! Si la distinction en est clairement établie, on n'aura plus le désagrément de voir traîner devant les tribunaux, comme *contrefacteurs*, des écrivains qui n'auront été tout simplement que *plagiaires* ou *serviles copistes*, ce qui est très-différent, à en juger par un arrêt qui vient d'être rendu récemment. Il en résulte que le titre de plagiaire et de servile copiste ne tire point à conséquence. Qu'un auteur vole, ou plutôt emprunte à d'autres les idées, et même les expressions et les phrases qui sont à sa convenance, il

n'en vendra pas moins paisiblement son livre, et il pourra aller tête levée partout. On voit qu'il est bon de s'entendre. Sans cela un honnête plagiaire serait tous les jours en butte à tous les désagrémens des poursuites judiciaires.

— Un écrivain anglais s'occupe d'un ouvrage *sur les calamités des auteurs*.

Il pourra faire un très-grand volume sur cette matière. Sans doute il n'oubliera pas, parmi les calamités auxquelles les auteurs sont en proie, les critiques mordantes, injustes et injurieuses de quelques journaux. Il y a des auteurs qui regardent cette calamité comme plus affreuse que la pauvreté même, après l'obscurité pourtant.

Tandis que les auteurs se plaignent des misères qui les assaillent, il se trouve une multitude de bonnes gens qui, loin d'y être sensibles, ne seraient pas fâchés qu'ils en éprouvassent encore davantage. La littérature leur paraît une calamité; et s'ils pouvaient s'abaisser à faire des livres, ils feraient des *in-folio* sur les malheurs qu'ont causés les livres. Il y en a qui plaignent, de bonne foi, les personnes qui ont des bibliothèques et qui se croient obligées de s'en servir. Je ne sais si ces gens-là permettraient qu'on conservât même l'histoire sainte et la vie des saints. Ils pensent comme les anciens prêtres des Gaulois, qui avaient jugé prudent de proscrire l'écriture. On ne transmettait que par la tradition, chez ces peuples, les lois et les préceptes de la religion.

— Un nombre considérable d'ouvriers est employé maintenant sur le Mont-Valérien, à la construction d'une des maisons impériales destinées aux jeunes orphelines des membres de la légion d'honneur. On ne pouvait choisir, pour cet établissement, une situation plus heureuse.

Rappelons à nos lecteurs ce qu'était cette montagne, située à deux lieues ouest de Paris, plus connue sous le nom de *Calvaire*. Il n'était, dans l'origine, habité que par quelques ermites. Peu-à-peu on y a vu se former un des plus beaux couvens de la France. C'était un lieu de grande dévotion. Il s'y faisait, pendant la semaine sainte, des pélerinages nocturnes qui n'avaient pas toujours un motif de piété. Beaucoup de pélerins et de pélerines, chargés de croix, se livraient, à la faveur de la nuit et des bois, à un culte que la police trouva trop profane, car ces excursions nocturnes furent prohibées quelques années avant la révolution.

Depuis quelque tems les pélerinages au Calvaire avaient recommencé. Ils avaient l'avantage de faire consommer sur les lieux le bon vin de Surenne : il est à craindre maintenant qu'il n'y ait encombrement dans les vins de cette côte.

Tout le monde ne sait pas que le Mont-Valérien a souffert un siége. Voici ce que rapportent nos chroniques.

En 1661, le supérieur des prêtres établis sur cette montagne, vendit aux Jacobins de Paris la maison et les biens de sa communauté. Lorsque les religieux se présentèrent pour en prendre possession, les prêtres s'y opposèrent avec violence. On vit alors se former deux armées. Les gens de Nanterre vinrent au secours des anciens possesseurs; les Jacobins étaient secondés par les habitans du village de Gonesse : on se battit long-tems. Il y eut des personnes tuées, d'autres blessées; enfin, la victoire se déclara pour les Jacobins qui restèrent maîtres de la place.

Ce combat fut célébré dans plusieurs écrits, et sur-tout dans un poëme de deux mille vers, composé par Jean Duval, théologien.

INSTITUT DE FRANCE. — La séance extraordinaire du jeudi 10 septembre, avait pour objet de décerner le prix proposé par la Classe de la langue et de la littérature française pour le meilleur ouvrage de poésie sur le *généreux dévoûment d'Hubert Goffin et de son fils.*

La séance a commencé par la lecture des observations de M. le secrétaire perpétuel sur les ouvrages envoyés au concours. Il en résulte que sur soixante-neuf pièces, quatre seulement ont été distinguées; que l'on a décerné le prix à l'une de ces quatre pièces, et l'*accessit* à une autre; mais cependant qu'aucune n'a parfaitement répondu à l'espoir de l'Académie.

La pièce couronnée est de M. Millevoye. M. le comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angely en a fait lecture, ainsi que de la pièce qui a obtenu l'*accessit*. La première, écrite avec sagesse et pureté, offre de très-beaux vers. Peut-être dans l'autre y a-t-il plus d'élan, plus de sensibilité : aussi a-t-elle été plus souvent applaudie par le public; mais le style en est inégal, et quelquefois trop familier.

M. Lacretelle le jeune a terminé la séance par l'éloge de M. de Florian. Ce morceau est très-remarquable : les

pensées ont toutes une teinte douce et pourtant brillante. C'était ainsi qu'il fallait peindre l'auteur de Galatée, d'Estelle, etc., etc.

Spectacles. — Le Théâtre Français, pendant une bonne partie de l'été, s'est trouvé privé de ses premiers sujets; Talma, Fleury, Batiste aîné, mademoiselle Mars, étaient absens, et mademoiselle Duchesnois était malade. Fleury et mademoiselle Mars sont revenus. Ils ont été accueillis comme ils méritaient de l'être. Fleury est le dernier sociétaire de cette belle ancienne comédie française. Seul, il possède ce bon ton qui distinguait les acteurs de la troupe du faubourg Saint-Germain. Nos jeunes acteurs cherchent à copier ses manières, c'est pour eux un modèle unique; car le costume dans le monde ayant changé, ce n'est plus qu'en étudiant Fleury qu'ils pourront représenter les personnages d'autrefois. Puisse la santé de ce favori de Thalie lui permettre de nous faire jouir long-tems encore d'un talent d'autant plus précieux, que Fleury est pour la comédie française *le dernier des Romains* !

Mademoiselle Mars a reparu dans les rôles d'ingénuité et de grandes coquettes; on ne sait plus aujourd'hui dans lequel de ces deux emplois elle est supérieure; cette actrice a été nommée l'*enfant gâté* du parterre, et le public ne serait pas en peine de justifier cette prédilection.

Mademoiselle Duchesnois est malade, et le sceptre de la tragédie est échu à mademoiselle Maillard. Cette jeune actrice n'est pas assez forte pour en supporter le poids; elle n'a pas, jusqu'à présent, réalisé l'espoir que ses amis faisaient concevoir de ses débuts; la faute en est peut-être aux éloges indiscrets qu'on lui a d'abord prodigués. Je suis bien convaincu que rien n'est plus propre à étouffer les germes d'un vrai talent : une critique sage et motivée est plus profitable à un débutant. J'ai rendu compte des débuts de Valmore et Desmousseaux; j'en ai parlé sans exagération, ainsi que doit le faire tout homme qui respecte le public pour lequel il écrit. Je n'ai pas dit à mes lecteurs que bientôt il remplacerait Lekain : dire qu'un débutant (homme ou femme), dès son entrée dans la carrière, fait déjà oublier un chef d'emploi qui, pendant long-tems, a fait les plaisirs du public, n'est-ce pas affirmer que son talent est parfait? et faut-il s'étonner si, en vertu d'un pareil jugement, il ne cherche plus à acquérir? Qu'en résul-

te-t-il? C'est que tel sujet qui, au moyen d'un travail opiniâtre, aurait pu acquérir un véritable talent, restera médiocre toute sa vie.

Le 9 septembre, mademoiselle Régnier, qui jouait avec succès les soubrettes au théâtre de l'Odéon, a débuté au théâtre Français, dans le rôle d'Hermione de la tragédie d'Adromaque. Le public a remarqué que cette jeune actrice, dont la diction est pure, et qui paraît sortir d'une bonne école, n'offrait, dans la manière de déclamer, aucune trace du genre comique dans lequel elle s'était exercée jusqu'à ce moment. Elle s'est modérée dans le second et le troisième actes, et a fort adroitement ménagé ses *moyens* pour les deux derniers. Elle a été fort applaudie. Si la critique avait quelques reproches à lui faire, ce serait peut-être d'avoir, dans ces deux actes, montré plus de force que de passion, et donné à son organe plus d'étendue que de flexibilité. Ce défaut peut être corrigé par le travail, et mademoiselle Regnier nous paraît mériter les encouragemens qu'elle a reçus.

Théâtre du Vaudeville. — Première représentation du *Mariage extravagant*, vaudeville en un acte.

Edouard Blinval, fils d'un négociant de Genève, a été élevé, dans sa plus tendre enfance, avec la fille du docteur Varner, mais depuis l'âge de cinq ans elle en est séparée; le docteur, cependant, la lui destine pour époux. M. Varner est directeur d'un hôpital de fous, et c'est chez lui que la scène se passe, ce qui ne laisse pas d'être très-recréatif, car on voit sur la scène une loge garnie de gros barreaux de fer. On amène chez le docteur un jeune homme qui a perdu la raison; son vêtement est en désordre, ses yeux animés, il parle sans cesse d'une certaine Betzy qu'il aime et que cependant il ne connaît pas; à tous ces signes qui ne le croirait fou? pourtant il n'en est rien; ce n'est qu'une gentillesse de sa part, une ruse d'amour pour se rapprocher de celle qu'il aime, et qu'il sait seulement être la fille de M. Varner. Le docteur est prévenu qu'Edouard (c'est le nom du jeune homme) veut, à toute force, épouser sa Betzy. Pour flatter sa manie, et séduit d'ailleurs par l'appât d'une grosse récompense en cas de guérison, il feint de lui donner sa propre fille en mariage, persuadé, dit-il fort sensément, que le fou ne s'apercevra pas de cette petite substitution; il endosse un habit de notaire; ses amis prennent des costumes propres à repré-

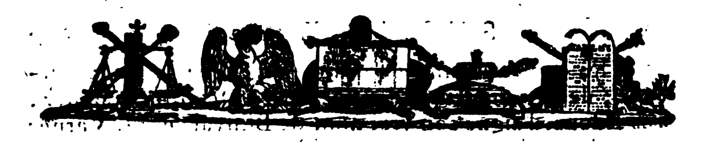
senter les oncles, tantes et autres parens de la jeune personne; le faux notaire donne un faux contrat à signer, mais Edouard signe son vrai nom de Blinval, et M. Varner reconnaît que le hasard l'a merveilleusement servi, puisque c'est à ce jeune homme qu'il destinait la main de sa fille : en ce moment on annonce l'arrivée prochaine du fou véritable dont Edouard avait pris la place, et ce *mariage extravagant* devient une union raisonnable.

Telle est l'intrigue de ce vaudeville. Il existe une assez mauvaise pièce allemande qui a pour titre : *l'Amour à la maison des Fous*; il y a quelques années, M. Claparède en donna une espèce de traduction au théâtre de la Cité, sous le nom de *Momus à la maison des fous* : le *Mariage extravagant* n'en est qu'une imitation.

On nous l'avait bien dit que le succès de l'anévrisme de Faldoni mettrait les maladies à la mode, et que nous les verrions paraître successivement sur la scène; nous avions déjà deux fous a l'Opéra-Comique, et je pense que c'était trop; mais tel n'est pas l'avis des auteurs de l'ouvrage nouveau. Pour enchérir sur leurs devanciers, ils ont mis sur la scène un hôpital; il n'y a rien de gai dans le spectacle d'une maison d'insensés; rien au contraire ne me paraît plus propre à porter à des réflexions tristes et affligeantes que la représentation de cette affreuse maladie qui attaque l'homme dans ses plus nobles prérogatives, et dont personne ne peut répondre de n'être pas un jour atteint. Où est la ligne qui sépare la raison de la folie? Hélas! pauvres mortels que nous sommes, ce qui nous paraît raisonnable passe souvent aux yeux des autres pour une action insensée.

Les auteurs, MM. Désaugiers et Valory, ont cependant réussi avec de pareils moyens; mais ce qui doit justifier le parterre de ce succès, c'est que les auteurs ont prodigué, sur un sujet aussi singulier, les mots les plus comiques, des couplets d'une *gaieté folle*. Pourquoi M. Désaugiers, connu par tant de succès, et qui a souvent fait preuve d'un talent franc et comique, s'est-il laissé entraîner à prodiguer son esprit sur un fonds dont le choix n'est pas heureux?

B.



POLITIQUE.

En rendant compte dans le dernier numéro de la prise de Smolensk dans la nuit du 17 au 18, nous annoncions que des nouvelles ultérieures étaient très-incessamment attendues ; le quatorzième bulletin, publié le 4 septembre, nous les a transmises.

14e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Smolensk, le 23 août 1812.

Smolensk peut être considérée comme une des belles villes de la Russie. Sans les circonstances de la guerre qui y ont mis le feu, ce qui a consumé d'immenses magasins de marchandises coloniales et de denrées de toute espèce, cette ville eût été d'une grande ressource pour l'armée. Même dans l'état où elle se trouve, elle sera de la plus grande utilité sous le point de vue militaire. Il reste de grandes maisons qui offrent de beaux emplacemens pour les hôpitaux. La province de Smolensk est très-fertile et très-belle, et fournira de grandes ressources pour les subsistances et les fourrages.

Les Russes ont voulu, depuis les événemens de la guerre, lever une milice d'esclaves-paysans, qu'ils ont armés de mauvaises piques. Il y en avait déjà 5000 réunis ici; c'était un objet de dérision et de raillerie pour l'armée russe elle-même. On avait fait mettre à l'ordre du jour que Smolensk devait être le tombeau des Français, et que si l'on avait jugé convenable d'évacuer la Pologne, c'était à Smolensk qu'on devait se battre pour ne pas laisser tomber ce boulevard de la Russie entre nos mains.

La cathédrale de Smolensk est une des plus célèbres églises grecques de la Russie. Le palais épiscopal forme une espèce de ville à part.

La chaleur est excessive : le thermomètre s'élève jusqu'à 26 degrés : il fait plus chaud qu'en Italie.

Combat de Polotsk.

Après le combat de Drissa, le duc de Reggio, sachant que le général ennemi Wittgenstein s'était renforcé de 12 troisièmes bataillons de la garnison de Dunabourg, et voulant l'attirer à un combat en-deçà du défilé sous Polotsk, vint ranger les 2e et 6e corps en bataille sous Polotsk. Le général Wittgenstein le suivit, l'attaqua le 16 et le 17, et fut vigoureusement repoussé. La division bavaroise de Wrede, du 6e corps, s'est distinguée. Au moment où le duc de Reggio faisait ses dispositions pour profiter de la victoire et acculer l'ennemi sur le défilé, il a été frappé à l'épaule par un biscayen. Sa

blessure, qui est grave, l'a obligé à se faire transporter à Wilna; mais il ne paraît pas qu'elle doive être inquiétante pour les suites.

Le général comte Gouvion-Saint-Cyr a pris le commandement des 2e et 6e corps. Le 17 au soir, l'ennemi s'était retiré au-delà du défilé. Le général Verdier a été blessé. Le général Maison a été reconnu général de division, et l'a remplacé dans le commandement de sa division. Notre perte est évaluée à 1000 hommes tués et blessés. La perte des Russes est triple; on leur a fait 500 prisonniers.

Le 18, à quatre heures après-midi, le général Gouvion-Saint-Cyr, commandant les 2e et 6e corps, a débouché sur l'ennemi, en faisant attaquer sa droite par la division bavaroise du comte de Wrede. Le combat s'est engagé sur toute la ligne; l'ennemi a été mis dans une déroute complète et poursuivi pendant deux lieues, autant que le jour l'a permis. Vingt pièces de canon et mille prisonniers sont restés au pouvoir de l'armée française. Le général bavarois Deroy a été blessé.

Combat de Valontina.

Le 19, à la pointe du jour, le pont étant achevé, le maréchal duc d'Elchingen déboucha sur la rive droite du Borysthène, et suivit l'ennemi. A une lieue de la ville, il rencontra le dernier échelon de l'arrière-garde ennemie. C'était une division de 5 à 6000 hommes placés sur de belles hauteurs. Il les fit attaquer à la baïonnette par le 4e régiment d'infanterie de ligne et par le 72e de ligne. La position fut enlevée et nos baïonnettes couvrirent le champ de bataille de morts. Trois à quatre cents prisonniers tombèrent en notre pouvoir.

Les fuyards ennemis se retirèrent sur le second échelon qui était placé sur les hauteurs de Valontina. La 1re position fut enlevée par le 18e de ligne, et sur les quatre heures après midi, la fusillade s'engagea avec toute l'arrière-garde de l'ennemi qui présentait environ 15,000 hommes. Le duc d'Abrantès avait passé le Borysthène à deux lieues sur la droite de Smolensk; il se trouvait déboucher sur les derrières de l'ennemi; il pouvait, en marchant avec décision, intercepter la grande route de Moscou et rendre difficile la retraite de cette arrière-garde. Cependant les autres échelons de l'armée ennemie qui étaient à portée, instruits du succès et de la rapidité de cette première attaque, revinrent sur leurs pas. Quatre divisions s'avancèrent ainsi pour soutenir leur arrière-garde, entr'autres les divisions de grenadiers qui jusqu'à présent n'avaient pas donné; 5 à 6000 hommes de cavalerie formaient leur droite, tandis que leur gauche était couverte par des bois garnis de tirailleurs. L'ennemi avait le plus grand intérêt à conserver cette position le plus long-tems possible, elle était très-belle et paraissait inexpugnable. Nous n'attachions pas moins d'importance à la lui enlever, afin d'accélérer sa retraite et de faire tomber dans nos mains tous les chariots de blessés et autres attirails dont l'arrière-garde protégeait l'évacuation. C'est ce qui a donné lieu au combat de Valontina, l'un des plus beaux faits d'armes de notre histoire militaire.

A six heures du soir, la division Gudin qui avait été envoyée pour soutenir le 3e corps, dès l'instant qu'on s'était aperçu du grand secours que l'ennemi avait envoyé à son arrière-garde, déboucha en colonne sur le centre de la position ennemie, fut soutenue par la

division du général Ledru, et après une heure de combat, enleva la position. Le général comte Gudin, arrivant avec sa division, a été, dès le commencement de l'action, atteint par un boulet qui lui a emporté la cuisse; il est mort glorieusement. Cette perte est sensible. Le général Gudin était un des officiers les plus distingués de l'armée; il était recommandable par ses qualités morales, autant que par sa bravoure et son intrépidité. Le général Gérard a pris le commandement de sa division. On compte que les ennemis ont eu huit généraux tués ou blessés; un général a été fait prisonnier.

Le lendemain, à trois heures du matin, l'Empereur distribua sur le champ de bataille des récompenses à tous les régimens qui s'étaient distingués; et comme le 127ᵉ, qui est un nouveau régiment, s'était bien comporté, S. M. lui a accordé le droit d'avoir un aigle, droit que ce régiment n'avait point encore, ne s'étant trouvé jusqu'à présent à aucune bataille. Ces récompenses données sur le champ de bataille, au milieu des morts, des mourans, des débris et des trophées de la victoire, offraient un spectacle vraiment militaire et imposant.

L'ennemi, après ce combat, a tellement précipité sa retraite, que, dans la journée du 20, nos troupes ont fait huit lieues sans pouvoir trouver de cosaques, et ramassant par-tout des blessés et des traînards.

Notre perte au combat de Valontina a été de 600 morts et de 2600 blessés. Celle de l'ennemi, comme l'atteste le champ de bataille, est triple. Nous avons fait un millier de prisonniers, la plupart blessés.

Ainsi, les deux seules divisions russes qui n'eussent pas été entamées aux combats précédens de Mohilow, d'Ostrovno, de Krasnoi et de Smolensk, l'ont été au combat de Valontina.

Tous les renseignemens confirment que l'ennemi court en toute hâte sur Moscou, que son armée a beaucoup souffert dans les précédens combats, et qu'elle éprouve en outre une grande désertion. Les Polonais désertent en disant : Vous nous avez abandonnés sans combattre; quel droit avez-vous maintenant d'exiger que nous restions sous vos drapeaux? Les soldats russes des provinces de Mohilow et de Smolensk profitent également de la proximité de leurs villages pour déserter et aller se reposer dans leur pays.

La division Gudin a attaqué avec une telle intrépidité que l'ennemi s'était persuadé que c'était la Garde impériale. C'est d'un mot faire le plus bel éloge du 7ᵉ régiment d'infanterie légère, 12ᵉ, 21ᵉ et 127ᵉ de ligne qui composent cette division.

Le combat de Valontina pourrait aussi s'appeler une bataille, puisque plus de 80,000 hommes s'y sont trouvés engagés. C'est du moins une affaire d'avant-garde du premier ordre.

Le général Grouchy, envoyé avec son corps sur la route de Donkovtchina, a trouvé tous les villages remplis de morts et de blessés, et a pris trois ambulances contenant 900 blessés.

Les Cosaques ont surpris à Liozna un hôpital de 200 malades wurtembergeois, que, par négligence, on n'avait pas évacués sur Witepsk.

Du reste, au milieu de tous ces désastres, les Russes ne cessent de chanter des *Te Deum*; ils convertissent tout en victoire; mais malgré

l'ignorance et l'abrutissement de ces peuples, cela commence à leur paraître ridicule et par trop grossier.

15e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Slawkovo, le 27 août 1812.

Le général de division Zayoncheick, commandant une division polonaise au combat de Smolensk, a été blessé. La conduite du corps polonais à Smolensk, a étonné les Russes, accoutumés à les mépriser; ils ont été frappés de leur constance et de la supériorité qu'ils ont déployée sur eux dans cette circonstance.

Au combat de Smolensk, et à celui de Valontina, l'ennemi a perdu 20 généraux tués, blessés ou prisonniers, et une très-grande quantité d'officiers. Le nombre des hommes tués, pris ou blessés dans ces différentes affaires, peut se monter à 25 ou 30,000 hommes.

Le lendemain du combat de Valontina, Sa Majesté a distribué aux 12e et 21e régimens d'infanterie de ligne, et 7e régiment d'infanterie légère, un certain nombre de décorations de la Légion-d'honneur pour des capitaines, pour des lieutenans et sous-lieutenans, et pour des sous-officiers et soldats. Les choix ont été faits sur-le-champ, au cercle devant l'Empereur, et confirmés avec acclamation par les troupes.

L'armée ennemie, en s'en allant, brûle les ponts, dévaste les routes, pour retarder autant qu'elle peut la marche de l'armée française. Le 21, elle avait repassé le Borysthène à Slob-Pniwa, toujours suivie vivement par notre avant-garde.

Les établissemens de commerce de Smolensk étaient tout entiers sur le Borysthène, dans un beau faubourg; les Russes ont mis le feu à ce faubourg, pour obtenir le simple résultat de retarder notre marche d'une heure. On n'a jamais fait la guerre avec tant d'inhumanité. Les Russes traitent leur pays comme ils traiteraient un pays ennemi. Le pays est beau et abondamment fourni de tout. Les routes sont superbes.

Le maréchal duc de Tarente continue à détruire la place de Dunabourg; des bois de construction, des palissades, des débris de Blockhauss, qui étaient immenses, ont servi à faire des feux de joie en l'honneur du 15 août.

Le prince Schwartzenberg mande d'Ossiati, le 17, que son avant-garde a poursuivi l'ennemi sur la route de Divin, qu'il lui a fait quelques centaines de prisonniers et l'a obligé à brûler ses bagages. Cependant le général Bianchi, commandant l'avant-garde, est parvenu à saisir 800 charriots de bagages que l'ennemi n'a pu ni emmener, ni brûler. L'armée russe de Tormasow a perdu presque tous ses bagages.

L'équipage de siége de Riga a commencé son mouvement de Tilsitt pour se porter sur la Dwina.

Le général Saint-Cyr a pris position sur la Drissa. La déroute de l'ennemi a été complète au combat de Polotsk du 18. Le brave général bavarois Deroy a été blessé sur le champ d'honneur, âgé de 72 ans, et ayant près de 60 ans de service : S. M. l'a nommé comte de l'Empire, avec une dotation de 30,000 fr. de revenu. Le corps bavarois

s'étant comporté avec beaucoup de bravoure, S. M. a accordé des récompenses et des décorations à ce corps d'armée.

L'ennemi disait vouloir tenir à Doroghobouj. Il avait à son ordinaire remué de la terre et construit des batteries; l'armée s'étant montrée en bataille, l'Empereur s'y est porté; mais le général ennemi s'est ravisé, a battu en retraite et a abandonné la ville de Doroghobouj, forte de 10,000 ames; il y a huit clochers. Le quartier-général était le 26 dans cette ville. Le 27, il était à Slawkovo. L'avant-garde est sur Viasma.

Le vice-roi manœuvre sur la gauche, à deux lieues de la grande route; le prince d'Eckmulh sur la grande route; le prince Poniatowski sur la rive gauche de l'Osma.

La prise de Smolensk paraît avoir fait un fâcheux effet sur l'esprit des Russes. C'est *Smolensk-le-Saint*, *Smolensk-la-Forte*, la *clef de Moscou*, et mille autres dictons populaires: *Qui a Smolensk, a Moscou*, disent les paysans.

La chaleur est excessive: il n'a pas plu depuis un mois.

Le duc de Bellune, avec le 9e corps fort de 30,000 hommes, est parti de Tilsitt pour Wilna, devant former la réserve.

On voit par le bulletin que l'armée s'est porté en avant sur la route de Moscou, et que les obstacles naturels ne s'opposent point à sa marche. Le corps de droite des Russes, occupé à défendre la Courlande et la Livonie, est tenu en échec par le siége de Riga, et par le corps du duc de Reggio, aujourd'hui commandé par le colonel général des cuirassiers, comte Gouvion-Saint-Cyr: il ne peut lier ses opérations à celles de la première armée. Le corps de Tormazow, rejeté dans la Volhynie par le prince de Schwarzenberg, ne peut appuyer davantage le flanc gauche de l'armée russe; aussi les corps russes qui étaient sur le Danube et en Servie, sentant le danger d'une telle position, abandonnent-ils les provinces turques, par les ordres du quartier-général impérial. Ils sont, suivant les feuilles de Hongrie, en grande marche vers le théâtre de la guerre actuelle; mais les distances qu'ils ont à parcourir sont telles qu'ils n'y arriveront que pour être témoins de la défaite de l'armée russe, et de la prise de la capitale de l'antique Moscovie. Pendant ce tems, l'Allemagne s'étonne de voir encore des corps entiers, des renforts considérables la traverser en tout sens, venant de France, d'Epagne ou de Naples. Ces corps se dirigent la plupart sur les côtes de la Baltique, où ils sont sous les ordres du duc de Castiglione; d'autres, et spécialement les corps polonais qui se sont couverts de gloire en Espagne, se rendent à Wilna. Fuyant l'esclavage et une patrie dans les fers, ces braves avaient été chercher sous les aigles françaises d'honorables dangers et un glorieux

asyle; sous les mêmes aigles, ils rentrent dans leur patrie délivrée, dans leurs foyers reconquis; ils ont remis le pied sur cette terre de Pologne dont le nom peut désormais retentir à leurs oreilles, et dont l'indépendance et le rétablissement sont garantis par l'honneur et la victoire.

L'Empereur Alexandre a quitté, comme on sait, son quartier-général pour se rendre à Moscou : il y a trouvé la consternation et la terreur. Bien plus, il paraît qu'il a trouvé dans cette capitale l'opinion très-opposée à son plan de campagne; qu'on lui a reproché de l'hésitation, de l'incertitude, et un système qui, en coûtant beaucoup de sang aux Russes dans des combats particuliers, n'empêche pas le mouvement rétrograde général, qui livre aux Français des fleuves importans, des villes intéressantes et de fertiles provinces De Moscou l'Empereur a été à Pétersbourg; il y a trouvé le même esprit. Les capitales sont toujours contraires à un système de défense qui laisse approcher l'ennemi de leurs murs; fussent-elles délivrées par un heureux coup du sort, elles ne pardonnent pas au gouvernement les alarmes qu'elles ont conçues. On annonce que l'Empereur Alexandre, ne trouvant pas dans ces deux villes des dispositions aussi favorables, que l'effroi qui y règne est général, a repris la route de l'armée.

L'Angleterre est toujours livrée aux inquiétudes que lui donnent la guerre d'Amérique, celle de la péninsule, et au-dedans le défaut de subsistances et de travail. Deux partis la divisent aujourd'hui : les uns reprochent à lord Wellington de n'avoir pas profité avec assez de rapidité des avantages de l'affaire du 22; les autres l'accusent de quitter imprudemment la frontière du Portugal, et de s'avancer en Espagne, en s'exposant à un revers qui paraît inévitable, et qui alors ne pourrait manquer d'être complet. Les Anglais connaissent trop bien la carte pour que les déclamateurs des journaux ministériels puissent leur en supposer; ils voyent l'armée du prince d'Essling faisant un nouveau mouvement sur la frontière nord du Portugal, l'armée du maréchal duc d'Albufera réunie à celle du général Decaen, forte contre tout débarquement, et celle nombreuse, intacte, magnifique du duc de Dalmatie, maîtresse tranquille de la fertile Andalousie; et au centre des mouvemens que peuvent coordonner ces trois corps, ils voient leur général Wellington compromis, s'il ne se hâte de rentrer derrière les lignes du Portugal, où le défaut seul de subsistances a constamment empêché l'armée française de l'attaquer et de le

forcer. Dans de telles circonstances, c'est avec une extrême inquiétude que les Anglais portent leurs regards, d'un côté vers l'Amérique, de l'autre vers la péninsule, tandis que des corporations entières se réunissent et votent au gouvernement des adresses pour qu'il prenne enfin les mesures qui pourraient conduire au but si désiré de toutes les nations, le rétablissement de la paix. S....

ANNONCES.

Antiquités d'Athènes, mesurées et dessinées par J. Stuart et N. Revett, peintres et architectes. Ouvrage traduit de l'anglais, par L. F. F.* et publié par C. P. Landon, peintre, pensionnaire de l'Académie de France à Rome, etc.

Trois volumes in-folio avec 150 planches, publiés en 8 livraisons. Le prix de chaque livraison est de 20 fr., et 25 fr. avec épreuves sur papier Hollande, et 40 fr. papier vélin. On ajoute deux francs pour le port dans les départemens.

La cinquième livraison, qui a paru depuis peu, complète ce second volume. L'éditeur de ce livre, depuis long-tems désiré des savans, des amateurs, et essentiellement utile aux personnes qui étudient l'architecture, n'a rien négligé pour le rendre digne de remplacer l'original, dont le prix très-élevé et la difficulté de la lecture le mettent à la portée d'un très-petit nombre de personnes.

L'éditeur pour faire réussir cette traduction en a confié l'exécution à des mains habiles. La traduction du texte a obtenu les suffrages des hommes de lettres et des savans les plus distingués, et ne laisse rien à désirer pour la fidélité comme pour l'élégante simplicité du style. Plusieurs erreurs de l'auteur anglais ont été relevées, et le traducteur, dans des notes qui lui sont propres, a éclairci quelques passages de l'original. MM. Visconti, Dufourny, et Barbié Duboccage se sont fait un plaisir de transmettre au traducteur les indications qui pouvaient lui être de quelqu'utilité.

La réduction et la révision des dessins et des planches a été confiée à M. Clémence, architecte, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome. Cet artiste a apporté dans cette entreprise, un zèle, une constance et une habileté rares. C'est à lui qu'est due la formation des échelles, tant de mesures anciennes et nouvelles, que de modules; car il n'en existe point dans l'ouvrage original.

Le texte est imprimé chez M. Firmin Didot. On sait qu'il n'y a pas de plus beaux caractères que ceux qui sont gravés et fondus par ce

célèbre artiste, de plus belle impression que celle qui sort de ses presses.

Cette cinquième livraison contient les chapitres IV et V du second volume. Le premier de ces deux chapitres offre la description du monument Choragique de Thrasillus.

Au-dessous de l'endroit où l'on suppose que l'Odéum de Périclès avait été bâti, on trouve dans le rocher de l'Acropole une grotte dont l'entrée est entièrement formée par ce monument. La grotte a été convertie en une église chrétienne nommée *Panagia spiliotissa*, Notre-Dame de la grotte. La façade du monument Choragique présente trois inscriptions destinées à perpétuer le souvenir des victoires remportées soit à l'Odéum, soit au théâtre.

Quatre planches accompagnent ce chapitre. La première donne la vue pittoresque du monument dans son état actuel, le plan de sa façade et de la grotte : la seconde, l'élévation et le dessin en grand de la statue placée au haut du monument. Les deux dernières représentent des détails très-précieux d'architecture mesurés et cotés avec un soin particulier.

Le chapitre V contient la description des propylées qui servaient d'entrée à la citadelle d'Athènes. Neuf planches sont annexées à ce chapitre, et offrent la vue des ruines du monument, les plans, façades et coupes, les détails de l'architecture et quelques morceaux de sculpture dont il était orné.

Théâtre de l'Opéra-Comique, ou Recueil des pièces restées à ce théâtre, avec des notices sur chaque auteur, la liste de leurs pièces et la date des premières représentations ; précédé d'une notice historique sur l'origine de l'Opéra-Comique : pour faire suite aux théâtres des auteurs du premier ordre et du second ordre. Huit vol. in-18, br. Prix, 15 fr. ; et 19 fr. franc de port.

Les tomes VII et VIII, qui complètent cette collection, viennent de paraître.

Le tome VII contient *les Deux Avares*, de Fenouillot de Falbaire ; *l'Amoureux de Quinze ans*, de Laujon ; *les Fausses Apparences*, par d'Hèle ; *le Jugement de Midas*, du même ; *les Evénemens Imprévus*, du même.

Le tome VIII, à la fin duquel se trouve la table générale, contient *la Rosière de Salency*, de Pezay ; *la Mélomanie*, de Grénier ; *les Dettes*, de Forgeot ; *Lodoïska*, par de Saure ; *Montano et Stéphanie*, du même.

Nous rendrons compte des tomes VII et VIII qui complètent ce recueil, composé de productions charmantes qui vivront aussi long-

tems que le genre de spectacle qu'elles ont créé, et qui en seront éternellement les modèles.

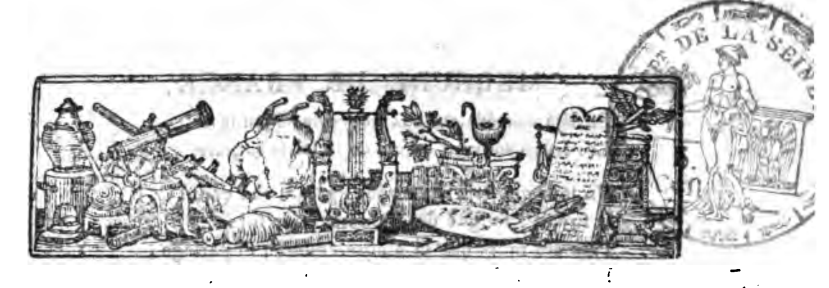
Prix des deux volumes br., 4 fr.; et 5 fr. franc de port. Chez M. Nicolle, rue de Seine, n° 12.

Avis aux jeunes gens des deux sexes, où l'on trouve réunies les observations les plus curieuses et les plus intéressantes de M. Tissot dans son *Onanisme*, et de M. Bienville dans son *Traité de Nymphomanie ;* celles de plusieurs savans tant nationaux qu'étrangers, rapportées par le premiers de ces médecins célèbres, avec quelques autres non moins utiles, sur des faits arrivés récemment, par M. P. Dusoulier le jeune. Un vol. in-12. Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 80 c. franc de port. A Paris, chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23; et à Angers, chez Fourier-Mame.

Prolégomènes de l'arithmétique de la vie humaine, contenant la classification des différens talens, l'échelle des âges de l'homme, et une formule d'évaluation de toutes les situations géographiques, d'après un même système; par Wilhelm Butte, docteur en philosophie, conseiller de S. M. le roi de Bavière, et professeur de statistique et d'économie politique à l'université de Landshut. Un vol. in-8°, orné d'une planche enluminée, servant à l'intelligence du texte de l'ouvrage et représentant l'échelle des âges de la vie humaine tant générique que sexuelle, ainsi que la surface du globe divisée conformément à l'harmonie qui existe entre les tems de l'homme et les espaces de la terre. Cette planche est suivie de deux tableaux, dont l'un donne la classification générale des talens, et l'autre la formule d'évaluation. Prix, 4 fr. 75 c., et 5 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez Lenormant, imprimeur-libraire, dépositaire de cet ouvrage, rue de Seine, n° 8; et chez tous les libraires de la capitale; et à Manheim, chez Fontaine, libraire.

Maximes et Réflexions sur différens sujets de morale et de politique ; par M. de Levis. *Quatrième édition.* Deux vol. in-18. Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port. Chez Ant. Aug. Renouard, libraire, rue Saint-André-des-Arts, n° 55.

LE MERCURE paraît le Samedi de chaque semaine, par Cahier de trois feuilles. — Le prix de la souscription est de 48 fr. pour l'année; de 24 fr. pour six mois; et de 12 fr. pour trois mois, franc de port dans toute l'étendue de l'empire français. — Les lettres relatives à l'envoi du montant des abonnemens, les livres, paquets, et tous objets dont l'annonce est demandée, doivent être adressés, *francs de port*, au DIRECTEUR GÉNÉRAL du *Mercure de France*, rue Hautefeuille, N° 23.



MERCURE DE FRANCE.

N° DLXXXIII. — *Samedi 19 Septembre 1812.*

POÉSIE.

GOFFIN, OU LE HÉROS LIÉGEOIS,

PAR M. MILLEVOYE;

*Pièce qui a remporté, au jugement de la Classe de la Langue et de la Littérature Française de l'Institut Impérial, le Prix extraordinaire, proposé pour le meilleur ouvrage de poésie, sur le généreux dévouement d'*Hubert Goffin *et de son fils.*

. . . . Celebrare domestica facta.
Hor. de Arte Poet.

Un voyageur pensif, aux plages solitaires
Errait, s'abandonnant à ses chagrins austères,
Et d'un cœur né sensible autant que généreux
Déplorait chaque jour le présent douloureux.
Il avait vu par-tout le barbare égoïsme,
Par-tout la vanité sous le nom d'héroïsme,
Par-tout la haine ardente et la froide amitié,
Et l'hypocrite orgueil affectant la pitié;

Et déjà succédaient aux fleurs de sa jeunesse
Les fruits souvent amers de la triste sagesse.

Un jour que loin du monde égarant son ennui
Il fuyait, fatigué des hommes et de lui,
Près des murs que la Meuse embellit et partage,
Il s'arrêta. Debout sur un tertre sauvage,
Il mesurait de l'œil le ténébreux séjour
Où l'homme, s'exilant de la clarté du jour,
Va puiser ces charbons dont l'utile bitume
En des forges sans nombre incessamment s'allume,
Et par qui l'industrie obtient d'un fer grossier
Le glaive protecteur et le soc nourricier.
Alors passe un vieillard : sur son front se déploie
Je ne sais quel mélange et de trouble et de joie ;
Il regarde le ciel, et son œil satisfait
Semble bénir le ciel de quelque grand bienfait.
L'étranger l'interroge ; et de la sombre voûte
Le vieillard en silence avec lui prend la route.
Il commence en ces mots le fidèle récit :

« Voyez-vous cet abîme où l'ombre s'épaissit?
Là des rocs sulphureux l'onde perçant la veine
Inonda par degrés l'enceinte souterraine,
Et le trépas bientôt de toutes ses horreurs
Enveloppa dans l'ombre un peuple de mineurs.
Tout pâlit, tout s'empresse ; et la foule éperdue
Aux cables surchargés s'attache suspendue.
Son fils entre ses bras, le généreux Goffin
Du gouffre épouvantable allait sortir enfin ;
Mais ses amis !... « Hélas, ils ne pourront me suivre ;
» Je veux les sauver tous, ou ne pas leur survivre. »
Il dit, cède sa place, et court avec son fils
Frapper du fer aigu les rochers endurcis.

» Cependant au dehors la cloche des alarmes
Rassemblait les vieillards et les femmes en larmes.
L'habile ingénieur, par de sages travaux,
Opposait une digue aux menaces des eaux,
Tandis que par pitié les magistrats sévères
Ecartaient de ces bords le désespoir des mères.
Les ouvriers nombreux, dont ils règlent l'ardeur,
Des mines d'alentour creusent la profondeur :

Dévoûment sans espoir ! leur main découragée,
Par l'utile boussole à peine dirigée,
Ne creuse le rocher qu'avec un lent effort.
Ils appellent.... Tout garde un silence de mort.
Le salpêtre deux fois s'allume, éclate et gronde,
Son bruit détone au loin sous la terre profonde ;
C'est en vain : le bruit meurt, et l'espoir avec lui.
Déjà du second jour la dernière heure a fui;
La nuit s'achève, et l'ombre a fait place à l'aurore :
On s'arrête ; on écoute, on n'entend rien encore.

» Hélas ! les malheureux dans l'abime plongés
Perdent aussi leur plainte et leurs cris prolongés :
Bientôt l'air que leur bouche avidement respire,
A leurs poumons brûlans ne pourra plus suffire.
Suffoqués des vapeurs de l'étroit souterrain,
Par la soif consumés, dévorés par la faim,
L'un cherche sous la voûte, aux bords de l'onde impure,
D'un cadavre récent l'effroyable pâture :
Du pic laborieux l'autre ronge le fer,
Ou du flanc des rochers aspire un sel amer :
D'autres, aux profondeurs de ce gouffre homicide,
En hurlant vont puiser une boisson fétide :
D'autres, muets, l'œil fixe, et les traits sans couleur,
Du flambeau qui décroît observent la pâleur ;
Et chacun, abjurant des travaux inutiles,
Disait : « Sil faut mourir, mourons du moins tranquilles. »
Tous, à ces derniers mots, tombent anéantis ;
Il allaient périr tous !.... L'un d'eux était mon fils.

» Ensevelis vivans dans l'ombre sépulcrale,
Il leur semblait encor revoir par intervalle
Le toit qu'ils délaissaient au retour éclatant
De l'astre qui pour eux ne brillait qu'un instant,
Les bois accoutumés, le fleuve, la montagne,
Et le vallon paisible où souvent leur compagne,
Le soir, en répétant quelque refrain joyeux,
Son enfant sur son sein, venait au devant d'eux.

» Mais Goffin vit encore ; et sa persévérance
A tant d'infortunés tiendra lieu d'espérance.
Prodigue de secours et de soins consolans,
Il cherche à ranimer ses compagnons tremblans.

Implore tour-à-tour le frère pour le frère,
Le père pour son fils, et le fils pour son père,
Promet de les ravir à l'abîme profond....
Aucun d'eux ne se lève, aucun d'eux ne répond.
« Eh bien! s'écria-t-il, lâches! je vous pardonne.
» Viens, mon fils, travaillons pour qui nous abandonne:
» Ils sont tous des enfans; sois homme pour eux tous. »
Il s'arme, et les rochers ont mugi de ses coups.
Du fer qui les meurtrit ses mains sentent l'outrage;
Son fils baise ses mains, en lui disant: courage!
Quand un bruit plus sonore, éclatant sous le fer,
Annonce tout-à-coup les approches de l'air:
A ce bruit imprévu la troupe se ranime;
Tous les bras à-la-fois veulent percer l'abîme;
Il s'ouvre.... ô désespoir! c'est le jour qu'on attend,
C'est la mort que l'on voit, la mort que l'on entend.
L'air embrasé frémit, se précipite et tonne;
Du phosphore azuré la flamme tourbillonne:
Tous reculent d'horreur; et leur dernier flambeau
Les plonge, en s'éteignant, dans la nuit du tombeau.

« Amis, disait Goffin, à ce péril funeste
» Essayons d'opposer la force qui nous reste.
» Si nul effort humain ne nous peut secourir,
» Nous reviendrons ici nous étendre et mourir. »
Il disait, mais sa voix n'était pas écoutée:
« Retire-toi, criait la foule épouvantée;
» Ne nous impose pas des tourmens superflus.
» Sans toi depuis long-tems nous ne souffririons plus. »
Ils osent, les ingrats! dans leur aveugle rage,
Prodiguer à Goffin la menace et l'outrage!
Que dis-je? sur sa tête ils sont prêts à lever
L'instrument de labeur qui les pourrait sauver.
Lui, sans trouble, et touché de leur seule infortune:
« Viens, mon fils, viens finir une vie importune.
» Ils l'exigent? eh bien! livrons-les à leur sort;
» En les privant de nous, précipitons leur mort. »
Alors vous eussiez vu redoubler les alarmes,
La menace expirer et se changer en larmes,
Et les séditieux, se traînant à genoux,
Crier, les bras tendus: « Goffin! protégez-nous. »
Quelques-uns, dans l'accès de leur morne délire,

Prolongeaient tristement un effroyable rire ;
Quelques-uns promettaient à la Vierge des cieux
Et la sainte neuvaine et les dons précieux ;
D'autres avec ferveur juraient par ses images
D'accomplir, les pieds nus, de longs pélerinages ;
Les orphelins entre eux se répétaient toujours :
« Nos mères sont au ciel, et veillent sur nos jours. »
Les enfans recevaient, avant l'heure dernière,
Les bénédictions et l'adieu de leur père.
De leur père !... et mon fils mourait loin de mes bras,
Sans que du moins ma bouche eût béni son trépas.

» Mais le jeune Goffin lève un front intrépide ;
Son cœur n'est point ému, son œil n'est point humide.
De leur abattement il les fait tous rougir :
« Est-ce à nous de pleurer quand nous pouvons agir ?
» Frappons ; voici la route. » Et sa voix consolante
Semble ressusciter leur force chancelante.
On le suit ; plus d'effroi, plus d'oisive langueur ;
L'espoir aux bras lassés rend toute leur vigueur.
Un bruit vague, ô transports ! a frémi sous la roche ;
De moment en moment il s'augmente, il s'approche ;
L'oreille peut du fer compter les coups pressés ;
La voix répond aux cris des deux parts élancés ;
Et le dernier effort va briser la barrière
Qui de l'affreuse nuit séparait la lumière.
Les sombres flancs du roc s'entrouvrent, et le jour
Par le bruit de la foudre atteste son retour.
« Ils sont sauvés ! » s'écrie une foule enivrée ;
« Sauvés ! sauvés ! » répond la troupe délivrée.
Tous au-devant du jour s'élancent.... Malheureux !
Songent-ils que la mort plane toujours sur eux ?
Ils peuvent, au cercueil restituant sa proie,
Echappés aux douleurs, succomber à la joie ;
L'air en poison subtil peut encor se changer ;
Et le danger redouble au terme du danger.
Les soins sont prodigués ; l'art, prévoyant et sage,
Du trépas à la vie adoucit le passage.
Plus d'un père avec moi, plus d'une épouse en pleurs
De l'ordre salutaire accusait les lenteurs.
Comment peindre en effet cette longue souffrance,
Ce mélange cruel de terreur, d'espérance,

Tant de cœurs suspendus, condamnés par le sort
A cette chance horrible et de vie et de mort!
Quelques-uns ne sont plus..... Mais le sauveur des autres
A juré par son fils de nous rendre les nôtres;
Et son destin s'attache à leurs communs destins.
Il songe à ses enfans naguères orphelins;
Il embrasse en espoir son épouse fidèle:
Mais à ses compagnons il doit encor son zèle;
Et sorti le dernier du gouffre ténébreux,
Son œil se lève au ciel, et retombe sur eux. »

A ces récits, la bouche et l'oreille captives,
L'étranger oubliait les heures fugitives;
Et déjà pâlissaient les feux mourans du jour.
« Restez, dit le vieillard. Non loin de ce séjour,
» Un banquet, signalant la fin de nos misères,
» De nos fils délivrés doit rassembler les pères.
» Là vos yeux à loisir contempleront Goffin.
» L'étoile de l'honneur pare déjà son sein;
» La palme et les lauriers vont décorer sa tête. »
Il dit; et l'étranger, qui s'assied à la fête,
Admire dans Goffin d'honneurs environné
L'héroïsme ingénu, de sa gloire étonné.
Il entend célébrer celui dont la puissance
Voit tout, préside à tout dans son Empire immense,
Et qui, de cette main terrible aux potentats,
Sait dispenser la gloire et donner les Etats:
Son cœur alors palpite, et semble enfin renaître;
Il est homme et français, il se sent fier de l'être;
La joie épanouit son front moins abattu;
Et pour croire au bonheur, il croit à la vertu.

LE RETOUR DU BIEN-AIMÉ,

OU LES AMOURS DU BON VIEUX TEMS.

ROMANCE.

Quinze printems ont fait naître des fleurs,
Qui, chaque fois, offraient beauté nouvelle;
Quinze printems ont vu couler mes pleurs
Loin de l'objet de mon amour fidèle.

Prés émaillés n'étaient rien à mes yeux;
Chant des oiseaux me semblait bruit pénible;
Sans celui-là pour qui faisais des vœux
Me serais crue à jamais insensible.

Par une nuit, fis un songe bien doux!
Vis arriver cet absent que j'adore :
De mon sommeil le chagrin fut jaloux,
Me réveilla pour m'attrister encore.
Allais mourir, quand le sort plus humain
Voyant mon cœur repousser l'espérance
Et la douleur vouloir hâter ma fin,
Du bien-aimé me rendit la présence.

Si grand bonheur m'ôta jusqu'à la voix.....
Mes regards seuls pouvaient servir mon ame.
Félix, tremblant, de sa main prit mes doigts....
Flambeau du ciel! moins brûlante est ta flamme!
O doux ami! nos tendres sentimens
Se disaient tout dans ce muet langage;
Oui, nous avons bien chéri nos sermens,
Amour bien vrai ne peut être volage.

Roses et lis ne parent plus mes traits,
Le tems les a moins flétris que mes larmes;
Peut-être aussi des yeux moins satisfaits
Te trouveraient plus d'amour que de charmes;
Mais dans nos cœurs si vivement épris,
Point n'adviendra le triste effet de l'âge;
Et l'on dira : La mort les a surpris
Vieux par les ans, et s'aimant davantage.

Par Mme DE MONTANCLOS.

ÉNIGME.

RIEN ne se fait sans moi : pourtant ma destinée
Est de n'être employé que deux fois dans l'année.

S.......

LOGOGRIPHE.

Renfermé dans un souterrain,
Mille corps enflammés bouillonnent dans mon sein ;
Avec fracas, loin de moi, je les lance ;
Arrive enfin l'instant
Où je m'éteins, et cependant
Je finis à-peu-près ainsi que je commence.

S........

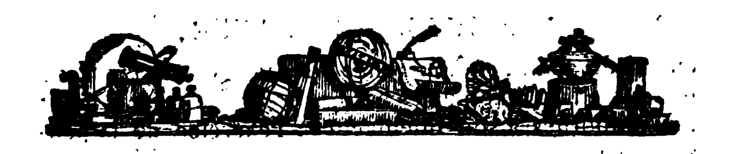
CHARADE.

Vainement Albion règne sur mon premier,
Bientôt Napoléon conduit par la victoire
Ira la dépouiller de son injuste gloire.
Pour t'habiller, lecteur, on file mon dernier.
Dans les enchantemens, dans l'art de la magie
Mon tout passa toujours pour un puissant génie.

---

*Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Item*.
Celui du Logogriphe est *Chien*, dans lequel on trouve : *niche*.
Celui de la Charade est *Fardeau*.



SCIENCES ET ARTS.

Dictionnaire des Sciences médicales, par une société de médecins et de chirurgiens. MM. Alard, Alibert, Barbier, Bayle, Biett, Boyer, Cadet de Gassicourt, Cayol, Chaumeton, Chaussier, Cullerier, Cuvier, Delpech, Dubois, Flamant, Fournier, Gall, Garnier, Geoffroy, Guersent, Guilbert, Hallé, Heurteloup, Husson, Isard, Jourdan, Keraudren, Laennec, Landré-Beauvais, Larrey, Lerminier, Lullier-Winslow, Marc, Marjolin, Monton, Murac, Nacquart, Nisten, Pariset, Petit, Pinel, Renauldin, Richerand, Roux, Royer-Collard, Savary, Tollard, Virey. — Tome I et II. — A Paris, chez *Panckoucke*, éditeur, rue Serpente, n° 16.

L'homme est de tous les animaux le seul qui ait des médecins; il est aussi le seul qui ait des savans et des ignorans. Dans tous les autres ordres de la création, la science est également répartie entre tous les individus. Que le dogue de forte race, le grand danois et le grand lévrier aient besoin d'être purgés, ils n'invoqueront pas le secours du barbet ou du bichon; ils sauront, aussi bien que tous les docteurs fourrés de leur espèce, trouver le chien-dent, ou se condamner à la diète. Je ne sais s'il est vrai que nous devions au cheval marin et à la cigogne la connaissance de la saignée et des lavemens, mais s'ils sont réellement les premiers précepteurs de nos chirurgiens et de nos apothicaires, je suis persuadé que la cigogne blanche en sait autant que la cicogne noire, le cheval marin du Nil autant que l'hippopotame de la Gambie ou du Niger. C'est parce que les animaux sont restreints à un petit nombre de fonctions que la science est chez eux si commune et si simple. Il n'en est pas de même de l'homme : la nature,

en lui donnant, en apparence, les mêmes organes, en le soumettant aux mêmes besoins, semble n'avoir point mis de bornes à son intelligence; l'exercice de la pensée en recule tous les jours les limites; et si la raison humaine ne trouvait aucun obstacle dans ses développemens, si nulle catastrophe n'arrêtait sa marche, on ignore jusqu'à quel point de perfection elle pourrait s'élever. Il est nécessaire qu'il y ait parmi les hommes des savans et des ignorans, parce que les dons de l'esprit et du génie ne sont pas également distribués, et qu'il y a des gens qui pensent et des gens qui ne pensent pas, ou qui pensent fort peu. Or, quand on a pensé longtems, le domaine des connaissances s'accroît, les erreurs se dissipent et se rectifient, le règne de la vérité arrive; mais cet heureux avénement n'a lieu qu'après beaucoup d'incertitudes, de contrariétés et d'égaremens. Il n'est point encore démontré que le règne de la vérité soit arrivé pour la médecine; on convient généralement que nul art n'est plus douteux, nulle science plus exposée aux disputes et aux contradictions. Depuis Hippocrate, on a proposé mille méthodes pour sauver la triste humanité des maux qui l'affligent. Inutiles efforts! la somme de nos maux est restée constamment la même; qui sait même si elle ne s'est pas accrue?

Mais il ne faut pas pour cela désespérer du genre humain; il s'est fait depuis quelque tems une heureuse révolution dans les sciences; la philosophie s'est introduite jusque dans la médecine; on s'occupe aujourd'hui, comme du tems d'Hippocrate, à recueillir des faits. Des découvertes précieuses ont éclairé nos théories, et si la physique et la chimie continuent de nous révéler leurs secrets, il est difficile de dire jusqu'à quel degré de certitude et de puissance l'art du médecin peut parvenir. Si la médecine a langui si long-tems dans l'enfance, si elle a été le jouet de tant de vicissitudes et de révolutions, c'est que nulle autre science n'exige une aussi grande réunion de connaissances. C'est qu'en toutes choses l'homme commence par des erreurs. La médecine avait d'ailleurs des ennemis particuliers à vaincre. Combien de combats

n'a-t-elle pas rendus contre l'empirisme, la superstition, les préjugés religieux, les subtilités scholastiques! Hippocrate a exprimé dans un seul aphorisme toutes les causes de l'imperfection de nos connaissances : *Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experimentum periculosum, judicium difficile.* « La vie est courte, l'art se » forme lentement, l'occasion est rare, l'expérience trom- » peuse, le jugement incertain. » Ce n'est qu'après une longue suite d'années, d'observations et d'expériences qu'on peut se flatter d'obtenir quelques vérités. Il faut pour le triomphe des sciences un siècle mûri par les fautes des âges précédens et l'étude de la philosophie. C'est l'époque où nous nous trouvons aujourd'hui ; et si la médecine est destinée à devenir un art réel et positif, jamais occasion n'a été plus favorable. Quel que soit le jugement qu'on puisse porter du Dictionnaire Encyclopédique, on ne saurait nier que la publication de ce grand ouvrage n'ait ouvert une route nouvelle aux connaissances humaines. Elle a appris aux savans à recueillir les parties isolées de la science, à les rassembler dans un même esprit, à les réunir en corps de doctrine. Si les traités méthodiques sont plus favorables à l'étude, s'ils se prêtent plus facilement au développement et à la liaison des idées, au rapprochement des parties analogues, ils ont aussi le désavantage de ne présenter les objets que séparés, de désunir souvent les parties de la science par des différences de vues, d'intérêt et d'opinion. Un Dictionnaire embrasse tout à-la-fois, et quand il est le produit d'une réunion de savans, unis par les mêmes vues, qu'il a le rare mérite de présenter par-tout cette unité de principes, cette conformité de doctrine, sans lesquelles il n'y a qu'incertitude dans nos connaissances, on peut le regarder comme un des ouvrages les plus importans pour l'avancement de l'esprit humain. C'est sur ce plan qu'a été conçu le Dictionnaire des Sciences médicales dont nous nous occupons. Ce n'est point une compilation formée de morceaux disparates opposés entre eux par la différence des tems, des lieux, des opinions; c'est l'ouvrage d'un grand nombre de savans, tous contemporains, tous

recommandables par l'étendue et la solidité de leurs connaissances, la plupart célèbres par des ouvrages du premier mérite. Le prospectus est de M. le docteur Pariset, connu par ses cours de physiologie à l'Athénée et par un grand nombre d'articles distingués insérés dans nos journaux. L'introduction est de M. Renauldin; c'est presque un ouvrage complet, car elle est composée de près de 200 pages. L'auteur s'y propose de tracer une esquisse rapide des destinées de cet art, d'exposer les services importans des hommes qui l'ont illustré en reculant ses bornes, de dévoiler les erreurs qui ont retardé sa marche, de passer en revue les différens systèmes qui ont jeté plus ou moins d'incertitude et de variations dans ses méthodes, de montrer l'influence des grandes découvertes sur les idées communes, de parcourir la série des maladies nouvelles, d'indiquer les remèdes exotiques qui ont aggrandi le domaine de l'art et multiplié ses ressources, de rappeler enfin les secours nombreux que lui ont portés les sciences voisines, telles que la physique, la chimie, la mécanique. Ce plan est vaste et suppose une grande variété de connaissances, mais il me semble que M. Renauldin l'a rempli avec beaucoup de succès. Sa narration est simple et facile, ses idées justes, ses observations judicieuses, son style souvent élégant. Il commence par tracer l'origine de la médecine.

« La médecine, dit-il, est aussi ancienne que le » monde. L'homme, par la nature même de son organi- » sation, a dû être exposé de bonne heure à des acci- » dens multipliés. Jeté sur le globe dans un état de nu- » dité, sans défense contre les attaques des animaux » malfaisans, sans abri contre les intempéries des sai- » sons, il a connu dès sa naissance la douleur. Les iné- » vitables accidens qu'entraînent le cours ordinaire de la » vie, la gestation, l'accouchement et ses suites, l'action » continuelle des causes extérieures, si difficile à maî- » triser, l'influence nuisible du climat et de la tempéra- » ture, les imprudences dont les plus sages mêmes ne se » garantissent pas toujours, la difficulté de pourvoir aux » premiers besoins, voilà sans contredit des ressources

» fécondes de maladies de toute espèce, pour la guérison
» ou le soulagement desquelles l'homme a dû nécessai-
» rement chercher des secours dans les productions
» nombreuses et variées que lui offrait libéralement une
» nature vigoureuse. Servi par des hasards heureux ou
» guidé par une sorte d'instinct, par l'expérience ou
» l'exemple même des animaux, il parvint sans doute à
» découvrir quelques moyens *thérapeutiques* appropriés
» à ses maux, et dont l'efficacité reconnue fut probable-
» ment communiquée de famille à famille et recomman-
» dée dans des cas semblables, en sorte qu'on peut dire
» que le premier malade fut aussi le premier médecin.
» Peu-à-peu de nouvelles observations ajoutées aux pre-
» mières grossirent les trésors de la science naissante;
» la médecine devint une propriété commune, et trans-
» mise de génération en génération, elle n'offrit long-
» tems qu'un grossier empirisme, jusqu'à ce que les
» progrès de la civilisation la tirèrent de cet état d'en-
» fance. »

Ici commence l'histoire réelle de la médecine. Les premiers qui la cultivèrent furent les Egyptiens, mais la science était chez eux mystérieuse et secrète; c'était dans l'intérieur des temples qu'elle était renfermée, et les prêtres seuls avaient droit d'en donner des leçons. La superstition y mêla ses pratiques, on ne put être médecin sans être initié; et pour faire un docteur il fallut plus d'épreuves et de cérémonies qu'il n'en faut aujourd'hui pour faire un franc-maçon. Il était impossible que cultivé de cette manière l'art de guérir pût jeter un grand éclat.

Aussi resta-t-il très-borné, et M. Renauldin nous apprend que ces nouveaux docteurs étaient si étrangers aux opérations les plus vulgaires de la chirurgie, qu'ils ne purent venir à bout de guérir une entorse que s'était donnée à la chasse Darius, fils d'Hystaspe. Il fallut recourir aux lumières de Démocède de Crotone, célèbre médecin grec de ce tems.

Les pharmaciens étaient beaucoup plus habiles; jamais personne ne connut mieux qu'eux l'art d'embaumer, et

les momies égyptiennes peuvent être considérées comme le chef-d'œuvre de la parfumerie.

Les Hébreux voisins des Egyptiens essayèrent comme eux de cultiver l'art médical. M. Renauldin observe que Moïse était très-habile en hygiène, et que ses réglemens sur la santé, le traitement de la lèpre et autres objets supposent un docteur fort éclairé; mais chez les Hébreux, comme chez les Egyptiens, la science resta encore dans les temples, et quand on avait besoin d'une médecine, c'était aux lévites qu'il fallait s'adresser. Il était réservé aux Grecs de la tirer de cet état de cléricature. Cette heureuse révolution eut lieu à l'époque où la philosophie établit des écoles et substitua l'expérience et le raisonnement aux pratiques mystérieuses de l'ignorance et de la superstition. On étudia les maladies, on observa la différence des lieux, des tems, des saisons, on les compara avec le tempérament, les humeurs et tous les phénomènes de la vie, et la médecine prit rang parmi les sciences positives.

Il fallait, pour opérer et soutenir cette heureuse révolution, un de ces hommes de génie que la nature crée de tems en tems pour la gloire et le salut du genre humain. Hippocrate naquit à Cos 460 ans avant notre ère vulgaire. Il était de la famille des Asclépiades, qui se vantait de descendre d'Esculape lui-même, et cultivait depuis long-tems toutes les branches de l'art de guérir. Il suça donc en naissant les principes de la science, et l'on suppose avec raison qu'il puisa une vaste somme de connaissances dans ce recueil de faits pratiques et de tables votives déposé dans le temple de son céleste aïeul.

« Doué par la nature d'un génie tout à-la-fois observateur et étendu, hardi et sage, il sentit, dit M. Renauldin, que pour faire des progrès dans notre art, » comme dans la physique, il fallait non-seulement prendre l'expérience pour guide, mais encore y joindre le » raisonnement; et c'est ainsi qu'il devint le fondateur » de la médecine dogmatique, et donna à son école cette » prééminence qu'elle n'a cessé de conserver. »

Ici l'auteur décrit tous les services qu'Hippocrate a

rendus à la science; mais ils sont si nombreux et si connus qu'il serait inutile de les rappeler. Qui ne croirait que depuis ce tems l'humanité n'ait dû se trouver délivrée d'une partie des maux qui l'accablaient? Vain espoir! il semble que l'homme ne puisse se tenir dans les routes de la sagesse et de la vérité. Des médecins ambitieux prétendirent surpasser le divin Hippocrate. On créa des méthodes, des systèmes, des théories, on cessa d'interroger la nature, et loin d'obéir à ses lois, on prétendit l'asservir elle-même à nos caprices. Ainsi le sort du genre humain devint de nouveau le jouet de l'ignorance et de la vanité; et tandis que les médecins se disputaient entr'eux pour l'honneur de leurs théories, les malades gémissaient dans les douleurs, et mouraient en attendant qu'ils fussent d'accord. Ces désordres durèrent jusqu'à l'époque où le dieu d'Epidaure daigna susciter son serviteur Gallien et le remplir de son esprit. On avait vu régner successivement la doctrine des *nombres*, celle des *atomes*, le *strictum et laxum*, le *pneuma*, et la *métasyncrise* ou *règle cyclique* (1).

---

(1) Le système des *atomes* consistait à regarder comme le principe unique de la santé la juste proportion des pores avec les corpuscules auxquels ils devaient livrer passage. Les pores étaient-ils nombreux, souples, ouverts et dociles? Le sujet se portait à merveille. Etaient-ils rares, étroits, difficilement perméables? Le sujet avait des migraines, des fièvres, des rhumatismes, la goutte, l'asthme, l'hydropisie, la paralysie, l'épilepsie, etc. La doctrine des *nombres* consistait à observer certaines périodes, à régler les maladies, tantôt sur les nombres pairs, tantôt sur les nombres impairs, mais particulièrement sur le nombre sept. Le *strictum et laxum* faisait dépendre toutes les maladies du resserrement ou du relâchement. Le resserrement enfantait toutes les maladies aiguës, les phlegmasies, les pleurésies, les pneumonies, péripneumonies, etc. Le relâchement produisait toutes les maladies asthéniques, telles que l'hydropisie, l'atonie, l'apathie, et la lienterie. Le *pneuma* était un être intermédiaire entre l'ame et le corps, un principe spirituel que l'on considérait comme un cinquième élément, et sur les proportions duquel on faisait consister l'état de santé ou de maladie. Enfin la *métasyncrise* avait pour objet

Gallien renversa tous ces systèmes, ressuscita la doctrine d'Hippocrate, et les malades purent encore espérer quelque répit. Mais qui oserait se flatter de quelque stabilité dans les choses de ce monde? La vanité, l'ambition, l'amour de la nouveauté précipitèrent de nouveau les médecins dans mille égaremens. L'invasion des Barbares et le démembrement de l'Empire couvrirent la terre d'ignorance. La ville seule d'Alexandrie conservait quelques étincelles du feu sacré de la science, lorsque le farouche Omar incendia sa bibliothèque; à peine six cents manuscrits échappèrent-ils à ce désastre. . . . . . .

Cependant, ces fanatiques zélateurs de Mahomet se familiarisent avec les arts, et sentent qu'il y a quelque chose de mieux au monde que la lecture de l'alcoran et l'esprit de dévastation. Ils étudient les ouvrages des anciens, ils les traduisent dans leur langue. Le calife Almanzor fonde un collége de médecins à Bagdad; son successeur Aroun-Al-Raschid protège les sciences et appelle à sa cour ceux qui les cultivent. Cordoue voit se former dans son sein une illustre académie; 200 mille volumes sont rassemblés dans sa bibliothèque. Séville, Murcie, Tolède ont des écoles célèbres; la langue des Arabes devient celle des savans. On voit briller successivement dans l'ordre des médecins Rhasez, Avicenne, Albucasis, Averrhoës, dont les noms sont encore cités avec honneur. Cependant M. Renauldin observe qu'ils rendirent peu de services à l'art, que les préjugés religieux les éloignèrent de l'étude de l'anatomie, et que les seules branches qu'ils cultivèrent avec succès, furent la pharmacie et la chimie. On leur doit plusieurs compositions médicales dont la réputation n'a rien perdu de nos jours.

---

d'essayer successivement tous les remèdes connus jusqu'à ce qu'on en trouvât un bon, ou que le malade mourût. On connaît cette fameuse consultation de Molière où M. Purgon veut qu'on saigne d'abord le malade, pour s'assurer si la maladie est dans le sang; et qu'on le purge ensuite, pour reconnaître si elle est dans les humeurs; c'est l'image exacte et fidelle de la *métasyncrise*.

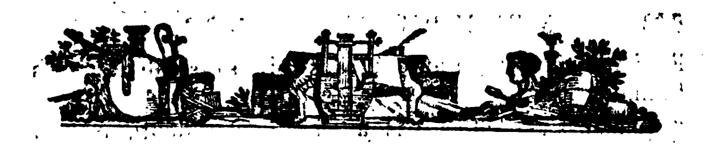
Tandis que la science florissait sous l'influence du croissant, elle était encore plongée dans la barbarie au sein des peuples chrétiens. Charlemagne avait fait, de l'exercice de la médecine, un des priviléges du clergé. Les ministres d'Hippocrate étaient des Augustins et des Bénédictins; et pour être saigné et purgé, il fallait s'adresser au père gardien du couvent. L'empereur Frédéric II régularisa l'ouvrage de Charlemagne, réforma l'instruction dans l'école de Salerne, et l'éleva au plus haut degré de célébrité. Les croisades donnèrent bientôt aux Européens des idées plus étendues; on apporta en France, en Allemagne, en Angleterre, les connaissances des Sarrazins, mais on les mêla à toutes les subtilités de l'école. La médecine fut infectée des visions astrologiques, et l'on n'osa plus prendre un apozème ou un opiat sans consulter le cours des astres et les phases de la lune. Raimond Lulle et Arnaud de Villeneuve y ajoutèrent toutes les rêveries de l'alchimie, et l'on s'occupa sérieusement de la panacée universelle et du breuvage de l'immortalité. Les préparations d'or et de pierres précieuses, les amulettes, l'huile de scorpion, les sachets de plantes odoriférantes portées sur le cœur, eurent alors une vogue prodigieuse; que dis-je? on descendit jusque dans l'enfer pour découvrir les causes des maladies. Astaroth et Beelzébut furent déclarés atteints et convaincus d'être les auteurs ou complices de la mélancolie, de l'épilepsie, de la cardialgie, de la nyctalopie, etc. On crut aux possessions, aux ligatures de l'aiguillette, aux sorts, aux loups-garous, et plusieurs doctes médecins ne virent de remède à ces tristes infirmités, que l'eau bénite et les exorcismes. Paracelse y ajouta les mystères de l'art cabalistique; il établit une *Archée*, espèce de démon qui fait dans l'estomac les fonctions de chimiste, en séparant la matière vénéneuse contenue dans les alimens, de celle qui sert à la nutrition. Il substitua à la casse et au séné les arcanes, les caractères et les paroles magiques, et propagea plus que jamais l'usage des talismans.

Pendant long-tems l'Allemagne et les empires du nord

se montrèrent idolâtres de la doctrine de Paracelse. Enfin, Bacon et Descartes vinrent : dès ce moment les connaissances humaines prennent une autre direction; le combat s'engage entre la raison et l'ignorance; la philosophie lutte contre la superstition; Vésale, Eustache, Fallope, Riolan, Harvey, font faire à l'anatomie des progrès immenses; la circulation du sang est découverte; les physiciens et les médecins se réunissent pour étudier la nature; on compare les faits, on se livre à l'analyse, on cesse de jurer *in verba magistri*, et la médecine acquiert cet esprit d'observation, de justesse et de liberté qui, depuis près d'un siècle, l'a conduite au degré de gloire et de certitude où nous la voyons aujourd'hui. Qui sait jusqu'où ses lumières s'étendent? Quels progrès n'a-t-on pas droit d'attendre des importantes découvertes de l'électricité, du galvanisme, de la théorie des gaz et de tant d'autres découvertes dont le secret nous a été révélé depuis un petit nombre d'années? Quelle distance des premiers ouvrages d'anatomie, de physiologie, de thérapeutique, de pathologie, à ceux qui ont été publiés de nos jours! Combien de maladies, réputées incurables, ne sont plus qu'un jeu pour nos docteurs modernes! Quels progrès, surtout, n'a pas faits la chirurgie! Toutes ces considérations sont développées avec beaucoup de pénétration, d'ordre et de justesse par M. Renauldin. Ce discours préliminaire fait beaucoup d'honneur à ses connaissances et à son caractère. Il est écrit avec une rare sagesse, sans esprit de parti, sans affection particulière, sans préjugé national, sans étalage et sans prétention. C'est l'ouvrage d'un homme de beaucoup de mérite.

Nous nous occuperons, dans un autre article, des matières contenues dans les deux premiers volumes du dictionnaire dont il a si bien préparé le succès.

SALGUES.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Essai sur le Journalisme, depuis 1735 jusqu'a l'an 1800. Avec cette épigraphe :

> *Dat veniam corvis, vexat censura columbas.*
>
> Juv. sat. II.

Un vol. in-8°. Prix, 4 fr. 50 c., et 5 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *D. Colas*, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26.

Essai sur le Journalisme ! Ce titre éveillera la curiosité des lecteurs ; ils s'attendront à trouver, dans cette brochure, une satire contre les journaux et leurs rédacteurs. L'édition sera peut-être épuisée avant que les journalistes aient eu le tems de déchirer l'ouvrage : oui, déchirer ; car c'est là le sort qui attend l'*Essai sur le Journalisme*.

C'est un sujet assez piquant, et qui méritait d'occuper un homme de lettres distingué, que l'histoire de cette espèce de puissance qui s'est tout-à-coup montrée dans l'Europe littéraire, qui a dit aux auteurs de toutes les classes, de tous les pays : «En achetant le privilége de publier un écrit périodique, j'ai acquis le droit de juger vos ouvrages, de les critiquer sans mesure et sans raison, d'attaquer même quelquefois votre personne, vos mœurs, vos habitudes, de vous couvrir de ridicules, et, si l'envie m'en prend, d'injurier jusqu'à vos amis. Vous ne serez connu, vous ne serez célèbre que *sous mon bon plaisir*. Je présenterai vos idées comme il conviendra à mes intérêts, à mes caprices ; je mutilerai, je disséquerai vos phrases : si vous me déplaisez, je vous accuserai d'absurdités qui déshonoreront votre esprit et vous donneront la réputation d'un insensé ; si vous n'êtes pas du parti qui me caresse ou me soudoie, je vous calomnierai, je vous dénoncerai à

l'univers comme un auteur sans foi, sans talent, sans honneur.... »

Lecteurs, n'est-ce pas ainsi que parlaient, ou du moins pensaient les Desfontaines, les Fréron, les Linguet, et même trop souvent Laharpe, lorsqu'ils tenaient le sceptre du *journalisme?* Et de nos jours, que d'autres noms je pourrais citer!.... Mais je me rappelle que j'écris dans un journal où les personnalités sont défendues, et où l'on s'est fait une loi de la décence.

Je n'ai pas tout-à-fait trouvé, dans cet Essai, l'histoire du journalisme, telle que j'en concevais le plan. L'auteur s'arrête bien un peu sur cette époque où à la critique saine et décente du *Journal des Savans*, succéda la critique aigre et partiale des auteurs du *Nouvelliste du Parnasse*, de l'*Année littéraire*, etc. Il faut attribuer ce changement dans le ton des journaux, à la corruption des mœurs, à la satiété, à cet esprit de liberté qui s'introduisait alors dans toutes les classes de la société. Les journaux ne présentèrent plus de ces analyses savantes et lumineuses, où l'on discutait avec sagesse, où l'on ne jugeait qu'avec défiance; il semblait, pour me servir d'une figure connue, qu'on les avait écrits avec du fiel, à la lueur de la torche des furies.

« Ces gazettes, dit Voltaire, parurent vers l'an 1723 à Paris, sous plusieurs noms différens : *Nouvellistes du Parnasse*, *Observations sur les écrits modernes*, etc. La plupart furent faites pour gagner de l'argent; et comme on n'en gagne point à louer des auteurs, la satire fit d'ordinaire le fond de ces écrits. On y mêla souvent des personnalités odieuses, la malignité en procura le débit; mais la raison et le bon goût, qui prévalent toujours à la longue, les firent tomber dans le mépris et dans l'oubli. » (*Dict. phil.* art. *Gazette.*)

Voltaire ne se trompait-il point en disant que *la raison et le bon goût prévalent toujours à la longue?* L'estimable Journal des Savans a péri; en vain on a voulu quelquefois le rappeler à la vie. De nombreux journaux l'ont remplacé :

Longuette en est la triste litanie.

Mais ont-ils hérité de son esprit de justice, de son urbanité?...

Et, sur-tout depuis la révolution, est-ce bien pour faire connaître un livre que l'on en donne un extrait dans certains journaux (je n'en citerai aucun)? est-ce pour faire apprécier la manière, le talent des auteurs? Non; il est des rédacteurs qui redoutent les bons ouvrages, qui refusent d'en rendre compte. Mon article serait trop sérieux, objectent-ils. Mais quelle joie pour eux quand ils peuvent trouver quelque mauvais poëme ou roman, bien niais, bien ridicule; quelque ouvrage où, dans la simplicité de son ame, un auteur obscur présente un système bien fou, bien déraisonnable! Il est même de ces journalistes qui ne se contentent pas du nombre trop grand des mauvais ouvrages que les auteurs ou les imprimeurs leur envoyent; ils recherchent ceux qui n'étaient point destinés au public, dont les auteurs ont fait tirer seulement quelques exemplaires pour eux et leurs amis. C'est-là, il en faut convenir, un oubli coupable de toutes les règles de la bienséance; c'est comme si on livrait au public un écrit dont on ne serait pas propriétaire; enfin, c'est un véritable délit que ne saurait même excuser aucune disposition du Code du *Journalisme*, quelque peu sévère qu'il soit.

Pourquoi cette envie de nuire, ce besoin de déchirer? Voltaire répondra pour moi : « La *jalousie* et la *pauvreté* » en sont les sources inépuisables.... Il se trouve des » hommes assez perdus d'honneur pour faire un métier » public de ces scandales : semblables à ces assassins à » gages ou à ces monstres du siècle passé qui gagnaient » leur vie à vendre des poisons.... »

Et puis Voltaire cite cette réponse si connue d'un folliculaire à qui un magistrat reprochait l'audace et l'injustice de ses critiques : *Monseigneur, il faut que je vive*...

Mais si Voltaire existait encore, ce ne serait pas seulement *la jalousie et la misère* qu'il regarderait comme les *sources de ces poisons* que l'on vend au public dans quelques journaux. En voici, par exemple, une autre que j'ai cru apercevoir.

Il n'y a que les journaux dont la réputation est faite,

qui peuvent choisir leurs rédacteurs parmi les hommes les plus distingués dans les sciences et dans les lettres; les autres sont obligés d'agréer pour collaborateurs à-peu-près quiconque se présente; et il ne se présente ordinairement que des jeunes gens à peine échappés du collége. Ainsi ce sont de jeunes écrivains imberbes qui font aujourd'hui le difficile métier des Jean Leclerc et des Bayle. La férule de la critique est tombée de la main des professeurs dans celle des écoliers.

La jeunesse est sans pitié; les jeunes magistrats étaient autrefois ceux qui, dans les affaires criminelles, opinaient le plus souvent à la mort. Parmi les journalistes, ce sont de nouveaux-venus, des inconnus, qui torturent le plus cruellement les pauvres auteurs.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'on voit des hommes qui se donnent pour les protecteurs des lettres, encourager ces combats littéraires où l'avantage est tout d'un côté, puisque ceux qui attaquent n'ont rien à perdre. — Plaisans protecteurs des lettres, dirait encore Voltaire, que le duc *Zoïle*, le comte *Bavius*, le baron *Mevius!*...

Cet usage où l'on est d'écrire dans les journaux quand on ne s'est encore exercé dans aucun genre de littérature, me paraît une des principales causes de la décadence des lettres. Pour peu que les sarcasmes des jeunes journalistes aient du succès, et que leur métier de rédacteurs de pamphlets leur procure seulement de quoi ne pas mourir de faim, ils s'habituent à cette vie guerroyante et parviennent, sans avoir rien publié d'utile, à l'âge où l'homme est plus indulgent sur les faiblesses des autres, parce qu'il a mieux senti sa propre faiblesse; ils arrivent à cet âge, n'ayant que des connaissances superficielles, parce qu'ils n'ont eu le tems de rien approfondir. Autour d'eux, ils ne voient que les ennemis qu'ils se sont donnés.... C'est alors que pour continuer de vivre, ils publient quelque triste compilation, ouvrage qui sera infailliblement déchiré sans pitié par leurs malins successeurs. Ils sentiront à leur tour le mal que fait une amère critique.

Ah! qu'il avait bien raison ce Voltaire que je ne me lasse point de citer, lorsqu'il disait :

> J'estime plus ces honnêtes enfans
> Qui de Savoie arrivent tous les ans,

Et dont la main légèrement essuie
Ces longs canaux engorgés par la suie ;
J'estime plus celle qui dans un coin,
Tricote en paix les bas dont j'ai besoin,
Le cordonnier qui vient de ma chaussure
Prendre à genoux la forme et la mesure,
Que le métier de ces obscurs Frérons.... etc.

(*Le Pauvre Diable.*)

Mais, diront les Frérons de nos jours, nous n'attaquons que les écrits, nous respectons les personnes. Je réponds : cela n'est pas exact. J'ai lu dans un de nos journaux, il y a peu de jours encore, des reproches à un vieil auteur sur sa malpropreté et la puanteur de son haleine; ailleurs on fait connaître la misère d'un autre, ses opinions, sa conduite même dans la crise révolutionnaire, etc., etc. Mais, d'ailleurs, n'est-ce pas attaquer la personne, lui faire un tort réel, que de l'accuser d'écrire sans soin, avec négligence, du moins si le reproche n'est pas mérité ; et, s'il est mérité, de relever ses fautes, en versant sur lui le ridicule à pleines mains ? Et que d'exemples je pourrais citer d'une pareille injustice (1)!

« Il serait bien étrange, dit encore Voltaire, que, dans la nation la plus polie de l'Europe, il fût permis d'écrire, d'imprimer, de publier d'un homme, à la face

(1) Il y a à-peu-près un mois que dans un journal (à qui, il faut l'avouer, on a peu de reproches de ce genre à faire) on inséra un article dans lequel on citait plusieurs phrases de l'un de nos écrivains les plus corrects, M. Ginguené ; et ces phrases, le plus ignare écolier n'aurait pu les écrire. C'était une suite de métaphores incohérentes, de néologismes, etc. Je ne sais s'il se sera trouvé des lecteurs qui aient pu croire que ces phrases étaient réellement échappées à M. Ginguené ; mais très-certainement peu d'entr'eux auront pris la peine de recourir à l'article même du Mercure d'où ces phrases étaient extraites. Ils y auraient vu qu'elles sont une traduction d'un poëte italien (*Chiabrera*), et que M. Ginguené les cite comme une preuve de la hardiesse du style poétique de nos voisins.... Voilà un exemple de l'honnêteté des critiques modernes !

de tout le monde, ce qu'on n'oserait jamais lui dire à lui-même, ni en présence d'un tiers, ni en particulier.

» Il n'est permis de critiquer sans doute que de la même façon dont il est permis de contredire dans la conversation. Il faut prendre le parti de la vérité; mais faut-il blesser pour cela l'humanité? Faut-il renoncer à savoir vivre, parce qu'on se flatte de savoir écrire?»

(*Mémoires sur la satire.*)

Il est aujourd'hui des critiques impudens, qui, en renonçant à savoir vivre, ne peuvent même se flatter de savoir écrire : et cependant ils s'érigent en professeurs de grammaire! mais c'est dans le style des halles qu'ils donnent leurs leçons.

Les Frérons d'aujourd'hui ne se contentent plus de déchirer les auteurs; ils s'attaquent aussi, se combattent les uns les autres. Il faut voir de quel ton, avec quelle hauteur tel journal en gourmande tel autre et le traite en ennemi, par cela seul qu'il a plus d'abonnés. On croit voir des insectes qui, lorsqu'ils ont dévoré toutes les feuilles d'un arbre, finissent par se dévorer entre eux.

Je ne sais si je m'abuse, mais les journaux qui fondent leurs succès sur la malignité publique, qui osent promettre, même sur leur affiche, qu'ils seront calomniateurs et méchans; ces journaux, dis-je, pourraient bien se tromper dans leurs calculs. Les formes de la satire sont usées; on ne peut que répéter les phrases ou ironiques ou franchement injurieuses en usage dans tous les pamphlets anciens et modernes. Tout lasse, même la méchanceté. Le public commence à demander à présent aux rédacteurs de journaux, des articles solides, bien pensés. Si la censure des ridicules fait encore sourire, c'est lorsqu'elle est présentée sous des formes douces, agréables, et qu'à l'exemple d'un certain Hermite de la Chaussée-d'Antin, le censeur *parle des vices en ménageant les personnes*.

Ce changement, dans les goûts du public, est si sensible, que l'un de nos journaux, qui sait le mieux l'art de lui plaire et d'attirer sans cesse son attention, après

avoir long-tems mis beaucoup d'âpreté dans ses critiques, semble renoncer le plus souvent à un genre que désavouait le bon goût. Chaque jour on y trouve de ces articles que revendiqueraient volontiers les journaux littéraires les mieux rédigés, des articles qui sont des modèles d'analyse et de critique. Les lettres A. P. T. Y., ω, etc., n'inspirent plus l'effroi; et l'on est presque toujours sûr de puiser, dans les articles souscrits de ces lettres, instruction et plaisir.

J'ai dit ce que les journaux ont été, ce que plusieurs sont encore. Peut-être voudra-t-on savoir ce que tous ils devraient être. Voltaire répondra encore à ma place.

« Vous me demandez, dit-il à un journaliste, comment il faut s'y prendre pour qu'un journal plaise à notre siècle et à la postérité, je vous répondrai : *soyez impartial!* Vous avez la science et le goût; si, avec cela, vous êtes juste, je vous prédis un succès durable.....

» Faites-vous toujours un mérite de venger les bons écrivains des zoïles obscurs qui les attaquent; démêlez les artifices de l'envie...., etc. »

(*Conseils à un journaliste.*)

Mais il est tems de revenir à l'ouvrage qui doit être l'objet de cet article. A. Z.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Le Portrait. Nouvelle traduite de l'allemand, d'Auguste La Fontaine; par l'éditeur d'*Ida* et du *Missionnaire*. — A Paris, chez *Nicolle*, rue de Seine, nº 12.

Qui n'y aurait été trompé, comme le jeune comte de La Claude? On lui envoie le portrait de sa future qu'il ne connaît pas; il en devient subitement amoureux, comme cela se pratique; mais on le prévient en même tems que Julie est tant soit peu romanesque, qu'elle veut l'éprouver et savoir si elle est aimée pour elle-même; qu'il ait, en conséquence, à se tenir sur ses gardes, « car elle lui apparaîtra en sylphide ou en bergère. » Comme il ne veut pas être en reste de malice

avec elle, il prend le nom de son intendant, et sous ce déguisement il arrive à sa terre, voisine de celle de Martenay, son futur beau-père. Le premier objet qui frappe sa vue, est un groupe de paysans qui dansaient; et au milieu d'eux, l'original du portrait dont il est amoureux; mais sous les habits d'une jolie paysanne « dont les beaux cheveux noirs, entremêlés de fleurs, » flottaient en boucles sur ses épaules d'albâtre; dont un » corset de soie blanc pinçait la fine taille; dont une main, » posée sur l'épaule de son danseur, étalait des doigts » de rose. » Pouvait-il douter que ce ne fût Julie qui avait choisi ce travestissement, et qui se faisait passer pour la fille d'un fermier des environs? Il me semble pourtant qu'à la place du comte, j'aurais eu quelques doutes, quand, à la seconde ou troisième visite chez Manon (car c'est le nom de la paysanne), je lui aurais vu faire *sans façon sa toilette* devant moi. « Il est vrai » qu'elle s'était retirée un peu à l'écart vis-à-vis un petit » miroir, et avait tourné le dos en changeant de corset; » mais la conversation allait son train; et tout en se la- » çant, dans un moment où l'entretien était plus vif, elle » s'était retournée tout-à-fait pour dire au comte : Vous » ne comprenez pas cela? »

Ces façons d'agir, et quelques autres plus expressives encore, achèvent d'enflammer celui-ci. Il trouve seulement que la fille de Martenay entre un peu trop vivement dans l'esprit de son rôle. Du reste, il croit bien fermement s'engager à elle en engageant sa foi à Manon. Il faut que Martenay vienne lui-même hâter le dénoûment, en présentant le comte à la véritable Julie, et en lui expliquant que Manon est une jeune paysanne qu'il avait fait peindre *à raison de sa jolie figure*, et dont il lui a, par mégarde, envoyé le portrait pour celui de sa fille.

On sent assez, sans qu'il soit besoin de le dire, ce que le sujet de cette nouvelle offre de faux et d'invraisemblable. Le mérite particulier de ces petites compositions est une extrême simplicité d'action, une grande fidélité de mœurs, et une vraisemblance, pour ainsi dire, inattaquable. Peut-on rien de plus opposé à

ces idées, que l'existence impossible d'une paysanne douée de toutes les grâces de l'esprit et de la figure, et que la rare simplicité d'un homme du monde, qui prend des manières plus que cavalières pour les jeux d'une fille de condition sortie depuis un an du couvent? Ajoutez, pour plus de vérité dans la peinture, un général français que *la victoire suit par-tout*, en Italie et en Allemagne, et dont le père, émigré et réduit à la misère dans un village d'Allemagne, n'a jamais entendu parler. L'éditeur du *Portrait*, qui a fait preuve d'esprit et de talent dans les deux traductions de romans anglais qu'il vient de donner au public, croit devoir faire observer que cette petite production est du bon tems d'Auguste La Fontaine. Je crains qu'il ne faille en conclure que c'est une mauvaise production de son bon tems. On y chercherait en vain cette vérité de pinceau qui a fait la fortune des *Tableaux de famille* et de quelques autres ouvrages du même auteur. Pour lui trouver en ce genre des rivaux d'une supériorité accablante, nous n'aurions même pas recours aux littératures italienne et espagnole; nous nous contenterions de citer plusieurs écrivains français, un, entr'autres, que nos lecteurs ont déjà nommé, l'auteur de *Caroline de Lichtfield*, dont le Mercure est en possession de recueillir les petits ouvrages de cette espèce.

Nous ne croyons pas avoir émis une opinion trop sévère sur cette nouvelle de M. Auguste La Fontaine; nous prétendons encore moins juger par elle de toutes celles qu'il a faites ou doit faire; car, avec sa prodigieuse fécondité, il doit surpasser, au moins pour le nombre, la pauvre madame de Gomer, qui a fait aussi des nouvelles, mais qui ne compte que par cent.

EMBELLISSEMENS DE PARIS.

Parmi les cités qui doivent aux arts régénérateurs leur existence florissante, leur pompe et leur magnificence, celle de Paris s'élève orgueilleuse de rassembler dans son sein les plus rares productions du génie de l'homme.

Que dirait un des pêcheurs, habitans de cette antique

Lutèce, dont parle à peine le guerrier fameux qui soumit les Gaules, si, rendu à l'existence, il pouvait aujourd'hui contempler du haut d'une des tours de Notre-Dame, érigée dans l'île modeste où il reçut le jour, ce vaste amas d'édifices dont l'œil peut à peine embrasser le nombre et l'étendue? Voudrait-il croire que, du point qui l'a vu naître, soient parties tant d'étonnantes merveilles? Il se dirait: voilà donc l'ouvrage de dix-huit siècles! et, calculant l'immense succession de travaux qui les a graduellement produites, renversées, reproduites, perfectionnées, accumulées, il applaudirait aux efforts de vingt générations encouragées, guidées, instruites les unes par les autres.

Mais que dirait celui qui, absent de Paris depuis vingt ans, verrait tout ce qui s'y est fait pour l'embellir et en faire vraiment la capitale du premier Empire du monde? Ne croirait-il pas que les fées ont favorisé la volonté forte et le génie actif de celui à la voix duquel les pierres semblent s'émouvoir, et se ranger comme au son de la lyre d'Amphyon, pour former des temples, des palais, des théâtres, des arcs-de-triomphe, des obélisques, des colonnes, des ponts, des quais, des rues, des fontaines, des aqueducs, des canaux, des marchés, des bassins, des ports, des halles et des jardins?

Paris est un grand atelier où des milliers de bras sont continuellement occupés à faire insensiblement disparaître les vieilles formes qui le déparent, pour le rendre plus digne de sa haute destination. La cité fameuse où le goût réside, où les arts rivalisent, égalent et surpassent si souvent la nature, où l'homme secondé par l'homme s'élève, plus qu'ailleurs, au-dessus de son être, et se rapproche de la divinité par la grandeur de ses idées et de ses conceptions, par la perfection de ses œuvres, devait, plus qu'aucune autre, être régénérée, embellie, agrandie par les soins du grand homme dont l'existence doit être l'époque d'une régénération universelle. Le séjour des talens et des sciences ne devait plus ressembler à celui des stupides enfans de l'ignorance.

Bientôt elle n'aura plus de rivales, la ville qui renferme tant de trophées de gloire; la ville qui possède tout ce que la Grèce enfanta de plus parfait, tout ce que l'Italie produisit de chefs-d'œuvre; la ville qui possède un échantillon de tous les trésors du monde.

Que les autres villes n'en soient point jalouses: elle est à la France ce que le cœur est au corps; et, si elles lui

apportent le tribut de leurs travaux, elle leur donne en échange celui de son industrie. Si leurs denrées l'alimentent, les productions du génie les vivifient, les ennoblissent, embellissent et charment l'existence de leurs nombreux habitans. Sans elle la langueur et la monotonie s'étendraient bien au-delà des bornes de l'Empire, et l'étranger même ignorerait une multitude de jouissances.

D'ailleurs, le même génie qui vivifie la ville par excellence, n'étend-il pas sa main protectrice sur toutes les autres? Jugeons de ce qu'il fera par ce qu'il a déjà fait, malgré le fracas continuel d'une guerre que voudraient éterniser les implacables ennemis de la France. Son unique pensée est de conquérir la paix. Il ne peut l'obtenir durable sans accabler de tout le poids de sa puissance ces fiers rivaux, dont l'ambition furibonde est de nous épuiser et de nous dévorer. C'est alors que, se consacrant tout entier à la prospérité générale, et que, secondé par tous les hommes généreux témoins de ses efforts et de sa gloire, il saura bien y mettre le comble en faisant germer de toutes parts le bonheur qu'une paix constante peut seule assurer sans mélange.

Les embellissemens de la capitale doivent rendre tout Français orgueilleux de l'être, parce qu'elle est le plus bel ornement de sa patrie, parce qu'elle est la ville de tous, parce que, s'il vient, excité par une louable curiosité, en examiner les beautés, en admirer les musées, les spectacles, les bibliothèques, les temples, et généralement tout ce qu'elle renferme de prodiges, il s'en retournera profondément pénétré de l'idée qu'il ne peut y avoir qu'un Paris dans le monde, et que la nation qui peut se vanter de cette cité colossale, doit avoir sur tous les peuples une grande prééminence, et peser plus qu'aucune autre dans la balance éternelle de l'histoire.

Travaux du Luxembourg.

Parmi les embellissemens nombreux dont Paris se décore successivement depuis peu d'années, on remarque les réparations rapides qui se font au jardin du Sénat. Nous avons à ce sujet recueilli quelques détails dont la publication ne peut que satisfaire la curiosité de nos lecteurs.

Sans la chute de l'ancien couvent des Chartreux, ce jardin autrefois borné par d'énormes murailles, aurait bien moins d'étendue et serait encore réduit à son étroit horizon.

Peut-être aurait-on pu tirer dès le principe un bien meil-

leur parti du vaste terrain qu'offraient pour l'agrandir celui qui appartenait à ces riches religieux, et la destruction totale de l'ancien couvent qu'ils habitaient.

On aurait pu, en faisant disparaître quelques maisons de mauvais goût et qui bornent la vue du côté de la partie gauche de la levée qui mène actuellement au boulevard, lui donner cette régularité sans laquelle l'œil, continuellement offensé, ne sera jamais entièrement satisfait des embellissemens nouveaux qu'on y fait, parce qu'il ne souffre point de difformités trop choquantes.

Si tout l'argent dépensé pour la *pépinière*, que tout le monde désire voir disparaître, l'eût été pour en rendre le sol au jardin dont on n'eût jamais dû le séparer, on aurait dans cette enceinte un magnifique supplément au jardin. Nul emplacement dans Paris n'était plus favorable. Un homme de génie peut créer là tout ce qu'il voudra; un jardin pittoresque, un parc, de nouveaux Champs-Elysées.

Supposez en effet, à la place de cette espèce de désert où la jaunisse dévore presque tous les arbrisseaux qu'on y voit languissans, une promenade variée plantée d'arbres vigoureux tant étrangers qu'indigènes, des bosquets entourés de treillages, des eaux jaillissantes, etc. quel tableau vivant et animé ne présenteraient pas ces lieux désormais fréquentés, lorsque dans les beaux jours la foule y serait attirée! Aucun de nos jardins publics n'offre un plus beau bassin d'air. Dans une ville aussi populeuse, les promenades ne sauraient être trop multipliées et trop vastes. Le Jardin des Plantes est bien beau sans doute, mais placé à une des extrémités de Paris, il n'est pas aussi fréquenté qu'il le serait ailleurs, tandis que la foule abonde au jardin du Sénat.

Ce qui s'y fait aujourd'hui donne des espérances pour le complément long-tems désiré qui doit en faire un lieu de réunion très-attrayant. Ces espérances sont fondées sur l'empressement louable que MM. les préteurs du Sénat ont mis à adopter les plans qui leur ont été présentés, et les ordres qu'ils ont donnés pour leur prompte exécution. Avec d'aussi bonnes intentions pour ce qui peut contribuer à l'agrément du public, on peut assurer que ce jardin sera, dans quelques années, l'un des plus beaux, comme il est déjà l'un des plus fréquentés de Paris. Honneur à ceux qui cherchent ainsi à multiplier nos jouissances!

Les jours de fête, ce jardin est un vrai jardin de famille. Des groupes nombreux d'enfans, des danses de jeunes

filles, des courses de jeunes gens, des jeux innocens et champêtres l'animent et répandent l'hilarité dans toutes les ames.

Mais parlons de ce qui s'y fait aujourd'hui.

L'architecte, M. Baraguay, homme aussi recommandable par le zèle qui l'anime que par ses talens, pour diminuer autant qu'il était possible l'enfoncement dans lequel le palais du Sénat était comme englouti par l'exhaussement du talus et de la plate-forme transversale qui terminaient le parterre, a cru essentiel de faire disparaître la balustrade qui entourait cet édifice, dont le couronnement était élevé d'un mètre au-dessus du sol d'une terrasse qui était elle-même de 50 centimètres au-dessus du sol du jardin. Mais ce qui remplit mieux encore son but, c'est la pente douce qu'il a donnée à la chaussée qui conduit du jardin au boulevard et à l'Observatoire, que l'homme de génie qui le fit construire a placé dans la plus exacte perspective avec le palais, comme s'il eût pressenti qu'un jour de grands changemens devaient mettre en harmonie ces deux monumens.

La balustrade et la terrasse rendaient d'ailleurs mal-sain le rez-de-chaussée du palais destiné à être habité. On a baissé le sol de la terrasse, et l'on y descend par un péron de trois marches dont les murs *de chiffre* doivent être décorés de deux lions. Dégagé de ce qui l'encombrait, ce monument aura plus d'élégance. Une simple grille en fer, peinte en couleur de pierre, et qui se confond à l'œil avec les murs, ne l'empêchera pas d'embrasser la masse de l'architecture.

Cette opération nécessaire était peu de chose en comparaison de ce qui s'exécute. On dégage le palais des vieux bâtimens qui l'environnaient. On abat l'orangerie qui lui était contiguë du côté de la rue de Condé, et du côté opposé celui qui le liait avec le palais du petit Luxembourg; de sorte que l'édifice sera entièrement isolé. Les pignons extérieurs seront décorés comme ceux de la terrasse, et le vide que laissera la démolition sera fermé par une grande grille en fer avec deux ouvertures de chaque côté qui conduiront au jardin; ce qui fera un très-bel effet, car cette opération augmente l'élégance primitive de ce palais qui, probablement, n'avait pas été isolé, puisqu'aucunes traces n'indiquent que les pignons aient été terminés.

Mais en faisant disparaître la masse énorme de terre qui terminait le parterre, l'architecte a su tirer le plus grand

parti de la position de l'Observatoire que cette habile opération lie avec le palais du Sénat.

Ce travail considérable a été exécuté presqu'aussitôt que conçu. Une pente douce et presque régulière a été établie depuis la première marche de l'Observatoire jusqu'à la première du palais du Sénat. Le talus qui terminait transversalement le parterre n'existe plus. Un grand bassin octogone, très-solidement construit, remplace le petit bassin carré long qui ressemblait à un vivier ou à un lavoir. Il est déjà rempli d'eau et de poissons dorés. Il se trouve placé entre deux grandes pièces de gazon : ce qui donne à tout l'ensemble du parterre plus de majesté et une régularité qu'il n'avait pas. Il sera fermé par une balustrade circulaire terminée par deux piédestaux ornés de grands vases, entre lesquels seront trois degrés dont le développement sera de la longueur de l'avenue. La grille qui fermait le jardin est supprimée. On dirait maintenant que l'Observatoire et le jardin du Sénat ont été faits l'un pour l'autre et qu'ils sont compris dans le même local.

Si l'on doit des éloges à celui qui conçoit un vaste plan, on en doit également à ceux qui le secondent. Il était réservé au jardinier en chef, M. Charpentier, aux soins et à l'intelligence duquel on doit déjà les plantations qui font le plus bel ornement du jardin, de créer, en quatorze jours, cette avenue presque magique, composée de deux cents arbres, dont plusieurs de 8 pouces de diamètre, déplantés et replantés avec autant de précaution que d'activité.

Le même a été chargé de faire le déblai de 7300 mètres cubes environ de terre ou gravats pour établir la nouvelle pente. Les arbres ont été plantés à un mètre de profondeur dans des trous de quatre mètres carrés remplis de terre passée à la claie. Il eût terminé bien plus tôt son opération sans les anciennes constructions qu'il a fallu démolir, et sans quelques jours de mauvais tems qui ont retardé ses travaux. Le déblai entre la grille et le parterre a été de 13,600 mètres cubes de terre environ. La grande pièce de gazon ensemencée est déjà toute verdoyante et peut être fauchée dans un mois.

Si quelques arbres de l'avenue paraissent languir, il est bon de faire observer qu'ils avaient des racines pivotantes qu'on a été obligé de couper, et qu'ils avaient très-peu de racines secondaires ; mais la végétation en assure le succès. Tout ceci est l'ouvrage de quatre mois. L******.

VARIÉTÉS.

Programme d'un Prix pour le meilleur procédé à employer pour la destruction des termès ou termites, proposé par la société de littérature, sciences et arts de Rochefort, pour 1813.

Quelques maisons de la ville de Rochefort, quelques-unes même de celles éloignées de cette ville ; des magasins, des ateliers situés dans l'arsenal ; les bois employés à leur construction, ceux employés dans certaines parties du port avant d'être mis en œuvre, ceux qui forment des calles, ou qui sont fixés en terre pour d'autres usages ; les chanvres, les toiles et autres substances végétales placées dans ces magasins, dans ces maisons, sur la terre ; la terre elle-même, quelques-uns des végétaux vivans qu'elle nourrit, renferment un insecte que l'on connait, dans la ville de Rochefort, sous le nom de *termite ;* c'est le *termès* des naturalistes, *pou de bois* de quelques voyageurs.

Les dégats que fait cet insecte ayant appelé toute la sollicitude des premières autorités de ce port, la Société de littérature, sciences et arts de Rochefort, a été invitée à proposer un prix de *six cents francs,* qui sera décerné à celui qui aura le mieux fait connaître,

1°. *L'espèce d'insecte connu à Rochefort sous le nom de* termite, *ses mœurs, sa reproduction, les dégats qu'il fait, les substances sur lesquelles il exerce ses ravages, etc.*

2°. *Un procédé dont le résultat soit certain pour la destruction des* termites, *partout où ils se trouvent, et dont l'efficacité aura été démontrée par une expérience authentique.*

Ce concours sera ouvert à toutes personnes et à celles même qui composent la Société. Les Mémoires écrits en français ou en latin devront être adressés (franc de port) avant le 1er mars 1813, au secrétaire-général de la Société de littérature, sciences et arts de Rochefort ; ils porteront une épigraphe, laquelle sera aussi écrite sur un billet cacheté, renfermant le nom de l'auteur.

Les procédés indiqués par l'auteur du Mémoire qui aura mérité la préférence, seront soumis à une expérience authentique, et ce ne sera que d'après le rapport de la commission qui aura répété les expériences, que la Société prononcera.

Le prix qui sera une médaille d'or de deux hectogrammes, (ou sa valeur, 600 francs), sera décerné dans une séance publique extraordinaire, en 1813.

La Société se réserve la propriété du Mémoire qui aura remporté le prix.

Pour favoriser les concurrens, le Mémoire fait sur les termites, d'après la demande de M. le préfet maritime, par l'un des membres de la Société, et qui est déposé aux archives, pourra être communiqué aux personnes qui désireraient le connaître.

Programme d'un prix d'encouragement pour un nouveau genre d'industrie, proposé par la Société de littérature, sciences et arts de Rochefort, pour 1814, aux propriétaires de marais salans et sauniers du département de la Charente-Inférieure.

Une des branches les plus importantes de la prospérité des anciennes provinces d'Aunis et de Saintonge, a été, presque de tout tems, le commerce du sel, produit des nombreux marais salans qu'elles exploitaient sur les bords de l'Océan.

Le sel de nos contrées était presque tout expédié pour le nord de l'Europe.

La difficulté d'une navigation lointaine, les frais considérables qu'exige l'entretien des marais salans, d'autres circonstances enfin, rendent presque nul, pour le propriétaire, l'avantage qu'il avait droit d'attendre d'un genre d'industrie, autrefois source d'une grande richesse.

Ne serait-il pas possible, sans nuire à l'intérêt général, d'augmenter les ressources du particulier?

Telle est la question que s'est proposée la Société de littérature, sciences et arts de Rochefort, et tels sont les motifs qui l'ont déterminée à adopter, comme sujet d'un prix qu'elle décernera dans sa séance publique de 1814, la proposition suivante :

« Déterminer le meilleur procédé pour convertir en soude, *sur le lieu même de l'extraction, et sans établissement accessoire*, le produit habituel (sel marin) des marais salans. »

Sous le nom de soude, tout le monde connait une matière alcaline, précieuse dans les arts ; la teinture, la médecine, l'économie domestique l'emploient fréquemment ; elle est sur-tout recherchée dans les savonneries et les verreries.

En indiquant, *sur le lieu même de l'extraction et sans établissement accessoire*, la société précise assez qu'elle ne veut pas parler de ces opérations longues, difficiles et dispendieuses, au moyen desquelles on supplée, en France, à cette matière fournie primitivement par le commerce du levant et de l'Espagne.

Elle exprime le désir de voir notre pays s'approprier un nouveau genre d'industrie, en imitant les procédés que la nature emploie, en Egypte, pour produire le natron.

Voici les données qu'elle a recueillies à ce sujet, et qu'elle croit pouvoir présenter, comme bases du travail, à la méditation des cultivateurs de marais salans ou autres habitans des bords de l'Océan.

1°. Le lac Natron, en Egypte, fournit abondamment de la soude, par le mélange naturel de la craie (carbonate de chaux), et du sel marin (muriate de soude), (1).

2°. Sur toutes les constructions neuves en pierre, et dont le mortier ou ciment est fait avec de l'eau de mer, on voit des efflorescences salines qui donnent plus ou moins de carbonate de soude (2).

3°. Quelques marais salans dont *la sole* est trop près d'un fond calcaire, saunent mal, et donnent, dit-on, dans nos quartiers, un sel plus sapide.

4°. Il est reconnu que dans les salines des îles Antilles, pratiquées dans des gorges de rochers, on obtient un sel un peu corrosif et peu propre à la salaison des viandes (3).

5°. Cette conversion de sel marin en soude s'opère souvent sur quelques terres calcaires qui avoisinent les eaux de la mer; elle se fait chaque jour par l'acte de la végétation; et enfin toutes les plantes marines du genre des soudes, fucus, varecs, etc., etc., cultivées ou croissant naturellement en Espagne (Alicante et Carthagène), en France (Languedoc, Normandie et même sur nos côtes à Arvers, Saint-Just et autres lieux de l'arrondissement de Marennes), que l'on fait brûler, donnent des cendres qui contiennent plus ou moins cette matière alcaline.

Dans presque tous ces faits on voit le concours d'un sol limoneux, naturellement calcaire, favoriser, au moyen de la chaleur, la décomposition du sel marin qui lui est présenté dissous par les eaux de la mer.

Que ne doit-on pas attendre d'essais qui amèneront le sol de nos marais à partager les avantages de terrains en partie calcaires?

Faisons donc des *soudières* artificielles, comme on a fait des nitrières artificielles.

---

(1) Berthollet, mémoires sur l'Egypte.

(2) Ces efflorescences observées à Dieppe, à Fécamp, au Hâvre, etc. et consignées dans plusieurs mémoires, se rencontrent souvent dans nos contrées.

(3) Encyclopédie méthodique, art. *Salines*.

Le prix sera une médaille d'un hectogramme d'or ou sa valeur (300 francs).

Il sera décerné à celui qui offrira, comme preuve de la bonté des procédés employés, dix kilogrammes de soude, et qui indiquera en même-tems tous les détails relatifs à cette extraction.

Une médaille d'encouragement sera décernée au propriétaire qui pourra livrer, aux mêmes conditions, un kilogramme au moins, de soude, également obtenue sur les lieux et par le procédé désiré.

Ou enfin à celui qui, sans avoir encore un produit satisfaisant, prouvera avoir fait des dispositions qui tendent à assurer ce genre d'exploitation.

Tous les propriétaires de marais salans, sauniers ou habitans des bords de la mer du département de la Charente-Inférieure, peuvent aspirer au prix proposé.

Ceux qui croiront avoir des droits, ne pourront les établir indépendamment de la présentation d'un produit avec le mémoire explicatif, qu'en constatant par certificats authentiques délivrés par le Maire et visés par le Sous-Préfet, l'étendue de marais salans convertis en soudière, les procédés employés ou les modifications apportées à la fabrication habituelle du sel.

La société se réserve la faculté de faire vérifier, par une commission nommée dans son sein, les faits avancés par les concurrens.

Elle se réserve aussi la propriété des mémoires qui lui seront présentés.

Les pièces relatives à ce concours doivent être remises avant le 1er avril 1814, époque de rigueur, au Sécrétariat de la société.

Académie des sciences, agriculture, commerce, belles-lettres et arts du département de la Somme.

L'Académie a tenu sa séance publique le 16 août dans la grande salle de l'hôtel de la Mairie.

M. de Rainneville, directeur, a ouvert la séance par un discours dans lequel il a présenté le tableau des objets qui ont occupé l'Académie dans le cours de l'année.

L'Académie avait proposé pour sujet du prix de poésie la translation des cendres de Gresset. Elle a adjugé le prix à la pièce ayant pour épigraphe : *Et celebrare domestica facta*. L'auteur est M. Natalis de la Morlière, d'Amiens. Elle a accordé une mention honorable à la pièce qui a pour épigraphe : *Dum juga montis aper*, etc. L'auteur est M. Berville fils, d'Amiens.

L'Académie a retiré le sujet du prix de prose proposé pour cette année. Elle lui substitue la question suivante :

Indiquer un régime propre à soustraire les enfans abandonnés à une mort presque certaine par le régime actuel, où ils sont confiés à des meneurs et à des nourrices qui en font l'objet d'une spéculation d'argent, et qui trouvent dans la mort de ces malheureux le moyen de renouveler plus souvent un lucre aussi infame que criminel.

Le sujet du prix de poésie est l'hommage rendu dans la cathédrale d'Amiens, le 6 juin 1329, à Philippe de Valois, roi de France, par Edouard III, roi d'Angleterre.

Ces prix, consistant en une médaille d'or, seront distribués le 16 août 1813.

Les ouvrages destinés au concours seront adressés, franc de port, au secrétaire perpétuel avant le 1er juillet.

Les académiciens résidans sont seuls exclus du concours.

L'Académie propose pour sujet d'un des prix qu'elle distribuera le 16 août 1814 :

Exposer les avantages et les dangers de l'emploi de l'arsenic dans les maladies cancéreuses.

M. Limonas, secrétaire perpétuel, a lu l'éloge de M. d'Esmery, et celui de M. Lequien de Moyenneville.

M. Morgan-Béthune a fait un rapport sur les pièces de vers envoyées au concours.

M. Dijon, dans son discours de réception, a démontré combien il est nécessaire, combien il est utile d'étudier les anciens.

M. de Rainneville lui a répondu.

M. de Roger a lu quelques fables.

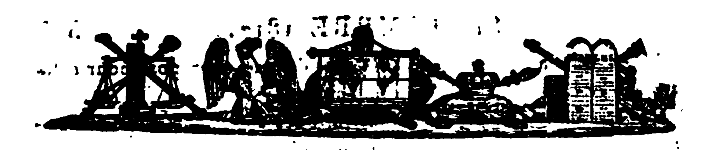
M. Morgan-Béthune a terminé la séance par la lecture de trois contes en vers.

L'Académie des Belles-Lettres, Sciences et Arts de la Rochelle, propose un prix consistant en une médaille d'or de trois cents francs, ou sa valeur, au meilleur mémoire sur cette question :

Existe-t-il des rapports entre les différens caractères des peuples et leurs idiômes ?

Ce prix sera adjugé dans la séance du mois de décembre 1813. Les mémoires devront être envoyés, franc de port, à son secrétaire, avant le 1er octobre, terme de rigueur.

Chaque mémoire doit porter en tête une devise répétée sur un billet cacheté qui contiendra le nom et l'adresse de l'auteur.



POLITIQUE.

Les Bulletins nos 16 et 17 de la Grande-Armée ont paru au *Moniteur* : comme c'est en eux que se renferme véritablement la politique de l'Europe, comme les destins de tant d'Etats divers se balancent dans les champs moscovites, et que toutes les questions pour lesquelles tant de nations se débattent, sont peut-être maintenant résolues sur les bords du Volga, c'est par ces Bulletins que nous devons nous empresser de satisfaire la curiosité du lecteur; et c'est de la hauteur où ils nous placent qu'il convient le mieux de prendre notre point de vue pour cet aperçu politique hebdomadaire.

16e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Viazma, le 31 août 1812.

Le quartier-général de l'Empereur était le 27 à Slaskovo, le 28 près de Semlovo, le 29 dans un château à une lieue en arrière de Viazma, et le 30 à Viazma; l'armée marchant sur trois colonnes, la gauche formée par le vice-roi, se dirigeant par Kanouchkino, Znameuskoi, Kosterechkovo et Novoë; le centre formé par le roi de Naples, les corps du maréchal prince d'Eckmuhl, du maréchal duc d'Elchingen, et la garde, marchant sur la grande route, et la gauche par le prince Poniatowski, marchant sur la rive gauche de l'Osma, par Volosk, Louchki, Pokroskoé et Slouchkino.

Le 27, l'ennemi voulant coucher sur la rivière de l'Osma, vis-à-vis du village de Riebké, prit position avec son arrière-garde. Le roi de Naples porta sa cavalerie sur la gauche de l'ennemi, qui montra 7 à 8000 hommes de cavalerie. Plusieurs charges eurent lieu, toutes à notre avantage. Un bataillon ennemi fut enfoncé par le 4e régiment de lanciers. Une centaine de prisonniers fut le résultat de cette petite affaire. Les positions de l'ennemi furent enlevées, et il fut obligé de précipiter sa retraite.

Le 28, l'ennemi fut poursuivi. Les avant-gardes des trois colonnes françaises rencontrèrent les arrière-gardes de l'ennemi; elles échangèrent plusieurs coups de canon. L'ennemi fut poussé par-tout.

Le général comte Caulincourt entra dans Viazma le 29 à la pointe du jour.

L'ennemi avait brûlé les ponts et mis le feu à plusieurs quartiers de la ville. Viazma est une ville de 15,000 habitans; il y a 4000 bourgeois, marchands et artisans; on y compte 32 églises. On a trouvé des ressources assez considérables en farine, en savon, en drogues, etc., et de grands magasins d'eau-de-vie.

Les Russes ont brûlé les magasins, et les plus belles maisons de la ville étaient en feu à notre arrivée. Deux bataillons du 25e se sont employés avec beaucoup d'activité à l'éteindre. On est parvenu à le dominer et à sauver les trois quarts de la ville. Les Cosaques, avant de partir, ont exercé le plus affreux pillage, ce qui a fait dire aux habitans que les Russes pensent que Viazma ne doit plus retourner sous leur domination, puisqu'ils la traitent d'une manière si barbare. Toute la population des villes se retire à Moscou. On dit qu'il y a aujourd'hui 1.500,000 ames réunies dans cette grande ville; on craint les résultats de ces rassemblemens. Les habitans disent que le général Kutusow a été nommé général en chef de l'armée russe, et qu'il en a pris le commandement le 28.

Le grand-duc Constantin, qui était revenu à l'armée, étant tombé malade, l'a quittée.

Il est tombé un peu de pluie qui a abattu la grande poussière qui incommodait l'armée. Le tems est aujourd'hui très-beau; il se soutiendra, à ce qu'on croit, jusqu'au 10 octobre; ce qui donne encore quarante jours de campagne.

17e BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Ghjat, le 3 septembre 1812.

Le quartier impérial était, le 31 août, à Velitchéro; le 1er et le 2 septembre, à Ghjat.

Le roi de Naples avec l'avant-garde avait, le 1er, son quartier-général à dix verstes en avant de Ghjat; le vice-roi, à deux lieues sur la gauche, à la même hauteur; et le prince Poniatowski, à deux lieues sur la droite. On a échangé par-tout quelques coups de canon et des coups de sabre, et l'on a fait quelques centaines de prisonniers.

La rivière de Ghjat se jette dans le Volga. Ainsi nous sommes sur le pendant des eaux qui descendent vers la Mer Caspienne. La Ghjat est navigable jusqu'au Volga.

La ville de Ghjat a 8 ou 10 mille ames de population; il y a beaucoup de maisons en pierres et en briques, plusieurs clochers et quelques fabriques de toile. On s'aperçoit que l'agriculture a fait de grands progrès dans ce pays depuis quarante ans. Il ne ressemble plus en rien aux descriptions qu'on en a. Les pommes-de-terre, les légumes et les choux y sont en abondance, les granges sont pleines; nous sommes en automne, et il fait ici le tems qu'on a en France au commencement d'octobre.

Les déserteurs, les prisonniers, les habitans, tout le monde s'accorde à dire que le plus grand désordre règne dans Moscou et dans l'armée russe, qui est divisée d'opinions et qui a fait des pertes énormes dans les différens combats. Une partie des généraux a été changée; il parait que l'opinion de l'armée n'est pas favorable aux plans du général Barclai-de-Tolly, on l'accuse d'avoir fait battre ses divisions en détail.

Le prince Schwartzemberg est en Volhynie; les Russes fuient devant lui.

Des affaires assez chaudes ont eu lieu devant Riga; les Prussiens ont toujours eu l'avantage.

Nous avons trouvé ici deux bulletins russes qui rendent compte des combats devant Smolensk et du combat de la Drissa. Ils ont paru assez curieux pour que nous les joignions ici. Lorsqu'on aura la suite de ces bulletins, on les enverra au *Moniteur*. Il paraît par ces bulletins que le rédacteur a profité de la leçon qu'il a reçue de Moscou, qu'il ne faut pas dire la vérité au peuple russe, mais le tromper par des mensonges. Le feu a été mis à Smolensk par les Russes; ils l'ont mis aux faubourgs le lendemain du combat, lorsqu'ils ont vu notre pont établi sur le Borysthène. Ils ont mis le feu à Doroghobouj, à Viasma, à Ghjat; les Français sont parvenus à l'éteindre. Cela se conçoit facilement. Les Français n'ont pas d'intérêt à mettre le feu à des villes qui leur appartiennent, et à se priver des ressources qu'elles leur offrent. Par-tout on a trouvé les caves remplies d'eau-de-vie, de cuir et de toutes sortes d'objets utiles à l'armée.

Si le pays est dévasté, si l'habitant souffre plus que ne le comporte la guerre, la faute en est aux Russes.

L'armée se repose le 2 et le 3 aux environs de Ghjat.

On assure que l'ennemi travaille à des camps retranchés en avant de Mojaisk, et a des lignes en avant de Moscou.

Au combat de Krasnoi, le colonel Marbeuf, du 6e de chevau-légers, a été blessé d'un coup de baïonnette à la tête de son régiment, au milieu d'un carré d'infanterie russe qu'il avait enfoncé avec une grande intrépidité.

Nous avons jeté six ponts sur la Ghjat.

Au 17e Bulletin se trouvent joints les deux rapports russes indiqués. Dans le premier nous avons, dit-on, brûlé Smolensk, nous avons perdu 20,000 hommes devant ses murs; 60 escadrons de cavalerie, ayant en tête le roi de Naples, ont été culbutés par trois régimens de cosaques. Nous citons et ne commentons pas.

Dans le second, le général Wigenstein parle de l'affaire du 17 devant Polosk. Il annonce moins de morts, moins de blessés français. Il ne sait même pas encore la blessure du duc de Reggio et ne la mentionne pas; par conséquent il ne parle pas de la manière dont sa marche sur la Drissa a été arrêtée par le général Gouvion Saint-Cyr, aujourd'hui maréchal de l'Empire. Nous attendons le rapport sur la suite de l'affaire du 17 et celle du 18 avec impatience. Il faudra voir comment le général Wigenstein s'arrangera pour se donner le 18 les honneurs de la victoire.

Avec de tels rédacteurs de rapports militaires, il n'est pas étonnant que les églises innombrables de Russie retentissent de *Te Deum*; mais il est fâcheux que l'armée française arrive toujours à tems pour les interrompre, et que le lecteur, la carte à la main, suivant l'ordre des dates et les marches des corps, soit toujours obligé, avec son épingle,

de placer le quartier-général français quelques lieues en avant de la place où les Russes ont écrasé notre armée. Cette guerre confond ainsi toutes les notions acquises jusqu'à ce jour sur le but, les principes et les résultats des combinaisons militaires : les Russes ayant constamment et complettement battu les Français sur tous les points d'attaque (aux termes de leurs bulletins et des journaux anglais), il semble qu'ils auraient dû raisonnablement en profiter, marcher sur la Vistule, au lieu d'abandonner le Niémen, prendre Dantzick au lieu de laisser menacer Riga, et brûler Varsovie au lieu de Smolensk la forte. Tel n'est point leur plan militaire. Ils commencent par exterminer les Français, et ensuite ils se retirent devant ce qui reste de leurs bataillons; et si leurs tambours battent la charge pour le combat, c'est pour battre la retraite après la victoire. Dans ce système, si les Français eussent été vainqueurs, les Russes seraient à Berlin, mais ils ont été battus, et ils sont devant Moscou. C'est une nouvelle tactique : ce n'est pas là précisément l'école de guerre de César, de Frédéric ou de Napoléon, mais c'est un système nouveau qui peut avoir des avantages, notamment celui de se réserver à soi-même le plaisir de dévaster son propre pays. Les mémoires et les commentaires sur de tels plans de campagne, mériteront sans doute d'être médités. Ce système et les proclamations de son auteur, M. Barclay-de-Tolli, doivent s'appuyer mutuellement, et lui établir une réputation à-la-fois militaire et politique, qui n'appartiendra qu'à lui.

Passons des Russes aux Anglais, et du Volga au Tage. Nous trouvons, d'après les journaux anglais, lord Wellington dans la position où nous l'avons indiquée, incertain si sa gloire lui ordonne d'avancer, ou si sa sûreté lui ordonne la retraite sur le Portugal. L'armée française du nord a reçu des renforts considérables; elle a repris des mouvemens offensifs, et fait reculer devant elle le corps d'observation que lord Wellington lui avait opposé. Le général Foy a marché sur Astorga. On sait que le maréchal Soult a concentré toutes ses forces, et se dispose à un mouvement concerté. Le maréchal Suchet, réuni au général Decaën et à l'armée du centre, attendent l'expédition sicilienne pour la rejeter sur ses vaisseaux, et coopérer ensuite avec les autres corps : lord Wellington se trouve au centre de cette sphère d'activité, dont les cer-

des l'enveloppent, et peuvent le presser, si leur ensemble égale leurs forces.

« Toutes les nouvelles reçues d'Espagne, dit le *Star*, s'accordent à dire que Soult centralise ses forces. A la date du 20 juillet, tout était à Zafra *in statu quo*. Le 18, le général Drouet poussa une reconnaissance jusqu'à Ribiera avec cinq escadrons de cavalerie et 2000 hommes d'infanterie. Le général Skerret est débarqué à Ayamonte avec le secours de 2000 Anglais et de 4000 Espagnols qui y était attendu.

» Les opérations et les mouvemens du corps que commandait le maréchal Marmont, réuni aux troupes qui étaient dans le nord de l'Espagne, doivent attirer de nouveau toute notre attention. Un corps ennemi, fort de 12 à 14,000 hommes d'infanterie et 2000 chevaux, sous les ordres du général baron Foy, s'est porté du côté d'Astorga. Nous apprenons que le corps d'observation de la sixième armée a été obligé de se retirer; mais il a fait sa retraite en bon ordre et sans éprouver une perte notable dans une petite affaire de cavalerie. Nos troupes, qui étaient placées sur les routes de Galice et des Asturies, s'avancèrent pour soutenir le corps d'observation : mais des renforts de France sont arrivés à Burgos, et la garnison de cette place est partie pour rejoindre l'armée française. »

« Il est impossible à aucun journaliste (dit le *Morning Chronicle*) de raisonner pertinemment sur la probabilité des opérations des armées respectives dans la péninsule, car leurs forces sont tellement balancées, que le succès doit en grande partie dépendre de leurs manœuvres, et en grande partie aussi des premiers renforts qui arriveront à l'une d'elles : or, ici sans doute, tout l'avantage est du côté de la France, et l'on conviendra qu'il nous est impossible de faire de nouveaux efforts. Quant aux Espagnols, il y a long-tems que nous aurions regardé leur cause comme désespérée, si son succès dépendait de leur coopération. Le comte de March, venant de la péninsule, nous a apporté la désagréable nouvelle que l'armée de Marmont était beaucoup trop forte pour permettre à lord Wellington de continuer de se porter en avant, et qu'en conséquence Soult serait maître de ses mouvemens avec ses forces qui, réunies, doivent être très-considérables.

» On peut compter sur la prudence et l'habileté de lord Wellington ; mais il ne peut faire l'impossible : si les mi-

nistres ne peuvent lui donner les moyens de garder son attitude offensive, s'ils ne peuvent lui faire passer des renforts qui balancent jusqu'à un certain point les secours que les généraux français reçoivent journellement de France, nous ne pouvons imputer au noble lord de voir la guerre se prolonger, et de tromper malgré lui toutes nos espérances. Pouvons-nous en effet nous considérer comme une nation militaire et redoutable sur le continent, quand il nous a fallu un mois pour mettre un seul régiment des gardes en état de débarquer? Nous ne croyons pas que les princes, formés à l'école de Napoléon, passent leur tems à étudier la forme d'un bonnet, ou diffèrent d'un mois la marche d'une brigade pour changer la forme de son équipement. Encore moins souffre-t-il lui-même que les projets mercénaires de ceux qui l'environnent, fassent échouer ou détournent un armement de l'objet principal auquel il était destiné. Par exemple, nous sommons les éternels avocats des ministres de justifier, s'ils le peuvent, les délais criminels apportés à l'armement sicilien, et d'excuser, d'une manière plausible, le défaut de cette utile diversion sur laquelle lord Wellington devait compter pour la mi-juillet. »

« S'il est vrai, comme toutes les lettres de la côte de Baïonne l'annoncent, ajoute le *Statesman*, que des renforts considérables passent par cette ville et se dirigent sur Burgos, nous allons revoir bientôt l'armée française du Portugal assez forte pour offrir de nouveau la bataille à lord Wellington. On ne peut guères conjecturer, avec quelqu'espèce de certitude, quel serait le résultat d'un engagement général, puisque nous ignorons quels renforts peut de son côté recevoir l'armée alliée qui a beaucoup souffert. Quoi qu'il en soit, nous espérons que les Espagnols et les Portugais prendront à cette lutte une part plus active qu'ils ne l'ont fait jusqu'à présent; autrement toutes nos forces militaires pourraient se consumer en combats, qui, quand même nous y aurions l'avantage, finiraient promptement par détruire entièrement notre armée. »

Les Américains sont entrés en Canada et ont pris la ville de Sandswick. Le général Hull les commande. Trois mille hommes forment le premier corps de l'armée américaine. Le parlement du bas Canada s'est réuni à Québec, une assemblée a aussi été convoquée à Halifax. Les gouverneurs de S. M. Britannique ont demandé trois chefs aux Canadiens pour les défendre, du zèle, des hommes et sur-tout

beaucoup d'argent. Du zèle, les habitans en auraient davantage pour la cause de leurs anciens compatriotes; des hommes, les levées de milice ne se font qu'à la pointe de la baïonnette; de l'argent, la ruine du commerce anglais a entraîné celle de ses possessions lointaines. La proclamation du général Hull aux Américains est vigoureuse à-la-fois et bienveillante : il promet aux Canadiens protection et sûreté; mais s'ils résistent, si sur-tout ils appelaient le secours des sauvages, au premier coup de *casse tête* la guerre serait d'extermination; un blanc combattant auprès d'un sauvage ne pourrait être prisonnier, et la mort serait son partage.

La nouvelle du rapport des ordres du conseil est parvenue au gouvernement américain; mais on ne sait encore quelle sensation elle a produite : toutefois nous avons à retracer une scène affreuse qui ne semblerait appartenir qu'aux jours les plus affreux des plus sanglantes révolutions, mais qui prouve à quel point le parti de la paix avec l'Angleterre est odieux au peuple américain. On sait que l'éditeur du *Federal Républicain*, journal opposé au gouvernement, et rédigé dans le sens des Fédéralistes, a déjà été menacé; dans les derniers jours de juillet, sa maison a de nouveau été assaillie; renfermé avec bon nombre d'amis, il a fait feu, tué ou blessé nombre d'assaillans. Des détachemens de troupes sont arrivés; alors M. Hanson et ses amis ont de leur consentement été conduits en prison. On croyait la scène terminée, mais au milieu de la nuit la populace s'est portée à la prison; les troupes ont refusé de la défendre, et les vingt-six prisonniers arrêtés dans la journée ont été assomés : très-peu ont conservé quelques signes de vie; un petit nombre s'est échappé, on croit qu'ils seront assassinés dans leur fuite. Les meurtriers avaient pour cri de ralliement, *mort aux Torys*.....

Terminons par une image consolante, et par un tableau que nous étions loin d'espérer pouvoir présenter à tant de malheureux dont il intéresse la fortune et la vie. Les journaux anglais publient la lettre suivante écrite des Cayes (Saint-Domingue), le 20 juin.

« Je vous envoie un rapport d'une série d'événemens agréables dont la continuation peut faire espérer de voir rétablir la prospérité dans cette île. Un courrier est arrivé hier matin avec des lettres adressées au commandant. Le général Péthion s'est emparé de Saint-Marc, du cap Saint-Nicolas et des Gonaïves; il marche rapidement à la tête de

12,000 hommes pour prendre possession du Cap-Français, du fort Dauphin, et de toute la partie septentrionale. Tous les soldats de Christophe ont déserté et ont rejoint l'armée du Sud pour terminer de suite cette conquête; Christophe s'est sauvé dans les montagnes avec une poignée d'hommes; les officiers de son état major l'ont abandonné et sont allés rejoindre Péthion. Il est très-heureux que cela soit arrivé ainsi; car si Christophe avait réussi à entrer au Cap, ce chef cruel eût mis tout à feu et à sang. Il était poursuivi de près au moment où il s'est réfugié dans les mornes.

» Toute la partie du nord se réjouit de la défaite de ce monstre, et envoie des députés aux Gonaïves pour prier le général Péthion d'avancer; il compte être au Cap la semaine prochaine, et il a l'intention d'y établir le siége de l'autorité. L'île respire, et on attend le plus heureux résultat de ces événemens. Déjà plusieurs envois sont arrivés des îles voisines; de la Jamaïque et de Saint-Thomas.

» Comme le Cap sera désormais le siége de l'autorité, nous pouvons nous attendre tous les jours à voir paraître les proclamations qui rappellent tous les habitans blancs appartenans à cette île; on dit que déjà une proclamation de ce genre a été publiée aux Gonaïves, mais elle n'est pas encore parvenue jusqu'à nous; aussitôt que la partie du nord sera reconquise, on fera de nouveaux réglemens, et en peu de tems l'île peut se relever de ses pertes, et devenir plus florissante qu'elle ne l'a été depuis le commencement de la révolution. »

Accueillons ces heureux présages; qu'ils portent quelqu'espérance dans l'ame des infortunées victimes des révolutions des colonies, et laissons à la prudente activité du gouvernement le soin de les réaliser. S....

ANNONCES.

Tableau de la mer Baltique, considérée sous les rapports physiques, géographiques, historiques et commerciaux. Avec une carte, et des notices détaillées sur le mouvement général du commerce, sur les ports les plus importans, sur les monnaies, poids et mesures; par J. P. Catteau-Calleville, auteur de la *Statistique des Etats Danois*, du *Voyage en Allemagne et en Suède*, etc. membres de plusieurs sociétés savantes et littéraires. Deux vol. in-8°. Prix, 15 fr., et

17 fr. 50 c. franc de port ; papier vélin, 30 fr. ; grand raisin-vélin, 40 fr. Chez Pillet, imprimeur-libraire, rue Christine, n° 5.

Correspondance littéraire, philosophique, critique, adressée à un souverain d'Allemagne, depuis l'année 1770 jusqu'en 1782; par le baron de Grimm et par Diderot. Cinq volumes in-8° de 2300 pages. *Seconde édition*, revue et corrigée ; avec le portrait du baron de Grimm, dessiné d'après nature par M. de Carmontelle, gravé en taille-douce, et parfaitement ressemblant. Prix, 28 fr., et 35 fr. franc de port. En papier vélin le prix est double. Chez F. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

Nouvelles recherches sur l'origine et la destination des pyramides d'Egypte. Ouvrage dans lequel on s'applique à démontrer que ces merveilles renferment les principes élémentaires des sciences abstraites et occultes, ainsi que ceux des arts utiles à la société. Suivi d'une dissertation sur la fin du globe terrestre ; par A. P. J. de V... Vol. in-8°, avec une planche. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port. A Paris, chez Treutell et Würtz, libr., rue de Lille, n° 17; et les principaux libraires de la France et de l'étranger.

Histoire de Charlemagne, par Eginhard ; traduction nouvelle, par M. D***, répétiteur des pages de LL. MM. II. et RR. Prix, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. franc de port ; papier vélin, 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port. Chez L'Huillier, libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 3 (*bis.*)

Politeness of manners, and behaviour in fashionable society, from the french of the abbé de Bellegarde. Un vol. in-8°. Prix, 4 fr. et 5 fr. franc de port. A la librairie française et étrangère de Galignani, rue Vivienne, n° 17.

Beaumarchaisiana, ou Recueil d'anecdotes, bons mots, sarcasmes, réparties, satires, épigrammes et autres pièces peu connues de Caron de Beaumarchais, avec des notes et éclaircissemens, précédés de la vie de l'auteur ; par Cousin d'Avalon. Un vol. in-18, avec portrait. Prix, 1 f. 25 c., et 1 fr. 50 c. franc de port. A l'entrepôt de librairie tenu par J. M. Davi et Locard, libraires, rue Neuve-de-Seine, au coin de celle des Boucheries, faubourg Saint-Germain.

Douze nouvelles, par Mme Is. de Montolieu, pour servir de suite à son *Recueil de Contes*. Quatre vol. in-12. Prix, 8 fr. ; et 10 fr. 50 c. franc de port. A Genève, chez Paschoud, libraire ; et à

Paris, chez le même libraire, rue Mazarine, n° 22; et Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Histoire des Croisades. PREMIÈRE PARTIE. Contenant l'histoire de la première croisade; par M. Michaud. *Tome premier*, gros vol. in-8°, avec cinq cartes géographiques. Prix, 7 fr., et 9 fr. franc de port. Chez Michaud frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Dictionnaire topographique, étymologique et historique des rues de Paris, contenant les noms anciens et nouveaux des rues, ruelles, culs-de-sac, passages, places, quais, ports, ponts, avenues, boulevarts, etc., et la désignation des arrondissemens dans lesquels ils sont situés. On y trouve aussi le nombre des numéros contenus dans chaque rue, etc.; la disposition de ces numéros dans les deux séries des pairs et des impairs, en couleur rouge ou noire, donnant une manière sûre de se diriger; l'étymologie ancienne et nouvelle de chaque rue; les principales curiosités de Paris; une mention abrégée de tous les monumens civils et religieux anciens et modernes que leur architecture ou leur destination ont rendus ou rendent remarquables; par J. de la Tynna, de la Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale, propriétaire-rédacteur de l'*Almanach du Commerce*. Un vol. in-12, avec le plan de Paris. Prix, 5 fr. Chez l'Auteur, rue Jean-Jacques-Rousseau, n° 20.

Le même, un vol. in-8°, 7 fr.; pap. vélin, 10 fr.

Le Passage du Niémen, le Rétablissement de la Pologne, l'anniversaire de la Naissance du roi de Rome, odes, suivies de fragmens traduits de Juvénal, de Claudien et de Sénèque; par J. B. Barjaud. Brochure in-8°. Prix, 75 c., et 1 fr. franc de port. Chez P. Blanchard, libraire, Palais-Royal, galerie de bois.

Ephémérides politiques, littéraires et religieuses, présentant pour chacun des jours de l'année un tableau des événemens remarquables qui datent de ce même jour dans l'histoire de tous les siècles et de tous les pays, jusqu'au 1er janvier 1812. *Troisième édition*, revue, corrigée et augmentée. Douze vol. in-8°. Prix, 48 fr., et 60 fr. franc de port. Chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8, près le pont des Arts; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Nota. Il paraît dans ce moment neuf volumes, le dixième va paraître incessamment.

Dictionnaire des Synonymes anglais, expliqués par des Synonymes français; par G. Poppleton. *Seconde édition*, totalement refondue et augmentée. Un vol. in-12, imprimé sur papier fin d'Auvergne. Prix, 3 fr., et 4 fr. franc de port. Chez F. Louis, libraire, rue de Savoie, n° 6.

Les Pandectes françaises, ou Commentaires raisonnés sur les Codes Napoléon, de Procédure civile, de Commerce, d'Instruction criminelle, Pénal, Rural, Militaire et de la Marine; formant un traité succinct et substantiel, mais complet, de chaque matière; par M. J.B. Delaporte, ancien avocat. *Seconde édition*, soigneusement corrigée par l'Auteur, qui a fait usage de la jurisprudence, en rapportant les décisions intervenues dans les Cours sur les questions les plus importantes auxquelles ces Codes ont donné lieu jusqu'à présent. Un vol. in-8°. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. Chez d'Hautel, libraire, rue de la Harpe, n° 80.

Expériences sur le principe de la vie, notamment sur celui des mouvemens du cœur, et sur le siége de ce principe, suivies du Rapport fait à la première classe de l'Institut sur celles relatives aux mouvemens du cœur; par M. Le Gallois, docteur en médecine de la Faculté de Paris, membre adjoint de la société des professeurs de cette Faculté, membre de la société Philomathique, médecin du Bureau de Bienfaisance de la division du Panthéon. Un vol. in-8°, orné d'une planche gravée en taille-douce. Prix, 6 fr. Chez d'Hautel, libraire, rue de la Harpe, n° 80.

Histoire de quelques affections de la colonne vertébrale et du prolongement rachidien de l'encéphale; par Alexandre Demussey, né à Janina, en Épire. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port. Chez le même libraire.

Notice biographique sur Horace Walpole, comte d'Orfort, traduit de l'anglais. In-8°. Prix, 1 fr. Chez Galignani, libraire, rue Vivienne, n° 17.

Le Mercure paraît le Samedi de chaque semaine, par Cahier de trois feuilles. — Le prix de la souscription est de 48 fr. pour l'année; de 24 fr. pour six mois; et de 12 fr. pour trois mois, franc de port dans toute l'étendue de l'empire français. — Les lettres relatives à l'envoi du montant des abonnemens, les livres, paquets, et tous objets dont l'annonce est demandée, doivent être adressés, *francs de port*, au Directeur général du *Mercure de France*, rue Hautefeuille, N° 23.



MERCURE DE FRANCE.

Nº DLXXXIV. — *Samedi 26 Septembre 1812.*

POÉSIE.

VERS SUR LA MORT DE LE GOUVÉ.

Lugete, ô veneres!

Soyez en deuil, pleurez, cour d'Idalie,
Hélas! il vient de terminer ses jours,
L'auteur rival de l'amant de Julie!
A son convoi j'ai vu tous les Amours.
O Le Gouvé, souris à mes hommages!
Du genre humain aimable précepteur,
De la beauté poëte adorateur,
Tes vers vaincront et l'envie et les âges.
Le sentiment qui fait valoir les vers,
Qui bien avant pénètre dans notre ame,
Dans tous les cœurs à ses leçons ouverts,
Brille à nos yeux, comme une vive flamme,
Dans tes écrits en tous lieux publiés,
Lus une fois, et jamais oubliés.

Lorsqu'il parut sur la tragique scène,
La mort d'Abel étonna Melpomène.

Oq

Mais il n'est point l'aquilon orageux
Dont la fureur bouleverse les ondes,
Mais ce n'est point ce Vésuve orgueilleux
Qui s'indignant sous ses voûtes profondes
Vomit dans l'air des tourbillons de feux.
Non, ce n'est point cet aigle audacieux
Qui soulevant sa superbe paupière
Ose braver le dieu de la lumière ;
C'est la colombe au timide regard,
C'est Philomèle à la voix douloureuse,
Sur ses malheurs soupirant à l'écart,
C'est la fauvette, inquiète, amoureuse.

Lorsqu'on le voit dans ses écrits divers,
Toujours aimant et cherchant la nature,
De simples fleurs composer sa parure,
Peindre d'un sexe, honneur de l'univers,
Et les vertus, et les grâces légères,
Neuves toujours et jamais étrangères,
En le lisant qui ne l'admire pas ?
Que de tableaux brillans et délicats !
De la beauté chantre aimable et fidèle,
Ce tendre époux trop sensible au malheur,
Lorsque la mort lui ravit son Adèle,
Vit sa raison victime de son cœur.
Tel fut Orphée : il en avait la lyre,
Il eut peut-être un plus touchant délire.

Mon œil le suit aux bords de l'Achéron,
Il vient d'entrer dans l'heureux Elysée.
J'ai vu de loin le vieil Anacréon,
Dieu des plaisirs, plein d'une grâce aisée,
Le recevoir dans ces aimables lieux
Et l'installer dans ces bosquets heureux,
Le rendez-vous des talens, du génie ;
J'ai vu Catulle et l'amant de Délie,
Chaulieu, Bertin, Bernard et Colardeau,
A son aspect quitter les frais ombrages
Pour le conduire à l'immortel berceau
Temple sacré des amans et des sages.

Pour nous, qui peut signaler nos douleurs ?
Toi qu'immola l'amour et la folie,

Auteur touchant de la Mélancolie,
En te lisant nous verserons des pleurs;
Toi qui si bien chantas *la sépulture*,
Ton monument au Pinde est élevé,
Et l'Hippocrène, avec un doux murmure,
Répétera le nom de Le Gouvé!
Toi qui vantas les dons de la mémoire,
Ah! pour transmettre aux siècles à venir
Tous tes écrits, tes vertus et ta gloire,
Tu nous appris l'attrait du *souvenir*.

H. DE VALORI.

L'ÉMIGRÉ. — ÉLÉGIE.

DANS ces momens de haine et de vengeance,
Où l'aveugle et sombre terreur
Vint désunir et déchirer la France,
Guidé d'un faux instinct d'honneur,
Un jeune chevalier déjà couvert de gloire,
Loin du sol paternel court chercher la victoire.
Cet exil glorieux est pour lui plein d'attraits;
En délaissant sa famille chérie,
Il croit que le succès
Va le rendre bientôt au sein de sa patrie.
Vain espoir, desseins superflus!
Ah! jeune infortuné, tu ne la verras plus!

Cependant par degrés s'augmente la tempête;
Déjà du repentir parle la voix secrète....
Plus de retour; un pouvoir trop cruel
A prononcé son exil éternel;
Chaque instant sous ses pas creuse le précipice;
L'espoir fuit: dans son cœur glissent les noirs regrets;
Ses vœux si chers, et ses nobles projets,
A ses yeux dessillés se changent en supplice.
Loin de ce qu'il aima, rebuté, sans secours,
Dans un morne abandon il traine ses beaux jours.
Le noir chagrin lentement le dévore;
Telle, loin du climat qui l'avait fait éclore,
Une fleur arrachée à son riant verger,
Se flétrit aux rayons d'un soleil étranger.

Pour la troisième fois déjà la pâle automne
A ses regards souffrans effeuille sa couronne,
Le deuil de la nature ajoute à ses douleurs ;
Chaque objet sur ses pas prend une teinte obscure,
Les champs sont dépouillés de leur douce parure,
Les rameaux desséchés laissent tomber les fleurs ;
Tout se tait : des oiseaux les troupes fugitives
Avec Zéphir vont chercher d'autres rives ;
Et le soleil penché vers des cieux plus lointains
N'offre plus qu'à regret ses rayons presqu'éteints.
L'infortuné, dans cette sombre image,
De son destin voit par-tout le présage.
Hélas ! ainsi que lui le feuillage des bois
Revoit l'éclat du jour pour la dernière fois !
Enfin à ses maux il succombe,
L'astre levé sur lui doit éclairer sa tombe.
Par un instinct secret
Il vient porter sa traînante misère
Vers les confins de cette heureuse terre
Que son cœur adorait.
Des monts blanchis par l'aube matinale
L'aspect frappe ses yeux.....
Ah ! peut-être du haut de leur cime inégale
Il peut revoir encor ces bords délicieux,
Ces bords qui l'ont vu naître, où dorment ses aïeux.
Par cet espoir sa force se ranime,
Il essaye, il gravit, il touche enfin leur cime ;
Charme consolateur !...
Son ivresse un instant a calmé sa souffrance,
Il voit...il voit au loin les rives de la France....
Dans les champs paternels s'est élancé son cœur.
Il dévore, il parcourt cet aspect plein de charmes,
Et de ses yeux mourans coulent encor des larmes ;
Vers tout ce qu'il chérit par un tendre retour
Le doux ressouvenir le porte tour-à-tour.

« O rive où mon enfance,
» Dit-il, a vu couler sa douce insouciance,
» Et ses chagrins naissans, et ses faibles désirs,
» Où je connus la peine et les premiers plaisirs !
» Bois enchanteurs, abri calme et champêtre,
» Où des mains de l'amour je pris un nouvel être,

» Lieux si chéris, je ne vous verrai plus!...
» Ma cendre va languir sur ces bords inconnus....
» Et toi dont la vieillesse
» A fondé sur moi seul sa gloire et son appui,
» Mon père, de quel coup gémira ta tendresse!
» Ah! peut-être aujourd'hui
» Tu demandes aux cieux le fils qui te délaisse,
» Il meurt, et ton regard n'est point tourné sur lui;
» Je ne puis dans tes bras, au sein de ma patrie,
» Te presser sur mon cœur, ouïr ta douce voix,
» Hélas! et moins à plaindre en terminant la vie,
» Te regarder encor pour la dernière fois! »

Il dit : ces mots échappés avec peine
Se sont mêlés au souffle de la mort;
Et l'ange du trépas, de sa faulx inhumaine,
A terminé son sort.

Par M. DE PONGERVILLE.

ÉNIGME.

SANS être encore universelle
Lecteur, je préside en tous lieux;
Sur l'Olympe, parmi les Dieux,
Je commande, quoique mortelle.
On me vante pour ma douceur;
Je suis méchante à faire peur,
Tantôt morte, tantôt vivante;
Je suis riche, pauvre, abondante;
Des modernes Mignots je dirige le goût,
Ces ingrats néanmoins me mettent en ragoût.
Je suis, dit-on, stérile et je suis mère,
Car je compte plus d'un enfant
Dans les échelles du Levant.
Aux orateurs enfin je suis si nécessaire
Que le meilleur d'entre eux sans moi devrait se taire.

V. B. (d'Agen.)

LOGOGRIPHE.

JE suis une coupe sacrée
Au culte des autels en tout tems consacrée :

J'enferme en moi le lieu qu'habite l'Eternel,
L'espace circonscrit que parcourt un mortel
Qui, luttant à la course, aspire à la couronne
Que la force, ou l'adresse, ou l'agilité donne;
Le lieu qu'entoure un amas d'eau,
Et quand le vin est bu, ce qui reste au tonneau.

S........

CHARADE.

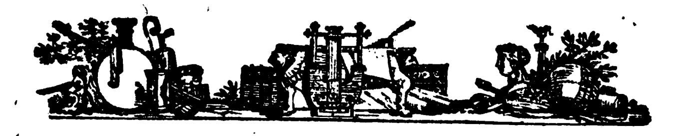
RIEN n'est pour les humains ni réel, ni constant.
Mon premier, de ceux qui sommeillent,
Et très-souvent de ceux qui veillent,
Fait le bonheur ou le tourment.
Aussi l'expérience et le raisonnement
L'ont-ils nommé l'image de la vie.
Ainsi l'a décrété la sagesse infinie.
Ne soyez point embarrassé
Pour chercher mon second, un vers va vous le dire:
On le voit aussitôt que l'on trouve un fossé.
Ce mot est clair et doit suffire.
Mon entier, d'un penseur profond,
Soit qu'il ait de l'esprit ou non,
Soit qu'il parle ou veuille se taire,
Possède; ou feint, parfois, d'avoir le caractère,
Avec l'attitude et le ton.
Je vais m'expliquer mieux encore,
En ajoutant qu'avec nombre de *contredits*,
Mon nom devint celui d'un des poudreux écrits
D'un vieil auteur bouffon qui s'appelait *Gringore*.

JOUYNEAU-DESLOGES (Poitiers).

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est la lettre *N*.
Celui du Logogriphe est *Vésuve* (le).
Celui de la Charade est *Mer-lin*.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Histoire des Croisades. *Première partie*, contenant l'histoire de la première croisade; par M. Michaud. Avec une carte de l'Asie Mineure, les plans d'Antioche, de Jérusalem, et ceux des batailles de Dorylée et d'Ascalon. — Ier Volume, in-8°. — Prix, 7 fr., et 9 fr. franc de port. — A Paris, chez *Michaud* frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Il me semble que l'on a tort de se plaindre, comme on le fait si communément, de la disette des bons ouvrages. Ils ne furent abondans à aucune époque de la littérature, et si l'on veut y regarder de près on trouvera que celle où nous sommes est assez riche en livres utiles et intéressans. Il s'en faut de beaucoup sans doute qu'ils me passent tous par les mains, et cependant, dans une espace de tems assez court, j'ai eu à rendre compte dans le *Mercure* de plusieurs petits ouvrages de M. Schoell, où l'on trouve une instruction solide; j'ai annoncé les *Noces de Thétis et de Pelée*, traduites de Catulle par M. Ginguené, avec une rare élégance, et enrichies d'un travail d'érudition digne d'un membre de l'Académie des belles-lettres : j'ai donné deux articles sur l'histoire de Gibbon et sur les notes excellentes qu'y a jointes M. Guizot, notes qui seules ont exigé autant de recherches et de savoir que beaucoup de longs ouvrages. Mon bonheur m'adresse aujourd'hui l'*Histoire des Croisades* de M. Michaud, et c'est encore un titre nouveau dont il faudra parer notre littérature actuelle.

Pour apprécier convenablement le mérite de cet ouvrage, il est bon de se faire une idée des difficultés qu'il présentait. Dans quelque esprit qu'on voulût l'écrire, il exigeait d'abord des recherches pénibles et assez ingrates dans ce grand nombre d'historiens superstitieux et crédules qui ont écrit en latin barbare, en grec corrompu,

ou en français suranné. Il ne fallait même pas négliger les auteurs orientaux, afin de confronter le témoignage des musulmans avec celui des fidèles. Les recherches faites et tous les matériaux rassemblés, ce pouvait être un nouvel embarras pour l'auteur que de savoir dans quel esprit il en composerait son édifice. Se livrerait-il à l'enthousiasme qui dirigea ces expéditions? Il est bien difficile de s'en pénétrer aujourd'hui, et plus encore de le communiquer aux autres. Devait-il entrer dans la discussion des faits et de leurs circonstances, fixer péniblement la date et les détails de tous les événemens? C'était s'engager dans le territoire épineux de la critique et risquer d'être abandonné de ses lecteurs. Fallait-il écrire l'histoire des croisades en philosophe? Ce parti, fort bon peut-être dans un tableau rapide, devenait dangereux dans une histoire détaillée, car il tendait à en détruire l'intérêt. Il y avait donc des écueils de tous côtés; il fallait louvoyer pour ne pas les rencontrer sur sa route, et c'est ce que M. Michaud a fait avec assez de bonheur. Il nous apprend lui-même, dans la courte exposition qui ouvre ce volume, qu'il ne prétend ni concilier les assertions souvent contradictoires des Grecs, des Latins et des Sarrasins, ni démêler dans l'histoire des croisades ce qui appartient au fanatisme religieux, à la politique et aux passions humaines. Il abandonne les dissertations aux érudits, les conjectures aux philosophes. Il ne veut point s'élever au-dessus de son sujet, mais se livrant à la naïveté de nos vieux historiens qui fait revivre pour lui les personnages et les caractères qu'ils décrivent, il va, dit-il, raconter de bonne foi ce qu'il croira la vérité; et sans ajouter foi à tous les récits de ses auteurs, il ne dédaignera pas toutes leurs fables, car on les croyait de leur tems, et ce qu'on croyait alors, dit fort bien M. Michaud, sert à faire connaître les mœurs de nos aïeux et forme une partie essentielle de l'histoire des vieux âges.

C'est avec cette sage modestie, avec cette réserve prudente que notre auteur a entrepris d'écrire l'histoire dont il nous donne aujourd'hui les quatre premiers livres. Tout le monde sait que les pèlerinages à la Terre-Sainte

donnèrent naissance aux croisades qui ne furent d'abord en quelque manière que des pélerinages armés. M. Michaud débute naturellement par nous exposer l'origine de cette coutume pieuse, et par en tracer l'histoire depuis les premiers siècles de l'église jusqu'à l'époque où les Sarrasins et les Turcs, maîtres des saints lieux, l'auraient détruite par leur tyrannie, si les pélerins n'avaient saisi le glaive au lieu du bourdon. M. Michaud ne dissimule point l'opinion des premiers pères de l'église qui n'était rien moins que favorable à ces voyages dévots; mais l'intérêt de son sujet exigeait qu'il insistât bien davantage sur le but utile que les prélats leur donnèrent dans la suite, en les prescrivant aux grands criminels comme un moyen d'expiation. Il nous montre les plus grands seigneurs de cette époque humiliant ainsi leur orgueil sur les marches du Saint-Sépulcre pour obtenir la rémission de leurs péchés, et doutant quelquefois de l'avoir méritée, même après l'avoir obtenue. L'esprit barbare et religieux du siècle se développe dans ce tableau avec toute sa singularité, et lorsqu'on le voit ensuite contrarié dans ses affections les plus chères par les cruautés inouies des Turcs, on n'est plus étonné ni de l'enthousiasme qui saisit l'ermite Pierre à l'aspect des souffrances des pélerins, ni de la contagion de cet enthousiasme lorsque Pierre prêcha la croisade au concile de Clermont. L'histoire de cette assemblée, qui termine le premier livre, peut être pour le lecteur philosophe un vaste sujet de méditations. On peut y remarquer dans le pape Urbain cette politique profonde qui n'abandonna jamais la cour de Rome dans les siècles même les plus grossiers. On remarquera encore que la prudente Italie ne s'était point laissée entraîner au concile de Plaisance à cette fougue guerrière et dévote qui entraîna la France au concile de Clermont. On admirera l'adresse du pape à profiter de la circonstance pour faire adopter, avant la croisade, divers réglemens très-sages relatifs à l'ordre et au bien public : mais on s'étonnera sans doute de l'audace et de la puissance du pontife qui levait des armées en France en excommuniant le faible monarque dont lui-même avait été le sujet.

Les événemens qui ouvrent le second livre n'offrent point un spectacle honorable pour les croisés. Leurs premières armées, conduites par des aventuriers ou par des ermites, ressemblent bien mieux à des nuées de brigands qu'à des troupes de pélerins. Leur indiscipline, leur présomption, leur mauvaise conduite éclatent plus tôt ou plus tard. Les chefs ne peuvent y mettre ordre, et les plus heureux de ces premiers libérateurs du Saint-Sépulcre sont ceux qui parviennent à passer le Bosphore pour expirer sur ses bords. Déjà même, dans ces premières expéditions, on aperçoit le germe de l'indigne abus que l'on fit ensuite des croisades en les dirigeant contre des peuples soumis à l'évangile, mais que l'église rejetait de son sein; et le massacre des Juifs par le comte Emicon et sa bande préludait visiblement à la croisade contre les Albigeois.

Heureusement pour l'historien et pour le lecteur on quitte bientôt cette triste époque pour arriver à la véritable croisade, à celle qui remit en effet les saints lieux au pouvoir des guerriers chrétiens. M. Michaud en commence le récit comme le Tasse, par le dénombrement des peuples et de leurs chefs; on n'y voit point, il est vrai, ce fabuleux Renaud dont les exploits n'ont existé que dans l'imagination de l'Homère de Sorrente; mais les caractères de Godefroi et de ses frères, de Raymond, comte de Toulouse, des deux Robert de Flandre et de Normandie, du loyal Tancrède, de l'astucieux Bohemond, sont peints avec autant de vérité que d'énergie. Après avoir passé son armée en revue, M. Michaud la met en marche. Elle a à lutter à Constantinople contre la politique de l'empereur Alexis, à Dorylée contre le nombre et la valeur d'une armée de Musulmans, dans toute sa route contre les difficultés du climat et des lieux, contre la rareté des vivres, contre sa propre désunion. Ses guerriers ne savaient que vaincre, mais ils savaient vaincre. Ils sont dupés par Alexis, ils souffrent la faim et des fatigues incroyables en traversant l'Asie mineure; ils sont vingt fois au moment de se faire la guerre entr'eux : mais ils triomphent dans tous les combats; leur désunion même est cause que Baudoin, frère

de Godefroi, fonde à Edesse une principauté latine, qui devient pour eux un point d'appui; et malgré leurs pertes et leurs malheurs, ils arrivent encore dans un état très-imposant sous les murailles d'Antioche.

Le siége et la prise de cette ville, la bataille qu'il fallut livrer ensuite pour s'en assurer la possession occupent le troisième livre. Ici les caractères et les mœurs se développent toujours davantage; le merveilleux agit puissamment, et l'histoire semble de plus en plus empiéter sur le domaine de l'épopée. Les faits d'armes de Godefroi et de ses guerriers rappellent ceux des héros d'Homère; mais les opérations du siége d'Antioche ne décèlent pas moins d'ignorance que celles du siége de Troie. Antioche comme Troie ne succombe qu'à la ruse et à la trahison. Bohemond est l'Ulysse des chrétiens, Phirouz le Sinon des Musulmans. La ville est enfin prise et pillée. Cependant aux délices de ce beau climat qui avait amolli les croisés, succédèrent bientôt la misère et la famine. Godefroi lui-même sacrifia son dernier cheval de bataille pour échapper aux horreurs de la faim. L'armée des croisés ne ressemblait plus qu'à une armée de fantômes, et ce fut alors qu'une nuée innombrable de Sarrasins se présenta pour leur dérober une conquête qu'ils avaient payée si chèrement. Ce moment ne semblait plus leur offrir d'autre choix que la mort ou l'esclavage; mais ce fut alors aussi que le ciel vint à leur secours, touché de leurs maux et de leur pénitence. On découvrit miraculeusement sous un autel le fer de la lance qui perça le flanc de J. C. On observa des signes célestes; encouragé par ces saints prodiges, on sortit pour livrer le combat, et dans le moment le plus critique de l'action, les saints martyrs Georges, Démétrius et Théodore vinrent combattre pour les chrétiens aux bords de l'Oronte, comme les dieux d'Homère avaient combattu sur les bords du Xanthe pour les Troyens et pour les Grecs; mais ici le ciel ne divisa point son assistance; il ne s'opéra point de prodige en faveur des Musulmans, et la victoire des croisés fut aussi complète que miraculeuse.

C'est dans son quatrième livre que M. Michaud nous

conduit enfin à Jérusalem. Il décrit avec beaucoup d'exactitude et de clarté, aux diverses époques de son histoire, l'état de cette ville de Dieu qui changea tant de fois de maîtres. Sa conquête et la nouvelle bataille qui en fut la suite sont sans doute les plus beaux exploits des croisés. Ils n'arrivèrent sous ses murs qu'au nombre de cinquante mille hommes, et la ville, s'il faut en croire nos historiens, en avait soixante mille pour défendre ses remparts; mais telle était la terreur qu'avaient inspirée les exploits des chevaliers, que les assiégés, supérieurs en nombre, n'osèrent se hasarder en pleine campagne contre les assiégeans. Jérusalem fut prise d'assaut, inondée de sang, puis sanctifiée par la pénitence et par la prière. Mais à peine le pieux Godefroi avait-il été porté par le vœu unanime de l'armée sur le trône de David et de Salomon, que les Infidèles accoururent encore pour lui arracher la garde du Saint-Sépulcre. Le calife du Caire parut dans les plaines d'Ascalon à la tête d'une armée si nombreuse, que Dieu seul, disent les contemporains, en savait le nombre. Godefroi ne put leur opposer que vingt mille combattans, mais ils étaient l'élite des fidèles, ceux qui avaient résisté à tous les dangers moraux et physiques du climat, dont rien n'avait ébranlé la foi ni abattu le courage. Le ciel se déclara encore pour eux. Les saints combattirent pour leur cause; les infidèles furent vaincus et leur formidable armée dispersée ou détruite.

Tels sont les principaux événemens que M. Michaud a fait entrer dans son premier volume. Le récit en est clair et animé; le style se fait remarquer par une élégante simplicité et par une correction soutenue. Quoique l'auteur ait déclaré ne pas vouloir se jeter dans les digressions ni dans la critique, il cite souvent ses auteurs, et distingue les faits qui sont attestés par tous, de ceux qui ne sont appuyés que d'un ou deux témoignages. On voit même, qu'outre les historiens déjà connus, il a appelé à son secours Mathieu d'Edesse, auteur arménien, dont on ne connaît encore que quelques fragmens traduits en français, par MM. Martin et Chahan de Cirbied, sur un manuscrit de la Bibliothèque impé-

riale. M. Michaud y a puisé les détails d'une expédition de Zimiscès dans la Palestine qui précéda les expéditions des croisés. Aboul Féda lui en a fourni sur une descente des Génois et des Pisans en Afrique, véritable croisade qu'aucun historien des croisades n'avait rapportée avant lui. Il n'a pas négligé non plus la géographie; il restitue à Semlin son véritable nom que tous les historiens français avaient changé en celui de *Malleville*, et il a inséré dans ses pièces justificatives une notice intéressante de M. Walckenaer sur l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*. Son ouvrage, en un mot, sans étaler l'érudition, paraît être fondé sur une érudition très-solide.

Voilà sans doute assez et d'assez grands avantages pour le recommander au public, et nous pouvons, sans nuire ni à l'auteur ni à l'ouvrage, exposer nos doutes sur ce qu'il peut laisser encore à désirer. Nous avons parlé de l'extrême réserve, de l'impartialité dont M. Michaud s'est fait une loi comme du meilleur parti qu'il eût à prendre; mais ce parti n'a-t-il pas encore ses inconvéniens? Notre historien sème sa narration d'aperçus délicats, de remarques fines, d'observations ingénieuses; mais les traits énergiques, les observations vigoureuses, l'éloquence mâle de la muse de l'histoire ne se montreraient-elles pas plus souvent dans son ouvrage, s'il l'eût écrit décidément dans telle ou telle opinion? Passons sur ce défaut peut-être inévitable dans la position de l'auteur. Nous pourrons demander encore si, même dans cette position, l'historien des croisés ne s'est pas trop arrêté à l'histoire des pélérinages; s'il n'a pas été injuste envers l'empereur Alexis; il le traite de monarque faible, et prononce qu'il aurait pu se mettre à la tête de la croisade pour reconquérir l'Asie mineure sur les Turcs. Alexis fut le monarque artificieux d'un Empire très-faible, et la conduite des croisés à Constantinople, en prouvant qu'il n'aurait jamais pu se faire obéir de cette milice indocile, justifie peut-être la politique dont il se servit avec eux. Il me semble que M. Michaud ne s'est pas assez détaché de ses héros, en jugeant ainsi un de leurs adversaires, et je crois que dans

une autre occasion il est resté trop fidèle à leurs premiers historiens. Il s'agit des massacres qui eurent lieu à Jérusalem, la ville étant entièrement soumise, et où la politique des croisés fit périr en trois jours soixante-dix mille ames, sans excepter les femmes enceintes ni les enfans nouveau-nés. M. Michaud n'a pu sans doute retracer ces horreurs sans indignation, mais nous aurions voulu qu'il la fît retomber aussi sur ceux qui les ordonnaient. A la fin de son volume il a placé un parallèle entre l'expédition d'Alexandre et celle de Godefroi, où il nous semble également que son impartialité l'abandonne. Pourquoi cherche-t-il à diminuer la gloire d'Alexandre, en avançant, sans aucune apparence de preuve, que ses historiens ont diminué le nombre de ses soldats? Pourquoi cherche-t-il tant de raisons de la différence de ses succès à celui des croisades, lorsqu'une seule suffisait? le pouvoir absolu, le génie extraordinaire du héros macédonien, et l'excellence de ses troupes, opposés à l'autorité précaire de Godefroi, à l'enfance où l'art militaire était tombé de son tems, et à l'insubordination de son armée. Lorsque tout diffère des deux côtés, le parallèle est impossible. Il ne faut pas plus blâmer Godefroi de ce qu'il n'a pas renouvelé avec ses moyens les conquêtes d'Alexandre, que chercher à atténuer la gloire d'Alexandre pour relever celle de Godefroi.

Nous soumettons, au reste, ces observations à M. Michaud lui-même, et nous nous plaisons à répéter qu'elles ne doivent diminuer en rien l'idée favorable que nous avons cherché à donner de son travail : il instruit et il intéresse. Il fait très-bien connaître les opinions et les mœurs du tems ; et lorsque M. Michaud aura à décrire l'établissement des croisés dans leurs conquêtes, il tracera sans doute un tableau aussi curieux que fidèle de leurs institutions et de leurs lois. Nous l'attendons avec impatience dans le second volume, ainsi qu'à la fin de l'ouvrage, le résumé des biens et des maux qu'ont fait les croisades à l'Europe et à l'Asie. L'auteur, indépendamment de ses propres lumières, trouvera des ressources précieuses dans les deux mémoires sur cette

question, qui ont été couronnés par la troisième classe de l'Institut. Espérons donc qu'avec de pareils secours, et encouragé par l'accueil que le public ne peut manquer de faire à son ouvrage, M. Michaud ne nous en fera pas attendre trop long-tems la suite et la conclusion.

C. V.

L'Ermite de la Chaussée d'Antin, ou *Observations sur les mœurs et les usages parisiens au commencement du dix-neuvième siècle.* — A Paris, chez *Pillet*, imp.-libraire, rue Christine.

Semblables à la boutique du libraire Martinet, les voitures publiques offrent chaque jour des caricatures nouvelles, et pour certains badauds les caricatures, je ne dis point *pensantes*, mais *parlantes* et *agissantes*, ne sont pas celles qui présentent le moins d'intérêt. Aussi, je l'avouerai, la plus chétive guimbarde vaut mieux, à mon gré, que la plus élégante calèche. J'y trouve toujours du plaisir, et, comme on va le voir, quelquefois du profit.

Invité à passer quelques jours dans une maison de plaisance des environs de Paris, je n'eus garde de manquer si belle occasion de voyager en compagnie. Il restait une place vacante dans un de ces petits cabriolets auxquels on a donné un surnom très-étrange ; je m'empressai de la prendre, et je me trouvai entassé avec trois autres personnes dans un espace de trois pieds cubes. En voiture, l'étiquette n'est point rigoureuse ; la familiarité s'établit sur-le-champ ; personne ne craint de s'y montrer dans tout son ridicule. Ce fut une dame qui engagea la conversation et qui en fit long-tems tous les frais. Elle était accompagnée de sa femme de chambre et d'un fort beau garçon qu'elle appelait son jeune parent. Je ne tardai point à savoir quels étaient ses goûts, ses habitudes, sa naissance, son rang : pour son âge, elle n'en parla pas ; mais sur ce point je savais à quoi m'en tenir. Avec quelques restes de beauté, les débris d'une fortune considérable et le prestige d'un grand nom, elle s'était

retirée dans une petite terre où elle avait encore le bonheur de faire du bruit une ou deux lieues à la ronde. Presque toutes les femmes pensent comme César : « Il » vaut mieux être le premier dans un village que le » second dans Rome. »

Celle dont je parle faisait de tems à autre un petit voyage à Paris pour se mettre au courant des modes et du bon ton. Cette fois elle était venue uniquement pour apprendre à *faire de la frivolité*, et pour prendre quelques leçons *de diable* chez Mlle ***, au passage du Panorama. Avec ces petits talens acquis en deux ou trois jours, elle espérait bien faire, pendant un mois, le désespoir et l'admiration de toutes ses voisines. Dès demain, nous dit-elle, toutes voudront avoir un diable et une navette ; mais qui leur apprendra à jouer avec l'un et à se servir de l'autre? ce sera moi, et je m'y prendrai de telle sorte que leurs progrès ne seront pas rapides. Vous rappelez-vous, mon ami, ajouta-t-elle en s'adressant au jeune homme qui était assis près d'elle, vous rappelez-vous combien l'*album* que vous m'avez donné l'année dernière, a causé de dépit à toutes nos dames? Cette circonstance me le rend plus cher encore. Croyez que je n'oublierai jamais une attention si délicate. Malgré les sarcasmes de l'Ermite de la Chaussée d'Antin, je tiens l'invention des *album* comme l'une des plus belles découvertes de ce siècle, et je ne donnerais pas le mien pour le plus précieux de tous les manuscrits de la Bibliothèque. En vérité, c'est une chose bien singulière que cette manie de vouloir tourner tout en ridicule, de ne respecter aucun goût, aucun usage. Heureusement les gens du bon ton font peu de cas de ces auteurs qui...

Ici je me permis d'interrompre la Dame, et alors s'établit entre nous le dialogue suivant :

Moi. Eh quoi! Madame, pour quelques mots innocens, pour de simples plaisanteries, vous traitez si durement un auteur qui, sans doute, vous a fait rire plus d'une fois ?

La Dame. J'en conviens ; mais aussi pourquoi se moquer des *album* et de l'éducation qu'on donne aux demoiselles? excepté ces deux griefs, j'avoue que je lui

passerais tout le reste. Puisqu'il faisait tant que de recueillir en un volume les articles qui avaient déjà paru dans la Gazette de France, l'Ermite pouvait bien retrancher ceux qui avaient causé du scandale dans la bonne compagnie.

MOI. Peut-être son libraire n'aurait-il pas voulu y consentir.

LA DAME. Son libraire! Croyez-vous, Monsieur, qu'on soit dupe de ce stratagême? Tous ces libraires qui forcent la main à un auteur pour obtenir la permission d'imprimer son ouvrage, n'ont jamais existé que dans les préfaces.

MOI. Que cela soit ou non, peu importe, Madame. Il suffit que l'ouvrage soit piquant pour que le libraire ou l'auteur aient sagement fait de le mettre en lumière.

LA DAME. Piquant, soit, puisqu'il fronde les habitudes et les mœurs de plusieurs classes de la société: mais pour intéressant je ne saurais en convenir. Que contient donc ce livre? Des observations que tout le monde aurait pu faire.

MOI. Songez donc, Madame, que vous faites là le plus bel éloge de l'auteur. Ce n'est point en effet une tâche si aisée que de présenter dans un cadre original des travers, des ridicules dont nous sommes tous les jours témoins, que nous n'apercevons que confusément, et seulement assez pour mieux sentir le mérite de celui qui les met au grand jour. Permettez-moi, Madame, de vous raccommoder avec ce pauvre Ermite. J'ai dans la poche un exemplaire de son ouvrage. Je répondrai par quelques citations aux critiques que vous paraissez très-disposée à faire, et vous finirez par lui pardonner ses railleries sur les *album* et sur les *pensionnats* de demoiselles.

LA DAME. J'accepte la proposition. Ce sera d'ailleurs un moyen de passer le tems; mais je doute que votre Ermite me convertisse. Je ne vous ai parlé que de ce qui me déplaisait le plus: maintenant je vais vous entretenir de tout ce qui m'a choqué. Je trouve en général que l'auteur va prendre trop souvent ses personnages dans les dernières classes. Peu nous importe de savoir

ce qui se passe dans l'anti-chambre, de connaître les habitudes des artisans, etc.

Moi. De grace, arrêtez-vous, Madame, ne perdez point de vue le but que s'est proposé l'Ermite; il a voulu peindre les mœurs parisiennes; toutes les classes lui offraient des modèles, il ne devait refuser son pinceau à aucune; et après tout, puisque j'emploie ici le langage de la peinture, n'avez-vous dans votre château que des tableaux de Raphaël, du Dominiquin, des Carraches? Comme Louis XIV, ne sauriez-vous accorder dans votre galerie une petite place à Teniers? Ou je me trompe fort, ou l'Ermite, en nous offrant le tableau des plaisirs d'une certaine classe d'artisans, semble avoir pris la palette du peintre Anversois. C'est dans le coloris, le même brillant; dans les caractères, les attitudes des personnages, c'est la même naïveté. Souffrez, Madame, que je vous relise cet article :

« Il est une classe d'hommes à Paris dont les habitudes, les goûts et les plaisirs sont presqu'aussi invariables que les mœurs des habitans du Gange ou du fleuve Jaune; nous voulons parler des artisans de la classe inférieure. De tems immémorial, le dimanche est par eux consacré à dépenser le superflu qu'ils ont pris sur le nécessaire du reste de la semaine. Leur prévoyance ne s'étend point au-delà de huit jours, et ils ne connaissent d'autre avenir que le dimanche. Les spectacles, dont le goût est si généralement répandu dans toutes les autres classes du peuple, n'ont aucun attrait pour eux. La Courtille, les Porcherons, un coin de table au Grand-Salon ou chez Desnoyers, voilà leurs cercles, leurs théâtres, leurs promenades, leurs athénées. On aurait tort de croire que ces réunions soient aussi étrangères aux bonnes mœurs qu'elles le sont au bon ton et au bon goût. Les habitudes de ces gens-là sont basses, mais leur conduite n'a rien d'essentiellement répréhensible, et l'on trouverait sans aucun doute plus à reprendre dans les cabinets du Cadran-Bleu, de la Galiote, que dans les tavernes de l'Arc-en-Ciel ou de l'Isle-d'Amour.

» Ces réunions d'artisans sont le plus ordinairement des fêtes de famille : tout y est public; le père, la mère et

les enfans se rassemblent pour manger une matelote ou un civet de lapin, au milieu de vingt autres familles que les mêmes plaisirs attirent dans les mêmes lieux. Le vin de Brie et de Surenne coule à grands flots; on boit, on rit, on chante, on s'enivre, et la femme, qui s'arrête ordinairement tout juste au degré de raison dont elle a besoin pour ramener son mari, ne le force pourtant à quitter la table que lorsque la bourse est tout-à-fait épuisée. Tous les comptes soldés, la famille se remet en marche, et bras dessus, bras dessous, détonnant un pont-neuf, redescend vers minuit le faubourg du Temple, et rentre au logis où elle ne trouvera le lendemain que le pain qu'elle aura gagné dans la journée, sans regretter l'argent si follement employé la veille. »

La Dame. Ouf, Monsieur, vous ne donnez pas le tems de placer un mot. Avouez que femme ne fut jamais plus complaisante, ni plus discrette, d'écouter de si longues citations. J'avais mille remarques à vous faire sur ce passage qui, du reste, est plus piquant que je n'avais trouvé d'abord; mais vous m'avez tout fait oublier. Je me bornerai à vous dire maintenant, et vous serez forcé d'en convenir, que l'auteur ne change point assez souvent de ton. Il est malin, enjoué; il manie avec dextérité l'arme du ridicule, mais c'est la seule dont il sache se servir, et nouveau Dom Quichotte, il en frappe tout ce qu'il découvre, hommes et choses.

Moi. Devait-il donc traiter nos travers comme des vices? Que diriez-vous donc, madame, si, moraliste fâcheux, l'auteur s'était continuellement répandu en reproches et en invectives contre les folies du siècle? Le parti le plus sage, comme le plus amusant, c'était de rire et sur-tout de faire rire ses lecteurs. Toutefois je ne conviendrai point qu'il ne change pas de ton, et si je ne craignais d'abuser de votre patience, je vous citerait encore un morceau de son article sur les morts.

La Dame. Cette fois je suis de votre sentiment, cet article m'a beaucoup plu, sur-tout le passage où l'Ermite jette quelques fleurs sur le tombeau de Mme Cottin. Relisez donc ce passage.

Moi. Volontiers, Madame.

« Quel est l'homme sensible, l'ami des lettres, du talent et de la vertu, qui pourrait se décider à quitter l'enceinte où repose l'auteur de *Claire d'Albe* et d'*Amélie de Mansfield*, sans payer à sa cendre un douloureux tribut de regrets ? mais c'est en vain qu'il cherchera la place qui la renferme : nul épitaphe ne l'annonce, nul monument ne l'indique. Celle dont la réputation fut le chagrin de sa vie, qui s'affligea de s'être placée à son insu au premier rang des écrivains de son sexe, n'a révélé qu'à ses amis le secret de sa tombe, et leur a recommandé de pleurer en silence. »

J'allais continuer, quand la voiture s'arrêta. Le cocher m'avertit que j'étais au terme de mon voyage. Je pris congé de la Dame dont je n'ai jamais su le nom. Adieu, monsieur, me dit-elle, vous ne m'avez point convertie; mais je suis un peu ébranlée, je l'avoue. — Avant de vous quitter, lui répliquai-je, je dois vous faire des remercîmens. J'avais à rendre compte dans un journal de l'ouvrage, objet de notre discussion ; je réfléchissais sur la forme que je devais donner à mon article ; vous m'avez tiré d'embarras. Je rapporterai notre conversation. Je ne veux cependant point vous quitter sans vous engager à lire et relire les Observations de l'Ermite ; c'est une recommandation que je ne manquerai point de faire encore à nos lecteurs. K.

AMÉLIE ET JOSEPHINE, OU LA SURPRISE.

NOUVELLE.

Amélie, jeune, belle, noble, ayant le plus aimable caractère, une éducation soignée, de la fortune, avait bien des droits au bonheur ; mais tant d'avantages réunis n'y conduisent pas toujours, et trop souvent même sont des écueils qui en éloignent. Amélie fut mariée à seize ans sans consulter son cœur, qui n'avait fait encore aucun choix, avec un homme dont le caractère n'avait rien de ce qu'il fallait pour l'attacher ; c'était un de ces êtres insignifians, sans vices ni vertus, qu'il est aussi impossible d'aimer que de haïr, et qui la laissa dans une parfaite indifférence. Cet état eût été dangereux pour toute autre

femme de cet âge, mais si Amélie n'aimait pas son mari, elle aimait la vertu et par goût et par principes; elle avait besoin de sa propre estime et de celle de ceux qui l'entouraient, et le devoir lui tint lieu d'amour pour la préserver. L'état de langueur où tomba le baron de Waldorf quelques années après leur mariage, y joignit encore une tendre pitié: elle le soigna comme s'il eût été l'époux de son choix, et l'aima réellement davantage; car un cœur généreux s'attache par ses bienfaits. Le baron écoutait et suivait tous les conseils des médecins, il y en eut qui lui ordonnèrent les bains de Carlsbad : il s'y rendit avec Amélie, qui ne le quittait point; il en éprouva d'abord quelque soulagement, et il eut le plaisir d'y retrouver un ancien camarade d'université, le baron Edouard de Lindau, qu'il avait perdu de vue depuis bien des années. Tous les deux s'étaient mariés, mais Edouard n'avait pas été aussi heureux que son ami, et cependant l'amour seul avait décidé son choix et formé son union avec une jeune fille d'une naissance très-inférieure à la sienne. Josephine Botler, fille d'un pasteur de village, lui avait tourné la tête par une figure enchanteresse; libre de disposer de sa main, il avait surmonté tous les préjugés de son état pour la donner à celle qui possédait son cœur, et sa récompense avait été l'infidélité la plus odieuse par ses circonstances. Il existait une intrigue criminelle entre Josephine et le chasseur du baron, qui s'était formée déjà avant son mariage, et qui avait continué depuis dans le plus grand mystère; il l'avait découverte, et convaincu par ses propres yeux de cette indignité, il fut sur le point d'immoler sa perfide épouse à sa rage, mais l'excès de son mépris la sauva; il n'avait pas d'enfans, il se contenta de la renvoyer à son père, et depuis lors il plaidait avec elle pour obtenir un divorce auquel elle se refusait avec opiniâtreté, préférant sans doute le titre de baronne de Lindau à la liberté de s'unir avec un homme au-dessous d'elle, que la crainte avait fait disparaître et que son père ne lui aurait jamais permis d'épouser.

Telle était la situation du baron de Lindau, lorsque M. de Waldorf le trouva à Carlsbad, succombant sous le poids de son chagrin, sombre, misanthrope, fuyant la société : il ne fut pas insensible cependant au plaisir de retrouver un ami; mais M. de Waldorf occupé de ses maux, aussi languissant au physique que M. de Lindau au moral, n'était guère propre à le distraire de ses peines : il en confia le soin à Amélie, et lui demanda de recevoir

son malheureux ami. Amélie y consentit : son cœur sensible était ouvert à tous les malheureux, l'ami de son époux avait plus de droits qu'un autre à sa compassion, et bientôt il en acquit de réels à son amitié ; sa figure intéressante, sa douce tristesse commencèrent d'abord à l'attacher peu-à-peu. Dans les divers entretiens qu'elle entamait pour chercher à l'égayer, elle découvrit un esprit très-agréable et beaucoup d'instruction ; elle aurait voulu pouvoir verser sur les plaies de son cœur le baume de l'amitié, mais le sujet de ses peines était trop délicat pour qu'elle osât solliciter son entière confiance. Elle savait qu'il avait été trahi par son épouse, à qui il avait donné les plus grandes preuves d'attachement, et qu'il travaillait à dissoudre leur lien ; mais elle ignorait les détails dont nous avons instruit le lecteur, et ne les demanda pas à son nouvel ami ; il lui disait seulement qu'il avait été le plus malheureux et le plus trompé des hommes : elle voyait combien il souffrait encore, il n'en fallait pas davantage pour l'intéresser. Dans les premiers tems de leur connaissance, la société d'Amélie, ses soins pour son époux malade redoublaient la tristesse d'Edouard plutôt que de la calmer ; ce tableau du bonheur conjugal, dont il avait espéré jouir et qui lui avait été enlevé si indignement, était pour lui un supplice. Ses amis cherchaient à le consoler, à lui persuader que ce bonheur n'était pas perdu pour lui sans retour, et que, lorsque ses honteux liens seraient brisés, il pourrait en former de nouveaux sous de plus heureux auspices ; il secouait la tête, et leur disait : Trouvez-moi une autre Amélie. — Viens passer l'hiver avec nous à Berlin, lui répondait Waldorf, là tu trouveras facilement à faire un meilleur choix ; ton malheur vient de t'être adressé à une jeune fille sans éducation, sans principes, dont les inclinations se ressentaient de la bassesse de sa naissance ; ce n'est qu'avec ses égales qu'on peut trouver sûreté et bonheur. Nous nous connaissions à peine Mme de Waldorf et moi, mais nos naissances, nos fortunes se convenaient, nos parens arrangèrent notre union ; elle n'a pas été malheureuse, si ce n'est du dérangement de ma santé, qui se remettra, j'espère : n'est-ce pas, Amélie, vous avez été contente de votre sort, quoique l'amour, peut-être, n'y soit jamais entré pour rien ? Amélie soupira sans avoir la force de répondre ; jamais l'idée du contentement et celle de son sort ne s'étaient réunies dans sa pensée. Edouard soupira plus profondément encore, il avait connu l'amour et le bonheur dans toute leur plénitude, et il

ne pouvait se représenter l'un sans l'autre; il ne comprenait pas que le possesseur d'Amélie pût les séparer. Ces deux soupirs furent comme un talisman qui attira leurs deux cœurs l'un vers l'autre; la tristesse de Lindau ne se dissipa point, mais elle changea de nature : il ne pouvait se passer de la société d'Amélie, et bientôt il s'avoua à lui-même que le sentiment le plus tendre l'attachait à cette femme adorable, mais ce ne fut *qu'à lui-même*; il la respectait trop pour prononcer avec elle d'autre mot que celui d'amitié, et encore il y associait toujours Waldorf, et se permettait seulement de répéter à l'un ou à l'autre, lorsqu'on lui parlait d'un nouveau choix : Trouvez-moi une autre Amélie. Pour celle-ci qui aimait pour la première fois de sa vie, elle n'eut aucun soupçon de la nature de son sentiment; elle se disait bien qu'Édouard de Lindau était l'homme le plus aimable qu'elle eût rencontré; elle sentait bien qu'elle n'était heureuse qu'avec lui, mais elle croyait seulement lui rendre justice et le plaindre; elle aimait et soignait son mari, exactement comme elle l'avait toujours aimé et soigné, ne trouvant aucune différence dans son cœur à cet égard; elle fut tout-à-fait rassurée sur ce qui s'y passait d'ailleurs, et continua à voir son aimable ami sans crainte et sans défiance, et à l'aimer tous les jours un peu davantage.

On avait ordonné au baron de Waldorf l'exercice du cheval, et dans l'espoir de guérir il s'y livrait avec ardeur, et faisait tous les jours des promenades sur un cheval assez vif. Un jour son cheval s'emporta, le baron n'eut pas la force de rester en selle; il tomba, rencontra une pierre, et reçut une blessure qui dans peu de jours mit fin à sa languissante vie. Amélie fut d'abord atterrée; ce genre de mort avait en lui-même quelque chose d'effrayant et de frappant qui devait l'émouvoir. Dans les commencemens elle crut de bonne foi avoir tendrement aimé celui qu'elle pleurait sincérement; mais Lindau était à côté d'elle, pleurait avec elle, la consolait à son tour, et bientôt elle sentit qu'il y parviendrait facilement. M. de Waldorf, soigné par eux dans les derniers jours de sa vie, avait paru désirer leur union; sa tête n'était pas libre, et il parlait avec difficulté, il ne put donc que prononcer souvent leurs deux noms, et serrer dans ses mains défaillantes leurs deux mains réunies; c'en fut assez pour donner à Edouard l'espoir de pouvoir être son heureux successeur, et à Amélie la douce idée qu'elle pourrait une fois, sans blesser la mémoire de son

époux défunt, s'unir à celui que son cœur avait nommé. Il n'en fut cependant point question encore, tous les deux avaient trop de délicatesse pour ne pas respecter les convenances; mais le moment de la séparation arriva, Lindau était rappelé chez lui par son procès avec son indigne épouse, qui se poursuivait vivement. Jusqu'alors il l'avait suivi avec lenteur, plus pour l'honneur de sa famille que pour lui-même, il lui était assez égal d'être libre; mais depuis qu'Amélie était veuve, il persécutait son avocat de presser le divorce, et au défaut du consentement de Joséphine, qu'on ne pouvait obtenir, de faire enfin valoir les preuves qu'il avait en main, et de faire entendre les témoins. Il y avait toujours répugné, par un reste d'égards pour celle qui avait porté son nom, et dans l'espoir de la décider à des moyens plus doux; mais son obstination se joignant à ses autres torts avérés, il résolut de ne plus la ménager, sur-tout à présent que le bonheur de toute sa vie en dépendait, et d'obtenir, par la force de la loi, une liberté qui ne pouvait lui être refusée. Son avocat lui en donnait la certitude, et l'invitait à se trouver à la première séance du tribunal où cette affaire était portée, sa présence et peut-être un serment étant nécessaires pour la terminer.

Il vint chez Amélie pour prendre congé d'elle, et pour lui parler de ses futures espérances : elles seules, lui dit-il, peuvent me donner la force de m'éloigner de vous. Oh! mon amie ! je vous disais une fois, trouvez-moi une autre Amélie ; j'ose à présent vous demander si je l'ai trouvée. Amélie lui tendit la main en rougissant, et lui dit avec la plus noble franchise : Amélie, mon cher Lindau, se trouvera heureuse de pouvoir un jour vous rendre le bonheur dont vous êtes si digne, et vous raccommoder avec les femmes et avec le mariage; emportez cette assurance, si elle peut adoucir vos peines. Quand vous serez tout-à-fait libre, quand mon deuil sera fini, alors revenez, et vous trouverez, non pas une autre Amélie, mais celle qui sera toujours la même pour vous; jusqu'à ce moment nous serons séparés, mais nous nous écrirons. Je veux passer le tems de mon deuil chez un digne ecclésiastique, qui forma ma jeunesse, et que je regarde comme un père; il est pasteur au joli village de Weissenberg; je lui ai demandé de me recevoir; il y consent, et je pars en même tems que vous. Carlsbad me serait insupportable après votre départ.

Lindau enchanté baisa tendrement la main de son amie, et lui demanda la permission de l'accompagner jusqu'à Weissenberg. Ce sera pour moi une consolation, lui dit-il, dans l'exil où vous me condamnez, de pouvoir au moins me représenter le lieu que vous habitez, les personnes avec qui vous vivez, et de vous suivre en idée dans vos promenades, dans votre appartement, partout où vous serez. Le cœur d'Amélie était trop sensible pour ne pas comprendre ce désir, elle le partageait elle-même, et consentit à ce qu'il lui demandait. Deux jours après ils partirent ensemble, et arrivèrent à Weissenberg chez l'ancien instituteur d'Amélie. Détestant tout ce qui pouvait avoir l'air de la défiance ou du mystère, elle lui présenta le baron de Lindau comme un ami à qui elle donnerait un jour un nom plus tendre. Le pasteur connaissait de réputation le baron et ses malheurs, et son noble caractère; il approuva le choix d'Amélie, et fut bien aise de penser qu'un second hyménée mieux assorti la dédommagerait des ennuis du premier; il avait vu avec peine son aimable pupille sacrifiée à un homme incapable de l'apprécier et de la rendre heureuse; il la vit avec plaisir sur la route du premier des bonheurs, celui d'être unie à l'homme qu'on aime, à un mortel aimable et vertueux. Plus il fut infortuné dans son premier choix, pensait-il, et plus il sentira la valeur du trésor qu'il possède; et combien celle qui s'est conduite sans reproche avec un mari qu'elle ne pouvait aimer, rendra-t-elle heureux celui que son cœur a choisi! Au moment où le baron prit congé de lui en lui recommandant son Amélie, il réunit leurs deux mains dans ses mains vénérables: Je vous conserverai ce précieux dépôt, lui dit-il, et le jour où je vous le rendrai, où j'unirai ces deux mains en face de l'Eternel, sera aussi le plus beau de ma vie. Lindau se jeta au cou du vieillard, Amélie pressa sa main contre son cœur, et celle de son ami en même tems; ils se séparèrent avec regret, avec attendrissement, mais plutôt comme deux amis bien tendres, que comme deux amans bien passionnés. Lindau avait aimé si vivement son épouse pendant les deux années qu'il avait passées avec elle, que son cœur n'était plus guère susceptible d'un sentiment de la même force; il chérissait Amélie: cette réunion si rare et si touchante d'attraits, d'esprit et de vertus, avait excité d'abord son admiration, son estime, et enfin sa tendre amitié, et l'amitié entre un homme et une femme également aimables, touche de si près à l'amour, qu'il est bien

difficile de les distinguer. Avant que d'avoir rencontré Amélie, il était le plus malheureux des hommes; près d'elle toutes ses peines s'étaient adoucies, elle l'avait ramené à des sentimens plus doux. Cette haine du genre humain, cette aigreur générale, suites bien naturelles d'une perfidie aussi atroce que celle qu'il avait essuyée, s'étaient insensiblement calmées dans la société d'Amélie; il avait de nouveau cru à la vertu, à la possibilité du bonheur; une noble confiance, une espérance consolante avaient remplacé le sombre désespoir et la farouche misanthropie; et celle à qui il devait cet heureux changement dans tout son être, avait dû nécessairement lui devenir bien chère; vivre avec elle et pour elle était le vœu de son cœur, mais ce sentiment n'avait rien de tumultueux, et ne ressemblait pas à celui que lui avait inspiré la coupable Joséphine.

Amélie, de son côté, n'ayant jamais exalté ni son cœur ni son imagination, ayant suivi jusqu'à vingt-cinq ans la ligne exacte du devoir sans s'en écarter une minute, mettait de la raison même dans son amour. Lindau était le premier homme qu'elle eût aimé; elle ne pouvait donc comparer ce sentiment à aucun autre, il remplissait son cœur sans l'agiter, ne se l'étant avoué à elle-même que lorsqu'il n'y avait presque plus d'obstacle à vaincre. Elle ne connaissait ni la crainte, ni le remords, ni le doute, ni ce trouble de l'ame qui caractérise les grandes passions; mais elle aimait Lindau avec une véritable tendresse, et se promettait de le dédommager de tout le bonheur qu'il avait perdu, qui devait être bien grand à en juger par la tristesse où elle l'avait vu plongé. Lorsqu'il l'eut quittée, elle arrangea sa vie au milieu de la famille du bon pasteur comme si elle en faisait partie, et se fit bientôt adorer de tout ce qui la composait; ce fut pour eux tous un charmant épisode que l'arrivée d'une femme aussi aimable, qui prit toutes leurs habitudes, et se trouva parfaitement heureuse au milieu de ce petit cercle de vrais et simples amis. Le charmant village de Weissenberg était situé le plus agréablement possible, sur les rives d'un lac d'une assez grande étendue; un vaste horizon laissait voir une quantité de beaux villages et de maisons de campagne, dispersées sur une grande et riche plaine, coupée de champs, de prairies et de bouquets d'arbres fruitiers. De l'un des côtés s'élevait en amphithéâtre une forêt majestueuse; de l'autre des montagnes de formes les plus pittoresques. La maison du pasteur, à l'un des bouts du vil-

lage, était entourée de vergers et d'un jardin qui réunissait le goût et la simplicité. On entrait de là dans des bosquets touffus et naturels; un sentier sinueux suivait les détours d'un ruisseau qui descendait de la montagne en formant une cascade, et venait en serpentant se jeter dans le lac. C'était une des promenades les plus romantiques qu'il fût possible d'imaginer. Amélie s'égarait sous ces beaux ombrages avec un vrai délice, pensant à son ami, lisant les lettres qu'il lui écrivait tous les deux jours. Elle venait ensuite y répondre dans sa jolie chambre boisée et ornée de belles gravures, ayant la vue sur le lac et sur le jardin rempli de fleurs odorantes. A côté était la bibliothèque du pasteur, peu nombreuse, mais bien choisie, où elle passait de doux momens. Le reste de la journée était employé à sa harpe, à son pinceau, à son aiguille, à des entretiens amicals avec la femme et les filles de M. Winder, excellentes personnes, qui, sans gêner Amélie, sentaient le prix de sa société et contribuaient à l'agrément de sa vie. Malgré l'absence de l'objet aimé, Amélie n'éprouva pas un instant d'ennui dans sa retraite, et le tems passait avec une incroyable rapidité; c'est ce qui arrive dans une vie à-la-fois occupée et monotone; rien ne variait ni ses occupations, ni ses pensées; rien n'y marquait un jour plus qu'un autre, tous s'écoulaient aussi tranquillement que l'eau limpide d'un ruisseau sur les bords duquel elle promenait ses douces rêveries, et dont elle entendait à peine le murmure. Cette vie paisible lui paraissait si douce, qu'elle attendait sans impatience la fin de son deuil et celle du procès de son ami. Il lui mandait qu'il s'était présenté de nouvelles difficultés par l'absence de l'un des témoins, et par l'obstination de Joséphine. Il aurait pu les surmonter en paraissant lui-même et prêtant un serment, qu'il pouvait prêter en conscience, puisqu'il avait été convaincu par ses propres yeux de l'infidélité de sa femme, dont il avait d'ailleurs les preuves les plus positives; mais au moment de remplir cette formalité, une répugnance invincible pour affirmer lui-même son déshonneur et la honte de celle qu'il avait tant aimée, s'était emparée si fortement de son esprit qu'il n'avait pu s'y résoudre. Il avait fait encore de nouvelles tentatives auprès de Joséphine et des nouveaux sacrifices d'argent, et il commençait à espérer qu'elle céderait, et que dans peu de jours son procès serait terminé.

Cette lettre fit une impression singulière sur le cœur

d'Amélie ; elle avait ignoré jusqu'alors que les difficultés sur le divorce vinssent de la femme du baron : elle croyait que les tribunaux, si lents quelquefois, traînaient la chose en longueur, et que la seule délicatesse du baron mettait obstacle au jugement ; mais lorsqu'elle apprit cette circonstance, il s'éleva dans son ame comme une espèce de reproche d'être la cause que ce lien fût brisé malgré celle qui l'avait formé. Il est vrai, pensait-elle alors, que c'est elle qui l'a déchiré par sa conduite, ainsi que le cœur de son époux, et qui continue à prouver combien elle était peu digne de lui appartenir, puisqu'elle cède à l'appât d'un peu plus d'argent. Amélie commençait à craindre de s'être laissée trop facilement entraîner à aimer un homme qui n'était pas encore libre.

Elle se livrait à ces idées pénibles en faisant une promenade sur les bords du lac, et en relisant les lettres qui les avaient occasionnées. Elle rentra dans sa chambre embarrassée pour la première fois d'y répondre. Elle allait cependant s'asseoir à son bureau, quand le pasteur entra et lui apprit qu'une jeune femme, qui paraissait avoir au plus vingt-ans, l'attendait et désirait lui parler. Qui est-elle, et que me veut-elle ? M. Winder ne put répondre à ses questions ; il lui dit seulement qu'elle était extrêmement belle, quoi qu'il fût aisé de voir sur son visage les traces d'un profond chagrin : elle était venue à pied depuis un village à quelques lieues de Weissenberg, accompagnée d'une fille et d'un petit enfant qu'elles portaient tour-à-tour, qui paraissait avoir tout au plus une année. Amélie surprise, et même émue sans savoir pourquoi, pria le pasteur de lui amener l'inconnue. Il sortit et rentra bientôt avec cette étrangère qui tenait l'enfant dans ses bras. Amélie fut, en effet, frappée de sa figure : une taille noble et svelte, un teint éblouissant de blancheur, des traits réguliers, entourés de beaux cheveux bruns bouclés naturellement, et deux grands yeux bleus pleins de douceur et de sensibilité, dont l'expression allait jusqu'au fond de l'ame, mais qui paraissaient fatigués de pleurs. Amélie fut d'abord prévenue en sa faveur, mais elle tremblait, sans savoir pourquoi, en lui demandant ce qu'elle voulait.

Les lis du teint de l'étrangère se couvrirent d'un rouge assez vif. Je désirerais, madame, répondit-elle avec le son de voix le plus touchant, avoir l'honneur.... pouvoir... vous dire quelques mots... en particulier. Amélie s'inclina

en silence, avança une chaise, et fit signe à cette dame de s'y placer et au pasteur de les laisser: il sortit. La belle inconnue resta quelques instans en silence, le regard attaché sur Amélie, dont l'émotion augmentait à chaque moment; les beaux yeux de l'étrangère se remplirent de larmes. Oui, dit-elle enfin avec effort, oui, ainsi devait être celle qui efface mon image dans le cœur de Lindau; et je vois, je sens qu'il est perdu pour moi. Dieu! dit Amélie, vous seriez, vous êtes....

— La malheureuse épouse du baron de Lindau, la pauvre délaissée, abandonnée avec cet enfant qui est son fils.

— Son fils! le baron de Lindau n'a point d'enfant.

— Celui-ci est son fils, ah! oui, son fils, quoiqu'il ne veuille pas le reconnaître, quoiqu'il ne l'ait jamais vu.

— Impossible! s'écria Amélie, non, non, Lindau ne peut pas m'avoir trompée.

— Oh! non, non, madame, il ne vous a pas trompée, il en est incapable; lui-même est trompé, indignement trompé, puisqu'il peut croire que sa Joséphine l'a trahi.... lui!.. moi! ah! c'est bien cela qui était impossible. Mais, Madame, je ne suis venue ni pour me justifier, ni pour arracher Lindau de votre cœur; non, j'ai voulu me convaincre que votre main pourrait le rendre heureux; longtems je me suis flattée que, dans mon cœur seulement, il pourrait trouver.... tout ce qu'il croit que je lui ai ôté.... mais je vous vois et cette belle chimère est évanouie.

Quoi! reprit Amélie, vous croyez, vous pouvez penser.....

— Que vous ferez son bonheur, et mon cœur vous en remercie. Pour moi je ne demande plus rien de Lindau, non, rien pour Joséphine; mais, madame, dit-elle en saisissant la main tremblante d'Amélie, pour ce malheureux enfant j'ose vous demander un père.... Oui, vous comprenez, je le vois, la douleur d'une mère: Lindau vous croira, dit-elle avec une espèce d'égarement, en appuyant sa tête sur le sein d'Amélie, et en l'embrassant avec contraction.

Le cœur d'Amélie était serré au-delà de toute expression; le combat qui se passait dans son intérieur était trop violent pour pouvoir le cacher. — Je vous fais du mal, s'écria Joséphine en se reculant doucement; le ciel sait que ce n'était pas mon intention.

Il est vrai, Mme la baronne, dit Amélie en hésitant,

vous venez vous placer entre tous mes sentimens. Je ne sais.... je ne puis m'expliquer votre étrange apparition; vous me parlez de rapports qui m'étaient inconnus; jamais je n'entendis parler de cet enfant, et le baron de Lindau....

Vous aimez Lindau, s'écria Joséphine avec une expression déchirante! Oui, vous devez l'aimer, dit-elle après une pause et un profond soupir; et il mérite un cœur tel que le vôtre; dès ce moment les liens qui m'unissaient à lui sont déchirés; mais, madame, quand je cède toutes mes prétentions sans murmurer, puis-je céder de même celles de cet être innocent, celles qu'il tient de la nature? Puis-je dérober un fils à son père, même quand son regard trompé ne veut pas le reconnaître?

Non, non, s'écria Amélie, non, vous ne devez céder aucune de vos prétentions; si du moins vous en avez de réelles, vous devez....

Rien, plus rien pour moi, répondit Joséphine: j'ai éprouvé un cruel et long combat, mais j'ai triomphé de moi-même; le sentiment de l'innocence opprimée est venu au secours de mon cœur déchiré. Ah! il est cruel, il est affreux de devoir renoncer à tout ce qui faisait aimer la vie, au bonheur, à l'amour. Votre propre cœur doit vous le dire.... N'importe, je cède, mais mon fils!

— Mettez-moi en état de prouver à Lindau que cet enfant est son fils, et fiez-vous à moi.

Oh! oui, oui, je le veux, s'écria Joséphine, en embrassant de nouveau Amélie, tandis que de l'autre main elle essuyait les larmes qui coulant de ses yeux, baignaient les joues de l'enfant endormi sur ses genoux; oui, dès le premier regard que j'ai jeté sur vous, j'ai vu que mon fils retrouverait son père, j'ai vu que vous seriez aussi une bonne mère pour lui.

De grâce, madame, dit Amélie en lui serrant la main, expliquez-moi par quel enchaînement de circonstances, par quelle étonnante complication.....

— Est-ce que Lindau ne vous a jamais raconté le singulier hasard qui nous avait rapprochés l'un de l'autre, et l'affreuse énigme qui nous a séparés? — Non, dit Amélie, son cœur (permettez-moi de vous le dire) était trop profondément blessé, et blessé par vous, à ce qui m'a été raconté par d'autres, pour qu'il n'y eût pas de l'inhumanité à chercher à rouvrir cette blessure avant qu'elle fût entièrement cicatrisée; il m'a dit qu'il était bien malheureux, et

je l'ai vu, j'en savais la cause et je n'ai pas dû la lui demander : aujourd'hui seulement j'ai su que....

Blessé par moi ! interrompit Joséphine douloureusement, elle semblait n'avoir écouté que ce mot. Je vais donc, madame, vous raconter ma triste histoire, et j'atteste et le ciel, et cet enfant dont l'existence m'est si chère, que je vous dirai la vérité ; hélas ! il n'existe rien que je doive cacher. ISAB. DE MONTOLIEU.

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Académie impériale de musique.* — Première représentation de *Jérusalem délivrée*, opéra en cinq actes, paroles de M. Baour Lormian, musique de M. Persuis.

Il faut beaucoup de talent pour faire écouter aujourd'hui un opéra en cinq actes ; l'entreprise était hardie, M. Lormian a réussi, et je dois commencer par l'en féliciter. Je remarquerai, en passant, qu'il n'y a qu'un seul opéra en cinq actes qui soit resté au courant du répertoire, et cet opéra c'est *Armide*, qui mérite bien une exception. Je ne suis embarrassé que de la multitude de choses qui se présentent sous ma plume ; mais pour agir avec méthode commençons par faire connaître le poëme.

Au premier acte le théâtre représente le camp des croisés ; dans le fond on aperçoit Jérusalem. Roger, ami de Tancrède, lui reproche son amour pour Clorinde ; Arsès qui a élevé cette guerrière, et qui a été fait prisonnier par Tancrède, lui apprend que la mère de Clorinde était chrétienne ; Tancrède espère que son amante ouvrira enfin les yeux à la lumière, et que le ciel ne réprouvera plus son amour. Godefroi paraît suivi de ses chevaliers ; il est instruit que les Arabes, sous la conduite du sultan, veulent pénétrer dans Solime, il charge Tancrède de s'opposer à leur passage. On annonce en ce moment l'arrivée de deux envoyés d'Aladin. Clorinde et Argant viennent au nom du roi demander la paix : Godefroi ne peut se prêter à aucun arrangement tant qu'il ne sera pas maître de Jérusalem. Cet acte est terminé par un beau chœur dans lequel les chevaliers s'excitent au combat et jurent de délivrer le saint tombeau.

Au second acte, la Discorde, pour empêcher Tancrède de s'opposer au passage des Arabes, rassemble les démons, les nymphes et les furies; elle crée une fausse Clorinde et les envoie peupler la forêt où le chevalier doit se rendre. Cependant Tancrède et Roger paraissent, ils sont disposés à combattre les Arabes; Tancrède qui se rappelle que c'est dans ces lieux qu'il a vu Clorinde, veut se livrer à toute la mélancolie que lui inspire ce souvenir, et il faut convenir qu'il choisit mal son tems : il s'agit de combattre et non de pousser des soupirs. Le complaisant Roger le laisse seul; Tancrède chante une romance dont le refrein est répété par une voix qui est celle de Corinde; cette voix porte le trouble dans l'ame de Tancrède; bientôt il croit voir Clorinde elle-même, alors il oublie son devoir, il se précipite sur les pas de sa maîtresse, et les Arabes profitent de son absence pour pénétrer dans Solime. L'honneur le ramène, mais il n'est plus tems : Godefroi paraît, lui reproche sa trahison, et ordonne qu'il soit désarmé; les chevaliers n'osent exécuter cet ordre; Tancrède lui-même remet son épée à Godefroi qui, content de sa soumission, lui rend ses armes, et lui confie l'honneur de se battre contre Argant.

La scène est à Solime au troisième acte. Clorinde, jalouse de la gloire d'Argant, forme le projet de le dévancer et de se battre à sa place contre Tancrède. Arsès, qui a été renvoyé sans rançon par le chevalier, cherche à la détourner de ce funeste projet; soins superflus! son destin l'emporte, et Clorinde court se revêtir d'une armure noire qui l'empêchera d'être reconnue. Aladin, roi de Solime, donne une fête pour célébrer l'arrivée des Arabes; Clorinde, déjà armée, vient interrompre cette fête, et propose à Argant d'aller tous deux seuls incendier les tours et autres ouvrages que les chrétiens ont préparés pour l'assaut; Argant saisit cette idée avec transport, et les deux guerriers partent pour cette entreprise périlleuse.

Le quatrième acte se passe dans la forêt. Clorinde, après avoir incendié les tours, s'est séparée d'Argant; elle cherche Tancrède, et le fait prévenir que le guerrier qui l'a provoqué, l'attend pour se mesurer avec lui. Tancrède, qui croit rencontrer Argant, vole où l'honneur l'appelle; le combat, comme on le pense bien, a lieu dans la coulisse; mais on entend le bruit des armes, ce cliquetis d'épées est d'un mauvais effet, cela tient du mélodrame. Clorinde, blessée mortellement, vient expirer sur

la scène. Tancrède la suit : quelle est sa douleur, lorsqu'il reconnaît qu'il a tué celle qu'il aime ! Il veut se percer de son épée, mais Roger l'arrête, lui montre Jérusalem. Le chevalier se console un peu vite, et part pour venger sur Argant le trépas de Clorinde.

Au cinquième acte, nous revenons à Solime. Roger est envoyé pour instruire Argant de la méprise de Tancrède; Argant, contre le droit des gens, le fait prisonnier. Cette conduite d'Argant est d'autant moins compréhensible, que la veille même il avait éprouvé de Godefroi un traitement bien différent, lorsqu'il avait été envoyé avec Clorinde au camp des chrétiens pour proposer la paix. La décoration change, on aperçoit le temple et le saint tombeau; Roger et quelques chrétiens y sont renfermés : si les croisés pénètrent dans la ville, on doit les immoler. On entend déjà les coups du bélier qui renverse les murailles, et je ne dois pas oublier d'avertir ici le machiniste que le bruit du bélier est très-mal imité par le gros tambour qu'on appelle, je crois, le tambour de Panurge. Avant qu'on ait eu le tems d'exécuter les ordres d'Aladin, les croisés s'emparent de la ville, pénètrent dans le temple, et déposent leurs armes sur le tombeau du Sauveur.

Le poëme est généralement bien écrit, mais il manque d'intérêt, et c'est un terrible défaut. Quel personnage intéresse vivement dans cette action ? Ce n'est pas Clorinde qui en retour de l'amour de Tancrède, et dont elle est instruite, se bat contre son amant. La conception du Tasse est bien mieux calculée : dans ce poëme Clorinde ne connaît pas l'amour de Tancrède, elle ne voit en lui qu'un ennemi redoutable; alors rien de plus naturel que le désir qui la porte à provoquer en combat singulier un des ennemis les plus dangereux de son parti : mais dans l'opéra de M. Baour, Arsès l'a instruite de l'amour de Tancrède; en morale de théâtre, et sur-tout à l'Opéra, on ne peut excuser une femme qui répond à coups de sabre à l'amour qu'elle a inspiré. La passion de Tancrède est tellement romanesque qu'il intéresse peu, car encore faut-il quelque vraisemblance, et l'on s'imagine difficilement qu'une femme qu'il n'a fait qu'apercevoir, puisse l'emporter dans le cœur d'un preux chevalier sur son Dieu et sur l'honneur. Godefroi ne court aucun danger personnel, et par conséquent n'est pas intéressant.

L'intérêt est l'ame d'un opéra; moins que tout autre ouvrage, il peut s'en passer. Les beautés du style font vivre au

théâtre plusieurs tragédies et comédies dénuées d'intérêt; mais une composition lyrique ne saurait obtenir de succès durable si l'intérêt n'y domine. Si l'on me demande quelle fut une des principales causes du succès immense et mérité de la Vestale, je répondrai que c'est l'intérêt que l'auteur nous force à prendre à l'infortunée prêtresse de Vesta. Il faut aussi reprocher à M. Baour-Lormian d'avoir mêlé le sacré et le profane; mon esprit ne peut s'accoutumer à voir sur la même scène les anges, la discorde personnifiée, les nymphes, les démons et les diables du paganisme. Si l'on peut relever quelques défauts sous le rapport de la conduite de cet ouvrage, il faut convenir que la versification en est noble, élégante et coupée d'une manière favorable à la musique : ce mérite est bien rare sur une scène où nous avons vu pendant quelques années représenter, préférablement à tous autres ouvrages, des opéras aussi pitoyablement écrits que Don Juan et les Mystères d'Isis.

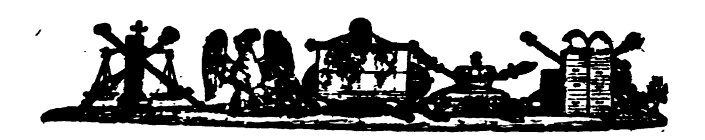
La musique est de M. Persuis, à qui nous devons déjà Trajan. Cette nouvelle composition se distingue plus par la force et l'harmonie que par la mélodie et la grâce; on y trouve quelques réminiscences; j'y ai reconnu sur-tout une marche du bel opéra des Deux Journées, avec sa reprise toute entière. Après avoir fait cette faible part à la critique, je citerai avec plaisir des morceaux nombreux qui ont été vivement applaudis. Au premier acte, un air parfaitement chanté par Lays qui représente Roger, un duo entre Tancrède et Roger, et un beau chœur final. Au deuxième acte, la romance de Tancrède. Au troisième, un duo expressif entre Clorinde et Arsès. Au quatrième, un air de Roger pendant le combat de Tancrède et de Clorinde, un duo entre Roger et Tancrède après que celui-ci a reconnu qu'il a tué sa maîtresse. La musique du cinquième acte dans le temple se recommande par une couleur locale et religieuse, elle est suave et céleste. Cette production fait le plus grand honneur à M. Persuis; elle est du nombre de celles qui gagnent à être entendues plusieurs fois.

Dérivis, dans le rôle d'Argant, madame Branchu, dans celui de Clorinde, et Lays, dans celui de Roger, se sont montrés dignes de leur réputation. Lavigne joue le rôle de Tancrède; la manière *forte* dont il le chante, fait oublier même Laisnez. Lavigne a une belle voix, mais il en abuse. Il a entendu dire à de prétendus amateurs, qu'on ne remplacerait jamais Laisnez, et déjà il met dans son chant et dans son jeu l'exagération qui, chez ce dernier, ne servait

qu'à couvrir le manque de moyens. Lavigne n'a vu Laisnez que dans ses dernières années; mais moi qui l'ai vu débuter, je me rappelle que, sans être doué d'une voix très-douce, il pouvait chanter sans discordance à côté de Chéron, Lays et Rousseau. Sur la fin de sa carrière dramatique et pour déguiser une voix tremblotante, fruit de longs services, il criait au lieu de chanter et devait nécessairement monter ses gestes à la hauteur de sa voix; de là cette prétendue chaleur qui avait trouvé quelques partisans, mais qui fut toujours blâmée par les personnes d'un goût délicat, qui pensent que la première condition d'un chanteur est de chanter, comme la première condition d'un acteur du Théâtre-Français est de savoir parler. M. Lavigne est jeune: de mauvais conseils, l'envie d'arracher quelques applaudissemens peuvent l'avoir conduit dans une fausse route; mais avec les beaux moyens que la nature lui a donnés, il serait plus coupable qu'un autre de ne pas en bien diriger l'emploi. Je lui propose pour exemple Mme Branchu, Dérivis et Nourrit qui ont su se préserver de toute exagération, et qui par-là se sont assuré des succès durables.

Le défaut d'espace me force de renvoyer à un autre article ce que j'ai à dire sur les ballets et les décorations. B.

Théâtre Français. — Nous avons remarqué avec plaisir que les conseils que nous avions donnés à Mlle Regnier ne lui ont pas été inutiles. Les progrès de cette jeune et intéressante actrice ont été sensibles dans chacun des rôles qu'elle a joués successivement. Son talent s'est singulièrement développé dans les rôles de Camille, d'Alzire, et sur-tout dans celui de Clytemnestre, qu'elle a représenté, pour la première fois, le mardi 22. Sa voix, qui nous avait paru avoir de la force, mais un peu de *roideur* et de *sécheresse*, a acquis, par l'usage et l'étude, plus de rondeur et de flexibilité. Tout nous fait espérer que cette débutante, douée d'intelligence et de sensibilité, grâce à la nature qui la sert bien, et au travail qui est toujours nécessaire même au grand talent, se rendra digne de remplacer les actrices célèbres dont elle brigue la brillante succession.



POLITIQUE.

Les ambassadeurs russe, anglais et français sont en présence à Constantinople. La Porte n'est plus réduite à n'écouter que de dangereuses suggestions, de faux rapports, d'insidieuses propositions. Le ministre de son ancien et fidèle allié est devant elle; il lui apporte le tableau vrai des événemens européens, que ses antagonistes ont eu le tems de défigurer à leur gré : il peut opposer aux bulletins russes, aux rapports anglais, la simple indication des lieux occupés par l'armée française, des dates de ses marches et de ses campemens; il peut montrer, arrivée aux portes de Moscou, l'armée invincible dont le chef magnanime a débarrassé, par cette puissante invasion, le territoire ottoman de la présence de ses ennemis; il peut prouver que l'Empereur Napoléon a réalisé, par la force de ses armes, cette noble garantie, stipulée par lui dans le traité avec l'Autriche, de l'inviolabilité du territoire ottoman. Il semble que secourir la Porte, la dégager, la rendre à son alliance naturelle, ait été une partie de ses vastes desseins, et du plan médité par son génie. Il faut donc croire que l'équité, la reconnaissance, une véritable politique dicteront au divan la conduite qu'il va tenir envers les ambassadeurs des puissances belligérantes. Les Anglais lui demandent sans doute le commerce de la Mer-Noire, c'est-à-dire l'oppression du commerce du Levant, le privilége d'une compagnie nouvelle, un monopole dont la Turquie s'est affranchie jusqu'à ce jour, peut-être même des concessions plus onéreuses encore. La Russie prétend conserver, par l'adresse de ses négociations, ce que la marche de l'Empereur Napoléon lui a fait perdre des provinces ottomanes qu'elle occupait; elle veut se maintenir dans une position d'où elle puisse un jour reprendre ses avantages, menacer de nouveau les places du Danube, et se rendre maîtresse de son commerce. L'ambassadeur français au contraire ne vient parler que d'union, de paix, de garantie; il vient stipuler dans les intérêts de la Porte le maintien de traités qui lui servent de rempart et d'appui. Nous verrons qui l'emportera auprès de cette cour, ou des

ennemis qui se disputent ces dépouilles, ou de l'ami qui, en triomphant pour sa propre cause, sert si puissamment celle des Musulmans fidèles, attachés au principe sacré de l'inviolabilité de leur territoire.

Toutes les feuilles allemandes sont consacrées aux volumineux rapports que font à leurs souverains respectifs, les généraux commandant les corps autrichiens, bavarois, wurtembourgeois, westphaliens, polonais. Les cours de Vienne, de Munich, de Stutgard, de Cassel, de Dresde, s'empressent de donner à ces rapports la plus grande publicité. L'ensemble intéresse éminemment notre cause, et il nous est connu par les bulletins français; mais les détails n'intéressent particulièrement que les pays d'où sont sortis ces braves auxiliaires. Nous nous bornerons à dire que les Prussiens à Riga, les Autrichiens au-delà des frontières de la Wolhynie où ils ont, avec le 7e corps de France, rejeté Tormazow et ses Russes; les Bavarois à Polosk, dignement commandés par le brave général Deroy, mort glorieusement à leur tête; les Wurtembourgeois, les Westphaliens et les Polonais à Smolensk, se sont montrés les dignes compagnons d'armes des Français. En portant les armes contre nous avant que la victoire ne les eût attachés à notre cause, ils avaient montré un courage et une fidélité dignes d'un meilleur sort. Suivant aujourd'hui ces mêmes aigles autrefois leur terreur, leur courage a pris quelque chose du caractère français; l'enthousiasme pour le chef suprême de l'armée, la confiance sans bornes qu'inspire son nom, le dévouement à cette grande cause continentale pour laquelle il est armé, voilà les sentimens nouveaux de ces soldats qui ont cessé d'être pour nous des étrangers; voilà de ces révolutions, dans la position comme dans les esprits des nations, qui signalent dans l'histoire l'apparition, les plans et les succès d'un homme fait pour dominer son siècle, et pour être l'éternel entretien de la postérité. Ce ne sont pas là quelques batailles gagnées, quelques villes prises, quelques provinces enlevées; c'est l'Europe que la barbarie avait précipitée sur la France, et que le génie de la France précipite à son tour contre la barbarie. Quel historien pourra prendre un vol assez élevé pour embrasser un tel sujet? à quelle époque se trouvera-t-il un autre Montesquieu digne d'opposer au magnifique tableau de la grandeur et de la décadence des Romains, le tableau plus sublime encore des périls, de la

lutte, de la gloire, de l'agrandissement et de l'immense prépondérance de l'Empire français?

Les Américains ont avec autant d'énergie que de franchise embrassé contre l'Angleterre le système politique hors duquel il n'y avait pour eux qu'oppression et avilissement. Ils ne dissimulent pas qu'ils ont été fréquemment les victimes des représailles que la France a été obligée d'exercer par ses décrets opposés aux ordres du conseil, mais ces décrets ont été rapportés pour eux; un témoignage éclatant de bienveillance et du désir d'entretenir une parfaite intelligence avec eux, leur a été donné par le gouvernement français, et s'ils ont encore quelqu'intérêt à débattre avec nous, la discussion ne peut plus en être qu'amicale : avec les Anglais, au contraire, c'est le fer à la main, c'est le pied sur le territoire canadien, que les Américains parlent avec fierté du redressement de leurs griefs contre le ministre britannique. Leurs forces se sont avancées sur les possessions anglaises; des postes importans qui facilitent leurs débouchés ont été occupés, quelques actions préliminaires ont eu lieu : les bâtimens de guerre américains protègent leurs établissemens; leurs corsaires inondent les mers voisines des possessions anglaises; le gouvernement reste fidèlement attaché au principe qu'il a établi, au plan qu'il a embrassé; quelques obstacles que le parti fédéraliste lui oppose, quelques réclamations de compagnies anglaises cachées sous une dénomination américaine, ne lui imposent point : il se montre le représentant des Etats-Unis, de la confédération générale, de la nation américaine, et non pas seulement l'appui de tel ou tel port, de telle ou telle branche d'industrie et de commerce; il veut sauver à-la-fois le sol et le commerce, l'indépendance et l'honneur de la nation entière. Il fait plus : tandis qu'il attaque les Anglais au nord, il lie au midi d'importantes négociations; il ouvre des communications inconnues jusqu'à ce jour, et de sa Louisiane il a l'œil sur les différents qui divisent au Mexique les Américains et les défenseurs de la Vieille-Espagne. Il prétend affermir son pouvoir, assurer son indépendance du joug anglais, en aggrandissant ses relations et en offrant à ses voisins des rapports de commerce plus avantageux que les Anglais ne peuvent ou ne veulent les établir. Le ministère anglais voit avec une vive inquiétude ce qu'on pourrait appeler avec raison les progrès du continent américain. En effet, si dans son état actuel ce continent résiste, que ne fera-t-il pas contre l'oppresseur insu-

laire, s'il a pour auxiliaires les hommes qui se sont armés pour une nouvelle cause américaine, et pour l'indépendance du midi, proclamée à l'exemple de l'indépendance du nord?

Aussi avec quel empressement le ministère anglais n'a-t-il pas sacrifié l'orgueil britannique à la difficulté des circonstances! avec quelle rapidité est parti le bâtiment chargé de proclamer l'humiliation des Anglais, leurs rétrocessions, le désaveu de leurs prétentions, le rapport enfin des ordres du conseil! Avec quel empressement le gouverneur d'Halifax n'a-t-il pas fait demander une suspension d'armes! On le voit assez, il n'est pas prêt à combattre, ses milices ne sont pas disposées à le servir, les Indiens restent neutres, l'argent manque, les forces britanniques appelées sur tant de points n'arrivent que par faibles détachemens. On veut gagner du tems à Halifax et à Québec, mais si l'on se repose sur le sentiment énergique qui a dicté la dernière proclamation du général américain Hull, le piége sera reconnu, et l'on pressera la guerre d'autant plus vivement que l'Angleterre demande plus humblement la paix. C'est ce qu'annoncent toutes les lettres de Washington, de Philadelphie, de New-Yorck, de Boston; elles portent que l'arrivée de la révocation des ordres du conseil anglais n'a rien changé aux dispositions du cabinet, et les fédéralistes, triste objet d'un ressentiment si féroce à Baltimore, n'ont plus d'espérance que dans un changement de président. Tant que M. Maddisson sera en place, ils ne pensent pas que les Anglais leurs amis soient écoutés. Or, le terme du pouvoir de M. Maddisson n'est pas encore près d'expirer, et d'ici à ce tems il se pourrait qu'un changement du gouvernement eût lieu, mais à Québec et à Halifax.

Le *Moniteur* a publié le rapport du maréchal duc de Raguse sur l'affaire de Salamanque. Ce rapport confirme dans toutes ses parties la note préliminaire que nous avons publiée. Le maréchal attendait des secours promis de l'armée du Nord, mais auxquels des obstacles imprévus n'ont permis d'arriver qu'à la fin de la bataille, et lorsque l'ordre de battre en retraite était donné. Il attendait aussi des renforts de l'armée du centre, qui n'ont également paru que trop tard. Le seul général Bonnet s'est réuni à lui, et le renfort qu'il apportait a déterminé le maréchal à profiter d'un mouvement rétrograde qu'il apercevait dans l'armée anglaise. Toutes ses dispositions annoncent un calcul long-tems étudié de ses forces, de celles de l'ennemi, des avantages et des inconvéniens des diverses positions sur

lesquelles il avait à combattre. On voit combien de jours le maréchal a passés à se préparer et à attendre. On voit qu'il n'a attaqué qu'au moment où toutes les combinaisons possibles semblaient lui promettre la victoire. Elle ne lui est échappée qu'au moment où il a été frappé lui-même, et que le commandement passant à un général mis également hors de combat, l'ennemi a pu profiter de l'indécision et du défaut d'ensemble de nos mouvemens. Les expressions par lesquelles le maréchal peint sa situation physique et morale dans l'instant fatal où il fut obligé de quitter le lieu du combat, mériteront d'être conservées, et on aimera à lui entendre dire combien il aurait préféré recevoir un coup mortel après avoir assuré sa victoire. Ces expressions sont dignes d'un général français, qui méritait d'être plus heureux. Toutefois la contenance de l'armée française après l'affaire, dans laquelle le maréchal établit sa perte à 6000 hommes tués, blessés ou prisonniers, a tellement imposé à l'ennemi, qu'il n'a pas cru devoir tenter de l'empêcher de reprendre sa position. Sa cavalerie ayant fait un mouvement a été si vivement repoussée, qu'elle n'a pas récidivé son attaque, et lord Wellington renonçant à forcer nos nouvelles lignes, a suivi une autre destination.

Le *Moniteur*, après ce rapport, a publié la note suivante :

« D'après les premiers mouvemens de l'armée anglaise, S. M. C., sous les ordres de laquelle se trouvent placées toutes les armées françaises en Espagne, s'était déterminée à réunir ce qu'il y avait de disponible en troupes appartenant à l'armée du centre, pour se porter en même tems que Son Exc. M. le maréchal duc de Raguse au-devant de l'ennemi.

» A l'époque du 20 juillet, S. M. avait effectivement rassemblé un corps considérable, à la tête duquel elle s'était avancée du 21 au 24 juillet, jusques à Arevalo. La retraite de l'armée de Portugal ayant eu lieu avant que S. M. pût la joindre, elle dut se borner à contenir l'armée du lord Wellington ; ce qu'elle fit avec succès par cette diversion. La majorité des forces ennemies se dirigeant sur l'armée du centre, S. M. C. a cru d'abord devoir couvrir Madrid, et en faire sortir les personnes les plus affectionnées à son service, et les objets les plus importans. Un convoi considérable, escorté par les divisions Darmagnac et Palombini, a été conduit heureusement jusqu'à Valence. Le roi avait son quartier-général le 18 août à Villa-

Robledo. L'intention de S. M. était de réunir les troupes de l'armée du centre, selon les circonstances, soit à l'armée du midi, soit à l'armée d'Aragon, pour combattre les Anglais avec avantage. »

Les dernières nouvelles anglaises font connaître par les faits qu'elles énoncent combien les avantages du général Wellington lui ont coûté cher. Il a sans doute réclamé de puissans renforts, car la note des corps embarqués précipitamment pour le rejoindre est considérable, et l'on est arrivé aux derniers bataillons des régimens des gardes. Le général anglais a aussi exprimé qu'il éprouvait un besoin absolu d'argent, et le ministère a été obligé de recourir aux plus onéreuses négociations pour lui envoyer des fonds en espèces. Aussi les mêmes journaux annoncent-ils qu'il n'est plus question d'une expédition dans le nord, d'un envoi d'hommes dans la Baltique : ce bruit, disent-ils, avait été répandu *exprès*. Ce bruit et cet *exprès* peuvent s'entendre en ce sens qu'on eût désiré pouvoir agir au nord et au midi, mais que le midi a exigé de nouveau trop de sacrifices pour que le nord pût attendre ceux qu'il avait imprudemment espérés.

D'après la lecture des extraits des journaux anglais publiés par le *Moniteur*, on peut croire à Paris comme à Londres qu'un engagement est prochain entre lord Wellington qui a marché sur Cordoue, et les maréchaux Suchet et Soult qui paraissent manœuvrer de concert. Les Anglais se montrent trop alarmés de la position aventurée du général Wellington pour que nous ne fondions pas de grandes espérances sur le parti décisif et tranchant qu'a pris le maréchal Soult. Ce maréchal a réuni toutes ses forces éparses sur les divers points de la côte et de l'Andalousie, et il marche à l'ennemi au centre de la péninsule, après avoir donné, à son armée reposée, bien entretenue, forte et impatiente de combattre, la proclamation que l'on va lire ; on verra par les premiers mots à quelle date et sous quels auspices elle a été écrite.

« Soldats, nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire de la naissance de S. M. l'Empereur et Roi notre souverain. Cet anniversaire offre à notre esprit des idées agréables, et nous rappelle nos devoirs. Notre Empereur est à l'autre extrémité de l'Europe : il combat pour obliger nos ennemis à faire la paix, et à respecter dorénavant les traités qu'ils auront signés.

« Placée à cette énorme distance, S. M. a jeté les yeux sur son

armée du Midi; elle a prévu les résultats et pris des mesures pour nous faire connaître la confiance qu'elle met en nous. Nous allons marcher pour venger l'échec éprouvé par une de ses armées dans une partie de la péninsule.

» Soldats, obéissez à la voix de vos chefs. Votre courage surmontera tous les obstacles, et résistera à toutes les fatigues.

» Respectez les personnes et les propriétés : les habitans du Midi ont admiré votre discipline : donnez un semblable exemple partout où vous porterez vos pas. Le jour viendra où les Espagnols actuellement armés contre nous, deviendront nos amis.

» Leurs véritables intérêts, le tems, la réflexion opéreront un salutaire changement dans leurs idées. Il n'est pas naturel de penser qu'ils puissent conserver leur amitié pour les ennemis de leur prospérité et de leur indépendance.

» Aucun établissement ne sera détruit, pas même nos nombreux magasins. Les Andalous savent bien comment ils pourront nous les conserver, et se rappelleront que nous reviendrons leur demander compte de la manière dont ils auront été conservés.

» Que tout ce qui n'est pas utile pour la marche ou le combat disparaisse. Les mouvemens de l'armée doivent être libres de tout ce qui serait superflu. Il doit être publié un réglement à ce sujet, ainsi que sur la discipline et sur l'ordre de la marche.

» Quiconque manquera sur ces points, sera puni suivant toute la rigueur des lois; une commission militaire sera établie à cet effet.

» Séville, le 15 août 1812.

» *Signé*, SOULT, duc de Dalmatie. »

Cependant, l'armée du Portugal a déjà signalé la reprise de ses opérations par divers mouvemens offensifs; elle est entrée à Valladolid, en battant le corps d'armée anglais chargé de l'observer; elle a fait un autre mouvement sur Astorga. Dans le même moment l'armée française du nord a repris Bilbao après un combat glorieux, et a rouvert des communications importantes. Ainsi, lorsque les papiers ministériels anglais nous présentent lord Wellington placé au centre, appuyé à droite par le général Hill, et au midi par l'expédition d'Alicante, nous pouvons opposer à leur raisonnement un raisonnement égal, et leur montrer leur général imprudemment avancé et évidemment compromis, ayant derrière lui l'armée de Portugal, en face l'armée entière du maréchal Soult, à gauche les armées du centre, d'Aragon et de Valence. Ces positions sont extraordinaires sans doute; elles exigent de part et d'autre une combinai-

son savante, de marches et de mouvemens; elles promettent dans un bref délai un engagement décisif, dont la nouvelle est attendue avec une impatience égale à ses résultats.

Une des parties les plus remarquables de ce tableau, sera sans doute le plan hardi qui se développe en ce moment, qui déjà a délivré une nation généreuse et lui a rendu son nom, et qui conduit le vainqueur aux portes de l'une des capitales de son ennemi.

Maître de Smolensk, et après avoir emporté la redoutable position de Valontina, l'Empereur a marché sur Moscou. Le 7 de ce mois, le mouvement de retraite des Russes a été moins rapide; l'Empereur a pu les attaquer à cinq heures du matin. Il paraît que l'engagement a été général, et les lettres du quartier-général annoncent que la victoire a été décisive. A trois heures, l'Empereur était encore à cheval poursuivant les fruits de cette journée. On a chanté le *Te Deum* à Wilna, et la ville a été illuminée.

Au moment où nous écrivons, on attend d'heure en heure le 18e Bulletin de la Grande-Armée. S...

ANNONCES.

Cours de Tachygraphie ou de l'art d'écrire aussi vîte qu'on parle; par M. COULON DE THÉVENOT.

LA Tachygraphie présente de si grands avantages à tous ceux qui désirent faire de rapides progrès dans les sciences, qu'on a droit de s'étonner de ce qu'elle ne fait pas encore une partie obligée de l'éducation. Il serait à désirer que ce genre d'écrire, cultivé avec tant de succès par les Grecs et les Romains, fût plus répandu chez les Français. Les connaissances se sont multipliées à un tel point, que l'on doit trouver très-commode le moyen qui permet d'en recueillir le plus grand nombre.

La vie entière de trois hommes ne suffirait pas pour transcrire en caractères vulgaires ce que j'ai tachygraphié depuis vingt-ans; beaucoup de mes élèves ont retiré de cet art les plus grands avantages. Je connais une famille respectable qui s'en sert, non-seulement pour sa correspondance, mais encore pour consigner sur le papier ses actions, ses pensées et les évènemens qui se passent sous ses yeux : elle fait faire à ses enfans l'analyse de leurs journées, de leurs lectures et de leurs observations. Ce travail qu'il serait impossible de faire dans notre écriture, parce qu'il exigerait une demi-journée, tandis qu'une demi-heure, au plus, suffit pour l'achever, a singulièrement développé leur raison. On sent que ces souvenirs ne peuvent avoir d'intérêt que pour ceux qui les ont rédigés, mais ils n'en sont pas moins utiles pour former l'esprit et s'accoutumer à réfléchir.

Les Anglais auraient retiré plus d'avantages de leurs *shorthands*, s'ils avaient moins sacrifié la lecture à la rapidité. Ce dernier point est le plus essentiel, une Tachygraphie illisible est un corps sans ame; le tems qu'on a économisé pour écrire, se trouve plus que doublement perdu par celui qu'on emploie à déchiffrer. On peut s'amuser un moment à deviner des énigmes, mais la patience se lasse s'il faut perpétuellement chercher des significations de mots, sur-tout si l'on a besoin de retrouver à l'instant les notes qu'on a recueillies. Aussi la Tachygraphie, en Angleterre, n'est-elle cultivée que par ceux qui en font un métier pour recueillir les débats du Parlement, les discours, qu'ils vendent ensuite à des imprimeurs. Le savant, l'homme de lettres, le voyageur, ne s'en servent point, parce qu'il faut toujours déchiffrer et jamais lire.

C'est cet inconvénient si grave que j'ai cherché à éviter dans la méthode que j'enseigne depuis tant d'années. Si elle a survécu à tous les systèmes qui ont paru depuis, c'est parce qu'elle réunit l'avantage de la lisibilité à celui de la rapidité. Ma collection Tachygraphique est nombreuse, et jamais ni moi, ni mes élèves, n'avons hésité un moment à la lecture.

Il arrive une époque, où l'on ne fait plus usage de cette écriture pour copier les démonstrations d'un professeur, mais alors elle devient plus utile dans le cabinet, dans les bibliothèques, lorsqu'on voyage; tenant beaucoup de choses dans peu d'espace, pouvant dans une heure transcrire ce qui demanderait une demi-journée par l'autre moyen, on sent toute l'économie de tems qu'on peut en retirer.

J'ai trouvé le moyen de faire participer à mon cours de Paris les personnes des départemens par la voie de la correspondance. Rien ne formant mieux que la lecture, je me charge de copier ou faire copier en Tachygraphie, et à des prix très-modérés, les ouvrages intéressans et rares qui se trouvent dans les bibliothèques, qu'on ne peut se procurer dans le commerce. Je sais que cette proposition fera plaisir à beaucoup de personnes. Le Mercure, très-répandu parmi celles qui sont véritablement studieuses, leur fera parvenir cet avis, et je ne doute pas que son rédacteur n'ait pour moi cette obligeance.

COULON DE THÉVENOT, *auteur de la Tachygraphie, rue du Faubourg-Saint-Honoré*, n° 30.

En annonçant, dans le dernier N° du Mercure, le *Dictionnaire des Sciences médicales, etc.*, nous aurions dû prévenir que le sieur Crapart est aussi éditeur et propriétaire de cet ouvrage, et qu'il se vend également chez lui, rue du Jardinet, n° 10.

LE MERCURE paraît le Samedi de chaque semaine, par Cahier de trois feuilles. — Le prix de la souscription est de 48 fr. pour l'année; de 24 fr. pour six mois; et de 12 fr. pour trois mois, franc de port dans toute l'étendue de l'empire français. — Les lettres relatives à l'envoi du montant des abonnemens, les livres, paquets, et tous objets dont l'annonce est demandée, doivent être adressés, *francs de port*, au DIRECTEUR GÉNÉRAL du *Mercure de France*, rue Hautefeuille, N° 23.

TABLE

DU TOME CINQUANTE-DEUXIÈME.

POÉSIE.

SCIENCES ET ARTS.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

VARIÉTÉS.

POLITIQUE.

ANNONCES.

Fin de la Table du tome cinquante-deuxième.



